

Diss. Parijs
1914

MICHELET NATURALISTE

THÈSE POUR LE DOCTORAT ÈS LETTRES

PRÉSENTÉE A LA FACULTÉ DES LETTRES DE L'UNIVERSITÉ DE PARIS

par

Robert VAN DER ELST

Docteur en Médecine de la Faculté de Paris.

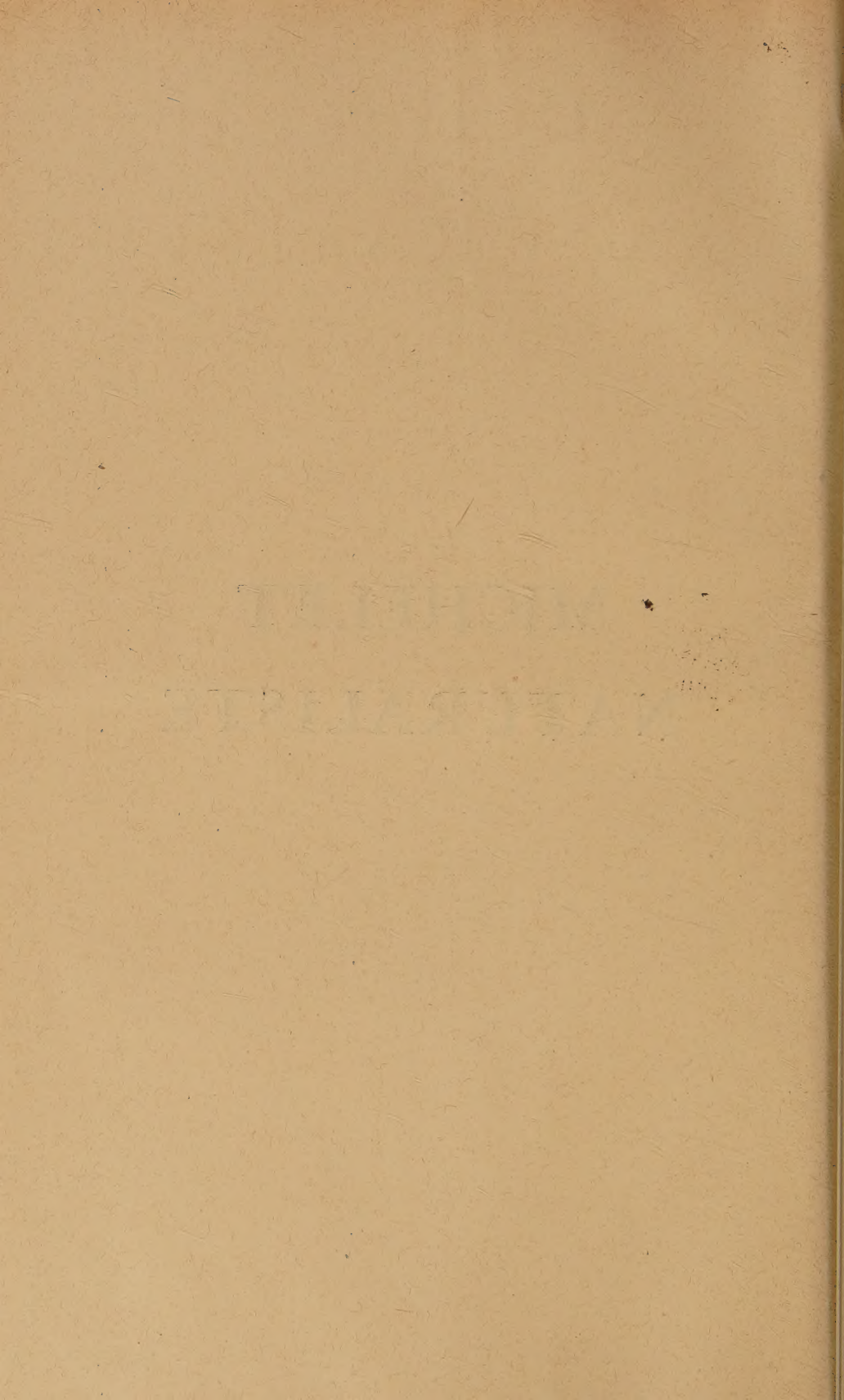


Diss. Paris
1914

PARIS
LIBRAIRIE CH. DELAGRAVE
15, RUE SOUFFLOT, 15

—
1914

MICHELET
NATURALISTE



65061.

MICHELET NATURALISTE

Esquisse de son système de philosophie

THÈSE POUR LE DOCTORAT ÈS LETTRES

Présentée à la Faculté des Lettres de l'Université de Paris



PAR

ROBERT VAN DER ELST

Docteur en Médecine de la Faculté de Paris.



PARIS
LIBRAIRIE CH. DELAGRAVE
15, RUE SOUFFLOT, 15

Tous droits de reproduction, de traduction et d'adaptation
réservés pour tous pays.

Copyright by Ch. Delagrave, 1914.

IN MEMORIAM
F.-J. VAN DER ELST
ET UXORIS EJUS M.-J.-A. BAYE
ETSI TESTES IPSI DEFICIENT
PIETATIS INDEFECTAE
HOC GRATIAE PIGNUS
HUMILLIME
DEDICAVIT FILIUS
R. V. E.

A MON CHER ET EXCELLENT
BEAU-FRÈRE ET AMI
ANTOINE LALANDE

AVERTISSEMENT

1° ABRÉVIATIONS

Pour le contrôle des références, nous croyons devoir indiquer d'abord : 1° les abréviations sous lesquelles, au cours de cette thèse, les divers ouvrages de Michelet sont signalés ; 2° l'édition dont nous nous sommes servi ou le numéro des livres et des chapitres auxquels correspondent les pages de l'édition que nous avons sous les yeux.

A.	<i>L'Amour</i> , 1 vol.	MaJ.	<i>Ma Jeunesse</i> , ouvrage publié par M ^{me} Michelet.
BH.	<i>La Bible de l'Humanité</i> , 1 vol.	Mer.	<i>La Mer</i> , 1 vol.
Bq.	<i>Le Banquet</i> , 1 vol. (posthume.)	MJ.	<i>Mon Journal</i> , 1 vol. publié par M ^{me} Michelet, mais écrit par Michelet dans sa jeunesse.
DOFL.	Discours prononcé à l'ouverture de la Faculté des Lettres, en 1830, édité avec l'Introduction à <i>L'Histoire universelle</i> , etc.	ML.	Préface des <i>Mémoires de Luther</i> , éditée avec IHU, etc.
Et.	<i>L'Etudiant</i> , 1 vol.	Mo.	<i>La Montagne</i> , 1 vol.
F.	<i>La Femme</i> , 1 vol.	NF.	<i>Nos Fils</i> , 1 vol.
F d'E.	<i>La France devant l'Europe</i> , ouvrage édité avec <i>Les Légendes du Nord</i> .	O.	<i>L'Oiseau</i> , 1 vol.
FR.	<i>Les Femmes de la Révolution</i> , 1 vol.	OD.	<i>Origines du Droit</i> , 1 vol.
HF.	<i>Histoire de France</i> , 19 vol., le n° du tome est indiqué par un chiffre romain précédant l'indication de l'ouvrage. Ex. : III HF.	PF.	<i>Le Prêtre et la Femme</i> , 1 vol.
HRé.	<i>Histoire de la Révolution</i> , 10 vol. avec l'indication du n° du tome, comme pour HF.	PHM.	<i>Précis d'Histoire moderne</i> , 1 vol.
HRo.	<i>Histoire romaine</i> , 2 vol. avec l'indication du n° du tome comme pour HF.	PHMA.	<i>Précis d'Hist. du Moyen-Age</i> , 1 vol.
IHU.	Introduction à <i>L'Histoire universelle</i> , ouvrage édité avec quelques opuscules divers.	Pp.	<i>Le Peuple</i> , 1 vol.
Ins.	<i>L'Insecte</i> , 1 vol.	R.	<i>Rome</i> , notes de voyage, éditées en un volume posthume.
J.	<i>Les Jésuites</i> , suite d'articles édités généralement avec PF.	SChE.	<i>Sur les chemins de l'Europe</i> , notes de voyage éditées en un volume posthume.
LN.	<i>Légendes démocratiques du Nord</i> , recueil d'opuscules édités avec F d'E.	So.	<i>La Sorcière</i> , 1 vol.
		SR.	<i>Les Soldats de la Révolution</i> , 1 vol.
		UHI.	<i>Un hiver en Italie</i> , 1 vol.
		VV.	<i>Discours sur la Vie et les Œuvres de Vico</i> , édité avec la traduction de Vico, par Michelet, réédité avec IHU, etc.

L'ouvrage de M. Gabriel Monod sur Michelet, *Jules Michelet*, Paris, 1905, a été également désigné par les initiales de son titre, J. M., en raison du grand nombre des citations qu'il a fournies. Il contient en effet de nombreux fragments du *Journal de Michelet*, fragments inédits jusqu'en 1905. — Nous avons désigné, d'autre part, sous les initiales 50aA, l'ouvrage de M^{me} E. Quinet (*Cinquante ans d'amitié*) ; — sous les initiales E. Q., les *Lettres d'Exil* de Quinet à Michelet ; — sous les initiales E.N., le livre d'Eugène Noël, *Michelet et ses enfants*, 1878. — Enfin nous avons marqué G. M., aux initiales de leur source, tous les renseignements inédits qui nous ont été communiqués gracieusement par M. Gabriel Monod, de son vivant dépositaire des papiers manuscrits de J. Michelet. Notre gratitude est d'autant plus vive envers la mémoire de M. Gabriel Monod que notre curiosité était plus difficile à satisfaire. Maintenant encore, la Bibliothèque de l'Institut, devenue, au décès de M. Monod, légataire du précieux dépôt, ne les garde qu'avec l'obligation de ne point les communiquer au public avant 1942. C'est de quoi M. Rébelliau, Bibliothécaire, membre de l'Institut, a bien voulu nous informer. La longue vigilance imposée aux héritiers successifs de ces manuscrits laisse présumer de quel prix en sera la révélation pour nos successeurs, mais ne saurait décourager ceux qui doivent, de nos jours, suppléer par l'induction ou par d'autres documents à l'exploration de cette terre promise. Quant aux documents de première main, hérités par les enfants du premier lit de Michelet, ils sont aussi difficiles à publier, et l'on y a renoncé (E. N., p. VI).

Nous adressons un vif remerciement à MM. les Bibliothécaires qui nous ont guidé ou secondé dans nos recherches et notamment à MM. les Bibliothécaires en chef des Facultés de Médecine et des Lettres, ainsi qu'à notre ami M. de Nussac, Bibliothécaire du Muséum, à notre confrère et ami le Dr Wickersheimer, aujourd'hui Bibliothécaire à l'Académie de Médecine, et enfin à MM. les Conservateurs et attachés du Musée Carnavalet.

2° PAGINATION DES RÉFÉRENCES

La pagination indiquée est celle de la première édition pour les ouvrages suivants : *L'Amour, Le Banquet, La Femme, Les Femmes de la Révolution, L'Insecte, La Mer, Mon Journal, Le Prêtre et la Femme, Rome, Sur les Chemins de l'Europe, Les Soldats de la Révolution, Un Hiver en Italie.*

Elle est celle de la réédition de Calmann-Lévy pour les ouvrages suivants : BH; DOFL; *Étudiant*; F d'E; *Histoire de la Révolution* (éd. in-12 en dix vol. : les sept premiers sont divisés en livres, subdivisés en chapitres; les trois derniers sont divisés en parties, subdivisées en chapitres; IHU; LN; ML; NF; PHM; Pp; So; UHI; VV.

Pour les autres ouvrages, nous croyons qu'il ne peut y avoir méprise, ni difficulté, soit que les éditions soient peu nombreuses ou identiques, soit que le caractère des références rende leur contrôle plus aisé, soit qu'aucune autre indication ne nous paraisse plus maniable.

Pour *L'Histoire de France*, nous indiquons à quels livres et chapitres correspondent les pages dans l'édition visée par nous.

	TOME I	TOME II	TOME III	TOME IV	TOME V	TOME VI	TOME VII	TOME VIII
CHAPITRE I. — Pages.	Liv. I Liv. II	Liv. III Liv. IV	Liv. IV Liv. V	Liv. V Liv. VI	L. VI, VII, VIII	L. IX, X, XI	Liv. XI, XII, XIII, XIV	L. XV, XVI, XVII
I. —	I 137	I 111	... 185	... 149	... 73 159	I 125 293	» 87 183 263	I 147 231
II. —	33 243	... 136	... 211	... 227	... 103 219	45 143 »	F. 135 219 ...	53 178 250
III. —	57 303	... 179		3 248	... 125 ...	84 165	41 149 ...	82 208 267
IV. —	105	... 215		40	5 ...	207	163 ...	110 ... 288
V. —	...	... 256		96		...	...	... 312
VI. —	...		I ...	...		...	...	...
VII. —	...		55	...		...	...	...
VIII. —	...		108	...		...	...	...

TOME IX

CHAPITRE	I.	Introduction.	Livre I.	TOMES X,	XI,	XII,	XIII,	XIV,	XV,	XVI,	XVII,	XVIII,	XIX.
—	I.	Pages	7	13	9	I	I	7	21	I	15	19	17
—	II.	»	9	34	21	14	16	18	28	11	33	33	26
—	III.	»	15	48	35	39	41	32	43	23	61	52	39
—	IV.	»	19	63	54	51	54	45	60	37	80	66	47
—	V.	»	26	81	72	58	65	63	72	61	98	80	66
—	VI.	»	34	100	87	70	84	79	83	81	122	97	80
—	VII.	»	45	120	101	79	94	95	97	94	140	111	90
—	VIII.	»	59	236	114	86	106	114	110	113	163	124	110
—	IX.	»	65	258	131	98	117	135	118	137	182	137	122
—	X.	»	72	209	154	117	126	157	138	155	193	150	144
—	XI.	»	85	204	168	132	135	169	142	168	202	170	154
—	XII.	»	93	214	187	153	143	176	150	179	214	185	166
—	XIII.	»	101	236	201	167	157	185	167	190	230	211	180
—	XIV.	»	120	250	225	186	173	197	177	218	241	228	199
—	XV.	»	...	266	232	202	196	214	193	242	252	242	221
—	XVI.	»	...	297	239	213	207	225	207	261	260	263	235
—	XVII.	»	...	312	264	223	216	238	224	284	269	274	249
—	XVIII.	»	...	331	273	244	228	246	235	297	284	285	262
—	XIX.	»	...	345	283	261	242	253	247	316	295	301	286
—	XX.	»	...	365	298	279	267	265	261	334	306	335	305
—	XXI.	»	...	395	312	296	285	274	261	...	319	357	325
—	XXII.	»	...	...	331	306	304	292	287	...	380	...	345
—	XXIII.	»	...	...	346	316	323	304	301	...	338	...	375
—	XXIV.	»	...	...	359	329	338	318	313	...	348	...	...
—	XXV.	»	...	...	371	340	333	333	328	...	367	...	...
—	XXVI.	»	...	...	379	351	...	345	337	...	...	...	...
—	XXVII.	»	...	...	...	...	...	...	348	...	...	...	...
—	XXVIII.	»	...	...	...	...	...	...	359	...	...	...	...
—	XXIX.	»	...	...	...	...	...	...	...	...	...	...	...
—	XXX.	»	...	...	...	...	...	...	...	...	...	...	...
NOTES.	.	»	...	...	...	...	393	...	381	356	...	...	...

Nous donnons également la concordance des pages et chapitres pour *L'Oiseau*, *L'Insecte*, *La Mer*, *La Montagne*, *L'Amour*, *La Femme*.

L'Oiseau. — INTRODUCTION (p. III).

PREMIÈRE PARTIE : Chapitres I (pages 3) ; II (13) ; III (23) ; IV (35) ; V (45) ; VI (57) ; VII (67) ; VIII (77) ; IX (91) ; X (103).

DEUXIÈME PARTIE : Chapitres I (pages 123) ; II (135) ; III (149) ; IV (161) ; V (169) ; VI (181) ; VII (195) ; VIII (207) ; IX (219) ; X (229) ; XI (243) ; XII (257) ; CONCLUSION (269) ; Eclaircissements (287).

L'Insecte. — INTRODUCTION, p. I (§ I) ; p. IX (§ II) ; p. XXII (§ III).

Chapitres I (pages 2) ; II (13) ; III (27) ; IV (39) ; V (51) ; VI (64) ; VII (77) ; VIII (89) ; IX (109) ; X (125) ; XI (139) ; XII (153) ; XIII (167) ; XIV (177) ; XV (187) ; XVI (199) ; XVII (213) ; XVIII (229) ; XIX (241) ; XX (257) ; XXI (273) ; XXII (291) ; XXIII (303) ; XXIV (313) ; XXV (327) ; XXVI (337) ; CONCLUSION (355) ; Eclaircissements (365).

La Mer. — LIVRE I : Chapitres I (pages 3) ; II (13) ; III (21) ; IV (31) ; V (45) ; VI (59) ; VII (69) ; VIII (87).

LIVRE II : Chapitres I (pages 101) ; II (111) ; III (125) ; IV (137) ; V (149) ; VI (161) ; VII (175) ; VIII (185) ; IX (199) ; X (207) ; XI (219) ; XII (235) ; XIII (247).

LIVRE III : Chapitres I (pages 263) ; II (273) ; III (289) ; IV (303) ; V (319) ; VI (331).

LIVRE IV : Chapitres I (pages 345) ; II (359) ; III (369) ; IV (381) ; V (391) ; VI (399) ; VII (409).

Notes (419).

La Montagne. — PREMIÈRE PARTIE : Chapitres I (pages 1) ; II (15) ; III (29) ; IV (41) ; V (51) ; VI (65) ; VII (79) ; VIII (89) ; IX (101) ; X (117) ; XI (132) ; XII (147) ; XIII (161).

DEUXIÈME PARTIE : Chapitres I (pages 181) ; II (193) ; III (205) ; IV (221) ; V (231) ; VI (240) ; VII (251) ; VIII (265) ; IX (285) ; X (303) ; XI (315) ; XII (329) ; XIII (347) ; Eclaircissements (367).

L'Amour. — INTRODUCTION (page 1). — Les neuf chapitres du livre I commencent respectivement aux pages, 1, 4, 11, 15, 19, 23, 26, 36, 39. — Les dix chapitres du livre II, aux pages 53, 61, 69, 76, 85, 92, 98, 107, 118, 130. — Les cinq chapitres du livre III commencent aux pages 147, 156, 166, 172, 180. — Les neuf chapitres du livre IV commencent aux pages 193, 200, 208, 216, 231, 247, 256, 270, 282. — Les huit chapitres du livre V commencent aux pages 303, 313, 325, 333, 339, 349, 355, 362.

La Femme. — Les chapitres de la 1^{re} partie commencent respectivement aux pages suivantes : 1, 8, 15, 24, 33, 40, 55, 68, 77, 86, 101, 108, 118 (Ch. XIII). — Les chapitres de la seconde partie commencent aux pages suivantes : 133, 147, 161, 171, 182, 193, 209, 220, 230, 240, 253, 267, 280, 292. — Les chapitres de la troisième partie commencent aux pages suivantes : 307, 314, 326, 335, 348, 361, 370. — Les notes à la page 383.

PREMIÈRE PARTIE

INTRODUCTION

La valeur et la portée des sciences littéraires seraient assez contestables, si l'objet de ces sciences se limitait aux dimensions d'une œuvre et de son auteur, quelque lustre qu'ils eussent d'ailleurs acquis l'un par l'autre. Notre âge a reculé ces bornes. La vie d'un homme ou son ouvrage ne sont, par eux-mêmes, qu'objet d'analyse et d'érudition ; cela sans doute est le commencement nécessaire de toute science, mais ne suffit point : il faut encore justifier cette analyse par les résultats qu'elle procure, en retirer quelque contribution pour une synthèse, utiliser l'acquis d'une découverte contingente pour la satisfaction d'une curiosité qui ne change point. En un mot nous cherchons toujours à détacher du relatif la trace et, pour ainsi dire, le sens de l'absolu.

En littérature, le relatif, c'est l'œuvre écrite par un homme. Et l'on sait assez quels problèmes l'exploration d'une telle œuvre intéresse. Pour peu qu'on y médite, il semble qu'on puisse les ramener à trois types. — Le but que se propose un homme, en écrivant, constitue l'objet d'un problème de psychologie ; la manière de parvenir à ce but, les difficultés ou les sacrifices qu'exige la formation de l'œuvre, le caractère de l'auteur, son âge, son sexe, les mille circonstances dans lesquelles se déroule l'évolution de l'œuvre, sont des facteurs dont l'ensemble ou le détail permettent de mesurer la portée de l'effort humain, ainsi que de classer d'après divers modèles les hommes qui accomplissent cet effort. C'est le premier résultat scientifique auquel peut collaborer la littérature ; c'est une des formes les plus hautes de la psychologie expérimentale. Observer un échantillon supérieur de l'humanité, c'est recueillir des faits plus connus, plus importants, plus originaux, plus cohérents. — Le second problème que la littérature contribue à résoudre, c'est un problème d'histoire. A côté du *pourquoi*, le *comment* de l'œuvre nous tente.

Cette œuvre a ses origines et ses conséquences. Elle se rattache à des courants d'idées ou de faits qu'elle renforce, contrarie, ou modifie. On apprend d'elle comment un homme agit sur les hommes, comment la société le façonne ou l'enjôle, et encore ce qui, dans cette société, a prise sur lui, le libre ou le fatal, l'analogie ou le dissemblable, le périssable ou le fixe. Si nous pouvons, à coup de documents, sur les assises et avec le marteau de l'histoire, dégager la preuve d'une relation causale entre tels et tels faits, mettre au jour la filiation d'un livre et d'un acte historique, expliquer l'un par l'autre ; si nous rattachons ainsi l'imprécis, le caduc et l'incomplet, au sensible, au permanent, au futur ; si enfin nous nous servons d'un homme pour connaître une fonction de l'humanité, nous imitons en quelque mesure le physiologiste dont les conquêtes décisives s'élaborent aux dépens d'un seul échantillon malade ou sain, mais palpitant : pourvoyeuse attitrée de ces types qu'elle choisit et prépare, la critique égale la clinique. — Le troisième problème que la littérature prévoit est fourni par le contenu même des documents qu'elle analyse ou qu'elle publie. Il s'agit de peser la valeur de ces textes écrits par un homme pour discuter des idées éternelles. Ainsi la littérature enrichit la métaphysique des fragments de morale et d'art qu'elle manie : prose ou poésie par sa forme, toute œuvre humaine peut être confrontée, par son fond, avec les types de l'absolument beau, de l'absolument juste et de l'absolument vrai ; tout écrivain a sur le monde, sur Dieu, sur l'âme, sur la destinée de l'homme, etc., un système ou du moins un ensemble d'opinions et de croyances qui constitue une métaphysique.

S'il est donc vrai que l'expérience est nécessaire à l'exploration du relatif, à la connaissance du contingent, comme est nécessaire à la notion même d'un abîme le rivage positif et précis où se tient le sondeur, l'expérience n'est pas plus suffisante que le rivage. Elle est la condition, mais la condition seulement, de toute acquisition scientifique. La connaissance de l'abîme exige encore, non seulement des instruments d'observation, mais une patiente réflexion de l'observateur, un raisonnement qui raccorde l'invisible au visible et déduise de la direction du connu la configuration de l'insaisissable. Strictement analytiques à leur point de départ, les recherches littéraires exigent aussi, pour être scientifiques, les conclusions d'une synthèse : la pente ferme où nous recueillons les faits s'incline vers un inconnu qui n'est pas inconnaissable, vers l'océan des destinées humaines, vers les courants

qui s'y meuvent, vers les reflets qui s'y jouent. La critique s'accomplît vers un but qui domine tous les champs d'activité de l'humaine pensée, tous les plans de la recherche positive. L'effort d'érudition ou d'analyse qu'elle réclame parfois pour l'établissement préalable de son point de départ, du zéro de l'échelle des sondages, n'en est pas moins respectable. Mais si ce point de départ est tout conquis, s'il est tout voisin de nous dans le temps ou l'espace, si nous sommes dispensés des multiples labeurs qui doivent quelquefois garantir l'identité de notre champ d'expérience, cet avantage nous impose et nous vaut des résultats plus sûrs, plus abstraits et plus universels ; la science prend sa revanche, éventuellement, dans la synthèse.

L'œuvre de Jules Michelet, terminée en 1874, n'est pas de celles qui réclament, pour être identifiées, un long travail de paléographie, des controverses de linguistique, des arguments d'ordre métrique ou grammatical. Tant s'en faut. Mais elle nous a paru fournir matière, dans sa forme authentique et familière, à des conclusions dont l'importance est encore à montrer. En nous penchant sur cette œuvre considérable, nous avons été frappé de l'extraordinaire diversité de ses manifestations ; nous avons observé d'autre part, et non sans étonnement, que ses admirateurs comme ses détracteurs n'ont pas été curieux d'expliquer par une seule intention ¹ des tentatives si diverses ; nous nous sommes demandé si l'explication qu'ils ont négligé de chercher ne jetterait pas un jour intéressant sur la psychologie d'un si grand homme. Si toute la masse de cette œuvre, en apparence double ou multiple, gravite, articulée et cohérente, autour d'un axe unique, la connaissance de cet axe constitue un problème du premier genre, un problème psychologique.

La solution de ce problème, en ce qui concerne Jules Michelet, se réduit à l'explication du fait extrêmement singulier qui domine le déclin de sa vie. Presque sexagénaire, ayant connu et goûté dans l'enseignement de l'histoire, et de l'histoire seule, des succès de toute sorte, comme archiviste, comme professeur,

1. Comme le *Dublin University Magazine*, vol. I, *Michelet as naturalist*, n'a pu traiter à fond le sujet (en 1857), la question ne nous a paru posée (nous ne disons pas : résolue) que dans un mémoire présenté (nous ne disons pas : couronné) à l'Académie française en 1898 (GILBERT, *Michelet écrivain naturaliste*, Bib. nat. Ln ²⁷, 47.262) : « Michelet naturaliste ? Est-ce qu'il n'est jamais venu à la pensée d'un de ses critiques ou d'un de ses admirateurs de l'envisager uniquement à ce point de vue particulier ? » L'auteur a d'ailleurs mal répondu (pp. 12 et 38) à une question si mal posée.

comme écrivain ; affermi dans cette spécialité par les épreuves mêmes, qui ne lui ont pas manqué, Michelet, en 1856, publie un nouveau livre. Or, ce livre porte le titre d'un chapitre de zoologie : *L'Oiseau*. Est-ce une gageure ? Est-ce le délassement d'un maître en congé ? Non : désormais prodiguant sans compter les loisirs de ses années elles-mêmes assurément comptées, il s'obstine dans sa voie nouvelle. Parcourant tous les degrés de la Nature, depuis l'inanimé jusqu'au végétal, puis jusqu'à l'« animalisable », puis enfin remontant les échelons de la série animale, depuis l'infusoire jusqu'au vertébré, c'est à peine si l'ancien historien se souvient de l'homme ; ou c'est seulement pour lui rapporter de sa lointaine enquête, sur sa propre nature, des conclusions de naturaliste. Voici qu'il dégage la philosophie du monde, qu'il la résume dans *L'Amour*, qu'il la propose en culte à l'humanité. L'apprentissage des laboratoires l'autorise à fouiller les entrailles de *La Femme* pour en extraire les documents physiologiques de sa mission sentimentale. Il retourne à l'histoire, mais c'est par la nature, maintenant, qu'il explique l'homme. Dans le temps comme dans l'espace, c'est par les procédés et les méthodes de la science expérimentale qu'il s'efforce d'expliquer les mouvements collectifs des nations. L'étude des climats et des séjours lui fait comprendre et classer les races ; c'est par elle qu'il diversifie les groupes, qu'il commente les types, qu'il interprète le rôle et le destin des sociétés. *La Bible de l'Humanité* divinise la nature pour mieux célébrer l'homme en l'y situant. Enfin, un peu avant que *La Montagne* ne couvre cette œuvre de son ombre auguste, et ne renouvelle dans l'espace, pour les géographes, ce qui vient d'être accompli dans le temps pour les historiens, *La Sorcière* conclut dignement l'immense suite¹. Elle est un type assez schématique pour que Michelet concentre, idéalise en elle toutes les réalités du naturalisme, assez historique pour permettre à l'écrivain vieilli de revenir par elle à son cher moyen âge, à ce cadran séculaire aux gémissements duquel s'étaient envolées vers la postérité les heures les plus émues de sa propre maturité. En relisant, avec *La Sorcière*, la préface définitive de *L'Histoire de France*, on a, devant cet ensemble,

1. On remarquera que de sagaces contemporains s'y sont complètement mépris (Cf. PONTMARTIN, *Nouv. sem. littéraires*, 1863, pp. 333 sq.). La question n'est pas de savoir si la critique de Pontmartin est juste quant au fond de *La Sorcière*, ou même quant à la forme, il est surprenant qu'il n'ait vu dans *La Sorcière* qu'une aberration au sens étymologique du mot.

l'impression que l'humble modulation de *L'Oiseau* s'est élargie, thème obsédant, développé sans trêve, dominant l'orchestre entier de l'œuvre, l'entretenant jusqu'à la fin.

Le caractère et la durée d'une telle conversion ne sont pas d'une qualité banale. Et l'on peut présumer qu'un tel phénomène a des causes. On a déjà cherché ces causes ; mais, comme ceux qui les ont cherchées n'ont vu dans les essais d'histoire naturelle de Michelet que des distractions, des récréations, des gageures, et n'ont même pas eu, pour la plupart, la pensée de rattacher à l'œuvre de l'historien ces occupations, ou plutôt ces délassements de son congé, la cause de cette interruption de l'œuvre historique leur a paru aussi simple et d'aussi peu de portée que la nécessité d'imposer un entr'acte à un drame, ou l'agrément de charmer cet entr'acte par quelque rafraîchissement. La solution du problème de psychologie que nous venons de poser conditionne l'intérêt du problème d'histoire qui se pose maintenant. Or ce problème de psychologie n'a pas encore été, croyons-nous, pris au sérieux. Il a été à peine abordé par les orateurs spontanés ou officiels que le centenaire (en 1898) a suscités ¹. En 1862, Sainte-Beuve écrivait déjà : « M. Michelet poursuit sans relâche, à travers les récréations d'histoire naturelle qui le délassent... » ² ; et Ferdinand Brunetière écrivait encore, en 1897 ³ : « Un autre Michelet se dégage du premier ; il découvre la science, l'histoire naturelle et la psychologie tout particulièrement ; et, comme il continue d'être foncièrement romantique, il en devient le poète. » M. Corréard n'a vu ⁴ dans ce « poème en quatre chants » (c'est ainsi qu'il appelle *La Mer, La Montagne, L'Insecte, et L'Oiseau*),

1. Le ministre de l'Instruction publique, Rambaud, avait prescrit cette solennité par la voie hiérarchique ; tous les lycées eurent leur conférencier, toutes les écoles eurent un volume d'extraits des œuvres de Michelet (Centenaire, fêtes du *Conseil municipal*, in-4°, 1898, pp. 4-6). Nombre de ces conférences ont donné lieu à des travaux importants, que nous citons *infra*.

2. SAINTÉ-BEUVE, *Nouveaux lundis*, II, 111, 10 mai 1862 ; cf., TAINÉ, *Essais de critique et d'histoire*, p. 133 : « Comment M. Michelet est-il devenu naturaliste ? Par bonté et par compagnie ». Cf. Em. MONTÉGUT, *Rev. Deux-Mondes*, 2^e période, vol. XXXI, janv.-févr. 1861, pp. 719 et 728 : « Diversion, fantaisie, amusement, relâchement », et FÉREY, *In Michelet*, mémoire couronné par l'Académie française, p. 18 : « Il s'amuse aux surprises de la zoologie ».

3. F. BRUNETIÈRE, *Manuel d'Hist. de la littér. franç.*, p. 455 de la 1^{re} édit.

4. CORRÉARD, *Michelet*, p. 191. — TAINÉ, *Essais de critique et d'histoire*, p. 98, appelle Michelet un poète de la grande espèce. Il n'est pas étonnant que M. Léon Bourgeois, parlant officiellement devant M^{me} Michelet, n'ait vu « qu'un grand poète » dans l'auteur de « ces œuvres charmantes qu'il a aimées entre toutes, comme les filles de son union avec celle qui a été la compagne de son esprit, le sourire de sa vieillesse, ... la muse de son immortalité... » Ed. du *Conseil municipal*, p. 15.

qu'un « renouvellement du génie » de Michelet. Seul à notre connaissance, M. Lanson ¹ a montré que, sans l'étude de ce renouvellement, « on comprendrait moins bien le génie de Michelet » ; mais, comme bien on pense, dans un ouvrage d'ensemble, il ne pouvait s'attarder à creuser tous les problèmes dont il indiquait la formule. M. Ch. V. Langlois, dans une conférence faite en Amérique, et publiée dans ses *Questions d'histoire*, t. II, a posé un problème connexe à celui que nous abordons, mais il a éludé celui-ci : « *L'Oiseau*, dit-il, *L'Insecte*, *La Mer* et *La Montagne* forment-ils dans l'œuvre de Michelet un compartiment tout à fait à part qui ne ressemble à rien (p. 83) ? » (ce à quoi l'auteur a répondu affirmativement, p. 80) « ou bien Michelet n'a-t-il pas traité l'histoire de la nature comme il avait accoutumé de traiter celle des hommes ? » (p. 83). Mais ce n'est pas là un dilemme : car on peut répondre *non* aux deux questions. Tous les critiques qui, vers la fin du XIX^e siècle, ont le plus abondamment commenté la vie de Michelet, abusés qu'ils étaient par la conception de ce « délasement » dans son œuvre, ont assigné, à ce phénomène, les causes qu'il est d'usage d'attribuer à un hors d'œuvre ; ils ont invoqué les deuils de Michelet, son second mariage, l'influence de la personnalité de sa seconde femme, la nécessité de soutenir une fière pauvreté (Boissonnade, conférence du Centenaire à l'Université de Poitiers, p. 120), le charme de tel séjour, la contingence enfin du loisir forcé que causait à Michelet le coup d'Etat ² ; mais toutes ces causes, pieusement ou savamment invoquées pour expliquer la distraction ou le répit de l'historien nous ont paru insuffisantes, quelquefois invraisemblables, et pour le moins purement secondaires. C'est ainsi qu'on ne peut ni faire état des lieux, car Michelet avait déjà visité, en 1830 et 1838, l'Italie, en 1833 l'Angleterre et la Gascogne (ce n'est donc pas de 1850 à 1856 qu'il a découvert l'océan) ; ni incriminer les deuils, car la mort de la première femme de Michelet (1839), celle de son père (1846), celle de son fils (1850) sont relativement des faits anciens quand paraissent *L'Oiseau* (1856), et surtout *La Montagne* (1867). Le second

1. LANSON, *Hist. de la Littér. française*, p. 1003 de la 1^{re} édit.

2. Cf. d'HAUSSONVILLE, *Etudes Biographiques et littéraires*, 1876 ; FAGUET, *XIX^e siècle* ; etc. — En réalité, les loisirs forcés de Michelet sont antérieurs au coup d'Etat. Dès mars 1851 (Cf. SALEMBIER, *in* *Revue de Lille*, 1906) Michelet fut révoqué par le Conseil supérieur de l'Instruction publique sur le rapport de Biot.

mariage est de 1849. De telles influences sont trop loin d'être immédiates pour être primordiales. On peut en dire autant du coup d'Etat. D'ailleurs Michelet consacra à des études historiques les premières années du second Empire. Et la noble nécessité de pourvoir aux besoins matériels du ménage n'explique pas que l'auteur de tant d'ouvrages d'histoire ait tenté, même plus tard, une veine si nouvelle et si aléatoire.

De plus, quand bien même ces causes pourraient être invoquées, elles seraient loin de correspondre à toutes nos curiosités. Les intentions d'un homme sont ce qui rend son œuvre scientifiquement intéressante : à côté de l'intérêt psychologique d'une telle recherche, qui se propose, en effet, d'analyser les divers ressorts d'une pensée supérieure, il y a, dans l'étude des intentions réalisées ou déçues, matière à la satisfaction d'un très vaste désir ; car c'est une des principales façons de connaître les conditions et les ressources de l'activité humaine, que d'observer, en concurrence, des facteurs tantôt variables, tantôt constants, comme le crédit d'un écrivain, l'autorité de son prestige, l'importance et l'activité de sa clientèle immédiate, le besoin d'imiter, l'intensité d'un paradoxe, les valeurs accordées aux suggestions de l'art, et aux séductions du vrai, ces derniers facteurs étant d'ailleurs le plus souvent de signe contraire.

Or, pour connaître les intentions qu'a eues Michelet en écrivant son histoire, il est *a priori* fort contestable qu'il soit avantageux de dédaigner ou d'ignorer son œuvre de naturaliste. Nous avons lieu de nous demander si le zèle déployé par lui dans ce nouveau champ d'études ne procède pas d'une arrière-pensée qui nous renseigne sur son activité dans l'autre. Enfin, si l'on part de ce principe que Michelet, historien ou naturaliste, a subi et modifié les idées de son temps, comme cela est vrai de chacun de nous, mais notablement plus frappant chez un homme supérieur, l'œuvre de Michelet naturaliste est une tentative dont la connaissance peut expliquer tel ou tel produit des doctrines de ce temps. Méconnaître ce document serait s'exposer à errer dans la recherche des causes de certains courants intellectuels.

Supposons maintenant, au contraire, que nous résolvions le double problème que nous avons conçu. Nous voici, par hypothèse, en mesure d'affirmer que le vaste ensemble constitué par l'œuvre de Michelet s'articule autour d'un seul axe ; qu'une seule idée directrice préside à toutes les manifestations de cet ensemble ; que tous les détails procèdent d'une substance commune, intrin-

sèque. En même temps, l'œuvre ainsi reconstruite, palpitante, vivante comme l'âme dont elle est issue, exige une origine : ses traits généraux, mis au point, permettent de reconstituer sa filiation dans le passé ; sa génération dans la suite en est également marquée. L'œuvre littéraire, dès lors, peut être traitée comme un fait scientifique, et comme une contribution à la découverte d'une ou de plusieurs lois. Mais ce n'est pas tout : l'armature qui en fait l'unité est constituée par un système d'idées extérieur à l'esprit qui l'a conçu, indépendant des causes qui l'ont inspiré, des effets qui en sont issus. Un troisième motif, et non le moins puissant, s'en dégage, une troisième raison d'analyser dans cette œuvre les éléments contingents d'une éternelle synthèse. Le point d'où l'on envisage à la fois l'objet de tant d'études abordées successivement par Michelet, le sommet de l'angle dont ce vaste objet est capable, est situé en pleine métaphysique. Faute de le repérer, on ignorerait non seulement le fait de l'œuvre, non seulement sa cause, mais sa fin, son principe suprême.

Pour nous résumer, nous dirons que l'œuvre de Michelet naturaliste a une triple importance, essentiellement attribuable, du reste, à toute œuvre littéraire : elle sert à compléter la physionomie du penseur et à doter d'un échantillon mieux connu la psychologie de l'homme de génie ; — elle fournit, par un exemple concret, des précisions utiles sur le sens d'un courant philosophique au milieu duquel nous sommes nés ; — elle est une occasion de discuter l'auguste problème des rapports réciproques de l'homme, de la nature et de Dieu. Et la critique même de cette œuvre se confondra avec l'examen de ce problème.

C'est à ce triple point de vue que nous nous proposons d'examiner l'œuvre de Jules Michelet.

DEUXIÈME PARTIE

EXPOSITION

EXAMEN DES TROIS PROBLÈMES AINSI POSÉS

CHAPITRE PREMIER

Le problème psychologique : unité de l'œuvre.

Parmi les causes qui ont découragé les critiques de venir jamais à bout de ce premier problème, il faut placer au premier rang celle qui les a fait douter de l'unité d'auteur. Une erreur extrêmement répandue, mais qui, si elle n'était pas une erreur, rendrait justement vaine toute tentative de raccord entre l'œuvre historique ou social de Michelet et son œuvre philosophique ou cosmologique, représente Mme Michelet ¹ comme l'inspiratrice, ou même comme le principal écrivain des ouvrages postérieurs à 1850. S'il en était vraiment ainsi, il serait beaucoup moins prudent de rechercher dans ces ouvrages ce qui les rattache à ce que Michelet publia avant 1850. Non seulement l'essence de l'œuvre ne solliciterait plus notre curiosité, mais l'existence en serait compromise. Car si l'essence n'implique pas l'existence, la réciproque n'est pas vraie : et l'existence de deux œuvres, prouvée par celle de deux auteurs, supprimerait en le dédoublant l'objet essentiel d'un problème nécessairement unique.

1. La brochure in-4° dans laquelle le Conseil municipal de Paris a édité les souvenirs officiels du centenaire (Bibl. nationale, Ln ²⁷, 46.937) reproduit assez fidèlement cet état d'esprit : « A ses livres d'histoire, est-il dit, dans l'introduction non signée, vinrent s'ajouter des livres charmants d'histoire naturelle, de psychologie morale, de pédagogie, où l'on reconnaît, à côté de sa main, celle de la femme admirable qui avait uni sa vie à la sienne ; *L'Oiseau*, *L'Insecte*, *La Mer*, *La Femme*, *Mon Fils* (sic), *La Bible de l'humanité*. » L'inexactitude le dispute ici à l'incertitude. Des critiques beaucoup plus considérables s'en sont rapportés sur ce point à la voix publique : M. SALEMBIER (*loc. cit.*) a admis que « *L'Insecte*, *L'Oiseau*, *La Mer*, ont été publiés et écrits en grande partie par » la « seconde femme » de Michelet : ce qui est inexact, quoique imprécis.

I

C'est en quelque mesure une seule et même tâche que de démontrer la communauté d'inspiration des deux parties de l'œuvre de Michelet, et de remettre au point la part de la collaboration de sa femme. Nous commencerons donc par établir que les ouvrages attribués à M^{me} Michelet n'ont été ni inspirés ni conçus par elle : cela suffit à prouver que Michelet est le seul auteur de l'ensemble, car ce n'est pas en partager la production que de les avoir couvés ou aidés à éclore. Mais la légende est d'autant plus difficile à détruire qu'elle a, comme toutes les légendes, un fond de vérité historique, et qu'il faut l'en dégager, tâche plus délicate que de la supprimer. Oui, M^{me} Michelet a participé à l'exécution des œuvres de son mari ; mais exécuter n'est pas concevoir, et encore faut-il réduire cette exécution à ses justes limites.

Il faut reconnaître, d'abord, que le procès ne porte pas sur les ouvrages posthumes que M^{me} Michelet a édités, et qu'elle a presque entièrement, ou même entièrement, rédigés de sa main d'après des notes de son mari : par exemple *Le Banquet*, *Ma Jeunesse*, *Rome*, *Sur les chemins de l'Europe*. Que ces derniers ouvrages aient été écrits tous par elles ; que *Mon Journal* et *Les Soldats de la Révolution* aient été édités par elle, mais non écrits, ce sont des points sur lesquels la lumière est faite¹ : il n'importe. Autrement grave est le soupçon qui pèse sur les ouvrages proprement consacrés à la Nature, et sur les quatre principaux, en particulier. La collaboration de M^{me} Michelet y est indéniable, mais c'est là qu'il importe d'en fixer le *quantum* et surtout le *quale*. Sur ce point, nonobstant les conclusions des juges consultés par les héritiers de Michelet et par M^{me} Michelet elle-même (en désaccord sur leur part respective de propriété littéraire) nous estimons que le véritable procès n'est pas jugé. En effet, le point de vue juridique n'est pas celui des sciences littéraires. Les juges se conforment à des lois qui les somment d'octroyer la même valeur à tous les témoignages, à toutes les expertises, à tous les aveux, à tous les commencements de preuves écrites, pourvu que la sincérité en soit juridiquement indiscutable. Indifférents, en tant que magistrats, à l'exégèse, à

1. G. MONOD, *Jules Michelet*, 1905, pp. 5, 6, 7.

la critique, à l'histoire d'une œuvre, ils se prononcent pour — ou contre — la validité des prétentions d'un auteur, suivant qu'il existe — ou non — une preuve écrite de sa collaboration ou de sa composition. Mais, de même qu'une paternité naturelle et légale peut être irrécusable en droit et discutable en fait pour d'autres experts que des juges (pour des médecins, par exemple, pour des confesseurs ou des historiens), de même une paternité littéraire peut être apparente, avouée, consentie, et pourtant nulle, ou inversement insoupçonnée, démentie, aliénée, et pourtant indivisible et réelle. En justice il n'est licite ni de rechercher la paternité ni de la désavouer hors les cas prévus par la loi. Mais l'historien ne se fait pas scrupule de passer outre à ces embarras ; sa tâche commence où celle des tribunaux finit. De même que tel secret d'alcôve rend illégitime, pour les archivistes, une hérédité que les chartes ou les parlements n'ont pas su discuter, de même la collaboration de deux auteurs, impénétrable pour les tribunaux en dehors des limites de leur examen légal, propose à notre curiosité des surprises et nous invite à des contestations que les juges ne se permettent pas.

S'il est admis ¹ que le procès ne porte pas sur tels et tels

1. Le jugement (*Gazette des Tribunaux*, 3 mai 1876, p. 430) repose sur les « attendu » suivants :

« Attendu que la collaboration de la veuve Michelet ne saurait être sérieusement déniée, qu'elle a été reconnue dans les deux testaments de Michelet du 1^{er} juillet 1865, et des 1^{er} février et 28 juillet 1872 ;

» Que, si l'on peut supposer au testateur placé en face de ses héritiers la pensée d'assurer à sa femme un avantage excessif, on ne peut soupçonner l'auteur, s'adressant au public, d'un mensonge fait aux dépens de sa propre renommée ;

» Que, dans la préface de *L'Oiseau* et de *L'Insecte* et dans la dédicace placée en tête de l'édition illustrée de l'ouvrage, Michelet a déclaré que ses livres d'histoire naturelle avaient été, non seulement inspirés, mais dictés et même en partie écrits par sa femme ;

» Qu'au dos du dernier de ces livres (*La Montagne*), les trois précédents sont catalogués sous cette rubrique : « Ouvrages de M. et M^{me} Michelet » ;

» Attendu, d'ailleurs, qu'il résulte du rapport des experts pour examiner et classer les papiers de Michelet que plusieurs liasses se composent de notes, extraits, etc. de la main de la veuve Michelet, réunis pour la composition des ouvrages dont il s'agit ; qu'enfin, dans une lettre de 1857, Poullain-Dumesnil, auteur des héritiers Michelet, proclamait lui-même que la part de M^{me} Michelet, dans ces travaux, y était sensible, surtout pour lui... »

Il est intéressant de rapprocher de ces attendu le passage suivant d'une lettre de Michelet rendue publique par E. NOËL (*Michelet et ses enfants*, p. 301-302). Le 12 janvier 1859, Michelet écrit à son gendre « que 22.000 *Amour* se sont vendus, qu'on vient d'en faire une édition à 15.000. Il espère que tout ira bien pour ses publications prochaines, et pour tout l'avenir. Donc, les enfants, son grand Etienne, sa chère Jeanne, et sa charmante petite Camille (tous nés de l'enfant du premier lit) « doivent être avertis qu'il travaille pour eux ». On voit combien le procès juridique était délicat, et que le procès littéraire est un peu différent.

ouvrages, et que, pour les ouvrages sur lesquels il porte, la question qui en fait l'intérêt se pose encore, nous avons le droit d'aborder cette question, non pas pour nous immiscer dans l'examen de la chose jugée, encore moins pour contester la valeur légale des conclusions juridiques, mais pour traiter de ce qui demeure étranger à tous les débats judiciaires passés, présents ou futurs.

Nous nous proposons d'établir : § 1 que M^{me} Michelet a notoirement collaboré à l'œuvre de son mari, et que, par conséquent, il est possible de prouver le *quantum* de sa participation ; § 2 que M^{me} Michelet n'a rien inspiré, et que par conséquent il est loisible de poursuivre la thèse après avoir tiré au clair le *quale* de cette participation.

§ 1. **La collaboration quantitative de M^{me} Michelet** est indéniabie, et par conséquent facile à fixer ; on s'aperçoit d'ailleurs qu'elle est restreinte.

A) *Arguments a priori, tirés de l'évidence.* — Si une femme choisie entre mille, désignée à la tendresse de son mari comme une admiratrice avant d'être une épouse, associée à sa vie par l'attrait de son œuvre, n'avait pas collaboré à cette œuvre, il aurait fallu ou qu'elle ne sût pas écrire ou qu'elle mourût au lendemain de ses noces. Cela est évident, pourvu qu'on prenne le mot « collaboration » dans son sens originel, car cela implique simplement que cette femme éminente a quelquefois « travaillé avec » son mari. Cette collaboration, naturelle entre gens mariés, est fréquente entre tous ceux qui vivent ensemble, et, comme il n'existe pas de vrais solitaires, il est peu d'hommes qui n'aient eu des collaborateurs, parce qu'ils ont tous, ou des secrétaires, ou du moins des commensaux qui sont des confidents, si même leur jardinier ne leur sert de censeur, ou leur servante d'Egérie, — comme la légende l'assure à propos de Boileau et de Molière. — Quel auteur n'a jamais senti peser sur sa plume le frein d'un conseil salutaire ou bondir, sur son cœur, l'aiguillon d'une pensée amie ? Il n'est pas jusqu'au lecteur ému de l'œuvre encore manuscrite, dont les yeux distillent, suivant l'expression d'Horace, une rosée bienveillante, qui ne puisse dire qu'il a influé sur l'œuvre. Mais ce n'est pas en ce sens qu'on l'entend ; et ce n'est donc pas une preuve de la collaboration de M^{me} Michelet que cette association permanente et intime de sa pensée avec l'œuvre de son

mari. Il ne sert donc de rien d'évoquer le tableau de leur fidélité intellectuelle tracé dès l'époque de leurs fiançailles par leur correspondance. Si l'on entend prouver par là que leurs efforts se sont unis pour le succès de l'œuvre, on prouve ce qui était évident par avance.

Et si l'on veut en tirer des renseignements sur la nature de cette collaboration, on entreprend une tâche évidemment désespérée. C'est par l'examen de témoignages ou d'aveux qui ne sont plus du ressort de l'évidence, c'est par des preuves historiques qu'on peut savoir combien le phénomène banal de la collaboration entre époux est devenu, chez ce couple exceptionnel, frappant par son intensité. Jamais, dit-on, deux cœurs ne se sont mieux pénétrés, échangés et compris ; discuter sur leur part respective dans l'œuvre commune, c'est examiner l'indiscernable. Cela n'est pas évident, et n'est plus définitif. « Le vrai de l'amitié, c'est de sentir ensemble » : ni Michelet ni sa femme n'eussent démenti sur ce point Sully-Prudhomme, en qui ils auraient plutôt reconnu un disciple de leur Bonheur, mais l'évidence qui nous fait admettre cette communauté de sentiments entre deux époux ne nous laisse rien préjuger de la portée, ni même de la qualité, des ressources de chacun d'eux.

B) Voyons donc les *témoignages* de ces époux eux-mêmes, et tirons-en, s'il se peut, des **arguments d'ordre déductif**.

Il existe des passages avoués et reconnus par les deux auteurs, où le style et l'inspiration sont revendiqués par M^{me} Michelet, où Michelet semble avoir ouvertement dégagé sa propre responsabilité d'écrivain. On peut hésiter à mettre cette conduite sur le compte de la charité conjugale, ou de la justice, ou de l'intérêt bien entendu : cette intention ne nous regarde pas, mais le fait est intéressant. Car les passages signés de M^{me} Michelet permettent de déduire d'abord, et de calculer en chiffres précis sa participation exclusive et personnelle à l'œuvre présumée commune ; en second lieu, on en peut déduire, par l'analogie de style, qu'elle a ou qu'elle n'a pas écrit telle ou telle page, tel ou tel autre chapitre.

En additionnant les pages signalées à notre observation comme l'œuvre exclusive de M^{me} Michelet, soit par les guillemets de l'éditeur, soit par les aveux imprimés des auteurs, soit par leurs aveux inédits, retrouvés dans les manuscrits du musée Carnavalet ou dans les pages du *Journal* que M. Gabriel Monod

a bien voulu mettre à notre disposition, on arrive au total suivant. Mme Michelet a écrit seule :

Dans *L'Oiseau*, les pages xi-xxxv de la *Préface*, éditées entre guillemets ;

Dans *L'Insecte*, les pages 5-8 (chap. I) et 21-24 (chap. II), id. ;

Dans *La Mer*, un chapitre ¹ ;

Dans *La Montagne*, le chapitre XII de la I^{re} partie (le Pôle) et les pages 221-239 (chap. IV et V de la II^e partie) et 305-317 (chap. X et XI en partie), pages éditées entre guillemets.

S'il y a, dans cet ensemble de chapitres, des parties que l'examen du texte édité, en l'absence d'un aveu inédit de Michelet, nous eût fait attribuer à Michelet lui-même, on peut craindre qu'il n'en soit de même pour d'autres parties, et que la délimitation de la part de chaque auteur ne soit une tâche difficile. Mais il n'en est rien : Mme Michelet a confessé elle-même que sa part de collaboration est très pauvre : en 1867, c'est-à-dire dans le dernier des quatre principaux ouvrages d'« histoire naturelle » elle écrit en effet : « moi qui n'avais point songé que je dusse écrire jamais, ... voilà qu'un matin j'écris pour lui. Simples notes et pur essai... » Et : « Au printemps de 1858, malade, j'essayai d'écrire quelque chose de la mort des plantes ». (Mo., pp. 226-227). Elle écrit donc par exception. Ces chapitres issus de sa plume sont d'ailleurs de purs hors-d'œuvre : ils n'apportent à l'ensemble que des détails dont la juxtaposition est factice. Encore Michelet a-t-il traité ces contributions comme des éléments accessoires, qu'il pouvait accepter ou refuser d'incorporer à ses livres, et qu'il n'y a laissés figurer qu'après les avoir soigneusement revus ; sans doute il ne leur a pas imposé de grands remaniements, mais il suffit de peu de chose à un écrivain de génie pour transformer une platitude en une trouvaille. Si les deux auteurs avaient pu se considérer comme également responsables de l'œuvre, il serait inexplicable que Michelet eût corrigé en dernier ressort tout ce qui est sorti de la plume de sa femme, et que le contraire fût introuvable dans la volumineuse collection des manuscrits déposés au musée Carnavalet. Il y a plus : Miche-

1. Il s'agit d'un chapitre intitulé *La Mer de Corail*, qui n'est pas demeuré sous ce titre dans l'édition de *La Mer*. D'après une note inédite de Mme Michelét jointe au manuscrit de *La Mer*, ce chapitre serait devenu le chapitre *Coquilles, Nacres et Perles*, d'ailleurs revu et corrigé par Michelet. D'après une note inédite du Journal de Michelet (1^{er} octobre 1860), il s'agirait des « trois premières pages du chap. IV de la première partie.

let laisse voir combien il est jaloux de sa paternité littéraire ; dans une note pour les imprimeurs (p. 9 du manuscrit de *L'Oiseau*) il recommande : « Dans tout ce qui suit, chaque alinéa doit commencer par un guillemet ». Quand revient le passage dont il est le seul auteur, il reprend et le laisse voir. Ainsi dans *L'Oiseau*, page xxxv : « Je reprends ». Ainsi dans *La Montagne*, II^e partie, chapitre XI : « Moins épris du désert... » par opposition à sa femme qui vient de nous exposer ses goûts. — Enfin, on retrouve encore dans les manuscrits bon nombre d'épreuves d'imprimerie qui s'y étaient égarées et que l'on conserve comme des curiosités : or, ces placards sont toujours corrigés par Michelet. Si jaloux de tout revoir, de marquer la fin de la collaboration de sa femme, de corriger d'ailleurs son texte, de l'éditer entre guillemets, il n'y a pas d'apparence que Michelet eût recommandé aux éditeurs de ses ouvrages ultérieurs de les faire imprimer en caractères pareils à ceux de *La Mer*, et de *La Femme*, si la similitude de caractères typographiques n'avait paru avantageuse, pour bien marquer qu'il s'agit d'une même œuvre. Or une note écrite à l'éditeur (en tête du manuscrit de *La Bible de l'Humanité*) nous a rendu témoin de cette précaution.

Il n'y a donc pas lieu de présumer que Michelet ait laissé passer quelque chapitre de sa femme sans nous en avertir. Il y a lieu, en revanche, de présumer qu'il n'a rien laissé passer sans le signaler, car il a tout signalé par des guillemets ou des avertissements significatifs, excepté toutefois deux passages dont l'attribution à M^{me} Michelet est demeurée inédite¹, mais ces deux passages sont courts, insignifiants quant au fond, et ils ont été revisés par Michelet, comme en témoigne le manuscrit. La part de la contribution quantitative de M^{me} Michelet se limite donc aux chapitres et fragments de chapitres que nous avons cités. Cette part est d'ailleurs indéniable.

C) Des **arguments d'ordre inductif** confirment les résultats de cette déduction. Tous les manuscrits de Michelet, d'abord, présentent la même physionomie, les mêmes genres de corrections, d'additions, de remaniements. Michelet élague, biffe, épingle des interpolations dans tous : la collaboratrice n'a nullement modifié la méthode. Ce n'est là, sans doute, qu'une impres-

1. C'est le chapitre du Pôle de *La Montagne* et le chapitre ou fragment de chapitre de *La Mer* dont il a été parlé ci-dessus.

sion, dont on ne peut rien inférer d'absolument sûr dans le détail ¹, mais on a le droit, dans l'ensemble, d'admettre que cette similitude de physionomie trahit une similitude de facture et par conséquent d'auteur.

En outre, l'examen du style est suggestif. Que l'on compare les passages dont un aveu précieux rend indubitable la collaboration de M^{me} Michelet, avec le reste de l'œuvre où sa part est controversée, et l'on se rendra compte, de quelque façon qu'on s'y prenne, qu'il n'y a pas beaucoup de pages aussi insignifiantes que celles qui ont été éditées entre guillemets comme étant de M^{me} Michelet.

Enfin, M^{me} Michelet a publié seule certains ouvrages qui rappelleraient beaucoup mieux le souffle et la troublante splendeur de *L'Oiseau* ou de *La Mer*, si l'illustre veuve n'avait perdu le don d'écrire en perdant son mari. Sans doute on rencontre encore, dans *Mes Chats*, des pages brillantes, touchantes, gracieuses ; mais on y chercherait en vain ces idées générales, ces symboles, ces systèmes, ces actes de foi panthéistique et d'amour universel que nous trouvons à tous les tournants de l'œuvre signée par Michelet. En vingt cinq ans de veuvage, M^{me} Michelet n'a pas écrit un seul chapitre qui rappelle, même de loin, ces importants ouvrages auxquels on prétend qu'elle a donné la vie ! Non seulement le style est manifestement nouveau dans *Mes Chats* ; non seulement les phrases sont plus longues, plus lourdes, plus ternes ; souvent même elles sont à peine correctes ² ; mais surtout le genre est tout autre. François Coppée, dans la préface qu'il a écrite pour *L'Oiseau*, a regretté que Michelet n'ait pas écrit de chapitre sur les oiseaux de Paris. C'est que cela aurait été du

1. Ainsi des manuscrits entièrement écrits de la main de Michelet peuvent contenir des passages de M^{me} Michelet. C'est le cas de *La Mer*, dont quelques pages ont été fournies par M^{me} Michelet. Inversement, M^{me} Michelet a écrit de sa main des pages entières qui sont la copie pure et simple d'un brouillon de son mari : c'est le cas du chapitre *Lumière*, dans *L'Oiseau*, où elle a écrit : « Mon petit-fils », preuve qu'elle est simplement copiste. On reconnaît ces copies à ce qu'elles sont très peu raturées. Mais une page non raturée, écrite de la main de Michelet, n'est pas nécessairement une copie du brouillon de sa femme, d'abord parce que Michelet corrige sa femme dans son texte même, et aussi parce qu'il est évident qu'il a quelquefois pris la peine de mettre au net ses propres brouillons, comme on le voit à l'époque où M^{lle} Mialaret avait six ou sept ans.

2. Citons au hasard : « Je trouvais meilleur de pas diviser » (p. 8) vouloir au pluriel (p. 17), subtiliser ses sens (p. 2), « Je les ai grimpés » (p. 98) etc. Dans un fragment non édité de M^{me} Michelet, et dû à l'obligeance de M. Gabriel Monod nous avons relevé des fautes de syntaxe (imparfait pour passé défini), des vulgarités (le ruisseau est le petit frère de la rivière), des solécismes (l'halètement, la prairie qu'il a fait si verte) qui suffisent (en 8 ou 10 pages) à prouver que M^{me} Michelet n'aurait pas composé *L'Oiseau* ni *L'Insecte*.

récit, sinon du radotage, et que le génie de Michelet ne s'adaptait pas à ces mièvreries. Il entendait ramasser sur son livre une projection de l'univers, il n'y peignait pas des aquarelles. Les conclusions sur l'ordre du monde se seraient assez mal accommodées d'un épisode descriptif. Montégut (*in Mélanges critiques*, pp. 289-290) a de même déploré l'absence d'un cinquième livre de *La Mer*, *La Légende de la Mer*, qui n'aurait guère cadré avec le reste. Et l'on ne saurait mieux caractériser la différence qui sépare Michelet de sa femme qu'en disant que Michelet n'aurait pu réparer le regret de Fr. Coppée ou celui de Montégut ; sa femme, oui. L'auteur des *Chats* convenait d'ailleurs que la forme d'un récit est « la seule où elle soit tout à son aise ». (*Mes Chats*, p. xii) ; elle avoue aussi : « Je ne serais pas habile à écrire mon livre sous la forme de traité. Je ne dis bien ma pensée, je ne donne bien mes impressions qu'en les laissant venir et se placer d'elles-mêmes au courant du récit. » (*Mes Chats*, p. xxxv). On se demande même ce que seraient devenus *Mes Chats* si Jules Michelet lui-même n'avait préparé cet ouvrage, mettant à contribution le zèle de ses amis de l'Académie des Sciences ou de l'Académie des Inscriptions, écrivant en Italie à Amari, en Angleterre à Darwin, pour rendre plus scientifique la fantaisie de la zoologiste improvisée. Toujours est-il que M^{me} Michelet, en vingt-cinq ans de solitude, n'a pu conduire à sa fin un autre ouvrage qu'elle avait conçu, *La Plante* (Cf. *Mes Chats*, introd. p. v). Sa pieuse édition des ouvrages posthumes de son époux suffit-elle à expliquer cet incurable ajournement¹ ? Tous ces détails, joints à l'insuffisance notoire, aux erreurs énormes de M^{me} Michelet, nous rendraient fort sceptique sur sa puissance d'invention et d'inspiration, si nous n'avions d'autres moyens de restreindre cette prétendue inspiration aux proportions plus humbles d'un simple conseil.

§ 2. **Influence qualitative de M^{me} Michelet.** — Michelet lui-même, dira-t-on, a reconnu cette inspiration. Quelques jours avant son mariage (cf. *Lettres à M^{lle} Mialaret*, 3 mars 1849), il lui attribue le premier élan de ses études vers la nature. « En me racontant, écrit-il, tout le bien que lui ont fait dans le passé ces innocents tête à tête avec la nature, elle m'a exprimé à différentes reprises

1. On l'a insinué (FAGE, *Michelet et Mgr Berteaud*, Tulle, 1895). — M^{me} Michelet elle-même l'a donné à croire (BOYER-D'AGEN, *Grande Revue*, 1893), mais nous en doutons (cf. note plus bas, p. 33).

son étonnement de ne pas me voir la mêler davantage à mes études personnelles. » « Vous en tireriez une grande puissance. En tout cas puisque nous venons d'elle et que nous lui retournons, il est inadmissible que nous la tenions à l'écart de notre pensée et de notre vie. » Et Michelet ajoute : « Cette réflexion si sage, la première fois qu'elle me la fit, me réveilla comme en sursaut. » Etincelle créatrice, dira-t-on, premier ébranlement d'une vibration définitive : Michelet naturaliste est né de cette virginal exhortation. Or, nous doutons qu'un tel langage, qui exigerait pour être convaincant quelques éclaircissements, ait pu allumer une flamme quelconque dans une pensée qui n'eût pas d'elle-même brûlé déjà. En réalité, l'étincelle tomba sur un terrain déjà incandescent, la chiquenaude ébranla un cœur déjà vibrant. « Je me rappelai, ajoute aussitôt Michelet, l'idée qui m'était venue à la suite de mes conversations avec MM. Serres et Geoffroy Saint-Hilaire : que la science de l'homme ne peut marcher sur un terrain ferme, sans l'étude des sciences de la nature. »

Mais, dira-t-on, encore, c'est déjà beaucoup que M^{me} Michelet ait réveillé cette croyance assoupie ; l'énergie avec laquelle elle la ranima et l'entretint vaut plus et mieux qu'un spontané mais stérile éveil. Michelet reconnaît, dans les fragments inédits de son *Journal*, qui sont les témoins les plus intimes de sa pensée, que sa femme a réalisé depuis le début de sa collaboration jusqu'en 1866 « un grand et étonnant progrès ; elle avait l'aile, elle a le vol. » La collaboration est devenue si étroite qu'il écrit : « Entre le sien et le mien on ne peut trouver le point de suture : cela serait bien difficile, nous ne le savons guère nous-mêmes. » Et cette note inédite du même *Journal* nous apprend que déjà « l'hiver de 1855 à 1856 fut pour elle le plus heureux, le plus laborieux qu'elle ait eu. Elle prépara de son travail, ourdit de ses mains une œuvre qui rayonne d'elle et à laquelle nul cœur n'a résisté : *L'Oiseau* 1856. »¹ Il est vrai, mais pour quelques aveux échappés à la tendresse conjugale, retrouvés entre mille et mille pages, et dont la formule d'ailleurs sous-entend plus d'une restriction, que de précautions grâce auxquelles l'auteur, le véritable auteur, laisse transparaître ses revendications ! Tantôt c'est une lettre à la fiancée (31 décembre 1848-1^{er} janvier 1849), lettre où l'on voit que les leçons de la nature ont été don-

1. Nous devons ces notes à l'obligeance de M. Gabriel MONOD. — Voir aussi la note de M^{me} Michelet (manuscrite) sur les pages cousues au manuscrit de *L'Insecte* (musée Carnavalet).

nées, non pas à lui par elle, mais à elle par lui : « Faisons comme la nature », écrit-il. Tantôt c'est une lettre à une tante, où la jeune épouse est dépeinte comme une « ménagère excellente » qui « peut être à certaines heures une secrétaire admirable » (G. Monod, J.M., p. 239, citant la correspondance de Michelet) ; M^{me} Michelet est une « personne formée entièrement » par ses « idées » à lui, par ses livres, son « enseignement » (*ibidem*). La femme de Michelet avait coutume de lui demander « un plan, une leçon » (*ibidem*, p. 250). Mais il n'y a pas que le *Journal intime* qui restreigne aussi éloquemment, aussi clairement, la part de la collaboration ; il y a les aveux imprimés, contre lesquels la prétendue collaboratrice n'a pas protesté, et qui ont permis à M. d'Haussonville, si promptement rallié pourtant aux conclusions des débats judiciaires, de « se persuader », de « se figurer » que la collaboration fut une simple assistance. Les textes suivants le démontrent :

« Qu'un cœur de femme soit mêlé à ce livre, je ne vois aucune raison pour repousser ce reproche. Nous l'acceptons comme un éloge. La patience et la douceur, la tendresse et la pitié, la chaleur de l'incubation, ce sont choses qui font, conservent, développent une création vivante. » (*L'Oiseau*, Préf., p. x.)

Ainsi Michelet « créa », M^{me} Michelet « couva ».

Voici d'autres métaphores non moins explicites :

« Dans les fort longues lectures... qui nous préparèrent *L'Oiseau* et pour lesquelles il ne fallut pas moins que la patience d'une femme solitaire... » (*Insecte*, introd. II, p. ix et x.)

« Je recevais les éléments divers de cette grande étude par l'intermédiaire d'une âme. » (*Ibidem*.)

« Cet amour ramassait les matériaux. » (*Ibidem*.)

Dans tous ces passages, Michelet parle de sa femme comme un architecte parle d'un charpentier ou d'un tailleur de pierres, d'un charpentier dont le cœur est sensible à la beauté de l'édifice, d'un équarrisseur ému, indulgent, épris de ses pierres, mais non pas comme d'un autre architecte : car il a seul conçu le plan¹.

M^{me} Michelet abonde dans le même sens : « admise comme disciple à la communication de ta pensée et de tes travaux »

1. M^{me} Michelet s'est servie d'une autre métaphore, pour les ouvrages, à vrai dire, posthumes qu'elle édita : « Dont Michelet aura produit toute la sève, et dont sa veuve n'entretient que, comme un jardinier jaloux, sa tombe. » Mais si la part de la « collaboratrice » est si humble pour des travaux entièrement rédigés par elle, que dire de son rôle dans les autres ? (Cf. BOYER D'AGEN, *loc. cit.*, une après-midi chez Michelet.)

(Monod, *op. cit.*, p. 247), elle avoue qu'elle peut à peine servir son génial collaborateur. « Si mon étude pouvait se rapprocher des tiennes ! » tel est l'aveu qu'elle lui livre, et que nous recueillons à notre tour (Monod, *ibidem*, p. 265). On objectera vainement qu'il s'agit du début de la collaboration ; car plus tard, cette influence va croissant (*ibidem*, p. 291, Journal d'octobre 1850). Les croyances de M^{me} Michelet sont acquises ; elle déclare les recevoir (*ibidem*, p. 304). Elle confesse que la direction lui est nécessaire : « jamais encore, dit-elle, je n'ai su traduire mes impressions. » (*Ibidem*, p. 310). Elle s'inspire, non seulement du fond, mais de la forme (*Ibidem*, p. 278). Michelet écrit dans son *Journal* ; « Perce la surface, l'eau vive est au-dessous. » M^{me} Michelet a lu ; le même jour, son propre journal porte cette réponse : « Oui, cher ami, l'eau vive est au-dessous de la surface aride. » (26 juillet au soir, p. 269). D'autres exemples semblables se rencontrent ; M^{me} Michelet, en revanche, n'est jamais imitée.

Si M^{me} Michelet avait été le véritable auteur, ou seulement l'inspiratrice de *L'Oiseau*, de *L'insecte*, etc., aurait-elle écrit enfin que le dessein de ces ouvrages était de « donner aux gens du monde le goût de l'histoire naturelle », de « les amener au désir de la mieux connaître près des maîtres de la science » (*Mes Chats*, p. 324) ? Et cette erreur sur l'intention et la portée de tels ouvrages aurait-elle été précédée de cette insoutenable prétention : « Mon livre (*Les Chats*) sera le frère de *L'Oiseau*, de *L'Insecte*... » (*ibidem*) ? Nous n'aurons pas de peine à montrer plus loin que tous ces livres procèdent d'une intention et se raccordent à une synthèse que Michelet a exprimée, que M^{me} Michelet a méconnue. Or, l'auteur seul est compétent sur l'intention. Donc Michelet est seul auteur, non sa femme.

Ajoutons que les intimes, les familiers du savant ménage n'ont point considéré M^{me} Michelet comme un auteur, mais seulement comme un préparateur des détails et des matériaux de l'ouvrage. Quinet la félicite au moment où paraît *La Mer* (*Lettres d'Exil*, 2^e vol. p. 76) ; il croit que « c'est elle qui tenait la rame ou le gouvernail » comme il reconnaît sa « main de fée » dans *L'Insecte* (*ibidem*, 1^{er} vol., p. 330). Mais outre que ces métaphores sont à double sens, et valent beaucoup moins que le moindre aveu de collaboration reconnue, on trouve les mêmes félicitations quand l'ouvrage est historique (*ibidem*, 2^e vol., p. 445). M^{me} Quinet elle-même, qui publiait ses souvenirs après la mort de Michelet et de Quinet, et qui n'aurait guère été femme

si elle eût caché ou diminué le rôle d'une femme dans cette tâche d'ailleurs si connue d'elle, M^{me} Quinet, disons-nous, ne dit jamais elle-même que M^{me} Michelet ait été auteur. En revanche, tout ce qu'elle exhibe de souvenirs, inédits jusque-là, met au point l'attitude recueillie d'une collaboratrice (*Cinquante ans d'amitié*, p. 238) : « l'immense succès de *L'Oiseau* décida Michelet à continuer ces petits livres, dont M^{me} Michelet fournissait les études d'histoire naturelle » ; — page 234 : Michelet se déclare « écrasé » par la préparation simultanée de deux ouvrages, dont *L'Oiseau* ; — toujours cité par la veuve du destinataire, il écrit dans ses lettres à Quinet qu'il pensait à *L'Amour* depuis 1836 : *ibidem*, p. 256 ; — que *La Mer* va paraître, et que « l'ouvrage était préparé dès longtemps par sa femme, et par lui toute cette année (1860) » : *ibidem*, p. 268 (cf. p. 261 pour *La Femme*, etc.). — M. Monod a résumé dès 1868, dans une lettre à Michelet, l'impression qu'on retire de tous ces textes, qu'il ignorait alors : « Remerciez aussi M^{me} Michelet pour ce livre de *La Montagne* où l'on rencontre souvent sa main, et partout son cœur. » (brochure Roy, Bibliothèque nationale, 1903.)

II

Mais avoir son cœur dans l'œuvre de quelqu'un n'est pas créer cette œuvre. C'est même à peine collaborer. Ou pareille collaboration est le lot de toute compagne.

L'œuvre attribuée à M^{me} Michelet et à Michelet appartient donc à ce dernier ; l'honneur, la responsabilité en reviennent à lui seul. La part de sa femme étant réduite, reste à expliquer l'unité de son but, qu'elle n'a pu modifier ni suppléer.

Cette unité résulte, soit des projets explicitement formulés dont nous examinerons plus loin l'expression, soit d'un raisonnement que le contenu de l'œuvre suggère assez facilement. Le point de départ de ce raisonnement, c'est que Michelet est indiscutablement le seul auteur de ses ouvrages d'histoire.

§ 1. Cette paternité des ouvrages historiques est vivement revendiquée par Michelet (HRé., p. 14 du vol. I, préface de 1868 ; *Peuple*, p. 312 : « il y a bien longtemps que je suis la France, vivant jour par jour avec elle depuis des milliers d'an-

nées ») ; et on ne la conteste pas, même pour les ouvrages postérieurs aux secondes noces de Michelet, ouvrages qui fourmillent d'ailleurs d'allusions à sa personne, à son sexe, aux circonstances de date (HRé., X, p. V) et de lieu (VIII HF., p. 7, n. 1) de sa naissance, à ses origines et à sa jeunesse (*ibidem* et IX HF., 292 et 298), à ses parents enfin : mère (*loc. cit.*, VIII HF.), père (XIII HF., 369 ; I HRé., préf. 1847, p. 46), grand-père (*Amour*, 358), etc... Michelet se confesse même à ses lecteurs, il leur avoue ses désolations, ses défaillances (XII HF., chap. III, début), et, en leur dépeignant l'image de ses consolations, les modèles de paix qu'il se propose, il retrace involontairement sa propre vie (XV HF., 311-312) comme Victor Hugo suggérerait à son lecteur son propre nom quand il lui montrait le type du vrai « mage » (cf. Brunetière, *Evol. de la Poésie lyrique*). Les droits de Michelet sur son Histoire sont donc inaliénables ; ils n'ont pas été contestés ni disputés ; et le problème d'une collaboration, à ce sujet, ne se pose pas.

Or, le lien de cette Histoire avec d'autres ouvrages de Michelet est expliqué par l'auteur commun de tous ces ouvrages : on dirait que ce père, prévoyant que l'on contesterait une partie de sa postérité, voulut lui-même choisir quelques enfants incontestés, afin que l'on pût arguer de leur ressemblance et de leur sympathie avec les frères et sœurs qui leur sont disputés. C'est ainsi que Michelet nous indique (FR., 316) le lien de ses ouvrages d'éducation sociale et d'éducation personnelle avec le reste de ses œuvres, et notamment (Pp. 7) avec son histoire : « Le progrès de mon histoire m'a conduit à m'occuper des questions actuelles. » Il y a donc lien, et lien important : car *Le Peuple* est désigné comme « la chose la plus sérieuse peut-être » qu'ait écrite Michelet (II HRé, p. xxv, introd., note 1). Ce lien s'étend à d'autres œuvres, comme le manifeste une page importante de *Nos Fils* (NF., pp. xiv-xv) : « Ainsi gravitaient tous mes livres vers celui d'aujourd'hui : ceux d'Histoire naturelle, qu'on croyait diverger de mes voies morales, historiques, étaient exactement dans ma ligne et dans mon sillon. Au début de *La Femme*, j'ai dit combien l'éducation, de nos filles surtout, se fera doucement dans cette aimable communion avec la nature. Et, vers la fin de *La Montagne*, rentrant dans ce sujet, surtout par le jeune homme, je le menais moi-même aux Alpes, etc. »

« J'arrive au but, au grand problème, par les voies légitimes, patientes, dont mes prédécesseurs crurent pouvoir se passer.

Longue fut mon expérience, mes trente années d'enseignement. Plus longue mon étude qui a rempli toute ma vie. De notre grande histoire nationale... j'ai tiré notre foi, le credo social... Comment ai-je duré, produit, fourni toujours ? Demandez à la mère, la grande nourrice, la nature, à l'âme maternelle qui ne se lasse pas d'allaiter, de raviver, de consoler le monde. »

Ainsi la même intelligence, le même cœur, le même homme en un mot qui s'est appliqué aux problèmes de l'histoire, a voulu puiser dans la maternité de la nature la sève de sa tendresse pour l'humanité. Ces sentiments ardents, passionnés, n'admettent ni interprètes ni intermédiaires ; on ne sent point par procuration : notre historien, de lui-même, a été un naturaliste. Mille autres passages revendiquent la part du naturaliste comme essentielle, comme inhérente au monument de l'historien ; c'est l'épilogue de *L'Amour* : « ma pensée, cheminant toujours, à travers l'histoire et la vie, a pourtant gagné deux sources : c'est la mort et c'est l'amour. Cela ne m'empêche pas de descendre dans la plaine et de faire encore ma moisson dans les champs de l'histoire et de l'histoire naturelle... » (*Amour*, livre V, chap. VII, début) ; — c'est tel ou tel détail du *Peuple* : « Le sentiment français, le dévouement du citoyen à la Patrie, est ma mesure... mesure morale, mais naturelle aussi (p. 157-158) ; » — c'est l'épilogue de son *Histoire de France* (XIX, 1) : « Tous mes enseignements et mes travaux divers convergent vers un but. Mes livres secondaires, qu'on croyait des excursions, ont été les études, les constructions préalables, parfois même des parties essentielles du grand édifice. »

Ainsi l'histoire est toute de Michelet, et Michelet lui-même se charge de rattacher devant nos yeux, à cette histoire assurément sienne, ces ouvrages contestés qu'on a pris pour des « excursions ». Cela donne un grand prix au petit nombre d'allusions que renferment les cinq ouvrages les plus contestés, allusions à la personne et à l'œuvre de l'historien. Ces cinq ouvrages (*L'Amour*, *L'Oiseau*, *L'Insecte*, *La Mer*, *La Montagne*) sont unanimes pour attester leur solidarité avec l'œuvre historique du maître.

§ 2. Était-il nécessaire d'y pourvoir pour *L'Amour* ? Nous doutons que M^{me} Michelet puisse avoir participé au fond de cet ouvrage. Nous en doutons *a priori*, car, lors même que l'épouse aurait profondément pénétré le cœur et le génie de l'époux, il

est une chose qu'elle n'aurait pu concevoir à sa place, c'est l'amour qu'il avait pour elle. Une tendresse partagée peut faire tout échanger, tout comprendre, mais à la condition de subsister elle-même : or, éprouver l'amour qu'on inspire, ce serait omettre d'aimer, ce serait la rupture du charme, la violation du seul secret, le tarissement du trésor. Pour ces raisons, et précisément parce qu'il était aimé de sa collaboratrice, l'auteur de *L'Amour* n'a pu recevoir d'elle que des reflets de sa pensée, puisant en soi tous les documents qu'elle renouvelait à son insu. L'œuvre est d'un homme, aucune femme ne l'eût signé ni conçu. Du reste Michelet nous a rappelé lui-même qu'il le conçut en 1836 « par l'histoire » et qu'il revint à son projet dès 1844 (Am. 383 ; cf. une lettre de Michelet à Quinet in 50aA. ; p. 256 ; cf. aussi une lettre d'Eug. Noël citée par Levallois, *Mémoire d'un critique*, p. 75 et écrite le 9 février 1849 : « Réconcilions tout ce qui est divisé... les dieux... les races... Puis nous entreprendrons la réconciliation dans l'amour, réconciliation de l'homme et de la femme »). C'est là le rôle même du livre de *L'Amour*, et de celui de *La Femme*¹. Or, dans *L'Amour*, les allusions à la personnalité, à la fonction de l'historien, ne dépassent pas le nombre de six ou sept (IV, III : « ce n'est pas impunément que tant de fois je passai, dans l'histoire, le Styx » ; — p. 106 : « Rappelez-vous la bonne théorie féodale » ; — p. III allusions au journal de la santé de Louis XIII enfant ; — p. 271 : « un mensonge de l'épouse peut fausser l'histoire pour mille ans » ; — ailleurs (p. 304) Voltaire est indiqué comme le créateur de l'Histoire chez les modernes ; — et enfin Sully, Richelieu, Colbert, comme des exemples de ce que peut réaliser l'application rationnelle des lois de la physique sociale.) Mais Michelet a déclaré lui-même qu'il avait restreint ses références, et qu'il avait de quoi faire un volume des matériaux historiques de *L'Amour* (Am., 378). En outre, il s'est nommé, ou c'est tout comme, puisqu'il a écrit : « Dans ma vie de soixante ans... (A., 386) ».

§ 3. Si donc *L'Amour*, qui est nécessairement l'œuvre de Michelet, ne contient que si peu d'allusions à l'œuvre historique de Michelet, on peut accorder un certain crédit à des allusions aussi peu nombreuses dans les quatre autres ouvrages, et attribuer à

1. Nous ne supposons même pas qu'on puisse mettre en doute la paternité de Michelet pour le livre de la Femme, « mon livre de la Femme », comme l'écrivait Michelet à Quinet, cf. 50a.A. loc. cit.

l'autorité de Michelet seul la portée philosophique et morale de ces ouvrages.

L'Oiseau même, ce livre « ourdi des mains » de M^{me} Michelet, ne contient que peu de traits qui trahissent l'historien, mais ils sont significatifs, trahissant aussi le moraliste. « L'histoire ne lâche point son homme. Jamais je ne m'en détournai » (p. VI), écrit-il. Et il joint la preuve au précepte quand (p. 173) il fait telle digression sur Waterloo, ou (p. 282) sur la valeur de la Crimée. Pendant qu'il étudie le rossignol (p. 274) il reste « de longs jours attentif sur les vieux livres ou papiers du ^{XIV}^e siècle » de peur d'intimider l'oiseau, qu'il a dessein d'apprivoiser. Il lui parle encore en ces termes : « Voudrais-tu bien harmoniser ce cœur troublé de la cruelle histoire des hommes ? » (p. 269). Le pic est professeur de démocratie sans le savoir : il a fait frémir, jadis, Rome et son préteur Aelius Tubero, et, deux mille ans après, leur historien républicain (p. 187). L'historien de *L'Oiseau* se nomme lui-même dans *L'Amour*. Après avoir affirmé sa personnalité comme nous venons de le voir (A., p. 386), Michelet, l'auteur de *L'Amour*, ajoute : « Je ne croyais guère, dans l'hiver de 1856, que le public refroidi entendrait certain chant d'oiseau... mais on écoute. » (A., p. 387).

§ 4. Suivent les mêmes allusions à *L'Insecte* (A., *ibidem*) ; et, quant aux aveux de raccord à l'histoire, ils ne manquent pas davantage dans *L'Insecte*. Passons sur les détails (une fourmi évoque Marius sur les ruines de Carthage, 288-289, etc.), et voyons le fond. « J'étais trop ému encore de cette sanglante histoire », écrit Michelet (Ins., p. XII-XIII) ; et encore : « Ma jeunesse, venue tard, veut répandre son âme ajournée. Hier je donnai *L'Oiseau*, élan du cœur vers la lumière. Aujourd'hui la même force me mène... » (fin de l'introduction). Combien nous sommes loin ici des mièvres intentions que la prétendue collaboratrice attribue au dessein de ces livres ! quelle différence n'y a-t-il pas entre vouloir donner aux gens du monde le goût des études d'histoire naturelle, intention exprimée par l'auteur de *Mes Chats*, et vouloir répandre à flots l'âme de sa jeunesse dans une élite altérée de lumière ! « Quoi, je quitte l'histoire des hommes pour chercher l'innocence... » écrit encore (Ins., p. 259) l'auteur de *L'Insecte*. Tous ces textes prouvent que c'est l'historien qui s'est adonné de lui-même à ces études. Sa lettre à George Sand (31 oct. 1857), citée par Monod (J.M., 378-379), indique

qu'on ne peut contester à Michelet la rédaction de *L'Insecte*. Mais si dans ce livre, comme on le voit, comme il le dit, il est « tout entier », plus peut-être qu'il ne l'a été nulle part, ce n'est pas seulement la rédaction qui lui revient, c'est l'œuvre elle-même, dans la conception de sa forme et de son être.

§ 5. En ce qui concerne *La Mer*, les liens de ce livre avec ceux de l'historien, bien que peu nombreux également, sont rendus manifestes, *a priori*, par une démonstration de George Sand elle-même. « Le peintre, écrivait-elle, peut poétiser un sujet. Mais, quand on s'attaque à l'immensité, il faut être vous ». On le reconnaît d'ailleurs, l'historien, à tels et tels récits (mer des Pôles ; découverte des trois océans, etc., *Mer*, pp. 280, 311) ; à tel exposé des institutions sociales (*Mer*, p. 349) qui font varier l'homme physiquement ; à tels symboles que l'auteur de *La Mer*, a fait entrer dans d'autres ouvrages (le ventre de la femme enceinte est un « hémisphère » nouveau, A. 158 ; le début de l'Amour fait penser à la découverte du nouveau monde, A., 68) ; à telles allusions (Gustave Adolphe, *Mer*, 221).

§ 6. Enfin l'on entend parler l'auteur de tant d'histoires dans *La Montagne* : « Comme œuvres et labeurs j'ai dépassé trois vies » (p. 203). — « C'est le prix de ma vie, d'avoir ressuscité tant d'hommes oubliés, méconnus, d'avoir été pour eux l'instrument de justice et le réparateur du sort (p. 202). » — « Enfermé dans l'histoire, dans la construction de mon énorme pyramide, rarement et fort tard je regardai vers la nature. Il fallut qu'elle-même m'avertit, me prouvât qu'on ne peut pas rester loin d'elle impunément, etc. » (p. 103, cf. 104). — « J'écrivais dans *L'Histoire de France*, avant 1833... » (p. 94) — « la nature, oubliée pour le travail farouche qui, si aveuglement éludait le bonheur, ne m'en voulait pas trop » (p. 115). C'est dans un passage voisin que Michelet cite le IX^e volume de son histoire, *La Renaissance*, comme procédant de la même veine que *L'Amour*, *L'Oiseau*, *La Mer* et *L'Insecte*.

§ 7. De tant de textes rapprochés on peut logiquement inférer que Michelet n'a pas perdu de vue l'histoire en écrivant ces prétendus ouvrages d'« histoire naturelle ». La solidarité de ses deux études n'a jamais été oubliée de lui : bien au contraire, il a pris soin d'indiquer tous les raccords que le lecteur aurait pu

méconnaître. Il les a laissé voir clairement dans certaines professions de foi que nous avons citées, et qui sont d'autant plus explicites qu'elles sont comme les derniers codicilles du legs de sa pensée la plus longuement mûrie. Il les a enfin laissé deviner, ces raccords, discrètement et implicitement, dans tel ou tel détail des ouvrages les plus habituellement contestés. C'est ainsi que nous avons cru pouvoir démontrer à la fois que l'inspiration de M^{me} Michelet est une pure légende, et que, en revanche, toute l'œuvre de Michelet est une.

III

Il nous semble, pour nous résumer, que le faisceau des mêmes preuves concourt à ce double but et ne manque pas de cohérence : correctifs importants aux rares aveux d'une collaboration efficace de M^{me} Michelet, jalouse revendication des manuscrits et des épreuves ; correction et remaniement des passages d'ailleurs restreints où M^{me} Michelet s'est montrée ; rôle d'auxiliaire attribué à l'épouse et non contesté par celle-ci ; impuissance avérée de la collaboratrice à exhiber un seul fruit authentique et indiscutable de son inspiration veuve de l'inspiré ; inintelligence du but assigné à l'effort de l'époux ; aveux, échappés à la plume de l'épouse, de son impuissance notoire à faire autre chose qu'un récit, voilà de quoi révoquer absolument les droits d'auteur de M^{me} Michelet sur les ouvrages de son mari. Chez ce dernier, en revanche, tout concourt à prouver qu'il faut chercher le principe d'unité de l'œuvre : trace magistrale de sa main dans les fragments, même fournis par la collaboratrice, immense majorité des pages composées par lui, indépendance et importance de celles-ci, sujétion et futilité des autres ; exposition, faite par Michelet, du dessein général de l'œuvre, explication par lui des relations cachées, apparition constante de sa personne dans toutes les allusions, dans tous les recueils, dans tous les carrefours de l'œuvre, tout cela nous paraît constituer des titres de noblesse, des lettres patentes pour l'identification de cet ensemble. Il nous semble permis enfin d'envisager ces poèmes de la nature comme un fragment palpitant, inaliénable, et, à cette condition, vivant, de l'œuvre laissée par le grand écrivain, et non comme une récréation de quinquagénaire en voyage de noces perpétuel.

§ I. Toute la vie de Michelet les a d'ailleurs préparés et fait attendre, ces ouvrages prémédités où l'on veut ne voir qu'un hors-d'œuvre ; toute l'œuvre les annonce et les postule. Et c'est par là que l'on peut saisir l'intention qui les domine et les rassemble.

Dès sa jeunesse, Michelet avait manifesté un certain attrait pour les sciences naturelles. Son *Journal* d'adolescent en porte les marques ; bien avant qu'il n'ait été reçu à l'agrégation (MJ., p. 22), le futur historien jette à cette époque « un regard plein d'envie et de regret sur les sciences naturelles ». L'amitié de Poinsoy avait développé ce goût, et la mort prématurée de cet ami fut la cause qui empêcha Michelet de s'y livrer davantage : il l'a indiqué dans ses notes (cf. MaJ., p. 316 : « s'il eût vécu, je lui devrais d'être entré de bonne heure dans l'étude des sciences naturelles, si profitables à l'histoire de l'humanité ; j'y suis venu, mais quand ma tâche était à moitié faite, c'est-à-dire tard, péniblement, avec effort »). De 1824 à 1829, tout ce qu'il méditait d'écrire trahissait un penchant marqué vers la philosophie et les sciences expérimentales (Monod, article *Michelet* dans la Grande Encyclopédie). Au début de *L'Histoire de France*, alors que M^{lle} Mialaret n'avait pas huit ans d'âge, Michelet n'a pas eu besoin d'elle pour assimiler l'histoire à l'histoire naturelle : parlant des Pyrénées, il s'écrit en effet (HF., II, p. 37) : « Ce n'est pas à l'historien qu'il appartient de décrire et d'expliquer les Pyrénées. Vienne la science de Cuvier et d'Elie de Beaumont, qu'ils racontent cette histoire antéhistorique... Ils y étaient, eux, et moi je n'y étais pas ». D'autres aveux du chroniqueur nous montrent entre 1835 et 1840 que la préhistoire l'occupe autant que l'histoire, et que pour lui la nature explique historiquement l'humanité. (Cf. SChE., p. 182-183 : « J'ai terminé ma visite (au British Museum) par l'histoire naturelle. Le savant conservateur... m'a montré un objet fort curieux, le squelette d'un homme fossile dont l'âge reculerait singulièrement l'apparition de l'homme sur notre planète. Je m'en doutais... que d'âges du monde j'ai senti mille fois, d'instinct, avoir vécu déjà ! Etre contemporain de l'ichthyosaure, cela plaît à l'historien ». Cf. *ibidem*, p. 518 : « Zurich..., l'histoire et l'histoire naturelle ». Cf. enfin *Rome*, p. 82 : « Je me retrouve moi, étant placé dans l'histoire et l'histoire naturelle. ») Il y a eu progrès de la pensée entre 1833 et 1838. Le vœu de l'historien, en 1833, c'est d'assister, en rêve, comme un poète, à l'évolution,

d'ailleurs historique, des faits antédiluviens ; en 1838, les faits l'absorbent davantage : il *sent* maintenant ces âges du monde, il les vit, il évolue dans leur durée. En 1841, c'est mieux encore : il se plonge alors, suivant l'expression de M. Monod, de lui-même dans l'histoire naturelle. Il conçoit définitivement *La Mer* (cf. Monod, J.M., p. 113-119, commentant une confidence du *Journal* : « Au milieu de cette mort lente (de M^{me} du Mesnil...) je m'obstinais à chercher de nouvelles causes de vivre. Je fouillais la source de toute vie, la Nature. Je lus dans une Encyclopédie les articles *Animal*, *Cétacé* : le dernier surtout me toucha fort. Il y a un poème à faire sur ces pauvres créatures ». De ce jour, le chapitre sur l'hyménée des baleines était conçu. Toutes ces velléités suffisent à montrer qu'une contingence était inutile pour faire aimer l'histoire naturelle à Michelet. Mais d'autre part ce goût n'était pas impérieux au point d'être suivi d'effet. L'effet qui se produit entre 1854 et 1868 exige donc, pour être expliqué, plus que cette inclination sans doute, mais autre chose que cette contingence.

Dès 1843, Michelet prend parfois plaisir à considérer un même objet, tantôt sous sa face historique, tantôt dans son décor naturel (p. ex. les Rogations, PFF., p. 226) ; mais bientôt il a soin de représenter l'Histoire comme un moyen de culture et accidentellement de régénération : de ce point de vue, la nature le sollicite comme une ressource équivalente. Si l'Histoire est faite pour « régénérer », la Nature y excelle mieux encore : elle fournit un alibi au monde humain (O., p. VIII). Sans doute « l'histoire ne lâche pas son homme (O., p. VI) », mais elle ne l'accompagne plus qu'à la façon d'un boulet, et non d'un aile. Elle est un objet pénible à son regard, et l'étreinte de l'humanité ne contente plus sa tendresse. « L'homme ! nous le rencontrons suffisamment ailleurs ! Ici... nous voulions un *alibi* au monde humain, la profonde solitude et le désert des anciens jours (O., p. VIII) ». ou encore : « L'histoire et les récits du mouvant drame humain effleuraient mon esprit. Rien n'y influait fortement que l'immuable, Dieu et la nature. Elle est immuable et mobile, c'est son charme éternel... ce mouvement harmonique porte en soi un repos profond ». Repos, charme, mais aussi devoir : « L'homme ne sera vraiment homme que lorsqu'il travaillera *sérieusement* à la chose que la terre attend de lui ». (O., p. xxxv). C'est vague encore, mais treize ans plus tard : « Et maintenant, comme en voyage derrière l'Alpe, on voit se dresser encore une

Alpe supérieure, je vois au delà de mon livre un autre qui commence : « *Régénération de l'Espèce humaine*. Par une heureuse alternance entre l'Histoire et la Nature, j'ai pu garder ma hauteur. Si j'avais suivi l'homme seul, ... j'aurai faibli de tristesse ... lorsque, dans l'étude humaine, l'haleine allait me manquer, je touchais *terra mater* et reprenais mon essor. » A moins d'invoquer, dans l'œuvre de Michelet, des textes qui font allusion au même symbole (SchE., p. 413), il est difficile de mieux indiquer le double dessein que Michelet s'est proposé dans l'étude de la nature : déborder l'humanité, la désert, la fuir, pour lui revenir plus fidèle ; se régénérer loin d'elle pour la régénérer ensuite (Mo., p. 114 et 365). Aussi, parvenu à l'âge où la nature lui sert de « texte », de « texte vivant des sciences » (Mo., p. 361), Michelet se trouve pareil à sa jeunesse, il se cite à trente-cinq ans de distance, et ne se trouve pas changé. L'œuvre se clôt avec la méthode qui l'avait commencée (Mo., p. 94 : « J'écrivais dans l'*Histoire de France*, avant 1833... »).

Et si l'on regrettrait que ces textes ne se rencontrent pas, pour être plus démonstratifs, dans l'œuvre historique du philosophe, nous exhiberions cette page trop peu remarquée de l'HF (XVII, 8) : « Reviens à moi, pauvre homme. Reviens, infortuné ! dit la nature ; et elle ouvre les bras. Elle le dit par toutes les voix des sciences. Elle le dit par la médecine. Elle le dit par l'histoire naturelle, qui déjà semble ouvrir la voie à Geoffroy Saint-Hilaire. Elle le dit plus haut encore, dans le droit et dans l'histoire, par Montesquieu, Voltaire, Vico. » Vers la même époque, une page du *Banquet* (p. 293) exprime à peu près la même idée ; et une lettre écrite à M^{lle} Mialaret dans la nuit du 31 décembre 1848 au 1^{er} janvier 1849 montre bien, à la fois, l'ancienneté des idées de Michelet, leur spontanéité, leur originalité. Il compare la Révolution de 1848 aux révolutions du globe, et propose à sa fiancée, comme modèle de régénération, la terre bouleversée par les catastrophes préhistoriques.

§ 2. Ainsi, que Michelet, toute sa vie, ait eu l'ambition, le désir, et comme la nostalgie des sciences naturelles, c'est une chose qui nous paraît démontrée. On peut même trouver en germe chez lui, bien avant sa rencontre avec M^{lle} Mialaret, les ouvrages qu'il a consacrés à ces sciences.

Telle page de l'HF. (VIII, 253) nous montre, par exemple, le futur auteur de *La Mer* et de *La Montagne* puisant à ces mêmes

sources l'amour de l'infini, s'en inspirant pour l'art. *L'Étudiant* (p. 23) nous dépeint déjà l'océan comme le fera le livre de *La Mer*. Citons encore pour mémoire des fragments écrits en compagnie de M^{me} Michelet (HRé., X, 88-89 ; HF., XVI, 74) où des idées chères à l'auteur de *La Mer* se retrouvent avec toutes leurs nuances sous la plume de l'historien : par exemple, l'idée de représenter la mer comme un ingénieur naturel et incomparable pour creuser d'elle-même les ports en vue des intérêts des hommes.

M. Gabriel Monod a montré par la révélation de papiers inédits l'ancienneté du projet de *La Mer* dans la pensée de Jules Michelet : d'abord dans l'article *Michelet* de la Grande Encyclopédie ; en 1905 dans son *Jules Michelet* (JM., p. 92) ; puis en 1911 dans un des derniers articles, sinon même dans le dernier qu'il ait publié de son vivant. (*Revue polit. et litt.*, ou *Revue Bleue*, 49^e année, 2^e sem., n^o 16, 14 oct. 1911, p. 481 sq.). Si l'on déplorait quelque chose dans les influences scientifiques que Michelet dut subir entre 1840 et son second mariage, ce ne pourrait être, assurément, que le désordre et l'excès de ces influences, entre lesquelles le néophyte ne savait pas choisir, et le pêle-mêle enfin de ces autorités dont une seule aurait réussi sans doute à l'orienter, mais dont un tel nombre ne pouvait suffire qu'à l'étourdir, et comme à l'enivrer. Qu'on se figure, en effet, l'attitude interloquée d'un étudiant de quarante-quatre ans, déjà mûr dans les sciences qu'il avait illustrées, déjà maître en histoire, mais neuf devant la nature, et qui, pour ses débuts, recevait l'initiation de cinq ou six membres de l'Institut ou professeurs à la Faculté de médecine, habitués à enseigner des savants déjà rompus à leurs méthodes, d'ailleurs clients et débiteurs d'une seule chaire à la fois. Telle fut pourtant la créance que contractèrent sur Michelet Milne-Edwards et Geoffroy Saint-Hilaire, Serres et Pouchet, Dupuytren et Bouchardat, Berthelot et Robin. Ces savants provoquèrent malheureusement chez Michelet la confusion de n'être qu'historien. Au lieu de se féliciter d'être leur égal par l'histoire, celui-ci ne songea qu'à déplorer, qu'à envier leur supériorité dans les sciences. « J'ai senti vivement, dit-il, l'incomplet de mon côté matérialiste. J'ai subi le puissant attrait des Geoffroy Saint-Hilaire, cette maison si ombragée hélas ! vide aujourd'hui. Puis j'ai connu Serres et l'embryogénie. Là se tient l'histoire et l'histoire naturelle... La nature m'attira dès 1830. Retenu par l'absorbante spécialité

hors des sciences naturelles, j'étais heureux par moments d'y jeter au moins un regard. J'y puisais de vives lueurs. J'allais, ému et dévot, souvent au Jardin des Plantes... En 1842, j'y connus Serres ;... son livre sur l'Embryogénie me souleva le voile d'Isis, me fit entrevoir l'énorme portée morale de ce qu'on croit physique. Cela couva longtemps en moi jusqu'à la révélation que j'eus du génie de Pouchet, des belles révélations de Coste, Gerbes, sur le point si grave où se croisent les sciences de l'homme et de la nature, de la vie matérielle et sociale. Ce point, c'est notre naissance, le mystère de notre origine, de notre vivant berceau ¹. » Dix-huit ans après les premières rencontres d'Isidore-Geoffroy Saint-Hilaire et de Michelet, l'auteur de *La Mer* sollicitait encore de son docte correspondant ce qu'Etienne Geoffroy-Saint-Hilaire, devenu célèbre à son tour, avait écrit sur les poissons. La formation scientifique de Michelet lui est donc personnelle ; il n'en est pas débiteur à M^{lle} Mialaret.

Mais ce n'est pas seulement par des papiers inédits que l'on peut démontrer l'ancienneté, chez Michelet, de velléités scientifiques : dans son œuvre imprimée l'on recueille déjà plus d'un témoignage de ces aveux optimistes, de ces élans religieux, de ces ferveurs d'artiste qui caractérisent le naturalisme de Michelet.

La Montagne se dessine aussi dans les notes de voyage (SChE., Suisse, I, p. 394, p. 399 sq., etc.) : cette dernière page du carnet du voyageur nous annonce le chapitre des *Fleuves et lacs de la Montagne*. Pareillement le chapitre sur l'ascensionnisme (Mo., I, 1) est ébauché (SChE., III, II, p. 415). L'histoire elle-même est pleine d'allusions quasi-mystiques à la thèse de la montagne inviolable, des Alpes vierges, sanctuaire (HF., XVI, 31), autel commun de l'Europe (HF., XV, 315), temple auprès duquel tout culte (à moins que d'être naturel) est « ridicule ». Dans ce sanctuaire, se lit l'« épopée de l'Israël des Alpes », et se fait « l'alliance touchante des religions de l'âme avec l'âme de la nature ». (HF., X, 299-302). Michelet se décerne lui-même, dans son *Histoire de la Révolution* (HRé., IX, 277) des titres à la reconnaissance de la montagne ; en même temps il laisse déjà entendre de quelle nature seront les « rajeunissements » qu'il puisera plus tard aux Alpes.

L'amoureux historien de la nature végétale se reconnaît à la jolie page qu'il consacre au calendrier républicain (HRé., VI,

1. Michelet, *Journal intime* de 1865, cité par MONOD, *loc. cit.*, p. 481.

414). *L'Oiseau*, enfin, et *L'Insecte* sont dès longtemps conçus : n'a-t-on pas lu dans *Le Peuple* (p. 103-104) une page qui figure plus tard dans *L'Oiseau* comme une pierre de façade et de soutien (début de la 2^e partie) ? Taine paraît croire (*Essais de critique et d'histoire*, p. 133) que Michelet est « devenu naturaliste » pour avoir eu un rossignol et un rouge-gorge dans sa chambre. Mais en 1843, quand il habitait rue des Postes (Fage, p. 69 de *Michelet et Mgr Berteaud*, Tulle, 1895), avec sa fille alors enfant, et longtemps avant qu'il ne connût sa seconde femme, Michelet avait un rossignol et un rouge-gorge dans sa chambre. Il n'est pas jusqu'à *La Sorcière* qui ne soit annoncée de fort bonne heure (HF., IV, 5 ; V, 124), ainsi que *La Bible de l'Humanité* (le XVI^e chapitre de *Rome* fait penser au chapitre du *Monde-Femme*), ainsi que *La Femme* et *L'Amour*. En ce qui concerne le premier de ces deux ouvrages, ce qui fait assurément son originalité, c'est ce culte de la Femme où se combinent des sentiments ingénûment paternels avec des ferveurs nuptiales : or, cette conception du quinquagénaire est déjà dans le *Journal* de l'adolescent (Cf. *Ma Jeunesse*, l'épisode de Thérèse). C'est aussi pour Thérèse que le futur poète de *l'Accouchement* a sacrifié les tentations de la chair aux scrupules généreux causés par la crainte des douleurs maternelles : unique aiguillon qui mette en fuite ces tentations mauvaises, la pitié a triomphé de la chair (MaJe., p. 264), mais pour un temps seulement : car cette continence n'ose se déclarer perpétuellement victorieuse. On trouve ici le mélange de sensualité et de tendresse, l'appel au respect et le blâme à la brutalité, le double parti pris qui considère les deux faits comme également inéluctables, l'équivoque enfin de *L'Amour*. Le goût de peindre avec la délicatesse d'un Greuze des planches d'anatomie, l'art appliqué à la sexualité, innovation de forme, originalité extrinsèque du livre de *L'Amour*, se devine aussi dès 1835 (OD., XIII-XV et XXIII, etc.). Tout au long de l'histoire, on reconnaît la philosophie de cette *Ars amandi* patriarcale : à propos de Louis d'Orléans et de Valentine de Milan, nous méditons (HF., V, 213) déjà sur le veuvage comme il sied de le faire après avoir achevé *L'Amour* (livre V) ; autre part, Michelet apostrophe avec sévérité les défenseurs de la chasteté, autant qu'il félicite avec fidélité les parturientes, même royales. « Erasme touche à l'ineptie » (HF., X, 356) ; Marie de Médicis est « souverainement poétique (HF, XIII, 61) ».

Nous avons mieux, d'ailleurs que ces citations fragmentaires ;

il existe des papiers inédits qui témoignent que Michelet voulait écrire, dès 1849, un gros volume sur les mystères de la vie sexuelle. La seule influence qu'ait pu avoir en cela M^{me} Michelet, ç'a été de canaliser les pensées de son mari vers des images plus poétiques et de transformer en *Amour* ce qui devait s'appeler *Le Ventre*. Nous devons à l'obligeance de M. Monod d'avoir pu parcourir le curieux manuscrit qui contient le plan et les idées générales du *Ventre*.

Sans doute, dans les premiers chapitres, ce livre aurait contenu des détails historiques et des théories physiologiques (plus spéculatives que savantes d'ailleurs) sur les fonctions digestives ; sous ce titre étrange : « De la royauté du ventre », le lecteur n'aurait rien trouvé de pareil aux leçons du livre d'*Amour*. Mais le chapitre V en venait à la poésie du ventre, et cette poésie, c'est la matrice : « le ventre est en cela propre à la femme », ce qui est exact, mais n'empêche pas que la poésie ne soit étrangère au ventre. L'apothéose des réalités charnelles s'étalait dans ce projet avec un mélange de candeur et d'indécence qui n'est pas la note dominante de *L'Amour*, mais qui se retrouve dans certains de ses chapitres. Avec une inconscience qui tient du prodige, Michelet ne voyait qu'innocence là où plus d'un lecteur eût senti s'éveiller ce que Bossuet appelle les « hennissements de la luxure ». Il y mêlait seulement les hoquets de la gourmandise (« tiraillement très fort de l'homme aujourd'hui entre l'attraction cérébrale, incessamment suscitée par les alchools (*sic*) et l'attraction du ventre, jouissance de passion, de plaisir », etc...). Si le livre eût été écrit, peut-être Michelet eût-il dépeint d'autres sensations que des « tiraillements » ; peut-être même le livre eût-il paru, à force d'art, délicat et chaste. Il suffit néanmoins, dans son plan brutal et charnel, à prouver que les réalités les plus basses de la nature obsédaient littéralement Michelet. Tel il se montre dans ces confidences manuscrites ou dans ces aveux publiés, tel il demeure dans son œuvre tardive. Toute la période de sa vie qui précède son second mariage et les « loisirs forcés » du coup d'État s'achemine logiquement vers cette période finale de l'œuvre, la postule et la conditionne : ceci couronne cela. La paternité littéraire de Michelet étant ainsi mise au-dessus de toute discussion, nous nous croyons en mesure d'expliquer les intentions de cette œuvre préalablement unifiée et attribuée à son véritable auteur. Loin de voir, dans notre naturaliste, selon l'expression de Brunetière, un « nouveau Michelet » qui « se

dégage du premier », c'est dans l'historien que nous croyons voir un Michelet provisoire qui masque le Michelet définitif.

IV

Si l'on entend par histoire le goût, la science et l'enseignement, la conquête enfin du passé, Michelet n'a pas été historien par vocation. Sans doute on en pourrait dire autant de plus d'un écrivain, car tel paraît historien qui pourtant, en exhumant les réalités révolues, s'intéresse partialement à leur contenu, et ne manifeste pas une égale bienveillance à tous les témoignages quels qu'ils soient. Néanmoins l'histoire est une science qui se suffit à elle-même : arracher au passé un secret est une fin en soi pour l'historien véritable ; et se servir de plusieurs secrets ainsi conquis pour retracer par eux le sens d'une époque n'est que la même fin plus fidèlement et plus patiemment poursuivie. L'histoire se définit par cet objet. Quiconque voit en elle un moyen d'asseoir telle doctrine, quiconque n'y cherche que des exemples de science politique ou sociale, des prétextes à l'apologie ou à la critique de telles et telles mœurs, de telle ou telle institution, celui-là peut aussi bien se servir des recherches historiques des autres, il n'est qu'accessoirement et provisoirement historien. Or, c'est le cas de Michelet : le but qu'il se propose en écrivant l'histoire n'est pas définitif ; c'est une étape de son progrès, comme en font foi bien des aveux échappés de sa plume dans la plus naïve fraîcheur de ses confessions juvéniles.

Surprenons en effet Michelet dans la fleur de sa personnalité naissante ; à la date du 5 décembre 1820 (*Mon Journal*), nous recueillons cette page où se trouvent confondus les germes de sa philosophie de la nature et de la philosophie de l'histoire : « J'ai lu autrefois, à la bibliothèque du Museum, *L'Histoire* d'une plante du Brésil : je crois que c'est l'aloès. Cette histoire est fort curieuse. On y voit qu'il lui faut cent ans pour amasser les éléments de la fleur qui serviront à la perpétuer. Voilà, il me semble, un *bel exemple* à donner aux impatientes. »

Il revient à ce thème quelques jours après, ce qui prouve que le sujet occupe longuement sa pensée, mais il n'a pas changé de point de vue, et l'étude de l'aloès pour l'aloès lui-même est bien loin de le séduire. Du reste, il s'agit maintenant d'aman-

diers : « cette impatience de mes amandiers n'est pas sans rapport avec celle que nous avons de produire. Je revenais en pensée à la plante du Brésil qui, favorisée par un été perpétuel..., n'est pourtant pas si pressée de fleurir. Il ne s'agit pas seulement pour elle, d'amasser la nourriture... il faut encore que les principes nourriciers... soient longuement triturés, élaborés par le tronc à l'intérieur, par l'écorce et les feuilles au dehors, pour arriver à la fleur et au fruit, cet acte final de sa destinée. De là, *ma pensée toujours cheminant*, j'ai quitté le règne végétal pour le règne animal. Venant au nôtre, je me suis mis à rechercher à quel âge les hommes illustres du passé ont donné à leur siècle le fruit supérieur de leur génie... il en serait de la nourriture intellectuelle comme de l'autre : ce serait donc une grande faute de vouloir trop vite faire usage d'une science de fraîche date. »

De cette méditation du jeune homme il est permis d'inférer que son auteur est né moraliste ; qu'il s'adonne à la géographie, à la médecine, à la science naturelle, à l'histoire, ce sera là un accident. Sa nature à lui le ramènera toujours à des conclusions éthiques.

Et en effet, trente ans d'études historiques (1827-1855) n'ont fait de Michelet qu'un moraliste et un philosophe. D'autres pourront lui donner l'exemple d'un naturalisme scientifique uni à un génie philosophique et poétique ; mais lui, que demande-t-il à la nature ? ce qu'il a demandé à l'histoire, soit ! Mais l'avait-il donc étudiée pour elle-même, pour ses faits patents ou cachés ? C'est douteux ! Les aveux du *Journal* à la même époque indiqueraient plutôt le contraire : « L'immensité de la science m'apparaît... » ; il faudrait trouver « la métaphysique de l'histoire, c'est-à-dire la généralisation, la simplification des principales masses de faits. Ce serait là véritablement l'histoire de l'humanité comme individu, si toutefois il est possible ». (MJ., p. 296, sq.) Ce procédé a été maintes fois réalisé : ainsi l'Italie est traitée comme une personne malade (Mo., p. 108). — Outre la « métaphysique de l'histoire », le jeune Michelet est encore préoccupé de la « logique » de l'histoire. Ce sont là des préoccupations toutes philosophiques. En 1822, Michelet, comme il l'avoue lui-même (MJ., p. 256-257), aurait eu « autant de goût à enseigner la philosophie que l'histoire ». En 1854, à l'âge où sa fleur suprême devait éclore, il s'en détacha, non sans avoir, avec la même lenteur et la même patience que l'aloès, amassé le trésor nécessaire à son propre épanouissement.

S'épanouir ! tel est en effet le rêve de toute jeunesse ardente ; l'ambition des nobles âmes les détourne toujours à cet âge des recueils égoïstes et, par conséquent, des sciences d'analyse, pour les pousser vers les spéculations désintéressées, vers les conclusions splendides et nombreuses qui sont comme les fleurs de l'arbre de science, vers les dernières ramifications où la science confine à ce qui l'entoure, comme l'arbre s'exhale vers le ciel. Michelet avait peu d'estime pour les connaissances qui limitent leur objet à ce monde, pour le droit par exemple (MJ., p. 24), pour « les œuvres des hommes où apparaissent à chaque instant la bizarrerie du préjugé, l'astuce, ou la tyrannie » ; mais il en avait moins encore pour l'histoire, à laquelle il devait consacrer tant d'années : « l'histoire, écrivait-il, est plus triste, plus misérable encore ; les actions des hommes ont toujours été pires que leurs lois (MJ., *ibidem*) ». Ici nulle influence de M^{me} Michelet : elle n'était pas née. Nulle rédaction même : en éditant ce journal après la mort de Michelet, elle ne l'a pas modifié (G. Monod, JM., *loco citato*). Si donc Michelet a manifesté une intention dans sa jeunesse, ce fut celle de fuir le particulier pour l'universel, le concret pour l'abstrait, le contingent pour le nécessaire ; tout cela est contradictoire avec la vocation des archives. En somme, on ne trouve chez Michelet jeune aucune intention de devenir historien, cependant que l'on trouve, par contre, nettement exprimée celle de ne pas l'être.

Il n'importe, dira-t-on. En fait, Michelet l'est devenu : il fut historien dans la maturité de sa vie ; et ce serait préférer le paradoxe à la vérité que de soutenir qu'il n'avait pas changé d'avis. S'il eut, dès sa jeunesse, le dégoût de l'histoire, il y a goûté plus tard, non spontanément certes, mais avec compétence et avec succès. Soit ! mais c'est déjà concéder le caractère accidentel de sa mission d'historien que de montrer le rôle joué au début de cette carrière par l'influence de Leclerc (MaJ., p. 180, note de M^{me} Michelet). Par ailleurs, nous ne prétendons nullement que le professeur de Sainte-Barbe, que le précepteur de la princesse Louise, que l'orateur enfin du collège de France ait démerité, comme historien, du choix des princes de la science ou des princes tout court. Il suffit, pour accorder qu'il se mit avec conscience à sa besogne d'historien, de voir l'abondance de ses références, le temps qu'il a passé dans les archives (PHMA., fin ; HF., préf. 1869 du 1^{er} vol., xxxix, n. 1, et p. xxiv : « aucun historien, que je sache, avant mon 3^e volume, n'avait fait usage de pièces

inédites » ; HF., II, fin ; HRé., I, p. 12-14) ; le scrupule qu'il apporte en voyage à ordonner ses recherches professionnelles (*Rome*, intro. II, mars 1830) ; la fierté de sa documentation (HF., X, introduct.) ; sa coquetterie des pièces originales (HF., XIX, 167).

Tout cela est incontestable : mais encore faut-il voir pourquoi et comment Michelet se résigne à l'histoire, non pas avec l'intention de s'en faire un but scientifique, mais avec l'arrière-pensée d'un artiste qui ressuscite le passé. Les jugements sévères des historiens les plus illustres rendent plus que suspects les résultats scientifiques de son œuvre, mais l'expression de ses propres intentions achève de nous édifier. Citons seulement comme exemples de jugements compétents et sévères, la critique de Taine (*Essais de critique et d'histoire*, p. 106) : le lecteur, en quittant Michelet, se dit « un seul mot, et funeste : Je doute » ; de Guizot (lettre à sa mère citée par Levallois, mémoires d'un critique : cf. *infra*, *Critique*, p. 289) ; de Ch.-V. Langlois (*loc. cit. infra*) « Michelet a grappillé dans les archives dont il avait la garde, consciencieusement et un peu au hasard : la seule fois où il se soit essayé à publier des textes nouveaux (procès des Templiers), il n'a pas vu la vérité » ; de Rocquain (*Michelet aux Archives nationales*, discours lu à la séance publique des cinq Académies, 1904). Tous ces auteurs suffisent à écraser, de leurs avis unanimes et doctes, l'incapacité de Michelet. Mais nous pouvons établir qu'il ne voulait même pas réussir. « Cette revision des vieux documents, des textes inédits, n'était pas la froide enquête du savant seul » (MaJ., p. XIV ; p. 279, — et *Rome*, introd. II, mars 1830, note de M^{me} Michelet). Ressusciter un seul détail du passé est cependant une fin en soi pour l'historien, pour le savant, mais ce n'est qu'un moyen, en effet, pour l'artiste et le penseur, et la fin de leur fonction n'est pas l'histoire. La fin, le but de leur fonction, ce sont, non pas les faits, mais les lois, non pas (pour employer l'antithèse de Vico), non pas le certain, mais le vrai. Non seulement cette fierté de documentation était plus artificielle que réelle, plus transitoire que durable (cf. de Broglie, *Le Correspondant*, janv. 1858), mais encore l'auteur ne s'en prévalait nullement en l'honneur des travaux historiques. Il cherchait le sens et le but de l'humanité ; les étapes du trajet ne l'intéressaient qu'en fonction de ce but. Il entrevoyait « avec autant de crainte que de désir l'heure où il aurait terminé sa longue croisade à travers les siècles (HF., II, 215-216) », car ce serait l'achè-

vement d'une méditation que cette croisade n'avait dessein que d'entretenir. Pour conquérir « une vérité », nul regret ne coûtait à ce pèlerin des gloires nationales, nul détour, nulle peine (HF., IV, préface, p. 2). Et quand il atteignait au « certain » par le canal habituel des recherches historiques, il pensait qu'il y serait parvenu aussi bien par la « voie de l'histoire éternelle tirée du cœur et du bon sens » (HF., X, 149). Il professait qu'une « histoire » est « une œuvre d'art autant que de science » (HF., V, préface) ; il accordait à la légende, non seulement autant de crédit, mais autant de vérité : « ce n'est pas d'hier, écrivait-il dans des papiers inédits qui sont joints au manuscrit de *L'Histoire Romaine*, ce n'est pas d'hier que l'on a commencé de se douter que l'histoire des origines de Rome pourrait bien n'être pas une histoire » (p. 1 du manuscrit). Et, même pour les temps modernes, il se considérait comme un reconstruteur de traditions (cf. Monod, JM., chap. I, p. 16), ce qui implique pénétration du génie d'une race plutôt que recherche des faits de son histoire. « Je ne fais pas ici l'histoire », voilà sur quel aveu (SR., p. 250) se termine une œuvre commencée par tant de réticences et de terreurs à l'égard de cette science.

Que fait-il donc ? « Marche, dit-il, aux sciences de la vie » (BH., p. 483). En histoire naturelle, on le croit fantaisiste, amateur, superficiel, et lui-même il avoue son dédain pour les « naturalistes de cabinet » (O., 323). Mais en histoire il ne dédaigne pas moins les historiens qui collectionnent les faits comme les fleurs d'herbier, ceux qui se complaisent dans la dissection des choses mortes, les archivistes, les chartistes, ceux qui ne ressuscitent pas l'âme éparse des matériaux ensevelis.

« Nous avons évoqué l'histoire (HF., IX, p. 4) et la voici partout, nous en sommes assiégés, étouffés, écrasés ; nous marchons tout courbés sous ce bagage, nous ne respirons plus, n'inventons plus. Le passé tue l'avenir. D'où vient que l'art est mort (sauf de rares exceptions) ? C'est que l'histoire l'a tué. Au nom de l'histoire même, au nom de la vie, nous protestons. L'histoire n'a rien à voir avec ces tas de pierres. L'histoire est celle de l'âme et celle de la pensée originale, de l'initiative féconde, de l'héroïsme (HF., IX, p. 4). »

Autant ce fragment significatif exprime d'horreur pour l'histoire pure, autant il dégage de confiance dans une histoire d'un genre particulier, conçue d'après une définition conventionnelle, mais fort dédaigneuse de l'autre. C'est en quelque sorte l'histoire

de l'avenir qui intéresse Michelet ; celle du passé n'a de prix qu'en raison des lois vitales, des lois morales qu'elle fait acquérir, c'est-à-dire en raison de ce qu'elle fait prévoir et vouloir, de sa métaphysique et de son éthique. « J'ai, dit l'auteur des *Jésuites* (Jés., p. 209) porté la même préoccupation des causes morales, de libre génie humain, dans la littérature, dans le droit, dans toutes les formes de l'activité. Plus je creusais par l'étude, par l'érudition, par les chroniques et les chartes, plus je voyais au fond des choses, pour premier principe organique, le sentiment de la vie, le cœur de l'homme, mon cœur. » C'est probablement pour cela que le livre du *Prêtre* paraissait à Michelet « un livre d'histoire... où donc ai-je mis plus de cœur ? » demande-t-il (PF., p. XXIII).

Nous croyons qu'on n'a pas assez accordé à ces textes l'importance qu'ils méritaient par leur nombre et leur cohésion ; qu'on n'a pas assez remarqué qu'il y a là une méthode, un principe d'action ; que si, selon le beau mot de Schiller, une vie intéressante est une idée juvénile réalisée par l'âge mûr, la vie de Michelet correspond suffisamment à cette définition. Car il n'a fait que tenir la promesse qu'il avait faite à Poinso (MJ., p. 70) : « Nous avons parlé sciences naturelles : il a témoigné la crainte qu'une fois instruit de ces sciences je ne lui parlasse plus d'autre chose. Rassure-toi, lui ai-je dit, tels que nous sommes, les sciences physiques ne seront pour nous que des excursions ; nous aurons beau faire, nous reviendrons toujours à nous-mêmes ! » Revenir à nous-mêmes, au cœur de l'homme, à « mon cœur », c'est une disposition d'esprit qui rend suspectes les recherches du futur naturaliste : il ne devait voir, en effet, dans la nature, qu'un « cours vivant de philosophie pratique » (MJ., p. 66-67), il ne devait « la comprendre, l'expliquer » qu'avec partialité, avec passion, avec son cœur, en y portant « l'interprétation bienveillante » (Ins., XXI-XXIII), Mais qui ne voit que ce défaut, si c'en est un, frappe de la même tare l'histoire, qui se réduit, comme l'histoire naturelle, à une philosophie pratique ?

Ce n'est pas, au demeurant, considérer l'histoire comme une science que de croire qu'elle est en nous toute formée, et qu'elle en peut sortir comme Minerve du front de Jupiter. Le propre d'une science est de pouvoir s'enseigner : or, Michelet, qui admettait qu'on enseignât « le peuple en astronomie, en chimie » jugeait que, lorsqu'« il s'agit de l'homme, c'est-à-dire de lui-même » on devait se « laisser enseigner par lui » (H. Ré, II,

p. III ; cf. HRé., VI, p. XXVI, n. 1 et p. XXVIII). C'était suppléer par l'intuition divinatrice à l'insuffisance de documents dont l'historien pouvait se plaindre, ce qui ne laissait pas de le rendre jaloux à l'égard des sciences plus exactes : ce n'est pas, en effet, sans amertume, que Michelet pensait à ceux qui, docteurs en histoire, sont « fermes croyants » en physique, en chimie (LN., Kosciusko, § XIV, fin). Pénétré malgré lui d'une différence entre les sciences morales et les sciences naturelles, il tenait à la méconnaître ou à la laisser ignorer. Il se cachait à lui-même les doutes qui planaient sur son objet ; il se persuadait qu'on arrive en histoire à des résultats aussi sûrs en suppléant par la profondeur et la richesse de « cœur » à la sûreté, à l'étendue de l'esprit. De là sa méfiance à l'égard des procédés ordinaires de l'histoire, et son parti pris de l'instinct : « J'aime le microscope et je m'en sers... En histoire il a ses dangers » écrivait-il dans son *Histoire* (HF., XIII, p. 208). Et aussi (LN., p. 167) : « La connaissance d'une seule destinée m'a plus initié au mystère de l'âme russe, qu'aucun récit, aucun livre, aucune communication. » Celui qui faisait de l'histoire une œuvre d'art autant que de science attendit, en artiste, que le vrai vînt à lui. Il se persuada que cette méthode s'imposait à tous les historiens de son temps : ce que « demande la France aux historiens », ce n'est pas « de faire l'histoire, elle est faite pour les points essentiels, mais de rétablir la chaîne des faits ». Voilà ce que Michelet notait (HF., V^e vol., préface de 1840, p. 3) et il ajoutait, car l'art est en quelque mesure divinatoire, et se croit toujours religion : « grande mission de la science, et quasi divine. Elle n'y suffirait pas si elle n'était que science, que livres, plumes et papiers. On ne devine une telle histoire qu'en la refaisant d'esprit et de volonté, en la revivant, en sorte que ce ne soit pas une histoire, mais une vie, une action » (HRé., II, p. ix). — Tous ces aveux concordent ; ils concourent tous à nous montrer Michelet « libre du système des historiens hommes d'Etat » (HF., X, 12), libre, mais non satisfait de cette indépendance. Il dit ailleurs qu'il aurait « volontiers brûlé » tous ses livres pour écrire *la Bible de l'Orient*, justifiant ainsi la boutade d'Henri Heine, qui ne voyait dans Michelet qu'un Hindou méconnu : « Des grands fleuves de vie qui ont tombé de là je n'ai point vu la source » s'écriait amèrement le vieillard, « et n'ai mouillé ma lèvre qu'à leur dernier ruisseau. J'y venais altéré, des poudreux chemins de l'Histoire, où chemina ma vie... l'Histoire, cette vivante fée,

m'a traîné par cent choses de fâcheuse réalité » (NF., p. 106).

Ainsi la prétendue carrière de l'historien s'est déroulée entre un dégoût de l'histoire et un regret d'autre chose : un murmure au début, un soupir au déclin. Et dans l'intervalle, les belles heures ont été celles de l'illusion, celles durant lesquelles l'historien du fleuve crut boire à la source ou à la mer, celle où il tenait « la table d'Arthur où tous les peuples venaient s'asseoir », quand c'était sa mission de leur « verser la vie » (HRé., VIII, p. VII; cf. d'Haussonville, *Etudes Biographiques*, etc., p. 185). Si l'on entend par histoire la vie (Pp., p. 99), la lutte contre la mort (FR., p. 100), la résurrection opérée au souffle de l'art, alors Michelet fut historien, mais il faut avouer que ce sens est conditionnel et conventionnel.

C'est ce qui nous permet de nous inscrire en faux contre le jugement d'historiens beaucoup plus qualifiés que nous pour dire si cette façon d'écrire l'histoire est digne de leur science. Au sens où nous l'entendons, nous n'en sommes pas moins convaincu que Michelet ne fut pas un historien. Albert Sorel admet, il est vrai, que « jamais le mot de vocation n'a été plus vrai que de ce grand historien » : soit ! mais à condition que l'on appelle historien celui qui est un « grand éveilleur d'âmes » ! Sorel se rencontre alors avec son illustre prédécesseur à l'Académie Française (Taine cité par M^{me} Michelet, *Rome*, p. 1), mais rien ne les obligeait ni l'un ni l'autre à identifier l'histoire et la philosophie. M. Seignobos décerne aussi (*Extraits historiques*, introd. p. 9) à Michelet le titre d'historien, mais il observe que Michelet n'écrit que pour émouvoir des cœurs et pour former des caractères. C'est un autre idéal que celui qui correspond au concept élémentaire d'historien.

Encore cet idéal ne fut-il pas inné chez Michelet. M. Gabriel Monod nous apprend (*Renan, Taine, Michelet*, p. 191) que Michelet professa malgré lui l'histoire à Sainte-Barbe. Plus d'un regret perce encore dans la préface du *Précis d'Histoire moderne* p. xxx) : « Nous avons insisté, écrit l'historien malgré lui, sur l'histoire des événements politiques plus que sur l'histoire de la religion, des institutions, du commerce, des lettres et des arts. Nous n'ignorons pas que la deuxième est plus importante ¹ que la première, mais c'est par l'étude de la première qu'il faut commencer. » Entravé comme il l'était par les règlements universi-

1. C'est nous qui soulignons.

taires, pouvait-il exprimer plus éloquemment la nostalgie d'une terre promise où il aurait cherché le *vrai* au lieu du *certain* ? Il se résigne à être historien, il s'y fait « peu à peu », mais « c'est une vertu » (HRO., p. x de la préface de 1866). A ce souvenir attardé de ses premiers débuts dans l'histoire, on sent avec quel effort, avec quel embarras il s'est élancé dans la carrière historique : « Pour la première fois je me vis devant le sphinx en face de ce monstre, l'histoire, aux prises avec les deux conditions difficiles et contradictoires qu'il impose : d'une part la critique, le sévère jugement de ceux qui furent, d'autre part, leur résurrection, leur *vita nuova* (*ibidem*, p. v) ». C'est qu'en effet, pour être historien, il faut être *sine ira nec studio*, tandis que pour ressusciter les morts il faut les aimer, et, par conséquent haïr ceux qu'ils ont combattus, si même on ne les hait assez pour exhiber leur laideur, si même on ne les rend vivants pour les rendre odieux. Michelet n'a jamais révééré ni même désiré l'impartialité. Il avoue que son œuvre « est partiiale » (HF., XII, 352). Quand il étudie Hannibal (HRO., II, 2), il « foule avec attendrissement et respect cette route ouverte qui prépare et figure à la fois la future union de deux peuples qui » lui « sont si chers ». Quand il s'entoure de documents sur le moyen âge, sur les provinces, sur leurs origines et leurs ressources, il considère ce travail comme provisoire, il prend patience en vue du succès final, tout différent de ce labeur (HF., II, *notes et éclaircissements*). Quand enfin il arrive à Louis XI, l'approche du déclin de l'histoire et de l'historien n'a pas encore modifié son dessein. Ce n'est pas, c'est moins que jamais un témoin désintéressé qui parle : pour mieux haïr, pour mieux faire abhorrer son héros, Michelet s'interrompt ; il va d'abord écrire *L'Histoire de la Révolution*, afin d'établir préalablement en lui « l'âme et la foi du peuple » (HR., Pr. 1869, p. xxxviii) c'est-à-dire, à ce qu'il présume, la haine spontanée des rois.

De tels aveux nous montrent bien que l'histoire, chez Michelet, fut loin d'être une vocation. Ils nous font pressentir même, non seulement, qu'il fut historien malgré lui, mais pourquoi, somme toute, il consentit à l'être. Ils nous renseignent sur le but extra-historique de cette histoire ; et, du moment que l'histoire pourrait se rattacher à quelque chose qui l'outrepasse, l'idée qu'aussi les travaux d'histoire naturelle dépendent de la même fin se fait jour dans notre pensée.

V

A quoi se rattache donc l'histoire ? quelle est la terre promise dont elle est le seuil ou le chemin ? Quel est le point de vue qui domine toute l'œuvre ? Quel est le dessein qui explique tout l'auteur ?

Michelet est un philosophe. Les rapports de l'homme avec Dieu constituent le principal souci de son histoire ; les rapports de la nature avec l'homme forment l'objet de son histoire naturelle.

Mais ce ne sont là que des fragments d'une synthèse explicite ou sous-entendue dans laquelle les trois termes doivent être envisagés, et le problème des rapports de la nature avec Dieu résolu par l'homme. Un des passages les plus caractéristiques de l'œuvre, à cet égard, est cette étrange terminaison de *L'Histoire Romaine*, où, sous une forme un peu apocalyptique, se croisent des clartés ambiguës qui sont à la fois le crépuscule d'une œuvre et l'aube d'une vie ¹.

Michelet, comme on sait, achève cette *Histoire* sur un symbole : l'aspic de Cléopâtre lui sert de motif à un thème sur le serpent, symbole de « la puissance magnétique de la nature sur l'homme ». Cette puissance s'est exercée seule jusqu'au deuxième âge » de l'humanité, où le « dieu effréné du naturalisme, Eleuthère », a fait place au « dieu de l'âme ». Or, ce « second âge du monde, commencé avec l'Empire, il y a tantôt deux mille ans, on dirait qu'il s'en va finir. Ah ! s'il en est ainsi, vienne donc vite le troisième, et puisse Dieu nous tenir moins longtemps suspendus entre le monde qui finit et celui qui n'a pas commencé ! » Or, que sera ce troisième âge ? Michelet ne le dit pas, mais on devine que ce sera celui où le dieu de la nature et celui de l'âme ne seront plus désunis, ni supplantés l'un par l'autre, mais confondus. C'est vers cet âge que l'historien aspire, et cette aspiration de sa jeunesse, émanée comme un soupir à la fin de son premier ouvrage historique, l'a rendu naturaliste au sens philosophique du mot.

Voilà pourquoi l'histoire semble vaine à Michelet quand il n'y

1. Aussi symptomatique est l'ambition que Michelet imputait, ou proposait à Quinet, s'il la partageait lui-même : « La philosophie de l'histoire, dit-il, dans une lettre demeurée inédite jusqu'à sa publication dans *Cinquante ans d'amitié*, p. 15, a eu déjà son Copernic et son Képler, il faut qu'elle ait son Newton. » (27 mai 1827.)

rencontre que des faits étriqués et pullulants : il veut dominer les ensembles (HF, XIV, 7), occuper sa pensée du principe qui meut les nations. Plus sensible encore est cette méthode (HF, VIII, 147) quand Michelet confesse que le ^{xv}^e siècle le lasse, que les heures en sont longues « pour l'historien, qui, ne faisant pas un jeu de l'histoire, s'associerait de bonne foi à la vie des temps écoulés... Ici, où est la vie ? qui dira où sont les vivants et les morts ? A qui porterais-je intérêt ? Entre ces diverses figures en est-il une où l'œil se repose pour y voir nettement exprimées les idées, les principes dont vit le cœur de l'homme ? » Ainsi Michelet parle en métaphysicien : il tend à dominer des ensembles dans l'espace ou dans le temps, bref à abstraire, à quêter l'absolu des destins humains.

Il s'affranchit de l'espace d'abord : par exemple, HF, XI^e vol., p. 55) : « le solide point de départ dont ce livre a besoin, ce n'est pas une personne ni une politique, c'est le duel de l'Espagne et du Protestantisme : les Jésuites, etc. » Il domine les ensembles, il vise à pénétrer la synergie des causes, et cette conception est innée chez lui : dès 1821, il a esquissé le plan d'une chaîne de causes et d'effets en remontant de nos jours jusqu'à la création » (MJ., p. 227). Il observe que l'histoire d'une combinaison de races sur un même territoire n'a pas encore été tentée (p. 38, n. 1 du manuscrit du *Précis d'Hist. moderne*). Il cherche à réaliser l'ordre qu'une pareille histoire représente, « l'unité dans la variété. La philosophie et l'histoire sont la preuve l'une de l'autre ». Il veut « comparer la nature des faits sociaux ou historiques et la nature des faits intellectuels et moraux ou philosophiques » ; il va jusqu'à définir l'histoire la connaissance des faits et de l'espèce humaine, la philosophie la connaissance des lois et de l'individu : aveux d'autant plus probants en faveur des intentions philosophiques de son histoire qu'on ne les trouve que dans ses papiers inédits (ms. d'un *Cours de philosophie* au musée Carnavalet). Celui qui parle ainsi fait évidemment de l'histoire l'humble partie d'un tout, il n'y cherche que des prémisses ; et c'est le tout, c'est la conclusion qui le soutient : « L'homme poursuivra, écrit-il déjà en 1821, sans jamais l'atteindre, cette perfection des connaissances où les sciences ne cachent plus ni différence ni rapport, s'appelleront de nouveau la science, comme l'ignorance complète les avait déjà nommées » (MJ., p. 300).

Non seulement d'ailleurs Michelet s'abstrait des contingences spatiales, mais il s'abstrait même du temps, ce qui est incompa-

tible avec l'histoire proprement dite. C'est de loin qu'il veut voir, c'est beaucoup à la fois (HF., X, préf., p. VI) ; il cherche une « formule » de plusieurs années, où un tiers de siècle se condense. Il reconnaît parfois que « l'histoire, c'est le temps » (HRé., II, p. XIV, préface), mais simplement pour ne pas mêler au récit « cette circonstance accessoire qui se trouve en d'autres temps, qui peut-être de nos jours est devenue dominante, mais ne l'était pas alors ». Cette manière de spécifier ce qu'il y a de temporel dans l'objet de l'histoire n'empêche pas d'y contempler ce que cet objet renferme d'éternel. « Insister, pour chaque époque, sur la question vraiment dominante », ce n'est pas nier que « toute grande question est éternelle », c'est l'affirmer au contraire par un détour imprévu. Car à force de multiplier les aspects d'un objet qu'on isole dans la durée, on ôte pour ainsi dire à cet objet toute réalité foncière, on n'en garde que les images successives dont un scrupule exagéré multiplie les esquisses (*ibidem*, p. XIII) ; et la personnalité des héros de l'histoire ne retrouve sa beauté, sa vérité, son essence, que dans l'intemporel : Voltaire est « un en trois personnes », car il est aussi bien Rabelais ou Molière que Voltaire, « il est profondément le peuple » (p. XXIX). Voilà la conclusion logique de cette plume scrupuleuse qui n'ose pas crayonner Marat ni Mirabeau, mais autant de Marat, autant de Mirabeau qu'il y a d'instant où elle les saisit. C'est exactement tenir parole à ce projet que nous a révélé l'édition partielle du *Journal* (Monod, JM., p. 99) :

« Je viens, par-dessus la chaîne de ces mobiles, de ces instants qu'on appelle hommes, ... tisser la trame des idées par lesquelles ils se perpétuaient... Qu'on ne me demande donc pas pourquoi je semble m'arrêter parfois, interrompre le récit des hommes, qui se rompt à chaque instant, pour suivre un peu un récit d'idées. C'est que *l'éphémère lasse* ; » (autant dire : c'est que le fait m'est indifférent) « c'est que, par moment, quand mes marionnettes m'ennuyent, je les jette dessous la table ;... ou bien je les ouvre, et je cherche sous leurs figures différentes, si l'intérieur n'est pas semblable, si ce n'est pas le même cœur. Oui, ce fut bien le même, et le même que le mien. Je souffre, comme ils ont souffert. » Entre temps, le hardi conférencier de 1848 (*L'Étudiant*, p. 33) opposait de même « l'esprit de spécification qui est dans les sciences » et les « sens du cœur », compétents sur l'idée qui domine l'histoire, sur la « légende » de l'unité nationale, en un mot sur l'intemporel.

Synthétisant ainsi les diverses époques et parcourant les sommets de l'histoire pour les enchaîner, l'auteur d'un tel travail est comparable à un poète épique. C'est en poète qu'il écrit l'histoire de ce peuple, qui est vraiment le héros collectif de son livre (voir notamment Et., 259, sq ; HRé., VII, 468 ; HF., X 296 ; HF., VIII, 3). C'est sa vie historique qu'il tente de lui « restituer (s'il pouvait !) » (HF., VIII, 3). Par là, toute l'œuvre se tient, quoique *L'Histoire de la Révolution* soit la clé de voûte. Celle-ci est « l'aboutissement de la France : or, la tirer de 89, c'est en faire un effet sans cause, il faut creuser beaucoup plus loin. C'est toute la vie de la France qui en prépare, en fait comprendre le drame final. » Comme l'Enée de Virgile est toujours dominé par le « *genus unde latinum* », ainsi la France de Michelet est toujours hantée de l'image révolutionnaire qui est son explication et son but, et qui n'est elle-même, comme nous le verrons, qu'une explosion de la justice et de la nature. Cet épilogue console et justifie le douloureux poème : « Que vous avez tardé, grand Jour ! combien de temps mes pères vous ont attendu et rêvé ! Moi-même, leur compagnon, labourant à côté d'eux, dans le sillon de l'histoire, buvant à leur coupe amère, qui m'a permis de revivre ce douloureux moyen-âge, et pourtant de n'en pas mourir ? N'est-ce pas vous, ô beau jour, premier jour de la délivrance ! J'ai vécu pour vous raconter ! » (HRé., I, 313). Ainsi la vocation de l'historien est clairement exprimée : son but est de révéler à un peuple la conscience de sa liberté.

L'historien, en ce sens, se croit naturaliste, car il n'y a pas science de l'individu, mais de l'espèce ; or, un groupe historique ou social paraît plus digne d'une observation naturaliste que les individus successifs qui apparaissent sur la scène de l'histoire (HRé., VIII, p. 288). Mais ce vaste dessein pousse l'auteur à reculer les horizons du Peuple jusqu'à la zone illimitée où il embrasse d'un seul coup d'œil ses destins. Et ce dessein, plus scientifique en apparence, devient en réalité mystique : car la science redoute autant les horizons sans borne que les espaces trop limités. Le domaine immense où se meut Michelet est celui de l'absolu. Comme nous le verrons, son système métaphysique comporte l'infailibilité de la nature, et la certitude, pour les peuples, d'arriver au bonheur en réalisant les suggestions de la nature. Mais dès maintenant nous devons indiquer que la complexion psychologique de Michelet s'accommode de ce climat de l'infini et de l'absolu. Nous avons montré que son but n'est pas

l'histoire pour l'histoire, que l'histoire n'est pour lui qu'un moyen, comme l'histoire naturelle, d'aboutir à un but qui les outrepassent toutes deux. Ce moyen est jugé aussi insignifiant en lui-même que respectable et cher relativement au but qu'il permet d'atteindre. Autant Michelet a trouvé l'histoire des individus et des faits négligeable, fastidieuse, humiliante, autant il a trouvé noble, nécessaire, consolant, le but épique, à la fois artistique, moral et social qui est la mission de l'historien. Il nous reste à confirmer cette impression par les termes mêmes dont s'est servi Michelet pour caractériser cette mission, termes dont l'ensemble s'explique et se résume d'un mot, indispensable à la reconstitution de la physionomie de Michelet : apostolat. Il nous reste à montrer aussi que cet apostolat s'est exercé avec autant de souci sous la forme des recherches naturalistiques que sous la forme de l'histoire.

La mission que Michelet s'est assignée en histoire, il l'a décrite tantôt comme l'obligation d'un vigilant gardien de phare (Bq., p. 286, fin), lequel « sauve en mer celui qui ne sait pas son nom », tantôt comme une magistrature (HRé., IX, p. II, III), qui doit explorer les « coulisses » de l'histoire (le mot est dans les *Eclaircissements* du XV^e vol. HF., p. 385), retrouver un homme sous un roi (HF., XIII, note 3 à la fin du vol.), tantôt enfin comme l'œuvre d'un justicier (HF., XVII, II) ; comme un sacerdoce, « fonction sacrée qu'aucune autre ne lui fera quitter » (Et., p. 297) : c'est « avec une ferveur véritablement religieuse » qu'il accepte cette fonction (LN., 13-14) ; sa responsabilité étant énorme, il fait serment d'écrire la vérité (*ibidem*, *passim*), il prévoit la portée sociale de ce qu'il écrit (IHU., p. 215 : « la science popularisée est le moyen de l'égalité libre ») et aussi la portée morale : les mœurs ont baissé en France, et l'histoire les relèvera (HRé., préf., X^e vol., pp. VII et XVII). Ces vues datent de la jeunesse¹ de l'auteur (DOFL., p. 226) : « l'histoire est en nous, les siècles pèsent, nous portons le monde », et même de son adolescence (MJ., 43) désintéressée en face d'une mission de relèvement national : « la gloire ? ah ! ce n'est pas elle seule qui me tente. J'entends à la suite d'un bon livre les bénédictions des

1. L'ami de sa jeunesse, QUINET, résume toutes ces aspirations dans une « lettre d'exil » datée de sa vieillesse (*Lettres d'exil*, CLXI, p. 343, t. I : « Vous avez trouvé, découvert le ton qui convient à l'Histoire de France. C'est là bien autre chose que de découvrir des événements et même des hommes. Votre histoire est un jugement, un châtement, une expiation. Vous mettez le passé au pilori. »

foules. L'heure est si loin où je pourrai faire le bien ! Je crois que cette impatience d'agir efficacement me maigrit. » Gloire et douleur sont associées dans cette mission. Or, Michelet naturaliste aspire au même sacerdoce, à la même juridiction, à la même vigilance. Et le livre du *Peuple* marque bien l'évolution de ses moyens sur un même fonds. Entre l'histoire que Michelet vient d'explorer et la nature qu'il brûle de connaître, on entrevoit la synthèse (Pp., p. 182, sq.) : « comment pourrais-je, étant ainsi au fond des choses, me fourvoyer, comme d'autres, et m'en aller prendre des monstruosité pour la nature ? »

Son temps a d'ailleurs l'horreur du naturel. Et c'est son temps qu'il veut catéchiser (*ibidem*, p. 176). L'intention en est éloquemment indiquée dans les ouvrages du naturaliste, mais elle est si peu différente qu'on est amené à comprendre pourquoi Michelet a changé le genre de ses travaux, adaptant à une même fin des moyens apparemment différents, mais évidemment secondaires.

(Mo., p. 277-280) : « Le cirque de Julier est un vaste théâtre de ruine et de démolition... une idée me venait... la mort de la montagne... De vastes lapiaz (ils appellent ainsi ces lieux dévastés)... *Que la nature ressemble à l'homme !* En écrivant ceci, l'horreur me pénétrait du lapiaz moral que j'ai vu en ces temps. Mais que serait-ce si la dévastation aux degrés inférieurs, le vulgaire *lapiaz* d'égoïsme, de stérilité, s'étendait en dessous, et si l'érosion gagnait les masses immenses — indifférentes à tout, n'ayant ni le désir ni le pouvoir du bien ? — On le craint par moments. »

Mais la nature apporte aussi de quoi guérir ; et, par des révélations religieuses, elle renseigne sur les remèdes. Du moins c'est ainsi que Michelet l'entend. Au seuil d'un musée d'histoire naturelle, il éprouve respect et terreur (p. 35 de *L'Oiseau*). Il s'adresse aux arbres en ces termes : « Vieux pontifes, puissants médecins, dites-moi, je vous prie, le mystère d'immortalité. Une initiation tout entière est en vous, dans les forêts de la montagne. » (*La Montagne*, partie 2, chap. II, fin.) Aussi la flore des hautes montagnes est-elle considérée comme le saint des saints des Alpes (p. 238), et les Alpes déjà comme un sanctuaire, que chacun ne peut profaner. Cette idée n'est pas propre à Michelet : Hugo comparait la Jungfrau à une vierge inviolable, et Vigny déplore, dans une page illustre, la profanation que les chemins de fer vont imposer à la Nature ; on peut comparer à sa *Maison du Berger* telle page de *L'Amour* (203). Michelet ajoute cependant quelque chose au sentiment de ces poètes ; ce n'est pas

seulement la pudeur de l'artiste qui redoute, pour le paysage, le contact indigne de certains passants ; c'est la gravité du fidèle soucieux avant tout de pénétrer le secret du sanctuaire : « J'étais renouvelé... puissé-je en être digne (de la Nature), y puiser ses torrents, et d'un cœur plus fécond entrer dans *son unité sainte* ! » Et pour nous apprendre lui-même que toute son œuvre est inspirée par ce sentiment quasi-religieux, il ajoute : « *L'Oiseau, La Mer, L'Insecte*, en vinrent, avec *La Renaissance*, et celui qui les fit, et qui fait tout, *L'Amour* (*La Montagne*, p. 115). » Il écrit donc dans *L'Oiseau*, page x : « La foi *religieuse* que nous avons au cœur et que nous enseignons ici », et, dans *L'Insecte*, il se sert de son objet comme d'un texte révélé : « il parle par ses énergies,... par ses couleurs,... par ses arts » (chap. X). Une science qui méconnaîtrait ces textes serait pour lui sans valeur : « L'histoire naturelle est un amour » (*Ins.*, p. 393), et non pas un amour égoïste et facile, non pas une volupté sans rançon, mais un amour-effort, qui donne son prix à la science, qui « empêchera l'homme de pâtir du trop grand progrès des sciences » (*A.*, p. 385) et qu'on reconnaît à sa douleur : « Le *han* du charpentier, le cri du coup de hache, nous l'avons crié tous les jours (*A.*, p. 224). » Car la science, sans cet effort, serait non seulement sans valeur, mais sans sécurité : « Flottant en tant de choses aujourd'hui, mais si fort sur la voie des sciences, le XIX^e siècle a là sa grande chance de rénovation. Il reprendra son cœur aux sources de l'esprit, et la flamme morale à force de lumière (*Mo.*, p. 280, cf. *S.*, épilogue). » Par ces textes on voit clairement que Michelet n'est pas dépaycé dans l'étude de la nature, et qu'il n'a pas même oublié sa mission d'historien, puisqu'il s'inspire, pour *La Renaissance*, aux mêmes sources que pour *L'Oiseau*. N'oublions pas qu'il avait occupé à la Sorbonne, en 1838, la chaire d'histoire et de morale, qu'il se croyait, alors déjà, appelé à un « apostolat philosophique et social »¹, et qu'ainsi conçue, sa mission n'a pas changé, mais s'est au contraire entretenue et

1. D'HAUSSONVILLE, *op. cit.*, p. 168, citant la lettre à Letronne (2 janvier 1848) et l'*Et.*, p. 88-89. — *L'Etudiant* n'est autre que le recueil des conférences par lesquelles Michelet voulait répandre le vrai (*Et.*, p. 25) que le *Peuple* et la *Révolution* mettaient en face du faux, représenté dans l'intention de Michelet par l'autorité catholique (PF., *Jes.*). — L'apostolat de Michelet vise aussi à être moral : BH., 56 : « Ce livre n'est pas une histoire littéraire, il poursuit uniquement les grands résultats moraux ». Vers le même temps, *L'Amour* était envoyé à George Sand par l'auteur, avec l'intention d'évangéliser son fils, « Monsieur votre fils, qui, je crois, n'est pas marié encore ». (MONOD, JM., p. 381.)

enrichie aux sources de la nature telle qu'il la comprend.

Si Michelet ne s'était pas livré à ces études en apparence scientifiques, en réalité philosophiques et même (dans un certain sens du mot) mystiques, il ne se serait ni révélé ni compris tout entier, et le dessein de son ouvrage historique serait beaucoup plus difficile à saisir. Nous ne saurions pas à quoi voulaient nous initier tant d'enseignements dont l'histoire était le prétexte, mais dont le fond ne s'est laissé voir, dont les formules ne se sont exprimées et comme cristallisées que dans ces mailles délicates de sa pensée philosophique.

Michelet se mit à l'étude de la nature parce qu'elle était le terrain de tous les débats, l'école de tous les efforts, et comme le foyer de tous les genres ; mais il se garda bien d'adhérer sans examen à ce naturalisme objectif envers lequel nous analyserons les raisons de sa répugnance ; et, s'il put s'en garder, c'est qu'il n'était pas foncièrement un savant, ni foncièrement un historien, ni foncièrement un observateur impartial et désintéressé des faits, mais avant tout un moraliste en quête de conclusions. Moraliste, il avait choisi l'histoire comme champ d'études en 1827, parce qu'il y avait vu le moyen d'inculquer à la jeunesse les idées pour lesquelles il brûlait de vivre, d'agir et de faire agir et vivre ; moraliste il le devint en 1855 sur le terrain nouveau des sciences naturelles, parce qu'il voyait le foyer de la pensée se déplacer des étroits « phalanstères » humains au zénith céleste, d'où la Nature entière est embrassée d'un seul coup d'œil, au pôle où luit « cet œil qui voit l'insecte et pour qui tout est grand ¹. » Mais quel danger dans ce déplacement de l'esprit ! Si l'homme, envisagé dans l'ensemble de la Nature, allait perdre son privilège ! Si l'uniformité du plan gigantesque allait faire un nain de ce roi du monde, et, le rabaissant au niveau des fourmis, supprimer la morale, et l'art, et tous les prestiges que le « matérialisme » dissipe ! Ah ! plutôt élever la fourmi au niveau de l'homme ! plutôt voir partout des artistes et des héros, des cœurs généreux et des âmes virginales, au sein des ruches comme au fond des mers ! embrasser toute la Nature, mais lui constituer une âme avec ce rayon de l'infini qui l'éclaire, et trouver, dans l'étreinte lumineuse de cet unique rayon, le secret des harmonies qui faisaient pleurer Lamartine et Bernardin, tandis qu'elles laissaient

1. LAMARTINE, *Jocelyn*. Cf. MICHELET (HRé IX, XVIII) : « Je ne connais qu'un monde.... »

indifférente l'analyse objective des positivistes ! Voilà la tentative de notre apôtre ! Voilà pourquoi Michelet sacrifie sa carrière d'historien ; voilà le secret de sa conversion, au sens stratégique du mot. Ce secret, il le faut découvrir dans sa philosophie, comme on l'a suggéré déjà, comme on ne l'a pas tenté encore, bien qu'on ait déjà signalé que l'historien, chez Michelet, « comme le naturaliste, s'est toujours cru un philosophe »¹.

Non seulement, enfin, il s'est cru tel, mais il savait à quels adversaires il avait affaire, à quels courants il se heurtait, quelles préférences philosophiques dominaient et compromettaient ses contemporains. « Je ne suis pas insensible à mon temps, a-t-il écrit, et j'en sens les petites blessures » (A., p. 208). Le positivisme assimilé au matérialisme (A., 314), le matérialisme lui-même (A., 315 et 243 ; cf. HF., préf. 1869 du tome I, p. XII, et BH., 482 ; Et., 224 ; Pp., 272-273, 278) voilà la déchéance contre laquelle il regimbe au nom de l'avenir intellectuel de sa race et des intérêts de sa patrie. Contre ce fléau mal connu de lui, mal compris, mais entrevu, fléau qui tue les énergies, les volontés, les intelligences, Michelet n'a cessé de réagir, de la même façon comme naturaliste et comme historien. Pourquoi donc dire qu'il fut historien par état et naturaliste par récréation ? Le contraire ne serait pas plus vrai, mais ne serait pas plus faux. Michelet ne s'est jamais récréé. Il a voulu agir et faire agir. Il était de la race des apôtres. La valeur de sa doctrine n'a, du reste, rien à voir avec la constatation de cette vérité psychologique.

Il a voulu édifier par l'histoire naturelle ceux qui « se croient matérialistes. On ne l'est pas, dit-il, autant qu'on veut. Leurs découvertes dans les choses de la matière ont donné à la voix du cœur une confirmation admirable. L'histoire naturelle a parlé comme la morale elle-même. La nature a dit comme l'âme. Rien de plus pur, de plus haut, que cette révolution. C'est la victoire de l'Esprit. » (A., p. 395.)

Et il a voulu édifier par l'histoire, qui tend sous sa plume à la démonstration de notre salut par la foi révolutionnaire ; « le juge du vrai est la conscience ; mais il lui faut des contrôles : l'histoire, conscience du genre humain, et l'histoire naturelle, conscience instinctive de la nature », écrit-il (F., 384) ; et dans

1. G. MONOD, *Renan, Taine, Michelet*, pp. 193-194. — M. Monod a publié depuis (en 1903) dans une plaquette adressée à des amis (noces d'argent ?) de M. et M^{me} R.) une lettre qu'il avait reçue de Michelet trente-cinq ans auparavant. L'année de *La Montagne*, Michelet lui écrivait : « L'histoire est votre lot : vous y trouverez tout, philosophie, art et histoire. »

La Bible de l'Humanité (p. 484) : « Sur sa base solide de nature et d'histoire rayonne la justice éternelle. » Or c'est la France républicaine qui est pour lui ce flambeau libérateur du monde, et l'histoire des siècles qui précèdent cette apothéose ne l'intéresse que par ses étapes, douloureuses et méritoires, vers ce but glorieux (NF., p. XII). Dès 1831, Nisard signale déjà, dans *Le National* des 20 et 24 janvier 1834, avec une sagacité surprenante, cette orientation de l'histoire de Michelet vers « un mystérieux avenir d'unité nationale ». (Nisard, cité par Monod, *Revue historique*, année 1907, t. XCVI). Dès 1831, Michelet confie aussi à son *Journal* cette invocation à la France :

« Le général, l'éternel, voilà la Patrie de l'homme. C'est à vous que je demanderai secours, mon noble pays ! Il faut que vous nous teniez lieu de Dieu qui nous échappe, que vous remplissiez en nous l'incommensurable abîme que le christianisme éteint y a laissé. » (Cf. Monod, JM., p. 92).

Impossible de mieux exprimer que par ce texte que, si « l'histoire naturelle est un amour », l'histoire en diffère peu chez Michelet. Les deux parties de son œuvre procèdent donc du même esprit et s'expliquent à cette seule clarté. Michelet ne s'est pas seulement écarté de la « séculaire tradition monarchique, aristocratique et cléricale », comme M. Lavissee l'a noté dans la préface de *L'Étudiant* (p. 9). Son credo n'a pas seulement la valeur négative d'une profession de foi contraire aux traditions françaises ; il croit à la nature et veut fonder sur elle une doctrine positive. Le culte de la France a été dans sa pensée quelque chose de religieux, et d'apostolique à l'égard de son temps ; les textes les plus probants à cet égard, et ceux que nous avons cités, et ceux qu'on extrairait à foison de *L'Étudiant* (8^e leçon, début, etc.) et de *Nos Fils* (pp. x, XI, XIV à XVI, etc.) expriment des sentiments que Dieu seul peut justifier et satisfaire : l'adoration, la communion. L'inédit converge en ce sens avec le connu. Une note due à l'obligeance de M. Monod et rédigée par Michelet dans sa vieillesse ¹ nous révèle qu'il a « voulu deux choses, rétablir la tradition de la France, de la patrie, consolider le foyer, faire la pierre angulaire du temple et de la cité., » ; dans une autre note, il reconnaît que son introduction écrite en 1831 est identique à *La Sorcière*, et que sa « *Géographie de la France* qui est de 1823 » ²

1. En 1864.

2. Le chiffre 2 est sans doute une erreur ou un chiffre 3 mal fait, car Michelet veut évidemment parler du 2^e volume de *L'Histoire de France*, écrit en 1833.

est identique à *La Montagne*. Or *La Sorcière* et *La Montagne* sont le terme suprême de cette œuvre, terme où la religion de la nature et de l'humanité, s'exprime aussi sous cette double forme de l'adoration que Michelet refuse à Dieu (*La Sorcière*) et de la communion (*La Montagne*, I, IX). L'inventaire du trésor national n'est pour Michelet que la première partie de l'histoire, et l'on comprend qu'il l'ait entreprise puisque c'était une façon de prêcher le prix du trésor, et d'y renouveler l'âme du lecteur en lui révélant l'âme nationale. (Cf. *L'Etudiant*, *Le Peuple* et *Nos Fils*, introd. et p. 299). Mais l'exploration de la nature était un autre moyen d'arriver au même but, et l'on ne saurait dire lequel des deux fut préféré de Michelet, ni même auquel des deux il était le plus apte. Il a pris l'un et l'autre également à cœur¹, quoiqu'il ne fût pas incliné à choisir l'un plutôt que l'autre, mais seulement désigné pour conclure en philosophe, en moraliste, en éducateur, et marqué de la flamme des apôtres comme d'une prédestination.

1. La préface de *l'Histoire de France*, écrite en 1869, en fournit un témoignage typique. L'auteur y parle de la transformation qui s'opéra en lui sous la double influence des auteurs allemands, Luther et Grimm surtout, lus en 1834, et de l'antiquité orientale, les Védas, Zoroastre, étudiés en 1837 : « Cela me fit un autre homme, ajoute-t-il. Une transformation profonde s'opéra en moi ; il me semblait que, ... peu à peu, sous l'influence de la jeune humanité, moi aussi je devenais jeune. Rafraîchi de ces eaux vives, mon cœur fut un jardin de fleurs, comme dans la rosée du matin. Oh ! l'aurore ! oh ! la douce enfance ! oh ! bonne nature naturelle ! » Mais cette nature, c'est également l'histoire et « l'humanité ! Je la possédais, celle-ci, je la tenais, je l'embrassais, et, dans le détail si riche de sa variété sans bornes (feuillue comme les forêts de l'Inde où chaque arbre est une forêt), et, en regardant de haut, je voyais son harmonie douce, clément, qui n'étouffe rien ; je saisisais le divin de son adorable unité. » (IHF, p. XXI.)

CHAPITRE II

Le problème historique : mobiles et modèles de l'œuvre.

I

Michelet fut un apôtre : sa complexion psychologique se définit surtout par cette notion, et nous croyons avoir trouvé là l'explication, la cause intrinsèque de son œuvre, quitte à chercher ensuite ce qu'il a voulu enseigner. Mais cette cause n'a pas agi sans le concours de certains mobiles extérieurs. La synthèse des sciences naturelles et des sciences sociales, ou tout au moins la conception philosophique de l'histoire a été subie, avant d'être élaborée et modifiée par lui. Cet historien appartient lui-même à l'histoire : il n'est pas uniquement cause, mais effet. Nous avons à expliquer par ces considérations de « milieu » l'unité de son œuvre et la composition de ses ouvrages d'histoire naturelle et d'histoire.

§ 1. A l'époque où Michelet naissait à la science, l'histoire n'avait pas encore cessé d'être un art. Les plus florissants, les plus influents des historiens qui vécurent dans le premier quart du XIX^e siècle n'étaient savants ni par le goût de l'analyse, n'ayant aucunement le culte de l'archive et du fait¹, ni par la synthèse, n'embrassant jamais un groupe de phénomènes que dans une intention d'ordre extra-historique. C'est ainsi que Sismondi, cité par Michelet (X HF., 11) comme un de ses maîtres,

1. « Toutes les opérations historiques sont devenues longues, laborieuses. Nul ne peut plus s'en tirer, pas plus que d'un problème de physique, avec l'éloquence du cœur ou le don de seconde vue. » (LANGLOIS, *conférence sur Michelet*, in *Questions d'hist. et d'enseign.*, 2^e série, p. 93-94). Mais à l'époque de Michelet, on pensait encore autrement. On trouvera un excellent exposé des divers travaux historiques de cette époque présentés dans un raccourci frappant, pp. 2 et 3 de HÉMON, *Cours de Littérature, Michelet*. Dans ce travail, M. Hémon ajoute : « Michelet, qu'on essayerait en vain de rattacher à une école déjà existante veut une place à part... » — Cf. aussi Gaston DESCHAMPS, *Le Temps* du 25 septembre 1898 et enfin le beau chapitre fourni par M. DE CROZALS à l'*Histoire de la Littérature française* publiée sous la direction du professeur Petit de Julleville.

écrivait dans l'introduction de son *Précis de l'Histoire des Français* : « il faut s'élever, en quelque sorte, au-dessus de la terre, pour voir se dessiner cette procession majestueuse du genre humain, qui s'avance lentement vers le but à lui assigné par la providence (p. 2 de l'Éd. Treuttel et Würtz, 1839) ». C'est là une méthode assez voisine du genre épique : et ni Voltaire ni Bossuet n'auraient méconnu dans le creuset de Sismondi la combinaison de leur *Discours sur l'Histoire universelle* et de leur *Essai sur les mœurs*. Mais comment s'en étonner ? Macaulay n'a-t-il pas rappelé Virgile ou Le Tasse dans le début de son *Histoire*, qui sonne à la façon d'un *arma virumque cano* ? Les siècles se déroulent et nous exhibons leurs œuvres ; mais, cela fait, le principe et le sens de leur déroulement reste objet de méditation : l'épopée naît spontanément de l'histoire, la méthode de l'histoire devient facilement artistique, pour peu que l'esprit philosophique préside à l'inspiration de l'historien.

Quant à l'objet de cette histoire, le même modèle écrivait dès 1818 (cf. à propos de cette date *Le Précis de l'Histoire des Français*, p. 7) dans *L'Histoire des Républiques italiennes* : « L'histoire n'a de valeur que par les leçons qu'elle nous donne sur les moyens de rendre les hommes bons et vertueux, et les faits n'ont point d'importance quand ils ne se rattachent pas à des pensées » (p. XXI, *Hist. des Républ. ital.*, t. I). Encore l'historien qui parlait ainsi pensait-il réaliser un progrès sensible sur « l'esprit de système » qui avait présidé aux travaux de Boulainvilliers, de Dubos, de Montesquieu et de Mably (*Histoire des Français*, t. I, p. XI). Un tel maître était digne d'avoir Michelet pour disciple. Son esprit d'apostolat se manifestait également quand il comparait la société à une personne susceptible d'être saine ou malade, et l'historien au thérapeute averti de l'effet toxique de certaines institutions : « un ami de l'humanité, écrivait-il (p. XX de l'*Hist. des Français*, t. I) doit aborder l'étude de l'histoire avec cette espèce de fermeté que celui qui veut soulager son semblable apporte à l'étude de la médecine ou de la chirurgie... On ne saurait faire de progrès dans l'art de guérir sans connaître les maux... » Cette conception de l'histoire est essentiellement utilitaire : elle est directement opposée à la notion de l'histoire considérée comme fin en soi, elle consiste à la traiter en matière à conclusions sociales ; de là à l'interpréter *a priori*, il n'y a qu'un pas.

Les historiens allemands ou français qui, de l'aveu de Michelet,

exercèrent sur sa jeunesse une influence égale ou supérieure à celle de Sismondi, Beaufort (HRO., I, p. 3) et Niebuhr (HRO, I, p. 11-12) ¹, avaient eu de l'histoire un idéal plus scientifique ; mais l'époque sur laquelle ils dirigèrent leurs efforts échappait aux prises de leur génie. L'archéologie ne disposait ni des matériaux, ni même des laboratoires que les principaux gouvernements de l'Europe ont utilisés, depuis lors, sur les lieux mêmes des fouilles. Et, si le génie de Beaufort pouvait à loisir démontrer qu'un doute planait sur telle ou telle région de l'histoire ancienne, le bilan des découvertes positives n'égalait pas les résultats négatifs de cette critique. En matière de recherche, le flair et la divination suppléèrent maintes fois, faute de documents, à la trouvaille : Michelet excella dans cet art ². Et quand Michelet naquit à la science, il se crut justifié de traiter en artiste un domaine qu'il ne pouvait exploiter en savant, imitant en cela des maîtres qui préféraient l'impatience au découragement. Nul ne se faisait faute, parmi ses modèles, de passer outre à l'insuffisance des documents pour en extraire des leçons et des conclusions : ni Ancillon, ni, en France, Iselin, ni, en Allemagne, Herder ou Meiners ³, ni enfin le compatriote des uns et l'interprète des autres, le futur ami de Michelet, Quinet ⁴, qui partait pour la conquête des « principes sur lesquels la démocratie doit se fonder » et qui, ce faisant, pensait « porter l'esprit scientifique dans l'histoire » *la Révolution*, t. I, pp. 2 et 7).

Personne n'enseignait l'histoire comme nous l'enseignons ou comme nous l'apprenons aujourd'hui ⁵. Personne n'exigeait de l'historien l'« information irréprochable et l'art de distribuer correctement la lumière et les ombres, la sévère probité intellectuelle (Langlois) ». L'enseignement officiel des sciences histori-

1. Sur l'influence de Niebuhr, cf. BOISSONNADE, prof. à l'Université de Poitiers. Conférence du 13 juillet 1898, p. 105.

2. Divers historiens ont signalé la sagacité avec laquelle il devança l'illustre Mommsen (cf. Jules SIMON, *Mignet, Michelet, H. Martin*, p. 183).

3. Voir ces auteurs et quelques autres, cités comme « sources » des travaux de Michelet, dans l'appendice qui suit la traduction de la *Philosophie de l'Histoire* de VICO. Cet appendice n'a pas été édité avec les œuvres de Michelet.

4. Cf. sur les rapports de MICHELET et de QUINET outre l'ouvrage de M^{me} E. QUINET, *Cinquante ans d'amitié*, un article de M. de Mahy, *Michelet et Quinet*, *Nouv. Revue*, 15 août 1900.

5. « Nous avons un autre idéal » qu'un professeur contemporain oppose à celui de Michelet ; mais Michelet n'eût pas été de son temps, s'il eût prévu le nôtre (cf. LANGLOIS, *Conf. sur Michelet* sous les auspices de l'Université de Pensylvanie, le 23 octobre 1904, in *Questions d'Histoire*.)

ques avait « peu de substance ¹ » ; les titulaires de chaires d'histoire étaient si peu spécialisés qu'ils cumulaient leur enseignement avec celui de la géographie (tel Barbié du Bocage, de 1809 à 1825) ou suppléés par des lettrés et des critiques (tels Villemain suppléant Guizot en 1814-1815, Saphary puis Jouffroy suppléant Michelet lui-même à l'Ecole préparatoire). L'enseignement secondaire aussi n'avait pas de professeurs spécialisés dans l'histoire jusqu'en 1825, année où Royer Collard les titularisa (15 mai). Encore ne trouve-t-on que des hommes de bonne volonté pour remplir ces chaires, non des savants, la nouvelle fonction ayant eu précisément pour but de préparer ces savants en vue de l'avenir. En 1824, Barante écrivait encore dans *L'Histoire des Ducs de Bourgogne* : « L'avenir même prochain semble chargé de la solution de si grandes questions, que le premier emploi du loisir et de la réflexion a été l'étude de l'histoire ». Il voulait indiquer sans doute, en même temps, que la première fonction de l'histoire est de préluder à la solution de ces grandes questions, et ne faisait de l'histoire ² rien moins qu'une fin en soi. Augustin Thierry ³ ne parlait pas seulement de Michelet, quoiqu'il le désignât assez clairement, le jour où il se plaignait que l'histoire eût « été jetée hors des voies qui lui sont propres », qu'elle eût « passé du domaine de l'analyse et de l'observation exacte dans celle des hardiesses synthétiques... », sous l'influence « des méthodes empruntées à la métaphysique de Vico ». Et peu s'en faut qu'il ne représentât tout seul, à son insu peut-être, « une science qui a pour objet les faits réels et les témoignages positifs ».

Nous penserions déborder le cadre de notre sujet et pécher par incompetence si nous insistions davantage sur les méthodes historiques qui dominaient l'époque à laquelle Michelet débuta dans la science. Mais nous en retenons deux principes qui nous paraissent acquis sans plus d'analyse ; d'une part, les historiens de 1830 étaient moins riches que nous en matière d'archives, celles qu'ils pouvaient explorer étaient moins accessibles, moins

1. Nous empruntons ce jugement, avec quelques-uns des documents qui suivent, à la conférence d'un universitaire très bien informé, DRAPEYRON, alors doyen des professeurs d'histoire dans les lycées de Paris (conférence faite aux élèves du Lycée Charlemagne le 12 juillet 1898, pour le centenaire de Michelet, publiée in *Revue de Géographie*, septem.-octobre 1898). — Voir aussi *Le Centenaire de l'Ecole normale supérieure*, 1895, in-4°, et doyen HIMLY, *Livret de la Faculté des Lettres de Paris*, 1891.

2. Cf. E. QUINET, *Lettres d'exil*, à J. Michelet, t. I, p. 298 : « L'histoire telle qu'on la concevait autrefois, l'institutrice des peuples. »

3. Cité par DRAPEYRON, *loc. cit.*

bien cataloguées, mal centralisées et classées ; l'hypothèse leur paraissait leur lot, sinon leur droit inéluctable ; d'autre part, ils se croyaient absous de cette méthode non seulement par la force des choses, mais par principe, le devoir primordial de l'historien leur paraissant consister dans l'extraction de certaines vérités morales et sociales bien plutôt que dans la découverte des faits dont ces vérités sont induites.

§ 2. Michelet, quoi qu'il en soit, s'est montré pénétré de cette conception des droits et des devoirs de l'historien. Le précepte était pour lui joint à l'exemple par les philosophes qui eurent sur lui le plus de crédit : Dugald-Stewart et de Gérando, dont l'autorité devança celle de Vico lui-même, puisqu'elle la signala (*Rome*, p. 9, de l'édition in-8°).

L'influence de Gérando et de Dugald-Stewart (MJ., 114 et 122, 180 et 298, n. 1) ne pouvait manquer de fixer dans l'esprit de Michelet le but philosophique de l'histoire et de l'intérêt purement relatif de la science : « Si la philosophie est une science expérimentale (et elle a sans doute ce caractère), disait Gérando, l'histoire doit être sa première école ; l'histoire des opinions l'éclaire sur la théorie des passions et des devoirs ; l'histoire étudiée sous ce point de vue doit aux Allemands, depuis vingt ans, les plus nombreuses et les plus profondes recherches (*Rapp. hist. sur les progrès de la philosophie depuis 1789*²). » Dugald-Stewart faisait, de même, dans ses *Esquisses de philosophie morale*, une place accessoire à l'histoire, réservant aux principes généraux, aux fondements métaphysiques de la jurisprudence naturelle, le meilleur de sa pensée et de ses soucis. A l'école des philosophes¹, Michelet médite sur ce qu'il explore, et l'abstraction du Peuple se dégage peu à peu de la physionomie successive des héros qui l'incarnent. En ce sens, l'archiviste de 1830 a raison d'avouer que son livre l'a fait (HF., XIX, préf., p. 16 ; et I, p. 9), puisque en l'écrivant il s'est progressivement transformé. Qu'il y ait une volte-face dans la méthode d'un historien qui commence par une scrupuleuse étude des archives, par une citation des documents

1. Il complétait l'étude des Ecossais par Kant et Schelling (MONOD, *Portraits et Souvenirs*, p. 33). » Il lisait Comte, Smith, Pale, Ferguson (*ibidem*, p. 21) ; — enfin il fréquentait Benjamin Constant et Royer-Collard chez Victor Cousin (M^{me} E. QUINET, *Cinquante ans d'amitié*) ; mais Cousin n'eut aucune prise sur lui. Ne lui avait-il pas donné le conseil incroyable, ou peut-être ironique, de traduire pendant dix ans saint BERNARD avant de continuer ses travaux ?

2. Edition de 1858, t. IV, p. 405.

de première main, et qui continue par des assertions *a priori*, des évocations de visionnaire, et des symboles épiques, c'est ce qu'on peut accorder facilement à un critique aussi judicieux que M. de Broglie (*Correspondant*, t. VII de la nouv. série, t. XLIII de la collection, p. 7 et sq. 25 janv. 1858) ; reste à savoir toutefois si la première manière de Michelet était conforme à sa nature, ou si plutôt il n'a pas plus logiquement obéi à ses modèles et aux intentions de sa jeunesse dans la seconde.

Or, il a dit lui-même qu'en 1830 il était « artiste et écrivain, bien plus qu'historien » (pr. 1869, t. I, HF., p. xiv), qu'il n'avait « nul autre art en 1833 » que celui d'évoquer les morts et de pleurer sur eux. Il a lui-même confessé, dès ses débuts, que la science historique ne pouvait se passer de l'art : « la plupart des monuments ont péri, et ceux mêmes qui nous restent ont été altérés, dénaturés » (VV., p. 281) ; il a lui-même arboré délibérément des hypothèses (VV. passim) ; il a trouvé dans Vico le maître dont il voulait procéder, comme d'un père spirituel un fils d'élection. Ce qui acheva d'orienter Michelet vers l'histoire artistique et divinatoire, ce qui le consola de la perte ou de l'absence de documents introuvables, ce qui le convainquit même de l'inutilité de cette perte, ce fut cette œuvre, à la fois historique par son objet, artistique par son esprit, philosophique par la méthode, en laquelle le précepte et l'exemple étaient joints. « Beaufort n'avait que détruit » le roman qui se cache sous la fausse science ; sans trouver les documents du réel, comment arriver au vrai positif ? « L'idée partit du pays de l'idéalisme, de la patrie de saint Thomas et de Giordano Bruno... Le vieux génie du nombre et la subtilité scolastique, la philosophie spiritualiste et l'école de Salerne, le droit romain et le droit féodal... et, au-dessus de tout cela, une immense poésie historique,... une mélancolique réminiscence de la doctrine des âges, la pensée d'une rotation régulière du monde naturel et du monde civil... ; voilà Naples, et voilà Vico » (HRO., I, p. 3-4).

Voilà Vico ! et voilà, sous le nom pourtant de « science neuve » l'art divinisé ! Art, métaphysique et science se combinent dans l'œuvre du maître et dans l'admiration du disciple. « Dans le vaste système du fondateur de la métaphysique de l'histoire, existent déjà, en germe du moins, tous les travaux de la science moderne » (*ibidem*, p. 4). Or, applaudir à cette synthèse, c'était adhérer au naturalisme, c'était se vouer à l'étude, non pas des faits, mais du comment des faits, c'était faire de l'histoire, non

la science du *devenu*, mais celle du *devenir*, c'était en faire enfin une science naturelle.

Les mots *nature*, *naturel*, et les concepts auxquels ils correspondent ont visiblement hanté la pensée et l'œuvre de Vico : « si la coutume commande, écrit par exemple Vico, le droit naturel qui a été ordonné par la coutume, est né des mœurs humaines, résultant de la nature commune des nations, Ce droit conserve la société, puisqu'il n'y a chose... plus naturelle que de suivre les coutumes enseignées par la Nature. D'après tout ce raisonnement, la nature humaine, dont elles sont un résultat, ne peut être que sociable » (L. I, ch. II, § 47).

De tels « axiomes » étaient le principal souci de Vico. N'avait-il pas imaginé la subtile distinction du vrai et du certain ? Il y a certitude de ce qui est, mais vérité de ce qui doit être, et l'on sait que Vico donne la préférence à ceci sur cela, à la loi sur les faits, à la Nature sur l'histoire. « Les philologues » (et Vico entend par là ceux qui étudient « les actes de la liberté humaine »), les philologues restent à moitié chemin s'ils « ont négligé de donner aux faits le caractère de vérité qu'ils auraient tiré des raisons philosophiques » (Vico, *Principes de la Philosophie de l'Histoire*, I, II, § 10). Interprétant ces principes, et les faisant siens, Michelet, dès ses débuts dans l'histoire, était-il autre chose qu'un naturaliste, dans un sens évidemment spécial qu'il nous reste à préciser ? C'est ce qu'il est difficile de discuter, du moins en lisant son propre « discours » (VV., p. 275). « Dégager les phénomènes réguliers des accidentels, et déterminer les lois générales qui régissent les premiers ; tracer l'histoire universelle, éternelle qui se produit dans le temps sous la forme des histoires particulières, décrire le cercle idéal dans lequel tourne le monde réel : voilà l'objet de la nouvelle science. Elle est tout à la fois philosophie et histoire de l'humanité. » Aussi n'a-t-on pas lieu de s'étonner que le début de *L'Introduction à l'Histoire universelle* définisse l'histoire la « guerre... de l'homme contre la Nature », car elle « n'est pas autre chose que le récit de cette interminable lutte (IHU., p. 3), et que *L'Histoire Romaine* (I, 363), apporte des renseignements de ce genre : « ce récit peut bien n'être pas réel, mais il est éminemment vrai. »

II

Mais, si l'on admet avec nous, que Michelet fut naturaliste, on exigera sans doute que nous précisions en quel sens. Car il est plus d'une façon d'être naturaliste, même en histoire, mais surtout en général¹. Le naturalisme, c'est la philosophie de ce qui devient ; c'est le culte de ce qu'on voit se mouvoir, éclore et s'épanouir ; c'est la science des apparitions opposée à celle des apparences. Suivant qu'on ne discute pas la réalité des apparitions, ou qu'on l'élude, le naturalisme est déjà divers, étant positivisme ou idéalisme, mais si nous nous en tenons seulement à la première de ces alternatives, il y a encore plusieurs variétés de naturalisme, selon que nous embrassons ou non l'humanité dans l'objet de la cosmologie générale, selon que nous la distinguons ou non du champ des apparitions universelles. Si l'observateur de l'humanité restreint systématiquement le connaissable au sensible, il n'envisagera qu'une part de l'homme, il dénierà ses droits à l'âme, à l'âme qui, sans jamais être apparition, se trahit sous les apparences, à l'âme qui, sans jamais être sensible ne laisse pas que d'être étudiable : il considérera l'homme partiellement, partialement, en « sensualiste ». Si au contraire le naturaliste octroie à l'insensible une place dans le domaine de son objet, il pourra rendre son système spiritualiste ; il pourra même en faire un panthéisme, s'il ne reconnaît qu'un seul esprit dans l'univers, et dans ce cas la science même, entre ses mains, se convertira en une métaphysique moniste.

§ I. Vis-à-vis de l'idéalisme pur, Michelet n'eut jamais que méfiance et dégoût. Il ne pouvait pardonner à Descartes d'avoir considéré les hommes « avec autant de liberté et de repos » que des animaux ou des arbres, n'ayant que des arguments d'ordre métaphysique pour octroyer l'existence aux choses corporelles quelles qu'elles soient, et ne pouvant tirer de la vision des choses créées aucun renseignement sur leur essence : « Voilà un dédain bien

1. Claude BERNARD a signalé lui-même la difficulté qu'on rencontre à fixer la limite des sciences dites naturelles (Introd. à la sc. expér., p. 103). Pour lui, la physiologie n'est pas une science naturelle. Si on la fait rentrer dans le cadre des sciences anthropologiques, dit-il en substance, la littérature, les arts et la politique y rentreront également. Michelet l'a bien prouvé.

singulier », s'écrie Michelet (MJ., année 1821, p. 192). C'est que Descartes a isolé substantiellement la part visible et la part invisible du « composé » humain. Par la Nature, il n'entend « autre chose que Dieu même, ou bien l'ordre et la disposition que Dieu a établie dans les choses créées » (Descartes, *Sixième méditation*). La « physique » ne peut rien révéler à ce métaphysicien sur l'âme de l'homme ou l'essence des choses. Entre lui et Michelet le divorce est incurable. Tout le long de son œuvre, Michelet s'écarte avec horreur de cet idéaliste (Cf. VV., début ; II HF., p. 8 ; XVII HF., p. 7).

Sur Leibniz son opinion reste confuse (PHM., XXXI), mais elle paraît peu sympathique. Il n'est pas favorable à Spinoza (HRÉ., X, 141, 147). On ne sait ce qu'il pense de Locke¹.

§ 2. Le positivisme se présentait à Michelet comme une tentation plus difficile à éviter, comme une attitude plus logique, comme une doctrine plus autorisée, également adaptée à l'histoire naturelle et à l'histoire. C'est Buffon qui « donna le premier exemple, trop tôt oublié, d'étudier la Nature dans la seule vue de la connaître »², sans arrière-pensée, froidement. En cela Condorcet et Lacépède ont comparé Buffon à Aristote et à Pline. On sait que Buffon lui-même a posé les règles de sa méthode dans son *Premier Discours sur la manière d'étudier la science naturelle*. Dans ce manifeste, il a fait le procès du subjectivisme, condamnant au nom de la science tout ce qui est convention, procédé, manière personnelle de voir, classification même : et Linné, sur ce point, n'est pas épargné ! « J'ai dit qu'il fallait commencer par voir beaucoup ; il faut aussi voir presque sans dessein... on peut se servir d'une méthode déjà faite comme d'une commodité pour étudier ; on doit la regarder comme une facilité pour s'entendre ; mais le seul et vrai moyen d'avancer la science est de travailler à la description ou à l'histoire des différentes choses qui en font l'objet... Il faut avoir vu, revu, examiné la chose qu'on veut décrire, et tout cela sans préjugé, sans idée de système : sans quoi la description n'a plus le caractère de la

1. Il lui a pourtant consacré sa thèse latine de doctorat ès lettres (31 juillet 1819) ; mais dans ce travail, d'ailleurs fort court, et qui n'est qu'un résumé sans critique, MICHELET ne nomme même pas LOCKE. — M. Monod, qui a réédité la thèse (*Revue de Métaphysique et de Morale*, année 1906, t. XIV, p. 381, sq.) observe cependant que Locke avait influencé Michelet, et que Cousin et Maine de Biran eux-mêmes avaient commencé par subir l'empreinte du sensualisme.

2. CONDORCET, *Eloges académiques*.

vérité, qui est le seul qu'elle puisse comporter... Rien n'est plus commun que des ouvrages embarrassés d'une nombreuse et sèche nomenclature...; rien de si rare que de trouver de l'exactitude dans les descriptions, de la nouveauté dans les faits, de la finesse dans les observations ¹. » Ces diverses professions de foi, jointes à l'exemple que Buffon a donné de sa méthode au début de ses *Epoques de la Nature*, font de lui le premier des positivistes : le fait lui sert d'assise comme plus tard à Auguste Comte. Plus d'un l'a suivi dans cette voie, non seulement parmi les naturalistes, mais parmi les écrivains, les historiens, les penseurs ². Jamais, en effet, l'identité de l'histoire et de l'histoire naturelle n'avait mieux justifié l'analogie de ces vocables. Sous la plume de Buffon, l'étude de la Nature avait revêtu la forme historique ; outre que les *Epoques de la Nature* en sont une preuve de fait, les intentions de Buffon ne sont nullement douteuses. « Les faits, a-t-il écrit ³, sont dans les sciences ce qu'est l'expérience dans la vie civile. On pourrait donc diviser toutes les sciences en deux classes principales..., la première est l'histoire civile, et la seconde, l'histoire naturelle, toutes deux fondées sur des faits. » Et plus loin ⁴ : « L'histoire d'un animal doit être, non pas l'histoire d'un individu, mais celle de l'espèce entière de ces animaux... mais ce serait un objet étranger à l'histoire de ces animaux que d'entrer dans un examen anatomique trop circonstancié, ou du moins ce n'est pas son objet principal. » Sans doute, il faut s'entendre sur le sens de ce mot histoire : il faut se souvenir qu'il est déjà dans Plinie (*Historia naturalis*) et même dans Aristote, et qu'à cette source de son emploi le mot grec *ιστορία* trahit simplement une affinité avec la racine *F:δ* (cf. *οἶδω*, *uide*). L'historien est celui qui voit ; le naturaliste est celui qui embrasse un ensemble, et ce n'est pas sans éloquence que Buffon a défini « cette facilité de penser en grand qui multiplie la science ⁵ » ; encore est-il qu'il a situé dans le temps plutôt que dans l'espace l'objet de cette vision d'ensemble, et qu'il n'a pas peu contribué à justifier par là l'analogie de l'histoire et de l'histoire naturelle apparentées par l'identité de leur nom.

Lacépède de même, soumettant à l'expérimentation la plus actuelle les ressources de la nature, retraçait à coup d'hypothèses ⁶

1. BUFFON, Ed. Dufour-Mulat, 1858. *Premier discours*, p. 20, col 1.

2. *Ibid.*, col. 2.

3. BUFFON, *ibidem*, p. 25, col 2.

4. LACÉPÈDE, Ed. Furne, 1802. *Effets de l'art sur les Poissons*.

historiques, faute d'une observation directement possible, les procédés par lesquels les espèces avaient pu se différencier dans le temps ; et concluant de ces expériences spontanées à la vraisemblance des phénomènes révolus, devenait historien sans le vouloir, par le tableau qu'il retraçait de l'apparition des espèces dans le temps. « Les modifications que l'homme imprime serviront à déterminer celles que la Nature impose. La connaissance que l'on aura du point où aura commencé le développement des premières, et de celui où il se sera arrêté, dévoilera l'origine et l'étendue des secondes. Les espèces artificielles seront la mesure des espèces naturelles... La Nature est le *temps* qui règne sans contrainte sur la matière qu'elle façonne, et sur l'espace dans lequel elle distribue les ouvrages de ses mains immortelles ¹. »

Enfin les recherches positives prenaient la forme et le ton de l'histoire dans les sciences de la vie, surtout dans la médecine, dans l'embryogénie. Serres, que Michelet connut chez Geoffroy Saint-Hilaire ² lui apparut comme un véritable collègue, un historien de l'homme ³, parce qu'il envisageait les diverses ébauches de l'être dans des stades successifs. L'embryologie paraissait d'autant plus historique qu'on attribuait aux degrés successifs du développement de l'œuf humain une correspondance parfaite avec les divers échelons de la *scala viventium*, du règne animal actuellement organisé. Milne-Edwards, dont l'autorité sur Michelet fut pourtant considérable, s'inscrivit en faux contre ces analogies hâtives : les doctrines de Serres lui parurent « contraires » à la vérité et dangereuses pour la science ⁴... ; « l'embryogénie ne lui semblait pas plus une « anatomie comparée transitoire » que le tableau du règne animal ne lui paraissait une « représentation fixe et permanente des aspects mobiles de l'organogénie humaine » ; non, ajoutait-il, « un mollusque n'est pas plus un embryon de mammifère arrêté dans son développement organique que le mammifère n'est un poisson perfectionné. » Cependant Milne-Edwards, il faut le reconnaître, parlait en historien, autant qu'en naturaliste. Ce chapitre de son introduction est intitulé *Tendances de la nature*, et il s'exprime ainsi sur les

1. LACÉPÈDE, *Effets de l'art sur les Poissons*, p. 623-624 de l'édition de Furne.

2. Cf. journal cité par MONOD, *Revue bleue*, loc. cit.

3. *Ibidem*. Cf. *Amour*, XV « Geoffroy Saint-Hilaire et Serres créèrent l'embryogénie ». Cf. SERRES, *Principes d'Embryogénie, de Zoogénie et de Tétatogénie*, in *Mém. de l'Acad. des sc.*, t. XXV, ann. 1860.

4. MILNE-EDWARDS, *Leçons sur la Physiol. et l'Anatomie comparée de l'homme et des animaux*, 14^e vol., introd., I, p. 29-31.

procédés de la Nature : « Les procédés employés par la nature pour approprier l'organisation des animaux à des genres de vie fort différents, sont les mêmes que les moyens mis en usage pour le perfectionnement de ces êtres. C'est d'abord en imprimant quelques modifications légères aux parties déjà existantes dans le type général, puis en transformant plus complètement ces parties, qu'elle adapte la structure des dérivés de ce type à des conditions d'existence nouvelles... »

Avec de telles leçons et de tels exemples, Jules Michelet, s'il n'avait été qu'une intelligence au service de l'histoire, aurait donc eu beau jeu pour combiner l'objet des sciences historiques et la méthode du naturalisme. Une occasion s'offrait à lui d'être à la fois historien et naturaliste, d'observer impartialement les faits de la nature, et de les raconter, en faisant de la nature et du temps un seul objet comme Lacépède. Mais il ne l'entendait pas ainsi. D'autres pouvaient rêver autour de lui l'adaptation du naturalisme à la psychologie et à l'histoire : Balzac se réclamait de Geoffroy Saint-Hilaire ; et plus tard, quand Michelet cumula les études historiques et scientifiques, le glorieux déclin d'Auguste Comte, la maturité de Quinet, la jeunesse de Taine et de Renan ne rêvaient que laboratoires. L'auteur de *Marc-Aurèle* et de la *Vie de Jésus*, au souvenir de ce temps s'écriait : « C'est par la chimie à un bout, par l'astronomie à l'autre, c'est surtout par la physiologie générale que nous tenons vraiment le secret de l'être, du monde, de Dieu, comme on voudra l'appeler. Le regret de ma vie est d'avoir choisi pour ces études un genre de recherches qui ne s'imposait pas et restera toujours à l'état d'intéressantes considérations sur une réalité à jamais disparue¹. » Michelet, qui n'eut pas de regrets dans sa vieillesse, ne conçut pas l'histoire comme une science positive. Il laissa, disons-nous, à d'autres cette annexion, parce qu'il ne pouvait se résigner à livrer l'homme, corps et âme, au monde contemplé par la science. Pour lui, le positivisme était matérialisme, nous l'avons vu (chap. I, *sub finem* p. 66, ligne 12). Adhérer au naturalisme positiviste lui répugnait donc, et beaucoup de ses contemporains repoussaient, au nom du spiritualisme, comme lui, le « positivisme, c'est-à-dire le matérialisme accommodé au goût de notre siècle »².

1. RENAN, *Souvenirs d'Enfance et de Jeunesse*.

2. Ad. FRANCK, *Moralistes et Philosophes*, p. VII. — Cf. CARO, *Le Matérialisme et la Science*, p. 67-68. — JANET, *Matérialisme allemand contemporain*.

Si donc, incliné par la pente de son esprit philosophique au naturalisme en histoire, Michelet s'y trouvait encore autorisé par les allures historiques des sciences naturelles, et par l'attitude scientifique des historiens de son temps, s'il n'avait pour ainsi dire qu'à emprunter la force du courant positiviste pour accommoder l'objet de ses études aux méthodes de ce temps, quelque chose en lui protestait contre les conséquences de ce parti. Le positivisme appliqué aux sciences morales lui déplaisait : le comment des événements humains était bien le grand mystère que cet apôtre brûlait d'approfondir et de prêcher, pour émouvoir ses contemporains au spectacle de ce déroulement séculaire, dont ils sont les derniers bénéficiaires et les collaborateurs providentiels. Une leçon lui paraissait se dégager de cet auguste ensemble, une leçon religieuse et grave (ce sont les épithètes par lesquelles Michelet désignait lui-même Wallon à la bienveillance de Guizot) ; l'humanité ne pouvait contempler sa propre marche sans voir qu'elle tend vers le bien et qu'elle y est irrésistiblement poussée par une force parfaite. Si c'était là, comme nous le verrons, la conclusion qui doit se dégager de la lecture des annales du monde, l'histoire n'est qu'une science du comment, sans doute ; un naturalisme, soit ; mais l'histoire d'un *comment* transcendant, un naturalisme mystique. Dès lors, Michelet ne pouvait livrer l'humanité, objet de son étude, aux positivistes endurcis, aux philosophes d'une causalité sensible et seconde ; c'eût été tomber dans le naturalisme sensualiste, ou dans le mécanisme et le déterminisme.

Sous sa forme mécanisme et déterminisme, le matérialisme est-il différent du positivisme ? Observons d'abord qu'il accoutume l'homme à se considérer comme asservi aux lois du monde, non seulement en partie, mais totalement, ce qui pourrait échapper à cette servitude étant banni de la science comme inconnaisable. On sait quels déplorables effets entraîne une telle doctrine ; le néo-vitalisme avait lutté là contre ¹, mais avait-il terni l'éclat et ruiné le crédit de ces philosophes du XVIII^e siècle qui avaient trouvé, en Lamettrie, leur plus insultant coryphée, en Cabanis un disciple audacieux, en Claude Bernard un héritier d'autant plus redoutable qu'il paraissait lui-même dégagé des intentions sectaires de ses prédécesseurs ? Sans doute Cabanis n'aurait pas

1. Cf. PAPILLON, *Hist. de la Phil. mod.*, t. II et D^r CHAUFFARD, *La Vie*, Correspondant, 25 octobre 1862, 1864 et 1868.

pu prouver que le « système cérébral est l'organe de la pensée et de la volonté »¹ ; mais Claude Bernard paraissait démontrer que « chaque élément (d'un organisme) a son autonomie, ... autonomie inconsciente et enchaînée par un déterminisme absolu aux conditions physico-chimiques du milieu organique intérieur ». Il écrivait aussi : « L'expérience, c'est-à-dire l'étude des phénomènes naturels, apprend à l'homme que les vérités du monde extérieur ne se trouvent formulées de prime abord ni dans le sentiment ni dans la raison »². Et ce qui fait voir combien ce mécano-déterminisme est identique, en son fonds, au positivisme³, c'est qu'Auguste Comte se servait de termes correspondants pour marquer les étapes du progrès scientifique (âge théologique, âge métaphysique ou abstrait, âge positiviste ou scientifique = sentiment, intelligence, et expérimentation de Claude Bernard). Au dernier terme de cette progression d'Auguste Comte, comme au dernier terme du progrès selon Claude Bernard, nul souci de causes ni de fins : ces notions sont sans intérêt, puisqu'elles s'appliquent à des réalités fatales ; entre le cristal et l'homme il n'y a qu'un vague abîme comblé par le frisson des lois qui les unissent : « si les propriétés des êtres tiennent à la constitution et non à la composition des principes élémentaires, toute transition d'un règne à l'autre est une question de forme et non de substance⁴. »

Ce que Claude Bernard et Auguste Comte écrivaient ainsi, l'un pendant, l'autre avant la période d'activité de notre naturaliste philosophe, n'a pas sans doute influé directement sur les débuts de son œuvre, mais exprime un état d'esprit commun aux savants de son époque, et dont il importe peu que Michelet ait eu connaissance dans ces textes ou sous cette forme. Cet état d'esprit consiste à isoler systématiquement ce que l'homme a de naturel et d'animal, ou si l'on veut, ce qu'il a de physique et de pondérable — ce sont deux nuances d'une même pensée — et à ne rien considérer du reste. L'homme ainsi dédoublé ne subsiste pas tel qu'il existe objectivement, car l'objet véritable de la science humaine n'est en réalité complet que lorsqu'il est simple. Cette attitude sophistiquée, défaut de logique radical qui

1. CABANIS, *Rapports du Physique et du Moral*, 1824.

2. Cl. BERNARD, *La Science expérimentale*, 79 et 266.

3. Aug. COMTE, *Cours de Phil. positive*, III, 530, 571. — IV, 341, 365, 383.
Cf. Ad. FRANCK, *Moralistes et Philosophes*, VII, 358-359.

4. VACHEROT, *Métaphysique et Science*, II, p. 156.

n'empêche pas ensuite de raisonner juste sur les fragments d'une réalité tout de même mutilée, constitue le sensualisme.

Le sensualisme se condamne à ne voir que le multiple, le simple étant invisible, et la logique le contraint à ne raisonner que sur ce qu'il voit. Ainsi l'objet surhumain de la science de l'homme disparaît au regard du sensualisme pour faire place aux multiples apparitions dont la complexité pullule sur la négation du simple, comme naissent sur un cadavre, non pas à ses dépens, mais avec la complicité de son inertie, les vers dont il sera rongé. Certes, on a beau dire que la vie n'est faite que d'énergies physico-chimiques ; on a beau le dire et s'appeler Claude Bernard, on n'explique pas pour si peu comment il se fait que ces énergies physico-chimiques, issues du monde et destinées à y revenir, agissent toutes pendant la vie d'un être dans le sens de la conservation de cet être ; ni pourquoi la mort disloque à tout jamais ces forces préalablement convergentes et respectivement impérissables. Pour admettre la réalité de la vie, il faut admettre la réalité de l'invisible, car ce qui maintient la substance et la personnalité de l'être vivant, ce ne sont pas ces forces physico-chimiques soumises à l'ordre expérimental, c'est ce qu'Aristote appelait sa forme, c'est le principe interne, grâce auquel toutes ces forces ne réalisent qu'un seul tout et s'agrègent dans une unité revêtue d'un seul nom. Or, le sensualisme ne tient compte que du concret, et la notion de vie est essentiellement fondée sur un principe abstrait.

On a beau dire aussi que l'identité d'une dynamique universelle astreint à des lois communes la vie individuelle et la vie sociale, et courbe les êtres et la société sous le même joug déterminé que la matière brutale et dénuée de spontanéité ; on a beau le dire et s'appeler Auguste Comte : il n'en reste pas moins que quelque chose dans l'homme ne ressemble pas à la matière, ne fût-ce que cette connaissance de « l'avantage que l'univers a sur lui », ne fût-ce que ce sentiment que l'homme peut avoir de sa déchéance, de sa défaillance, de ses déviations relativement au sens de sa loi, ne fût-ce enfin que la souffrance ou la conscience qu'il en éprouve, tandis que « l'univers n'en sait rien ».

Michelet ne pouvait accepter un naturalisme positiviste : la nature qu'il voulait dévoiler à l'homme, c'était une pourvoyeuse de bonheur et d'amour, une nourrice, une mère, et comme le moule immense et vivant de toutes les énergies tendres et délicates, ingénieuses et passionnées, une personne enfin, une âme

mystérieuse et libre, accessible à d'autres regards qu'à ceux de la chair et de la science, et planant beaucoup au-dessus de nos répertoires de faits.

§ 3. Rebelle au naturalisme idéaliste par nature, exposé au naturalisme positiviste par ambiance, mais défiant par accident, et décidé à ne pas verser dans le sensualisme, Michelet semblait fatalement destiné au spiritualisme. Il éluda néanmoins cette issue.

Le naturalisme d'Aristote et des scolastiques, différent de celui de tous les philosophes anciens, contemplait les objets dans leur apparence et reconnaissait sous leur type éphémère une forme éternelle : cette force qui organise la matière, qui en fait un être de tel type, elle est, d'une part, conçue comme distincte de la matière, comme l'esprit qui l'anime ou comme l'émanation d'un Esprit supérieur ; d'autre part, elle n'est conçue comme universelle que par une autre âme. « La nature ne nous donne que des êtres particuliers ; l'esprit venant là-dessus ne fait de tous qu'un seul objet et n'en a qu'une idée ¹. » Le spiritualisme opère donc une abstraction sur l'objet concret du naturalisme ; et ce que cette abstraction nous y fait discerner n'est pas objectivement conçu comme une substance, mais comme une forme.

Cette attitude n'est pas interdite aux savants les plus authentiques, et Michelet lui-même pouvait s'en apercevoir, puisque Milne-Edwards adoptait franchement les doctrines d'Aristote, du moins concernant la vie. Il n'inclinait pas vers l'hétérogénie. En annonçant les expériences de Pouchet, dont les conclusions devaient, peu de temps après, céder la place aux arguments péremptoires de Pasteur, Milne-Edwards s'excusait de présenter à l'Académie des Sciences une doctrine qu'il avait « combattue », et qui lui « semblait compter si peu de partisans parmi les zoologistes » qu'il aurait « craint d'abuser des moments de l'Académie en venant la discuter » ². Et il concluait : « Une hypothèse qui n'est pas nécessaire pour l'intelligence des phénomènes constatés par l'observation et qui est en désaccord flagrant avec tout ce que l'analogie nous conduirait à admettre, ne me semble pas devoir prendre place dans la science. Il me paraît probable que la chimie parviendra à créer, de toutes pièces, les subs-

1. BOSSUET, *Logique*, XXX.

2. C. R. Acad. des Sc., t. XLVIII, p. 24, ann. 1859.

tances qui servent comme matériaux à la constitution des corps vivants ; mais quant à la genèse des organismes animés sans le concours de la puissance vitale, je ne vois aucun motif pour y croire. » C'était excellemment distinguer la « forme » des êtres vivants¹ de celle des corps inorganisés, et cette notion aristotélicienne était assez clairement désignée par le grand naturaliste dans ses *Leçons d'anatomie comparée*. S'opposant avec éclat à la méthode des positivistes, l'illustre savant ne craignait pas d'ajouter : « Dans quelques écoles physiologiques on professe un grand dédain pour les vues de l'esprit, et l'on répète à chaque instant que les faits seuls ont de l'importance dans la science, que le philosophe véritable doit se borner à les enregistrer. Mais c'est là encore, ce me semble, une grave erreur... L'ouvrier carrier..., s'il voyait tous les blocs informes se réunir sous la main du maître pour constituer le Parthénon d'Athènes ou le Colisée de Rome, comprendrait que la science de l'architecte n'est pas une science inutile lors même que le monument créé par son génie ne devrait avoir qu'une durée éphémère. » L'auteur d'une telle page pouvait bien avoir la pensée occupée d'Aristote et pousser son culte jusqu'à décerner à Cuvier, comme suprême louange, le titre d'« Aristote des temps modernes »². Il ne s'en cachait pas d'ailleurs. Dès le premier des quatorze tomes de son *Anatomie comparée*, il invoque « l'exemple d'Aristote », « Aristote qu'il faut toujours rencontrer... ce grand philosophe qui porterait à bon droit le titre de père des sciences naturelles »³.

Mais Michelet, bien qu'hostile aux progrès du matérialisme, ne pouvait pas former de vœux pour la victoire du spiritualisme.

En effet, cette victoire eût rendu le naturalisme inutile, du moins en tant que facteur du progrès éthique et social. Le spiritualisme a une morale, mais sa morale postule la conscience et laisse entrevoir un Dieu distinct du monde et le gouvernant. La morale naturelle du spiritualisme incline donc volontiers ses adeptes vers une morale surnaturelle. Radicalement hostile au monisme, le spiritualisme n'est pas moins éloigné du panthéisme que du matérialisme. Un naturalisme mystique est donc doublement incompatible avec le spiritualisme : d'une part, comme rêvant d'être une révélation suffisante, d'autre part

1. C. R. Acad. des Sc., *loc. cit.*, Cf. *Leçons d'anatomie*, I, p. 5.

2. *Leçons d'anatomie*, t. I, p. 26.

3. *Ibid.*, pp. 1, 36, et 36 note.

comme inclinant au monisme panthéistique. Michelet eut la religion de l'histoire comme celle de la nature. Il crut reconnaître l'idéal, l'absolu, l'éternel sous la fuyante succession des événements humains. Il fit de cet absolu le saisissable objet d'une communion nécessaire, encore que cette communion fût son œuvre et ne s'imposât pas. Il redouta enfin par-dessus tout l'autorité de l'Eglise dont tous les théologiens ont adhéré comme philosophes au spiritualisme d'Aristote. « Il faut, disait-il, que chaque matin nous nous fassions notre Dieu. » (J., ann. 1841, ap. J.M., p. 114). Il faut que tout être accomplisse selon ses suggestions intimes et infaillibles son histoire et sa loi. La nature est la source de ces suggestions. En les écoutant, Michelet ne croit pas seulement faire œuvre d'apostolat positif, mais de préservation jalouse. En les signalant à l'attention de ses disciples (NF., p. 270-271), il ne leur indique pas seulement la voie de leur développement, il croit les arracher à toutes les voies différentes, où le vrai, le juste et le beau se révèlent du dehors et par des textes objectifs. La nature, pour ce naturaliste, est une arme à deux tranchants : offensive contre le positivisme, elle est défensive contre le spiritualisme, contre toute révélation, contre toute Eglise ; elle est éminemment « laïque » et anticléricale, comme nous l'avons indiqué déjà (p. 68) ; comme on le verra également plus loin (p. 177) ¹.

Aussi le même esprit guide-t-il le naturaliste et l'historien. La même réaction qui lui dicte, en histoire (HF, X, *La Réforme*, préface, fin), de fougueux anathèmes contre les croyants, « faux docteurs et faux dieux », qui lui suggère une « Bible de l'humanité » laïque, qui le rend apôtre de la Nature contre le dogme, lui fait préférer avant toutes choses, en histoire naturelle, les savants hostiles à la « Bible » : Geoffroy Saint-Hilaire est salué avec respect, non pas tant comme savant que comme le vainqueur de Cuvier (Ins. 379). L'illustre Cuvier, loué d'Elie de Beaumont ², loué de Flourens, est rarement cité par Michelet (Mer 129, Mer 423), mais signalé expressément (Ins. 379) comme un tyran détrôné qui avait abusivement cru à la création du monde (voir aussi Mem. cités par Monod, *Revue Bleue*, loc. cit.). Geoffroy Saint Hilaire substitue surnoisement

1. Cf. FAGUET, XIX^e siècle, *Michelet*, § III ; — G. MONOD, *Renan, Taine, Michelet*, pp. 188, 242-247 ; — D'HAUSSONVILLE, *op. cit.*, p. 134 ; — J. SIMON, *Michelet*, 167, sq.

2. *Leçons de Géologie*, loc. cit.

à ce Dieu créateur un Dieu « maternel », un océan où la vie fermente toute créée (cf. Mer, 115. Mo., 377. Ins., 379. Am., XV). Tout ce qui s'associe à Cuvier est dangereux : ainsi Constant Prévost (Mo., 124), qui de 1820 à 1827 avait publié deux éditions de son étude sur les submersions multiples hypothétiques auxquelles les continents actuels auraient été soumis ; ainsi Werner, représenté (Mo., 124) assez inexactement comme un « pape de la science » défendant « la Bible » contre les novateurs. En revanche, tous les novateurs hostiles à Cuvier, disciples ou modèles de Geoffroy-Saint Hilaire, sont estimables : tel Buch (*ibidem*), tel Humboldt rallié à Buch (*ibidem*) et souvent cité (Mer, 422 ; O., 292 et 38 ; Mo., 155), tel Ritter² ; (Mo., 124, Mer, 38 et notes), tel Serres collaborateur d'Audouin et de Geoffroy Saint-Hilaire contre Cuvier (Ins., 378-380), sans parler des grands poètes ou théoriciens de la science, comme Goethe, admiré en fonction de la même cause (Ins., 379), Lamarck (Mer, 149, sq. ; Mo., 125, 254, 375), et naturellement Darwin (Mer, 139 ; Ins., 376-377 ; Mo., 183-196-377) dont nous parlons plus bas. En ce qui concerne Maury qui ne cache pas, comme nous le verrons, sa confiance dans un accord des sciences et de la foi, Michelet déplore ce « littéralisme biblique » (Mer, 55), mais n'en tient pas compte, car entre les « deux esprits » qui se disputent Maury, il croit que la « sympathie de la Nature » l'emporte sur le littéralisme biblique.

En revanche, le même esprit, le même naturalisme à la fois défiant à l'égard du sensualisme et du spiritualisme anime Michelet comme historien et comme naturaliste. C'est ce que montre sous un jour particulièrement éclatant le début du chapitre IX de *La Sorcière* (p. 300) qui commence comme un chapitre d'histoire, et se continue comme une profession de foi philosophique : « La Fronde est un Voltaire. L'esprit voltairien, aussi vieux que la France, mais longtemps contenu, éclate en politique et bientôt en religion. Le grand roi veut en vain imposer un sérieux solennel. Le rire continue en dessous... L'esprit de la Nature et les sciences de la Nature, ces prosrites du vieux temps, rentrent irrésistibles. C'est la réalité, la substance elle-même qui vient chasser les vaines ombres. »

1. *Mém. de l'Acad. des Sc.*, t. XIV, p. xxxii.

2. Auteur d'une formidable « Géographie dans son rapport avec la nature et l'histoire de l'homme, ou Géographie universelle comparée, considérée comme base de l'enseignement des sciences physiques et historiques. » (Berl. 1817-1818 ; 2^e édit. 1822-1858, 20 vol. in-8°.

III

Ainsi, dans l'histoire, Vico l'a emporté sur les archives. De même en histoire naturelle Toussenel, directement inspiré de Fourier et de Saint-Simon, l'emporte, comme nous le verrons, sur l'expérience. L'unité de cette œuvre peut ainsi se trouver reconstruite du point de vue de son développement, comme nous avons cru y réussir du point de vue psychologique, comme il nous restera à le faire d'après le contenu doctrinal.

En s'opposant aux historiens de son temps, il est visible que Michelet a professé pour la pure histoire un désintéressement qui n'allait pas sans dégoût. « Ils n'ont pas remarqué la perte de l'âme... la chute de l'esprit public », disait-il en parlant de Thierry et de Guizot (HF., IX, 18) ; et il les jugeait plus significativement encore en 1869 (HF., p. 11) : à cette date, la « noble pléiade historique » à laquelle ils avaient appartenu, et dans laquelle Michelet enrôlait « MM. de Barante, Guizot, Mignet, Thiers, Augustin Thierry », était surtout critiquée pour son excès d'analyse, pour ses « spécialités » : ces spécialités, écrivait Michelet, « ont toujours quelque chose d'un peu artificiel, qui prétend éclaircir, et pourtant peut donner de faux profils, nous tromper sur l'ensemble, en dérober l'harmonie supérieure. La vie a une condition souveraine et bien exigeante. Elle n'est véritablement la vie qu'autant qu'elle est complète. » Ce reproche à l'insuffisante thèse de Guizot et de Thierry est d'autant plus intéressant qu'en 1833, Michelet leur faisait des emprunts (HF., I, 172 (Guizot) et 360 sq., Thierry). Mais en ces temps il cultivait l'analyse. « Moins exclusif que Thierry » toutefois, s'il trouvait l'analyse nécessaire, il ne la jugeait point suffisante : il manquait au récit « le principe géographique... et, d'autre part, le travail général de la nation qui se crée, se fait elle-même. (HF., I, p. XXI). » Même reproche ailleurs à l'adresse de Thiers, Lamartine et Louis Blanc (HRé., I, p. 12 sq.) ; de Buchez, etc., dont le procédé « s'éloigne de la nature » (VI HRé, p. xxvi, note). S'opposant à ces derniers auteurs, Michelet se flattait d'avoir « pris l'histoire en bas, dans les profondes foules, dans les instincts du peuple », dans la « vraie Nature ». C'est ce qu'il appelait l'âme de l'histoire. L'influence de Vico est ici manifeste et avouée (IHF., p. x) : Vico se proposait la conquête des principes du droit

naturel (Vico, liv. I, ch. I ; 104-114) ; il écrivait que « les choses, hors de leur état naturel, ne peuvent y rester ni s'y maintenir » (I, II, 8) et tentait de décrire cet état naturel ; il se traçait un programme de « déduction sur la nature commune des nations » (Vico, I, ch. II, *sub init.*) ; et Michelet ne faisait qu'un filial écho à ces enseignements quand il écrivait : « L'histoire a pour spéciale mission d'expliquer ce qui paraît miracle, de l'entourer de précision, de le ramener à la Nature ». HF., I, p. xxxii. Son naturalisme historique nous paraît d'autant plus suffisamment démontré par ces textes que notre incompetence en histoire nous interdit, ou tout au moins nous dispense d'insister davantage sur cet aspect du problème, réservé à d'autres spécialistes. En faut-il plus pour établir que Michelet a réagi sur ses modèles en philosophe, en moraliste, et en naturaliste ? Nous ne le pensons pas.

Cependant si l'on veut faire l'inventaire des autorités qu'il a nommées, et dont il s'est recommandé devant ses lecteurs, on s'apercevra sans peine que la science n'est pas ce qui l'occupe : une arrière-pensée à peine voilée se manifeste dans le choix ou dans l'interprétation des références. En apparence, la liste en est désintéressée, le crédit des savants semble invoqué en tant que tel, le vernis d'érudition paraît épais. En réalité, les emprunts que Michelet leur fait concernent leurs théories, leurs doctrines, les conclusions morales et sociales, politiques et religieuses que la science leur dicte ou suggère par eux ; de la science pure Michelet n'a cure, son incompetence et surtout son insouciance à cet égard sont manifestes.

L'aveu de son incompetence résulte d'abord de l'indigence de ses observations personnelles toutes compromises par la pitié de l'observateur (Ins., ch. II et p. 120) qui n'ose expérimenter sur l'objet de ses études par crainte de le voir souffrir. Michelet ne sait même pas que l'observateur doit passer outre à cette tendresse, il peint tous les savants à son image : à tort probablement (Ins., 16) et parfois certainement (Ins., ch. VIII : cf. plus bas la note sur Swammerdam). — D'autre part, il n'allègue en réalité aucune expérience sérieuse, se bornant à vanter l'abondance de ses notes personnelles (Am., p. 378), l'étendue des sujets qui ont provoqué les confidences de ses correspondants (Fe. p. 393), mais n'exhibant aucune observation topique. Les témoignages inédits qu'il apporte perdent même toute la saveur qu'il aurait pu leur garder. Il ne nomme pas les savants qu'il déclare avoir consultés, leur prête des consultations qui ont le ton de la cour-

toisie et l'infortune d'être paraphrasées ¹, ou bien il les nomme et leur ôte par là tout crédit ².

Un autre aveu d'incompétence scientifique nous est fourni par le goût très prononcé de Michelet pour les vulgarisations. On ne s'abandonne pas aux traducteurs quand on parle une langue : or, Michelet réclame des intermédiaires entre la science et lui : Duchartre, (Mo., 248) sur lequel il avait jeté « un premier regard d'ignorant » et qui n'était pourtant que l'auteur d'un abrégé « officiel et universitaire ³ » ; Auzoux, créateur d'un musée d'imitations anatomiques, que Michelet loue (O., 302 303) de « nous initier, nous autres ignorants, gens de lettres, gens du monde et femmes » ; Noël (Mer, 331) « grand écrivain populaire » que Michelet félicite de « donner à tout ce qu'il touche un caractère de simplicité lumineuse et saisissante ⁴ » enfin Zimmermann ⁵, qu'il cite à peu près exactement (Mer, 422) en ajoutant que son « beau livre populaire est entre les mains de tout le monde. »

Les emprunts aux dictionnaires achèvent de caractériser la « science » de Michelet ; la nécessité d'assimiler hâtivement des documents, avec lesquels on ne se familiarise pas en si peu de temps, pressait notre naturaliste de puiser ses notes à des articles d'ensemble. Il n'avait, en ce genre, que l'embarras du choix. Détrônant le vieux *Dictionnaire d'Histoire naturelle* édité de 1816 à 1819 en trente-six volumes, Levrault-Deterville (Strasbourg) et Lenormant (Paris) avaient édité (de 1816 à 1830) un *Dictionnaire des Sciences naturelles* en soixante volumes. Rey-Gravier et Aimable Gobin en publièrent un autre (de 1823 à

1. (Mer, p. 113) « Monsieur, qu'est-ce à votre avis, que cet élément visqueux, blanchâtre, qu'offre l'eau de mer ? Rien autre chose que la vie... en le quittant, j'allai tout droit chez un grand physiologiste dont l'opinion n'a pas moins d'autorité sur mon esprit... Sa réponse fut longue, très belle. »

2. Ainsi ce « savant distingué » du nom de Pallioppi (Mo. 334), spécialiste de l'Engadine, et ceux que MICHELET désigne, pp. 294, 296, 306, 325 (Binet, Lilly, Colani, Saratz).

3. Il s'agit vraisemblablement du *Manuel général des plantes* par Jacques HARTIG, DUCHARTRE, CARRIÈRE, NAUDIN, Paris 1847-1857, in-8°. Michelet désigne ailleurs cet ouvrage (Mo. 260), comme l'œuvre de Duchartre-Hartig. DUCHARTRE avait aussi composé, du reste, un *Programme d'un cours de botanique et de physiologie appliquées à l'agriculture* (1849).

4. Ces lignes font allusion à un livre intitulé *Pisciculture, Pisciculteurs et Poissons*, qui venait de paraître, 1856, in-12°.

5. Ce livre toutefois n'était pas intitulé *Le Monde avant l'Homme*, mais *Le Monde avant la Création de l'Homme, ou le berceau de l'univers*, histoire populaire de la création et de la transformation du globe racontée aux gens du monde (ces derniers mots constituent le sous-titre). L'ouvrage avait été traduit en français en 1857 par Hymans et Streno sur la dixième édition allemande.

1830) en seize volumes. C'est à ce dernier (*Dict. classique des Sciences naturelles*) que Bory de Saint-Vincent¹ collaborait : Michelet fait allusion à ses emprunts (Mer, 224 et Mo., 381). Le Dictionnaire d'Orbigny, plus contemporain de lui, fournit à son œuvre des matériaux plus sûrs encore. Cette compilation, à laquelle collaboraient les Geoffroy Saint-Hilaire, Milne-Edwards, Flourens, Broussais, Humboldt, Brongniart, Elie de Beaumont, fut pour Michelet un vrai trésor. Les idées admises de son temps y prenaient figure, pour lui, de dogme définitif, il les traduisait seulement dans sa langue éclatante².

Tant de créances contractées sur Michelet par des auteurs d'ouvrages de pure vulgarisation prouvent assez qu'il devait d'abord se familiariser avec les données les plus élémentaires des sciences qu'il affrontait. Le choix de certaines autres « sources » trahit non plus seulement son incompetence, mais son insouciance. La liste serait longue de tous les voyageurs, horticulteurs, apiculteurs, agronomes, météorologistes, que Michelet consulte au parvis de la science, et qui pourtant ne sont pas des savants. Leur nombre et la confiance que Michelet leur accorde témoignent assez qu'il se méprend sur leur importance et corrélativement, mais en raison inverse, sur l'étendue vraie du domaine de la science.

Citons au nombre des voyageurs Azara³ et Lesson (O., 36

1. Son article Mer n'est pas sans valeur. Mais Michelet a surtout utilisé le chap. II (nature des eaux de la mer) qui est plein de théories et d'hypothèses. Pouchet parle avec éloge de Bory-de-Saint-Vincent : ses idées sur la génération spontanée cadraient fort bien avec ce tableau de la mer (cf. POUCHET, *Hétérogénie*, p. 368). — Michelet a fait à Bory-de-Saint-Vincent d'autres emprunts moins bien identifiés (Mer, 34 et 113), mais on y reconnaît la même marque.

2. Vingt-quatre volumes se succédèrent en dix ans (1839-1849). Michelet s'est inspiré des articles *Céphalopodes* (Mer, 203), *Baleines* (Mer, 424 : « rien de meilleur que les articles de Boitard »), *Crustacés* (Mer, 424), *Eléphants* (Mo, 380), *Éponges* (Mer, 423), *Poissons* (Mer, 424 : « C'est tout un livre, savant et excellent »), *Systèmes* (de montagnes) (Mo., 371), *Terrains* (Mer, 422), etc. (Mo., 381).

Certains articles ailleurs cités par MICHELET sans indication d'origine sont en réalité empruntés à la même mine : DUVERNOY y donna les articles *Animal et Anatomie*. — RICHARD (cité p. 381 de la Mo.) collaborait à plusieurs dictionnaires. — Comme encyclopédistes étrangers, Michelet n'a cité que PAULY, de Suttgard (Ois., 318).

3. Presque tous ces auteurs sont désignés par leur nom seul : leur œuvre est passée sous silence, ou le titre en est à peine indiqué (sauf pour BLUME), ou mal transcrit (c'est le cas pour IRVING) ou accompagné de renseignements inexacts (c'est le cas pour SIBYLLE DE MÉRIAN la « savante dame » (Ins., 162) citée comme auteur des *Métamorphoses des Insectes de Surinam*, in-folio en trois langues, 1705 (Ins., p. 395). En réalité, l'édition latine seule est de 1705, l'édition allemande est de 1679, Nuremberg ; les éditions françaises sont de 1730 et de 1771.

Complétons les indications qui concernent les autres voyageurs :

AZARA est l'auteur de *Voyages dans l'Amérique méridionale* (1781-1801) qui

et 301) ; Ramond (O., v. Mo., 23, 370) ; Blume (Mo., 109 et 380) ; Bravais (Mo., 156) ; Irving (Ins., 392) ; Stedman (O., 301) ; Sibylle de Mérian (Ins., 162). Entre ces explorateurs et les naturalistes la nuance est parfois peu sensible. Mais Michelet cite avec eux, pêle-mêle, météorologistes comme Zürcher¹ et Margollé (Mer, 52, Mo., 370), apiculteurs², chimistes et physiciens comme Bunsen (Mo., 174) et Chazallon (Mer, 46) ; agronomes comme Blanchard³ (Ins., 382) et Carrière (Mo., 218 et 381)⁴.

Tout cela n'est que le seuil, disons-nous, de la science. Enfin Michelet nous introduit au sanctuaire : il va citer de vrais naturalistes, des savants rompus aux méthodes des laboratoires. Mais patience ! Là encore, nos espoirs ne sont pas si tôt satisfaits. Dans le cortège imposant de ces autorités, combien de savants pâlisent et sont même récusables, si l'on les observe de près, soit comme trop anciens⁵, soit comme récents mais trop évidemment cités de seconde main comme Jurine et Latreille⁶ certainement, comme Richard Owen⁷, le Cuvier anglais, et comme Lund⁸ très probablement, soit mal cités, désignés par la référence d'un

furent publiés par Walckenaer, Paris, Dentu, 1809, 4 vol. in-8° avec atlas de 25 planches.

L'œuvre de LESSON est un traité d'ornithologie véritablement « méthodique » comme l'indique son sous-titre, Levrault, 1831. — RAMOND avait publié en 1801 son *Voyage au Mont-Perdu*. — BRAVAIS figure probablement pour ses *Voyages en Scandinavie, en Laponie, etc.*, Biblioth. du Muséum, DD 50.

En ce qui concerne IRVING, l'allusion vise vraisemblablement son *Voyage dans les contrées désertes de l'Amérique du Nord*, Paris, 1839, 2 vol.

Enfin STEDMAN est signalé probablement pour son *Voyage à Surinam*, trad. anglaise par P.-F. Henry, 3 vol., in-8°, Paris, 1799.

1. DE ZÜRCHER et MARGOLÉ la Bibliothèque du Muséum conserve encore deux opuscules sur *Les Tempêtes* et sur *La Prévision du Temps* parus sans date.

2. Le principal est DEBEAUVOYS : MICHELET cite exactement son *Guide de l'Apiculteur* (Ins., 353).

3. Sa *Zoologie agricole*, bien signalée par MICHELET, est de 1854 (in-folio).

4. Le « savant » CARRIÈRE avait publié une *Encyclopédie horticole* (Paris, 1867).

5. HARVEY (Am., 399) ; — MALPIGHI (Ins., 69 et 375) ; — BONNET (Ins., 375) ; — LYONNET (*ibidem*) ; — BARTHOLIN (Am., 401-402) avec d'autres médecins moins connus encore ; — RÉAUMUR enfin, lu « avec intérêt » (Ins., 375, 48 et 69 ; — Am., 399, Mer 112-113).

6. JURINE est cité par HUBER, 1810, dans ses *Recherches sur les mœurs des fourmis, in fine*. — LATREILLE est cité dans le même ouvrage, à l'autre extrémité (p. 1).

7. R. OWEN, *Leçons d'anat. comparée des animaux vertébrés* (1843) et *invertébrés* (1846) probablement cité de seconde main d'après l'article *Poissons* de Valenciennes, du Dictionnaire d'Orbigny. Quoi qu'il en soit, Michelet (Mer, 424) connaît cet article, et cet article cite OWEN.

8. LUND est une fois (Ins., 377) cité par Michelet comme collaborateur des *Annales des Sc. nat.* Mais l'autre citation doit (Ins., 244) concerner sa Lettre à M. Audouin sur les habitudes de quelques fourmis du Brésil, in-8°, Paris 1831, que Michelet appelle laconiquement *Mémoires sur les fourmis*.

chapitre sans celle du livre ¹ ou simplement par la date du titre accompagnant seule ² le nom de l'auteur, ou enfin simplement nommés ³, soit même quelquefois mal nommés ⁴, ou non nommés ⁵, ou nommés, mais inconnus, comme ces guides de touristes ⁶ dont les œuvres n'ont pas de lendemain. Toutes ces négligences, dédains ingénus pour l'exactitude, témoignent d'une âme mal désignée pour les recherches scientifiques.

Comme on le voit, toutes ces sources de Michelet ne sont qu'épisodiques ; elles n'alimentent d'ailleurs que des détails de son œuvre ; et la référence en est surajoutée au texte comme un surcroît d'érudition, mais la citation n'en change pas l'esprit.

Ajoutons que, la plupart du temps, Michelet cite les savants d'après des articles de revues qui ne donnent qu'un fragment de leurs œuvres sous un aspect très spécial, et qui ont le tort d'attirer, de séduire, au hasard des sommaires et sans suite, une attention qui devrait s'initier aux ensembles et aux raccords. Le grand nombre de ces périodiques a encore l'inconvénient de multiplier les aperçus, les citations de seconde main, les interprétations fantaisistes d'un maître d'après un commentateur, bref la science élue au suffrage restreint. On doit rendre du reste cette justice à Michelet qu'il ne cite jamais, ou presque jamais, les

1. Cf. « FABRE, MENVILLE, RACIBORSKI » cités ainsi A., 397.

2. STEVENS, 1867 (Mo., 146), « HOGENDORP 1830 » (Mo., 380).

3. JULIEN (Mer, 424) ; HARTIG (Mo., 260-261) ; QUOY et GAIMARD (Mer, 423). S'agit-il de la contribution de ces derniers auteurs au *Voyage autour du Monde* de FREYCINET, sorte d'encyclopédie où ils avaient été chargés de la zoologie ? La bibliographie d'ENGELMANN et CARUS (1861) cite d'eux mainte monographie. — FORSTER (Mer, 154) est également cité sans son ouvrage : s'agit-il du *Florulae insularum australium Prodrromus* ? L'ouvrage a paru à Gottingen en 1786.

4. Quelquefois les œuvres sont mal nommées : *Australian Birds* (O., 321) de GOULD au lieu de *The Birds of Australia* (London, 1851, in f°) ; nous avons cité d'autres exemples de telles erreurs. Plus sérieuse est l'identification douteuse des auteurs eux-mêmes : ainsi pour l'écrivain que Michelet appelle C. MULLER (Mo., 175) et K. MULLER (Mo., 381) Nous croyons qu'il s'agit du même auteur. En tout cas, la principale citation imputée à K. MULLER est facile à identifier. Il s'agit du livre *Der Pflanzenstaat, oder Entwurf einer Entwicklungsgeschichte des Pflanzenreiches*, 1 vol. in-8°, Leipzig, 1856 ; mais on voit difficilement quel chapitre vise Michelet, quand il parle (Mo., 381) d'un chapitre du *Monde végétal* sur les *Rapports sociaux des plantes*. Il doit traduire ainsi le ch. IV de la 1^{re} partie : *Geschichte der Bildung einer zusammenhangenden Pflanzendecke*, dont quelques sous-titres justifient, ou du moins excusent son interprétation.

5. Ainsi les *Mémoires de l'Académie des Sciences*, cités deux fois dans le livre de *La Mer*, ne sont consultés que pour des détails. Encore est-il difficile de savoir (Mer, 121) à quel mémoire Michelet fait allusion.

Il s'agit probablement du mémoire de THURET sur la fécondation des Fucacées. MICHELET traduit (Mer, 422) par *Les plantes qui se font animaux*. Il a pris la même liberté sur un sujet pareil avec un mémoire de LORTET que nous citons plus loin.

6. Cf. *La Mer, Notes et Eclaircissements* ; *La Montagne*, loc. cit.

revues essentiellement techniques, comme Bulletins de sociétés (cf. cependant Mer, 421 : soc. de géogr. ; Ins., 400, soc. protectr., des anim. ; Ins., 386, soc., philomathique), ni davantage les grandes revues destinées au « grand public » (cf. cependant *Revue des deux Mondes*, une fois, dans les notes de la Mer, la *Revue britannique* et la *Revue française*, une fois chacune dans *L'Oiseau*, 305). Michelet s'adresse d'emblée aux revues scientifiques, au *Journal des Vétérinaires* (Am., 401) aux *Annales d'hygiène et de médecine légale* (Am., 384) et surtout aux *Annales de chimie* (Mer, 421, Mo., 96) et aux *Annales des sciences naturelles*, illustre magazine que dirigèrent Milne-Edwards pour la zoologie, Brongniart pour la botanique, et dans lequel Michelet a pu contempler une projection du mouvement scientifique de son temps : c'est là qu'il a lu Dufour (Ins., 375), Dujardin (Mer, 423), Ampère (Ins., 380), Ehrenberg (Ins., 376), et même Lacaze (Ins., 378) quoiqu'il paraisse avoir lu sa « fort belle » thèse, publiée en réalité par cette Revue (2 mai 1853). C'est dans des revues aussi qu'il a lu Quatrefages, toujours cité pour ses « souvenirs » antérieurement parus sous formes d'articles de périodiques (Mer, 129 et 421 ; Ins., 387 ; O., 47-299-316), et aussi Forbes (Mer, 420), collaborateur des *Annal. of the natur. history* (Mer, 167), et encore Caillaud (Mer, 183 et 424), dont les articles sur les oursins ont paru dans la *Revue de zoologie* en 1857. Les citations de ces périodiques sont toujours comme celles des autres ouvrages dont nous venons de parler, purement épisodiques, et quelquefois insignifiantes. Elles témoignent d'une étude toujours partielle et d'une analyse toujours superficielle et distraite.

Si donc l'influence des professionnels de la science n'est pas absolument nulle sur l'œuvre de Michelet naturaliste, s'il est vrai que leur nombre serait de nature à égarer le chercheur, qui ne trouverait certes pas dans l'œuvre historique du maître le nom, la trace, et la doctrine de tant de modèles, cette diversité ne doit pas nous empêcher de découvrir l'unité d'inspiration qui préside aux ouvrages d'histoire naturelle et d'histoire. Assurément c'est dans les premiers, seuls, qu'on voit Michelet citer le nom de tels auteurs. Mais s'est-il pour cela inspiré d'eux ? Et le fatras de ces citations scientifiques, presque toujours en appendice, doit-il nous donner le change ? Tant d'autorités si mal connues, si mal citées, si peu mêlées au contexte, à la trame des livres qui les invoquent, ne sont que des tutelles empruntées, accidentelles, accessoires. Outre qu'il ne s'agit pas toujours, ni même souvent,

de véritables influences scientifiques, le peu de savants consultés et exploités ne sont pas docilement suivis, mais impérieusement sollicités. Le plus souvent, on les prend à témoin d'une loi d'amour ou de vie qu'il s'agit d'établir, comme nous le ferons voir ; ou quelquefois on les cite sans les avoir lus, sans commenter leurs principaux travaux ; leur nom, mêlé aux conclusions du naturaliste apôtre, ne leur donne qu'un faux crédit, un vernis d'érudition, à défaut de science ; et leur œuvre, asservie à cette croisade d'amour, est soumise : tant s'en faut qu'elle oriente. Ce qui inspire véritablement ces ouvrages d' « histoire naturelle », *L'Oiseau*, *L'Insecte*, *L'Amour*, *La Mer*, *La Montagne*, ce ne sont pas ces mémoires de doctes académiciens cités une fois de loin en loin, ni ces relations de voyageurs, horticulteurs, apiculteurs, pris à témoin de quelques détails ; ni ces « publicistes », comme nous disons aujourd'hui, dont les articles de fond fournirent au néophyte de leur science un bagage élémentaire de connaissances indispensables. Non, l'originalité des ouvrages d'histoire naturelle de Michelet n'est pas dans leur objet ni dans leur méthode, mais dans leur esprit. Or, leur esprit, ils l'empruntent à leur auteur seul ; et si quelqu'un le lui a suggéré, ou soufflé, ce n'est pas une pléiade de savants, c'est, pour chaque ouvrage, trois ou quatre artistes pensifs.

Pour *L'Oiseau*, c'est uniquement Wilson et Toussenel. Un *index nominum* qui suivrait *L'Oiseau* ne contiendrait pas dix noms de naturalistes. On chercherait en vain dans le livre l'empreinte des ornithologistes éminents qui résumaient à cette époque les études des explorateurs et des collectionneurs du monde entier. Ni Levaillant ¹, ni Vieillot ², ni Degland, Chenu, Gérardin, des Murs, Ch. L. Bonaparte ³, ni les Anglais Gray ⁴ et

1. LEVAILLANT, quelquefois appelé VAILLANT (même sur ses propres ouvrages) avait publié chez Didot (1801) ses *Oiseaux d'Amérique et des Indes* et chez Jansen (Paris, l'an 4 de la République fr.) les trois vol. in-4° et le vol. de planches de son *Histoire naturelle des Oiseaux d'Afrique*, auxquels il faut joindre les trois volumes de son *Histoire naturelle des Perroquets*.

2. VIEILLOT avait publié avec OUDART *La Galerie des Oiseaux*, Paris 1825, 2 vol., et avec AUDEBERT une *Histoire naturelle et générale des Oiseaux de paradis*, 1802, 2 in-folio.

3. DEGLAND, auteur d'une *Ornithologie européenne*, 2 vol., 1849. — CHENU, collaborateur d'une *Encyclopédie d'Histoire naturelle*, 6 volumes d'*Oiseaux*, avec la collaboration de DES MURS, qui avait rédigé pour son compte un *Recueil de planches peintes d'Oiseaux*, 1 vol. in-f°. — GÉRARDIN avait édité chez Tourneissen, en 1806, les *Tableaux élémentaires d'Ornithologie*. — Ch. L. BONAPARTE avait donné aux *Annales des Sciences naturelles*, en 1854, un important article sur la classification.

4. GRAY et MITCHELL, auteurs de *The Genera of Birds*, London, 1844-1849.

Mitchell, n'y figureraient ; Temminck et Lesson n'y obtiendraient qu'une mention insignifiante, car l'auteur ne paraît pas connaître, de l'un le *Manuel d'ornithologie ou tableau systématique des Oiseaux qui se trouvent en Europe* (Dufour, 2 vol. 1820), et de l'autre le *Traité d'ornithologie* ou « tableau méthodique des ordres, sous-ordres, familles, tribus, genres, sous-genres et races d'oiseaux », Paris Levrault, 1831. Du reste Michelet n'apporte aucune classification d'oiseaux. Ceux qui ne s'y connaissent pas ne s'y reconnaîtront pas. Audubon seul paraît avoir été consulté, comme ayant « représenté l'oiseau dans ses harmonies complètes, dans son milieu animal, végétal, etc. » (Ins., 395 ; cf. *ibid.* 387) ; Mais Michelet n'en parle que comme d'un disciple de Wilson (O., 71, 73), alors qu'en réalité Audubon signale les lacunes de l'ornithologiste américain et assaisonne de quelque sévérité (III^e vol. introd. p. ix) l'éloge de Wilson (vol. I, p. xvii de l'*ornithological Biography*, Edimbourg 1835). Audubon aurait été, certes, un maître et un guide très sûr. Les cinq volumes énormes (format double in-plano) de son œuvre gigantesque représentent les oiseaux en grandeur naturelle, avec leurs couleurs, et le texte n'est pas moins scrupuleux. A tout cela Michelet n'a fait que quelques emprunts insignifiants ; il retient de l'œuvre d'Audubon que cet auteur est partisan de l'intelligence des oiseaux (O., 323) : ce travail colossal aspirait sans doute à d'autres succès.

Il n'en est pas de même de Wilson et de Toussenel. Ce sont là les deux « sources » uniques où le livre de *L'Oiseau* s'est nourri. Or, si Michelet n'avait pris soin, dans sa préface, de nous renseigner sur ses ambitions, le genre dans lequel se sont exercés ces deux « naturalistes » aurait suffi à caractériser ses intentions¹. Wilson, auquel Michelet consacre tout un chapitre (p. 67 sq., cf. p. 112) ressemblait à Michelet ; ce n'est nullement, comme il est écrit dans *L'Oiseau*, un naturaliste dévoré de la passion d'observer, animé du génie scientifique, et décidé à réaliser coûte que coûte une vocation pleine de difficultés. Son principal bio-

1. MICHELET annonce (O., VII-VIII) qu'il se fait naturaliste pour fêter la grande résurrection du naturalisme dont l'histoire témoigne : « De moi-même, dit-il, depuis longtemps, j'avais salué de cœur la grande Révolution française dans les sciences naturelles, l'ère de Lamarck et de Geoffroy-Saint-Hilaire, puissants vivificateurs de toute science. » Et *L'Oiseau* sollicite ses premiers loisirs parce qu'il « est français (O., XLIII). » L'étincelle de la science lui vint cependant d'Italie (O., XLIX) comme elle lui était venue de Vico, quarante ans plus tôt, pour l'histoire. Le même sentiment se fait ici amour de la patrie et amour mystique du monde.

graphe, en tête de l'édition réduite de ses œuvres ¹, nous apprend qu'entre la courte période où Wilson fut ouvrier (1779-1782) et celle où il étudia la nature, quelques années s'écoulèrent qui furent remplies de productions littéraires. Wilson était encore à Edimbourg en 1792 (il avait alors vingt-six ans), et ce n'est qu'en 1794 qu'il débarqua en Amérique, sans savoir ce qu'il y ferait, « without specific object in view, without a single letter of introduction, and with only a few shillings in his pocket. » C'est la rencontre d'un pic noir à huppe rouge qui détermine sa vocation. Il consigna dès lors ses observations minutieusement, si bien que, quand on les édita par voie de souscription, elles remplirent onze volumes in folio de texte et de planches ². Par l'ordre qu'il y mit, par sa méthode, par ses classifications, par l'analyse à laquelle il se livre pour chaque oiseau, Wilson diffère singulièrement de Michelet. On peut à cet égard consulter les pages qu'il consacre, avec la conscience d'un Buffon, aux oiseaux dépeints ou chantés par son illustre initiateur français (*Hirondelle et Martinet*, Wilson, V, 46-58 ; *Frégate*, VII, 84 ; *Rouge-gorge*, I, 56) ; la description est sobre, le tableau est précis et ajusté au cadre, la science est satisfaite. Mais ce qui rappelle et ce qui inspira Michelet dans Wilson, c'est l'intention didactique, c'est l'amour religieux de la nature, dont Wilson identifie d'ailleurs le principe dans un Dieu personnel, « great First cause, Father and Preserver of all ³ », c'est enfin le ton « sensible » et romantique qui apparente à Bernardin de Saint-Pierre l'auteur et l'imitateur ⁴ ; ce sont les vers que Wilson, au souvenir de ses poèmes (Watty and Meg, etc.) entremêle à ses méditations, et qui donnent à son travail l'apparence singulière d'un ouvrage de science écrit par un poète. Wilson n'est assurément pas, comme Michelet le donne à croire, un philosophe uniquement préoccupé de prouver l'in-

1. WILSON et Ch. L. BONAPARTE, petite éd. in-18 en 4 vol., Edimbourg, 1831, p. XXIX.

2. *American Ornithology*, vol. I-IX (dont deux sont dédoublés), Philadelphia by R. Carr, 1808 (WILSON mourut en 1813).

3. Vol. I, p. 3. Dès la première page, WILSON déclare qu'il veut unir dans l'amour de la nature ses contemporains lassés des luttes politiques. La destinée de Michelet n'est pas si différente, si l'on songe à la contiguité du coup d'Etat et de *L'Oiseau*.

4. Cf. vol. XIV, p. 10 : « Is it possible for a rational and intelligent being to contemplate these scenes without interest and without admiration ? Innocency has a charms that arrest almost every beholder and can we survey the sportive and endearing manners of these with indifference ? Men join with reverence in praises to the Great Creator, and can they listen with contempt to the melodious strains the hymn of praise, which these joyful little creatures offer up every morning to the Fountain of light and life ? »

telligence des oiseaux (O., 323, etc.). C'est avant tout un observateur, mais il observe la Nature dans le but aussi de la montrer tendre et de la faire aimer.

L'autre modèle de *L'Oiseau*, c'est Toussenel : Michelet ne lui consacre pas un chapitre entier, mais il se réclame de lui maintes fois (pp. VII, VIII, sq., XLIII, 201, 203). Le « *Monde des Oiseaux*, ornithologie passionnelle » venait de paraître¹ quand Michelet écrivit son *Oiseau*. Une vive sympathie dut s'établir entre les deux naturalistes poètes ; Toussenel était, comme Michelet, hostile à Cuvier (I, 133), favorable à Blainville et Geoffroy Saint-Hilaire (I, 144 et 140) ; comme Michelet, il insistait avec complaisance sur tout ce qui concerne *L'Amour*, avec ou sans métonymie, avec ou sans hyperbole : le Coq de bruyère suffit à en faire les frais chez Toussenel (I, 578), comme la baleine ou l'araignée chez Michelet. Le chapitre de l'œuf et celui de l'aile sont tous deux en germe dans les trois premières pages de Toussenel : « Les oiseaux aiment beaucoup, quelques-uns aiment toujours. C'est le titre des créatures privilégiées du Seigneur, car la faveur du ciel se mesure pour chaque être à la puissance qu'il a reçue d'aimer... (p. 1) ». « Nous envions le sort de l'oiseau et nous prétendons des ailes à celle que nous aimons, parce que nous sentons d'instinct que, dans la sphère du bonheur, nos corps jouiront de la faculté de traverser l'espace comme l'oiseau traverse l'air (p. 3). » Enfin, Toussenel a certainement inspiré Michelet, car par-delà *L'Oiseau* qui procède évidemment de ces exemples, Toussenel fait prévoir *La Femme* et *L'Amour*. « L'oiseau, écrit-il, (I, p. 39) est de tous les êtres parlants le premier qui ait dit : le bonheur des individus et le rang des espèces sont en raison directe de l'autorité féminine et inverse de la masculine. » Cette formule que Toussenel appelle la « formule du Gerfaut » est le principe de toute philosophie sociale, et l'impression qu'elle a faite sur Michelet est d'autant plus intéressante qu'en l'invoquant Michelet procède indirectement de Fourier ; c'est la doctrine du « phalanstère » qui anime Toussenel, et, par Toussenel, Michelet. Cette influence médiate de Fourier sur Michelet n'est pas surprenante, nous savons déjà par Michelet lui-même (MJ., *Journal de mes Lectures*) qu'il a lu Saint-Simon en 1825.

1. Nous n'avons pu réussir à trouver la première édition de cet ouvrage, et la date en est discutée. Mais elle est certainement antérieure à 1855, quoi qu'en disent ENGELMANN et CARUS, car DES MURS analyse l'ouvrage dans les premières pages de *Revue et Magazine de Zoologie* de 1855 (Biblioth. du Muséum, NN 30).

Wilson et Toussenel, l'apôtre du sentiment et celui de la passion, voilà donc les deux seuls authentiques parents spirituels de l'auteur de *L'Oiseau*. Il est plus difficile d'en trouver d'autres à l'auteur de *L'Insecte* et des autres ouvrages ; c'est bien l'occasion de dire : *ab uno disce omnes*. Toussenel et Wilson ont comme allumé en Michelet une flamme de ferveur passionnée, un amour se consumant et s'entretenant intarissablement dans le brasier de la nature ; une fois cette ardeur conçue, elle ne s'est point ralentie, et sans changer de source, elle n'a changé que de foyer.

L'Insecte, écrit peu de temps après *L'Oiseau*, ne procède que de cette chaleur. Les auteurs invoqués au cours de ce livre n'en sont pas les inspirateurs. Leurs œuvres s'y sont nuancées des intentions de leur imitateur, c'est à sa propre flamme qu'elles se sont colorées, on ne les y reconnaît pas. Ainsi Michelet a beau invoquer l'autorité de Réaumur, dont il a lu, dit-il, avec intérêt (Ins., 375 ; cf. pp. 48 et 69) les six volumes de « mémoires »¹ : Réaumur dément les intentions de Michelet ; il écrit en observateur impartial, uniquement dévoué à l'exposition de ces prémisses de la philosophie qu'on appelle les sciences. Michelet ne songe qu'aux conclusions. « Un désir qu'on ne sauroit assés louer, écrit Réaumur, t. I, p. 23, celui de donner de grandes idées de l'auteur de l'univers, de faire mieux voir l'étendue de sa providence, a conduit à bien des jugements trop précipités, et à bien de faux raisonnements ceulx qui ont voulu nous assigner les causes finales des faits et des observations que leur avaient fourni (*sic*) les insectes qu'ils n'avaient considérés qu'en passant. Dès que nous ouvrons les yeux, tout nous prouve sa sagesse ; elle a sans doute agi pour une fin, et pour la plus noble de toutes les fins. Mais pouvons-nous nous promettre de découvrir les différentes fins qu'elle s'est proposées dans la construction de chacun de ses ouvrages, et dans l'arrangement de chacune de leurs parties, ses fins particulières, s'il est permis de parler ainsi, de celles de l'Être qui voit tout sous un seul et même point de vue ! »

Du reste, Michelet ne prend aux six in-quarto de Réaumur que ce qu'il veut, ce qui flatte ses doctrines d'amour (A., 399) et sa foi dans la vie universelle (Mer, 112-113). Il ne cite les autres entomologistes que pour leur pitié : ainsi Lyonnet (cf. *supra*),

1. RÉAUMUR, *Mémoires pour servir à l'histoire des Insectes*, 6 vol. in-4°, 1734-1742), Bibl. du Muséum, Q. 51. Réaumur avait publié aussi une *Histoire des Insectes* en 2 vol. (1736) et une *Histoire des Guespes* (1719).

Kirby ¹ (Ins., 38, 122) ; ou pour leur fidélité à la discipline de Serres et de Geoffroy Saint-Hilaire : ainsi ² Audouin (Ins., 178, 380) ; ou pour quelques faits indispensables à sa gloire et qui concernent toujours des insectes de choix ; encore n'emprunte-t-il à l'histoire de ces insectes eux-mêmes que les détails restreints de leur vie sociale ou sexuelle, interprétés comme il convient ; c'est dans ces conditions qu'il interroge Swainson (Ins., 207), Walckenaer (218) ; Strauss (376), dont ses maigres citations ³ ne donnent aucune idée. Il fait une œuvre d'« artiste historien », il s'en flatte, il en informe ceux pour qui il accumule cet « héritage » (Ins., 75).

Quant à Swammerdam, auquel Michelet consacre tout un chapitre de son *Insecte* (Ins., chap. VIII, et pp. xxiii, 53, 69, 339, 374, 375), comme à Wilson dans *L'Oiseau*, l'opinion qu'il se fait de ses méthodes, le récit qu'il donne de sa vie, le jugement qu'il porte sur ses ouvrages ne sont issus que de l'illusion. A en croire Michelet, Swammerdam introduisit l'œil humain dans les profondeurs du microscope, y découvrit la vie, la déclara partout semblable et partout sacrée, mourut de « curiosité » et de « dévotion » et c'est le principal. Et ce ne sont pas ses découvertes qui l'ont grandi, c'est sa défaillance religieuse au seuil de l'infini ; ce n'est pas ce qu'il a fixé, c'est le Niagara de rêve et de vertige où il a perdu pied, glissé, sombré, en découvrant que l'insecte a un cœur, et en concluant que son âme est tout près.

Or, tout cela est conventionnel et fantaisiste : outre que Michelet s'égare en faisant de Swammerdam un persécuté (ch. VIII et

1. KIRBY avait donné *An introduction to Entomology or elements of the natural history of insect, with plates*, London, 1822-1826.

2. AUDOUIN avait écrit une *Histoire des Insectes, Traité de leur organisation et de leurs mœurs en général*, Paris, 1833-37. 4 vol. Michelet paraît l'avoir lu (Ins., 218 et 375).

3. SWAINSON « naturaliste éminent », consacre aux Insectes la 2^e série (1832-1833) de ses *Zoological illustrations*, London. — WALCKENAER s'était spécialisé dans l'étude des Arachnides : cf. sa lettre à M. A.-C. Millin sur l'ouvrage de HERMANN relatif aux Arachnides (1794), broc. in-8°, Bibl. du Muséum, QQ 125 ; et son *Hist. nat. des Insectes aptères*, 2 vol., Paris, 1837. — Pour le troisième, il s'agit évidemment d'Hercule STRAUS (et non Strauss) *Considér. génér. sur l'anatomie comparée des animaux articulés, auxquelles on a joint l'anatomie descriptive du Melolontha vulgaris* (hanneton) donné comme exemple de l'organisation des coléoptères, gd in-4°, avec atlas de 10 pl. doubles, Paris-Strasbourg, 1828.

Quant à DUMÉRII, Michelet n'a pu mettre à profit sa volumineuse *Entomologie analytique* à laquelle l'Académie des Sciences a consacré le tome XXXI de ses mémoires (1333 pages) en 1860. Mais Duméril avait publié antérieurement d'autres travaux magistraux ou périodiques, et notamment ses *Considérations générales sur la classe des Insectes* en 1823 ; nul doute que Michelet n'eût pris pour guide cet auteur connu de lui (Ins., 375) s'il avait voulu étudier théoriquement, scientifiquement l'Insecte.

p. 53 de Ins.) de sa famille et de sa patrie¹, il se trompe encore en prêtant à l'illustre savant hollandais une pitié dans l'étude qui

1. MICHELET allègue que Swammerdam avait fait du cabinet de son père un musée, alors que ce n'était qu'un chaos (p. 94) ; Boerhaave déclare que le chaos était déjà musée entre les mains de son père : « neque vero turbata haec, ut confusa, sed justo digesta ordine ». — MICHELET présente Swammerdam comme un génie rebelle à toute discipline (p. 96) ; Boerhaave dit expressément le contraire : « Integro biennio gnaviter operam dedit... », et il ajoute qu'il apprit la médecine et la chirurgie sous T. van Horne et Fr. Sylvius. — MICHELET prétend que « la Hollande resta froide » et n'encouragea pas les travaux de son illustre enfant ; il parle des jalouses rivalités des maîtres à son égard (p. 100) ; c'est ainsi qu'il paraphrase un passage où Boerhaave hésite entre Ruysch et Swammerdam pour attribuer à l'un ou à l'autre la priorité d'une découverte dont la paternité peut être contestée entre eux. Insignifiant détail qui n'empêche pas Swammerdam d'avoir été très bien traité dans sa patrie. Il n'y a pas d'apparence, si Swammerdam n'avait été accueilli en France que comme un proscrit méconnu, il n'y a pas d'apparence que Thévenot et Sténon l'eussent présenté à Paris à l'ambassadeur de la République batave, Conrad van Benningen. D'ailleurs, à son retour de France, alors qu'il était âgé de vingt-neuf ans le prétendu martyr collaborait au *Recueil d'observations des savants hollandais*, édité par Gaspar Commelin. Van Horne ne l'abandonna jamais, le traita comme un fils ; Boerhaave écrit : « Professor omnia quae requirebantur liberalissime suppeditabat ; alter opus dirigebat, simulque inventa omnia manu propria summo artificio repingebat... quid enim deerat ? materies, instrumenta, locus, impensae, liberalitate van horniana uberrime sufficiebantur ». — MICHELET reproche au père d'avoir mal employé son temps, et d'avoir retiré au fils toute assistance, Mais ce vieillard pauvre était-il obligé de pourvoir aux besoins d'un fils de trente-trois ans ? D'après Boerhaave, la séparation du père et du fils aurait été toute naturelle, et uniquement conditionnée par des nécessités universelles qui veulent qu'en tout temps et en tout pays l'art ou la science ne nourrissent pas toujours « leur homme », et causent à l'entourage du savant des alarmes aussi légitimes que regrettables. — MICHELET exagère enfin quand il représente Swammerdam abandonné de tous : « La terre lui manqua sous les pieds ». C'est littéralement le contraire du vrai : on offrait à Swammerdam des travaux à Paris, par les soins de Thévenot ; à Londres l'Académie des Sciences le sollicitait (1671) ; en Italie, le grand duc de Toscane lui proposait d'acheter ses collections et de l'en nommer conservateur avec un traitement de 12.000 florins. En réalité, Swammerdam refusait parce qu'il était protestant militant, et qu'on n'eût pas toléré à la Cour de Toscane « libertatem disserendi de sacris ». Swammerdam considérait comme une hypocrisie l'adhésion au catholicisme, dont l'opportunité cadrait, en effet, avec son intérêt matériel ; mais toute conviction religieuse ou irrégulière, quand elle cadre avec les intérêts humains, est-elle donc une hypocrisie ? Et Swammerdam n'eût-il pas pu envisager l'heureux cas où les intérêts de sa conscience et ceux de sa fortune eussent coïncidé, comme Sténon le pressait d'y songer ? N'eût-il pas pu se contenter du silence de ses propres opinions, tout au moins, sans y renoncer même ? Et fallait-il considérer comme un acte de vénalité ce que tant de croyants de tout culte ont accepté partout et toujours : taire ce qu'on ne peut ni soutenir ni renier ? quoi qu'il en soit, il est déplorable qu'une conscience aussi fière se soit abandonnée aveuglément aux directions d'Antoinette Bourignon que Michelet appelle « mystique » et que Boerhaave élève au rang des « vierges » nonobstant la cohabitation de cette Égérie avec son « ami » Tielemans. La conscience est inviolable sans doute, mais l'obéissance d'une telle intelligence aux impérieux caprices de cette prêtresse sans mandat cadre si mal avec la raison, qu'on se demande comment Swammerdam put y soumettre sa conscience.

Il est, en tout cas, certain que la même fantaisie présida au choix de sa résidence et de son traitement, quand l'illustre chercheur, accablé par une maladie redoutable, se vit frappé. — (MAURY Alfred, *l'Ancienne Académie des*

serait incompatible avec la science, et qui est bien loin de l'avoir embarrassé. « *Præcipuum ejus arcanum* », écrit Boerhaave ¹, « *erat in forpicibus incredibiliter subtilibus, atque secundo acutissimis. Has adhibebat quoties tenuissima separanda : ... cultellos, lanceolas, stylos, adeo parvos usurpabat, ut eos acuere ad cotem non posset, nisi microscopiis adjutus. His vero apum intestina tam apte, et distincte, dissecabat, ut alter intestina majorum animalium.* » Ce n'est pas avec de la pitié, de la défaillance, et de la dévotion que Swammerdam aurait acquiescé cette réputation de précurseur de l'anatomie comparée, qu'il garde devant la postérité.

L'effroi de Swammerdam devant le cœur de l'insecte est également une pure légende (cf. Swammerdam, p. 310, ch. III de *L'Historia scarabaei* : *Cute discussa in dorso, ubi cor locatum est, quod per universum dorsum, instar oblongi canalis, sese extendit et circa ultimos annulos, in modum vasorum lymphaticorum, nodosum apparet ilico, postquam e vulnere sanguis, qui aquosus humor vel ichor est effluxit, Fibrae motrices Annulorum in conspectum prodeunt; quae visu sane mirabiles sunt et vix et ne vix quidem probe describi aut figura exprimi queunt. Quod si deinde paullo amplior fiat incisio, Pinguedo sese offert ex infinitis constans globulis.* ») Ce texte exprime assurément l'admiration, mais il ne laisse paraître aucune hésitation dans la main de l'opérateur.

La foi de Swammerdam dans l'intelligence des insectes n'est pas davantage imputable à Swammerdam; Michelet la lui prête gratuitement, prenant son désir pour une réalité ².

Les seuls entomologistes dont Michelet se réclame effectivement n'ont véritablement fourni de modèles, et pour cause, qu'à ses chapitres sociaux sur les araignées, sur les abeilles et sur les

Sciences, p. 150) dans la force de l'âge : « Qui l'avait tué réellement ? Sa science elle-même » dit MICHELET (p. 105). Mais Boerhaave nous montre que c'est aussi son obstination. La Bourignon suffisait à tout, alors qu'il eût fallu des médecins et des médecines. Malgré les instances de son ami Slad et de son éditeur Ruysch, malgré les sollicitations de Thévenot, le malade ne voulut pas quitter son cabinet ; la maladie s'aggrava, et c'est vraiment de cette fantaisie qu'il mourut si vite.

1. BOERHAAVE, *Vita auctoris*, en tête de la *Biblia naturae sive historia insectorum* (holland. lat.) Leydae, van der Aa, 1737, 2: vol. in-f°, Bibl. Muséum.

2. Cf. SWAMMERDAM, *Abeilles*, p. 247 de la BIBLIA et p. 393-394 : « Quae agunt, non ex consilio sed ex necessitate agunt... Ex hisce igitur facile innotescit, quod inter Apes haud obtineat sapientius quoddam regimen quam inter Gallinas : namque et hae incubatum appetunt, nidulantur, suosque Pullos enutriunt legibus impressis quas nec effugere, nec ratiocinio quodam suppressere possunt. »

fournis. Outre ceux que nous avons déjà cités, les Swainson, les Walckenaer, les Straus, ce sont les Huber, de Genève, « savante dynastie » (O., 304) dont l'aïeul avait écrit sur les oiseaux (O., 289 et 304), le père sur les abeilles, et le fils sur les fourmis¹. Ces deux derniers sont des modèles que Michelet ne saurait renier. Mais aussi ce sont des naturalistes moins désintéressés que Swammerdam et Réaumur ; ce sont des apôtres qui se proposent un but moralisateur, un rôle social : Michelet pouvait s'y référer. La dernière page du traité du dernier Huber sur les fourmis pourrait assez bien se raccorder avec les débuts de Michelet dans la science, mais elle pose en droit l'annexion de la science à la morale : « Ce traité (de la domesticité des fourmis réduites en esclavage) nous fait admirer la douceur des lois par lesquelles la providence régit ces peuplades, dont elle s'est réservé l'entière direction, et nous montre qu'en livrant l'homme à lui-même, elle l'a placé sous une grande et redoutable responsabilité. Si l'étude de l'histoire naturelle n'avait servi qu'à prouver cette vérité, elle aurait atteint le but le plus noble dont les sciences puissent s'enorgueillir, celui de tendre à améliorer l'espèce humaine par les exemples qu'elle se propose. »

Il est donc visible que, pour *L'Insecte* comme pour *L'Oiseau*, Michelet ne s'est inspiré que d'exemples de moralistes, plus ou moins naturalistes d'occasion. Et, comme on chercherait vainement la trace des grands ornithologistes dans *L'Oiseau*, on ne trouvera pas dans *L'Insecte* le nom des grands entomologistes, celui de François Duponchel, par exemple ; de l'Anglais Wood, ou des Allemands Panzer et Hübner².

Pour les livres de *L'Amour* et de *La Femme*, Michelet ne pouvait rencontrer des maîtres différents de lui. Car il les interprétait facilement dans le sens de ses intentions.

1. Jean HUBER (1722-1790) n'avait écrit ses *Observations sur le vol des oiseaux de proie* (1784) que dans l'intérêt des aéronautes (Cf. *Note sur la manière de diriger les ballons fondée sur le vol des oiseaux de proie*, in *Mercure de France*, 13 déc. 1783). — François HUBER, son fils (1750-1831) est celui que Michelet appelle « Huber des abeilles » (O., 304). Cf. ses *Neue Beobachtungen über die Bienen*, 1804. Il avait publié en italien une monographie sur la cire. Ses observations sur les abeilles, adressées à Charles Bonnet en 1796, ont justifié le titre de *Neue Beobachtungen* donné à son principal ouvrage. — Enfin Jean Pierre HUBER (1777-1840) est le « Huber des fourmis ». Son grand ouvrage s'intitule : *Recherches sur les mœurs des fourmis indigènes*, Genève, J.J. Paschoud, 1810.

2. *L'Histoire nat. des Lépidoptères de France*, de DUPONCHEL, est de 1838 ; — *L'Index entomologicus of the Lepidopterous* de WOOD est de 1839 (London) ; — le curieux petit atlas oblong de PANZER en 18 vol. (*Faunae insectorum germanicae initia*) est de 1793 (2^e éd., 1808, Nurnberg) ; *Les Papillons exotiques* de HUBNER sont de 1806, Augsburg.

Son but, en traitant ces sujets, n'était pas l'étude désintéressée qu'en aurait pu faire un anatomiste, un physiologiste, un histologiste : là comme ailleurs, il tendait vers une loi universelle d'amour ; il cherchait à prouver que la Nature organise toute vie avec un maximum de tendresse, d'innocence et de pureté, et que la femme, incarnation de cette mission génératrice de la Nature, peut et doit solliciter notre culte. C'est ce qu'il résumait dans cette formule : « la Femme est une religion ». Pour faire admettre ces vues, Michelet se documente de préférence chez tous ceux qui pouvaient, par la nature de leurs recherches, rendre plus probable la génération spontanée, plus émouvantes les lois de l'hérédité, l'anatomie plus éloquente, la physiologie plus touchante. De là sa confiance en Pouchet ¹, qu'il loue d'avoir créé la doctrine de « l'ovologie spontanée » (A., 397) en attendant que la génération spontanée triomphe, ce qui n'est qu'une question de temps (Mer, 423). Il correspond avec Pouchet (Ins., 392-393) ; il préconise sa botanique (Mer, 422) ; et, en zoologie, il se félicite de le voir donner raison à Ehrenberg qui prêtait aux « atomes » une organisation complexe, et jusqu'à cent vingt estomacs. Michelet se réfère, pour méditer les lois de l'hérédité, à Lucas ² qui venait d'exposer d'une façon saisissante avec de nombreuses observations, les éléments d'ailleurs si complexes de ce formidable problème. Son guide en embryologie est Coste, « l'ingénieux et savant M. Coste » (A., XV), dont il a connu les travaux sur le repeuplement des cours d'eau et la pisciculture ³. (Mer, 424), mais auquel il recourt surtout comme gynécologiste et embryologiste (Fe., 386 ; A., 391, 398-399). A-t-il lu l'« *Embryologie comparée* » de cet auteur (Paris 1837) ? C'est douteux : Coste l'aurait mis en garde contre le panthéisme qui est au fond, ou au bout, de la doctrine de l'analogie ⁴. Mais en tout cas, Michelet consulta *L'Atlas* joint au *Traité*, et publié par Gerbe et Meunier, comme il connut « les planches excellentes (A., 178) du livre

1. POUCHET, avait publié en 1847, in-8° avec atlas sa *Théorie positive de l'ovulation spontanée et de la fécondation des mammifères et de l'espèce humaine*.

2. LUCAS, cité Am. XVII, etc., cf. plus loin sur l'Hérédité, avait publié en 1847 ses 2 vol. in-8° : *Traité philosophique et physiologique de l'hérédité naturelle dans les états de santé et de maladie du système nerveux, avec l'application méthodique des lois de la procréation au traitement général des affections dont elle est le principe*. (Paris, Baillière.)

3. Cf. dans les *C. R. et Mém. de l'Acad. des Sciences* (années 1852-1854) ces travaux édités depuis (Bibl. nationale, Sp. 6441 et S. 25224).

4. COSTE, *L'Embryologie comparée*, t. I, p. 265, note : « Pour conclure d'une manière si hardie de ce qui se passe chez les végétaux à ce qui a lieu dans l'homme ne faut-il pas admettre la doctrine panthéistique, que tout est dans tout ? »

de Bourgéry ¹ » ; et c'est tout ce qu'il faut pour « reculer » d'épouvante devant une « matrice » qui « pleure le sang ». Du traité de physiologie de Burdach ², Michelet ne cite (Ins., 317) également que le livre II, chapitre III (sans nommer le livre d'ailleurs) ; mais si l'on se réfère au chapitre, on voit qu'il s'y agit « des effets produits dans l'organisme par la procréation » ; si l'on lit les emprunts de Michelet à ce monument de neuf volumes, on voit qu'ils tiennent en quelques lignes (A., 150) qui glorifient la maternité, et qui sont d'ailleurs nettement contradictoires avec une assertion de M^{me} de Gasparin (citée p. 29 du même ouvrage). Ce qu'il faut à Michelet, ce sont des maîtres qui montrent la femme toujours maternelle, la maternité toujours héroïque, l'héroïsme toujours douloureux ; tous ces concepts se résumaient dans un mot, l'ovologie, science ancienne, puisque de Graaf et Purkinje en avaient posé les bases, mais rajeunie par des auteurs alors récents que Michelet cite avec dévotion, probablement d'après Burdach et Coste : Baer ³ et Négrier ⁴, puis Pouchet, puis Duvernoy, dont il est plus difficile d'identifier l'œuvre visée par lui ⁵. Mais Michelet est indifférent à la science pure : les emprunts qu'il fait (A., 397-398), à Raciborski ⁶, ou même à Robin, son ami (A., 398-403 ; O., 304 ; Mer, 424 ; Ins., 112), sont également caractéristiques à cet égard : c'est un « micrographe » qu'il cite, mais c'est en philosophe qu'il le commente ⁷. Autant Michelet néglige le contenu scientifique de tels travaux, ne nom-

1. BOURGERY, *Traité complet de l'Anat. de l'H.*, comprenant la médecine opératoire, t. VIII, Embryogénie.

2. G. BURDACH, *Traité de Physiologie considérée comme science d'observation*, trad. Jourdan, IX vol., 1838-1841, Paris.

3. BAER 1827 (Am., 397) : sans indication d'ouvrage ; mais sa lettre sur l'œuf des mammifères, de ovi mammalium et hominum genesi, date de 1827 en effet ; BURDACH le cite p. 101 de son vol. I.

4. NÉGRIER, cité par COSTE, *op. cit.*, p. 195 « a le premier reconnu qu'il y avait coïncidence entre la rupture des vésicules de Graaf et les époques menstruelles. » Ses *Recherches anat. et physiologiques sur les ovaïres de l'espèce humaine* parurent en 1840, à Paris. Michelet ne nomme pas l'ouvrage.

5. Il s'agit peut-être des *Fragments sur les organes de génération de divers animaux* (pp. 105 à 299 des *Mem. de l'Acad. des Sc.*, t. XXIII, ann. 1853).

6. D'origine polonaise, RACIBORSKI a exercé la médecine avec éclat en France. Gynécologiste distingué, il a publié un *Traité de la menstruation* 1868, un *Traité du rôle de la menstruation dans la pathologie*, 1856, et une *Etude de la puberté et de l'âge critique*, etc., 1843. Michelet n'aurait pu connaître que ces deux derniers ouvrages, les premiers en date. Mais il semble citer de seconde main l'auteur.

7. On ne sait si MICHELET fait allusion au *Traité de chimie anatomique et physiologique, normale et pathologique ou des principes immédiats qui constituent le corps de l'homme et des mammifères*, 3 vol. in-8° atlas, Paris, 1853 ; ou à ses articles de la *Revue de Zoologie*, 1845, et sq. ; ou aux *Annales des Sciences naturelles*, 1847 et sq.

mant même pas, ignorant sans doute ceux de Martin Saint-Ange ¹, autant il se passionne pour ce qui concerne les destinées de la femme et le culte qu'on sait lui rendre. Ses règles sont-elles reconnues pures, et très pures, comme il sied au phénomène essentiel de cette « religion » ? tout est là ; Bouchardat, Denis, disent oui : on les loue ; Innocent III et un « médecin de Lyon » disent non (A., 390) où ? peu importe ! on les blâme ².

Pour le livre de *La Mer*, les vraies « sources » de Michelet sont encore les livres des auteurs qui ont cherché, deviné, ou affirmé la vitalité de la mer, sa tendresse immense pour nous, la fluidité de ses énergies où couve la Nature, l'intarrissable trésor de son sein palpitant. Ross et Peary ne sont pas consultés sur tous les secrets de leur « voyage vers le pôle arctique dans la baie de Baffin » ³, mais « sur la découverte de coraux vivants à mille lieues sous la mer glacée » (Mer, 122, cf. 35 et 420) ; Ehrenberg est admiré, non tant comme historien ⁴ de la Nature que pour sa foi dans la perfection des infiniment petits (Mer, 131), ce qui le

1. *Mém. Acad. des Sciences*, ann. 1856, t. XIV : Sur l'appareil reproducteur dans les cinq classes d'animaux vertébrés, au point de vue anatomique, physiologique et zoologique. »

2. On se demande à quel acte, à quel écrit d'Innocent III l'auteur de *L'Amour* a songé. Entend-il faire allusion aux précautions prises par ce pontife contre le mariage des clercs et contre la laïcité des juridictions dont ils dépendent, coutums non moins sévèrement condamnées que le relâchement de leurs mœurs ? Il semble cependant que le pape Innocent III (cf. LUCHAIRE, *Innocent III* t. I, pp. 99 sq.) n'ait agi qu'en considération de principes constitutionnels. Michelet veut-il parler de la sévérité d'Innocent III contre le mariage de Marguerite, fille de Philippe de Flandre, mariage qu'il fit annuler par le concile de Latran, car l'« époux » canoniquement inhabile au mariage était le clerc Burchard d'Avesnes ? Rien de plus semblable au prétendu anathème contre la pureté de la femme ne saurait être découvert dans la savante *Histoire du Pape Innocent III* de HURTER 1839-1842 (protestant). En revanche, on peut voir chez les historiens de ce glorieux pontificat (cf. ROHRBACHER, *Histoire de l'Eglise catholique*, t. IX, p. 68) quelle énergie déploya le pape en faveur d'Ingelburge contre Philippe-Auguste. « Où trouverez-vous, écrivait le pontife au prince, une personne plus pure ? Le témoignage public ne la désigne-t-il pas comme une sainte ? » Il est regrettable que Michelet n'ait pas dit où, dans quelle circonstance, en quel lieu, ce défenseur de tant de causes, et de la pureté du mariage en particulier, aurait trouvé le temps de déclarer impur le sang de la menstruation.

3. Le récit de ce voyage parut en 1819 (1 vol. in-8° et une carte). — DEFAUCONPRET le traduisit en 1835. — John Ross publia entre 1829 et 1833, en anglais, la relation d'un second voyage.

4. Il l'était au sens complet du mot pour ses travaux « sur la question des fouilles microscopiques » ; MICHELET les cite à vrai dire mais il ne paraît pas avoir lu ses *Mikrogeologische Studien*, qui du reste n'étaient pas toutes publiées quand parut *La Montagne*, ni son *Traité des infusoires considérés comme organismes complets*, 1838 ; Michelet se réfère à un article des *Annales des Sciences naturelles*, qu'EHRENBERG publia en 1834, et la citation n'est pas dans *La Mer*, mais dans *L'Insecte*, et comme un raccord (notes et éclaircissements, p. 376. — EHRENBERG est encore cité Mo., 126.)

fait surnommer « le père des atomes » et surtout pour son dévouement à la cause de la « génération spontanée » (Mer, 423). On se demande si Michelet avait lu *L'Ichthyologie analytique* de Duméril¹ ; d'autres naturalistes considérables comme Trembley sont complètement ignorés de lui ; il n'a rien emprunté pour son chapitre des polypes à cet auteur dont Milne-Edwards² a loué les études sur les zoophytes :

Blainville, le plus consciencieusement étudié de tous les savants que Michelet nomme, le plus authentiquement traité en savant, Blainville dont Michelet connaît et nomme la *malacologie*³ (Mer, 423) et qu'il qualifie de « sévère » et de « très exact » (Mer, 176), Blainville qu'il cite encore plusieurs fois (Mer, 129, 152, 153) est en réalité paraphrasé et traduit (Mer, 176) comme un philosophe. Il se considérait du reste comme tel, et Flourens le louait comme tel : « sa philosophie n'a qu'un principe, la continuité. Chaque être, dans le globe que nous habitons, tient à tous les autres, et ce globe lui-même à tous les globes⁴. » Blainville, partisan d'un monisme vaste et vigoureux, correspondait aux vœux secrets de Michelet, et se montrait d'autant plus digne de l'inspirer qu'il avait, par là-même, ostensiblement rompu avec l'illustre partisan des créations successives, avec le savant et religieux Cuvier : « M. de Blainville veut une création unique et simultanée ; une population première et complète, soumise à des extinctions incessantes... »⁵ ; et, l'opposant à Cuvier pour la méthode comme pour la foi, Flourens ajoute : « M. de Blainville prend un grand fait, qu'il transforme en principe : le fait de l'unité du règne ; et de l'unité du règne il conclut hautement l'unité de la création. C'est toujours, d'un côté, la marche expérimentale, avec son procédé sûr et ses résultats incertains » (allusion à Cuvier) ; « c'est toujours, de l'autre, la marche dogmatique, avec son résultat présenté comme certain, mais obtenu par un procédé qui n'est pas sûr. » Voilà le véritable guide de Michelet dans *La Mer*. Mais c'est l'Allemand Hartwig qui a suggéré à Michelet l'idée d'où *La Mer* est issue : « avant ces belles découvertes (sur la vitalité de la

1. Cf. *Mém. Acad. des Sciences*, ann. 1856, t. XXVII (502 pages).

2. P. 18, 19, vol. I, *op. cit.*

3. Le titre exact est : *Manuel de Malacologie et de Conchyliologie*, par H. M. DUCROTAY DE BLAINVILLE, Paris, F. Levrault, 1825, 2 vol., in-8° dont un de planches.

4. Il édita son *Histoire des Sciences et de leurs progrès comme base de la philosophie* (leçons de la Sorbonne) de 1839 à 1841 (2 vol.) (Paris, Maupied). Deux autres volumes suivirent. — Cf. FLOURENS, *Acad. des Sci.*, t. XXVII, 1860.

mer), on ne pouvait entreprendre le livre de *La Mer*. Celui de H. Hartwig en fut le premier essai ¹. Pour moi, j'étais encore loin de cette idée lorsqu'en 1845, préparant mon livre du *Peuple*, je commençai en Normandie l'étude de la population des côtes ». L'étincelle fut donc jetée par Hartwig ; Blainville alimenta d'arguments ce foyer de vitalisme universel. Il ne manquait qu'un souffle pour entretenir la flamme : l'Américain Maury l'a fourni, « Maury, ce poète de la mer, qui en a résumé les lois et qui a fait plus encore : car, par la force de son cœur et par l'amour de la Nature, autant que par le positif de ses résultats, il a enlevé le Monde (Mer, 52 ; cf. Ins., 379, 376). » Maury (cité également Mer, 34, 53 sq. et 301, 302) avait provoqué l'enthousiasme de Michelet en délivrant la mer de tout ce qui la rend inconstante et redoutable : le caprice apparent de ses flots, le vertige de ses tempêtes, l'imprévu de ses courants. Tout, en elle, grâce aux observations de Maury, s'agence en un système de lois : le hasard fait place à l'intelligence. La mer devient non seulement une personne, mais une bienfaitrice méconnue en qui palpite une âme. Du moins est-ce ainsi que Michelet l'interprète : en réalité, Maury est un directeur d'observatoire qui, ayant recueilli patiemment des milliers d'observations répondant à un questionnaire ² composé et distribué non sans sagacité, a pour ainsi dire créé ce qu'on nomme aujourd'hui l'océanographie. Directions des courants, lignes des isothermes, circulation des vents, zones d'habitat des éléments de la faune, tout rentre dans un cadre ; le vent que la duègne de l'infante, chez Victor Hugo, dérobe aux princes comme le seul objet qui leur résiste, l'insaisissable atmosphère devient l'« agent régulier et invariable de la Nature qui obéit aux lois de son constructeur comme une machine à vapeur obéit à son mécanicien » ³ ; et *L'Atlas* qui accompagne le texte de Maury schéma-

1. C'est le livre intitulé *Das Leben des Meeres*, Frankfurt, 4^e édit., 1859. Trad. en anglais, *The sea and its living wonders*, 2^e édit., London, 1861.

2. Voir pour les courants et la « circulation générale de l'atmosphère », p. 16-17 et, pour les profondeurs, pp. 139 à 190 de ses *Explanations and sailing Directions to accompany the wind and current Charts*, 4^e éd., Washington, Printer, 1852. (L'auteur est M.-F. MAURY, U. S. N., « superintendent of the national observatory »).

3. Cf. M.-F. MAURY, *Géog. phy. de la mer*, trad. par P.-A. Terquem, prof. d'hydrographie, Corréard, 1858, ouv. accompagné d'un atlas de 13 planches. C'est dans le même esprit que Michelet commente les spécialistes de l'étiologie des tempêtes qui ne lui procurent (Mer, 292-294) qu'un opulent vernis d'érudition ; mais c'est à peine s'il les connaît, estropiant leurs noms, et taisant ceux de leurs œuvres. Le contenu de leurs travaux n'était pas négligeable. ROMME est l'auteur d'un *Tableau des vents, des marées, et des courants observés*

tise cette science des courants et des brises, capte les chevaux des tempêtes et trace sur la fluidité du monde leur piste gigantesque. Mais Michelet n'y prend pas garde, pas plus qu'à ces correspondances nombreuses que le zèle religieux de Maury découvre entre la Bible et la science ¹. Ce rival de Cuvier est traité comme un émule de Blainville, parce que l'univers est par lui vengé d'un vague reproche d'hostilité inclus dans les périls des mers, et qu'une telle hostilité des éléments est assurément incompatible avec un naturalisme moniste. Pour Michelet, l'œuvre de « son cher Maury » (Mer, 301-302) consiste dans une réconciliation du grand Tout avec l'homme, e'est-à-dire avec ce fragment pensif de Lui-même. « Lorsque les yeux de l'esprit ont sondé l'espace et la profondeur, le danger disparaît pour l'homme... dirigé par les cartes de Maury, il trace sa route sur la mer en sécurité. Cela est simplement sublime. La tempête n'est pas supprimée. Mais ce qui l'est, c'est l'ignorance, c'est le trouble et le vertige qui fait l'obscurité de ce péril... Grande, très grande sécurité, de conserver l'esprit lucide, l'âme en pleine lumière, résignée aux effets quelconques des grandes lois divines du monde qui, au prix de quelques naufrages, font l'équilibre, le salut. » Voilà ce qui est essentiel. Et c'est dans ce but véritablement religieux, mais religieux comme le panthéisme, que le livre de *La Mer* est écrit. Le grand géologue Lyell, que Michelet connaissait puisqu'il lui attribue (Mer, 423) deux géologies ² est exploité suivant la même méthode que Maury. Ce qui le signale à la reconnaissance de son interprète passionné, ce n'est pas sa science ; c'est qu'il a jugé invraisemblable « que la force créatrice qu'on trouve en tout être du globe soit refusée au globe même ».

Reste *La Montagne*. Ce dernier ouvrage du naturaliste nous

sur toutes les mers du globe, 2 vol. in-8°, Paris, 1806. — BRANDE, qu'il faut lire Brandes, était l'auteur d'une *Dissertatio physica de repentinis varietatibus, impressione atmospheriae observatis*, Lipsiae, 1826 ; — REDFIELD avait publié : *Obs. on the storm of dec. 1839* (U. S. A.) 1840, broch. in-8° ; — REID, *The progress of the development of the law of the storms and of the variable winds with the practical application of the subject of the navigation*, 1838 ; — PELTIER avait écrit un *Essai sur la coordination des causes qui précèdent, produisent et accompagnent les phénomènes électriques* : *Mém. Acad.*, Bruxelles, 1826, broch. in-4° et en 1840 l'ouvrage auquel Michelet fait allusion : *Obs. et recherches expérimentales sur les causes qui concourent à la formation des trombes*, 1 vol. in-8°, 1840.

1. MAURY, *Géogr. physique de la mer*, pp. 126, 140, 141, 143, de la traduction.

2. LYELL avait publié à Londres un *Manual of elementary geology*, 640 p., chez Murray, précédé par ses *Principes de Géologie ou illustrations de cette science*, dont la traduction en français date seulement de 1873 (par GINESTON) ; — *Les Eléments* ont été traduits en 1839 par M^{mes} Tulli et Meulien « sous les auspices de M. Arago ».

fait voir mieux que tous les autres ce que Michelet demandait à ses modèles, ce qui l'inspirait en eux, ce qu'ils éveillaient en lui. Les exemples qu'il en extrait, et qui ne sont souvent que la projection de ses propres désirs, nous révèlent, là surtout, en quoi il prétendit exceller. *La Montagne* est le plus vaste ouvrage du naturaliste ; on ne sait ce qu'il omet d'y parcourir. Géologie, botanique, ethnographie, économie sociale ¹, tout y rentre. *La Montagne* est un vrai kaléidoscope des sciences, une nomenclature infatigable de savants : quelques-uns de ces savants sont illustres, ce ne sont d'ailleurs pas ceux que Michelet nomme ainsi ² ; mais les plus illustres n'y laissent aucune empreinte. Quelle idée se ferait-on de leurs œuvres par la citation qui en est faite ? et quel changement subirait *La Montagne* si les noms de Lyell (Mo., 125 et 371), d'Agassiz, de Desor, de Tyndall ³, si leur trace même en était bannie ?

Les autorités de *La Montagne* ne sont point invoquées au nom de la science, cela est plus évident encore que dans les œuvres antérieures. Certains noms ne sont même pas des noms de savants. Autrement sérieuse et profonde est l'empreinte, sur l'auteur de *La Montagne*, des vrais amants du glacier et du mélèze, des ascensionnistes comme Saussure et comme Ramond, cités comme tels (Mo., 370), et qui sans doute avaient fait autre chose que de grimper ⁴, mais dont le principal titre de gloire est d'avoir été des fervents et des familiers de la montagne. Tel était aussi Tschudi ; Michelet le connaît mal, puisqu'il l'appelle

1. Le « bel et curieux » Atlas (Mo., 197) de ZALESKI désigne une œuvre d'économiste : *Atlas containing ten maps of Poland*, avec tables ethnographiques, paru en 1859.

2. « L'illustre » HOOKER (Mo., 381), auteur de *Flora borealis americana*, London, 1829, 2 vol. in-8°.

3. En ce qui concerne AGASSIZ, Michelet fait allusion, sous le titre elliptique d'*Etudes*, 1840, aux *Etudes sur les Glaciers*, parues en 1840 ; la réédition de 1847 porte : *Système glaciaire, ou Recherches sur les glaciers*, par AGASSIZ, GUYOT, DESOR. — Michelet en parle comme d'un livre « capital » (Mo., 33, 367). — DESOR avait publié seul des *Excursions et séjours dans les glaciers*, 1844, Neuchâtel. — Il est possible que Michelet le cite de seconde main (Mo., 368) : il ne dit pas ce qu'il lui doit. — TYNDALL enfin, cité Mo., 355-368, a débuté en effet dans la science par *The Glaciers of the Alps*, 1860, Londres, trad. en français seulement en 1874, après la mort de Michelet.

4. H.-B. SAUSSURE avait publié son *Voyage dans les Alpes*, 4 vol., Genève, 1786 (vol. I-II) 1796 (vol. III-IV) et sa *Relation abrégée d'un voyage à la cime du Mont Blanc*, 1787 (in-12, 1790) ; mais aussi un Agenda ou tableau général des observations et recherches pour servir de base à la théorie de la terre. Extr. du *Journal des Mines*, 1796. ouvrage dont ELIE DE BEAUMONT, *op. cit.*, p. 43-44, a dit que, « malgré son titre modeste » il « présente le recueil méthodique de toutes les questions que le géologue, le météorologiste et le physicien peuvent se faire de leurs voyages dans les différentes parties du globe. »

« le docteur Tschudi » (O., 315) et qu'il s'éprend de « sa belle âme allemande », alors que Tschudi n'est pas docteur, et qu'il est Suisse ¹, mais il l'apprécie (p. 55, 238, 370 de Mo. ; 300, 309, 311-315 de O.) pour ses descriptions fraîches et poétiques, pour ses impressions de la nature, pour cette concentration des frais échos de la montagne et pour cette espèce de reflet de ses virginités, autrement sensibles dans son œuvre que la probité même et la minutie de l'observation et du document. Telle est l'influence de « ce docteur » sur Michelet que, en le lisant, il décide son voyage : c'est à cause de lui qu'il sollicite l'accueil du « sanctuaire de la flore des Alpes » (Mo., 238).

Michelet attribue à deux autres écrivains de langue allemande une grande influence sur lui ; ces deux auteurs sont Schlagintweit ² (Mo., p. III) et Schacht ³. Mais l'influence du premier ne dut pas être si profonde que Michelet le dit : d'abord, il orthographie mal son nom, l'appelant Schlagenweit, ce qui n'est pas le signe d'une grande intimité de relation avec l'auteur, ni avec l'œuvre. Ensuite, il ne paraît avoir consulté Schlagintweit que comme botaniste, le citant avec Schlacht comme un guide expérimenté de la montagne et de « sa forêt ». Or, Schagintweit n'est botaniste que dans le chapitre XVIII de son ouvrage, lequel chapitre a été édité à part. Il est donc vraisemblable que Michelet n'a pas connu l'ouvrage, auquel il n'emprunte manifestement rien.

Quant à Schacht, Michelet l'a « lu avidement » (Mo., 381). Mais si Schacht est un botaniste scrupuleux, d'esprit aussi scientifique que Schlagintweit, rigoureux dans sa méthode, probe dans ses analyses, au point d'avoir mérité de Humboldt, au dire de son traducteur, le titre formidable de « *plus grand* naturaliste du siècle », Schacht encadra son ouvrage entre une introduction et une conclusion bien propres à séduire un apôtre panthéiste de la Nature : « la Nature a mis une égale perfection dans chacune de ses œuvres, dans les plus petites, comme dans les plus grandes.

1. Frédéric DE TSCHUDI, *Les Alpes*, descript. pittoresque de la nature et de la faune alpestres, trad. française, Berne et Strasbourg, 1859 de *Das Thierleben der Alpenwelt*, Leipzig, 1861 (6^e éd.) ; cf. p. 156 de la trad. « Nos voisins d'Allemagne » ; et p. 155 : « L'Allemagne a sur notre pays l'avantage... »

2. L'ouvrage de SCHLAGINTWEIT s'intitule : *Neue Untersuchungen über die Physikalische Geographie und Geologie der Alpen*, Leipzig, 1854. Le ch. XVIII, édité à part, constitue une brochure qu'on peut encore consulter à la Biblioth. du Muséum : *Die Grenzen der Vegetation nach der Höhe*, BB 891.

3. SCHACHT, *Les Arbres*, étude sur leur structure et leur végétation, trad. fr. par Morren, 1862 (Liège), p. 111.

La loi qui gouverne » les infusoires « loi fatale et immuable, est la même pour la création entière », telle est sa profession de foi initiale, et sa fin est empruntée au traité théologico-politique de Spinoza : « Rien ne se fait dans la Nature, qui contredise ses lois générales et rien ne se fait qui ne s'accorde avec elles ou qui n'en découle, car tout ce qui se fait se fait par la volonté de Dieu et en vertu de ses décrets éternels. En d'autres termes, tout ce qui se fait, se fait en vertu de lois et de principes qui cachent une nécessité éternelle et une vérité, quand même celles-ci ne sont pas dévoilées. »

Ainsi, dans *La Montagne* (Mo., 202-203) comme dans *La Mer* (Mer, 423) c'est la vie que Michelet cherche et trouve, c'est elle qu'il salue et qu'il glorifie. Tous ses modèles l'y poussent. Il ne leur demande que cela.

Quoi ? dira-t-on peut-être, même quand il traite de la Nature en historien ? Assurément, et surtout alors. Traiter la Nature en historien, c'est la considérer de plus haut, c'est embrasser les phénomènes sous un angle immense, c'est perdre de vue leur détail pour contempler leur suite et leur plan. C'est substituer à leur analyse leur synthèse. Michelet ne connut certainement que de nom Cuvier et Buch, historiens tous deux, créateurs, l'un de la paléontologie, l'autre de la géologie ; tous deux, de la préhistoire. C'est à travers l'œuvre d'Elie de Beaumont qu'il entrevit la leur¹ : Elie de Beaumont avait été son condisciple, et il semble se référer² à ses ouvrages (Mer, 31). Or il en parle comme d'un historien ainsi que de Buch : « Ce n'est pas à l'historien d'expliquer les Pyrénées, écrit-il dans *La Montagne*, page 94 : vienne la science de Buch, d'Elie de Beaumont. Ils y étaient eux, et moi je n'y étais pas, quand la Nature improvisa sa prodigieuse épopée... »

Mais ces historiens sont des philosophes, ainsi que Humboldt,

1. BUCH ne fut édité en français que de 1867 à 1885 par G. Reimer (5 vol. in-8°). Mais Elie de Beaumont le cite *In Leçons de géologie* (t. I, p. 26-27). Et Michelet connut Elie DE BEAUMONT non seulement à Charlemagne, mais dans la maturité de son âge. Cf. MONOD, *Revue bleue*, loc. cit.

2. Peut-être à ses leçons de géologie pratique, dont le premier volume, paru en 1845 chez Bertrand, à Paris, chez Levraut à Strasbourg, date de 1845 ; quant au t. II, il n'a été publié qu'en 1869, d'après quelques leçons professées en 1843-1845 mais le seul ouvrage d'Elie de Beaumont que Michelet cite expressément est son *Système de Montagnes*, du Dictionnaire d'Orbigny. Un savant des plus illustres a consacré à Elie de Beaumont une monographie pleine de louanges (J. BERTRAND, *In Mém. Ac. des Sciences*, ann. 1877, XXXIX, pp. ix-xxxvi). Il est piquant de constater que le même Joseph BERTRAND a sévèrement contesté la valeur de MICHELET en ces termes : « Michelet n'employait pas la méthode scientifique (*Réforme sociale*, t. XXXVI, n° 60, 16 juill., 1^{er} août 1898, p. 120). »

l'un des auteurs les plus souvent cités de Michelet. Il est d'autant plus intéressant de reconnaître chez Elie de Beaumont un goût prononcé pour les vastes synthèses, que le savant déclarait lui-même que la géologie était peu avancée. Il l'opposait, dans une page originale, à l'astronomie, comme la chasse à la pêche : l'astronomie, disait-il, en substance, guette les faits, c'est-à-dire les astres, à leur passage ; la géologie va les quérir, comme le chasseur (p. 29 de ses *Leçons de géologie*, t. I). Mais, nonobstant l'état embryonnaire de la science à laquelle il s'était donné, Elie de Beaumont préférait les génies synthétiques, les grands historiens de la Nature, aux subtils analystes qu'il appelait, un peu dédaigneusement, les créateurs de la « géognosie ». Les constructeurs de systèmes, les hommes capables de vues d'ensemble, comme Ampère, Cuvier, Buch, et surtout Buffon, le « colosse » étaient par lui loués sans réserve (*ibid.* p. 26-7) ; les autres (Saussure, Pallas), quoique estimés, n'étaient pas admirés : seul parmi ces derniers, Werner trouvait grâce, parce qu'« observateur aussi, mais dans un cercle assez restreint », il « exerçait plutôt la puissance de son génie sur la classification et la coordination des observations ».

Buch était de l'espèce de ces savants philosophes, et philosophes en tant qu'historiens. Flourens ¹ l'a loué pour ses nombreux « aperçus de génie », pour mainte « conception » par laquelle il a confirmé ce qu'Élie de Beaumont appelait, chez Buffon, des « idées très saines », des « instincts extrêmement justes » ². Or, tous les aperçus de génie mentionnés par Flourens concernent véritablement l'histoire du monde : « une de ses vues fécondes, remarque Flourens, révèle à un grand géologue de nos jours, à celui qui par ses travaux propres a rallié les travaux de M. Cuvier à ceux de M. de Buch, à notre illustre confrère, M. Elie de Beaumont, le premier germe de sa théorie savante de l'âge relatif des montagnes ».

Humboldt, le plus grand naturaliste peut-être de cette époque, dont Michelet n'était pas sans se réclamer à maintes reprises (Mer, 422 ; O., 292 et 38 ; Mo., 124 et 155) marquait par tous les moyens ses préférences pour les larges synthèses. Il empruntait son épigraphe à Pline, et cette épigraphe est claire : « naturae

1. FLOURENS, t. XXVI des *Mémoires de l'Ac. des Sc.* (Institut impérial de France). Le même tome contient une liste éloquentes des œuvres de Léopold DE BUCH.

2. ÉLIE DE BEAUMONT, *op. cit.*, p. 21.

vero rerum vis atque "majestas in omnibus momentis fide caret, si modo partes ejus ac non totam complectamur animo ». Dans cet ouvrage ¹ « qui embrasse beaucoup de choses,... rien ne doit troubler l'impression de l'ensemble » ; le ciel même rentrait dans un tout plus vaste que lui, et l'étude du ciel n'était pas mécanique céleste, mais « uranologie ». L'homme était englobé dans ce tout avec ses mœurs et ses langues, avec « le libre développement » de « ses forces morales ». V véritable héritier de Buffon par cette « façon de penser en grand », Humboldt méritait qu'Elie de Beaumont dît de lui qu'il avait « pris possession du globe au nom de la science » ².

Parmi ces historiens philosophes, une mention spéciale doit être réservée à Candolle. Loué par Michelet en maints endroits (Mo., 260-261, 332) avec la référence de la page, ce qui est tout à fait exceptionnel dans les citations de Michelet ³, Alphonse de Candolle s'est montré historien dans le chapitre xxvi de sa remarquable *Géographie Botanique*, par la perspicacité avec laquelle il a daté l'apparition de certaines espèces végétales. Mais ce grand historien de la Nature ne dédaignait aucune des sciences qui peuvent converger vers son but, puisqu'il écrivait dans sa préface (*Géogr. botanique*, 1855, Genève ; préf., p. xxi) : « Les zoologistes trouveront peut-être quelque intérêt à voir comment un botaniste envisage la définition de l'espèce, les modifications actuelles et antérieures qu'elle peut éprouver, l'origine probable et la répartition première et successive des espèces et des genres ou familles de notre époque. Je suis revenu souvent sur ces questions d'une importance majeure... et je les signale particulièrement aux personnes qui aiment la philosophie de l'histoire naturelle. C'est par là que nous touchons aussi à la géologie et à l'histoire des êtres organisés des époques antérieures, c'est-à-dire à la paléontologie... Après l'histoire géologique du règne végétal, est venue l'histoire pendant l'époque actuelle, depuis quelques milliers d'années. Elle se lie sous certains rapports avec l'histoire de l'homme. Il est intéressant pour un historien » (c'est Candolle qui souligne) « de savoir comment les espèces cultivées étaient réparties à l'origine. Il trouvera dans ces faits une des causes des

1. HUMBOLDT, *Cosmos*, IV vol., trad. Faye, chez Gide, Paris, 1846 ; cf. t. IV, p. 1 ; t. I, p. 428-432.

2. ELIE DE BEAUMONT, *op. cit.*, p. 27.

3. Par contre, Michelet ne cite même pas LECOQ, dont les *Etudes sur la Géogr. botanique*, non moins classiques, étaient purement analytiques (9 vol., 1854-1858, Baillière).

marches de la civilisation, et, dans les cultures communes à certains peuples, une preuve... de leurs migrations les plus anciennes ; comme par la diversité des cultures primitives la preuve d'une séparation complète et prolongée entre les anciens peuples ». Voilà bien des concepts historiques, et voici avec quel esprit philosophique l'illustre botaniste entendait les former : dans son appendice, où il indique la méthode à suivre pour rechercher les procédés de perfectionnement de la géographie botanique il déclare que les documents doivent être demandés aux physiiciens et météorologistes, aux géographes et géologues, aux botanistes et physiologistes, aux botanistes descripteurs, voyageurs, forestiers, et aux érudits dans certaines langues anciennes. Tel était le cadre vraiment encyclopédique que ces naturalistes rêvaient pour l'histoire de la Nature.

Mais le mot et la doctrine de l'évolution ne sont-ils pas le plus éloquent, le saisissant témoignage de cette puissante synthèse des sciences dans une compréhension à la fois historique et philosophique de la Nature ? Sur Michelet lui-même, l'influence des transformistes a été grande, en fonction de leur philosophie : en plus d'un endroit, Lamarck a été préféré à Buffon, cependant signalé comme historien de génie (HF., XVIII, préf., 13) : mais Lamarck est le démocrate de la Nature (Mo., 125 et Mer, 151) tandis que Buffon est comte¹. C'est Lamarck qui comprend le peuple des infusoires et qui les émancipe : nouveau Sieyès, il se dit qu'ils ne sont rien, et qu'ils doivent être tout. Le comte de Buffon n'a pas su niveler tout, confondre dans une seule pâte tous les éléments de l'univers, les identifier dans la durée par leurs transmutations (cf. HF, XVIII, 368), les identifier dans l'espace en un seul et « bel animal, la Terre » (Mo., 127). Ce monisme s'inspirait du roturier Lamarck : « nous nous sommes mis en quête, écrit Michelet, demandant à chaque chose, histoire ou histoire naturelle : « qui es-tu ? — je suis la vie ! » (Mer, 152 ; cf. *ibidem*, p. 217, les races d'animaux étudiées comme des races d'hommes.)

L'aversion que Michelet témoigne à l'égard de Buffon pour se rapprocher de Lamarck, il la manifeste en géologie à l'égard de Cuvier (HRé., X, 69 sq. ; Mo., 94) pour se rapprocher de Buch,

1. La « réaction dédaigneuse de Buffon » ne doit pas faire oublier Réaumur (*Insecte*, p. 375). — Si Buffon a fait des « observations très exactes », c'est qu'il s'adressait pour choisir ses documents à des « hommes spéciaux..., gens de tous métiers. » (O., 294).

de Beaumont ; or que reproche-t-il à Cuvier ? d'avoir été dualiste, déiste : « cet ingénieux Cuvier... interdit par son exemple toute spéculation sur la transformation des espèces, le mouvement spontané de la vie, réduisant l'histoire naturelle à l'étude de la corrélation des formes... ces travaux, tout ingénieux qu'ils fussent, supposaient que la vie attendait tout de l'ouvrier unique, et ressemblaient un peu à la constitution de l'an VIII où tout se faisait par l'action d'un seul ». (HRé, X, 69-70). En apparence, ce texte plaide en faveur d'un conseil multiple, d'un sénat de la nature où tout se fait par le consentement de plusieurs ; mais en réalité ce plusieurs est un tout : « c'est le fleuve vivant qu'avait montré Lamarck, opérant sur lui-même », toujours le dieu des panthéistes qui, selon le poète, « s'accomplit tout seul, artiste, œuvre et modèle »¹. Ce fleuve « s'arrêta quelque temps pendant le règne du grand descripteur » Cuvier, véritable usurpateur contre lequel l'historien de la Révolution proteste avec la même flamme que s'il s'agissait de droit constitutionnel.

C'est qu'en effet l'histoire et l'histoire naturelle, étant toutes deux philosophie, diffèrent à peine, chez Michelet, non seulement de méthode, mais d'objet. Les mêmes lois doivent se manifester, aux yeux émerveillés du chercheur, dans le monde de l'histoire et dans l'histoire du monde ; en géologie comme en biologie, comme en histoire, le naturaliste élit comme guides ceux qui ont foi dans la démocratie universelle, « l'âpre et fiévreux Ramond, ce Français du midi, palpitant de 93 » doué d'« une seconde vue pour voir et deviner les 93 de la terre » (*Éclaircissements de la Montagne*, pp. 370 ,etc.), l'audacieux Elie de Beaumont, Buch et Lyell (*ibidem*), qui n'ont pas « séparé l'homme de la Nature », et qui, savants incontestés, n'ont pas suivi « uniquement leur science hors de toute influence sociale ». C'est « l'âme du XVIII^e siècle qui a conquis la montagne. L'histoire de l'esprit humain explique par le progrès même des méthodes humaines le progrès des sciences naturelles » (Mo., 27). Si le spectacle des révolutions a, comme nous l'avons vu, rendu certaines écoles supérieures aux autres (Mo., 123 et 195), Michelet, de même, se croit mieux prédestiné qu'un autre à la science, ayant su voir dans la nature, comme dans l'histoire, l'efficacité des révolutions, l'infailibilité de l'instinct contre l'autorité des contraintes, la toute puissance de la Nature contre les solutions artificielles et provisoires.

1. SULLY-PRUDHOMME, *Les Destins*.

Un historien seul est qualifié pour s'occuper de la nature si l'apparition de tel organe dans la série animale, sans laisser de correspondre à telle idée éternelle, n'éclot cependant qu'au moment où elle peut se manifester. Telle la justice populaire, qui éclate en 1789, a toujours couvé dans les entrailles du peuple, et telle l'apparition d'un organe dans l'animalité est appelée « le coup d'Etat des bêtes » (Ins., p. 339).

Et seul un naturaliste est digne de façonner les historiens. Quinet¹, le premier, montra à Michelet Niebuhr « éclairant l'histoire romaine par des rapprochements avec toutes les époques de l'humanité antique et moderne » ; et Müller, de Gottingue, « vrai géologue », appliquant pourtant son « analyse pénétrante à l'étude des couches des peuples dans la Grèce primitive ». Puis il s'avisa de remarquer son illustre ami, Edwards, qu'il commença de fréquenter vers 1834², lequel faisait de la biologie un appui pour l'histoire, écrivant son traité des *Caractères physiologiques des races dans leurs rapports avec l'histoire*. Et la méthode, comme l'objet, est identique dans les deux sciences.

Si Geoffroy Saint-Hilaire pénétra si profondément la Nature, sait-on que c'est « par le cœur » ? Il avait sauvé des prêtres pendant la Terreur (HRé., IV, 149, note). « A celui qui avait montré une si courageuse sympathie pour la vie humaine, Dieu accorde pour récompense de pénétrer le mystère de la vie, d'en comprendre les transformations, comme nul ne le fit jamais. Cet héroïsme de tendresse lui révéla la nature, il y pénétra par le cœur. »

Mêmes raisons d'aimer Paracelse (HF., XII, 41) : il « jura qu'il ne lirait plus et se donna à la Nature » ; — ou Lavoisier, (Mer, 113), que l'on félicite, non pas tant d'avoir apporté à la science des résultats précis que d'avoir frayé une échappée à la métaphysique : « Quelle révolution plus grande (HRé., VII, 253-254) que celle qui introduit au fond même de la composition des êtres l'homme jusque-là errant autour ? Il les palpait, il les pénètre ; le voilà dans leur essence, tête à tête avec le Créateur... Que dis-je ? le voilà créateur et devenu lui-même le rival de la Nature ; » — ou encore Bichat, ce génie (HRé., X, 70), « qui eût mieux compris que personne la fluidité des formes vivantes » ; — ou enfin Darwin (HRé., IX, IX) avec qui Michelet se sent lié « par les idées communes, par les intérêts communs » au point que « le détroit sembla déjà comblé ».

1. E. QUINET, in M^{me} E. Quinet, *Cinquante ans d'amitié*, p. 19.

2. MONOD, *Portraits et Souvenirs*, p. 41 ; cf. MONOD, J.M., p. 37, n° 1.

Ainsi la loi de la nature se reconstitue par l'histoire, ou se traite comme l'histoire. C'est également en historien que Michelet raconte les trois âges de la terre (Mo., 128, 131). La reconstitution de l'échelle des êtres (Mer, livre II, et surtout chap. II, début) témoigne d'un soin vigilant pour traiter les âges de la nature comme des époques historiques. Le ton même, l'allure de l'histoire, ne manquent pas à ces épopées scientifiques :

« Serai-je poisson ou mammifère, se dit l'être ; il hésite, il reste poisson à sang chaud, c'est la bonne et douce tribu des lamentins, des phoques ». Ce seul exemple donne la valeur de l'histoire naturelle de Michelet en tant que science d'observation. En deux lignes, il y a quatre ou cinq erreurs. Mais une intention précise (nous ne disons pas : exacte) anime ce beau verbiage : l'intention de prouver que la nature est bonne, et que sa bonté se manifeste sous mille formes, toujours invariable et une, la variété n'étant que dans les contingences et notamment dans le temps.

Michelet s'est donc inspiré des mêmes modèles en histoire naturelle et en histoire.

Historien en sciences naturelles, naturaliste en histoire, il n'a retenu de son temps que les œuvres qui militaient pour le succès de ses principes. La science, entre ses mains, ne s'est évertuée qu'à démontrer par l'exemple des phénomènes biologiques l'excellence et l'universalité de l'infailible Nature, comme l'histoire, à son école, ne s'est efforcée que de révéler la justice et le bonheur en fonction de l'autorité populaire, forme humaine de cette infailible Nature. Historiens et naturalistes favorisent diversément ce parti pris qui anime toute l'œuvre de notre apôtre : il les interprète pareillement. Et les poètes eux-mêmes y collaborent, car la légende n'est pas bannie de l'histoire, si elle correspond à ce que Vico nomme le vrai, plus réel que le certain même (cf. O., p. 59-60, et mythes d'Hercule, de Prométhée, d'Isis, etc., dans la BH., citée plus loin).

IV

Séparer Michelet du mouvement général du romantisme est donc une tâche qu'on aurait peine à réussir. Nous ne pouvons ici qu'indiquer cette conclusion, que nous n'avons pas à fonder sur de longs développements littéraires, obligé que nous sommes d'analyser maintenant le contenu métaphysique de cette œuvre,

dont nous venons d'établir l'unité à des points de vue divers. On a d'ailleurs démontré déjà le romantisme de Michelet (Las-serre, thèse de Paris, 1905). On a également signalé la parenté de Michelet avec certains romantiques (G. Monod. *Musset et Michelet*, *Revue Bleue*, 1910-1911).

On pourrait signaler d'autres analogies du même genre ¹.

Romantique par son goût du symbole, de la lumière, de la couleur, par sa confiance dans les ressources de la rhétorique (prosopopées, hyperboles) ; et de la métrique (rythmes, allitérations, assonances dignes de figurer dans des vers), Michelet est encore romantique par le fond de son œuvre, par son effort pour réaliser par le sentiment ce que l'homme accomplit normalement par l'idée. Son influence a voulu être d'un cœur plutôt que d'une intelligence. (Ins., p. 382, A., p. 387, et p. XXIX de la préface ; Mo., p. II, etc.). « L'oiseau enleva sur son aile la presse et le public. » (Cf. sur l'influence de Michelet, Monod (*Renan, Taine, Michelet*, p. 182, 183 et G. Séailles ; *La Sorcière*, introduction, I, I).

Un des bons effets de cette méthode qui en a eu de déplorables, a été de vulgariser les choses de la science parmi ceux dont le tempérament répugne à les étudier ² et, inversement, de les faire

1. Nous en avons relevé quelques-unes, en constatant que Michelet pouvait être comparé à MUSSET (« Ins. 74 : Chaque jour je mourais et je naissais .. ») Cf. Qu'est-ce donc qu'exister si ce n'est pas mourir ».)

Comparé à MUSSET (*Rolla*, et *il ne faut jurer de rien*, fin, Cf. Mo., 128-131).

Comparé à MUSSET et à VIGNY pour l'expression des forces de la nature (Mer, 45-46).

Comparé à VIGNY. « Tu règnes sur sa vie en vivant sous sa loi. » « Plus elle obéirait, plus elle est sûre de gouverner. » — (A., I, VII, 26. Cf. 59 : « Vivre ta captive afin de devenir ta reine. »)

Comparé à LECONTE DE LISLE (p. 106, Mer, le requin ; cf. O., 49 : « Il dort sur l'orage », et LECONTE DE LISLE, il dort « dans l'air glacé, les ailes toutes grandes ».)

Comparé à Casimir DELAVIGNE, *Les limbes* (Mer, 230).

Comparé à SULLY-PRUDHOMME (Sur le pensionnat, cf. « O mères coupables absentes ! » et A., 210). — (Ins., p. XXIII, introd. « Nous revînmes, rêveurs, et nous entendant sans parler » et « nous revînmes gagnés par un trouble indécible. *Bonheur* IV, Sully Prudhomme ;) — (A., 363 et *Bonheur* IV).

Comparé à BOULHET, (A., 323 : C'est un violon sans âme qui crie sous l'archet. Cf. BOULHET : Tu n'as jamais été dans tes jours les plus rares Qu'un banal instrument sous mon archet vainqueur.)

Comparé à HUGO très souvent (ex. Mo., préface fin : Mo., p. 353, cf. *Masferrer*, *magnitudo parvi*.)

Comparé à LAMARTINE, p. 321 (Mo.).

Comparé à LAMARTINE et MUSSET (p. 74, Ins.).

Comparé à SCHUMANN (*L'Oiseau prophète*) (O., p. 185).

2. Cf. MONTÉGUT, dans ses *Études de la Revue des Deux-Mondes*, publiées en un volume (*Mélanges critiques*, p. 277) : « Que les savants ne rient pas trop de la poésie de Michelet... on ne peut traîner de force le civilisé devant la vérité : il faut l'attirer, l'amorcer, le séduire... »

considérer avec tendresse, avec pitié, par ceux qui habituellement ne les observent que d'un œil sec. Michelet a peut-être exagéré quand il a prédit l'immortalité à son œuvre comme Horace, Ronsard ou Pierre Corneille¹. Mais ce qui est certain, c'est qu'il aura eu une influence de fait ; ce n'est pas par son apostolat qu'il est immortel, ou du moins ce n'est pas par ce qu'il a voulu faire, mais c'est par ce qu'il a fait. S'il a fait faillite à ses engagements vis-à-vis des besoins scientifiques de son temps, il a réussi à entretenir en artiste le culte de la Nature (cf. F. Brunetière, *Evolution de la poésie lyrique*, et d'Haussonville, p. 194 sq. *op. cit.* : « Il a appris ce sentiment tout moderne qui nous fait associer aux événements de notre existence les spectacles changeants du monde extérieur). »

L'influence de Michelet ne saurait être que celle d'un romantique, bien qu'il se soit défendu d'appartenir au romantisme (MJ. 74) et bien qu'il ait paru classique jusqu'au latinisme (ainsi dans DOFL., p. 225 on trouve *âge du féminin*). En réalité Michelet connaît mal les classiques, il montre pour eux une indulgente pitié (HF., XVII, 251, etc.). Il ne pouvait être d'ailleurs foncièrement classique, ayant répudié et renié toute tradition hellénique (MJe., 199). Il a enfin confessé lui-même la part de son « moi » dans son œuvre (A., XXVI), ce qui est assez romantique². Ceux qu'il a directement formés et qui se sont ressentis de son influence sont nombreux. Son ton de prédicateur, sa flamme, la magie de son style mêlée plutôt que combinée avec ses titres scientifiques, le rendaient imposant, séduisant, captivant. Gabriel Monod, jeune, lisait *L'Oiseau* comme *L'Evangile* (lettre à Michelet, publiée par G. Monod lui-même en 1903, dans une brochure consacrée aux noces d'argent de M. et M^{me} R.). Combien d'autres jeunes gens durent boire avec admiration un philtre présenté dans une si belle coupe !

1. Cf. HORACE, Odes, III, XXX, 1. — RONSARD : « Quelqu'un après mille ans de mes vers estonné... ». — CORNEILLE : « Je pourrai... dans mille ans faire croire ce qu'il me plaira de vous, *Stances à Marquise* ». — Cf. MICHELET, *L'Amour*, p. 91 : « On dira dans mille ans : « Oh ! l'œuvre vive et tendre, brûlante encore ! » (Il est vrai que Michelet ne parle pas explicitement en son nom : mais c'est tout comme.)

2. Son *moi* transparait clairement ça et là. C'est l'auteur, c'est toujours l'auteur que l'Histoire de France nous raconte. Voir par exemple HF., XII, p. 39 : « Comment le grand souffle du xvi^e siècle, qui naguère ME donna MON élan de la Renaissance, M'-at-il brusquement délaissé ? Comment, chaque matin, en ME rasseyant à MA table, ME trouvé-je si peu d'haleine, si peu d'envie de poursuivre cette œuvre ? C'est justement parce que J'ai suivi fidèlement le grand courant de ce siècle terrible. J'ai déjà trop agi, trop combattu, etc. »

Tous ne l'ont pas avoué, mais il est aisé de reconnaître la trace de l'œuvre de Michelet chez les artistes qui florissent dans le dernier quart du XIX^e siècle. C'est à son école qu'ils ont tous plus ou moins invectivé le moyen-âge, alors que leurs devanciers s'étaient contentés de le défigurer. S'il y a eu, comme nous le disait le regretté professeur Petit de Julleville dans une de ses dernières leçons, s'il y a eu « un moyen-âge 1830 », il y en a eu un autre, un moyen-âge second Empire, que Hugo et son successeur à l'Académie, Leconte de Lisle, n'ont pas médiocrement vulgarisé ; or, Leconte de Lisle a avoué l'influence de Michelet sur lui : « une fois entré dans les cercles de son Histoire, il n'avait pu se soustraire à la magique puissance de ce nouveau Virgile, et l'avait sans interruption suivi jusqu'au bout, avec émotion et admiration ¹. » Si le *Levrier de Magnus* s'est senti des leçons de Michelet, la *Comète* de la *Quatrième légende* les a vulgarisées aussi. Les *Chansons des Rues et des Bois* (1865) sont un écho de *L'Amour*. Sans doute, si ces poètes ont pris au sérieux les leçons de Michelet, c'est qu'ils « n'étaient pas du métier », comme l'a dit un peu dédaigneusement le professeur Langlois (*loc. cit.*) au sujet du poète Henri de Régnier : celui-ci louait Michelet (*Revue de Paris*, 1898, t. IV) d'avoir « porté la lampe et la clé » dans les archives, comme si Michelet s'était contenté de les éclairer et de les l'hériter, ces archives ! mais il les exploita, et de même il exploita la nature. Et ceux qui s'y sont exercés à son école en ont rapporté un luxe inconscient d'images panthéistiques prises pour des concepts, une habitude de pontifier et une illusion de naturalisme qui les ont affranchis, à l'égard de certaines réalités morales, des plus séculaires pudeurs. Sully-Prudhomme ² et Dumas fils sont là (sans parler des vivants) pour témoigner que « l'héritage d'artiste historien » légué par Jules Michelet fut recueilli précieusement, les héritiers ayant regardé à la patine du métal plus qu'à sa densité.

1. FAGE, *Michelet et Mgr Berteaud*, Tulle, 1895, brochure, in-8°.

2. Cf. pour SULLY-PRUDHOMME la préface que le grand poète a lui-même donnée à la *Bible de l'Humanité* (Ed. Calmann-Lévy), et pour DUMAS fils la préface de *L'Ami des Femmes*, etc.

CHAPITRE III

Examen doctrinal de l'œuvre : les conclusions métaphysiques de cette « histoire naturelle. »

Nous pensons avoir constitué à l'œuvre de Michelet, sous son double aspect, d'histoire et d'histoire naturelle une filiation commune qui en fait l'unité d'inspiration, comme nous avons cru établir son unité d'intention en la qualifiant d'apostolat. Or, qui dit apostolat dit doctrine : que Michelet ait voulu enseigner, cela est manifeste, nous l'espérons du moins : mais qu'a-t-il donc voulu prêcher ? Avait-il vraiment une doctrine ? ou ne trouve-t-on dans son œuvre que des inspirations disparates, des fragments d'idéal rebelles à toute cohésion ? L'on en jugera par la comparaison des leçons suivantes, qui toutes sont détachées de son œuvre : et nous pensons que ces diverses pièces, loin de sembler hétéroclites, paraîtront constituer une armature logique des plus cohérentes.

I

§ I. Ce que Michelet considère avant tout, ou, pour mieux dire, uniquement, dans la Nature, c'est la vie. Non pas que les cristaux et les eaux, les glaciers et les volcans, le laissent indifférent ; mais lorsqu'il s'en approche, il y trouve la vie ou il l'y cherche ; et, s'il ne la cherche pas, il y cherche encore une condition de vitalité.

Physicien ou chimiste, Michelet n'est pas embarrassé pour découvrir la vie dans l'objet de son étude ; magnétisme, électricité sont pour lui des manifestations de la vie. Penché sur les granits glacés du Spitzberg (Mo., I, ch. XII), on le croit égaré : « Monde sombre qui, au premier abord, semble déshérité, vide, un royaume de mort. Mais la vie générale y triomphe au contraire. Les deux âmes du globe, magnétique, électrique, chaque nuit font leur fête dans le désert du Pôle... A l'âme terrestre, magnétique, reine du Nord, l'autre s'est mêlée, l'électrique, la vie de l'Equateur. Elles s'embrassent, et c'est la même âme. »

Géologue et géographe, Michelet n'est que biologiste. Un lac (Mo., I, p. 54,) a pour « mission dans la nature » de « recevoir l'eau sauvage » et d'en « faire l'eau vivante ». « L'eau, c'est de la vie commencée » (Mo., I, p. 44). Le glacier même est chose vivante... il absorbe, mais rejette, etc. (Mo., I, p. 35).

Quant à la mer, mieux encore que les fleuves, elle fait sentir à Michelet « la fermentation, le flot de la vie » (Mer, I, chap. III). Elle est « l'élément universel de la vie » que Bory de Saint-Vincent, Geoffroy Saint-Hilaire, et d'autres, proposaient à la théorie de la génération spontanée comme le type même de la matière « animalisable », la « gélatine de vie » (Mer, I, II, chap. II, —), où l'on admettait que l'inanimé se change en organisme. Michelet acceptait cette théorie comme une explication qui subordonne favorablement à la physique la biologie : « Qui sait, écrivait-il (Mer, I, chap. V, fin), si ce *circulus* vital de l'animalité marine n'est pas le point de départ de tout le *circulus* physique ? Si la mer animalisée ne donne pas le branle éternel à la mer animalisable, non organisée encore, mais ne demandant qu'à l'être et fermentant de vie prochaine ? » De là ces théories sur l'électricité prise comme moyen terme entre l'inanimé et la vie, p. 122, sur les « éléments créateurs » nativement dissous dans la mer ; de là cet examen favorable des théories de Pouchet sur la génération spontanée : Mer II, IX, début). A ces rêveries, que les savants autorisaient par leur confiance dans la génération spontanée¹, Michelet ajoute des symboles : « les parfums sont un magnétisme dans l'amour végétal, c'est sa puissante incantation. (Mo., 255.) La mer a des spasmes qui sont les tempêtes (Mer, I, ch. VI, début), un poulx (id., ch. V); et ses grands courants sont les aortes du globe (id., p. 39). La terre même a un cœur et respire (Mo., I, pp. 164 et 167) ; les montagnes sont articulées (Mo., pp. 43-45) : « Elles enseignent, rendent sensible la solidarité du globe » dont le « souverain organe de vie, d'amour, d'aspiration, se manifeste,

1. DESCHANEL, dans la critique qu'il a faite de *La Mer* dans le *Journal des Débats* du 10 janv. 1861, traite cette rêverie comme un dogme : « Quel abîme de fécondité que cette masse énorme d'eau laiteuse, gluante, gélatineuse, où il n'y a pas une goutte qui ne contienne des milliers de germes en train de s'organiser électriquement (!) : création inimaginable, infinie, devant laquelle Bory de Saint-Vincent posa le premier la grande question. » — Notons que Cl. BERNARD lui-même (Introd. sc. exp., p. 139) croyait qu'on crée des espèces nouvelles. Cependant cela n'était pas démontré, et SCHÉRER a souligné dès cette époque l'imprudence de Michelet (— *Etudes critiques sur la Litt. contempor.*, vol. Ier, III^e étude, p. 29-40).

d'un côté, dans la mer des Indes, au brûlant cercle d'îles où domine Java ; de l'autre, dans la bouillante cuve d'Haïti, de Cuba. C'est un cœur en deux lobes ». N'alléguons pas que c'est une métaphore ! Michelet protesterait : « Comment cet être planétaire d'où nous dérivons tous n'eût-il pas eu un appareil de vie, si nécessaire, qu'on voit chez les moindres de nous ! » Non seulement la planète est faite comme le dernier des organismes qu'elle porte, mais elle lui donne l'exemple de la perfection : « Dans la respiration, cette première fonction vitale, et la plus nécessaire, la terre a déployé une régularité qu'on voit bien moins dans tout le reste. » (*Loc. cit.*). Aussi, dans les pays volcaniques, le sol est beaucoup plus fécond (Mo., 169, 174 : liv. I, chap. XIII). Car le feu n'est pas incompatible avec la vie : l'historien croit aux habitants de Sirius (HF., XI, 212). Et dans les prétendus « Eclaircissements » de *La Montagne*, qui ne sont en réalité qu'un somptueux galimatias, tout est identifié par la vie : (cf. Mer, I, chap. *Fleur de sang, passim*) le minéral inerte (cf. Ins., p. 33) et les parfums, le « doux lait de femme » et le « cail-lou », la pierre et l'alcool : « Que sont devenus les trois règnes, les belles divisions de la vieille science ? Du minéral au végétal, à la plus haute énergie vitale, — le sang de la vigne, l'esprit, — nulle barrière de séparation : moins encore de barrière du végétal à l'animal... Telles fleurs... s'égalent au mammifère, ont la même semence¹. Bref, par fermentation, la pierre se crée esprit. La plante, par amour, se crée homme (cf. Ins., 377), le polype est

1. Pour une telle énormité, qui donnerait à croire qu'il existe par exemple des métis de girafe et de muguet, ou de dromadaire et d'avoine, Michelet cit e « LORTET, *Preissia*, 1867. » Ces trois mots désignent des *Recherches sur la Fécondation et la germination du Preissia commutata pour servir à l'Histoire des Marchantia*, par L. LORTET, docteur en médecine, docteur ès sciences, Paris, Baillière, 1867. — Or, ce savant petit travail est fort loin de justifier les conclusions de Michelet. Lortet avait simplement écrit (chap. X) : « ... Les spermatozoïdes des animaux, les anthérozoïdes des plantes cryptogames supérieures, les vraies spermaties des plantes cryptogames inférieures, sont très probablement de nature identique, puisqu'ils se comportent le plus souvent de la même manière lorsqu'on les met en présence des mêmes agents physiques ou chimiques ; leurs mouvements sont arrêtés par toutes les substances qui agissent sur les matières albuminoïdes qui les composent et sur les graviers d'amidon qu'ils charrient avec eux. Ne pourrait-on en conclure qu'ils sont tous des agents essentiels de l'acte mystérieux de la fécondation ? » Mais de cette analogie ou de cette identité chimique, LORTET ne concluait pas à une identité biologique. Au contraire il niait même aux infusoires l'aptitude à surgir d'un milieu organique, d'une « macération de foie » comme on le croyait alors. Et il s'inscrivait en faux (p. 8) apparemment contre Pouchet qui, dans son *Hétérogénie*, p. 369, soutenait cette hypothèse d'après Buffon et Dumas. En d'autres termes LORTET revendiquait l'autonomie des espèces et leur immutabilité.

appelé l'animal — rocher — plante). C'était l'époque où Berthelot réalisait coup sur coup la synthèse des carbures d'hydrogène et d'autres corps plus complexes de la chimie organique. Pour Michelet, qui ne voyait pas de différence entre la pierre, la plante et l'animal, on comprend que Berthelot apparut comme une espèce de sorcier, potentat de la création, rival de Dieu même : il « refait le monde en partie double » (*Mer*, p. 415). Et l'épuration du monde par les oiseaux protecteurs, n'est aussi qu'une « bienfaisante chimie qui conserve et équilibre la vie ici-bas (*O.*, 94). » Notons-le toutefois : cette conception de l'identité entre la vie et l'inanimé, cette volonté de ne voir dans la Nature que du vivant, n'a pas seulement la valeur, ou la vanité d'une théorie : Michelet y conforme des résolutions pratiques, et oriente la médecine dans un sens « naturiste » auquel sa conception de la nature donne une précision des plus graves.

Pour nous guérir de nos maladies et de nos langueurs, on devine que l'eau, et en particulier l'eau de mer, va suffire. C'est tout le sujet du quatrième livre de *La Mer*. « Au fait, pourquoi l'eau ne serait-elle pas le salut de l'homme ? Selon Berzelius, il n'est qu'eau (aux 4/5). » Mais l'eau douce ne vaut pas l'eau de mer, surtout pour les plus faibles d'entre nous, enfants et femmes : « La mer, qui est une femme, se plaît à les relever... Vénus, qui jadis sortit d'elle, en renaît encore tous les jours. » Ainsi le mythe et la chimie collaborent ; sans doute le savant poète s'aperçoit qu'il porte, après tout, une responsabilité en parlant médecine : le souci de la précision le reprend, et, dans son second chapitre, il indique le « choix du rivage ». Nous n'avons pas à discuter ici la valeur des conseils qu'il donne et des problèmes qu'il pose : certes la matière ne serait pas dénuée d'intérêt. Mais il s'agit seulement de montrer que Michelet a une foi profonde en la vertu curatrice de l'eau de mer : « qui n'a pas de lésions graves est remis en un moment (*Mer*, p. 365). » Michelet n'a pas moins de confiance dans les eaux thermales : il suffit, pour le constater, de relire les notes de voyage qui ont été publiées par M^{me} Michelet sous le titre : *Un Hiver en Italie*, et les allusions qu'il a consacrées à ce séjour, dans *La Montagne* (liv. I, ch. IX). Ce qui est le plus frappant dans ce chapitre, et aussi le plus important pour nous, ce n'est pas une conception surannée de l'origine des eaux thermales, conception d'Élie de Beaumont, à laquelle les savants modernes octroient d'ailleurs encore une part

de vérité ¹, et dont Michelet s'inspire ; c'est précisément l'usage qu'en fait Michelet : la vie qu'il compte reprendre dans ces eaux riches en soufre, en silice, en fer, (p. 109) il la salue dans le limon des eaux, il accorde à la terre non seulement la vie, mais le pouvoir de vivifier : « Chère mère commune, nous sommes un. Je viens de vous, j'y retourne. Mais dites-moi franchement votre secret. Que faites-vous dans ces profondes ténèbres, d'où vous m'envoyez cette âme chaude, puissante, rajeunissante, qui veut me faire vivre encore ? Ce que tu vois, ce que je fais sous tes yeux. Elle parlait distinctement, un peu bas, d'une voix douce, sensiblement maternelle. » Même enthousiasme pour les médicaments d'origine animale (Ins., liv. II, chap. XIV), qui ne sont que des formes transitoires de l'énergie universelle, ou pour les médicaments d'origine végétale, dont la révélation faite à la sorcière par les démons du sabbat n'est autre, selon Michelet, que la transmission des secrets de la « chère mère commune » à sa confidente attitrée (So., liv. I). Le remède végétal est, comme la terre elle-même, identique à nous en nature, et maternel : la vertu curative de nos plantes indigènes s'explique bien. « En elle est notre esprit, en elles nos charmants souvenirs. Elles eurent toutes nos confidences. Elles sont bien plus en rapport avec notre sang, notre cœur, bien plus dans la mesure de nos tempéraments. » (Mo., II, chap. I). La flore des grèves, le thym, la marjolaine amoureuse, la sauge, la menthe, et l'œillet ont « un charme pénétrant qui réveille le cerveau, ranime le cœur. (Mer, I, p. 73). » Tout cela est médicalement vague, car Michelet ne nomme point d'états malades particulièrement justiciables de tel climat sylvestre, maritime ou alpestre, ou, s'il en nomme, on comprend aussi mal ce qu'il veut dire ². Mais philosophiquement l'idée du thérapeute est précise : c'est la doctrine naturiste. Comme au temps de sa jeunesse où son *Journal* (pp. 137-139) nous a conservé la métaphysique de sa physiologie, Michelet laissa le système de la science « muet » et « impéné-

1. Armand GAUTIER, ap. *Manuel de Crénothérapie* de LANDOUZY, LALESQUE, etc. Michelet a distingué les sources profondes et les sources superficielles, les « eaux vierges » d'A. GAUTIER, cf. p. 96 Mo. (ch. VII de la 1^{re} p.)

2. C'est, par exemple, le « moment critique de la fièvre de suppuration » (Am., 161) le « sang » qui « s'arrête par moment et s'engorge » (Am., 282). Voir aussi tout le dernier chapitre du livre IV de *L'Amour* ; et, dans *La Mer*, les « Rhumes et rhumatismes, gastrites et vingt autres maladies (M., IV, III). Dans le chap. V du même livre, il croit que le froid de la mer peut donner un anévrysme (p. 393). Dans HRÉ VIII, 4-5, il parle de « la faim qui rend scrofuleux, phthisique... » de la nourriture insuffisante qui ramène... les « convulsions de saint Médard, si près de l'épilepsie (!) »

trable » ; mais, comme alors, explique-t-il, son « esprit a fait bien du chemin » et c'est ce qui nous intéresse. Or, la doctrine qu'il rapporte de ce long chemin est celle-ci : la médecine a pour origine le culte de la nature. Cependant l'Eglise ne saurait donner de remède aux maux, puisque la thérapeutique implique un retour à l'ordre naturel violé par la maladie ; d'autre part, l'Eglise ignore la nature ou plutôt la hait (c'est Michelet qui parle). La maladie vient de ce qu'on va contre la nature (So., p. 119, note 1), et la thérapeutique ne peut être encouragée par le christianisme que Michelet déclare hostile à la Nature. On s'en aperçoit (HF., V, 122) quand Michelet prétend nous montrer « la Nature et les sciences de la Nature comprimées par l'esprit chrétien » et l'éternelle Nature qui « reparaît, toujours jeune et charmante, » qui « revient après le christianisme, malgré lui, comme péché ». On s'en aperçoit aussi ailleurs (HF., IX, 48, 56 à 58 et 99 sq.) : « Croyez-vous donc, idiots, qu'on retienne ici dans un sac l'insaisissable lutin, l'éther de la pensée humaine ? » C'est en ces termes fougueux que les croyants sont invités à ne pas se mêler de médecine. Et Michelet soutient que la peste de Marseille a été aggravée par l'évêque, dès qu'il s'en est occupé (HF., XVII, 270-275). Mais l'ennemi de l'Eglise, Satan, c'est précisément la Nature ; ou plutôt, la Nature, à force d'être désignée comme l'ennemie par l'Eglise, a fini par prendre figure et nom dans l'imagination des masses, et Satan, pour Michelet, n'est rien autre. Le livre de *La Sorcière*, qui est un commentaire de cette théorie, n'est donc peut-être pas un blasphème comme il en a l'air : mais si quelque chose l'en exempte, c'est l'absence totale de foi dans une personnalité diabolique.

D'autres ont soutenu l'origine surnaturelle de la médecine¹ ; peu ou prou, bien des peuples ont cru au sacerdoce des médecins : clinique et sanctuaire n'ont fait qu'un à l'origine². Mais, pour Michelet, ce n'est qu'en apparence qu'il se rallie à cette manière de voir. Si les démons ont fourni des secrets aux sorcières, libre à nous de le croire ; il ne dit pas que c'est invraisemblable, il ne dit pas qu'il en doute, mais il le raconte comme un mythe. Il loue seulement la sorcière d'avoir osé (So., p. 122) « seule et la première, décréter qu'il n'y a rien d'impur et rien d'immonde » et d'avoir ainsi fondé la thérapeutique sur une nature innocen-

1. D^r IMBERT-GOURBEYRE, les *Stigmatisations*, II^e vol., Discours prononcé à la rentrée de l'Ecole de médecine de Clermont.

2. BOUCHÉ-LECLERCQ, *Hist. de la Divination dans l'Antiquité*.

tée. Tout cela, comme on voit, présente un corps de doctrine cohérent jusqu'au paradoxe, plus que contestable (ce n'est pas la question), mais dont l'étrangeté n'est qu'une conséquence de la foi dans l'harmonie vitale de la Nature et de l'humanité. C'est le cas d'appliquer à cette œuvre un mot qui se trouve dans *L'Insecte* (p. 364) : « la vie a chassé la science ».

Ainsi donc, non seulement tout est vie dans l'objet de la science, mais tout est conforme à notre vie, tout est vivifiant pour nous. « Le caillou même, le dur silex, il eut vie, et nourrit la vie » (Ins., 33). Ce qu'il y a d'original dans ce naturalisme, ce n'est pas seulement son immense effort pour déceler partout la vie, mais pour la saluer, comme providentielle, féconde, maternelle pour nous. C'est qu'en effet Michelet n'étudie pas la vie des êtres dans la diversité de leur morphologie, comme Lacépède ou Buffon, ni dans l'intimité de leurs processus physico-chimiques comme Claude Bernard, il la contemple et la révèle¹ en métaphysicien, dans le mystère joyeux de ses énergies pensives, qui sont ce qu'elle a partout de commun. Si l'être vivant s'analyse et se pèse, s'il est le théâtre d'actions et de réactions dont on peut régler le jeu, sa vie n'est pas quelque chose de saisissable pour les sens. Elle est le principe d'unité qui coordonne pour un temps les éléments multiples de l'être ; or, ce qui est un n'est pas matériel, n'est pas visible. D'autre part la science, dit-on, ne doit avoir cure de l'invisible. Elle ne l'étudie pas, c'est vrai, mais faute d'en admettre la présence, elle s'expose à de fâcheuses confusions : au temps même de Michelet, sous le prétexte que la notion de force évolutive est un concept métaphysique indifférent à la science, Claude Bernard (*Intr. Sc. expérim.* 210-212) aurait voulu définir la vie sans faire appel à ce concept : aussi son génie ne l'a-t-il pas empêché de tomber dans d'étranges méprises. C'est ainsi qu'on l'a vu assimiler les êtres vivants aux astres sous le rapport de la naissance, parce que les astres ont commencé, et ailleurs aux cristaux sous le rapport de la spontanéité, parce que la forme des cristaux se répare (*Introd. à la Sc. exp.*, p. 170). C'était comparer entre eux, dans le premier cas, deux êtres pareillement multiples, mais inégalement uns ; dans le second cas, deux êtres également fidèles à leur type, mais inégalement multiples dans les éléments de ce type. Ne

1. Cf. NF., 188. Utilité de l'histoire naturelle, pour l'esprit. Elle lui « ouvre des côtés spéciaux de la vie ».

pas étudier ce principe d'unité qui distingue la synthèse vivante d'un agrégat inorganique, et qui domine cet ensemble en l'animant, — c'est un droit pour le savant en tant que savant ; — mais cela n'équivaut pas à supprimer l'existence de ce problème : comment le multiple est-il un ? comment les éléments divers de cet être s'agrègent-ils en vue d'un seul type, d'une seule beauté, d'un seul bonheur, d'une seule extase, d'un seul besoin, d'une seule fin ? comment ce *plusieurs* n'a-t-il qu'une essence, et qu'est-ce que la vie qui opère ce mystère, et dont la suppression ramène le multiple en désagrégeant l'un ? Nous n'en savons rien, disaient plus haut que jamais les savants de 1860, et même ils s'engageaient à ne jamais le chercher ! Dans ce dédain, Michelet ne voyait pas seulement un motif d'indignation contre une école qui retirait à la science tout le mystère de la Nature, à la Nature tout l'intérêt, tout le crédit que prête la science à son objet ; il y voyait un droit pour s'occuper du problème abjuré. Les savants laissaient aux philosophes la partie belle en leur octroyant pour champ tout l'ombre projetée par l'aile de la vie ; en acceptant ce domaine, Michelet recueillait une tâche déjà vaste, mais qui pouvait paraître agrandie encore par le petit nombre de ses adeptes.

Puisque la vie ne se définit que par l'impondérable, par l'insaisissable unité du multiple, puisque d'ailleurs, ainsi que nous l'avons vu, ce principe d'unité paraît à Michelet partout répandu, partout identique, et partout fécond, l'on devine que son naturalisme ne se borne pas à saluer la vie, mais à la reconnaître partout pensive, aimante et joyeuse, réalisée chez tout ce qu'elle anime par le même essor d'amour vers le bien et le beau. Tout ce qui est vit, tel était le premier article de ce credo ; tout ce qui vit rêve, tel en est le second, et ce rêve tend délicieusement vers l'interminable et vers l'universel, dans une double revanche contre les limites du temps et de l'espace. La nature n'est donc pas seulement une école de vie, c'est une pourvoyeuse d'amour, d'art, de joie, de vertu enfin par la vie. Nous allons le montrer par des textes qui, pour être épars dans l'œuvre de Michelet, n'en sont pas moins importants.

§ 2. Tout d'abord, l'amour est présenté par Michelet comme l'ordre même de la nature, comme la condition de la vie, comme une tendance de l'individu vers l'universel, comme une revanche de la personne sur l'humilité de sa nature et la caducité de son

destin (Cf. le manuscrit de *La Mer*, chap. VI). D'ailleurs c'est en vertu de l'amour que tout apparaît sur la terre ; tout ce qui naît est issu de l'amour ; tout ce qui n'est pas né tend à vivre, et cette tendance exige déjà et provoque l'amour. L'amour, en quelque sorte, précède la vie. Il la conditionne et la surpasse. Il en est le principe universel. Cette idée n'est d'ailleurs pas spéciale à Michelet : elle est à la base de la doctrine d'Epicure ; et Lucrèce a commencé son *Poème de la Nature* par une illustre dédicace à l'amour ; tous les poètes du XIX^e siècle ont fait aimer les astres, les fleurs et les mers ; on n'aurait que l'embarras du choix pour citer des textes : l'œuvre de Musset notamment en fourmille. On se rappelle la théorie du poète sur l'origine du mouvement des étoiles :

La plus jeune de vous, quand Dieu vous a créées,
A cherché le soleil, son immortel amant ;
Elle s'est élancée au sein des nuits profondes :
Mais une autre l'aimait elle-même ; et les mondes
Se sont mis en voyage autour du firmament ¹.

Pareillement, voici comment Hugo parle des planètes :

Frileuse, elle (la Terre) se chauffe au soleil éternel,
Rit, et fait cercle avec les planètes du ciel
Comme des sœurs autour de l'âtre,

Mais, dans Michelet, cette théorie de l'universel amour est suggérée comme la majeure du syllogisme suivant, que l'inquiétude de notre apôtre sous-entend : « Tout doit aimer ; or, l'homme fait partie du tout ; donc l'homme doit aimer. » Partout en effet Michelet prend ses exemples, mais toujours pour aboutir à la même conclusion. Et c'est ce que Bersot ² n'a pas manqué de reconnaître, dans une page où l'analyse n'est pas dénuée d'ironie : « Les oiseaux, dit-il, et les insectes nous ont invités à aimer ; voici les poissons qui viennent (il s'agit de *La Mer*, qui venait de paraître) ; on attend les quadrupèdes. Comment résister ? » Le contexte montre bien que Bersot raillait, car il trouvait la leçon non seulement inutile, mais insuffisante : « Et naturellement les animaux nous enseignent ce qu'ils savent, l'amour dont ils nous donnent des leçons est leur amour ou ce qu'on appelle ainsi ; ce ne peut être le nôtre, ce sentiment vaillant qui se nourrit moins de joie que de sacrifices et nous prépare à lutter contre la mort et

1. MUSSET. *Rolla*. Cf. *Il ne faut jurer de rien*, fin.

2. *Journal des Débats*, 6 février 1861.

contre la vie. » Noble désenchantement, qui rend le lecteur moins enthousiaste à l'égard d'un facile optimisme : Bersot n'en a pas moins qualifié de chefs-d'œuvre, plus tard ¹ les deux premiers volumes issus de cette veine : *L'Oiseau* et *L'Insecte*. On sait que *La Montagne* en est le quatrième ; ne pourrait-on pas dire, d'une façon un peu « schématique », que ces quatre volumes présentent l'amour sous ses quatre aspects : tendre et délicat (*L'Oiseau*), héroïque (*L'Insecte*), abondant et vainqueur (*La Mer*), noble et purifiant (*La Montagne*) ? Et sans doute il est constant que ces poèmes d'amour sont des poèmes de vie, puisque leur lien même est dans cette *scala viventium* dont ils nous font franchir les degrés innombrables, entre le végétal et nous ; mais pour être varié dans sa forme, l'amour n'en est pas moins unique dans son essence. L'amour, dans la nature n'est pas moins accessible, pas moins abondant que la vie ; chez la plante et chez l'animal également saisissable (Mo., 249), l'amour est identique à la vie, identique à soi-même. *La Mer*, à elle seule, attire notre attention sur l'amour latent dans l'univers entier. Ce livre fut écrit dans un temps où la génération spontanée — Michelet y a fait allusion dans les *Éclaircissements* de *L'Oiseau* — passait encore pour évidente, et l'eau de mer pour la substance mystérieuse, gluante, « animalisable » ², où tout pourrait s'organiser. Dans ces conditions, la mer ne serait qu'un grand creuset de vie actuelle ou virtuelle, et le globe tout entier, même en apparence inanimé, recèlerait encore des mystères d'amour. Pour l'amour, profiter de la vie, s'alimenter à la vie, c'est une forme inférieure et passive : susciter la vie, telle est sa forme active et sublime. Nulle part Michelet n'a plus fortement exprimé cette idée que dans la III^e partie du *Prêtre* (chap. IV) : « Dans le monde, il (l'amour) appelle incessamment de règne en règne la vie de plus en plus vivante, qui s'allume et va montant. Il suscite des profondeurs inconnues des êtres qu'il émancipe... Dans le monde civil, l'amour fait-il autre chose ? Son œuvre, c'est d'appeler à la vie sociale, à la puissance politique, tout ce qui n'a pas encore vie dans la cité... Le degré inférieur de l'amour c'est de vouloir absorber la vie. Son degré supérieur, c'est de vouloir susciter la vie, une vie énergique et féconde. » Cette page, publiée en 1845, montre bien que la doctrine de Michelet sur la Nature fut tirée de son propre fonds : à

1. Discours prononcé aux funérailles de M. Michelet, le 18 mai 1876, p. 5.

2. Le mot est de GEOFFROY SAINT-HILAIRE, cité par E. DESCHANEL, commentant élogieusement *La Mer* (*Journal des Débats*, 10 janvier 1861).

ceux qui ne s'en contenteraient pas, nous rappellerions une page de son *Journal* de jeune homme, écrite avant la naissance de sa future épouse, et par conséquent plus sûrement encore exempte de l'inspiration de M^{me} Michelet. Le studieux adolescent, tout épris qu'il fût d'amour pur, se demandait, dans une heure de doute, si la sensualité n'a pas raison : « Quand je dis *les fous*, j'entends l'amour (MJ., p. 228) dans le vertige, l'amour aveugle, où l'animalité domine. Celui qui en naîtra n'en sera que plus riche en énergies physiques. » Voilà donc à quelle concession la doctrine naturaliste réduisait une âme cependant secrètement hostile aux instincts des sens !

Ce n'est donc pas la vie qui est le postulat de l'amour : elle en est la conséquence, le corollaire, et, comme disent encore les mathématiciens, elle croît en fonction de l'amour : « La vie s'allume et s'aimante à la vie. Plus elle se mêle aux vies différentes d'elle-même, plus elle devient solidaire des autres existences, et plus elle existe avec force. (*Le Peuple*, p. 152.) » Et si Michelet lui-même a eu le don de la vie en histoire, c'est que, dit-il « les autres historiens ont été brillants, judicieux, profonds (*Le Peuple*, p. 32) : moi, j'ai aimé davantage. » Car l'homme lui-même, entendons-le bien, reçoit de la nature le besoin d'amour, et, par l'amour, la science du bonheur et du bien.

Aux divers degrés de sa perfection, la Nature qui l'entoure façonne l'homme non pas en fonction de son progrès à elle, mais en fonction de son contact avec lui. A ce point de vue, la masse visqueuse de la mer en fait autant que la forme réalisée des types végétaux, qui n'en fait pas moins que l'exemple des individus organisés de la série animale. En effet, le même amour domine l'onde, la flore et la faune : et cet amour suffit à l'éducation de notre bonheur et de notre vertu. Le voisinage de la mer fait des races d'élite : « De sa lame électrique il (l'océan) y éveille incessamment la vie, on dirait qu'il l'aiguise. Les plus hautes puissances de l'homme, l'esprit dans sa vivacité la plus ingénieuse, a éclaté aux îles et presque-îles de l'Inde, de la Grèce et de l'Italie... Les méditerranées où l'océan demi-captif se débat dans une douce étreinte et, par ses frottements, exalte les puissances vitales, ont été de féconds berceaux » (Mo., p. 165). Sous des termes nécessairement vagues, mais assez élastiques pour atteindre aux confins du vrai, le hardi théoricien assimile l'énergie de la mer à l'électricité, l'électricité à la vie, la vie à l'esprit. Et l'on voit ainsi le frisson de la matière fluide se propager, cause insi-

nuante, jusqu'aux effets sociaux les plus élevés. Remarquons bien qu'à la même époque les savants les plus autorisés n'étaient pas loin d'octroyer à la matière organisée, même à la plus élémentaire, le même principe de sensibilité qu'à l'animal : ce qui manque au végétal pour en témoigner, dit Claude Bernard, c'est simplement le pouvoir de réagir à la douleur par la fuite ¹. Si donc c'est dans « la substance primordiale protoplasmique que réside l'irritabilité et la sensibilité initiales de l'être, » et dès lors que, par une hypothèse admise comme évidente, on accorde à la mer le privilège de recéler cette « substance primordiale », qui ne voit que l'univers entier présente une sensibilité unique, et de combien s'en faut-il que cette sensibilité n'anime l'univers entier ? « Où finit l'animal ? où commence la plante ? les sensibles, Ampère le remarque, approchent de l'animalité » (BH, p. 303). La même pensée est exprimée dans *La Mer*, page 167 et sq., où le polype est comparé à la plante, et dans *La Montagne*, p. 249 : « La botanique n'est autre chose que la science de l'amour. Science peu différente de la zoologie. L'amour est le terrain... où l'animal est fleur, la fleur est animée, et parfois, au-dessous du bas monde animal, identique au plus haut, à l'homme ». (V. aussi pp. 131, 140, 167, 373). Michelet cite ses sources et les choisit partout, il est donc bien fondé à dire que les hommes peuvent être ingrats envers les solanées (So., p. 123) et que la reproduction des végétaux, comme leur efficacité thérapeutique, est un modèle et n'est qu'un modèle d'amour (Mo., II, chap. VII), — comme il avait écrit trente ans plus tôt dans le livre des *Origines du Droit* que l'homme a tiré ses lois sociales de la Nature : « Faisons aujourd'hui, si nous voulons, les fiers, les rois de la création. Mais n'oublions pas notre éducation et la discipline de la nature. Les plantes, les animaux, voilà nos premiers précepteurs. Tous ces êtres que nous dirigeons, ils nous conduiraient alors, mieux que nous n'aurions fait nous-mêmes... Calmes et purs, ils avaient l'air, dans leur silencieuse existence, de garder les secrets (OD., introduct., p. LIX) d'en haut. L'arbre qui a vu tous les temps, l'oiseau qui parcourt tous les lieux, n'ont-ils donc rien à nous apprendre ? »

§ 3. Et que nous apprendront-ils, ces maîtres confondus dans le principe de leur discipline commune, que nous apprendront-ils

1. *Science expérimentale*, p. 220.

par l'amour ? La joie d'abord, et le bien moral comme nous le verrons bientôt. Mais d'abord la joie : cette conviction date (MJ., p. 29) des premières heures de méditation de Michelet : « La gaîté des personnes qui ne vivent que physiquement, je le remarquais ce matin, est cent fois plus joyeuse que celle des hommes qui pensent. »

Il n'est pas plus difficile, dans les œuvres tardives du naturaliste, de reconnaître le jeune homme qui parlait ainsi, que dans les ouvrages historiques qu'il lui fut donné d'écrire à la même époque. Que lisons-nous, par exemple, au tome XIV de *L'Histoire de France* ? que les seuls hommes qui furent joyeux au XVII^e siècle furent Galilée et Gustave-Adolphe¹ ; et que cette joie dont furent pénétrés ces deux hommes, ils la durent à leur indépendance à l'égard des contingences de ce monde, à leur connaissance géniale de la nature : Galilée « voit la profondeur des cieux » ; il en est « foudroyé, ravi, saisi d'un rire divin ». Gustave-Adolphe est un « bon géant qui voit de haut les choses humaines », « méprise les sens et la platitude du sens commun », montre une science nouvelle, qu'il a su découvrir en lui, c'est-à-dire dans son instinct, dans la Nature, bref, « un bon Pantagruel », « le grand homme harmonique où toutes les puissances humaines apparaissent au complet dans une douce et belle lumière »². Et pareillement que lisons-nous dans l'œuvre du naturaliste ? Le dessein de reconnaître et de reconstruire l'harmonie du monde, dans une joyeuse et naturelle Cité de Dieu : « L'histoire naturelle m'avait apparu comme une branche de la politique. Pourquoi les frères supérieurs repousseraient-ils hors des lois ceux que le Père universel harmonise dans la loi du monde ?³ » Moderne François d'Assise, c'est au nom d'un pacte, comme J.-J. Rousseau, qu'il pense conditionner les droits de ces frères inférieurs : c'est au nom d'un contrat social, dont les participants sont admis en dehors de l'humanité, mais en vertu des droits que leur confère l'amour : non pas l'amour qu'on a pour eux, mais l'amour qui est en eux.

Si c'est par charité que Saint François d'Assise étendait aux oiseaux le bienfait d'un Evangile qu'il prêchait littéralement « à toute créature », c'est au nom de la justice que Michelet prêche, non plus à l'oiseau, mais par l'oiseau, le texte de l'amour

1. HF., XIV, pp. 82-83, 86-87.

2. *Ibidem*, préface, p. 1-2.

3. *Oiseau*, préface, XLIX et *Eclaircissements*.

universel dont il se déclare l'interprète. Ce n'est pas au hasard que cet amour nous est enseigné par tel et tel exemple : l'oiseau est le plus aimé ¹, l'insecte est le plus aimant. L'amour que nous avons vu frissonner et frémir dans le creuset de la mer infinie s'incarne dans l'oiseau des mers et se ramasse en particulier dans son aile, où il devient joie : « le plus joyeux des êtres, c'est l'oiseau » ². Le même protocole ordonne la hiérarchie des joies. Ce n'est donc pas du point de vue de leurs dimensions qu'il faut considérer les êtres, mais selon leur capacité de tendresse et de joie ; à cet égard, l'insecte est mieux étudié dans la solitude et dans le silence de la montagne, où la majesté du décor ne permet pas à d'autres créatures d'offusquer ce petit être, mais fait valoir au contraire sa vraie grandeur, identique à celle du tout dont il exprime l'harmonie par sa tendresse. La joie, en effet, n'est autre que la conscience de l'harmonie du monde, conscience perçue par ceux qui la réalisent ou par ceux qui la contemplent réalisée. Celle de la mer s'incarne dans l'oiseau, celle de la montagne s'exprime par l'insecte... « tout est si bien harmonisé et les perspectives sont telles que les lacs et leurs fleuves réfléchissent ou regardent encore, en s'éloignant, la grave assemblée des montagnes, des hautes neiges, des neiges sublimes dont ils sont une émanation. Ils se regardent, s'expliquent, s'accordent, s'aiment... de là une nature prudente, une sagesse générale dans les choses même... L'âge avancé s'y raffermir, s'y associe à la Nature, et salue sans s'attrister les grandes ombres qui tombent des monts. Et les âmes neuves encore, qui n'y sentent que l'aurore et l'aube, s'y ouvrent à des joies charmantes de tendresse religieuse : tendresse pour l'âme du monde, tendresse pour ses moindres enfants » (Ins., pr., p. xv). En d'autres termes, selon Michelet, mieux pénétrer l'harmonie intime du monde, c'est la condition de la joie ; l'insecte et l'oiseau n'en sont que des occasions de choix. Dans la Nature, tout ce qui est organisé, réalise, subit ou goûte cette joie ; et le reste la donne : on ne saurait citer tout ce qu'il a écrit dans cette pensée, le IV^e livre de *La Mer* et les premiers chapitres de *L'Oiseau* en sont presque uniquement inspirés ; l'aile est le triomphe du bonheur par le vol et l'incubation (O., pp. 25 et 9) ; un lac est un heureux interprète des races et des religions (Mo., p. 57), il a tout pacifié ; il est comme une religion

1. *Oiseau* 1^{re} p. ch. I.

2. *Idem*, chapitres de la *Frégate* et de *L'Aile* ; l'échelle de dignité des êtres n'est autre que celle des amours.

commune de la Nature; en lui, comme dans un fleuve, distille épurée « l'âme des Alpes » ; « la grande harmonie, ailleurs vague, est palpable ici. La solidarité de la vie, la circulation de la nature, la bienveillante mutualité de ses éléments, tout est visible (Ins., p. xiv) ». Ainsi « la grande femelle, l'adorée, la Nature » se rend après un « aimable combat » (NF., 256-257) et nous livre comme premier secret son amour, et, comme premier fruit de cet amour, la joie.

Sur ce point, l'optimisme de Michelet est indomptable : rien ne l'ébranle. Il voit la Nature changer, et s'en félicite : les arbres toujours verts deviendraient fastidieux. « Grâce, Nature éternelle, au cœur changeant que tu m'as fait accorde au moins un changement. Pluie, boue, voyage, j'accepte tout... » (O., p. 165 cf. 195). Ce qui disparaît de ces charmes évanouis va reparaître : et « n'est-ce pas comme un retour de Dieu ? » Mais il y a, dirait-on, quelque chose de pire que l'interruption de la joie ; il y a la douleur : Michelet n'en fait rien moins que l'occasion automatique de relèvement, la « sévère discipline naturelle » qui « tire de l'âme un affinement qu'aucune culture humaine n'eût amenée. » (A., pp. 283, 299-300). Les races animales nous montrent une tentative spontanée de rachat de la douleur (O., 106) ; dans la race humaine, la douleur rend à la femme la « santé et la royauté » avec l'« état de grâce » pour compléter le tout. Pour observer la mort sans en être bouleversé, il suffit à Michelet de détacher ses yeux de l'individu, de les fixer sur l'ensemble, et, pour se consoler, de se dire qu'après tout c'est la Nature « qui se dévore elle-même », elle subsiste donc (Mer, IV, IV fin). Au demeurant, la douleur disparaîtra de ce monde (O., p. 302) ; et, en attendant, nous l'éviterions souvent si nous usions mieux de la nature : malheurs et insuccès des navigateurs prouvent que l'homme n'a pas assez étudié la Nature : il eût été plus heureux s'il eût agi en savant plus averti (Mer, 311 et 195). On voit combien, dans ce système, la nature a beau jeu : par ses conseils, elle nous fait éviter la douleur ; faute des mêmes conseils, et cette douleur fût-elle inévitable, il faudrait encore s'en réjouir, car elle est féconde ; et enfin, fût-elle inféconde, elle serait provisoire, et par conséquent incertaine en fait, étrangère à la nature en droit. L'universel amour n'est donc nulle part en défaut. La nature en porte la marque : la loi d'amour s'exhale partout en sérénité. Tout aime, tout est aimé du même amour, avec la même joie.

§ 4. Or, non seulement l'amour se rencontre partout où se manifeste la vie, mais on ne saurait l'observer séparé de l'art ni de la vertu : aimer c'est tendre vers le beau et vers le bien. La Nature, chantier de vie et berceau d'amour, devient ainsi atelier d'art et ruche de devoir. La joie est comme la conscience subjective de l'amour universel, tandis que le beau et le bien en sont comme les manifestations auxquelles se reconnaît objectivement la perfection de la Nature ; quiconque vit s'élève de lui-même vers le mieux vivre et cet essor implique l'amour ; de plus, quiconque aime attire l'attention et le respect du monde sur la gloire de son effort ; or cette admiration c'est le sens de l'art et cet effort c'est la beauté. Plus un être fait effort pour parfaire sa vie, plus il dépense en beauté d'énergies mystérieuses. Les méduses à ce point de vue sont typiques (Mer, 2^e partie, chap. VI) : « Leurs variétés charmantes marquent des progrès intérieurs de vie, des degrés de développement, les jeux, les grâces, les sourires de la liberté nouvelle. Celle-ci, artiste admirable, sur ce thème si simple de disque ou d'ombrelle qui flotte, d'un léger lustre de cristal où le soleil met des lueurs, a fait une création infinie de jolies variantes, un déluge de petites merveilles. » L'insecte est rendu ravissant grâce à l'amour : « ne croyez pas que ces richesses soient de purs dons des beaux climats... un autre soleil... l'amour... évoque en eux la vie intérieure, évoque toutes leurs puissances, et, au jour donné en fait jaillir la suprême fleur. Ces étincelantes couleurs ce sont leurs énergies visibles qui deviennent parlantes, éloquentes, c'est l'orgueil d'une vie complète qui, ayant atteint son sommet, s'y étale et y triomphe, qui veut s'épancher et se donner ; c'est la traduction du désir, etc... » (Ins., 83-84) ; bref, la beauté est une résultante naturelle des énergies physiologiques. L'insecte est même un professeur d'art, il « parle par ses arts qui pourraient féconder les nôtres » (Ins., p. 128, cf. chap. XII et chap. XV intitulé *De la rénovation de nos arts par l'étude de l'insecte*). C'est dans ce dernier chapitre que nous apprenons que les forces les plus charmantes sont les forces vivantes, que l'infinie puissance de beauté de la nature « ne se borne pas aux surfaces comme l'avait cru l'antiquité » mais fait encore « ravissants de formes des organes qui, selon nous, accomplissent de basses fonctions » ; Michelet veut parler de l'intestin : « Je pense, dit-il, à l'extrême beauté, à la tendre délicatesse de cet arbre de corail qui pompe incessamment le chyle de nos intestins ».

Aussi tous les arts ont-ils leur source dans une leçon, dans une

inspiration de la Nature. L'amour rend sculpteur (O., 213). La montagne a la même influence ; du joujou de Nuremberg à la pâtisserie des Alpes, il n'y a que la différence de la matière ; on sculpte même le beurre ou la neige, mais on s'appelle Canova ou Michel-Ange (Mo., p. 297, II^e p., IX). L'architecture est issue de la crainte des volcans (Mo., I, XIII) : « la peur avait fait l'art » ; et la nature s'est même chargée de joindre l'exemple à l'aiguillon, en fournissant à l'architecture romane des modèles tout faits. Car le gothique est ecclésiastique et, bien entendu, contre nature : mais le roman est dans la nature, et c'est la perfection (So., p. 109 ; HF., IX, 79 et 84-85). Le côté scientifique de l'architecture n'exige aucune initiation ; les fourmis résolvent sans études les problèmes les plus difficiles de statique et de cinématique (Ins., p. 252). La musique même est un élan spontané de l'amour : on connaît les pages magnifiques où le chant de l'oiseau est présenté comme une suppléance de la lumière (O., II^e p., VII^e chap.) ; mais qui se douterait, s'il n'eût feuilleté le livre de *L'Insecte* (p. 224), qu'un musicien fût redevable de son génie à une araignée ? c'était « tout un auditoire » en effet : or, « il n'en faut pas plus à l'artiste pour lui renvoyer, lui doubler son âme ». On sait que Michelet a professé sur la musique des idées toutes démocratiques : les plus grands musiciens sont ceux qui ont eu l'âme la plus simple, la plus fruste, la plus populaire : cette conviction vaut des faits ¹. Il est vrai qu'ailleurs Michelet dément lui-même cette impression superficielle par une conviction non moins gratuite, mais contradictoire avec la première : il oppose cette fois la musique du moyen âge à *La Marseillaise*, et naturellement cela pâlit devant ceci, la musique du moyen âge pleure, c'est *La Marseillaise* qui sera le chant spontané du peuple (HF., XII, dern. p.) ; et pour que le démenti soit plus catégorique, la musique est issue d'une renaissance, d'une réaction contre l'Eglise (HF., X, 89, 91-92). Nous voyons reparaître ici pour la musique des hommes la théorie qui explique le chant de l'oiseau ; la santé crée la joie, et la joie s'exhale par le chant (HF., X, 95). Et l'origine de la musique ainsi présentée est le digne pendant de celle de l'architecture, telle que nous l'avons définie plus haut : Michelet ne se doute pas qu'il faut plusieurs années pour apprendre l'harmonie et l'orchestration, fût-on sous la direction d'un Reber ou

1. Cf. *Rome*, p. 306. « Le peuple qui les chantait [les chants d'Eglise] en était l'auteur ; il y mettait toute son âme. »

d'un Théodore Dubois, s'appelât-on Berlioz ou Glück ; pour lui l'harmonie est une science spontanée, n'exigeant pas plus d'études préalables que l'élection d'un conventionnel : « elle se faisait d'elle-même (l'harmonie) ». (HF., XI, 74). Mais cette simplicité de l'art, cette spontanéité de sa floraison ne veulent pas dire qu'il soit très répandu : sans doute il suffit d'obéir à la nature pour être artiste, mais obéir à la nature n'est pas si facile ni si fréquent : « l'art est la seule chose inaccessible au mensonge. Fils du cœur, de l'inspiration naïve, il ne comporte pas l'alliage du faux (PF., 179), il ne se laisse pas violer, il crie, et si le faux triomphe, il meurt. Tout le reste s'imité et se joue : ils ont bien pu faire une théologie au ^{xv}^e siècle, une morale au ^{xvii}^e, un art jamais ! On peut simuler le saint et le juste. Comment imiter le beau ? Le beau, c'est la face de Dieu ». Ainsi conçue, la recherche de la beauté ne diffère point d'une religion. L'art aboutit à l'amour comme il en est issu. Chose singulière, Michelet qui a eu l'horreur de la grâce (même de la grâce au sens théologique, présentée par lui comme l'arbitraire le plus capricieux, le plus opposé à la justice), Michelet permet à la beauté d'être différente de la justice ; et il lui confère, à cette « face de Dieu » tous les attributs qu'il abhorre dans la grâce, et jusqu'au nom de l'abhorrée : « beaucoup de tendresse, un peu de faiblesse, la pudeur, la timidité, la fluctuation, l'à peu près, je ne sais combien de courbes aimables, voilà la beauté, la grâce. Tout cela est le contraire de la ligne droite de justesse et de justice qui est la grande voie de l'homme (A., p. 351, livre V) ». Il s'agit de la femme, qui « est la beauté (*ibidem*, p. 350) », et qui « est » aussi la nature (Mer, 386) comme on le verra plus loin. L'art issu de la nature, de l'amour, à son terme sublime, entretient l'amour et cherche Dieu. C'est la théorie de Michelet sur l'art. Nulle part sans doute il ne l'a présentée en termes plus concis que dans les *Origines du Droit* (OD., introd., p. LVI) et nous résumons par cette citation sa doctrine naturiste de l'art : « Homme, nature, toute existence est travaillée d'un infini captif qui veut se révéler par la génération, par l'action et par l'art, qui fait et défait ses symboles, languissant tour à tour de créer et de mourir. L'homme porte ainsi en lui comme un infatigable artiste qui travaille à la fois au dehors et au dedans. Cette force l'use et le soutient. »

Mais ce n'est pas tout que de remarquer la naturer façonnant elle-même sous nos yeux éblouis les modèles de l'art, elle nous façonne nous-mêmes à la beauté par l'intermédiaire des énergies

d'amour qu'elle répand : la femme s'identifie avec la nature en beauté comme l'homme en vigueur, les bains de mer sont une renaissance de la beauté (Mer, liv. IV, chap. V). De même avec la perle (Mer, II, VIII) et avec la soie (Ins., chap. XIII) : ces deux prodiges de l'amour sont des merveilles d'art et des talismans de beauté. L'admirable candeur des perles surpasse encore l'éclat de la virginité, n'est égalée que par « celle de l'innocente épouse si pure, mais soumise à l'amour ». Et de même « une seule chose se soutient à côté du cheveu de femme, un seul fabricant peut lutter : l'insecte ».

« La soie laissée en nature et pas même teinte est dans un rapport plus intime avec la femme et sa beauté. » Ne nous en étonnons pas, femme et beauté c'est identique pour l'auteur de l'amour : or l'« insecte est femme » à son tour (Ins., chap. XIV) : l'être le plus aimant qui ne peut donner la vie sans mourir (Ins., chap. IV) est l'artiste incomparable, élevé au rang de celle qui est la beauté.

§ 5. Enfin la nature est une école de vertu et de charité, d'effort et de devoir, de générosité, de civilisation : cette conviction n'est pas moins souvent exprimée par Michelet que les précédentes, c'est au voisinage de la Nature que la créature humaine devient artiste ; c'est au contact et comme sur le giron de la Nature que l'homme également devient amoureux de l'ordre et de la loi, jusqu'à l'héroïsme s'il le faut. Cette conception fournit à Michelet deux de ses plus beaux thèmes dans les partitions respectives de *La Montagne* et de *La Mer*. Mais les quatre livres sont tous, et tout entiers, didactiques à cet égard. Dans le premier chapitre de *La Montagne* et même dans les suivants, nous voyons que les monts apprennent à l'homme la joie de monter, et même la force et le vouloir et le pouvoir d'y tendre ; ce qui n'est en apparence que symbole est en réalité initiation ; Sausure prépare Cuvier, l'ascensionniste provoque le savant ; les progrès de la science, à cette symbolique école où l'on ne conquiert qu'en luttant, ont été parallèles des progrès de l'ascensionnisme. Mais l'homme n'a pas seulement compris, par l'ascensionnisme, la conformité de l'effort scientifique à l'effort corporel, il a pressenti l'affinité des deux objets de ce double effort, la parenté de la montagne avec l'homme. Le glacier vit ; et c'est le martyr des conquérants du Mont Blanc qui a fait connaître cette vérité (Mo., I, III). Bien plus, la montagne aime, elle est

une pacifiante distributrice des eaux, des forces atmosphériques harmonieusement opposées, les fleuves bienfaiteurs ne font que colporter dans les vallées ses trésors (I, chap. IV-V) ; enfin la montagne enseigne le bonheur, elle est l'autel sacré des alliances entre peuples, elle rend libre, confiant, hospitalier (I, chap. VI, VII) ; toute la terre aspire à monter vers le soleil, et elle y tend par la montagne, qui non seulement conserve dans son sein le limon vivifiant et brûlant d'où l'Adam moderne renaît encore tous les jours (il s'agit d'eaux thermales liv. I, chap. IX), mais encore par sa configuration : sevrée du soleil par le refroidissement de son écorce, elle a la nostalgie de son âge d'or, et son regret lui suggère des aspirations vengeresses (I, X) ; ces aspirations, ce sont les continents qui sont tous des montagnes (I, XI) ; le pôle même en est une, la vie y est suppléée par l'électricité magnétique, véritable système nerveux de l'univers dont les volcans sont les organes respiratoires et le cœur. Au voisinage des volcans (I, XIV), les populations épouvantées se consolent en apprenant la beauté : l'art éclot spontanément du spectacle d'une flore étrange et de la splendeur du brûlant décor. Ainsi tout le premier livre de *La Montagne* est contenu dans le premier chapitre dont le sens n'est autre que celui que nous avons indiqué, l'apothéose des conquérants de la montagne est littéralement celle du savant. Un tel symbole aurait bien pu inspirer le *Zénith* à Sully-Prudhomme : pareille est dans les deux ouvrages la confusion du but de l'essor avec l'objet de son symbole ; et l'auteur du *Zénith* s'était rencontré dans sa jeunesse avec le déclin de l'auteur de *La Montagne*, lorsqu'il parlait ainsi des modernes Saussures :

Ils vont, la plaine utile est un trésor qui rampe ;
Les monts sont des déserts, mais des déserts debout.

Selon Michelet, toutefois, l'altitude n'est pas déserte, elle est peuplée de noblesse. Dans les chapitres que nous venons d'analyser sommairement, l'on voit qu'une estime réciproque est née entre les conquérants cisalpins et transalpins de la redoutable frontière. « Une Gaule se fit en Italie, une Italie se fit en Gaule », les dangers ont suscité l'audace et par là même accru le charme des émigrants, ailés ou non. Ainsi s'est créée l'hospitalité ; l'énormité du Saint-Gothard est la conciliation des Alpes ; le Rhin, âme profonde de la contrée, a joué le grand rôle d'arbitre. Ajoutons que la deuxième partie de *La Montagne* qui paraît assez artificiellement raccordée à la pre-

mière, en exaltant le charme de notre flore indigène, et du chêne en particulier, ne correspond pas moins profondément à cette première partie par le développement de l'idée de solidarité entre l'homme et la Nature, dont la montagne n'est qu'une amplification. Si l'homme cesse de pouvoir vivre dans la montagne qui lui donne par ses arbres des leçons d'immortalité (II^e p., I,) et d'utilité (II, III), c'est qu'il a négligé la flore, la flore amoureuse, riche d'énergies physiques et chimiques, douée d'intelligence et de tendresse. Il a négligé également la faune. La vie diminue dans les Alpes et dans les Pyrénées ; cependant, malgré cette décadence, l'homme puise encore dans la montagne des leçons de revanche, le mélèze y résiste grâce à la sève, l'arolle grâce à la lumière ; ainsi le livre s'achève par une invitation à l'essor, comme il avait commencé, mais l'invitation est adressée à l'Europe entière qui doit se recueillir et rapprendre au sein des monts l'escalade des corps et la régénération des âmes.

La mer n'a pas moins de crédit sur le progrès humain. Après un premier livre où tout sert de prétexte à nous montrer l'affinité de l'homme et de la mer, et la peur qu'elle inspire (liv. I, I), et la vie dont elle surabonde (liv. I, chap. II-III), et ses courants qui conditionnent la vie humaine (I, IV), et la fascination de cette grande charmeuse alternativement menaçante et domptée, indéfiniment victorieuse et vaincue (I, V-VIII), après un second livre où toute la nature est expliquée par la mer, grâce à l'hypothèse de l'évolution que nous retrouverons plus loin, le troisième livre exprime nettement que sans la mer il n'y aurait pas eu de civilisation : en effet, sans animaux marins, point de pêches, sans pêches point de navigateurs ; le poisson émancipe donc l'homme, il suggère la barque, et suscite le navigateur ; à son tour l'océan conquis devient suggestif et pousse l'homme vers l'océan des sciences, symbole analogue à celui que nous avons vu plus haut dans *la Montagne* (Mer, II, chap. I et II). Que demander de plus à la mer ? d'émousser ses récifs, et de fermer ses gouffres ? Non, pas même, les récifs sont précieux : « avouons-le, » disent ces faiseurs de mondes, « quand même malheureusement quelques vaisseaux y périraient, ce que nous faisons ici est utile et bon et grand, tant de problèmes obscurs qui vous arrêtent semblent chez nous avoir trouvé solution ». Il s'agit de problèmes moraux et sociaux : « la distribution du travail, une charmante variété dans une grande régularité, un ordre géométrique qui cependant a les grâces d'une liberté naissante », où puiser des-

leçons plus réconfortantes et plus opportunes ? Les artisans du récif entretiennent dans la mer « la vie et la salubrité » ; et celle-ci « n'est pas ingrate » (Mer, p. 159) : elle les nourrit, les réchauffe et les enjolive. Car l'amour ne diffère pas de nature où qu'il se trouve : « l'amour c'est l'universelle égalité (Mo., II^e p., chap. VII) entre les êtres et les espèces. Plus d'orgueil. Il est le même au plus haut et au plus bas, chez la fleur et chez l'étoile. »

Ainsi la mer nous enseigne l'ordre par l'amour ; et cet amour, identique partout en qualité, abonde seulement çà et là davantage : c'est le but du quatrième livre de nous l'enseigner (IV, chap. VI). Mais de même que tout était montagne pour nous apprendre l'essor, tout est mer pour nous apprendre les patientes amours des madrépores ou la vertu que suggèrent les tempêtes (Mer, III, III). Tout est mer, disons-nous ; en effet « trois formes de la nature étendent et grandissent notre âme, la font sortir d'elle-même et voguer dans l'infini, le variable océan de l'air... le fixe océan de la terre, son ondulation que l'on suit du haut des grandes montagnes... enfin l'océan des eaux moins mobile que le premier et moins fixe que le second, docile au mouvement céleste dans son balancement régulier » ; autant dire toute la nature, mais « grande, très grande différence entre les deux éléments, la terre est muette et l'océan parle... que dit-il, il dit la vie... il fait honte aux ambitions pétrifiées de la vie terrestre ; que dit-il ? immortalité... que dit-il ? solidarité (Mer, IV, VI début). » Il est difficile d'exprimer mieux que par cette page à quels enseignements prétend suffire, sur l'utile et juste emploi de la vie, la doctrine enseignée par la Nature. De la symbiose naturelle entre l'animal infime et la grande « animalisable » résulte pour nous le principe d'une méditation sur la solidarité. Mais les exemples abondent à tous les degrés de cette nature, à toutes les hauteurs de cette montagne universelle, à toutes les profondeurs de cette mer polymorphe. Tantôt les arbres résineux nous donnent (Mo., p. 12) un exemple virgilien de solidarité en abritant les frêles poiriers : ceux-là « semblent les frères naturels des populations souffrantes, méritantes, laborieuses », tantôt le chêne en fait autant pour l'oiseau et pour l'homme (O., 163, 164) ; mort, il communique à nos ouvrages l'« éternité des œuvres de la nature » ; vivant, il « tend ses bras secourables aux diverses tribus animales et les abrite de ses feuilles ». Aussi, « qu'il nous soit donné de lui ressembler, à ce chêne fort et pacifique dont l'absorption puissante a concentré

tout élément et en a fait l'individu grave, utile et persistant, la personnalité solide à qui tous, avec confiance, demandent un abri. » Les sociétés gagnent à aimer l'animal et la plante, elles perdent à les mépriser (Pp., II, VI). La solidarité de règne à règne est profitable, elle se pratique entre insectes et végétaux (Ins., chap. XXIV), l'abeille est délicatement récompensée pour sa délicate mission auprès des fleurs ; aussi l'éleveur et l'agronome n'ont-ils qu'à s'occuper des intérêts propres des insectes, des oiseaux et des fleurs pour veiller sur les leurs ; faire du bien à l'animal et à la plante, c'est en faire à l'humanité, en vertu du pacte qui lie entre eux tous les individus de l'univers vivant. Ailleurs, Michelet nous rappelle qu'en agissant selon la nature à l'égard de la mer et de son contenu, on acquiert la notion de droit (Mer, liv. III, chap. IV. le droit de la mer). L'histoire plaide dans le même sens, il y a des preuves historiques de l'efficacité de ce contrat social étendu jusqu'à l'animalité (BH., p. 62) : « la pitié a eu dans l'Inde les effets de la sagesse » : pour n'avoir pas été carnivore, l'Inde a eu « le génie le plus riche et le plus fécond de tous » : aussi l'historien, devenu sociologue, nous a-t-il prescrit de mettre à profit ces exemples : « que le peuple apprenne que sa prospérité tient aux ménagements qu'il aura pour ce pauvre peuple inférieur » (Pp., 230, 231). Comment deviendra-t-il prospère ? d'abord parce qu'il y a parallélisme entre le progrès encouragé et le progrès de celui qui exhorte, et inversement entre les déchéances respectives des chasseurs et des chassés (O., 306, 307) ; ensuite parce que l'homme n'aurait pas le temps de lever les yeux au ciel *et erectos ad sidera tollere vultus*, s'il ne se déchargeait pas sur ses frères inférieurs (O., Eclaircissements, p. 298) ; en troisième lieu parce que toute espèce où les nouveaux rejetons coûtent beaucoup d'efforts, entretient le zèle des autres et en particulier des hommes, et les groupe autour de son nid, de sa ruche ou de son berceau : « toute espèce où l'enfant ne vit que par une éducation prolongée devient supérieure. Cela crée la Société » (Mo., p. 2). Ces lignes font partie d'une préface et expriment aux yeux de Michelet une « loi générale », aussi a-t-il écrit (Pp., 285-287) que « nous sommes inso- ciables » parce que nous sommes artificiellement isolés.

En revanche un simple coup d'œil du naturaliste sur le monde lui explique la civilisation, la famille, les plus beaux effets de la vie sociale par les causes les plus frustes et les plus élémentaires. Les montagnes rendent honnête ; en trente ans de voyage Miche-

let n'a trouvé que deux fois des hôteliers assez scrupuleux pour lui fournir une infusion de café pur « non mêlé, véritable » : ces deux oiseaux rares étaient des montagnards (Mo., II, IX) ; or cette honnêteté vient de la neige « la neige immaculée de cette vierge Bernina, maîtresse adorée et sévère » qui « même dans les milieux corrompus, délétères, garde de tout scandale et retient dans la pureté de leurs mœurs natives les montagnards émigrés (*ibidem*, fin du chapitre). La foi conjugale est fatalement observée dans un tel séjour : « Le ménage, excellent en Suisse en général, est ici resserré étroitement par le climat ». Michelet cherche une explication de cet heureux effet dans des causes contingentes, par exemple dans la disposition de la fenêtre dont les vitres ne laissent pas voir les passants (Mo., p. 323), mais le climat n'en est pas moins cité d'abord, et nous savons d'ailleurs, par l'oiseau, que le froid est une condition de vertu. Dans le Nord (O., 19), un soleil « luit qui n'est pas le soleil de l'équateur, mais plus doux, celui de l'âme, toute créature y est relevée par l'austérité même du climat et du danger ». C'est réaction, dira-t-on, mais l'auteur ne le dit pas ; en revanche, il insinue que la Nature, quel que soit son procédé, dispose les climats et les lieux pour l'édification de l'homme par l'intermédiaire des races animales. Ainsi non seulement les animaux ont le rôle auguste de pourvoir indirectement à notre progrès, ce qui serait déjà fort enviable, mais encore c'est par le contact direct avec les échantillons supérieurs de l'animalité que l'homme s'amende, progresse et s'élève. C'est encore dans *La Mer* que cette idée est le plus passionnément développée : le chapitre intitulé *Guerre aux Races de la mer*, a pour but de nous montrer qu'on a malheureusement désuni par une persécution impie les couples animaux qui nous enseignaient la douceur de la fidélité. Le mariage était dans la Nature : traqués et désunis, les animaux sont devenus esclaves d'un « amour passager », d'un « misérable célibat » qui est le plus souvent stérile ! Mais c'est dans *L'Oiseau* que l'auteur tente de démontrer que la fidélité a son fondement dans la Nature pourvu que les espèces aient un foyer fixe (O., II^e p. *Suite des Migrations*, hirondelle, début). L'apparition du sang détermine « la force du monde supérieur, son charme, sa beauté, par lui commence une jeunesse toute nouvelle dans la Nature, par lui une flamme de désir, l'amour et l'amour de famille, de race qui, étendu à l'homme donnera le couronnement de la vie, la pitié. » (Mer, 238, 239) Pourquoi maintenant le sang dans l'homme suffit-il à produire

ce qu'il ne produit pas chez le lamentein ou le dromadaire, c'est ce qu'il est difficile d'expliquer avec des arguments strictement naturalistes ; mais Michelet n'y prend pas garde, pour lui le sang n'est qu'un organe et comme un véhicule de l'amour, l'être capable de saigner a une notion plus concrète de la vie, il comprend, il sent mieux la douleur et l'agonie : cette « langue de la nature » lui adresse « des mots si émouvants que le pauvre cœur en est atteint. » La Nature produit donc en définitive la fidélité et la pitié.

Elle produit aussi la liberté (Voir *L'Amour*, dont le titre véritable devait être suivant l'auteur : l'affranchissement moral par le véritable amour). La femme résume naturellement toutes les plus nobles fonctions de l'amour : fidélité, pitié, liberté, et cela par le sang : la menstruation rappelle régulièrement « les mêmes accidents... et souvent les mêmes pensées. Ces pensées reproduites plus d'une fois, fortifiées de mois en mois, arrivent alors à prendre corps, à dominer la personne entière, à remplir toute sa capacité d'amour et de passion ; voilà ce qui peut s'observer pour la femme... ces retours d'une même pensée en font l'être fidèle » (A., liv. II, chap. X). En outre, la même fonction opère sur l'homme le même prodige en sollicitant naturellement sa pitié et en la ranimant périodiquement (*ibidem*, liv. I, chap. II). Singulière théorie qui se trouve naturellement démentie dans le reste de l'œuvre, puisque Michelet concède un grand pouvoir d'aimer à des êtres dépourvus non seulement de menstruation, mais même de sang, et accorde un pareil pouvoir, exalté même, à la femme exemptée de ce phénomène par l'adolescence, par la vieillesse ou par la grossesse. Mais il suffit de rappeler que cette théorie fut par lui sérieusement admise pour montrer quel crédit il accordait à la Nature.

Si l'amour est dans la nature, à plus forte raison l'amitié : l'hirondelle est bonne parce qu'elle est heureuse (O., p. 157) et heureuse parce qu'elle est libre. La fraternité est l'état naturel, cela est écrit en propres termes dans *L'Etudiant*, p. 245. Aussi un crime contre la fraternité trouve-t-il sa sanction dans la nature qui est brisée ; c'est ainsi que le meurtre et les voluptés basses ont paralysé l'action et la joie et que les massacres de septembre ont gâté jusqu'au succès de Valmy (HRé., IV, p. 184, 185). Les coupables ne sont que des fous, puisqu'ils vont contre la Nature, ils ont le cerveau fêlé et ce qu'il y a de plus étonnant c'est qu'on s'en aperçoit (HF., XVII, 187). « On l'ouvrit et l'on vit qu'elle

avait le cerveau fêlé. »¹ En morale qui dit Nature dit heureux et juste instinct. Discutant (PF., p. 220) l'aphorisme suivant lequel l'habitude est une seconde nature, Michelet s'inscrit en faux contre lui : « Notre vraie Nature primordiale que nous apportons en naissant était comme la mère elle-même, une gardienne attentive de la vie qui nous avertissait de tout ce qui peut la compromettre, qui cherchait, trouvait dans sa bienveillance remède à nos maux. »

Un rapide coup d'œil jeté sur *L'Insecte* et *L'Oiseau* confirme cette impression d'optimisme : ces deux livres ont été écrits pour nous montrer dans la Nature une école de pitié, de tendresse, d'amour et de fidélité d'où le bonheur et la vertu résultent spontanément. Dans la préface de *L'Oiseau*, l'auteur déclare qu'il est venu aux sciences de la nature comme à un baume réconfortant en vue de l'action : « Nous y cherchions un cordial et des ailes. » Il s'agit de trouver un alibi au monde humain, d'harmoniser l'âme de l'homme avec le monde, non pas tel que l'homme l'a fait, mais tel qu'il est naturellement. Il s'agit encore de construire une espèce de cité de Dieu naturelle : « Pourquoi les frères supérieurs repousseraient-ils hors des lois ceux que le Père universel harmonise dans la loi du monde ? » Plus hardi que saint François d'Assise, le moderne prêcheur révèle à l'oiseau non seulement l'amour de Dieu, mais ses droits à une civilisation spontanée ; il s'agit enfin d'un pacte social qui dépasse les horizons de Jean-Jacques Rousseau lui-même, puisque le contrat social embrasse ici l'animalité : « dans l'idée chaleureuse de la primitive alliance que Dieu a faite entre les êtres », dans le « pacte d'amour qu'a mis la mère universelle entre ses enfants », l'oiseau a une place d'élite dont on tire les leçons qui peuvent profiter à l'homme (O., introd. passim). Sur l'échelle des amours, l'oiseau est très haut placé parce qu'il est le mieux aimé : c'est l'incubation qui fonde la fidélité de la mère, l'absence du lait implique celle du père. On se passe ici fort commodément de la menstruation, mais le résultat est le même. Michelet s'ingénie à montrer ensuite par l'oiseau (chap. II) que tous les obstacles vaincus par cette frêle créature ont affiné son amour en aiguisant son intelligence et son courage ; l'oiseau a lutté contre le froid (chap. II). Le pôle est devenu une école de bonté et de beauté, en forçant les êtres qui

1. Cf. p. 198 du même volume : « La pauvre princesse fut trouvée enceinte et le cerveau fêlé. »

l'habitent à devenir inventifs. Mais c'est l'aile, victoire unique dans l'univers, instrument de force et de joie, qui fait la grandeur suprême de l'oiseau. La nature s'incarne dans l'oiseau, l'oiseau dans l'aile, la frégate est un océan en raccourci (chap. III). Après différentes digressions sur le rôle épurateur de l'oiseau, sur l'idée de la mort et le problème du mal (chap. VIII), l'auteur passe des rapaces aux corbeaux et s'arrête là comme au stade intermédiaire de cette échelle physiquement descendante et moralement ascendante qui le mène aux oiseaux d'élite. Jusque-là, c'est-à-dire jusqu'à la fin de la première partie, le livre de *L'Oiseau* paraît insinuer que l'oiseau n'acquiert de valeur, qu'en fonction de facteurs fort différents de la nature et même en réaction contre elle ; mais la seconde partie nous montre bien que les oiseaux d'élite triomphent des conditions défavorables de la nature par des ressources naturelles aussi. Le chant exprime la joie de la lumière, libératrice des dangers de la nuit : ainsi la lumière est une école d'art naturelle (II^e p. chap. I et VII). L'oiseau doit émigrer pour vivre, cette émigration le rend inventif et dévoué ; la nature est donc une école de bonté, (II^e p. chap. II) de fidélité (chap. III), de solidarité (avec l'arbre, avec l'homme, chap. IV et V). Enfin les oiseaux fournissent des modèles de travail social (chap. VI et IX) et artistique (chap. VIII). La troisième partie nous montre les heureux effets produits sur l'homme par l'acclimatation de l'oiseau : cet art exige de la tendresse, de la justice, de la sagesse et comporte des fruits sans nombre parce qu'il aboutit à la réalisation d'une harmonie naturelle.

Le même optimisme s'exhale de l'étude de l'insecte : l'oiseau est supérieur parce qu'il est le mieux aimé, l'insecte parce qu'il est le mieux aimant, ne pouvant léguer la vie sans la perdre. Par une heureuse affinité, il faut de l'amour même pour l'étudier, car il faut de la patience. Il faut de l'amour, et l'insecte est aimant ; il faut du travail, et l'insecte est actif ; il faut être une âme, se dégager du temps et de la Nature, or l'insecte est une âme, qui aime hors du temps et de l'individu. D'où identité de l'auteur et de son objet (introduction).

Le premier livre étudie la métamorphose de la larve, qui est une apothéose de l'insecte (les trois premiers chapitres sont des digressions : par exemple, tout ce qui agit ici-bas est petit comme l'insecte). L'insecte subit un travail où sa personnalité sombre presque, pour devenir insecte après l'histolyse (V) ; mais quel triomphe après ! La naissance est une métamorphose et la

métamorphose est une résurrection ; car l'être présent est à peine le même que la larve. A ce propos, il y a analogie entre l'insecte et l'homme . (La vie n'est-elle pas toujours la mort ?)

Dans la deuxième partie, après avoir révélé cette analogie intime entre la nature de l'insecte et celle de l'homme, Michelet cherche l'analogie de détail entre les missions de l'insecte et les nôtres.

L'insecte, auxiliaire de la Nature, l'est principalement de l'homme (XI). Par la substance de l'insecte l'homme communie à la nature comme par la substance de la mer. « Les sauterelles sont la manne de l'Asie ». C'est qu'il y a affinité entre l'insecte et l'homme, surtout entre l'insecte et la femme (la soie, la toile de l'araignée), — et la beauté des arts de l'insecte est inspirée d'amour, inspiratrice aussi (XIII-XVII).

La troisième partie est pleine des enseignements que nous pouvons tirer de l'insecte, non plus comme individu ; mais comme société : termites, abeilles, fourmis. Au milieu est un chapitre (XXIV) sur la symbiose de l'insecte et de la plante. Au vingt-cinquième chapitre, on croit saisir l'intelligence des abeilles et l'on triomphe contre Descartes et Buffon ; mais le meurtre et les injustices, au vingt-sixième livre ne sont expliquées et justifiées que par la beauté de l'héroïsme et le dévouement de l'individu à sa survivance : de sorte que l'on emprunte une excuse pour la nature à l'idéal qu'on lui conçoit, au lieu de nous forger un idéal d'après ses lois.

Ainsi, jusqu'où va cette leçon d'ordre et de justice que donne la nature au nom de l'amour, au nom de l'expansion de la vie ? jusqu'à l'héroïsme inclusivement. C'est là ce qui paraît insoutenable ; on comprend bien qu'une morale fondée sur la nature oblige à respecter la vie, à la réparer, à la propager, à la rendre plus aimante, plus heureuse, plus belle, à lui sacrifier tout, excepté la vie, toutefois. A quoi la sacrifier elle-même et pourquoi ? Ce ne peut être qu'au nom d'un principe pris en dehors de la nature et par conséquent ce n'est plus une morale naturelle. Michelet essaye d'éluder cette contradiction en sacrifiant la vie individuelle s'il le faut, à la vie collective, à la vie nationale surtout ; mais il tente de fonder ce sacrifice sur la nature afin que les sciences sociales se soudent aux sciences naturelles. Il est intéressant de se demander à ce sujet si la nature suffit à fonder ce sacrifice, à le justifier, à le rendre spontané, à le marquer enfin de son sceau. S'il en était ainsi, la biologie des sociétés serait

exactement conforme à celle des individus. Il semble bien que Michelet a feint d'y croire. Pour lui il y a des âmes « naturellement au-dessus des autres », qui se dévouent à la cité (Et., p. 233); que cette élite soit ou non naturellement au-dessus de la majorité, la majorité n'en est pas moins naturellement incapable de sacrifice. Mais la nature animale donne l'exemple à l'élite et comme elle est inférieure elle-même à la foule humaine, on en garde l'impression que toute l'humanité pourrait être naturellement excellente et même héroïque; l'héroïsme en effet est dans la nature (Ins., I, IV; III, XXI); la mer suffit à bercer cet héroïsme qui est pour ainsi dire purement physique (Mer, 357).

On prévoit les objections qui pourraient être faites à cette théorie naturaliste de l'héroïsme dont les exemples sont assez peu péremptoirs; par exemple, Michelet nous montre les fourmis fermes et courageuses, en fonction du contact avec leur propre sol, tandis que les étrangères sentent, par là même qu'elles sont étrangères, que tout leur est hostile. Il serait trop facile d'objecter des cas d'héroïsme humain qui ne sont pas du tout comparables. En réalité, la théorie de Michelet pourrait à la rigueur asseoir la justice sur la Nature, mais non pas le don généreux et désintéressé de soi-même; la sérénité de Jeanne d'Arc au siège d'Orléans ou au procès de Beauvais ne peut pas se comparer au courage naturel des fourmis; mais ce n'est pas ici le lieu des discussions, Michelet n'a pas prévu d'ailleurs les objections et nous n'avons qu'à établir pour l'instant ce qu'il a cru évident ou démontrable. Or l'autorité morale de la nature, pas plus que sa discipline artistique, ne nous paraît faire doute dans sa pensée. Nous verrons plus loin le naturalisme de Michelet s'adapter tant bien que mal aux sciences sociales; nous posons, dès maintenant, les principes qui lui permettent d'en préparer l'étude et d'en assurer les bases. « Telle physique, telle législation », lisons-nous dans *L'Amour* (p. 390) et, quelques lignes plus loin, « l'histoire naturelle a parlé comme la morale elle-même (p. 395). » Les types naturels de toute vie sociale ont d'ailleurs existé de tout temps : « si dès l'antiquité, l'homme n'eût eu ces trois causes de vie, respiration, circulation et assimilation, l'homme à coup sûr n'eût pas vécu. Si dès l'antiquité il n'eût pas possédé ces grands organes sociaux (foyer, travail, éducation) il n'aurait pas duré (BH., p. XLIX). » On ne saurait mieux exprimer qu'il existe des conditions naturelles constantes et déterminées de la morale et que ces conditions sont liées au sol, à l'habitat; pour l'homme

comme pour la fourmi ce principe a reçu un essai de démonstration général dans *Le Peuple*, (p. 57). La terre par son seul attrait sollicite la culture et devient champ, or le champ incarne la liberté, il la conditionne mais il la donne ; la liberté enfin postule et pose la vertu : on comprend dès lors que notre moraliste écrive (Pp., p. 264) : « c'est aux invariables et naturels rapports de l'homme qu'il nous faut revenir », la valeur, le rendement même de l'homme en dépend. Nous ne faisons ici qu'indiquer le principe, nous réservant d'en montrer les applications plus loin.

II

En définitive, la Nature apparaît comme la collection, le faisceau, la synthèse des êtres vivants ou tendant vers la vie, en vertu d'une force qui contient l'amour, qui promet le bonheur, qui développe le bien et qui provoque le beau. Vie, pensée, amour, bonheur, vertu, beauté, tout cela ruisselle à la fois de cette source unique « du plus haut au plus bas de l'échelle de la vie » (Ins. 124), mais partout et toujours, cela est identique et parfait.

Qu'est-ce à dire ? C'est-à-dire que la Nature recèle une pensée, une seule pensée, une pensée immortelle, une pensée parfaite ; en termes plus philosophiques, la conception de Michelet sur la Nature implique une métaphysique qui veut être spiritualiste, qui se dresse contre le « matérialisme nauséabond (A., 243) de son temps », comme plus consolante pour nous, comme plus apte à satisfaire les aspirations de la dignité humaine ; mais ce spiritualisme s'évanouit à peine éclos parce que l'esprit qu'elle dispute à la matière n'est pas l'esprit humain, n'est pas cet immortel principe de notre substance individuelle mais un seul esprit beaucoup plus vaste, beaucoup plus impersonnel, abîmé dans l'univers entier, plutôt virtualité qu'essence, car « l'amour ici naît avant l'être » (Mer 136), c'est-à-dire qu'enfin le spiritualisme déborde l'homme et dégénère en unmonisme panthéistique.

§ 1. La démonstration de cette duplicité involontaire de la philosophie de Michelet doit comprendre deux parties ; il nous faut montrer que de tendance et même d'intention, il a été sincèrement spiritualiste, mais que, étant donné la méthode choisie

par lui pour y parvenir, il devait fatalement dévier dans le monisme panthéistique.

Michelet était spiritualiste d'intention, c'est encore dans les confidences de son *Journal* qu'il en faut recueillir l'aveu (MJ., p. 80) : « Me voilà déclamant contre la misérable enveloppe qui emprisonne nos âmes et professant pour elle le plus souverain mépris ; ah ! si nous étions affranchis de cette gênante gaine, si nous n'étions qu'esprit ; tels que nous sommes, la plus mince cloison met entre les êtres qui s'aiment le plus une infranchissable barrière... mortifiante pensée de la gêne des corps. » On croirait déjà entendre Sully-Prudhomme (*Les Solitudes*, p. 205). Vingt-cinq ans après, Proudhon écrivait encore à Michelet (lettre annexée à la préface de 1868 de HRé., III, p. 6) : « ce spiritualisme transcendant qui vous domine et qui m'obsède... » On considérait donc Michelet, dans sa gloire, comme un spiritualiste ; et lui-même, dans sa conscience, fidèle à exécuter les intentions de sa jeunesse, songeait alors à venger l'esprit du dédain des matérialistes. Plus tard enfin, ce rêve était réalisé dans *L'Amour* (p. 403) : « Rien n'est matière, tout est esprit » et dans la belle page qui termine le cinquième chapitre de *La Mer* : « Pas encore et pas encore ! une création doit monter par-dessus la vôtre, une chose que vous ne craignez pas... c'est l'âme » ; et pareillement dans *La Montagne*, (p. 19) : « Mais, montagnes, mais, glaciers, qu'est-ce que vos dix mille pieds près des hauteurs de l'esprit ? »

Donc, l'intention n'est pas douteuse ; mais n'est pas spiritualiste qui veut : pour l'être, il ne suffit pas de croire que quelque chose pense, il faut encore professer que cette pensée est élevée à la dignité de l'être. Pour peu que cette pensée devienne, elle perd en existence ce qu'elle gagne en puissance, en netteté ce qu'elle gagne en ampleur, elle tend à être unique, mais elle n'est rien. Faute de cette distinction entre le devenir et l'être, le système est équivoque. On ne sait si le philosophe croit à la réalité actuelle d'une multitude d'essences douées de pensée ou s'il opte pour la simple « possibilité » d'une seule essence pensante, unique et indivisible. On a beau dire avec M. Monod que Michelet spiritualisa la matière, il n'en est pas moins vrai que le néophyte matérialiste y verrait aussi bien un prétexte à matérialiser l'esprit ; car le véritable spiritualiste ne nie pas la matière, c'est le panthéiste qui la nie quand il identifie la matière et l'esprit ; et l'on se demande quelle conception de l'âme pourrait bien se faire le spiritualiste qui la croirait « com-

pliquée d'un grand nombre d'enveloppes » et qui verrait là le « haut mystère de la nature » (HRé., VII, p. 38). On se demande quelle valeur intrinsèque, objective, Michelet accorde à l'âme, lorsqu'on le voit, comme historien, douter de la personnalité de ses héros (HRO., I, pp. 93, 96, 100, 109, 115) : tantôt, parlant de Massanases, il superpose à son objet David ou Mahomet au choix du lecteur (HRO., II, 46) ou Eve à Cléopâtre (II, 388), tantôt enfin il écrit que tel de ses récits peut bien n'être pas réel, mais qu'il est éminemment vrai (HRO., I, p. 362) ; il peuple ainsi d'allégories, irréelles concernant un homme quelconque, mais qui se prétendent « vraies », quant à l'humanité, ses *Origines du Droit* et sa *Bible de l'Humanité* (477, 478 et 238, 239, etc.), *La Sorcière* (415, 28, etc.) et même *La Mer* (*sub. finem*), *L'Insecte* (180) et *L'Oiseau* (162). C'est un procédé fréquent, familier chez Michelet, que celui qui consiste à superposer ainsi l'image à l'objet, l'humanité à l'homme, l'universel au particulier, l'insaisissable au réel, le conçu au perçu.

Ce n'eût été que précieux pour ses élèves et favorable à la clarté de sa propre pensée si ce procédé n'avait servi qu'à introduire les disciples, par l'étape bienfaisante d'une comparaison coutumière, dans un domaine plus profond ; si l'illusion n'avait eu d'autre effet que de rendre sensible, en le versant dans le moule du concret, le contenu d'une réalité abstraite. Agir ainsi, c'est en quelque manière symboliser, c'est du moins simplifier, c'est comme on dit aujourd'hui schématiser, mais si l'image est prise au sérieux, si celui qui l'emploie s'y complait au point d'y séjourner, ne remonte jamais du plan provisoire de son exploitation au domaine moins accessible dont il y projette le contour, alors on ne sait plus bien de quoi il parle, ni s'il parle en pur idéaliste, ni si les réalités qu'il laisse entrevoir sont autres que celles qu'il manifeste symbolisées. Quand Michelet compare l'âme de ses contemporains à Herculanium accablée de cendres ou à la prairie entre Cher et Loire, inondée de pierres par le débordement des rivières, on comprend de quoi il veut parler, car il revient aux premiers termes de la comparaison et l'on voit bien à quoi correspond la plaine accablée, puisque c'est à l'âme de l'homme ; à quoi les cendres et les pierres, puisque c'est au « matérialisme grossier » ; à quoi enfin, l'âme et l'amour de la femme, puisque Michelet la représente comme une digue aux flots envahissants. (A., p. 205-206). Pareillement quand le dogme chrétien est représenté sous les traits d'un écrasement géologique

(BH., p. 477-478), c'est une métaphore dont la valeur est contestable mais dont nous comprenons les termes ; pareillement encore, quand l'aube et la science (So., 418) nous sont présentées comme identiques ; car, mise à part la beauté des expressions dont il se sert, ici Michelet n'invente rien. Mais, quand l'image sert à rendre polymorphe, ambiguë, équivoque une réalité jusque là précise, et que nous ne savons plus s'il s'agit d'Eve ou de Cléopâtre, ou quand, sous prétexte que Diane de Poitiers c'est Diane et que Diane c'est Hécate, (HF., XI, p. 10) on nous fait croire que nous ne sommes plus dans un monde réel, ni même au siècle d'Henri II, mais dans « un enchantement », alors le symbole véritablement nous trahit. Or, c'est là une méthode dont on trouve de fréquents exemples dans l'œuvre de Michelet ; citons encore, comme particulièrement typique, la grammaire bretonne qui servait de cuirasse à La Tour d'Auvergne, non pas seulement contre l'amour des sciences vaines et des gloires vénales ce qui aurait été une image poétique et par conséquent didactique, mais contre les balles espagnoles, qui (SR., p. 55) « sur la rude grammaire, semblaient rebrousser, s'amortir » ; alors le procédé nous dépayse, nous déçoit et nous déconcerte.

Or, c'est bien par de telles images que Michelet exprime la qualité, le rôle et la fonction de l'esprit humain ; et c'est pour quoi, il nous est difficile de savoir si l'âme acquiert, dans un système aussi confus, la valeur d'une substance individuelle, distincte qualitativement du corps auquel elle est unie, quantitativement des autres âmes unies ou non à d'autres corps, ou si seulement Michelet voit dans l'âme la manifestation d'une énergie partout répandue, partout latente, partout pareille, ce qui équivaut, non pas à un spiritualisme, mais à un monisme panthéistique ; si l'on préfère que nous traduisions notre dilemme par des expressions grammaticales, on se demande enfin si ce symbolisme octroie à l'âme humaine quelque chose de déterminatif ou de partitif, s'il nous accorde une âme ou de l'âme.

§ 2. Car il en accorde aussi à la Nature, et l'âme qu'il salue répandue dans l'univers, n'est pas si différente de celle dont nous sommes jaloux ; c'est ici que le spiritualisme risque d'avorter. Tantôt Michelet laisse paraître sa croyance en une vie future ; et le peu qu'il exige concernant le maintien de la personnalité dans cette survivance ne prouve pas grand chose en faveur du spiritualisme ; tantôt il prête aux forces naturelles toute la sagacité,

toute la tendresse, toute la grâce et la liberté de la pensée, de l'amour et du vouloir humain ; et là encore le spiritualisme est mis à une rude épreuve ; tantôt encore, l'action réciproque de l'âme naturelle et de l'âme humaine, éloquemment insinuée comme constante, équivaut à une profession de foi concernant leur identité.

Examinons d'abord la doctrine de l'immortalité de l'âme : elle nous en dira long sur notre personnalité. Si Michelet avait vu dans l'âme un principe dont l'individualité l'intéressât, on ne manquerait pas de le reconnaître à la façon dont il traite le problème de l'immortalité de ce principe ; or, l'immortalité telle qu'il l'a rêvée, ne paraît pas s'accommoder de la permanence de la personne : « J'aimerais assez, écrivait-il, en 1820 (MJ., p. 97) à avoir sur mon tombeau un arbre, au bout de quelque temps, ce serait ma substance même que mes amis embrasseraient en lui » ; cette fois Michelet paraît avoir fourni à Musset le modèle de son saule. Il est vrai que Michelet se demande, à la mort de Poinsoy : « Où est-il, maintenant ? » (MJ., p. 185) et qu'un témoin qui doute de l'immortalité (MJ., 1^{er} juillet 1821) le fait bondir de colère. Mais il n'a pas eu lui-même sur ce point une doctrine sûre ni précise. Il s'en va (O., 70) représentant le naturaliste Wilson, après sa mort, comme un « oiseau de Dieu », volant sans « nul doute » dans « une étoile moins obscure » ; il demande « un rayon » dans la « nuit sombre » de son ignorance à Dumesnil¹, à Reynaud, à Henri Martin (So., 99, note). Dix ans auparavant (FR., p. 302, note 1) il a cru voir sombrer sa foi dans l'âme humaine au creuset des chimistes et il remercie naïvement Liebig, le grand chimiste allemand, de l'avoir déchargé de cette épouvante en lui affirmant (ce dont il pouvait se douter) que « la fixité de son âme et son indépendance » n'ont rien à craindre de l'étude la plus approfondie de la chimie organique. La doctrine de Michelet concernant la stabilité de l'âme, après la mort, n'est pas plus précise que sûre, car il n'a pas commencé par l'établir sur une notion rationnelle de la nature et des propriétés de l'âme ; il pose des questions, il cherche des analogies là où on attend de lui une réponse : « Si la fleur ne meurt que pour renaître,

1. DUMESNIL est cité pour l'*Immortalité, la Foi nouvelle*. — Le premier de ces ouvrages est indiqué ailleurs (BH., 107) en note également, comme un livre « plein de vie. C'est beaucoup plus qu'un livre ; c'est chose personnelle, écrite *pro remedio animæ*. » — Quant à REYNAUD, cité (So., 99) pour son *Ciel et Terre*, Michelet en parle aussi dans BH., p. 96, comme d'un adversaire passionné du dogme de l'Enfer quoique d'ailleurs « indulgent pour l'Eglise du Moyen-Age ».

pourquoi ne renaîtrait pas l'âme, cette fleur du monde ? (BH., p. 153, 154). » En effet, mais pourquoi renaîtrait-elle ? L'insinuation d'un vœu n'est pas un argument ; Michelet ne répond ni oui ni non sur le *quid* ; et, quant au comment de cette immortalité, de quoi se contentera-t-il, si vraiment « le blé dans ses naissances et ses renaissances éternelles, beaucoup mieux qu'aucun dogme enseigne la résurrection (BH., p. 154, cf. Ins., p. 73, 75 et Mer, p. 401) ? » Car il est trop clair qu'il n'y a résurrection que du champ et non pas des épis et que, si l'on n'est pas plus exigeant sur la qualité de notre résurrection, c'est qu'on désire uniquement ressusciter dans sa postérité. La nature procure à Michelet un autre type de résurrection désirable dans le spectacle des éléments cadavériques qui s'incorporent au sein de nouveaux organismes vivants (Mo., 113, Mer, II, chap. I, et Ins., II, chap. XII) ; et, si l'on demeure étonné, voire stupéfait, devant une espérance d'immortalité si facilement assouvie, on doit cependant reconnaître que telle est la résignation de Michelet, et que Claude Bernard lui-même s'est également contenté dans ces graves matières d'une doctrine spécieuse et fondée sur la même équivoque : « la mort c'est la vie ».

Bref, la notion de l'immortalité de l'âme n'a jamais revêtu dans l'œuvre de Jules Michelet des expressions sur lesquelles pût se fonder la notion d'une spiritualité personnelle. Les éléments spécifiques d'un spiritualisme n'y sont donc nullement inclus.

Ce n'est donc pas en partant de son analyse du concept d'âme qu'on peut connaître la vraie pensée de Michelet concernant la distinction de l'âme humaine et du principe universel du monde. En revanche, pour peu qu'on parte de l'analyse de ce dernier concept, on ne tarde pas à aboutir à un monisme. En effet, les forces naturelles, la lumière, l'électricité, la marée, les courants marins, la genèse de la mer et des monts, les ressources du végétal ou de l'animal, rien de tout cela n'est présenté comme différent des énergies, du type et des aspirations de l'homme, et tout cela, en revanche, dans un pompeux et généreux anthropomorphisme, est présenté comme identique. La pâleur d'un phare est un fâcheux signe météorologique (Mer, p. 80), les insectes luisants « parlent » par leur lumière (Ins., chap. XII) ; la mer est loyale (Mer, p. 19) ; elle et l'océan se marient (M., 74) ; les forces de la Nature sont comparées à des sœurs et à des frères (M., 37, 40-41). L'Amérique du Sud « abreuve fraternellement

les fleurs et les fruits de l'Europe... » « Notre grosse artère Atlantique » a une « sœur, l'artère indienne ». Cf. *infra* (p. 41) : « Ces deux frères, l'Indien, l'Américain. » Même fraternité entre la femme et la soie (*Ins.*, chap. XIII, fin).

Les fleuves sont tous des êtres qui ont des passions, des pensées, des attaches : le Danube « n'a rien d'inhumain... tout se fond dans ton soupir, ô fleuve de la captivité ! (*LN.*, M^{me} Rosetti, pp. 276-279). » Le Rhône n'est pas « sage. Sur sa route, des folles charmantes, des deux côtés se jettent à lui. Il court et il s'effarouche. De plus en plus incapable de se contenir il court ; c'est comme une bête échappée, un taureau de la Camargue. Malgré sa grandeur immense, il se retrouve en vieillissant à peu près ce qu'il est né, et meurt comme il a vécu (*Mo.*, I, chap. V fin). » Pareil anthropomorphisme pour la Gironde (*Mer*, p. 75). Une autre page, non moins magnifique, identifie le Rhin à un homme (*Int. HU.*, p. 170). La Reuss, avec une « passion furieuse... court au Rhin son amant (*SChE.*, Suisse, I). » Le Rhône et elle sont comparés ailleurs, relativement aux eaux des lacs qu'ils traversent, à des époux « sur le retour ». (*A.*, 331-332). Les rivières ont aussi une âme. La Meuse « reste française tant qu'elle peut. Elle tourne à Sedan, à Mézières, comme pour s'éloigner du Luxembourg. Entraînée par sa pente, il lui faut bien couler aux Pays-Bas, se mêler, bon gré, mal gré, d'eaux allemandes. N'importe, elle est toujours française, jusqu'à ce qu'elle ait porté sa grande Liège, dernière alluvion de la Patrie. (*HF.*, VIII, p. 4, note 1). »

La lune, servante de la terre, n'en a que plus de pouvoir sur elle. (*Mer*, p. 45.) Les plantes n'ont « d'autre caractère » que d'être innocentes et amoureuses (*Mer*, p. 119-120). La rondeur de la terre est celle d'un sein de femme (*Mer*, 124). Les montagnes mêmes sont des mamelles humaines (*Mo.*, p. 129) ; la mer tout entière est une femme (*Mer*, 346) ; le mont Blanc n'est autre qu'un ermite (*Mo.*, 26) mais qui thésaurise (*ibidem*, 27) ; les arbres sont de vrais stoïciens (*Mo.*, 219), qui toutefois se lamentent par instants (*Mo.*, p. 195) ; la feuille de l'un (*Mo.*, 208) est une « main » qui saisit l'air, la lumière ; celle de l'autre (*BH.*, 304) est une langue, et son fruit figure un cœur ; les fleurs aiment librement, leur miel est un *oui*, leur pétale une alcôve, et elles versent généreusement leur ambroisie (*Mo.*, 250-258) : « Ah ! sois heureux, cher atome ! » (Cf. *Ins.*, p. 60 et 85). Quant aux échantillons de l'animalité, les plus inférieurs sont humains : le madrépore a des doigts et des mains (*Mer*, 138) ; la méduse a des che-

veux qui flottent (p. 164), c'est comme une petite fille, et cela lui vaut tous les attributs de la virginité. Le mollusque s'élève jusqu'à la résignation (p. 176) ; quant à l'oiseau, rien ne le distingue de l'homme ; « comme les grands chanteurs » il a une certaine hygiène, il « s'ordonne comme purgatif, une araignée » (Ins., p. 210) ; il prend deux repas par jour, il est vrai qu'il (O., p. 49) déjeune au Sénégal et dîne en Amérique ; il conquiert même ses grades universitaires : tel oiseau aquatique est docteur en deux éléments (O., p. 63).

Un tel langage ne saurait être une gageure ni s'appliquer seulement à la similitude apparente des formes et des mœurs. C'est faire peu d'honneur à l'âme humaine que de la saluer partout présente. Mais il faut avouer que Michelet la découvre animant tous les êtres jusqu'à rendre leurs corps analogues aux nôtres.

La nature est, plus foncièrement encore, assimilée à l'esprit humain au point de vue de leurs échanges, de leur activité réciproque. La Nature et notre âme n'ont pas de meilleure preuve de leur identité que l'efficacité de ces échanges. Pour Michelet, (So., I, IX début, et p. 127, cf. pp. 28, sqq.) l'on sait que Satan n'est autre chose que la Nature agissant sur l'homme par des moyens constants ; la sorcière croyait invoquer le diable, en réalité c'est la Nature qui répondait, révélant à ce docile appel les secrets de la belladone, de la digitale ou de l'aconit. Révélation contestable : car le procédé n'est pas assez scientifique pour être expérimental et constant. Mais peu importe ici : la Nature, gratuitement supposée révélatrice, opère sur l'homme, et (là gît une seconde originalité dans l'interprétation de Michelet) c'est sur son âme qu'elle opère. C'est si bien sur son âme que cela distingue l'action diabolique, intitulée ici naturelle, de l'action surnaturelle des sacrements de l'Eglise, présentés par Michelet comme des moyens spirituels pour agir sur les corps. C'est à peu de chose près le contraire exact de ce qu'ils sont, mais il n'est pas ici question de théologie et l'on sait assez que Michelet n'avait pas étudié le catholicisme où on l'enseigne. Au reste, erreur comme vérité, sa pensée nous importe : or, il fait de la nature, dans ce chapitre significatif une énergie toute prête à vivifier nos âmes. D'autres passages de son œuvre naturaliste, en font, nous l'avons vu, la Providence de nos corps.

La notion de finalité éludée dans l'œuvre de Michelet (Mer, I, pp. 86 et sq.) s'y transforme en idée de solidarité, les êtres sont les fins réciproques les uns des autres. Il y a une gravitation

mutuelle qui exclut la tendance commune des moyens vers une fin suprême. C'est ainsi que les continents échangent leur substance (Mer, 42, 44). Les hommes sont débiteurs de la Nature entière : des plantes de la mer (Mer, 119, 120), des polypes qui nous font un monde de rechange (p. 158), des arbres qui sont des réservoirs d'humidité ou d'électricité (Mo., pp. 214. 217); des montagnes qui amassent de l'eau pour la soif de l'univers (Mo., 27), des oiseaux, des insectes, etc... Cette solidarité trouve son expression suprême dans la conception de l'amour et de la mort tellement présentés comme se détruisant l'un l'autre que ni l'un ni l'autre ne paraît victime ni bourreau (Ins., ch. IV).

On s'étonnera moins de trouver dans l'œuvre historique du maître des textes qui présentent sérieusement la Nature comme un être conscient, prenant parti pour certains hommes, pactisant avec eux, épousant leurs querelles, leurs passions, exemple (HF., XII, 196) : l'Armada était « une exécration Babel de toutes les tyrannies du monde. » Elle portait l'inquisition : la mer en a eu horreur. Ainsi la mer prend parti pour la reine Elisabeth « belle vestale assise sur le trône d'Occident ¹ ». Ce phénomène, aigu ici, est ailleurs chronique, l'océan « s'humanise sur les côtes de la Gironde (Mer, 362). » Ce que peut faire la masse amorphe et inanimée des flots, on comprend que les animaux en soient capables : au lendemain de la Révolution (HRé., V, 18) ils comprennent, du moins « ils ont l'air de comprendre que tout est changé, ils vont, ils se confient aux libertés de la Nature, ils font tout doucement eux aussi leur 92. La démocratie animale, envahissante, insatiable, franchit les clôtures, les fossés. » Et les insectes mêmes (HF., XIII, 355) qui ont le sens très vif des choses condamnées à mort, s'emparent de La Rochelle assiégée au moment où les protestants exterminés vont se faire Hollandais.

Ainsi l'identité extrinsèque de l'âme humaine et des énergies ou aspirations physiques, animales ou végétales, apparaît constante. C'est que cela correspond à une identité intrinsèque.

Pour savoir ce que vaut le spiritualisme de Michelet comme le spiritualisme de n'importe quel penseur, il suffit de chercher ce qu'il pense du problème de la création et de l'origine du monde d'une part, et, d'autre part, ce qu'il pense du problème de l'intelligence et de l'instinct. Dans le premier problème, on est obligé

1. Cette belle vestale est une réminiscence d'une légende à laquelle il est fait allusion dans OD., p. XLIV : « A Rome l'eau s'arrêta dans un crible pour sauver la vestale assise sur le trône d'Occident ».

de se prononcer entre l'attribution du monde à une origine créatrice qui l'a peuplé d'êtres, ou sa subordination à un principe en évolution qui ne l'anime que d'un devenir. La pierre de touche du spiritualisme est ici manifeste ; on est forcé d'opter entre la notion d'âme personnelle et d'âme impersonnelle, à partir de la Nature. Dans la solution du problème de l'intelligence et de l'instinct, criterium non moins excellent, on est également forcé de se prononcer sur le caractère de l'âme humaine en partant de la simple exploration de l'homme. Or, en voyant comment Michelet a traité et cru résoudre ces deux problèmes, on s'aperçoit qu'il conclut à une âme unique répartie indifféremment entre tous les êtres, âme permanente, immense, à laquelle il prête généreusement tous les attributs de la divinité, si bien que le monisme de Michelet est, comme nous l'avons dit, panthéistique.

§ 3. Le problème de la création. — Il est visible que Michelet n'incline pas vers l'exposition biblique de l'origine du monde. Il est de ceux qui croient que la science trouve la Bible en défaut (Mo., pp. 36, 37) et même que la foi dans la Bible retarde la science (Mo., p. 33) ; pour lui la création est un phénomène quotidien (Mo., p. 373), naturel (Mer, 259), et que l'homme contrarie. La création des types est spontanée, les êtres s'individualisent d'eux-mêmes, leurs aspirations se réalisent suivant des formes diverses (Mer, II, 6) ; si la lumière est antérieure aux autres réalités, comme dans la Bible, elle se change d'elle-même en âme (Mer, 173). Or, comme l'idée de création implique à tout prendre celle de toute-puissance, il s'en suit que l'idée de création quotidienne postule celle d'une toute-puissance temporelle, d'un Dieu plutôt indéfini qu'infini. Dans une telle métaphysique, le devenir se substituerait à l'être, comme dans la métaphysique hégélienne ; et Dieu même n'échapperait pas, malgré la contradiction qu'une telle conclusion implique, à l'universel devenir. Ce serait quelque chose d'assez semblable à ce que M. Bergson appelle l'évolution créatrice, à cette différence près que le système de Michelet est plutôt insinué qu'exprimé, répandu et comme dissous dans toute son œuvre, et qu'il faut le chercher pour le construire. Mais il ne faut pas chercher longtemps pour constater avec quelle sympathie, avec quel enthousiasme il accueille les hypothèses de Lamarck et les dogmes darwiniens. Il a lu Darwin (Mer, 139, Mo., 123 et sq), ou bien il l'a feuilleté, le prenant pour un

« navigateur anglais » (Ins., 376-377), à moins encore qu'il ne se soit contenté de l'entrevoir à travers Lyell (Ins., 377), qui l'a résumé « avec génie », et à travers Lamarck (Mo., 125-sq., 375 et Mer, 150 et sq), partiellement bien entendu, et en amateur, puisqu'il n'avait pas le bagage scientifique rudimentaire, indispensable à l'intelligence des phénomènes histologiques et physiologiques. Pour lui, nul pessimisme ne se dégage du « struggle for life » qui fit pleurer, depuis, l'auteur de *La Justice*. « Le combat pour la vie » dit Michelet, cette « grande et simple formule inaugure une ère nouvelle de l'histoire naturelle... Combat, dis-je, innocent, qui faisant l'équilibre et l'harmonie de la Nature, donc sa paix d'elle à elle, n'est pas même un combat » (Mo., 183 ; cf. Mer, 143 et liv. II, II ; Ins., chap. X ; O., chap. VIII et IX de la 1^{re} p.). Ces professions de foi évolutionnistes sont d'autant plus significatives qu'elles sont émaillées d'observations à la Bernardin ; par exemple (Mer, p. 208) « on rend grâce à la Nature qui les fit (les crustacés) de cette grosseur » ce qui rappelle assez bien le melon qui a des côtes pour qu'on le mange en famille, ou la puce qui est noire pour qu'on l'attrape facilement. Le dogme de la sélection naturelle, sous le nom de « choix » (mot de Darwin) ou de « préférence » (Mo., 196 et 377), est formulé ; celui de l'influence du milieu est signalé avec adhésion dans maints passages (Mer, 237, 365, Mo., 333, etc.), celui du besoin qui crée l'organe apparaît également plus d'une fois (O., 7, Mer, 191, 210, 233). Bref, tout se fait tout seul, la terre tout entière identique à ses habitants (Mo., 376-377) commande elle-même le jeu spontané de ses crises (Mo., p. 128), l'inorganique y passe de lui-même à l'organique (Mer, 115, 117, avec une légende à l'appui en guise de démonstration). On peut dire que le poème de la mer est celui de l'évolution ; l'échelle des êtres (Mer, liv. II, chap. VI, VII, VIII), n'y apparaît pas comme une classification de naturaliste, mais comme une reconstitution d'historien ; en fait, Michelet croit que tous les échelons ont été gravés dans la durée, témoin cet exposé de l'autocréation de l'échinoderme (Mer, 180), et cette insinuation que l'âme elle-même est chez les êtres inférieurs à l'état de devenir (Mer, 160).

Bref, Michelet est évolutionniste ; il pense que la monade « arrivera peut-être dans dix mille ans à la dignité d'insecte » (Mer, 116) et il raconte que telle espèce « se créa » (Mer, 180) ; pour lui comme pour le poète, le monde s'accomplit tout seul « artiste, œuvre et modèle », les degrés dans la perfection des

types ne sont que les étapes successives de son rêve indéfini ; Dieu devient ; et l'homme n'a pas d'autre âme que cette part du souffle universel et unique qui lui est dévolue.

§ 4. Le problème de l'instinct et de l'intelligence. — Nous voyons aussi dégénérer le spiritualisme en monisme, en assistant à la déformation de l'intelligence humaine par sa confusion avec l'instinct. La personnalité de l'âme humaine est gravement compromise par cette identification hâtive avec l'instinct. En élevant l'instinct à la hauteur de l'intelligence, Michelet supprime toute distinction entre les êtres. L'instinct, dans son système, est impersonnel, également parfait et véritablement pensif, il en résulte une notion d'intelligence unique, impersonnelle, et parfaite répandue sur tous les animaux, et sur l'homme auquel les animaux sont préalablement assimilés.

Michelet n'a pas complètement nié l'instinct « cette vaste et féconde moitié de la nature humaine » (Et., 212), mais il en fait une part de l'intelligence, ni plus ni moins répandue chez l'homme que chez l'animal, ou plutôt il en fait la raison même comme l'indique cette note écrite par lui en marge d'un livre de Franchi et où il s'est contraint de donner corps à sa pensée : « le sentiment ou l'instinct n'est que la raison en germe, c'est la raison même (cité par Monod, J.M., p. 39) ». Or, cela est à peine intelligible. Sans doute les êtres doués de raison ne sont pas pour cela exempts d'instinct, mais l'intelligence et l'instinct coexistent en eux et restent différenciés. La conception moderne des deux psychismes du professeur Grasset nous permettra d'éclaircir là-dessus notre pensée. On sait que le maître de Montpellier explique un certain nombre de faits pathologiques et même physiologiques par son hypothèse d'un centre supérieur de l'intelligence (qu'il appelle centre O, centre du contrôle, carrefour suprême des activités, volitive, intellectuelle, motrice, sensorielle, etc.) et d'un groupe de centres inférieurs reliés par des fibres qu'il nomme le polygone. L'expérience n'a pas encore donné à son hypothèse la valeur d'une découverte anatomique, mais elle n'en correspond pas moins à des réalités pathologiques et psychologiques ; certains actes ou groupes d'actes, certaines réactions (comme la fuite, en cas de terreur), peuvent avoir lieu par le seul déclenchement de l'activité polygonale sub-consciente (Psychisme inférieur) ou s'accomplir après élaboration, après intervention du centre O qui, se trouvant sur le trajet du

reflexe psycho-moteur, accorde ou refuse sa participation et par conséquent déclanche ou suspend les derniers ressorts du mécanisme total. On comprend que les actes accomplis par le polygone, par le psychisme inférieur désagrégé du centre O, aient une allure automatique, stéréotypée, invariable, et que les autres se nuancent, au contraire, très diversement, suivant les modalités personnelles et les dispositions contingentes du centre O : le centre O d'Arago ou celui d'un Peau-rouge n'interviennent pas de la même façon dans les actes psychiques supérieurs, ni même dans les actes habituellement automatiques. Or, l'instinct est automatique et l'intelligence est libre : ne seraient-ils définis qu'ainsi, ces deux mécanismes sont essentiellement diversifiés et correspondent aux deux psychismes du professeur Grasset. Aucun fait n'a démontré encore que les animaux puissent imposer un libre jeu aux ressorts du mécanisme psychique ; et tout nous permet d'identifier spécifiquement tous leurs actes dans la conception que nous nous faisons du psychisme inférieur. Et si l'on accorde que l'homme réagit comme les animaux à certains reflexes psycho-moteurs, il n'en reste pas moins certain que l'homme accomplit d'autres actes grâce au contrôle du centre O. La différence la plus grande ne gît pas entre les actes psychiques de l'homme et ceux de l'animal, mais entre certains actes psychiques propres à l'homme et certains actes psychiques communs à l'homme et à l'animal. Le spiritualisme est indifférent à la confusion de ces derniers, mais il exige impérieusement le discernement des autres. On peut d'ailleurs admettre que les actes même instinctifs de l'homme sont quelquefois influencés dans leur direction et sous leur apparence fatale par une impulsion supérieure d'ordre intellectuel antérieurement fournie soit par la race ¹, soit par l'individu. D'autre part, le seul fait de la possibilité d'une intervention du psychisme supérieur rend suspectes les prétendues manifestations chez l'homme d'un psychisme inférieur pur : c'est ainsi que M. Babinski ² a démontré tout récemment, contrairement à l'opinion de Charcot, que le contrôle et le libre arbitre ne sont pas absolument perdus dans les actions en apparence automatiques des somnambules ; en fait, il est quelquefois mal aisé d'attribuer le succès d'une suggestion à une hypnose fruste, inconsciente, phénomène polygonal, ou à

1. Ce point a été signalé par le Dr LEGRAIN notamment, dans *Les Folies à Eclipsé*.

2. Dr BABINSKI, *Semaine médicale*, 27 juillet 1910.

une incubation délibérée, réfléchie, phénomène psychique supérieur. Mais, quoique les parts respectives de l'intelligence et de l'instinct soient quelquefois mélangées dans les actes humains, l'instinct et l'intelligence n'en restent pas moins théoriquement discernables ; et l'intelligence est essentiellement irréductible à l'instinct, non seulement dans la sphère de ses facultés d'abstraction, où il va sans dire que l'instinct ne lui compare rien, mais même dans le jeu des activités concrètes, où elle marque de son contrôle les actes que l'instinct ou le « psychisme inférieur » accomplit tout différemment. Confondre l'intelligence et l'instinct n'est donc pas faire acte de spiritualiste ; or, Michelet les confond ; il les confond d'abord chez l'homme en observant systématiquement l'intelligence mélangée d'instinct sous une forme qui ne laisse pas que d'être supérieure, puisque c'est le génie lui-même ; puis, confondant à la faveur du génie l'intelligence et l'instinct, il se sert de cette confusion pour identifier l'intelligence humaine et l'instinct animal, pour en faire une seule et même réalité à l'existence de laquelle on ne saurait souscrire sans être par là-même hostile au spiritualisme et incliné vers le panthéisme.

Que le génie ressemble à l'instinct et participe d'ailleurs de l'intelligence, c'est une chose assurément admissible. Dans tous les champs de l'activité humaine, dans l'art, dans la science, dans la politique, dans la guerre, l'homme de génie pressent les résultats de l'expérience et dispose d'éléments de jugements plus nombreux, parce qu'il double l'étendue de son intelligence par l'intuition, pour ainsi dire automatique, d'une multitude de faits inconsciemment perçus. Dans le domaine de la spéculation, il produit ainsi des trouvailles, il opère des rapprochements, réalise des formules qui témoignent d'une adaption étonnante, autrefois jugée divinatoire, des moyens aux effets. Mais cette fonction merveilleuse de l'intelligence humaine qui aboutit, malgré son inconscience, plus vite que la dialectique, à la découverte ou au choix des moyens, qui adapte à l'émotion désirée l'expression artistique la plus sûre, au but désiré les actes les plus sagaces, au résultat désiré les idées les plus appropriées, cette fonction a beau trouver comme d'instinct ce qui vaut le mieux dans un cas déterminé, modulation, couleur, ligne, rime, mot, idée, action, elle n'exige pas moins le contrôle d'un frein, l'élaboration normale de l'intelligence. Point de génie sans un talent méritoire qui assujettit à la discipline habituelle, malgré les dons quasi divins, l'homme qui enfin n'est qu'un homme, même si son

astre en naissant l'a formé poète ou peintre, grand juge ou grand médecin, chef d'orchestre ou de guerre ; sans une préparation intellectuelle du talent, les réussites instinctives du génie ne donnent pas tous leurs fruits. C'est sur quoi Michelet n'a pas insisté : trop heureux de trouver dans le génie quelque chose d'analogue à l'instinct, il s'est empressé de saluer une force propre à l'animal dans cette fonction qui fait les plus grands hommes, les plus grands conducteurs d'hommes, les plus grands entraîneurs de foules. Les collectivités animales lui ont paru en tout semblables aux sociétés humaines réalisées sous les espèces visibles de la foule ; et la foule, en effet, comme tout semble le démontrer, exalte au plus haut point le psychisme inférieur des individus qui la composent et paraît n'agir que d'instinct. C'est à la faveur de ce phénomène que les hommes ont été reconnus grands, plus d'une fois, en fonction du caractère instinctif de leur détermination, parce que dans le cas où ils agissent d'instinct ils comprennent mieux la foule et en sont mieux compris ; or, la foule fait la gloire, ou du moins la popularité, et elle décerne facilement l'auréole du génie, non pas à ses plus grands serviteurs, mais à ceux dont les actes ressemblent le plus aux siens. Michelet s'est attardé complaisamment sur cette analogie du génie de certains hommes et de l'instinct des foules : historien du peuple, il a contemplé longuement ceux en qui le peuple s'incarne, ceux qui « flairent les événements » plutôt qu'ils ne les jugent, ceux qui « sentent » l'avenir plutôt qu'ils ne le dirigent ; Victor Hugo a consacré à ces cerveaux divinatoires les stances de son poème *Magnitudo parvi* et de son poème des *Mages*, et Michelet a exalté leur instinct dans son livre du *Peuple* et dans plus d'une préface de son histoire. « Dans mon petit livre du *Peuple*¹, écrit-il, j'ai, autant qu'il était en moi, réclamé le droit de l'instinct, de l'inspiration contre son aristocratique sœur la réflexion, la science raisonneuse qui se croit la reine du monde (HRé., I, p. 39 note ; cf. HRé., II, préface passim) ». On trouve en effet dans le livre du *Peuple* la définition, la description de cet instinct : « Si j'écarte les théories (Pp., p. 206, note), si je ferme les livres pour regarder la nature, je vois la pensée naître en nous comme instinct obscur, poindre dans un demi-jour, s'éclaircir et se diviser au jour de la réflexion ;

1. Ce travail était achevé lorsque parut, dans la *Revue des Cours et des Conférences*, une leçon de M. F. STROWKI sur le livre du *Peuple* et sa connexité avec les œuvres d'histoire naturelle de Michelet (*Revue des Cours et des Conférences*, 5 décembre 1913).

puis, formulée, et de plus en plus acceptée comme formule, passer dans nos habitudes, dans les choses qui nous sont propres, que nous n'examinons pas, et alors, obscurcie de nouveau, faire partie de nos instincts. » Dans cette théorie, la pensée est caractérisée comme une étape, comme provisoire, et l'instinct comme le point fixe d'où elle procède et où elle retourne. Les chapitres IV et VII de la deuxième partie du *Peuple* analysent l'instinct ainsi défini. Michelet n'en fait pas un paradoxe de détail, mais une idée fondamentale, car il avait écrit à la fin de la première partie : « il faut que j'explique ce que c'est que l'instinct, que je pose leur droit... C'est la condition de mon sujet » ; or, cet instinct, cette inspiration qu'il veut exalter, ou du moins réhabiliter, c'est la nature même qui s'exprime dans un homme (p. 239-240). L'amour de la nature a fait de cet homme simple un génie (p. 235-236), ceux qu'inspire cet amour « ont l'avantage de voir ordinairement les choses à leur état naturel » (p. 200). Le génie qui s'exerce sur la nature comme sur sa récompense, comme sur son triomphe et sa glorification, en procède également puisqu'il n'est que naïveté profonde et grande invention (HRé., III, p. 345). Cet instinct, forme inférieure de l'intelligence, selon la conception de Grasset, en est la forme supérieure et définitive, selon Michelet, car c'est la forme de l'intelligence chez la foule qu'il appelle peuple, et chez ceux qui comprennent le peuple, hommes d'instinct et de génie. D'autre part, cet instinct est répandu dans toute la nature ; quelle que soit la créature observée, elle agit automatiquement ; et Michelet, qui s'est bien gardé d'étudier le rôle de l'intelligence dans les actes instinctifs des foules et des hommes de génie, qui a réduit toute l'intelligence à des pressentiments, à des divinations, à des intuitions inconscientes, est fort à l'aise pour appeler intelligence cet instinct répandu dans les créatures inférieures, d'autant plus que chez elles il est indéniablement pur. D'ailleurs comme il n'a pas pris la peine de nous définir l'intelligence séparée de l'instinct, sa tâche est encore facilitée : aussi affirme-t-il que les abeilles ne sont pas privées d'intelligence (Ins., chap. XXVI), non plus que les castors (HF., XVII, 176), non plus que les oiseaux (O., II, 8). Il facilite enfin sa tâche en employant le terme équivoque d'*ingegno*, maintes fois, pour définir l'instinct (O., 323 ; Ins., 372). Il se borne cependant à affirmer (O., 235 ; Ins., 48, 232, 336, 339), ce qui est précisément l'objet du procès, que les animaux adaptent des moyens « nouveaux et inusités » à des cas imprévus, ce qui, en

effet, suffirait à démontrer l'intelligence de l'animal, même si on ne le constatait qu'une seule fois.

Mais, s'il n'a pas omis de prendre sévèrement à partie les tenants de la cause opposée, Buffon et Malebranche surtout (Ins., 336-339), il n'a pas fait la démonstration ; et il est même étonnant qu'il ne se soit pas aperçu de l'insuffisance et de l'imprécision de sa dialectique. Il a essayé, d'une part, de nier l'instinct, *a priori*, comme un concept absurde et mal fondé : « l'instinct, qu'est-ce que c'est, écrit-il d'un ton vengeur, dans *L'Oiseau*, deuxième partie, chapitre X, page 230 ; qu'est-ce que c'est ? Je ne sais quel sixième sens qui ne se définit pas qui a été mis en elles (dans les bêtes), non acquis par elles-mêmes, force aveugle qui agit, construit et fait mille choses ingénieuses sans qu'elles en aient conscience, sans que leur activité personnelle y soit pour rien. S'il en est ainsi, un instinct sera une chose invariable et ses œuvres seront immuablement régulières. » C'est là ce que d'autre part, il s'ingénie à contester par des observations originales. L'une de ces observations porte sur une petite serine, la seconde sur des corbeaux ; quelques autres sont d'ordre général et concluent à l'universalité de l'intelligence comme à un phénomène évidemment banal dans l'animalité ¹.

En ce qui concerne la serine voici la substance du raisonnement de Michelet (O., liv. II, chap. X) : La cage de la serine est ouverte, donc elle peut sortir dans la chambre, or, la chambre contient tout ce qu'il faut pour faire un nid, donc la serine, si elle agit d'instinct doit faire son nid toute seule ; mais il n'en est rien. Il faut que Michelet vienne à son secours, il lui apprend, en fait, à faire son nid ; or, une chose apprise n'est pas innée, donc le nid n'est pas fait d'instinct. — C'est là un raisonnement dont la faiblesse saute aux yeux ; la chambre aurait beau contenir tout ce qu'il faut pour faire le nid, l'oiseau n'est pas dans les condi-

1. Peu de temps avant l'apparition de *L'Oiseau*, le savant DAREMBERG (1854) écrivait dans sa traduction de quelques œuvres de Galien (t. I, p. 9, en note) : « Il est peu de problèmes qui aient plus occupé les esprits élevés que celui de l'intelligence des animaux ; mais l'étude expérimentale de ce problème date de nos jours ; c'est le résultat de cette étude que M. Flourens a fait connaître dans un petit volume (de l'instinct et de l'intelligence) qui est un modèle de précision, de bon goût littéraire et de bon sens philosophique.

Ce travail est tout à fait propre, si je ne me trompe, à mettre fin à la grande question sur l'âme des bêtes. » Il est regrettable que Michelet ne se soit pas documenté sur de tels problèmes auprès des plus grands naturalistes de son temps. Car nous connaîtrions son opinion sur Flourens. Mais l'a-t-il lu seulement ? C'est bien peu probable. N'avait-il pas « son cœur » qu'il consultait ?

tions naturelles pour le trouver ; on pourrait tout aussi bien remarquer que l'intelligence est indispensable pour savoir trouver les éléments du nid et ajouter : or, la serine ne trouve pas les éléments du nid, donc elle n'a pas l'intelligence.

En ce qui concerne les corbeaux, Michelet raisonne ainsi (O., p. 115) : plusieurs corbeaux risquent leur vie pour détruire un œuf d'aigle (majeure empruntée à l'observation), or ce n'est pas pour une si « misérable proie » (mineure négative qui laisse le champ libre à toutes les autres conclusions), donc « il faut supposer que c'est pour détruire la race, conclusion qui n'est nullement contenue dans les prémisses et qui exigerait, pour être formulée, pour le moins une mineure positive. Les autres essais de démonstration fondés sur des observations d'ordre général, prennent justement comme mineures ce qui devrait être une conclusion : par exemple, les abeilles font des « arcs-boutants, contreforts, solives, piliers » (In., 336) or, la construction de ces éléments exige ou de l'intelligence, ou de l'instinct ; tout dépend justement non pas de l'ouvrage fait, mais de la façon dont il est fait ; Michelet supplée au dilemme par l'affirmation gratuite de l'alternative désirée et il en conclut ce qu'il veut, mais le procès reste pendant.

Plus troublante, au premier abord, est l'affirmation que certains êtres modifient leur outillage en raison des circonstances qui entravent leur faiblesse (Ins., 180, 181) ; « la nature ainsi pressée est terriblement inventive » (Mer, 191). Mais les exemples manquent. Michelet ne s'aperçoit pas que ceux qu'il cite ne prouvent pas l'intelligence, car les êtres auxquels il fait allusion agissent toujours de la même façon, quel que soit l'échantillon de l'espèce en question, et c'est précisément le fait de s'adapter aux contingences, de modifier cette activité stéréotypée, qui constituerait l'invention. Le bombyx, dit Michelet, force avec son œil la cloison de sa larve, le hanneton « parfait mécanicien, fait un levier de tout son corps » (Ins., 81).

C'est précisément la perfection et la constance de ce mécanisme qui font penser que l'être n'agit pas au sens vrai du mot, mais qu'une force agit en lui ; car si ces êtres agissaient par raison, ils devraient faire tous les actes qui exigent une intelligence moindre, or ils ne les font jamais ; cette remarque qui a été faite par un des psychologues¹ les plus modernes de

1. P. WASMANN, *Instinct und Intelligenz im Tierreich*, Fribourg, 1899.

l'instinct va directement à l'encontre des conclusions de Michelet. Le père Wasmann a reconnu, par exemple, que le rhynchites dépose ses œufs dans une feuille de bouleau qu'il coupe suivant une courbe très difficile à obtenir par l'intelligence, puisque le problème n'a été résolu par le calcul des hommes qu'en 1673. Or, pas un seul échantillon de cette espèce n'échoue dans cette incision merveilleuse et chacun dépose ses œufs dans la feuille ainsi découpée en entonnoir. La constance d'un acte aussi complexe ¹ n'est pas a priori en faveur de l'intelligence, car dans la race humaine elle-même, une faible minorité d'échantillons réussiraient là et le plus grand nombre échoueraient. Il serait donc surprenant que dans une race d'êtres quelconque, tous les individus fussent intelligents sans exception, pour y réussir ; mais ce qui surprend davantage encore, c'est que ces êtres capables d'y réussir ne font jamais l'emploi de spéculations mathématiques auxquelles devrait les rendre aptes la marche logique d'un esprit parvenu jusqu'à la démonstration des théorèmes nécessaires à la solution de ce problème. Voilà une race d'individus où tout le monde comprend la géométrie, mais où tout le monde ne comprend que la construction d'une seule courbe, ce sont là des différences profondes avec l'intelligence qui se montre dans l'espèce humaine beaucoup plus rare, et beaucoup plus logique. Mais il existe encore une troisième différence : l'intelligence humaine est désintéressée ; les mathématiciens qui ont découvert en 1673 le moyen de résoudre le problème de la construction de cette courbe n'en ont tiré aucun profit, sinon peut-être celui d'aller plus loin dans la voie de calculs non moins désintéressés. Supposons que tous les échantillons d'une race d'oiseaux soient capables de pincer infailliblement les cordes d'une mandoline, de manière à jouer un thème musical, même très simple, mais à plus forte raison compliqué comme une rhapsodie de Liszt, et supposons aussi que pas un individu de cette espèce ne soit capable de jouer un autre air, que nous manquera-t-il pour supposer que ces êtres jouent d'instinct ? Il nous manquera l'avantage de comprendre à quoi sert cette adaptation de leurs énergies, mais si par hasard nous découvrons

1. Quand même il s'agirait de faire seulement un cercle parfait, comme le font les insectes cités par Michelet (p. 48, Ins.) un être intelligent réclamerait un compas et ne réussirait pas toujours. Ce qui est vrai d'une courbe aussi simple que la circonférence (dont parle Michelet) l'est *a fortiori* pour la courbe compliquée (dont parle Wasman).

qu'elle est utile à la perpétuité de l'espèce, nous serons émerveillés de la force qui oriente vers cette fin, par des moyens si compliqués, les êtres dont elle est la tutelle ; nous dirons que cette force est naturelle parce qu'elle est constante ; mais nous ne dirons pas qu'elle est intelligente, nous lui donnerons le nom de l'instinct. L'instinct n'est autre, en effet, qu'un mécanisme dont l'adaptation à sa fin dépasse la perception de l'agent qui l'accomplit. Rien ne prouve que le hanneton sache qu'il fait un levier de tout son corps, car s'il comprenait la théorie des leviers, il ferait aussi bien des ciseaux, des brouettes ou des pincettes. Rien ne prouve que le pic se doute que sa chair est mauvaise (O., 184) et qu'il craigne d'aller, empaillé, orner la collection du naturaliste (cf. l'éléphant O., 324), car s'il était si sagace, il prévoirait bien d'autres choses ; si la fleur avait aussi toutes les délicatesses, toutes les ingénieuses prévenances de l'amour intelligent (Mo., 261, Ins., 318, 320), si elle savait qu'il faut se hâter, elle saurait aussi qu'il faut dans certains cas se cacher, etc., mais elle ne fait rien de tel. La prescience des oiseaux est le principe naturel des augures (O., 137, 327, 328) ; mais cela ne prouve pas que cette prescience soit d'ordre intellectuel, car on a utilisé, pour pronostiquer les variations de la température, un certain nombre de propriétés naturelles qui ne décèlent aucunement l'intelligence, par exemple, le changement de couleur de certains sels de cobalt, ou le changement de longueur et de forme des cheveux ou des poils de la barbe par les temps humides, propriétés incontestables sur lesquelles les uns ont établi la construction de certains baromètres populaires, les autres l'invention de l'hygromètre. Cependant ni les sels de cobalt ni les poils de la barbe ne sont doués d'intelligence. Tout ce qu'affirme Michelet n'est donc que rêverie, c'est-à-dire allégation dogmatique, gratuite, irrationnelle et indémontrée.

Mais il importe peu que les arguments de Michelet soient nuls et sans valeur pour démontrer la prétendue identité de l'intelligence et de l'instinct. L'erreur de Michelet provient d'un préjugé nécessaire à son système dont elle fait partie intégrante. Il n'a pas dû, et peut-être qu'il n'a pas voulu voir de différence entre l'intelligence et l'instinct. Pourquoi ? parce que peu importe que l'homme ait une âme, ce qui importe c'est qu'il ait de l'âme, c'est qu'il y ait de l'âme en lui, et que nous puissions, nous aussi, confondus avec l'univers, unis à ses aspirations, reconnaître en nous une part de cette âme ; telle est la condition facile d'un

pseudo-spiritualisme qui s'achève, en vertu de cette faiblesse initiale, dans un monisme panthéistique.

§ 5. La conclusion sera la même si Michelet aborde l'objet du problème, non plus en partant des réalités visibles, mais de la substance invisible. Michelet s'est posé le problème d'un Dieu personnel ; dans les crises douloureuses que le deuil lui fit traverser, comment n'eût-il pas songé à l'existence de Dieu comme à l'immortalité de l'âme ? Nous le voyons, en septembre 1839 (J.M., p. 79) quelques semaines après la mort de sa première femme, anxieux au sujet des destinées éternelles de cette âme absente et qui lui avait été si unie. Aussitôt, se pose l'énigme du destin de cette âme et alors : « pourquoi la pensée de Dieu est-elle peu consolante ? C'est que le Dieu chrétien jugera cette âme, elle se survivra, mais pour souffrir, le Dieu du panthéisme lui donnera le repos, mais en l'absorbant. » Ainsi entre la survivance personnelle de l'âme et l'absorption dans le grand tout, il hésite, car l'idée du paradis ne lui vient même pas à l'esprit, il ne croit pouvoir opter qu'entre la crainte de l'enfer ou l'absorption dans le grand tout ; et il incline vers ce dernier choix : « Nous croyons, nous croyons croire, mais que le coup porte près de nous, nous devenons matérialistes (*ibidem*, p. 73). » Et encore, bien qu'il s'en défende (*ibidem*, p. 88) : « Reprenez-moi donc, puissance inconnue : je n'ai plus de résignation... ils (allusion à Douhaire) m'appellent panthéiste ; si le panthéiste est celui qui se laisse volontiers absorber dans la nature, je ne suis pas cet homme là..., d'autre part, si Dieu est un Dieu moral, il faut convenir qu'il se plaît à cacher ses voies, je n'ai pas de raison d'aimer la Nature, je me tairai sur la Providence... quand on songe à la manière barbare et rapide dont la Nature ourdit sans cesse des fils vivants pour les briser, il est difficile de remercier. » Ce scepticisme apparent cache une inclination réelle pour le naturalisme, pour un naturalisme qui n'attendrait qu'un changement dans l'ordre de la Nature. Car enfin, c'est à la Nature qu'il attribue le pouvoir d' « ourdir les fils ». Cela rappelle un peu l'attitude de Vigny dans la maison du berger :

Ne me laisse jamais seul avec la nature
Car je la connais trop pour n'en avoir pas peur...
Elle me dit, je suis l'impassible théâtre, etc.

Malgré toutes ces invectives, le poète se réfugiait dans la maison du berger. Mais en face de la mort, se contenter du pan-

théisme ne paraît pas une tendance habituelle aux romantiques ; quand Lamartine et Hugo perdirent leurs filles, ni l'un ni l'autre ne conçut comme une consolation la disparition, dans le grand tout, de l'âme absente. La tendance au panthéisme était donc favorisée chez Michelet par d'autres causes que les circonstances extérieures, si tragiques fussent-elles, de sa vie et de son veuvage ; il subissait l'ascendant philosophique de l'Allemagne, « pays des voyageurs, des savants, des panthéistes. » (Monod, JM., p. 124). Quelqu'effort qu'il ait fait pour arriver au panthéisme, il semble qu'il ait accompli son évolution en ce sens lorsque, onze ans plus tard, il perdit le fils chéri de son second mariage, le petit Yves-Jean-Lazare. Sa femme, écrit-il, alors ne sait pas (*ibidem*, p. 296) « combien de moi divers il y a en lui » et que, sous le moi extérieur, il y a le moi fondamental, la pensée de Dieu. « Et pour que l'on ne s'y méprenne pas, il précise : « je me sens embarrassé de la présence d'un tel hôte... cela même me prouve qu'il est toujours présent en moi ». Mais si le journal intime n'était pas aussi éloquent, nous découvririons ailleurs ce *credo* : on dirait que Michelet a cumulé à lui seul les deux formes de la foi panthéistique qu'il reconnaît différentes chez les panthéistes français comme Danton, qui sentent Dieu dans les énergies créatrices de la Nature, dans la femme et dans l'amour (HRé., VI, 115), et chez les panthéistes étrangers comme Anacharsis Clootz qui sentent Dieu dans l'âme du peuple, « dans l'humanité, dans la raison universelle ». Comme eux, le français saturé de philosophisme allemand « cherchant en vain son Dieu, croit le trouver partout. » Michelet compare encore, précisément à propos de ce Clootz, (HRé., VI, 402) la méthode française qui part de l'individuel, du particulier, de « l'aventure quotidienne qui en tout temps n'est guère que l'infiniment petit », et la méthode allemande ; et il avoue sa préférence pour cette dernière : « Clootz, comme tout Allemand, arrivait du fond du panthéisme, de la nature et de l'infini. » Il semble enfin que Michelet réalise ce double programme panthéistique en cherchant Dieu à partir de l'infiniment petit sous la Nature, et à partir des collectivités, en historien. S'il fait profession d'un déisme vague, son Être suprême n'est pas « le Dieu du moyen-âge, l'injuste Dieu qui sauve les élus, mais bien le Dieu de justice, le Dieu de la Révolution (HRé., VI, p. 117) » et s'il a un reproche à faire à cette expression d'être suprême, c'est simplement d'être « vide et creuse... pauvre, du moins pour dire le tout-puissant régéné-

rateur des globes, disons mieux la grande mère, la toute féconde qui, par minute, enfante les mondes et les cœurs. » Omettre l'efficacité de Dieu pour dire seulement qu'il est suprême, au fond c'est l'anéantir ; Dieu agit, engendre ou n'est pas, ce pauvre titre le dépouille, le destitue, le relègue bien haut, je ne sais où, au trône du rien faire où siégeait le Dieu d'Épicure. » (*ibidem*). Le Dieu transcendant des scolastiques doit faire place, selon Michelet, à un Dieu immanent, le Dieu du Ramayanah sans doute (BH., ch. I) plutôt que celui d'un Schelling ou d'un Hegel. Il pense même, et de bonne heure (HF., III, 285-286) que si les scolastiques avaient quitté le domaine de la psychologie pour celui de la morale, ils seraient devenus panthéistes. Saint Thomas d'Aquin n'est que métaphysicien : il n'a rien à craindre. Mais saint Louis est un homme d'action : sa logique doit le pousser au fatalisme : « Si on laisse faire celle-ci (la logique), elle résoudra l'homme en Dieu, Dieu en la Nature : elle immobilise l'univers en une indissoluble unité. » Le panthéisme est l'aboutissant fatal de la réaction contre la scolastique : le moindre doute sur la réalité de l'objet métaphysique introduit au culte de l'immanence, que Michelet, lui, n'hésite pas à confondre avec la Réforme : « C'est par cette porte qu'est entré Luther (*ibidem*). »

Impossible de mieux montrer que par ces textes que Dieu est intime avec la Nature, plutôt que sublime. L'identité de l'œuvre et de l'auteur ne saurait être plus clairement indiquée ¹. C'est une véritable profession de foi panthéistique, un édifice qui vaut ce que vaut son assise, mais qui prétend à la stabilité.

Cette profession de foi n'est pas difficile à rencontrer ailleurs, on la trouve dans tous les ouvrages d'histoire naturelle : *L'Oiseau*, page 46, et surtout page 201 : « Persévérante réclamation de l'aimable nature, tendres consolations de la maternité de Dieu » ;

1. Cf. BARBEY-D'AUREVILLY, *Les Œuvres et les hommes*, p. 81 : « Panthéisme historique », à propos de FR. ; — SCHÉRER, *Études critiques*, etc., vol. I, III^e Et., p. 30 : « Il revêt la création d'un sens caché et sublime. Elle devient solennelle comme un temple. Lui-même nous apparaît alors comme le grand-prêtre de la nature et de l'humanité. » — Les poètes eux-mêmes ne s'y sont pas trompés : DORCHAIN (*Ode à Michelet*) appelle son héros le « réconciliateur de Dieu, de la nature et de l'homme... » ; et PONTMARTIN écrit (*Nouv. sem. littér.*, 1863, p. 333-336) :

« On dit que je (c'est Michelet qui est censé parler) refuse au bon Dieu mes
 Qui ? moi ? je le fais voir partout dans mes ouvrages. [hommages :
 Dans le chardonneret, la brise et le serin,
 La sole, le goujon et le monstre marin...
 . . . tant pis, c'est un détail
 Si l'ouvrier divin meurt dans l'œuvre divine. »

L'Insecte, p. 374 : « Oui, tout vit, tout sent et tout aime. Merveille vraiment religieuse. Dans l'infini matériel qui s'approfondit sous mes yeux, je vois pour me rassurer un infini moral... le gouffre de vie m'eût semblé désert, désolé, stérile et sans Dieu, si je n'y retrouvais partout la tendresse et la chaleur de l'amour universel, de l'universalité de l'âme. » Et aussi, page 20-21 : « Tout est grand, tout est important, tout est égal au sein de la nature et dans l'impartialité de l'amour universel. » Et enfin, p. 124 : du plus haut au plus bas de l'échelle de la vie, on sent l'identité de l'âme », la « puissance de la vie qui va toujours de bien en mieux (HRé., IX, p. XIX) », « l'âme universelle des mondes » (BH., fin), la « grande âme d'Harmonie, qui est l'unité du monde, » (Mer, p. 177), l'« harmonique concordance du grand moi avec lui-même, le beau débat qui n'est qu'amour ». (Mer, p. 29). « Où donc serait le péril, si l'on trouvait que la mer, dans son aspiration constante à l'existence organisée, est la forme la plus énergique de l'Éternel désir qui jadis évoqua ce globe et toujours enfante en lui ? » (Mer, p. 56).

Cette profession de foi, Michelet a essayé maintes fois soit de la compléter, (par exemple dans les *Eclaircissements de la Montagne*, pp. 378-379) où il discute « l'hypothèse du hasard » et « l'hypothèse d'un mécanicien tout puissant », pour se rallier au Dieu du panthéisme, à l'« âme de bonté qu'on sent dans la nature » (avec les précisions suivantes : « L'idée divine implique les doux procédés de la vie ¹... surtout la patiente succession, l'infini du temps »), soit de la soutenir (par exemple quand il dit que l'amour est le « moment divin où tout être a sa part de Dieu. » (Ins., II, p. 26), soit de la consolider par des semblants d'arguments philosophiques : ici c'est le problème des idées innées (HRé., VI, 416) qui donne lieu à une profession de foi dans la divinité de la raison : « entre le divin et l'humain où sera la limite ? Nul doute que la raison soit le côté le plus haut de Dieu, nul doute qu'elle ne soit nulle part aussi clairement révélée que dans son incarnation permanente, l'humanité. » Là, c'est l'idée

1. Ce Dieu maternel, tendre, féminin, si facile à confondre avec la nature, ce n'est pas seulement dans ce passage de *La Montagne* qu'il apparaît comme une résultante fatale. C'est aussi, on l'a vu un peu plus tard, dans *L'Insecte*, p. 374 ; et c'est déjà dans les entretiens avec Geoffroy Saint-Hilaire. (Journal cité par MONOD, *Revue bleue*, 1911, loc. cit.) : « Omnis natura ingemiscit et parurit. Saint Paul. » Et comme « M^{me} Isidore » (Geoffroy Saint-Hilaire) « exprimait la crainte que ces idées ne fussent contraires à la religion », Michelet lui répondit « que Dieu était une mère qui avait dû allaiter le monde goutte à goutte. »

religieuse elle-même qui aboutit à un commentaire bienveillant de l'absurde formule de Diderot, « élargissez Dieu » ; c'est-à-dire, ajoute Michelet « élargissez le cercle étroit des lieux où l'on se croit compétent pour parler de Dieu, privilégié pour l'adorer, qualifié pour le connaître. »

« Élargissez » Dieu, parole qui veut être un culte, et qui serait un blasphème si elle était intelligible ; Michelet, comme Diderot, « demande que Dieu sorte de la captivité des temples et des dogmes et qu'il se mêle à tout, remette en tout la vie divine (HF., XVIII, 372, sq.). » Or, « écarter le Dieu faux d'inertie, affranchir le Dieu de mouvement » (*ibidem*) cela veut bien dire, pensons-nous, que l'auteur de la Nature n'est pas extérieur au mouvement de la matière, mais immanent. Et le vieux naturaliste, dans son testament d'historien qui clôt l'avant-dernier volume de son œuvre de quarante ans, admire le XVIII^e siècle d'avoir étendu à l'univers entier la divinité jadis confinée dans un être extérieur au monde. Cette révolution (car enfin, il semble croire que c'en est une, et prendre pour une transformation de Dieu un simple travestissement de son concept) cette révolution le réjouit comme le double affranchissement du peuple et de la Nature. L'émancipation des plus simples êtres, qui participent à la divinité, non moins totalement que les plus élevés, égalise tout et fait du monde une « démocratie immense » ; ainsi l'histoire nationale s'achève sur un hymne à la république universelle, sur une glorification des sociétés tant animales qu'humaines, dans la perfection qui leur est immanente et où se divinisent à la fois les deux amours de Michelet, la Nature et la République : « du plus profond abîme, les coraux réclamèrent, dirent qu'ils n'étaient pas simples fleurs, mais de vrais animaux. » Cette émancipation procure à l'historien le délice d'enregistrer les noms des naturalistes qui réalisèrent l'égalité. Il ne sait plus si le siècle des philosophes court à la conquête des droits de l'homme, ou à celle des droits du corail, de la fleur, de l'insecte, droit reconnu par Peyssonnel, Vaillant, Réaumur ; ou plutôt Michelet sait que cette double conquête n'en est qu'une et il en fait la conquête de Dieu, tour à tour adoré dans sa création intérieure, ou dans sa créature la plus haute, comme au temps où il écrivait *L'Insecte* et où, à l'exemple de Malpighi, il chancelait effaré à l'idée que l'insecte a un cœur, sous prétexte qu'« on n'a pas loin à aller pour lui donner bientôt une âme » ; enfin Michelet termine son histoire par un salut à l'âme universelle, à la Nature qui est toute pensée

et tout amour : « La Nature tout entière devant l'industrie qui naissait, dit qu'elle aussi elle était industrie, un créateur laborieux ; notre Maillet qui vécut en Egypte vit dans la matrice du Nil surgir l'animal (non oisif) qui va se fabriquant, se diversifiant, tendant vers chaque espèce... ; pure machine au temps de Descartes, l'animal s'émancipe au XVIII^e siècle, devient animal, une force animée et active qui se crée et qui a sa part du créateur, et Dieu n'en rougit pas ; animer tous ces simples, ces innocents, pour lui c'est s'élargir... le vertige me vient à regarder la scène prodigieuse de tant d'êtres, hier morts, aujourd'hui si vivants, créateurs... cela est beau, grand, Dieu partout ! » Bref, l'auteur de *La Montagne*, de *L'Insecte* et de *L'Histoire de France* confesse franchement son panthéisme, parle de « l'unité du grand tout » et de l'animal monde (*ibidem*, p. 374, note I et p. 375) comme de son Dieu. Ce n'est même qu'à la faveur du panthéisme, qu'il croit pouvoir éluder (Ins., p. 69) l'irréligion de la science, comme si la science, hostile aux énigmes de la Nature, supprimait aussi la métaphysique, la foi et l'objet des problèmes religieux. Michelet, sans doute, n'a pas été le seul à le croire, car ses craintes ont été paraphrasées par Sully Prud'homme dans le poème de la *Justice*, mais cette crainte et le remède qu'il lui applique n'étonnent pas moins. M. Monod (*Renan, Taine, Michelet*, p. 212), a signalé cette réaction de Michelet : la « foi nouvelle » dont il parle n'est toutefois pas nommée par son nom qui nous semble être le panthéisme. Trois aveux sont particulièrement significatifs à cet égard, et peuvent fixer nos conclusions sur ce point : « L'homme, écrit Michelet en 1861, F., p. 292, sent l'infini par les lois invisibles du monde, qui sont les *modes* de Dieu. » Sept ans plus tard, il oppose son dogme à ceux du christianisme et le définit par ce contraste : « Création, énigme, épouvantail du Moyen-Age, mais pour nous c'est la vie commune, c'est ce que nous voyons et faisons tous les jours. » Ce n'est pas « un miracle. Le miracle serait que, dans un monde si fécond, rien ne se fît toujours, incessamment ne se créât. » (Mo., 373) et enfin (*ibidem*, 356) : « Les livres même religieux, même mystiques, ils sont de trop. Les religions spéciales ont la voix faible, souvent fausse, devant cette haute religion qui les domine, les embrasse. Dieux du monde, faites silence... Laissez-moi entrevoir Dieu. »

Nous ne croyons donc pas, comme Barbey d'Aurevilly l'a reproché à Michelet (les *Œuvres et les Hommes*, II^e vol. pp. 76, 78)

que cette œuvre soit celle d'un athée, et nous ne croyons pas davantage que son panthéisme le place à contre sens de sa nature d'intelligence, de son talent, de ses premiers ouvrages (Barbey d'Aurevilly *ibidem*, pp. 69, 70). De ses premiers ouvrages, non certes car, dès le journal du jeune homme, (MJ., 145, 185, 213), Michelet se montre panthéiste jusqu'au paganisme par ses allusions au culte de Cérès, etc... ; de son talent, pas davantage, car le talent s'accommode de toutes les idées et ne consiste souvent qu'à donner au vrai la parure du faux ; de son intelligence enfin, non encore, car son panthéisme est la conséquence d'un système préconçu, l'âme étant (dans la nature) impersonnelle, universelle et parfaite, et cette erreur s'étalant aussi bien dans les prémisses que dans les conclusions. La cohésion des unes et de l'autre éclate particulièrement dans les derniers ouvrages, dans *La Bible de l'Humanité* (p. 167) où Michelet loue les stoïciens d'avoir compris, grâce à une exégèse naturalistique, le vrai sens des légendes ou Evhemère avait voulu voir des récits de rois et que les chrétiens n'ont pas su pénétrer parce qu'ils n'étaient pas panthéistes. Ce ne serait encore qu'un reproche inoffensif si Michelet n'ajoutait au début de la conclusion du même livre qu'après la halte de stérilité que la scolastique nous a fait subir au moyen-âge, nous en revenons à un « heureux accord avec la haute antiquité » !

Cet heureux accord avec la haute antiquité consiste en une résurrection du paganisme. Le grand Pan n'est pas mort, l'histoire naturelle est panthéistique.

§ 6. Le problème religieux apparaît ainsi dans l'œuvre de Michelet : et c'est lui qui change les positions des problèmes scientifiques. Incapable comme nous l'avons vu, de cultiver la science pour elle-même, mais l'ayant inconsciemment ou non embrassée avec une arrière-pensée d'apostolat philosophique, Michelet n'a d'autre but que le succès de cet apostolat. Guérir ses contemporains de leur matérialisme grossier, c'est le but ; et les y conduire par l'exemple et avec les leçons de la nature, c'est le moyen. Rendre la nature attrayante et divine, en tirer des leçons d'optimisme et d'amour, de virilité et de vie, d'art et de joie, y déceler une âme infailible, capable d'inspirer le développement des individus, des foyers et des peuples, c'est la condition religieuse du succès de la conversion sociale. Proposer davantage serait manquer le but, et compromettre le moyen : manquer le but, parce

que Michelet n'admet pas le catholicisme ⁽¹⁾ et ne le croit pas acceptable pour les hommes de son temps ; compromettre le moyen, parce que le christianisme est une autorité révélée, donc contraire à la nature, et Michelet ne veut prêcher qu'une religion fatale et inéluctable comme la nature, mais innée ou spontanément agréable à la liberté, une loi qui ne soit tutelle que pour émanciper ses pupilles, une religion fatale par attrait et libre par essence : ce parti pris lui impose vis-à-vis du christianisme des obligations gênantes, dont il nous reste à dire quelques mots.

Avant toute chose, Michelet est radicalement hostile à toute idée de révélation historique : ce serait nier, en effet, les voies de la nature, ou reconnaître au-dessus d'elles quelque chose de plus éloquent ; ce serait en outre attribuer à la divinité une substance et trois personnalités fort différentes de cette perfection impersonnelle qui est pour Michelet l'attribut naturel de l'univers divin. On sait que Michelet avait été élevé en dehors de toute religion ; l'Eglise, prétendait-il, n'était qu'un monde « de curiosité pure comme eût été la lune » (I HF., p. XII). Dans sa jeunesse, entre son tardif baptême (1816) et les premiers actes d'hostilité contre le christianisme, l'attitude la plus favorable qu'il ait adoptée vis-à-vis de l'Eglise fut celle d'un chercheur désintéressé, mais désorienté ; dès cette époque, il méditait la possession de « vérités éternelles, indépendantes de tout dogme, de toute religion » (MJ., 63) et il jugeait que deux sentiments suffisaient à « remplir un cœur d'homme, l'amour de l'humanité et l'élan vers la cause inconnue qui nous gouverne » (MJ., 108). Il ne manifesta aucun regret du baptême, mais les raisons qu'il en donna ne dénotent nullement un sentiment favorable au catholicisme. Michelet attribua cette démarche à l'influence de Rousseau (MJe., pp. 208-211). Il n'a d'ailleurs reçu aucun autre sacrement, pas même le mariage. M. Monod croit que Michelet s'était fait un credo personnel de 1840 à 1849 (JM., p. 93), mais, quelque personnel que fût son credo, celui de l'Eglise ne pouvait lui échapper. Bon gré, mal gré il devait en rencontrer à tous les tournants de l'histoire tous les éléments historiques, à commencer par le Christ et ses premiers disciples. Pour un historien, l'Eglise

1. « Conclure que je suis catholique, quoi de plus insensé ! (IHF., p. XX). » En effet, il vient de rajeunir l'anathème de Montesquieu contre l'Eglise, et d'« énoncer » la « sentence » de sa « mort prochaine » !

ne peut pas être longtemps ce monde étrange de curiosité pure, et l'on voit dans la préface des *Mémoires de Luther* et dans l'*Introduction de l'Histoire Universelle* (p. 28) que le problème l'avait occupé. Mais il avait conservé la présomption assez clairement exprimée dans *Rome*¹ (p. 269), que le christianisme avait emprunté tout humainement les éléments de sa doctrine à des traditions (BH., 419, note sur le stoïcisme) à des morales (BH., 437), à des mythes enfin, qui existaient avant lui (BH., 296 ; cf. p. 332 « la messe païenne »). Non seulement cette opinion, indéracinée, et d'ailleurs impersonnelle (Havet, Réville, etc.) lui a permis de croire que le christianisme était « hors de l'humanité (HF., XV, 22), impraticable (HF., XV, 231), déraisonnable » (HF., X, 304 : « le christianisme le plus pur et le plus loin de la raison ») ; mais, attribuant au christianisme une origine purement humaine, et ne pouvant, avec sa science et son génie, adhérer raisonnablement à un autre culte, il garda toujours la conviction que toute révélation est fausse ; toute religion, humaine. A peine eut-il l'idée de la Révélation (BH., I, IV ; BH., 64, note 1, et 93, note 2 ; et HRé., VIII, 21). Indépendamment de la révélation historique d'un Dieu manifesté à tous les hommes, Michelet se tint en garde contre les épisodes surnaturels qui ne sont pas « de foi » ; il poussa l'hostilité, en ces matières, jusqu'à se défier de tous les instruments exceptionnels d'une communication divine quelconque, et il ne voulut voir dans les mystiques que des hallucinés. Nous ne parlons pas ici des erreurs de mots ; Michelet n'a pas étudié le mysticisme chez les maîtres de la vie intérieure, ni chez les mystiques eux-mêmes, il n'est donc pas étonnant qu'il emploie le mot à faux (HF., X, 298-299). On se demande toutefois où il s'est renseigné pour savoir ce que les chrétiens entendent par grâce ou intuition mystique ; ou, s'il n'en fut pas ignorant, comment il put faire passer pour des phénomènes mystiques les horreurs et les folies qu'il nomma ainsi (HF., XIV, 142-143, XV, 216) ; et le fait d'avoir confondu le yoghisme hindou (HF., III, p. 116) avec le mysticisme chrétien, ne prouve pas qu'il soit allé au fond des choses. Mais, sans s'attarder aux termes, il est intéressant de montrer, même ici, avec quel soin Michelet s'est efforcé de ridiculiser les grands mystiques ou de

1. Voir aussi le Cours inédit de 1831 annexé au ms. de *Rome* dans la collection du Musée Carnavalet.

les faire passer pour de dangereux malades ou pour des énigmes de la Nature. A l'une ou à l'autre de ces deux catégories, appartiennent selon lui les saints de l'Église, la bienheureuse Marguerite-Marie (So., 302, PF., 164-165, et HF., XV, 199, XVI, 28-29 et 133-135) et Jeanne d'Arc, en qui il aurait eu une belle occasion de saluer à la fois une réalité historique indubitable et un phénomène surnaturel. Les efforts qu'il a faits pour humaniser et naturaliser les voix de Jeanne d'Arc, sont assez piquants¹ ; mais nous n'avons toujours pas l'explication de ces voix de la conscience qui, loin de faire des reproches, ne donnaient que des conseils, et les donnaient d'une façon si insolite, et avec un tel succès ; il est intéressant de retenir que Michelet a du moins essayé de « ramener à la Nature (I HF., p. XXXII) » le fait qui apparaît « un miracle ». Il y a vu la mission de l'historien, comme si une opinion aussi strictement philosophique que celle qui a pour objet le miracle, pouvait dicter sa tâche à l'historien. Mais c'est que l'histoire, pour lui (nous l'avons vu) n'est qu'un moyen ; c'est que l'apostolat dont il a fait sa raison d'être court le plus grand péril en présence d'un miracle. La science, un moment délaissée pour l'art, lui paraît estimable si elle peut ramener les miracles aux proportions du monde qu'elle entend régler, aux éléments de la Nature ou de la pathologie. Michelet n'a pas attendu que George Sand (cf. Monod, JM., p. 355) lui écrivît son jugement sur les religieuses pour les trouver, sinon comme elle, « bêtes, inutiles, idolâtres », du moins marquées d'un mysticisme morbide (HF., XVI. 136 ; XIII, chap. XX ; PF., 230-231). Les élans de la vie intérieure, même chez les laïcs condamnés, sont au moins restreints aux dimensions de la Nature, sinon classés sous une étiquette clinique. M^{me} Guyon est victime d'un magnétisme trop riche en effluves (PF., ch. VII et IX, et HF., XVI, 28-29). Mais ces mêmes élans, quand ils sont le privilège des saints, motivent de la part de Michelet les plus graves invectives. Or, quels griefs a-t-il contre eux ? C'est que les mystiques s'adressent toujours à

1. Ét. 74 ; HF., IX p. 100, allusion à l'arbre des fées ; HF., IX, p. 69 : « sa force est son cœur et dans son cœur est sa lumière » ; V. aussi un feuillet inédit qui a malheureusement été supprimé du texte imprimé et même retranché de la collection des œuvres manuscrites au musée Carnavalet mais dont nous avons connaissance par la copie, manuscrite aussi, de M^{me} Michelet ; il y est question d'une ignorance sublime qui confond les docteurs par « l'autorité de la voix intérieure et le droit de la conscience » ; en 1869 (p. xxxi, de I HF.), on ne sait pas si c'est « l'esprit du fond des chênes » qui « parlait quand Jeanne l'entendit » ou si ce sont les « voix saintes, voix de la conscience, qu'elle porte avec elle aux batailles, » etc.

un Dieu personnel, ils n'ont que faire de l'idole polymorphe du naturalisme panthéistique, ils aspirent au privilège de converser dès ce monde avec Dieu, privilège que Michelet leur dispute en faveur du corail ou de l'araignée. Il y a antinomie profonde entre l'idéal du naturalisme et celui de la foi ; rien ne prouve mieux l'existence d'un infini personnel que le crédit progressif obtenu par l'essor indéfini des créatures vers lui. Le dieu des panthéistes traite aussi bien tous les êtres de l'univers, le Dieu des chrétiens creuse un abîme entre l'humanité et le reste des créatures ; dans l'humanité même, les créatures s'approchent inégalement de Lui, que cette inégalité soit proportionnée ou non à leurs mérites. Les saints recueillent toutefois des bénéfices de choix, non pas qu'ils les méritent au sens vrai du mot, mais parce qu'en les recevant, ils sont la preuve vivante que Dieu se glorifie dans leur sainteté. Quoi qu'il en soit, ce que les théologiens appellent les grâces d'oraison prouve qu'il existe des degrés dans la vie mystique et par conséquent des étapes dans la voie intérieure, par conséquent aussi, un terme unique, divin, mais substantiel au bout même de cette voie, et c'est là ce que Michelet ne saurait souffrir ; c'est un Dieu trop différent du dieu partout présent des panthéistes ; aussi, les saints, dans lesquels l'Église reconnaît les interprètes et les témoins glorieux des faveurs divines, sont-ils pour Michelet les arguments les plus redoutables de la révélation chrétienne. Il ne leur ménage pas les soupçons, les mépris, et les dédains ; aucun n'est épargné, des grands prédicateurs de l'idéal chrétien, ni saint François de Sales (HF., XIII, 90-91 et PF., 43), ni saint Ignace (HF., X, pp. 322-324 et XI, pp. 61-62), ni sainte Thérèse (*ibidem*), ni saint Jérôme (BH. ; 171, 388, 404, note 2), ni saint Dominique (HF., III, 116), ni tous leurs ordres ensemble considérés comme des émules dont la rivalité nous coûte cher (HF., XIII, 295-298) ; et la conjuration du silence atteint ceux qui ne reçoivent pas d'injures ; c'est ainsi que saint Jean-Baptiste de la Salle, le grand apôtre de l'instruction populaire, est ignoré (Pp., 322-327 ; HRé., I, 336).

Les martyrs sont enveloppés dans la même réprobation que les confesseurs et les docteurs : pour éviter que ces élus du sacrifice ne témoignent d'une grâce trop éloquente, on les rend inférieurs aux gladiateurs ; ils ne mouraient pas assez tranquillement dans leur « sainte folie de la croix » (*Rome*, chap. VII, fin). Les gladiateurs enseignaient à mourir et fournissaient un spec-

tacle d'une « dignité solennelle » ; pour une raison différente, mais qui tend au même but, les martyrs protestants du xvr^e siècle sont supérieurs aux martyrs catholiques des premiers siècles ; ceux-là « portaient l'épée au côté et s'en servaient quand ils pouvaient ; les martyrs ne combattaient pas, ils mouraient » (*Cours inédit sur le moyen âge*, 5^e cahier, p. 5). Ainsi, tantôt les martyrs catholiques ne mouraient pas assez tranquillement, tantôt ils étaient trop tranquilles. Dans les deux cas, ils sont en faute, et l'on pense ainsi les déposséder de leur autorité. Les martyrs protestants, en revanche, sont des héros, la surnature ne leur est pas interdite (HF., XII, 75-76-77).

Mais la méthode ne serait pas complète si le Christ lui-même, Lumière des confesseurs, pureté des vierges et force des martyrs, n'était assimilé à un réformateur quelconque. On pense y pourvoir en lui comparant Robespierre (HRé., VII, 326). Robespierre suscite des prophéties, est annoncé comme un rédempteur, provoque des élans mystiques ; Michelet feint de ne voir là aucune différence avec la mission du Christ. La seule idée de révélation qu'il ait adoptée est celle que Hugo a développée :

« Pourquoi donc faites-vous des prêtres
» Quand vous en avez parmi vous ? »

disait Hugo dans les *Mages* : « nul prêtre que le savant », dit également Michelet... « la physiologie s'épurant mettra à la porte la métaphysique » (HRé., VIII, 21). Comme Danton, « ce vrai fils de Diderot, ne voyait que superstition dans le christianisme et n'adorait que la Nature » (FR., 242), Michelet, le vrai fils de Danton, lance aux prêtres cette invective : « le Dieu du vrai s'est révélé en ces deux siècles plus qu'il ne l'avait fait dans les dix siècles précédents ; par qui cette révélation s'est-elle accomplie ? non par vous, mais par ceux que vous appelez laïcs et qui ont été les prêtres du vrai... le Dieu qui a apparu de nos jours dans la lumière des sciences,... pourquoi le méconnaissiez-vous » (PF., 6, 7) ? C'est de quoi Michelet est jaloux ; comme Hugo, qui sous-entendait assez clairement son mandat de « mage », dans le poème auquel nous venons de faire allusion, Michelet veut qu'on sache qu'il existe « des esprits conducteurs des êtres » qui « portent un signe sombre et doux », et qu'il fait partie de cette cohorte exquise. Ce n'est donc pas la Révélation elle-même qui le choque, c'est une Révélation qui se passe de lui ; au demeurant, il croit à des révélations quand la Nature les

transmet (HF., IX, 99-100), il croit à l'extase quand un naturaliste ¹ en est l'objet (HF., IX, 63), mais il n'admet pas qu'il existe en dehors de la science, c'est-à-dire en dehors de lui, une Église qui se donne comme la gardienne du dépôt révélé, comme la forme permanente de la tradition divine. Quand on a fait du Fondateur de l'Église un jeune et savant rabbin (MJ., 200-201), on n'a plus aucun ménagement à garder avec ceux à qui il a donné la clef du royaume des cieux, avec les papes (SR., 256 ; HF., XVI, 312, sq. ; et PF., 88 : « celui qui ne connaît pas le naturel, n'a pas le droit d'en distinguer le surnaturel et d'en décider »), ni avec les évêques, transformés en exploiters burlesques des infirmités transformées en miracles (XVII, 190), ni enfin avec le clergé ; et Michelet a devancé de soixante ans toutes les attaques de notre temps contre l'éducation des prêtres (HRé., III, 209), contre les abus de la main-morte (*ibidem*, 215), et même contre le milliard des congrégations (*ibidem*, 214). Le clergé est représenté comme ignorant, stérile, impuissant (HRé., IV, 272, note 1) ; ou, si le prêtre est « un homme honnête, homme de cœur peut-être, qui travaille toute sa vie à étouffer ses passions » (Jés., p. 296), c'est qu'il est victime des Jésuites, et sa vertu retombe en anathème sur ces « grands corrupteurs » (PF., 89), dont « l'invasion » a eu pour auxiliaire la conjuration toute faite de la Nature et de la passion (HF., XI, 76) ; dont la méthode est faite de violence et de matérialisme (HF., XII, 132-134), de contrainte (BH., LIII), de crainte (A., 292 : la peur de l'enfer paralyse !) ; d'équivoque (l'« équivoque religieuse » et le « ver mystique » sont responsables du goût des femmes pour le roman A., 227) ; dont le « mécanisme stérile » est opposé à tout organisme vivant (*Les Jésuites*, II^e leçon) ; dont tout l'effort, enfin, tend à stériliser la vie scientifique (HF., XI, 374-375), à rendre les peuples faibles (HF., XVI, 240) et même idiots : car partout où les Jésuites ont colonisé, Michelet enseigne sérieusement que le cerveau des colons a été irrémédiablement « rétréci » (HF., XIX, 83-84). Le prêtre, d'ailleurs, en fait autant que le religieux (LN., 234-235), la famille est dissoute par le confessionnal (PF., *passim*, FR., 121-123).

Bref, l'autorité du clergé ou de la scolastique (A., 63), identifiée avec celle de l'Église (HF., XV, 221), est détestée comme propo-

1. Il s'agit d'un certain Joachim, portier d'un couvent, qui aurait « rêvé » trois jours, « sans poulx, sans voix et comme mort. » Il a bu « à l'urne de l'avenir. »

sant à l'humanité une Révélation qui n'est pas universelle, qui n'est pas spontanée, qui n'est pas immanente ; contre les prêtres, Michelet est féroce, parce qu'ils accaparent cette révélation au détriment de ces mages auxquels il appartient : aussi, parle-t-il de les battre comme des assaillants qui heurtent au hasard (PF., 188, note et Pp., 134-135). Mais le sacerdoce catholique irrite Michelet, non seulement comme accaparant au profit d'une Église le droit d'interpréter une autorité révélée ; il y a encore pour lui quelque chose d'intolérable dans un dogme qui ne déclare pas la nature parfaite, mais déchue (A., 391) et qui lui préfère un texte écrit et étroit. « Laissez plutôt, laissez que l'humanité libre en sa grandeur aille partout » (BH., LIII ; cf. 460, « Nature, c'est la Malédiction ! » ; So., 301, et les notes pp. 417 fin, etc. NF., 270-271). Quelquefois, les prêtres d'autres cultes sont aussi l'objet de sa vindicte (Égyptiens, Mahométans, juifs ou Judéo-chrétiens, BH., 299-302 ; HF., X, 60 et BH., II^e p., V, fin), mais ces sortes d'anti-cléricismes sont illogiques et exceptionnels, et démentis dans *L'Oiseau* (97-99), seul le catholicisme est désigné comme intolérable parce que seul il n'a fait aucun appel à la critique humaine et aux autorités d'ici-bas ; seul, il se flatte de les fonder et de les affermir, de leur donner tout et de ne rien recevoir. Seul, en revanche, le protestantisme est chéri, parce que seul il est partisan du libre examen (HF., X, 42-43).

Ce que Michelet abhorre dans les religions, c'est leur autorité ; quand, d'aventure, il s'en prend à des prêtres non catholiques, c'est parce que ceux-ci copient l'autorité de l'Église ; Luther, en ce cas, n'est pas épargné lui-même (I HF., p. XXI), ni Rousseau (XIX, p. 78), ni les Albigeois (PHMA., p. 182-183), ni en général personne s'il faut que le fidèle se soumette (HF., XIX, p. 78) : « au chrétien résolu qui va jusqu'au bout de son dogme, méthodiste, quiétiste, janséniste, n'importe, quel est le fond du fond ? C'est l'incessant suicide, la mort du moi, de sa nature et non seulement de ses vices, mais de ses puissances mêmes, l'extinction du propre genius ». En tant que le protestantisme endoctrine, commande, exige, Michelet ne s'y enchaîne pas : tel est le « credo vague et bâtard » de Louis Blanc, « demi-chrétien à la façon de Rousseau et de Robespierre » (HRé., I, 20) : Michelet n'y voit qu'un retour à l'Église primitive (*ibidem*, cf. p. 35, et Monod, p. VIII de PHM) ; de la franc-maçonnerie, même, il parle rarement et sans enthousiasme (HRé., II, p. 252 ; HF., IX, p. 13) ;

du judaïsme ¹, il parle avec défiance, comme d'un préjugé (Pp., 224), toute religion est morte (Pp., 169). Cette inimitié pour l'autorité des prêtres de tous les cultes, cadre avec la tendresse et le respect que Michelet accorde aux prêtres catholiques, pour peu qu'ils soient apostats et « défroqués » (MJe., 150 et 303), sa naïve ignorance des droits du sacerdoce catholique lui fait attribuer à ces défroqués la libre jouissance des fonctions sacrées; cela ne l'indigne même pas, c'est à l'autorité seule du prêtre qu'il en veut; or elle ne s'exerce pas ici au nom de l'Eglise, et par conséquent elle ne le blesse pas.

En effet, ce n'est pas à la fonction sacerdotale qu'il en veut, comme nous venons de le voir, ce n'est pas davantage au « zèle ultra-montain des prêtres » (PF., III^e partie, p. 267). Son humanitarisme ne saurait logiquement se montrer impitoyable envers ces « sujets d'un prince étranger ». Ce n'est pas non plus contre le célibat des prêtres qu'il proteste, bien qu'il feigne de voir dans la chasteté une ignorance de la Nature, ou même quelque chose d'impossible, ou de dangereux (HF., XVIII, 107; PF., préf., x, XI, III; FR., 129, note) : on sait trop bien qu'il honore la chasteté en dehors du célibat catholique : il vénère Turgot, le « solitaire » (HF., XIX, 183); il met au compte de la chasteté la sublime fécondité de Puget (A., 327-328); il respecte le « vierge » Desaix (SR., 120), et le célibat du naturaliste Wilson lui a paru grand et fécond (O., 71) comme force naturelle (FR., 156 et PF., 198-199); sa propre expérience ne lui permettait pas d'évoquer dans son passé un « affranchissement » total de l'amour (MJ., 5, 7, 10 et 32); mais si sa jeunesse n'avait pas eu le courage d'être entièrement pure, il devait pressentir qu'elle aurait pu l'être, et c'est tout ce qui lui manquait pour exhorter la jeunesse à quelque chose de mieux qu'une vie « relativement » abstinent. C'est donc contre le célibat envisagé comme une force surnaturelle, comme une marque d'élection (FR., 129, note 1), qu'il s'inscrit en faux, comme il s'est insurgé contre les grâces d'oraison qui mettent une auréole au front des mystiques. Il ne saurait admettre un signe quelconque destiné à marquer une catégorie privilégiée comme mandataire de l'autorité divine. C'est pour

1. En tant que religion, s'entend. Car, en tant que le monde juif est « persécuté » par le « monde chrétien, son fils », le judaïsme n'est qu'une victime, et une victime sympathique. « J'aime les juifs (BH., p. 362, note) ». Bref, le christianisme n'est jamais détesté que comme autorité, et les autres cultes ne participent à la même vindicte que s'ils deviennent autoritaires.

cela aussi, qu'il proteste contre la confession : non pas comme tant d'anti-cléricaux médiocres, pour dénigrer l'aveu en lui-même, car il trouve la confession excellente quand il est lui-même confesseur (Mariage, c'est confession, A., 291; et 293 : « puissions-nous rester pour ce que nous aimons le confesseur possible, le prêtre légitime ») ; il a d'ailleurs reçu des confessions (A., pp. XXVI, XXVII) ; mais la confession, sacrement, que l'on fait à un prêtre comme à un mandataire de Dieu, postule la notion d'une mission dévolue à un corps spécial contre laquelle l'indépendance ou l'orgueil de Michelet regimbe. Tout jeune homme, voyant se confesser son frère d'élection, son ami Poinsoy agonisant, il conçoit une jalousie passionnée, autant que naïve, il est sur le point de dire au mourant qu'il allait entrer dans les ordres et qu'il se chargeait du soin de sa conscience (MJ., 142). Vingt-cinq ans plus tard, il parle aux internes des hôpitaux, comme à des confesseurs attitrés et féconds (Et., 46 ; cf. 55) ; autant il abhorre le confessionnal quand un prêtre catholique y pénètre (HF., X, 117, et PF., chap. VIII), parce qu'alors, le confessionnal lui rappelle l'obligation d'un précepte et l'autorité d'une Église, autant il trouve le péril imaginaire, quand c'est Luther, le chaste Luther, l'insensible Luther, qui accueille les chrétiennes renégates et inoffensives. « La chose pour laquelle tout jeune homme se fera prêtre, savoir le secret de la femme » (HF., X, 117), ne doit probablement pas mettre Luther en péril parce qu'ici la confession est purement humaine et ne rappelle aucun joug : « dans toutes ces femmes qui arrivaient, très jeunes et très belles, il (Luther) ne vit qu'une seule chose, il vit qu'elles avaient faim » (HF., X^e vol., p. 118). La confession, par elle-même, n'évoque dans son esprit que l'idée de charité, mais la confession catholique y fait se dresser l'image de la foi, l'autorité qu'il ne supporte pas. Pour la même raison, il stigmatise le secret de la confession comme un scandale (SR., 235) alors que la rupture d'un secret même naturel, indignerait son honnêteté ; ce qui le choque ici, ne peut donc être encore que le joug de l'autorité ecclésiastique.

Bref, son hostilité vis-à-vis du catholicisme ¹ procède toujours

1. Cf. la curieuse brochure de FAGE, citée plus haut, p. 31, et Michelet lui-même IHF. p. XXIII, note. MICHELET eut avec Mgr Berteaud, mort évêque de Tulle, des rapports de courtoisie qui autorisèrent le futur prélat à tenter la conversion de Michelet. Celui-ci répondit qu'il n'était pas « homme à prendre ni à surprendre » ; il compara les deux interlocuteurs à des sommets voisins mais « séparés par des abîmes » (FAGE, p. 73-77). Tous les actes de Michelet se sont inspirés pratiquement du plus pur anticléricalisme (SALEMBIER, *loc. cit.*), toutefois Miche-

de l'autorité, elle est haine, non pas antagonisme, invective non dialectique, et la charité même ne lui paraissant pas le monopole d'une Église (FR., 59), il se croit justifié de fuir toute Église ; son ignorance de la doctrine catholique égale d'ailleurs sa répulsion.

L'analyse des erreurs de Michelet sur ces points nous entraînerait fort loin si nous la voulions poursuivre comme elle le mérite. Rappelons seulement ici qu'il n'a pas eu la notion d'un dogme à la fois mystérieux et raisonnable : « tout prêtre pouvant faire Dieu, peut aussi bien faire que l'impair soit pair » (PF., 245). Il n'a même pas cru que le christianisme ait des preuves (HF., XIX, 99) : sans doute, de telles énormités prouvent qu'il a rarement abordé en dialecticien le problème religieux, mais il est facile de retrouver toujours, sous son ignorance du catholicisme, son intention d'en faire abhorrer l'autorité. Présenter les dogmes comme une invention des hommes, des prêtres, surtout des plus compromis, montrer que ces dogmes favorisent l'orgueil de ceux qu'ils exaltent et qui les enseignent, tel est toujours le but de Michelet. Ainsi le purgatoire aurait été inventé par Borgia (HF., IX, 164) ! La confession, et non pas seulement la direction spirituelle (PF., 74-75) daterait du XIII^e siècle (HF., IX, 19). L'eucharistie n'aurait été enseignée qu'au IX^e siècle : c'est Pas-case Radbert (I HF., p. 336) qui « enseigna d'une manière explicite cette prodigieuse poésie d'un Dieu enfermé dans le pain ». Pas assez explicite, cependant, pour que Michelet l'ait comprise : car il ose assimiler l'Eucharistie à l'invention du papier monnaie, alléguant que Law aussi, avec un souffle, sut faire Dieu (XVII, 96-97) : or, l'analogie n'est pas seulement impie, mais fausse. Il y a des erreurs plus graves sur le même sujet : Michelet croit (HF., XVII, 310) que le prêtre « fait Dieu », et que Dieu continue d'être dans le sang du communiant comme il est « au pain » (XVII, 370). Il en parle moins inexactement à propos de Luther (XI, 320) qui supprime de l'hostie la substance divine. En revanche, il confond la conception virginale du Christ et l'Immaculée Conception de la sainte Vierge (dans le sein de sa mère à elle) (HF., III, 115 et PF., 163) ; encore ces erreurs semblent-elles relativement peu de chose à côté de celles où il se débat quand il

let ne fut pas rigoureusement intolérant pour ses enfants. Il dirigea lui-même sa fille Adèle vers un confesseur (FAGE, *loc. cit.*), et laissa son fils Charles recevoir les derniers sacrements (cf. MONOD, *Revue histor.*, 1904), protestant seulement par son absence contre la cérémonie catholique des obsèques.

aborde les problèmes les plus ardues de la théologie : la doctrine de la grâce, par exemple (HF., III, p. 115).

Supprimant du catholicisme tout ce qu'il a d'autoritaire et prenant au protestantisme tout ce qu'il a de négatif, Michelet garde de l'un et de l'autre ce qui peut s'adapter à une conception subjective et contingente de la religion. Il est impossible de ne pas reconnaître là une doctrine, ou plutôt une tendance, contre laquelle l'Église catholique s'est toujours, et récemment encore, très impérieusement mise en garde.

Ainsi, quand il demande aux Polonais, non pas d'abjurer leur foi, « mais de la comprendre, de l'étendre et de l'agrandir » (LN., Kosciusko, XV, p. 129), quand il leur dit : « le Dieu qu'on vous mit sur l'autel dans telle image de pierre, sentez-le donc maintenant dans le genre humain, dans son image de chair... plus d'incarnation individuelle, Dieu dans tous et tous messies ! qui de nos jours ne sent Dieu tressaillir en lui ? etc... », il est difficile de ne pas reconnaître là le germe de la théorie de l'immanence¹, germe déjà vivace, cultivé avec sympathie en maints endroits de l'œuvre, par exemple (III HF., p. 2 (Pélage) et I HRé., 349) : « La puissance de l'homme, par quoi l'homme est Dieu, la puissance du sacrifice... » La même tendance se retrouve dans cette pseudo-explication du dogme du Verbe incarné par une loi de nature (HF., IX, 319) : « la prédiction fait la chose à la longue ». Même déformation de la « Trinité vraiment une » formée du droit, de la pitié, de la nature (HF., XII, concl., p. 352, sq.). La maternité virginale de Marie ne devient pareillement qu'un symbole qui date du moyen Age et inspira telle vieille coutume allemande : « Jeune sœur qui bercez un frère, vierge et mère avant l'amour, n'êtes-vous pas la mère d'un Dieu ? » (OD., XI, XII). Comme les institutions sociales, les institutions politiques suffisent à « humaniser » chez Michelet le dogme catholique : l'Incarnation n'est que le vieux dogme naturel du Roi (OD., p. xxvii) « médiateur entre les dieux et les hommes ». D'autres symboles du même dogme ont été cherchés par l'historien, non pas dans

1. Le mot est récent ; mais la chose est ancienne. Cf. SAINT VINCENT DE LÉRINS (« je ne puis assez m'étonner comme il y a des hommes si emportés, si aveugles, si impies et si portés à l'erreur qu'ils veulent toujours ajouter, changer, ôter quelque chose à la religion comme si ce n'était un dogme céleste... ») cité par VERT, *Les Jésuites*, rép. d'un catholique à MM. Michelet et Quinet, 1843. Le polémiste catholique ajoute (p. 256) : « ces esprits libertins accepteraient encore le catholicisme si l'Église leur donnait le droit de l'arranger au gré de leur pensée... »

des instincts éternels, mais dans des faits historiques : et par là Michelet s'adaptait à la méthode d'Ernest Havet qui avait soutenu que le christianisme ne révéla rien, mais renouvela seulement des traditions et des symboles. C'est ainsi que Michelet, feignant d'ignorer la différence entre Jésus Dieu et le divin Attis (BH., 427), ou entre la vierge Marie et toutes les autres vierges d'Orient, assimile à une folie contagieuse, à une « épidémie messianique » la foi au Messie (BH., p. 348), ou compare la « divinité d'Alexandre » à celle du Christ (BH., 357). L'homme-Dieu n'est plus alors qu'un homme divinisable, et le mécanisme du dogme surgit tout agencé aux yeux complaisants de Michelet, comme un phénomène banal, comme un exemplaire entre mille, d'un processus naturel : en vertu de ce processus, il s'efforce de montrer « comment de la double analyse du drame, de la philosophie, s'éclairèrent les luttes de l'homme moral, jusqu'au moment sublime où, dégagée du dogme, sortit la fleur du monde en son vrai fruit, le Juste » (BH., 134-135).

D'autres dogmes catholiques ont été déformés de même et pris dans un sens allégorique, naturel, tel que sous cette forme tout homme pût les inventer, si bien que nulle autorité ne les impose. Dès 1830, Michelet se montre fier de cet état d'esprit : « la science dit-il (cité par Monod, in *Portraits et Souvenirs*, 1897, p. 27) la science consiste à montrer comment la foi est sortie d'un instinct naturel, car ce qui est conforme à la Nature est aussi ce qui est juste ». Commentant cette « admirable page », Monod salue en Michelet un écrivain « libre d'esprit vis-à-vis de la dogmatique chrétienne et pourtant attaché au christianisme ». Cet éloge d'un protestant convaincu et célèbre correspondrait à des épithètes sévères, très probablement, sous la plume des autorités catholiques. Avec Michelet, la Providence est naturalisée (DOFL., 245) ; les mystères sont humanisés, un résidu naturel est extrait de tous leurs symboles (BH., fin), tout homme est messie (A., 157), toute mère est madone (So., 131), grâce à une interprétation large, qui, s'appliquant à tous, transforme en vérité naturelle un dogme intoléré en tant que tel. Michelet admet que si jamais « on dut respecter un accès (*sic*) de religion, à coup sûr, c'est celui-là (A. 159) », et la place accordée par lui à la femme dans la Nature, pouvait cadrer avec ce culte (HF., II, 250). Mais la Vierge est trop éminente ; « elle est le vrai sauveur (HRé., IX, 114) ». Dieu change de sexe (II HF., 253) ; ce culte est une idolâtrie « fétichiste » (HF., X., 321), la femme

en devient prêtre (BH., 445-447) : tout cela parce que c'est l'Église et non la Nature, une autorité et non l'instinct, qui fait une place éminente à cette créature auguste qui enfin n'est pas une « idée » ni un « symbole » mais une réalité personnelle et historique.

Le culte refusé à la sainte Vierge s'adresse sans difficulté, sans pudeur, sans limite même, à toute femme (So., 131), à « ce ventre adoré, trois fois saint d'où le Dieu-homme naît, renaît éternellement ». La Résurrection est transformée en une fête laïque, naturelle : « l'alleluia de Pâques, ce n'est que l'allégresse du printemps » (MJ., 193). La résurrection des morts est pareillement transposée dans le mode naturaliste (Mo., 113) ; pareillement, la communion des Saints (BH., 13). L'Eucharistie est adoptée quand elle n'est plus un dogme imposé par Dieu et interprété par l'Église. Michelet qui n'a d'ailleurs aucune notion de la définition des sacrements, puisqu'il voit dans la maternité un sacrement de l'avenir (A., p. 188), Michelet, disons-nous, ne répugne pas à l'idée de communier sous les espèces de la mer (Mer, p. 55, 194) ou de la terre (Mo., 109) avec la Nature dont nous sommes issus ; il s'assimile volontiers quelque chose de son épouse avec le repas préparé par ses mains, et transforme ainsi l'union de l'homme et de la femme en une sorte d'eucharistie humaine (A., 97). Il admet que l'on communie à la substance de l'insecte (Ins., p. 148, sq.), au séjour où l'on médite (So., 439), et que le Râmâyana nous inspire, nous inculque « le doux calmant, la compassion de la Nature » (BH., 2). Mais il se vantait de n'avoir jamais communié. Son amour pour les saints vénérés par l'Église a pu paraître quelquefois conforme à la religion chrétienne : erreur, la vertu, les mérites, la mystique sont laïcisés ; il canonise Virgile et l'invoque (HF., IX, 292 ; et MJ., 286), mais avec son orgueil, car il n'accorde pas à l'Église le droit de discerner la sainteté, l'autorité qui reconnaît les serviteurs de Dieu et qui les déclare vénérables, bienheureux et saints.

Jeanne d'Arc redevient un sujet de méditation et de prédication, dès que ses voix paraissent un phénomène naturel et renouvelable en chacun de nous : « Ah ! qu'il avait donc le droit de dire en parlant d'elle, ma Jeanne d'Arc, s'écrie M^{me} Michelet (*Centenaire*, p. 19-20). Qui l'a mieux pénétrée, comprise ? il n'en fait pas une hallucinée ; ces voix qu'elle entendait, qu'elle croyait venir du dehors, elle les avait en elle, la sainte fille ; elles s'éveillaient, lui parlaient, la conseillaient comme il nous arrive à nous-

mêmes... il n'y a là aucun miracle, les voix de Jeanne... étaient la sagesse même et le bon sens ». Autrement dit, c'était un phénomène naturel qu'il fallait à tout prix substituer à l'intolérable surnature. Dira-t-on que M^{me} Michelet trahissait la pensée de son mari ? Qu'on cherche alors cette pensée sous sa plume (HF., IX, 100 ; VI, p. 165, sq. ; et notamment p. 166 : des visions, « qui n'en avait pas ? » ; cf. VI, 248, 252, et I HF., p. 32). Aussi bien, si certains catholiques se sont étonnés, et même indignés que l'on puisse, avec un cœur chrétien, admirer la Jeanne d'Arc de Michelet (Dunand, *Les visions et les voix*, et Alexis Cronier, *Jeanne d'Arc, vray miracle de Dieu, et Michelet l'un de ses historiens*) ; d'autres (François Coppée, préf. O., p. 2) se sont laissé prendre au charme de ces pages ; Ozanam pleura même aux leçons de Michelet, qu'il déclarait inoubliables (Mgr Baunard, *Frédéric Ozanam*, p. 200). Comme Michelet n'est pas irrévérencieux, sauf exception (HF., VII, p. 8, où Jeanne d'Arc et Agnès Sorel sont appelées les deux « filles »), il faut lire d'assez près Michelet pour s'apercevoir qu'il « laïcise » Jeanne d'Arc.

Enfin, ce que les théologiens catholiques appellent le préternaturel, c'est-à-dire le pouvoir du démon sur la Nature, est également situé en dehors du transcendant, et présenté comme humain dans l'histoire : les philtres de la *Sorcière* (So., 144) sont comparés à la *confarreatio* antique. Pour Michelet, « le vrai juge en ces choses n'est pas le médecin », mais ce n'est pas non plus l'homme de science, comme le croient Pinel ou Richer cités par Séailles, qui auraient relégué définitivement « la possession diabolique au nombre des formes de l'aliénation mentale ». Pour Michelet tout cela n'est même pas objet de science, mais de bon sens et d'instinct. (Cf. Séailles, p. xx avec citation de Malebranche, et Michelet, So., II^e p., et HF., IX, 100).

La Nature est le seul culte de Michelet, elle est le but présent et immanent de ses adorations, le texte qui lui révèle Dieu sans aucun secours transcendant. La vie et l'amour que la Nature recèlent sont les deux articles de la loi qui nous doivent émouvoir. Michelet comprend que l'arbre au désert recueille l'offrande du passé, cette idolâtrie ne le choque pas (Mo., 197). De même « il faut se mettre à genoux devant les planches anatomiques qui nous montrent le grand mystère de la génération (A., 178), car les fruits de l'arbre et celui de la femme, sont tous des fruits de Dieu pour ce panthéiste. C'est ainsi que Michelet continue la tradition du XVIII^e siècle (HF., XVIII, chap. XXI) et qu'il met en

pratique le précepte de Diderot ¹ qui l'a fait défailir : « élargissez Dieu » (XVIII, 16, le même aphorisme est cité et commenté avec admiration dans NF., 255-258).

Avec l'amour de la Nature, où « s'élargit » Dieu, la haine de l'autorité se dégage comme un résidu de tous ces brouillards et elle s'étend jusqu'à Dieu même dont Michelet conteste le pouvoir d'intervenir dans la Nature « hors du cours des lois du monde » (HRé., III, 385).

Si Michelet sympathise avec d'autres cultes, ce ne peut être qu'en fonction de leur hostilité contre l'autorité : car, lorsqu'ils revendiquent un droit positif à l'autorité, nous avons vu qu'il les élimine aussi ; mais quand ils ne sont que négatifs, quand ils tendent à l'affranchissement de l'Église, quand ils veulent ne faire de l'humanité qu'un seul tout naturel, le voilà leur allié. Le Juif est accueilli avec sympathie, consolé par Michelet des furies populaires que son invasion suscite, renseigné scientifiquement sur les moyens de renaître, et les Juifs qui nous ont révélé l'Orient sont assimilés à des héros (HF., X, 24 et 28-33 ; BH., *loc. supra cit.*) L'Islam, redouté par ailleurs (HF. III, p. 23), est aimé du même point de vue, l'alliance de François I^{er} et de Soliman VIII prépare la réconciliation des peuples (HF., X, 215), substitue l'harmonie humaine à l'harmonie chrétienne (270-272), le Grand Turc est de droit clément, « humain » (295), allié moral des protestants (290). En tant que le protestantisme est négatif, et d'autant plus qu'il supprime plus de dogmes, Michelet s'en rapproche, comme de la religion naturelle, égale pour tous, inspirée à chacun par son instinct, son « genius », accessible à tous les esprits. Les sentiments de Michelet à l'égard de Jean-Jacques sont partagés entre la défiance dans la mesure où Rousseau admet le miracle, et la sympathie, en tant qu'il suit la Nature ; l'*Emile* est contradictoire (HF., XIX, p. 74), et son auteur est louche (XIX, 55), il porte un enfer de discordances (XIX, 57 ; cf. 62-64) ; Louis Blanc est aussi suspect, nous l'avons vu, il est « demi-chrétien ». Michelet, pour n'être pas contradictoire, pour n'être pas louche, supprime de la religion tout ce qui n'est pas inscrit en nous par la Nature ; c'est en cela qu'il approuve Luther (HF., X, 97-98) dont, en 1835, il parlait froidement (*Rome*, pp. 14-15) ou avec défiance (PML, 329). C'est ainsi qu'il penche ouvertement vers le protestantisme après avoir

1. L'influence de Diderot sur Michelet se manifeste, parfois avec celle de Voltaire. Telle page de *La Sorcière* (52) rappelle à la fois *Nanine* et le *Père de famille*.

jugé la religion catholique (PML., 332) « sinon plus logique, au moins plus judicieuse, plus féconde et plus complète que celle d'aucune des sectes qui se sont élevées contre elle. » Mais ces alternances de tendresse et de défiance à l'égard du protestantisme ont eu le don de paraître suspectes aux protestants eux-mêmes. Si M. Gabriel Monod semble avoir pris facilement son parti du panthéisme de Michelet, lui pardonnant de n'avoir pas tiré les conclusions des prémisses qui pourtant les contiennent (Monod, *op. cit.*, p. 213), M. Antony Vincent a été plus embarrassé par ces avances compromettantes au panthéisme. « Michelet, écrit-il (*Michelet et une nouvelle forme de Religion naturelle*, thèse de baccalauréat en théologie, Mautauban, 1899), Michelet est-il tombé dans le panthéisme ? nous croyons devoir répondre par l'affirmative, tout en faisant nos réserves sur le terme lui-même. » Il pardonne à Michelet parce que son Dieu « ne se perd point dans la Nature, il s'y manifeste seulement » (p. 22). Il présume que Michelet aurait été sincèrement protestant si on lui avait proposé un Christ plus « vivant », moins « vécu » (chap. IV), moins interprété, moins dogmatiquement défini : mais cela équivaut à la suppression d'une révélation et d'une autorité chargée d'interpréter la révélation. M. Vincent ne peut pas ne pas se féliciter de cette attitude de Michelet (chap. VI) qui exclut « le miracle » (pp. 77 et 17), mais qui exclut aussi la transcendance, et remplace la révélation transcendante par un autre « miracle » (p. 22) approuvé celui-là. En somme, M. Vincent ne veut pas que Michelet soit panthéiste, mais il confesse que ce faux protestant voit Dieu dans la Nature et dans l'homme. C'est l'empêcher d'être chrétien : Michelet n'est protestant que pour protester ; il ne conserve rien du christianisme ; il n'hésite pas à tirer du protestantisme ce qu'il contient de panthéistique et à le révéler (cf. HF., III, p. 285 : « c'est par cette porte qu'est entré Luther » : V. aussi p. 200). Et dans le temps même où il s'indigne à la pensée qu'on puisse « toucher au christianisme (PML., 336) », il sympathise pourtant avec Calvin (OD., CII) dont la secte est « anti-symbolique et brise-image », et il absout Calvin du meurtre de Servet, faisant pour lui les frais d'une de ces excuses dont il a le secret : « crise du temps plus que de l'homme même » (HF., XI, 96). Tous les grands réformateurs sont salués avec le même respect, en raison de leur rébellion, de leur indépendance. Gustave-Adolphe (XIII, 361) est une aurore boréale, le sauveur de l'Europe, Jean Hus est grand pour avoir

fait succéder « la sombre ivresse du jeûne, au mysticisme sanguinaire, la joie vraie de tous unis en l'un ; la communion fraternelle au libre sein de Dieu, dans l'éternelle raison et la bonté de la Nature » (HF., IX, 87, 89, 90).

A côté des réformateurs religieux, les philosophes et les doctinaires sont estimés en fonction de leur foi dans un naturalisme providentiel. Comme les réformateurs, ces philosophes sont tantôt aimés, pour leur fierté, pour leur insoumission au dogme, tantôt honnis pour leur esprit d'autorité. (Cf. Michelet contre Aristote (HF., X, 329), contre Zénon et contre Epicure en 1830 ; pour (HF., IX, 61 ; HRé., VI, 415) ou contre (HF., IX, 41) Platon ; pour Kant (HRé., II, p. 164-165 ; HRé., X, 141-147) ; pour Cabanis et Condorcet (HRé., III, 75 et 78).

En littérature, les jugements de Michelet s'inspirent du même esprit : qu'espérer de Beaumarchais tant qu'il « rit de la Nature, se moque de l'humanité » (XIX, 231) ? Mais comment ne pas prendre parti pour lui au nom de la liberté de la presse, avec le bon Danton et le juste Robespierre, spectateurs de la première représentation du *Barbier* (XIX, 234) ? Tout le xvii^e siècle monarchiste et classique mérite défiance : Rousseau est pitoyable « à force d'être trop doux » pour Fénelon (HF., XVI, 367). Tout le xviii^e siècle mérite amour et louange, mais surtout l'Encyclopédie qui synthétise ce siècle, et surtout Diderot qui concentre en soi l'Encyclopédie (XVIII, 227 et 371) ; et cependant l'Encyclopédie n'est pas toujours un mouvement naturel et spontané : la discorde s'y mêle (XVIII, 376-377) il y a des transfuges, Voltaire est gênant ; cité comme philosophe (XIX, 46) et comme bienfaiteur du genre humain (HRé., VI, 416), il est blâmé d'avoir écrit *Candide*, d'avoir manqué de foi dans la bonté de la Nature (XIX, 45). Rousseau lui-même en tant que négateur est salué comme le père de la Révolution (SR., 129), admiré comme anti-catholique (NF., 173 ; HRé., I, p. 101 ; HRé., II, p. xxix) et même qualifié de Français (*ibidem*). Nous apercevons ici le germe d'une idée chère à Michelet : l'identité du principe divin dans la Nature, dans les sociétés, dans l'art (Renaissance), dans l'inspiration religieuse (Réforme), dans la politique (Révolution). Pénétrons dans son histoire pour en analyser les effets. On verra plus loin que tous ces mouvements historiques, considérés comme les exemplaires les plus illustres d'une civilisation fondée sur la Nature, sont expliqués par une théorie panthéistique, qui les raccorde.

CHAPITRE IV

Le problème métaphysique (*suite*).

Le contenu doctrinal de l'œuvre. Conclusions panthéistiques de l'histoire.

Car, si vraiment la doctrine de Michelet fut inconsciemment panthéistique, on doit s'en apercevoir par les applications qu'il en a faites à la morale et à la sociologie. Cette âme universellement parfaite, aimante et artiste, c'est elle qui meut les sociétés, c'est à elle que Michelet assigne la direction divine de l'humanité ; toute énergie morale ou sociale en émane, la Nature est le seul principe de tout le mécanisme historique des sociétés ; et l'on retrouve dans l'œuvre de Michelet une statique, une cinématique, une dynamique sociales, uniquement fondées sur les lois de la Nature.

Une statique, d'abord, et c'est la substance des ouvrages de Michelet, moraliste et sociologue, car plus d'une fois, il ne s'est donné pour mission que d'examiner en équilibre les forces naturelles du monde moral.

Une cinématique ensuite, car quelquefois comme historien, il les a considérées en mouvement sans se préoccuper de leur cause ni de leur portée.

Une dynamique, enfin, car pour les panthéistes, la Nature n'est pas seulement naturée, elle est naturante, et la considérer comme cause est le plus grand honneur que puisse lui faire un historien naturaliste.

I

Statique sociale.

Examinons d'abord les divers principes de ce mécanisme social.

« Peut-on séparer aisément l'homme de la Nature, la société humaine de la grande cité dont elle dérive ? » On se doute que celui qui pose cette question (Mo., p. 370-371), répond *non* dans

le fond de son cœur : pour lui les lois de l'Équité sociale procèdent des lois d'Équilibre cosmique (HRé., IX, préface). Pour lui l'œuvre de Vésale et celle de Servet (HF., IX, 8), l'œuvre de Buffon et celle de Voltaire (HF., XVIII, 13) ne diffèrent pas d'intention ni d'objet. Pour lui Palissy (HF., XII, 355-356 et 363, note 1) ouvre par la science naturelle un abri à « l'âme humaine » ; il enseigne la Nature, et par elle l'immense bonté qui protège si ingénieusement « les plus humbles de ses enfants ».

Comme Palissy, Paracelse et Servet au xvi^e siècle, Condorcet et Lavoisier au xviii^e sont, aux yeux de Michelet, moins grands par les vérités qu'ils ont conquises que par la leçon d'amour qu'ils en ont tirée pour l'humanité. Ce qu'ils ont extrait de l'univers, ce n'est pas la formule d'une loi, c'est la loi même d'un principe d'amour et de bonté qui est la même pour le monde et pour nous. Ces grands savants sont des initiateurs, non seulement de la science du monde, mais de celle de l'homme. Ils nous révèlent sans doute la Nature, mais cette tâche qui paraît généralement une forme de la recherche du vrai n'est, selon Michelet, qu'un aspect de la conquête du bien : tant le dernier mot de la Nature est pour lui le mot de fraternité. « La parenté du monde, l'unité d'existence, voilà le nouveau dogme... la fraternité c'est le simple fond de nature (HRé., VIII, 117-125). C'est son beau secret maternel, grande et nouvelle religion, salut et fraternité des êtres. » C'est ainsi que Michelet commente, dans son admiration pour la science révolutionnaire, un sentiment qui anime déjà, selon lui, les investigations de la Renaissance : c'est « un simple, un saint » qui inaugure la science de la Nature » (XII, HF., 40). A la vue de leurs œuvres, il défaille d'émotion religieuse : « une larme du genre humain est tombée sur cette page » (*Ibid.*, p. 46). Et cette larme s'adresse à la science nouvelle qui relève l'humanité, qui lui apprend par la Nature l'excellence de son destin, s'opposant à « la politique et à la théologie » (p. 40) qui l'« écrasent. En dessous la science suit leur course, le baume à la main, ramène les victimes ». Cette science oppose l'empirisme à la scolastique, le naturel à l'artificiel, le spontané au convenu, la vérité à la bassesse. « Entrant (*ibidem*) dans les temps de bassesse, de mensonge, j'y boirai un long trait d'humanité, de vérité. » Cette profession de foi est l'occasion, pour Michelet, de nous donner son opinion sur les sciences : elles ne sont qu'au nombre de deux, celles qui découvrent l'homme et le monde (en cela Vésale égale Colomb, Servet égale Copernic), et celles qui

démontrent l'affinité de l'homme avec la Nature : (en cela Paracelse égale Luther). « L'homme peut tout, mais par la Nature. » Les lois de sa vie lui sont communiquées par la physique (HF., XII, 42) et par la chimie (*ibid.*, 45). Même doctrine avec exemple à l'appui dans l'*Histoire de la Révolution* (VIII, 121). La chimie démontre au conventionnel que « rien ne périt, tout change ; la vie, la mort, qu'importe ? Ce ne sont que des phases alternées du cercle éternel ». Et l'histoire naturelle, qui rend « sympathique l'étude de tous les organismes », la « démocratie basse des êtres encore flottants aux confins des trois règnes », l'histoire naturelle, sous l'influence de Lyell, de Lamarck de Geoffroy Saint-Hilaire et Jussieu prouve l'identité, non seulement de la vie et de la mort, dans le temps, mais de l'amour universel dans l'espace. La parenté de tous les êtres en résulte : « les moindres animaux sont cousins ou aïeux de l'homme » (cf. HRé., VIII, p. XV) : « une vive sensibilité éclate... dans les sciences, qui montrent (de l'homme jusqu'à l'animal) l'universelle parenté de la Nature ».

Aussi l'histoire et les sciences sociales ne sont-elles pas distinctes de la science naturelle : « qu'est-ce que l'histoire et la science ? La lutte contre la mort (HF., VII, 215, 218, à propos de Condorcet) ». Ailleurs ce sont là les deux « sexes » de la science, les deux « faces » de l'esprit moderne : les « sciences de la vie qui sont celles de l'amour, nous disent la vie identique, la commune parenté et la fraternité des êtres ; — les sciences de la justice... sont la haute charité et l'amour impartial, c'est la fraternité encore, sont-ce deux choses ? Non, ce n'en est qu'une ; ces deux grandes églises de Dieu que nous bâtissons depuis trois cents ans, elles se réunissent au sommet, elles ne sont plus qu'une à la pointe et s'embrassent près du ciel. Plus le droit s'est exhaussé et plus aussi la fraternité de justice a rencontré la fraternité naturelle et médicale, les sciences de la vie, de l'amour et de la pitié. Voilà la science moderne, unique, identique à deux sexes » (A., p. 447). Cette prétention de rendre les sciences naturelles et sociales identiques et d'en faire comprendre la diversité en les comparant respectivement à deux individus de sexe différent, est encore exprimée dans *La Femme* (p. 88) : « Nature est une femme, l'histoire que nous mettons très sottement au féminin, est un rude et sauvage mâle », voilà comment Michelet répond *non* à la question qu'il s'est posée et que nous avons transcrite tout à l'heure ; peut-on séparer aisément l'homme de la Nature ?

Il répond *non*, car les sciences historiques et les sciences naturelles sont, comme le couple uni par Dieu, *duo in carne una*. Il est intéressant d'analyser de ce point de vue les livres, plus célèbres de nom que connus dans leur substance, qui furent consacrés par Michelet aux sciences physiologiques, pédagogiques et juridiques.

§ I. Le livre de *L'Amour*, « vertueusement effréné, moralement convulsif » (Montégut, *op. cit.*, p. 238), jugé comme ridicule par plus d'un critique du second Empire (Pontmartin, Schérer, etc.) est, comme nous l'avons dit, une *Ars amandi* morale, s'appliquant, non pas, comme chez le poète païen, aux sensualités, aux vertiges de l'amour, mais à ce qui est durable et éternel dans la tendresse.

La première partie nous montre dans la femme une malade ; d'où nous pouvons tirer cette conclusion qu'elle nous impose la fidélité naturellement (par la pitié). D'ailleurs la femme a pour fonction essentielle l'amour, puisqu'elle en souffre, et que tout son être s'y subordonne. Elle devient ainsi cause finale de l'effort de l'homme, puisque l'homme doit travailler pour deux.

La seconde partie nous donne quelques préceptes sur l'hygiène morale et physique du couple. Le couple est un élément complet différent des deux individus qui le composent : la femme-utérus et l'homme-cerveau sont les deux pôles de l'énergie humaine.

La troisième partie nous montre à la fois les résultats et l'obstacle de l'amour : l'enfant. Des périls en résultent, ainsi que de la maternité de la femme (IV^e partie). Mais même vieille, même usée, jamais laide, jamais tarie, la femme est la source immortelle de la force virile (V^e partie). La Nature pourvoit ainsi par des remèdes merveilleux et suffisants à toutes les avaries du temps.

Ce livre de *L'Amour* que Michelet croit fondé sur l'histoire naturelle (A., p. XII) et par lequel il croit prêcher à l'aide des seuls principes naturels (A., 372-373) une doctrine opportune (294-295 et 372), prépare la philosophie de la femme, et sur cette base du foyer conçue comme naturelle, sphère de « fatalité volontaire » (A., XXXII), s'installe à son tour toute la philosophie sociale de Michelet.

La Femme occupe, selon Michelet, une place toute particulière dans la Nature ; ou plutôt elle est la Nature elle-même, sous sa forme la plus intense, sous son incarnation la plus glo-

rieuse. Cette doctrine est explicitement exposée dans maints endroits : (IX HF., 147-148 ; X, 349 : Italie = femme = Nature) ; implicitement dans d'autres (Mer, 386 ; A., I, VII ; IV, I ; HF., X, 351 : femme = amour ; HRé., I, 378 : femme = instinct ; « ce qu'il y a dans le peuple de plus peuple, je veux dire de plus instinctif, de plus inspiré, ce sont à coup sûr les femmes. » PF., pp. XII : « Les femmes sont la partie du genre humain qui conserve le plus de cœur et qui reste le plus près de la Nature » ; HRé., I, p. 127 : nature = cœur, et « le cœur du cœur c'est la femme ; » PF., XXI-XXII, influence = nature = femme ; Etud., 145 : « nature, ici, ce n'est pas Eve ; c'est moins la femme que la mère : ceci encore une fois c'est la Nature ».)

Le livre de *L'Amour* est donc, en définitive, un essai de naturalisme social réduit à la famille, ou, pour mieux dire, au couple humain. Le livre de *La Femme* est un essai du même genre.

L'introduction du livre qui est fort longue et fort importante, annonce que l'auteur veut ramener l'homme à la Nature par la femme, et la femme, pour commencer, à la nature par le développement spontané de ses énergies. Guerre à l'artificiel. Dans l'artificiel, Michelet fait rentrer certains usages, comme la dot, la toilette, et surtout la direction religieuse, puis, certaines professions ; il ne faut pas que la femme soit ouvrière, ni lettrée, il faut simplement qu'elle soit épouse et mère. Dans la première partie du livre, Michelet s'occupe de l'éducation de la femme. Cette éducation doit être naturelle : lumière, fleurs des jardins, fruits des vergers, jeux spontanés, que la mère apprend de l'enfant (chap. III) ou que du moins l'enfant sait d'elle-même, voilà de quoi former la fillette. Le père même doit être écarté (chap. VI). « La femme est une religion » ; il faut puiser simplement en elle les éléments de son éducation. « Élever la femme c'est seconder sa transformation. » Le seul obstacle, c'est la rêverie que la mère évitera, comme une sorte de déviation de la Nature ; on apprendra toutefois à la jeune fille l'histoire, l'art et la science (chap. IX à XII) : « elle a vu Dieu dans la Nature, elle le voit dans l'histoire, elle sent dans l'amour éternel le lien de ces deux mondes qu'elle étudiait séparés » (p. 109).

Dans le deuxième livre, la femme est étudiée dans la famille. Michelet prépare le mariage et la maternité grâce à une espèce d'initiation naturelle de la jeune fille par l'homme. Cette jeune fille, en apparence formée, crée en réalité ; cela est dans la Nature et cela est social (I à IV). Les chapitres qui suivent développent

ce point de vue et détaillent l'initiation (chap. V à X) : la femme dépasse l'homme et lui rend en chaleur ce qu'elle a reçu en lumière : « elle est divine comme fille et sœur de la Nature » et l'initiateur est heureux de « se voir dépassé par l'initiée (ch. XI) ». Ce qu'il y a de divin dans le mariage est alors présenté comme naturel, le chapitre XII est intitulé « confession », le chapitre XIII, communion. Dans ce dernier chapitre, où Michelet commence par déclarer qu'il ne peut se passer de Dieu, il décentralise, comme il dit, l'idée divine et conclut au panthéisme : « l'homme sent l'infini par les lois invariables du monde qui sont les modes de Dieu, la femme dans la cause aimante et le père de la Nature qui l'engendre de bien en mieux... sont-ce des points de vue contradictoires ? point du tout, les deux s'accordent en ceci que le Dieu de la femme, l'amour, ne serait pas amour s'il n'était pas l'amour pour tous ». Ainsi la femme aurait pour mission suprême de rendre l'homme panthéiste, elle serait non seulement la religion, mais la prêtresse et « l'autel » (I, chap. X, p. 91) de la religion universelle.

Dans le troisième livre, Michelet prouve *a posteriori* la mission divine des femmes, leur rôle dans la civilisation, (chap. I), leur pouvoir d'amour, amitié, charité (chap. II, III à IV), leur puissance médicale (chap. V), leur simplicité (chap. VI), leur faculté d'adoption (chap. VII).

Tout ce livre tend à prouver que la femme résume, incarne, entretient, et pour ainsi dire distribue la Nature ; précisément en vertu de ce privilège, la force qui s'exhale de la femme n'est autre que celle qui rayonne du monde inorganisé (HF., V, 134, 135) : « Si la nature, si les forêts muettes, si les froides eaux, captivent et nous fascinent, que sera-ce donc de la femme ? quel pouvoir n'exercera-t-elle pas sur l'âme souffrante qui viendra chercher près d'elle le charme des entretiens solitaires ? » Mais ce pouvoir, cette « fascination étrange qui tient de l'amour et n'est pas de l'amour, ce ne sont pas seulement les personnes qui l'exercent, les lieux ont aussi cette influence, témoin le Lac dont Charlemagne ne pouvait distraire ses yeux » (*ibid.*). Assimiler le charme exhalé par la femme à la douceur, au sortilège des lacs et des forêts (or, Michelet insinue au même lieu que Diane de Poitiers tenait d'un talisman son influence sur Henri II) c'est bien faire de la femme une modalité quelconque de l'universel amour ; du reste, on nous propose de sentir Dieu en elle (F., II, XIV) et de sentir en Dieu notre activité (294-295) ; aussi bien

Michelet essaye-t-il de prouver que l'attachement de la femme pour l'homme, sous ses formes les plus hautes, sacrifice de la virginité, fidélité, veuvage, sont simplement des ressorts de la Nature, des jeux du mécanisme universel. Si la femme est fidèle, c'est simplement que la Nature lui interdit de diviser, de séparer (A., 134) ; si elle est plus fidèle que l'homme, c'est qu'elle est courbe et qu'il est droit (351), essai ridicule, mais essai de démonstration d'un fait moral par le jeu d'une loi mécanique, mathématique ; selon la même méthode, Michelet part de la « force centrifuge » qui retient l'homme au foyer et l'incline à être soumis à la femme comme au Seigneur (A., 314). Si la femme est portée à admirer l'homme, c'est que naturellement son mari « affronte tous les jours plus de dangers que le soldat n'en affronte rarement » (A., 230). Paradoxe incroyable pour celui qui a fait de l'héroïsme une fonction naturelle de la femme (F., I, XIII). Si la femme consent à prendre appui sur l'homme, c'est que la « Nature a porté » cette « loi » sur elle (Pp., 84). Si l'homme aussi lui est fidèle, c'est qu'il « jette la vie au dehors dans une si terrible abondance, qu'il lui faut revenir vers le « foyer ». Il faut qu'il se refasse, ce cœur, il faut qu'il se calme, ce sang » (FR., p. 235). Si enfin l'homme revient tendre autant que fidèle, c'est que la faiblesse même de la femme suscite naturellement la protection (MJ., p. 265). La femme est ordonnée, harmonieuse, puissante pour « assurer sa fidélité » (MJ., p. 278). Les femmes ont même naturellement l'idée de progrès (Pp., 191, 192) ; ce qu'il y a de puerpéral dans leur destinée les rend solidaires entre elles et sociables (Pp., 279, note 1). Il n'est pas jusqu'à la fidélité posthume du veuvage qui ne soit naturelle ; et le cinquième livre de *L'Amour* contient en germe un traité de *viduis* purement naturalistique. Le moderne saint Ambroise, moins difficile que l'ancien, juge que le dogme de l'immortalité, dans les religions de l'avenir, n'aura d'autre forme que cette survivance de l'homme dans la mémoire de sa veuve (A., liv. V, chap. VIII, p. 368). Il aurait pu, sans aller jusque-là, soutenir simplement que la mort n'entame pas l'amour, et parfois l'exalte ou l'inspire (FR., p. 95, p. 219 et 220 et F., liv. III, chap. II).

Les documents ne manquent donc pas pour montrer que l'œuvre de Michelet contient une théorie de la puissance de la femme uniquement basée sur la Nature. Mais où voyons-nous, dira-t-on, que cette doctrine soit panthéistique ? Voici : Vouloir que l'amour de la femme pour l'homme ait son fondement dans

la Nature, c'est vouloir aussi que la Nature procure à cet amour sa règle et son frein ; car ce qui fonde a le droit d'ordonner. J'ai le devoir de céder à la source d'où je procède. Si donc l'amour procède de la Nature, il ne relève que d'elle ; étant naturel, il est toujours bon, toujours pur ; or, c'est bien, comme on sait, l'évangile de notre apôtre (A., chap. II, liv. III, et F., liv. I, chap. VI). La femme, quelle qu'elle soit, dans une pareille théorie, est « l'agent de la cause aimante » (F., liv. II, chap. XIV). Elle sent Dieu, comme nous l'avons vu, dans cette cause aimante : ce langage est assez clairement panthéistique.

§ 2. Aux yeux de Michelet, le couple humain, noyau élémentaire du corps social, a donc dans la Nature son principe de stabilité et de perfection. Mais poussons plus loin l'analyse, et considérons l'enfant issu de ce couple : l'excellence de son développement dépendra-t-elle uniquement de la Nature ? Sans doute : l'âme de l'enfant n'est autre chose qu'un fragment, ou mieux, c'est une émanation de la perfection divine, universelle ; il suffit de développer en lui les bons instincts que la Nature y a mis : « avant d'avoir les yeux ouverts, il aime la société » (Pp., 261), il « naît généreux, héroïque (Pp., 263). » C'est la théorie de Rousseau, le bien est de la Nature, le mal est de l'éducation : « le mal, le désordre, à qui le rapporterais-je, sinon à ceux qui répondaient de leurs âmes et les ont abandonnées » (HRé., I, 337), à ceux qui l'ont « châtié, amendé, métamorphosé par la science et la scolastique religieuse (Pp., 253) ? Dès lors, l'éducation consistera à respecter la Nature : restaurateur de l'abbaye de Thélème, Michelet pourrait graver sur le fronton : laisse faire ce qu'on voudra : « que nos maîtres ne fassent rien pour déformer l'œuvre de la Nature, » écrivait-il vers sa vingtième année (MaJ., p. 203), et ce thème est repris à tous les recommencements de son œuvre avec une rare ténacité : « n'oublions pas notre éducation sous la discipline de la Nature (OD, p. LIX) ». Un peu plus tard, Michelet confie à son *Journal* (Monod., JM., p. 203), ces lignes où le paradoxe serait qu'entre les trois personnes il n'y eût plus ni sexe, ni âge, que le fils fût le père de ses parents, l'époux de sa mère ! » Comme cela ne peut évidemment se prendre à la lettre, on doit présumer que Michelet demande à l'enfant d'initier sa mère, ou son père, à la science infuse qui lui vient du Dieu intérieur (cf. F., 1^{re} p., chap. III, et PF., p. 306) : « Homme, tu cherches Dieu, mais il est à ton foyer », et dans ce livre écrit en 1844, l'éducation

se déduit logiquement de la toute-puissance partielle de l'éduqué ; négative, la formation doit viser seulement à empêcher l'enfant « de détonner dans ce grand concert où il fait sa partie ». Deux ans plus tard, dans *Le Peuple*, la théorie revient encore (Pp., 208). Déjà Michelet commence à parler le langage de la science ; comme Auguste Comte, il pressent la filiation des sciences positives et escompte le temps prochain où l'on « s'habituerait à regarder le monde social dans le monde moral » (Pp., 247). Déjà Michelet se documente sur les ressources de la Nature et demande qu'on expérimente ses méthodes pour l'enfant le plus ingénu, le plus neuf (Pp., 201). Et toujours l'éducation se montre à sa pensée comme la culture d'un beau végétal, vierge et libre : « Si nous savions la culture que donne le génie au bien-aimé de sa pensée, comme ils vivent entre eux et comment... il l'amène à se produire selon sa nature, nous aurions à la fois la règle de l'art et le modèle de l'éducation ». Mais quelques années passent, et le langage scientifique devient de plus en plus précis pour étayer une théorie de plus en plus fidèle à elle-même et immuable. Michelet appelle l'éducation des filles une médecine préventive (FR., 280). C'est que la femme est l'éducatrice naturelle (cf. HF., V, 162), que serions-nous sans elle ? Et c'est pourquoi les livres de la *Femme* et de *L'Amour* (fin de l'introd., p. XLV) visent à maintenir la femme libre de toute influence extérieure ; joignant l'exemple au précepte, Michelet obtint de M^{lle} Mialaret le sacrifice de ses croyances religieuses ; leur union fut purement civile, un seul prêtre leur offrit ses vœux, l'apostat Lamennais. (Monod., J.-M., p. 246 ; Michelet, *Lettres à M^{lle} Mialaret*, pp. 266-267 et 271-273.)

Mais deux des derniers ouvrages de cette longue œuvre sont plus sensiblement empreints d'intentions didactiques et rigoureuses ; dans *Nos Fils* (liv. II, chap. I) la théorie naturaliste de l'éducation a mûri : « voici la loi capitale qu'a posée la physiologie par une série d'observations et de découvertes. L'homme et la femme deviennent par la co-habitation, la même personne physique ; si cette unité n'est pas obtenue, l'enfant ne vit pas et la science a démontré » que ce foyer est très solide. Le mariage est « physiquement immuable et indélébile ». Curieux mélange de prémisses physiologiques et de conclusions morales, mais mélange trop vague pour qu'on y reconnaisse quoi que ce soit. Michelet n'aime d'ailleurs pas critiquer ce qu'il enseigne, on se demande s'il a su ce que c'est qu'observer la Nature et il est

probable que s'il ne cite pas plus précisément ses sources, c'est qu'il doute de la possibilité même de les préciser.

Il est facile de rester vague quand on affirme que le petit garçon « est stupide » à l'église et que « la petite fille dit très bien qu'elle a peur » ; cette imprécision (NF., pp. 125, 126) est peu importante, car il s'agit d'affirmations invérifiables en ce qui concerne l'exemple choisi et démenties par d'autres exemples. Mais quand il s'agit de découvertes physiologiques, on souhaiterait savoir de quoi il s'agit ; or, le premier chapitre du livre II de *Nos Fils* pose la conviction d'un fondement naturel de l'éducation. Quel est au juste ce fondement ? C'est ce qui n'est qu'affirmé et entrevu, non montré. Michelet, fort à l'aise pour s'ébattre dans les généralités, évite l'investigation possible des détails. Comme il entrevoit que l'hérédité est une loi du monde physiologique, aussi bien que du monde moral, c'est donc sur la mère qu'il insiste comme sur un lien indéniable et en apparence scientifique entre les réalités physiologiques qu'il a définies et les réalités sociales qu'il aborde (NF., liv. II, chap. II) : « Écoutons la Nature : en elle (en la mère) il (l'enfant) a sa vraie nature, son état le plus doux de béatitude profonde, de paradis, la crise la plus dure de sa vie sera d'en sortir... son instinct naturel serait d'y rentrer... elle est sa nature, et son surnaturel. » Si les arguments ne sont pas plus subtils, la conclusion n'y perd rien de sa vigueur, le logicien qui la tire a deviné tant de prémisses absentes ! aussi écrit-il : « au fondement de l'éducation que mettrons-nous pour base ? une seule base, la nature humaine... il faut que la jeune âme ait un substantiel aliment, il lui faut une chose vivante, quelle chose ? la patrie, son âme, son histoire, la tradition nationale ; quelle chose ? la Nature, l'universelle patrie » (NF., p. x, xi, xii). Aussi entrevoyons-nous le lien qui unit toutes ces recherches en apparence si disparates, recherche de la vérité morale, de la vérité sociale, de la vérité scientifique. Et enfin, ce lien n'est pas seulement entrevu, mais indiqué par Michelet lui-même dans une profession de foi ouvertement panthéistique (BH., épilogue) : « On commence à sentir que toutes les questions tiennent à la question fondamentale et souveraine : l'éducation, l'État, l'enfant, la femme ; tel est Dieu, tel le monde. » Et la doctrine de l'éducation réduite au développement spontané des forces de la Nature se retrouve à la fin de cette œuvre, comme à son commencement, expliquée par cette profession de foi ; le mythe de Prométhée qui s'adapte à cette doctrine (BH., p. 261),

c'est la science naturaliste qui transforme l'homme, rien qu'en tirant de lui ses énergies suprêmes, surhumaines si l'on veut, divines même, natives cependant : « sa Pallas ! (p. 266) ». Riche de ces énergies natives, le père formera d'abord la mère, à la façon d'un dieu : « faisons, dit en substance Michelet, la femme à notre image » (p. 119) ; pour cela il conseille à l'homme d'exploiter ses charmes naturels « aujourd'hui ou jamais ». En outre, l'homme accomplira le rôle de la Nature vis-à-vis de l'enfant, contrôlant même l'influence de la mère dans ce qu'elle a d'artificiel : « la femme n'a strictement appris que ce qu'il faut oublier » (*ibidem*). La meilleure mère sera donc celle qui puise tout en soi, qui porte en elle « sa Pallas » et qui la distribue (F., I, xi).

Mais l'éducation par la famille et en particulier par la mère, n'est pas la seule éducation dont l'homme relève ; au XIX^e siècle, l'influence de la presse et celle de la littérature ne sont pas moins importantes. Sans doute Michelet ne songe pas à en faire des produits spontanés de la Nature, mais il ne se dispense point de les comparer dans leur évolution à des forces naturelles et il persuade les écrivains de s'en inspirer. La statique des forces artistiques et littéraires est encore réglée en ces matières par l'infailible et tutélaire nature.

Fils d'imprimeur, Michelet eut sous les yeux, dès l'enfance, la vision concrète du moule d'antimoine et de plomb où s'élabore le livre et, par le livre, la pensée fiévreuse et la vie du lecteur. Son imagination lui faisait toucher du regard l'aliment que sa pitié pour l'ignorant lui faisait sentir désirable ; il y voyait l'émancipation de la plus cruelle servitude : ce n'étaient point les rames de papier, c'était la candide ignorance qui lui paraissait recevoir, sous le baiser des rouleaux d'encre, les titres de la délivrance, les empreintes ineffaçables du vrai : comme si la vérité ne pouvait s'écrire avec le roseau, comme si le caractère de plomb ne pouvait se souiller d'erreurs ! « nul lieu (HF., IX, 298), ni temple, ni école, ni assemblée n'a jamais porté à mon cœur la religieuse émotion que j'éprouve quand j'entre dans une imprimerie. La presse est l'arche sainte ». Aussi lorsqu'il se trouvait dans son long voyage à travers les siècles, face à face avec les premiers disciples de Gutenberg, il ne lui vint pas à l'esprit que leur machine pourrait colporter l'erreur. Du moment que les imprimeurs vulgarisaient les textes, ils ne pouvaient reproduire que ce qui est universel, éternel ; les débuts de l'enseignement par la parole parurent à Michelet marquer l'aurore d'une ère de vul-

garisation infaillible : le Collège de France enseigne pour tous « et fait désertier peu à peu le nid des chauves-souris (HF., X, 328, 329) », qui désigne, comme on pense, la scolastique cléricale. Aristote et saint Thomas et leurs disciples sont désignés comme de froids sophistes ; et leur œuvre, véritable brouet noir de l'intelligence, est traitée avec dédain comme les mathématiques : par une surprenante aberration, Michelet, qui n'a jamais cultivé les mathématiques avec succès, malgré d'assez louables efforts (MJ., note, p. 52) s' imagine que les mathématiques suppriment les problèmes vivants de la biologie, qu'en essayant de les résoudre en formules, on tue l'objet des sciences naturelles ; or, ce n'est pas leur rôle, et le reproche que Michelet leur adresse semble fantastique lorsqu'il s'écrie : « que valent-ils, ces problèmes, à côté de la libre critique et de la rénovation de l'esprit humain » (HF., X, 328, 329) ? Ce que Michelet suppose, et ce qui fonde en cela sa doctrine, c'est qu'on ne peut oser vulgariser que des vérités accessibles à l'instinct populaire, au bon sens public et non plus ces vérités aristocratiques réservées à une élite de disciples, et qui, n'ayant pas à subir l'opinion publique, ont plus d'audace. L'enseignement oral de la scolastique a pu brandir l'artificiel et le faux, n'ayant pas eu à braver la Nature et l'instinct ; mais inversement, ce qui va surgir des premières typographies est dédié au monde entier et ce sera forcément la Nature, « la jouvence du monde, le trésor d'immortalité... l'Orient va se rapprocher tout à l'heure de l'Amérique ; spectacle digne de l'œil de Dieu ». En outre, l'antiquité païenne que l'on pouvait bien tenir cachée avant l'invention de l'imprimerie, va déborder le cadre étroit des chaires où on la défigurait, pour reparaître aux yeux de l'univers, dans sa nudité candide : la voilà vulgarisée, traduite, intelligible pour tous. « Nous demandâmes à nos poitrines l'élargissement d'une moralité plus douce et vastement humaine, non liée à la formule byzantine obscure de Nicée. » Car c'est le *credo* catholique qu'il traite ainsi : le symbole fixé par le concile est le « monopole des savantasses », tandis que l'« arche sainte » est dans l'antique panthéisme : « on vit que l'antiquité n'était pas un illisible grimoire mais... qu'elle était nous-mêmes et l'homme éternellement identique » (HF., IX, p. 289-295 passim). Cependant, notre historien de l'imprimerie, devenu naturaliste, n'a pas omis d'émailler cette conception de quelques métaphores empruntées aux sciences naturelles, comparant la presse à une respiration » (HF., X, 342), à

un système nerveux (Et., p. 16), aux organes de la vie de l'espèce (HF., VII, 175) : « un Allemand communique aux lettres la fécondité de la vie, il en trouve la génération, il fit qu'elles s'engendrassent et se fécondassent de mâles en femelles, de pions en matrices ; le monde ce jour-là, entra dans l'infini ».

Ainsi l'éducation, et l'éducation par la presse, sont chose naturelle.

Plus difficile était l'annexion de l'idée de patrie au naturalisme ; plus malaisée la justification de cette idée par les seules ressources de la Nature : Michelet n'en a pourtant pas désespéré.

« Le sacrifice est la loi de ce monde », loi que l'amour suffit à faire exécuter. Or, qui aime ? « La nature me fit cette réponse, ajoute l'historien : qui aime ? c'est la femme » (FR., p. 323 ; cf. 325, note I fin et p. 326-327).

Et le livre du *Peuple*, qui nous prêche le sacrifice (pp. 7, 17), nous le montre naturel, quoique non sans efforts : « Il faut suivre sa nature, *mais de cœur*... toujours prête au sacrifice, au dévouement qui immole la Nature » (Pp., 292 ; cf. HRé., VIII, fin de II^e p., chap. I) ; « ce que la République humaine, dans sa crise, ses douloureux enfantements, cherchait, manquait, et essayait encore, son idéal, son bien poursuivi, la fraternité, c'est le simple fond de Nature ».

La patrie, qui est l'objet principal de ce sacrifice dans l'éducation de Michelet (NF., II5, et XII) le suscite naturellement plus que tout autre objet : Michelet s'efforce de le démontrer : « Jeanne d'Arc créa la patrie en mourant sur le bûcher... pour être soi à son plus haut degré, il ne faut plus être soi, mais mourir et se transformer » (cité par Monod, p. 94). Et Michelet médita la mort à cet exemple, et l'histoire lui « apparaît pour la première fois » (*ibidem*, p. 95). La patrie « est le miracle permanent de la Nature et de l'histoire » (Pp., 333). L'amour de la patrie et de la Nature sont comme les deux sexes de l'Amour (Pp., 336). L'opposition même des patries est chose naturelle. Michelet parle dans le même livre (300-304) de « ceux que la Nature nous a donnés pour adversaires, l'Anti-France ». Dans ce système la vitalité du patriotisme ne dépend que de la Nature. « Pour croire que les nationalités vont disparaître, il faut... ignorer la Nature autant que l'histoire, oublier que les caractères nationaux ne dérivent nullement de nos caprices, mais... du climat, alimentation, productions naturelles... c'est une force, pour toute vie (Pp., 296-298) de se circonscrire, de couper quelque

chose à soi dans l'espace et dans le temps, de mordre une pièce qui soit sienne, au sein de l'indifférente et dissolvante Nature qui voudrait tout confondre. Cela, c'est exister, c'est vivre... la patrie, la cité, loin d'être opposées à la Nature, sont pour cette âme du peuple qui y réside, l'unique et tout puissant moyen de réaliser sa nature. »

§ 3. On a pu observer, par les textes qui précèdent, la soudure de l'objet des sciences naturelles et de l'objet des sciences sociales dans l'œuvre de Jules Michelet. Non seulement Michelet considère ces sciences comme connexes et parentes, mais il en fait les « deux sexes » de la science dont toutes les sciences procèdent : « sont-ce deux choses ? non, ce n'en est qu'une » (A., I, VIII, p. 46-49).

S'il y a, pourtant, une science que la Nature n'enseigne pas, il semble bien que ce soit le droit. Michelet peut bien fonder, sur l'Égalité hypothétique de l'amour, un droit conventionnellement semblable à cet universel trésor (Mer, 341). Mais il a remarqué lui-même l'immoralité de la Nature : « nous sommes forcés de tuer » poissons et oiseaux (Mer, 338). Or, cette obligation est naturelle, et notre prérogative, naturelle aussi, notre pouvoir de canaliser la vie, transforme en un droit cette servitude de meurtre. L'homme « est l'adversaire de la mort : car, s'il en profite lui-même, la part qu'il s'adjuge n'est rien en comparaison des torrents de vie qu'il peut créer à volonté » (Mer, 338). Ainsi, la Nature est la seule école où cette limite s'enseigne. Mais cette limite même constitue un devoir et un droit pour ceux qu'elle sépare, et l'on demandera si l'obligation de ne pas briser cette barrière est naturelle. Sur ce point toutes les morales basées sur la nature ont échoué, car le principe d'obligation est métaphysique, et la Nature ne suffit pas à régler la pratique dans sa précision et sa subtilité. Michelet l'avoue, « il faut que les grandes nations, s'entendent... il faut un code commun des nations » (p. 336) et cela, la Nature peut bien l'inspirer, mais elle ne peut en être l'auteur.

C'est ce dont la clairvoyance de Michelet témoigne ; désespérant d'obtenir cette indication, il attribue du moins à la Nature le maximum d'inspiration, mais, il trouve que le droit est à moitié fondé quand il est inspiré, il octroie encore à la Nature, par ce détour, la justice.

Si Michelet avait pensé vraiment que la Nature fonde le droit,

il n'aurait pas douté que, même à 2.000 ans de distance, une loi pût cesser d'être convenable et opportune (HF., XII, 28). Mais encore, s'il ne l'eût point pensé, il n'aurait point, la page à peine tournée, jugé « profond » le livre qui relie les races et les temps. S'il avait cru que la Nature fonde le droit, il n'aurait point écrit (Et., 216-217) que la base du droit, c'est le droit même ; mais encore, s'il ne l'eût point cru, il n'aurait pas reproché au XVIII^e siècle d'avoir insuffisamment su « fonder, constituer » le « nouvel esprit » de justice, de n'avoir pas « senti la base » du droit (*ibidem*). S'il avait estimé que la Nature fonde le droit, il n'aurait pas, à deux ou trois reprises (cf. OD., CIV ; NF., 269-270 ; Et., 45 et 80) distingué si sévèrement le droit et la médecine, cette dernière science étant considérée par lui comme une « séduisante étude » qui « reçoit pour livre la Nature elle-même » (OD., CIV), et le droit comme « un combat ». Il n'aurait pas assimilé à une réaction de l'homme contre la Nature les progrès successifs du droit (OD., p. xciv), ni reconnu, à la base des législations, des superstitions (OD., p. 274) et des miracles (*ibidem*, p. 269) qui sont respectivement contre la justice et contre la Nature. Il n'aurait pas, enfin, écrit que « le droit n'est pas fait pour servir » (OD., xciii) qu'il nous doit de « réformer la Nature, et non de la suivre ». Mais, dans ce même livre, s'il n'eût pas cru que la Nature inspire le droit, il n'aurait pas signalé avec tant de complaisance l'universalité des symboles juridiques (OD., lxxxviii), il n'aurait point salué dans cette recherche des symboles « une science nouvelle indiquée par Vico et devenue possible (OD., iii), il n'aurait pas pris soin de nous avertir que si le symbole n'est qu'une équivoque, la Nature même n'est que symbole, elle qui « se joue de l'illusion des formes vivantes » (OD., xciii) ; il n'aurait pas reconnu que « l'homme vient... improviser sur la bruyère une poésie juridique, demander à la Nature, aux arbres, aux vents, à la terre, les *formes* du droit ».

Aussi, bien que selon Michelet la Nature ne soit que l'inspiratrice du droit, il trouve encore dans cette inspiration de quoi diriger les éléments sociaux dans la recherche de leur stabilité.

La Nature est d'abord une maîtresse d'unité : elle prouve que la division c'est la mort, et que l'unité c'est la vie. Mieux vaut l'unité d'un être laid que la fusion de deux êtres : « le ver solitaire au moins est selon la Nature ! mais qui tolérera l'Angleterre en pleine France ! (Et., 222-225). La vie, c'est surtout l'unité... la mort, c'est la division... La France de moins en moins une, sen-

tant son unité vitale, sa personnalité qui s'en va, descend aux êtres inférieurs ; elle a bien raison d'être triste. »

Mais si la fusion de deux êtres incompatibles est contre nature, naturelle est la symbiose de deux êtres aptes à s'unir ; naturelle est l'agrégation de plusieurs en une cité. Michelet nous en donne la théorie : il faut qu'il y ait « union, non mélange » (Pp., 194). Et, à titre d'argument contre la fécondité d'un mélange social bâtard, il prononce en naturaliste que le mulet est stérile (Pp., 195).

Aussi Michelet n'est-il pas communiste, ou du moins, s'il approuve un communisme élevé, délicat, celui des Serbes (I.N., Kosciusko, VI, fin), il blâme le communisme paresseux « qui est l'état invariable de tant de tribus animales *avant que la vie individuelle et l'organisme se soient rigoureusement déclarés*. Tels, ajoute-t-il, les mollusques au fond des mers ». Le communisme rend l'homme isolé et malheureux. La cité est également éloignée de cet émiettement qui divise et de la communauté qui confond. C'est ainsi que, joignant l'exemple à l'inspiration, la Nature nous donne l'échantillon du droit civil élémentaire ; c'est ainsi que Michelet nous propose comme modèles les fourmis ou les abeilles, les guêpes (Ins., chap. XXII), dont le dévouement absolu au bien public « va jusqu'au sacrifice et même jusqu'au crime » fondant ainsi la légitimité du droit pénal sur l'intérêt de la cité. D'ailleurs la loi pénale ne fait qu'imiter la Nature même dans ses applications : elle fait rentrer dans le néant celui qui voulait être un tout. Elle prononce ce que la Nature prononce d'elle-même (OD., LI ; cf. l'opinion de Michelet jeune sur la peine de mort, MJ., p. 13).

Inversement, Michelet juge la solidité de la cité sur le naturalisme de ses principes : historien, il prononce que la société du grand siècle est contre nature, parce qu'elle installe la machine et extermine la personne (HF., XIII, 358, 359) et parce qu'elle procède du roi qui est lui-même artificiel (HF., XV, 112, 114) ; cette société fait tout contre les principes de l'instinct, coiffures ou vêtements (HF., XVI^e vol., p. 120-121), amour ou pardon, tandis que le XVIII^e siècle est absous de ses fautes et même de « l'orgie », parce que « l'orgie... viole la morale, mais non plus l'histoire naturelle » (HF., XVI, début du chap. XIII). Il fait la contre-épreuve en comparant à la monarchie artificielle la République hollandaise libre, naturelle et « amphibie » (HF., XIII, 358, 359). Il oppose en cela sa méthode (HF., XV, 112,

II4) à celle des autres historiens qui admirent en artistes la dextérité du détail : lui, il regarde « en politique l'inconséquence générale des actes », leur incompatibilité avec la Nature.

Tout le droit civil ne devrait être fondé que sur la Nature : elle seule impose, comme nous l'avons vu, la fidélité, la fixité du mariage ; elle suffit à interdire le divorce (A., p. 176), à régler les successions (OD., p. XXIII-XXIV), à condamner le droit d'aînesse (Et., 45). Elle attache l'homme à la terre, multiplie la propriété, et elle a raison contre les juristes (Young, cité NF, p. 258).

L'économie politique se base également sur la Nature ; l'araignée l'enseigne très suffisamment (Ins., chap. XVI), les sociétés résolvent d'autant mieux les problèmes économiques qu'elles sont dans un état plus naturel, ainsi Turgot échoue dans certaines réformes parce qu'on n'est pas encore en République (HF., XIX, 185). Or, la République, comme on le verra plus loin, est le régime naturel.

Le protectionnisme est condamné *a priori* parce qu'il n'est pas naturel ; nulle douane entre frégates ni condors. « Plus d'obstacles, d'Alpes ni de fleuves, plus de vaines barrières, plus de douanes absurdes, plus de vexations de tyrans. L'homme ailé, devenu condor, aigle, frégate, planant sur toute la terre » (HF., XIX, p. 236), voilà le rêve de nos pères, que Michelet transcrit, mais on sent que l'historien s'associe à leur vœu et l'excuse car « la science était née qui seule, fait son objet, qui crée les faits eux-mêmes ; bref, un art de créer. » Entre la foi quasi-religieuse au progrès scientifique, et le culte de « la raison, nulle contradiction ».

Les principes de la colonisation s'inspirent aussi, dans cette œuvre, non des traditions du droit international, non de la jurisprudence, mais de la Nature ; se fondre dans le pays, ne pas s'y substituer, telle est la règle conforme aux principes énoncés plus haut pour le droit civil : union, non mélange (HF., XIX, 117). Il ne faut pas aller « contre nature » ; or, la Nature consiste à se fondre avec le pays que l'on colonise (HF., XVII, 172, 177) ; faire un grand peuple métis, et non un petit peuple blanc. L'Angleterre est le type du peuple qui s'installe chez le colonisé, le déloge, dénature le *genius loci*¹. Les religieux catholiques aussi, bien entendu : jésuites et récollets ne peuvent que

1. « Ils ont fait une Europe, c'est vrai, mais supprimé l'Amérique elle-même, anéanti le *genius loci*.... Crime contre Dieu, contre la Nature. Il sera expié par la stérilité d'esprit. » (p. 173).

méconnaître la Nature ; auprès de ces colonisateurs condamnés en son nom, les colonisés aborigènes, primitifs et parfaits, donnent l'exemple naturel de toutes les vertus !

§ 4. Mais c'est surtout dans l'exposé des principes du droit constitutionnel que Michelet soumettait les problèmes à la solution naturaliste. Sa politique tient en deux mots : le roi est contre nature, la République non seulement est naturelle, elle est la Nature elle-même.

Le roi est contre nature (HRé., V, 96 et p. 146, d'après Saint-Just), la puissance personnelle est contre nature (HRO., II, pp. 173, 226, 266) et ne peut être que provisoire. C'est un « entr'acte » (OD., p. xxvii). Les États qui s'accoutument de ce provisoire et s'accoutument à considérer les rois comme faits pour les peuples, sont des États contre nature, révolutionnaires (HF., XII, 113). Ce qui est naturel, c'est la loi, émanation du peuple et principe de la cité. Sous le pouvoir absolu « l'édifice porte sur le vide » ;... la législation s'élève sans soutien comme dans l'air » (LN., Martyrs de la Russie, p. 264). Il peut arriver par exception qu'un roi soit bon, mais c'est une contingence (HF., XIII, 108) et Michelet escompte presque comme une nécessité la contingence contraire, c'est-à-dire la sagesse d'un grand peuple incarnée dans un seul imbécile (HRé., V, 126, 127). C'est que Michelet n'étudie pas en sociologue les rapports de la monarchie et du peuple, il part de l'infailibilité du peuple en naturaliste averti, par l'étude des sociétés animales, de la sagacité des instincts collectifs ; aussi la monarchie, en tant qu'institution, lui échappe-t-elle ; il passe à côté de ses avantages et nomme en toutes lettres le gouvernement viager (HF., XIII, 106) sans voir quels dangers cette institution supprime. Il souligne, au contraire, comme des maux engendrés par cette institution même la sécurité et la paresse du chef d'État. La régence qui n'est pour les monarchistes qu'un inconvénient inévitable, mais exceptionnel, est pour Michelet une complication, il l'appelle une République de nourrices (HF., XI, 158), mais toute autre monarchie est pour lui une république de favoris. La communication entre peuple et roi qui devrait sembler plus nécessaire qu'entre électeur et mandataire, puisqu'elle n'a pas été précédée de leur entente, et plus naturelle aussi, puisque le roi est censé ignorer ses adversaires et même l'existence des partis, paraît à Michelet invraisemblable (HRé., V, 96), comme une contradic-

tion, le roi étant quelque chose d'exceptionnel, d'artificiel, le peuple étant la Nature avec son génie infallible et divinatoire.

Non seulement Michelet saisit avec complaisance, comme tous les doctrinaires, tout ce qui peut asseoir cette théorie du caractère artificiel de la royauté ; non seulement il étale avec virulence les incestes et immondes débauches qu'il attribue à Louis XIV et à Louis XV (HF., XV, 64 ; XIX, 27, 143, 305 ; XVIII, 249, 265), quelquefois sur la foi d'un seul portrait (XVIII, 304), ou encore les cruautés dont on peut accuser Philippe II, et qu'il relate (XII, 195) en termes assez analogues à la description de Victor Hugo dans *La Rose de l'Infante* ¹ mais il fait plus : il essaie de montrer que les rois sont fatalement fourbes (HRÉ., III, 461) : « Force vraiment singulière de l'éducation et de la Nature : les habitudes de duplicité royale reparaissent en plusieurs choses ». C'est ainsi que le secret d'État tourne à la confusion de ceux qui l'ont gardé ; le roi est traître, du moment qu'il ne dit pas tout à son peuple, et celui-ci est victime (XVIII, 299-301) ; dans sa tour d'ivoire le roi est inconscient du temps et de l'espace, et n'a nulle notion des contingences (HF., XII, 195). Héritier d'ancêtres ennemis ou de races diverses, il n'en faut pas plus pour faire de lui un monstre, un « fatal et funeste enfer » (HF., IX, 238). La Nature lui communique les défauts qu'elle épargne à une société, parce qu'une société est une âme (HF., IX, 303), et en revanche elle lui refuse toutes ces qualités dont elle dote une créature naturelle, parce que la monarchie est une « institution » (HF., IX, 238), un dogme analogue à celui de l'Incarnation (HRÉ., V, *loc. cit.*), sinon une fiction que seuls les scolastiques peuvent défendre « contre la Nature et la création de Dieu » (HF., X, 11).

Ainsi, tout le bien qui a été fait sous la monarchie a été fait par les peuples. Étienne Marcel, Jeanne d'Arc (HF., IV, 299 et sq.) ont fait seuls la France : Michelet exalte avec tendresse leur humilité.

D'ailleurs, le roi voudrait servir la France qu'il ne le pourrait pas : en effet, il est étranger : par hérédité maternelle seule-

1. HUGO : « Philippe deux était une chose terrible ;
Iblis dans le Coran et Caïn dans la Bible
Sont à peine aussi noirs qu'en son Escorial
Ce royal spectre issu du spectre impérial. »

MICHELET : « Le terrible bureaucrate de l'Escorial, cul-de-jatte qui gouvernait la terre, c'était... un homme qui vivait immuable dans ce palais de granit, etc. »

ment, mais il n'en faut pas plus, tout fils tient de sa mère (HF., XIX, 10) : c'est « une loi de l'histoire qui a bien peu d'exceptions » ; en outre il est étranger par alliance (*ibid.*, XIX, p. 7) ; enfin il l'est par sa croyance, étant nécessairement attaché à une religion qui supprime « les fiers instincts de liberté » et supprime la patrie (*ibid.*, p. 10) ; et puis il l'est, pour ainsi dire dans le temps, il est un anachronisme, il est l'antiquité même (XIX, 198).

Le peuple, au contraire, est l'incarnation de la vie, de la liberté, de la compétence, de la générosité.

Dès 1835, Michelet a déjà cette idée, chère à Vico (IHU., p. XIV, XV, et VV., pp. 278, 279). Après *Le Peuple*, avant *Nos Fils*, cette filiation avec l'idée de Vico est pieusement exprimée : « Voilà ce que j'ai dit dans mon livre du *Peuple*, reprenant le fil où Rousseau l'avait laissé, fondant le droit du peuple sur la sagesse instinctive » (Et., 192) et il ajoute : « ce dernier mot, ce mot profond, Vico l'aurait posé », il le pose lui-même en toutes lettres : « Le peuple, seul juge infaillible (HRé., IV, 145) », le peuple est aussi la seule armée utile ; de son sein seulement se tirent les héros qui savent commander « par un don de nature », obéir et vaincre (SR., 80, 82) par une science infuse ; c'est Michelet, pensons-nous qui a accredité la légende suivant laquelle l'héroïsme français date des champs de bataille républicains. Les soldats de Valmy (HRé., IV, 238) dont la valeur n'est pas niable, mais qui furent encadrés par des vétérans de l'armée royale, étaient pour Michelet une race nouvelle sortie de terre : chez cette race « les enfants naissent avec des dents pour déchirer la cartouche » (HRé., I, p. 309). Les généraux avaient « l'étincelle de ces grandes foules parce qu'ils en sortaient », les généraux « monarchiques » n'auraient jamais pu comprendre le sublime et profond mystère de la solidarité moderne des vastes guerres d'amitié », faites par des armées « non, des personnes », des personnes qui portaient au monde la philosophie du XVIII^e siècle au bout de leurs baïonnettes (HRé., IV, 377 et 380).

Mais il y a plus fort : Michelet croit même qu'une assemblée peut penser et méditer (HRé., I, p. 314), et infailliblement dans les choses du droit. Le peuple doit apprendre de Galilée la physique, de Newton l'astronomie, mais il peut enseigner le droit à Cujas et à Ulpian : « Tout le monde ignorant sans doute dans les choses de la Nature n'en est pas moins un juste juge en droit » (HRé., II, p. VII ; cf. BH., p. 463).

La contre-épreuve est fournie par les nations qui n'ont pas fait à la démocratie une place suffisante dans le gouvernement : « la noblesse polonaise n'eut pas foi au peuple, c'est pourquoi elle a péri » (LN., p. 72).

« Notre faible unité nationale du xve siècle était toute dans la royauté ; au xve, la royauté même se divisant, il faut bien pour le peuple essayer d'y suppléer... Le peuple des campagnes fera par inspiration ce que la sagesse des villes n'a pu faire ; il relèvera la royauté, rétablira l'unité, et de cette épreuve, où le pays faillit périr, sortira, confuse encore, mais vivace et forte, l'idée même de la patrie. » (VHF., p. I-2).

Le peuple n'est pas moins bon qu'il n'est compétent. Il lui suffit d'être libre (selon la Nature) pour être heureux et généreux. Cela est clairement exprimé dans I HRé., 41 : « La jeune liberté française, lorsqu'elle ouvrit les yeux au jour, lorsqu'elle dit le premier mot qui ravit toute créature nouvelle : « je suis ! » eh bien ! alors même, sa pensée ne fut point limitée au moi,... elle étendit au genre humain sa vie et son espérance ».

Cette conviction, développée (dans les LN., passim), pousse Michelet à chercher des exemples : il enquête de deux sortes : les représentants et les œuvres du peuple, également animés de la même bonté. Pour les tribuns du peuple, Michelet les croit facilement tout bons. Robespierre (c'est le cas de dire *ab uno disce omnes*) est un chaste, nonobstant des témoins véridiques (HRé., V, p. 70, note 1), mais les incestes des rois sont crus sur la foi des légendes ¹. Robespierre n'est un coquin que par charité (V. HRé., p. 77). « L'amitié, l'amour peut-être, les sentiments les plus doux profitèrent en lui à l'amertume. Il devint impitoyable comme il ne l'avait jamais été... ses vertus... prêtaient (à ses vices) une assistance fraternelle » (*ibid.*, 81).

Les fonctionnaires mêmes de la République sont tous des saints : les geôliers de la chaste Révolution ne sont pas responsables de la défloration d'une seule vierge. Cette corporation n'était composée que d'émules des saints, excepté sous la monarchie ; pareillement dans les hôpitaux où la République ne met que générosité et douceur ; pareillement dans les bagnes, où ses geôliers sont beaux ! (HF., XV, 270-273-285).

Quand le peuple émigre, c'est qu'il est persécuté ; quand c'est

1. Nous n'entrons pas ici dans le problème historique. Il a été traité par DE BROGLIE dans *Le Correspondant* (1858) et spécialement pour Louis XV dans *La Revue des Deux-Mondes* par AUBERTIN (1^{er} oct. 1866).

l'aristocrate, c'est qu'il hait sa patrie (t. II, HRé., p. 17 ; cf. XV, 19, à propos de la révocation de l'Edit de Nantes : « L'émigré protestant... eût rapporté la délivrance commune »).

Certains mouvements, la Terreur par exemple, paraissent être une exception à cette bonté native du peuple, car enfin la Terreur est d'origine populaire. Mais qu'à cela ne tienne ! Le peuple fut simplement déconcerté : « il souffrait infiniment, ne savait à qui s'en prendre » (HRé., II, p. 395). Bien qu'elle ait les procédés de l'inquisition, qui est impardonnable, la Terreur reste bonne (HRé., I, 69). La Marseillaise est pacifique : « qui ne connaît la strophe sainte : « Epargnez ces tristes victimes ». Et qui ne voudrait fermer les oreilles au refrain : (HRé., III, 472) « qu'un sang impur abreuve nos sillons » ! La guerre même, avec la Révolution, est devenue une œuvre de paix (SR., 91, 209-213 ; 221-222 ; écrit en 1869 !!!).

Telle est la bonté du peuple quand il est libre, que le roi même peut devenir bon par contagion : et les qualités de Louis XII n'ont pas d'autre origine : « le trésor de l'homme est de se connaître, de savoir ce qu'il est et ce qu'il peut » (HF., IX, 283). Grâce à ce mécanisme, le règne peut être bon même sous un mauvais roi (HF., VIII, 303, 337).

Tout cela, admis par notre historien pour les sociétés, est fondé pour lui sur l'observation de la Nature. La république des fourmis nous montre que la meilleure partie du peuple ce sont « les humbles. ; la classe des petits qui fait la cité et qui fait le peuple par l'Éducation, est vraiment la partie essentielle, la vie, la joie, l'âme, celle qui seule au besoin, pourrait constituer la patrie » (Ins., 270-271).

La Nature nous montre cependant des monarchies animales : mais la royauté n'est que l'œuvre du peuple (Ins., p. 354) : « il la garde et il la sert (la reine), mais avec la fierté digne d'un peuple qui n'adore que son œuvre, élue de lui, nourrie de lui, faite par lui, pouvant se défaire » (ce dernier trait n'est pas exact), « c'est son orgueil à lui que de pouvoir au besoin se créer son Dieu ». Le régicide alors, serait excusé comme dans l'histoire (HF., XIII, chap. XII ; HF., XVIII, 312, 333 etc.), et en attendant il est même obligatoire (Ins., 352) et, toujours comme dans l'histoire, c'est la bonté du peuple qui fait la valeur du roi. Il en va chez les termites comme chez les abeilles : « les termites ouvrières qui n'ont eu ni amour ni ailes, tâchent de sauver un couple de ces victimes, les accueillent faibles, déchus, misérables,

et ils les font rois » (Ins., 237). La mer aussi nous enseigne par la revanche naturelle des faibles, une leçon de justice dans l'égalité (Mer, 213) et l'on comprend que l'histoire naturelle ait apparu à l'auteur « comme une branche de la politique » (O., XLIX), une branche, en effet, qui est devenue la tige et la racine de son système politique et social.

Aussi la République étant selon la Nature et la royauté contre, tout s'améliore avec la République et périlite avec la Monarchie.

Sous l'ancien régime, tout ce qui était contre l'émancipation de la pensée, contre l'âme de la Révolution, représentait l'esprit monarchique et l'antipode de la France. Une grande dame tient Choiseul à ses pieds et fait pièce à l'encyclopédie (HF., XIX, 68). Les anti-voltairiens transforment les philosophes en filous (XIX, 70). Cent ans avant Mirabeau, on est un Français véritable si l'on est contre les financiers, les princes et les prêtres (HF., XVI, p. VIII). Princes et prêtres, même s'ils sont charitables, dégradent ce qu'ils touchent ; leur aumône achète la liberté, l'âme contre un morceau de pain (Et., 150), mais « ce que donne le libre penseur, il le donne vraiment » (*ibid.*).

Sous la République, tout est bon. Venise en est le modèle charmant (HF., IX, 252) ; la place Saint-Marc fut le premier salon de la terre, « salon du genre humain où l'Asie parle à l'Europe... où dans ces âges difficiles, antérieurs à la presse, l'humanité put communiquer tranquillement avec elle-même et le globe eut alors son cerveau, son sensorium, la première conscience de soi ». Mais, même sous la Terreur, la République est bonne, elle s'impose, ceux qui l'incarnent, comme Saint-Just, font une figure « noble, impassible, redoutée » (SR., 149). La foi de Michelet dans la République est une religion (HRé., X, p. XVIII, XIX) ; automatiquement, la République réalise « l'ordre, la sûreté des personnes, des propriétés » (F d'E., p. 506, 507).

II

Cinématique sociale.

Dans l'étude de la cinématique sociale, c'est-à-dire dans l'étude des mouvements sociaux indépendamment de leurs causes, Michelet ne s'est pas montré moins indulgent à la doctrine panthéistique. L'évolution des groupes humains lui paraît s'accomplir en vertu d'une loi immanente, universelle et parfaite.

§ 1. Biologiste des peuples, il s'est gardé pourtant d'assimiler la vie des sociétés à celle des individus : il a vu d'abord que les sociétés ont des ressources et des énergies que les individus n'ont pas (BH., 464), et que leur personnalité multiple, mobile et changeante, exige de nombreux foyers de vitalité, abhorre la tyrannie qui centralise : tandis qu'en histoire naturelle tout démontre que la vie est une synthèse, « l'accord libre et doux de tous les organes à la fois (NF., 330), mais cela n'empêche que les sociétés doivent s'inspirer dans leur conduite de principes naturels : la bonté de Gustave Adolphe était féconde, la politique de Richelieu fut inhumaine, non « vitale », et stérile (HF., XIV, 116). Ainsi encore, la Hongrie, peuple héroïque, artificiellement compromis par le mélange de l'Espagne et de l'Allemagne, décline et s'affaisse ((HF., X, 79). Ainsi l'Italie, qui a rebroussé les lois de la vie, agonise : Michel Ange et Machiavel en sont les sublimes témoins (HF., X, 260-261). Elle meurt de la « fatale fiction d'un faux empire du monde qui annula sa vitalité propre », donc nul doute que les sociétés n'aient leur loi biologique, encore que cette loi soit différente de celle des individus. C'est la doctrine continue de Michelet : il y adhère en 1830 ; il professe dès lors que les sociétés ont une loi d'évolution fatale (VV., 275) de régénération naturelle (VV., 314), et que l'espèce humaine, bien que différente de l'individu dans son évolution, ne laisse pas que de lui être quelque peu analogue (VV., 284) en se déroulant suivant une loi qui reçut, depuis Michelet, le nom de loi de Fritz Müller ¹. Cette conviction n'a fait que grandir au cours des Études d'histoire naturelle. Non sans satisfaction, Michelet parle de « quelques personnes trop confiantes dans » sa « lucidité » qui lui ont demandé de préciser la marche des événements d'après l'évolution organique de la société (HRé., X, p. XVIII, XIX), et cette compétence ne saurait être accordée, selon lui, qu'à sa méthode scientifique (p. XIX ; cf. HRé., VII, 345). « Plus je sonde l'expérience, l'histoire et la Nature, plus j'interroge l'étude que je fais depuis dix ans du caractère de Robespierre (et plus... etc.) ».

A la veille des années où ces études furent abordées par lui, Michelet pressentit la nécessité de fonder sur la science cette cinématique sociale : il déclara que dans la recherche de la vie,

1. On peut voir (Pp. 230) une allusion à cette loi qui prouve la fraternité universelle, et que Michelet applique à la France (Pp. 183), en véritable embryologiste.

des conditions concrètes de la vie du peuple de France, conditions qui sont l'objet de son histoire, il était resté au commencement de son œuvre. Et il dit au disciple idéal et futur : « Je te donne tout ce que j'ai... Puisse mon histoire imparfaite s'absorber dans un monument plus digne où s'accordent mieux la science et l'inspiration... J'espère bien que ma science, ma chère étude, l'histoire, ira se ravivant à cette vie populaire, il m'a fallu de longues études pour effacer le sophiste qu'on avait fait en moi » (Pp., 155).

Or, en quoi pouvait-il se reprocher d'être un sophiste ? en quoi pouvait-il avoir omis d'être savant ? Le sophisme consistait, selon lui, à préférer le fait au rêve, l'idée au sentiment, l'histoire à la légende ; en pleine maturité, dans la composition de son *Histoire de La Révolution*, (HRé., VIII, p. 119) l'archiviste se vantait de comprendre ces archives « dans le clair obscur des choses très imparfaitement devinées », de prendre « un sens fort, pénétrant de la vie », d'autant plus qu'il revenait des musées plus « plein de songes ». La perfection de la science est l'art, « nul objet de la Nature n'est parfaitement connu qu'autant qu'un art habile en a fait l'imitation » (HF., X, 40) et la femme en donne le modèle puisqu'en elle l'idée se fait sentiment (F., p. 231, 232). Enfin la valeur de la légende définie dans *L'Etudiant* (p. 180), de l'induction préférée au syllogisme, de l'exemple et de la parabole, tient à ce que l'on sent beaucoup mieux dans le « monde vivant des choses non écrites (Et., 55) » la réalité de l'histoire ; outre le « trésor des faits qu'on y recueille (Et., 55), on comprend dans les conversations avec l'homme du peuple, beaucoup mieux que dans les archives, comment se font les « grandes choses populaires (HF., XVI, chap. XII, p. 179) » : c'est là ce que Michelet appelle « comprendre » quelque chose « à la Nature », et il ajoute (*ibid.*, p. 180) : « l'intelligent Basville, esprit très cultivé, mais dur légiste et à cent lieues de la Nature, ne comprenait rien à cela. » C'est une doctrine à laquelle Michelet est revenu dans l'*Histoire de La Révolution* (II, p. III) : « La base qui trompe le moins, nous sommes heureux de le dire à ceux qui viendront après nous », (c'est donc une théorie dogmatique) « c'est celle dont les savants se défient le plus, c'est la croyance populaire. » Voilà pour l'infailibilité du peuple au sujet de son histoire vécue. Mais en outre, le peuple vit son histoire ; or sa durée, son existence, n'est qu'une tradition, la tradition d'une pensée séculaire, d'une cause pour laquelle il agit et

auprès de laquelle les faits contemporains où il se débat sont insignifiants (HF., V, p. 80) ; « un fait et rien qui le fasse, quelle chose plus propre à troubler le sens ? ») S'il y a dès lors, quelque chose de naturel dans l'évolution des peuples, on voit que selon Michelet ce n'est pas la vie des individus qui permet, même par analogie, d'en indiquer le sens et d'en montrer le mécanisme. Et ce n'est pas davantage la méthode scientifique habituelle qui peut atteindre aux principes naturels, grâce auxquels on embrasse dans la loi de son devenir le mouvement social. C'est que, nous l'avons vu, il n'y a pas de vie sans amour ; la Nature est universellement vivante, la vie est universellement amour ; or, il en est de même dans les sociétés : l'idée de l'amour s'y élève « à celui qui fait la vie du monde et du monde civil ; dans le monde, il appelle incessamment de règne en règne la vie de plus en plus vivante, qui s'allume et va montant. Dans le monde civil, l'amour (charité, patriotisme, qu'on l'appelle comme on voudra) fait-il autre chose ? son œuvre, c'est d'appeler à la vie sociale, à la puissance politique, tout ce qui n'a pas encore vie dans la cité. » (PF., 304). De là le souci de traiter les échantillons sociaux, groupes populaires, nations même, comme des exemplaires collectifs issus du même principe que les individus, et les faits historiques, comme des modalités insignifiantes de cette substance éternelle, infinie et parfaite que Michelet nomme la forme universelle de l'amour : « les classes, ainsi que les races, vont peu à peu se fondant, toutes les anciennes barrières tomberont devant le tout-puissant, médiateur maître en égalité, l'amour (A., p. 22) » ; « notre âme c'est l'amour (Pp., 166, 167) » Michelet paraît ennemi du panthéisme quand il fait de la doctrine de Spinoza la mort en métaphysique (PF., p. 109), mais il serait volontiers disciple de Spinoza. La seule différence entre eux, c'est que Spinoza considère le monde divinisé *ex parte ordinantis*, tandis que Michelet le considère *ex parte ordinis*, à partir de la nature, et il a l'illusion de sentir vivre, palpiter, aimer les modalités de la substance divine où Spinoza ne voit qu'une froide abstraction. Mais il n'est pas moins panthéiste ; ce qui le rend joyeux et fervent, c'est qu'il assiste et se mêle au mouvement divin de la nature, et ce qui rend Spinoza sombre et glacé, c'est qu'il se place à l'immobile pivot de la sphère d'amour. L'histoire de Michelet reproduit donc le même panthéisme que son histoire naturelle, et c'est pourquoi sa méthode dédaigne l'observation minutieuse des faits et la rigueur des idées,

pour se porter sur le grand être que le monde social, comme l'organisme cosmique, réalise sous mille aspects. Aussi, un philosophe de ce temps, le professeur Séailles, analysant l'œuvre historique de Michelet, a-t-il pu dire que pour cet auteur « l'histoire n'est pas un enchaînement nécessaire d'événements extérieurs, elle est l'évolution morale d'une personne vers le droit par la générosité native que mûrit et qu'achève l'expérience (introd. à So., pp. III, IV) » ; Sully Prudhomme a remarqué, d'autre part, que ce qui domine *La Bible de l'Humanité*, c'est la description des groupes sociaux, discernés des groupes animaux, par l'existence d'un intérêt collectif distinct de l'intérêt individuel de leurs membres. Or, cet intérêt général, pour peu qu'on en fasse quelque chose de banal, quelque chose qui appartienne en commun à tous les groupes sociaux, pour peu qu'on y distingue un principe absolu, parfait, éternel, identique sous des formes successives ou diversement nuancées, cet intérêt général est la seule substance qui demeure sous le flux mouvant des phénomènes historiques, c'est encore le principe divin d'un panthéisme social. En effet quelles sont les forces qui sont en marche dans une société ? Michelet répond d'un seul mot, la justice ; la justice est l'âme dont elles tiennent leur existence et à laquelle toute vie participe (Séailles, *ibid.*). Sans doute l'histoire peut reconnaître des sociétés diverses, des nuances auxquelles on reconnaît les époques (l'art de ce discernement s'appelle pour Michelet la psychologie historique. So., p. 426). Mais, ces diverses nuances ne sont que des accidents au-delà desquels l'historien doit pénétrer en la substance de son objet : au-delà des faits il cherche, « la sonde à la main », quel est le dessein d'un peuple : il domine le récit, il cherche en quoi ce peuple se rapproche de la Nature (HF., XIII, note 1 à la fin du volume), en quoi il s'expose à détruire « ses forces vives ». C'est ainsi que les diverses parties de l'histoire de Michelet sont toutes inspirées d'une idée directrice très générale. Chaque époque est reconstituée dans son ensemble : par exemple, le sens du XIII^e volume est que Henri IV est resté protestant malgré les apparences, d'où sa mort et la réaction de Richelieu ; par cela même ce XIII^e volume met en opposition deux principes, le protestantisme conforme à la nature et à la destinée de la France, et la réaction catholique, présentée comme artificielle, anti-vitale. Après de la lutte de ces deux courants, tous les détails se noient : le principe qui meut la société de ce temps vers la justice est une

force naturelle, universelle, instinctive, il revêt seulement à cette époque un aspect particulier, d'autant mieux reconnaissable qu'il est étudié de très haut, mais il dépasse encore de beaucoup, dans la profondeur de sa substance, l'importance des manifestations, même collectives, dans lesquelles il s'épanouit ; toutes ces manifestations ne sont que des modes, seul ce principe d'évolution est substance de l'histoire. C'est pourquoi Michelet cherche aussi dans chaque pays, à chaque tournant de l'histoire, les symboles les plus ingénus de cet essor naturel et spontané des peuples, et c'est pour cela qu'il demande aussi aux plus humbles représentants de ces groupes sociaux le secret de leurs aspirations, car ils sont à la fois infaillibles pour dire vers quoi ils tendent, incarnant ce principe dans leur instinct, et véridiques pour en porter témoignage, car nulle archive ne vaut leur résurrection. Les peuples sont dépositaires de leur légende qui n'est autre que la forme extérieure de leur génie, ils savent infailliblement le sens de leur développement dont l'origine est dans la Nature, la fin dans la justice, et dont l'évolution est divine.

Michelet a-t-il eu conscience de ce panthéisme ? C'est extrêmement douteux et c'est une tout autre question. Toujours est-il que sous sa plume, à maintes reprises, l'histoire fut considérée comme une recherche passionnée du droit qui s'élabore au cœur des peuples, et la contre-partie n'a pas manqué. Les erreurs des peuples, les malheurs et les déchéances des sociétés, apparaissent comme des troubles dus à l'irruption d'une pensée individuelle dans cette synthèse, d'une intelligence égoïste, contrariant l'instinct désintéressé de la masse, d'un artifice enfin, détonnant dans la nature ; et la recherche des manifestations spontanées du droit dans le cœur des peuples a le caractère d'une conquête scientifique, d'une exploration de la Nature.

C'est ainsi que Michelet parle de la justice historique digne d'« anticiper ici-bas la justice suprême qui doit régner dans l'univers (HRé., IX, p. XVIII, XIX, 1^{er} mars 1873) ; mes aspirations en ce sens, ajoute-t-il, ne viennent pas du cœur seul : elles sont autorisées par une sérieuse considération du monde ; ce monde présente en tout des lois analogues, une identité admirable dans ses méthodes, ses procédés. Les prétendus savants qui nient cela ne s'aperçoivent pas qu'ils font deux mondes différents, l'un soumis à la règle et au plus parfait équilibre, l'autre, tout inorganique, désordonné, un vrai chaos. Je ne connais qu'un monde, et, voyant partout l'équilibre, la justesse dans les choses

physiques, je ne doute pas qu'il y ait également équilibre et justice dans les choses morales. ...J'y trouve un sérieux bonheur, une espérance qui ne peut me tromper contre les deux écoles sophistiquées, l'une du néant, l'autre de l'arbitraire, du caprice divin. » Il veut dire qu'il est aussi éloigné du matérialisme que du christianisme.

Déjà, en 1849, Michelet prévoyant l'objection de digression qu'on pouvait adresser à sa nouvelle méthode historique (HRé., III^e vol., p. 68) s'en disculpait au nom de la science dont il paraissait s'éloigner : « Je ne sais trop si la construction sévèrement géométrique où se plaisent nos modernes est toujours conciliable avec les exigences de la Nature vivante. Ils vont par lignes droites et par angles droits ; la nature procède par courbes, en toute chose organique. Je vois aussi que mes maîtres, les fils aînés de la Nature, les grands historiens de l'antiquité, s'arrêtent par moments..... se détournent pour faire de puissantes et fécondes percées au fond de la terre ; moi aussi, j'y pénétrerai, j'y chercherai les eaux vives qui, remontant tout à l'heure, vont animer cette histoire. » Alors abondent les métaphores tirées du monde physique : au moment de la Révolution, il y a « plus de chaleur » (p. 70), la « température est tout autre ». Et (p. 71) à mesure qu'on entrera dans une analyse plus sérieuse, on découvrira la part souvent secrète, mais immense, que le cœur a eue dans la destinée des hommes d'alors. Le cœur de la France bat fort à cette époque. L'émotion, depuis Rousseau a été croissant..... époque d'attente inquiète, comme une heure avant l'orage, comme dans un jeune cœur, l'amour vague avant l'amour. » Ailleurs, la France est identifiée au chêne sorti d'un gland (HF., I, p. 112) mais en 1850, les mots de *nature*, *naturel*, abondent pour désigner des œuvres pourtant humaines où Michelet ne voit que des expressions de l'instinct, c'est-à-dire de la Nature. Il s'étonne que dans l'assemblée révolutionnaire, on n'ait pas reconnu « l'ordre profond que la Nature (HRé., V, 21) cache au fond de ses œuvres. » Et au souvenir des bouleversements sociaux de cette époque, il n'écrit que ces mots : « La Nature ne serait pas la Nature..... si nul désordre ne se produisait dans un changement si rapide (*ibid.*)

Considérer les catastrophes sociales issues de la volonté de quelques hommes, comme des événements naturels, cela paraît artificiel et paradoxal ; c'est pourtant logique et conforme à la conception naturaliste du progrès fondé sur l'instinct. Les entre-

prises des hommes, bonnes si elles se conforment au sûr instinct de la nature, périlclitent en s'en éloignant ; succès comme déchéance, tout est le triomphe de l'inviolable Nature.

§ 2. L'idée que le progrès est naturel est ancienne dans la pensée de Michelet, elle date, pourrait-on dire, de son adolescence (MJ., p. 229). Dès cette époque, Michelet parle des étapes fatales, inéluctables, du progrès humain, comme il en parlera dans *L'Insecte* et dans *L'Oiseau* (O., p. 107, 108) : « dans l'homme bête, dominé d'abord tout entier en apparence, par les fatalités physiques, dormait déjà comme dans la chrysalide, l'homme véritable. » Au milieu de sa carrière (Pp., 258) notre auteur donne à cette pensée une preuve et une forme syllogistique : « il faut qu'elle (la cité), soit sainte et divine..... or, elle sera divine si elle rallie tout..... donc, qu'ici l'homme avec l'homme, que l'homme avec la Nature, aient..... l'heureuse réconciliation. » Cette fois, l'idée du progrès naturel s'enveloppe de conclusions conformes à la doctrine de la perfection de l'instinct social (cf. Pp. 52-53). Enfin, en 1869, (préf., HF., I, p. vii) prémisses et conclusions sont particulièrement mûres et franches. « La vie a elle-même une action de personnel enfantement qui, de matériaux préexistant, nous crée des choses absolument nouvelles. Du pain, des fruits que j'ai mangés, je fais du sang rouge et salé..... ainsi va la vie historique, ainsi va chaque peuple, se faisant, s'engendrant, broyant, amalgamant des éléments qui restent sans doute à l'état obscur et confus, mais sont bien peu de chose relativement à ce que fit le long travail de la grande âme. » En d'autres termes, la perfection du progrès social est immanente à la cité, à la nation, à la patrie. L'écrivain s'aperçoit alors de son panthéisme et l'on peut présumer que s'il eût vécu quelques années de plus, il en eût formulé la doctrine car, il écrit enfin : « ce petit livre procédait à la fois (comme j'ai toujours fait), par deux ailes, Nature, esprit, deux interprétations du grand mouvement général (*ibid.*, p. xi.) » Au reste, il n'est pas impossible d'en trouver des expressions explicites, quoique plus rudimentaires, un peu plus tôt : « Dieu c'est Nature. Nature, c'est la raison qui peine et travaille le monde. (BH., 416, 417). » Cet esprit qui anime et oriente le développement des groupes sociaux, ce n'est pas une providence extérieure, c'est un esprit immanent, au nom duquel Michelet a protesté contre une providence personnelle : « peu m'importe qu'ils (les catholiques) couvrent leur fatalisme du nom de provi-

dence : où la liberté périt, périclisse aussi la morale et la religion (IHU., page restée inédite) ». Cette idée de progrès dont les peuples ont conscience et qui les pousse vers leur mieux-être, Michelet la reconnaît inviolable, même dans les peuples tyrannisés, dans la France sous Napoléon, dans l'Allemagne au temps d'Iéna (HRé, X, p. 155) : chez elles la renaissance sociale et politique est partie surtout de l'idée : « belle méthode et profondément naturelle » (147), mais cette idée latente n'empêche pas le progrès d'être naturel, car cette idée, c'est la Nature d'un peuple qui « se pense ». Pareillement dans l'Italie antique ; « la compréhension de la Nature, des grands âges du monde », du « retour régulier des choses », a fait la grandeur du Romain (BH., 412, 413). Dans la Grèce, qui s'appuie sur Hercule, l'instinct naturel fait les mêmes prodiges (BH., 416, 417). Sous l'humble nom de Genius, la marche instinctive de ces vieux peuples, vers leurs destins, est à la fois naturelle et infaillible, divine même ; laissée à son libre génie, la Grèce a vu s'épanouir « toutes les facultés de l'homme, âme et corps, instinct et travail, poésie antique et jugement, tout a grandi, fleuri d'ensemble (BH., 160, 161). Les Grecs parlent à la même personne dont la voix répond : la Nature. » Il suffit donc, pour progresser indéfiniment, éperdument, de n'être pas contrarié dans son essor naturel, de n'être pas régi par une caste royale ou sacerdotale, qu'on soit grec ancien ou français moderne. « Question capitale, vivante, d'intérêt éternel.... le plus fécond des peuples, fut-il son Prométhée lui-même, ou fut-il enseigné, façonné par le sacerdoce, fut-il l'œuvre du sanctuaire, ou du libre génie humain ?... dans ces hautes origines, il n'y eut nul artifice de sagesse sacerdotale, mais la libre action du bon sens et de la Nature » (BH., 157, 158). Aussi, en vertu de l'identité naturelle de l'homme avec l'homme à travers tous les temps, (BH., p. XLVII) il ne faut pas contrarier la nature des peuples (Pp., 255). La France doit aussi progresser selon la Nature. N'est-elle pas la fraternité vivante ? elle contient « au fond de sa nature » le principe vivace de « restauration » et de « rénovation », qui lui permet de se réparer elle-même, de ne recourir qu'à son histoire. Belle parole, et qui aurait le précieux avantage de n'être désavouée ni par les monarchistes, ni par les démocrates, pourvu qu'ils fussent Français et qu'ils ne vissent pas quelle philosophie elle recèle, car pourraient-ils s'entendre sur ce que Michelet appelle l'anti-nature ? nous n'en sommes pas à le discuter, mais il est indéniable que Michelet cherche dans la Nature le principe

de toute vie sociale, et que par contre, il pose comme une cause fatale de déchéance historique tout ce qui est cause de déchéance naturelle dans un peuple (BH., 323, 326, 335 note, 340 fin ; — So., 165-169).

Pour être panthéiste en sociologie comme en cosmologie, Michelet n'exclut pas cependant du droit à l'existence, à titre de personnes sociales, les nations diverses. Cela n'est pas incompatible avec la notion de leur perfection absolue, dont elles sont seulement des réalisations éparses. Ce qu'il importe d'en retenir, c'est surtout la forme naturalistique que Michelet a donnée aux ressorts principaux de l'évolution des peuples considérés par lui comme des personnes.

§ 3. C'est la patrie surtout, c'est la France que Michelet compare le plus volontiers à un organisme ; et l'on doit dire que cela n'était pas seulement naturel à son cœur de fils, mais facile à tout historien, surtout dans un temps où la vitalité et la solidarité des divers organes de la France étaient éclatantes en regard des pays voisins, divisés entre plusieurs princes, plusieurs idiomes et plusieurs races. Avec quelle fierté Michelet souligne l'antithèse entre la France et la Prusse quelques années avant la guerre ! (HRé., X, 202 sq.) avec quelle sérénité frémissante il l'affirmait encore pendant le désastre de 1870-1871 (Fd'E., p. 405) ! La France était pour lui une personne, il s'était toujours représenté le peuple français comme un seul homme (MJ., p. 37) : ne vivait-il pas avec lui depuis deux milliers d'années (Pp., 312) ? Géographe, il n'avait pas été déconcerté par la diversité des races que la France incorpore : « elle siège au milieu de ses filles », voilà tout (HF., VIII, p. 3, note 1) ; psychologue, il en était religieusement épris comme de la « vierge de la liberté » dont le monde « était amoureux (HRé., III, p. 234, 235) » ; naturaliste, il renchérisait d'avance sur la lettre où Proudhon promettait de prouver qu'« une nation organisée comme la nôtre, constitue un être aussi réel, aussi personnel, aussi doué de volonté et d'intelligence propre que les individus dont il se compose (HRé., III, 6) » ; pour le destinataire de cette lettre, la France est plus encore, elle vit et se meut, elle absorbe et résorbe, elle féconde (IHU., pp. 66, 73). Et s'il n'est pas détourné de son panthéisme par la personnalité de la France, c'est que cette personnalité est le type dans lequel s'incarnent, par absorption, les nations conquises et fortunées de leur défaite. « La France veut surtout imprimer sa

personnalité aux vaincus, non comme sienne mais comme type du bon et du beau... » (IHU., p. 72) Sublime expansion qui est la gloire suprême, mais qui est aussi une fonction de nature : « tout ceci, est-ce un miracle ? Oui, le plus grand et le plus simple, c'est le retour à la Nature. Le fond de la nature humaine, c'est la sociabilité, il avait fallu tout un monde d'inventions contre nature pour empêcher les hommes de se rapprocher. » (HRé., II, 149.) Abolir ces inventions, telle est l'œuvre naturelle à laquelle préside la France. Elle-même, toute créatrice qu'elle est, n'est issue que de la Nature. Un peu plus haut, parlant de « l'organisation spontanée de la France (HRé., II, 137) », le naturaliste convaincu de l'origine spontanée de la vie organique, s'écrie : « là est l'histoire, le réel, le positif, le durable ». Que n'est-ce aussi le possible ? Mais la question n'est pas là. Michelet est persuadé que la France s'est faite naturellement ; s'il y insiste tant, c'est d'abord que la France est sa patrie, mais c'est surtout qu'elle colporte l'idée révolutionnaire qui est l'idée naturaliste par excellence, élevée, comme nous le verrons, à la hauteur d'une religion. Ce « courant de la révolution (HRé., V, 2) qui coule invariable, comme les forces de la Nature, c'est la conquête intérieure de la France par elle-même, la conquête de la terre par le travailleur. »

La France a donc été, plus que toute autre, traitée par Michelet comme une personne, c'est-à-dire comme un organisme, c'est-à-dire enfin, comme une expression collective de l'universel amour, qui tend à conduire les sociétés, comme les organismes, par le développement naturel d'un instinct divin, par un progrès spontané, vers le bonheur et vers le bien.

Mais d'autres pays ont été considérés de même, comme d'autres exemples de la même force à la fois sociale dans son expression, divine dans son essence, naturelle dans son apparition, sinon féconde et généreuse dans ses effets. Les rapports des divers pays entre eux, ou le simple jeu réciproque de leurs divers ressorts, prêtent souvent à des considérations de cette sorte qui paraissent simplement morales, si on n'en observe que la portée, mais qui sont, en réalité, scientifiques dans leur intention. C'est ainsi que la fusion de la France et de l'Italie est conçue comme une affinité électrique et chimique (HF., IX, 140) et que la France est dite absorber, s'assimiler l'Italie, « s'imbiber » d'elle (*ibid.*). Un peu plus loin, ce « contact avide de deux races qui se combinent fatalement » fait penser aux métaphores paradoxales de ce

personnage d'Alexandre Dumas fils¹ qui juge que l'amour appartient à la physique et le mariage à la chimie. Seulement, Michelet parle sérieusement, et son art donne l'apparence du vrai aux conséquences d'une méthode qui n'est rien moins que scientifique. Assez puissant pour pénétrer la fécondité d'une application des sciences naturelles aux sciences sociales, mais trop peu exercé à la pratique des laboratoires pour choisir, développer et préciser les exemples, il ne fait en apparence que des métaphores, et son intention leur donne une grande valeur, puis il leur communique du prestige en les soutenant et en les multipliant. Voici la Russie comparée à une monstrueuse araignée, dont « les pattes ne tiennent en rien au corps » (LN., p. 98, dont « les pattes (Sibérie, Lithuanie, Finlande) ont horreur du corps » (*ibid*) ; voici la Prusse comparée à une poulpe (LN., 379) ; la lutte de la Russie contre la Pologne est traitée comme la victoire d'un boa sur un animal à sang chaud (LN., 49) ; la « vraie, la forte, la vivante Italie du XIII^e siècle » est considérée aussi au XV^e (HF., IX, p. 156, 157) « comme un organisme malade ; voici enfin Paris qui « ne pouvant croître... prend du ventre, enfle » (HF., IV, 250-251) ; et les exemples foisonnent dans les premiers volumes de l'histoire de France ; et, même avant que le troisième ne fût fini, Michelet appliquait aux sciences sociales les doctrines et les méthodes physiologiques de son ami, le docteur Edwards. C'est à son école, et fort sérieusement, qu'il s'est convaincu de la gravité de cette science : « d'éléments identiques, sortent des produits divers ; le mystère de la vie propre et originale varie les résultats à l'infini ». C'est Edwards seul, qui a posé « le principe si fécond de la persistance des races », c'est lui « seul » qui « peut être capable d'élever cette partie de la physiologie à une forme scientifique, parce que, seul, il tiendra compte d'un élément trop négligé de ceux qui se tiennent à ces études » ; à son école, Michelet a su que « de la combinaison de l'hydrogène et du carbone, résultent l'huile et le sucre » et qu'ainsi du « mélange celto-latino-germanique, sortent la France et l'Angleterre » (IHU, pp. 49, 51, 56, 62 et note, 197, 198). Qui le croirait ? Vico même est fatal, prédestiné par la nature à être Vico : l'Italie devait l'enfanter (VV, 263).

Aussi, n'est-ce pas seulement dans l'état de santé, mais dans les maladies, que les peuples sont conformes aux individus.

1. DUMAS fils, *L'Evangère*, acte II, scène I.

Comme il y a une physiologie, il y a une pathologie sociale : il y a une « saignée » pour les peuples, et le peuple sait qu'« en médecine politique, la saignée ne vaut guère et qu'on est plus malade après » (HRÉ., II, p. 5). De même, Paris a été malade ; et de même, Michelet appelle homœopathique, l'essai de « neutraliser un autre culte par celui de la raison » (HRÉ., VI, 441).

Et ces métaphores, il les adopte, et cette méthode, il la suit jusque dans l'heure la plus tragique, au moment où sa glorieuse vieillesse se croit appelée à jouer devant l'Europe, en faveur de sa patrie brisée et violée, un rôle aussi puissant que celui des diplomates et des chefs militaires, au moment où sa plume géniale essaye (vainement, hélas !) de suppléer l'épée. Il pense détourner l'assaut des barbares en leur disant : « Consultez les naturalistes, consultez la physiologie. Tachez d'apprendre une fois ce que c'est que l'unité organique. Un seul peuple l'a : la France. C'est le peuple le moins démembrable, celui où la circulation étant rapide et parfaite, un membre ne peut se réparer » (F dE., pp. 495, 496).

Et la vitalité de cet organisme, défendue avec tant de chaleur au nom de la physiologie, n'en est pas moins attribuée par l'historien à un principe spirituel, mais ce « sentiment de la France..., seule chose fixe en cette onde vivante, en ce creuset mobile, où passe et repasse la mort », est indestructible ; et l'assimilation d'un peuple à un organisme, même animal, n'empêche pas, tant s'en faut, de reconnaître en ce peuple quelque chose d'inné, de parfait et de permanent comme l'instinct : « vous obtiendrez plutôt du loup et du renard, d'oublier l'instinct de la proie (Et., 114) » ; cet instinct des peuples n'est pas rabaissé par cette comparaison ; car l'instinct dans tout être est identiquement divin : « amour, nature, c'est tout, rien de plus attendrissant » (I.N., 333). Et de même que « dans l'homme adolescent où la Nature est tout encore, c'est le premier rayon, l'aube de la conscience », qui « touche infiniment » (*ibidem*), de même, cet instinct des peuples exerce un charme inattendu, un prestige religieux, car les forces sociales ont la grâce, l'influence et la majesté des choses de la nature, qui sont toute vie, toute félicité, tout amour.

§ 4. Qu'il parle de races animales, de familles ou de nations, en elles, toujours Michelet salue son Dieu. De même qu'il a (nous l'avons vu) proclamé le caractère continu, quotidien de la

création des espèces, et qu'il a insinué que la divinité, la divinité immanente, préside en elles à leur évolution, de même, dans les foyers, Dieu agit. Si l'homme et la femme éprouvent la communion de l'amour « cérébral » à l'origine, c'est que dans l'amour on sent Dieu (A., 381, note). Or, c'est là une force naturelle qui fait l'« harmonie normale » de la famille, et à laquelle les législateurs ne peuvent rien modifier ; à travers les viscissitudes des civilisations et des lois, « le cœur reste le cœur », l'amour étant divin ne varie pas. (BH., 171, note 1). Dans les lois éternelles des sociétés nationales, des peuples, Michelet retrouve encore une forme de création continuelle, de cette évolution créatrice, comme il dirait aujourd'hui à l'école de M. Bergson : « Vico, c'est la mécanique par quoi les dieux se refont » (Monod, JM., p. 16, *Journal* inédit de Michelet). L'histoire, pareille à l'histoire naturelle, semble offrir à son observation, non seulement des preuves de la lutte pour la vie (HF., VII, 84, 85), et d'autres dogmes darwiniens, mais des exemplaires d'un essor spontané des sociétés où il veut voir l'aspect nouveau des formations du monde à son berceau. (HF., III, p. 2) : « C'était comme dans les jours séculaires de la création : la Nature, s'essayant, jeta d'abord des produits bizarres, gigantesques, éphémères ». Or, il s'agit de nous faire comprendre par là les premières ébauches du ressort divin des peuples, la liberté. Dans *L'Étudiant*, pp. 80, 81, 83, la volonté humaine, comme la liberté des peuples, nous est manifestée sous les traits d'une force du monde physique : « il ne s'agit pas, comme dit le physicien, de nature créée, mais bien d'une Nature qui se crée tous les jours, d'une puissance mystérieuse, insondable, divine, qui s'appelle la volonté. » Michelet semble donc, par l'exécution de son œuvre, né pour illustrer cet aphorisme de Claude Bernard : « les connaissances humaines forment une atmosphère commune à toutes les intelligences cultivées, dans laquelle l'homme du monde, l'artiste et le savant doivent nécessairement se rencontrer et se comprendre (Int. à la sc. expér., p. 318) ; et c'est à Michelet que doit aller ce jugement de Brofferio, lequel croyait parler de M^{me} Michelet : « ella (Monod, J. M., p. 44), fascendo un libro di storia naturale, trovo pure il modo di fare un libro di filosofia e di poesia ; diro anche un libro di politica. »

Car c'est Michelet qui avait confondu dans sa méthode les méthodes de l'art, de la science et de la foi. Mais, dans son objet même, les objets de l'art, de la science et la foi, se trouvaient

confondus : la Renaissance, la Réforme et la Révolution sont pour Michelet les trois aspects du naturalisme social dans ses exemplaires les plus réussis.

Renaissance et Réforme sont pour lui, comme pour d'autres d'ailleurs, la double manifestation d'un même mouvement naturaliste. En même temps que les artistes brisaient au souffle de la Grèce et de l'Italie le joug de la tradition catholique, présentée comme un intolérable corset de fer, en même temps qu'ils retrouvaient par là l'inspiration des artistes païens, les réformateurs opéraient le même mouvement et prétendaient délivrer les âmes lancées à la conquête du vrai. Si la recherche du vrai, comme celle du beau, ne souffre d'autre règle que l'instinct de la nature plus ou moins déguisé en génie, nul doute que le moyen-âge n'ait entravé ce beau mouvement en promulguant des règles laborieusement issues de l'intelligence des fins que l'art se propose ; nul doute aussi qu'il n'ait posé à la conquête du vrai des conditions beaucoup plus compliquées que le simple usage des lois de la nature. Si la philosophie scolastique ne s'est pas trompée, la Réforme et la Renaissance ont différemment, mais aussi gravement trahi les concurrents du beau et les chercheurs du vrai ; si la philosophie scolastique a erré dans les voies de l'intelligence, la Réforme et la Renaissance ont également bien servi ces conquérants et ces chercheurs en suivant le chemin de l'instinct.

Il serait intéressant de montrer à ce propos, que l'esthétique de Michelet s'est toujours inspirée, en littérature, en musique et dans les arts plastiques ou libéraux, d'un naturalisme facile et optimiste. Mais cela nous entraînerait trop loin. Rappelons seulement, à ceux qui voudraient creuser cette étude, que sur ce point Michelet ne s'est pas départi de son système, son naturalisme n'est pas réaliste ; il a condamné à ce propos les erreurs du romantisme (Pp., 15) et de l'art pour l'art (Pp., 177). Mais il a montré que les sociétés seules, libres de se développer suivant l'instinct de leur nature, comme nous en avons vu la doctrine exposée plus haut, sont naturellement artistes. L'art est moral chez les païens parce qu'il n'est qu'une exaltation spontanée des forces de la Nature ¹.

1. Cf. les invectives de Michelet contre le roman moderne A, p. 227 ; voir aussi BH., 403, n. 1, et, par contre, BH., p. 170 (moralité de l'histoire d'Egiste et d'Agamemnon) ; — OD., p. LX (origines naturelles de la poésie : « tandis que la main mesurait des dactyles, que le pied frappait l'iambe, le vent sifflait l'allitération dans les forêts. »

Et il a montré d'autre part, avec une admiration partialement passionnée, la grandeur à laquelle atteignent absolument sans effort les écrivains qui s'inspirent de la Nature jusqu'à l'incarner : Rabelais (MJ., 178-179 ; NF., 136-137), Rabelais dont l'œuvre littéraire est dans l'histoire « ce que dans la Nature sont les lacs de la Suisse » (HF., X, 355) ; Montaigne (HF., XII, 317-320) qui « fait pour le moral... ce que Vésale avait fait pour l'homme physique », et qui (XII, 265) n'est devenu un si charmant écrivain que parce qu'il défendit qu'on le fît écrire ; d'Urfé (XIII, 127-130) l'abbé Prévost (XVII, 298) dont l'œuvre « n'est pas du génie ; c'est bien plus. C'est nature, douleur, honte, amour, volupté amère, désespoir » ; Montesquieu (XVII, 25) qui vient « détrôner la poésie imaginative pour faire régner à sa place celle du cœur et de la nature ». L'architecture est comme l'art littéraire, les flèches flamboyantes des cathédrales échappent « comme le profond soupir d'une poitrine oppressée depuis mille ans ; et si puissante était la respiration, si fortement battait le cœur du genre humain, qu'il fit jour de toutes part dans son enveloppe ; elle éclate d'amour pour recevoir le regard de Dieu. Regardez l'orbite amaigri et profond de la croisée gothique, de cet œil ogival quand il fait effort pour s'ouvrir » (HF., III, 302). La peinture aussi est d'autant plus admirable qu'elle est plus naturelle (éloges de Géricault, Et., 133-138).

Parallèlement à cette grandeur absolue à laquelle atteignent les écrivains qui s'inspirent de la Nature, Michelet n'omet pas de souligner la valeur relative à laquelle ils arrivent en fonction de telle ou telle nature. La règle célèbre de ne point forcer son talent est ici légèrement travestie : « ne forçons point le génie de notre origine naturelle (OD, LXVIII) » ; — en Allemagne le droit s'est « richement épanoui en formules juridiques ; capricieuse végétation et luxuriante à désespérer l'analyse ». Au lieu que dans le Nord, les symboles littéraires sont figés : « c'est un monde vierge et froid comme la profonde glace des lacs ; les lois de la Nature sont ici celles de l'humanité (HF., III, 290-291) ». En linguistique enfin, Michelet n'a pas d'autres principes : les langues se développent de par l'heureuse et féconde liberté de la nature (OD., LXII) et les mélanges que subit le génie d'une langue sont comparés par ce linguiste naturaliste à l'« opération dangereuse de la transfusion du sang » (HRé., X, 74).

La contre-épreuve est soutenue ; les auteurs qui s'éloignent de la Nature, qui s'adaptent à une société artificielle, sont

montrés dangereux, faux artistes qui égarent le goût et s'éloignent de la vérité ; à d'Urfé, nous voyons s'opposer Saint François de Sales (XIII, 127-130) ; au siècle de la Renaissance, celui de l'équivoque, celui de Louis XIV (PF., 106-107, et HF., XV, 7) siècle dont les grands hommes sont jugés avec une cruelle indulgence. L'honnête Boileau, le « mélodieux Racine », et « la fanfare peu diversifiée de Bossuet », voisinent sans avantage avec « la grandeur colossale de Dante, de Shakespeare, du drame grec ou de Rabelais », avec les « choses infiniment plus grandioses de l'antiquité et de la Renaissance ». Toute cette littérature classique est jugée artificielle et traitée de copie, de routine, et de redite (LN., 82) de narcotique (HRé., pp. XIII, XVII) : c'est une littérature analogue à la politique, la *Médée* de Corneille ressemble à la diplomatie de Richelieu (HF., XV, 109) et le roman rappelle la sculpture (HF., XII, 54-55 ; et XVIII, 151 : fontaine de Bouchardon). Tout cet artifice s'oppose à la Nature qui est une des formes de l'action (Et., 242) ; et la critique même, dépassant les échantillons, doit approfondir les principes de la Nature, « pénétrer le génie du peuple » (MJ., 129).

C'est dans la mesure où les arts classiques s'affranchissent du dogme et du convenu (car cela est tout un pour Michelet, qui n'a pas la notion d'une vérité vivante existant objectivement en dehors de ceux qui la pensent), c'est dans la mesure où ils prêchent la Nature, que les arts sont révélateurs et puissants et féconds (HF., IX, 325 : Michel-Ange, 326 en note : Rude). C'est aussi dans cette mesure qu'ils s'attendrissent sur l'artifice social (HF., XIV, 357, Rembrandt). C'est enfin dans la mesure où ils y succombent qu'ils sont contradictoires et tortueux (HF., IX, 307, Vinci et 87, 89, 90 ; HF., IX, 308-310, Michel-Ange).

Si nous ne pouvons insister ici davantage sur cet aspect du naturalisme de Michelet, nous pensons en avoir dit assez pour indiquer ce que la Réforme et la Renaissance lui paraissent avoir eu de salubre, ce que le classicisme de Louis XIV lui paraît avoir eu d'artificiel et de dangereux. Qu'il aborde le problème par l'un ou l'autre aspect, pour le libéralisme, pour la libération de l'art ou pour celle de la pensée, les deux intentions sont solidaires.

L'historien de la Renaissance insiste à maintes reprises sur cette solidarité ; l'art n'est pour lui que « la Nature humanisée » (HF., 121) et recèle « des éléments religieux » dont il oppose l'efficacité à la stérilité d'un « retour au surnaturel », d'une

« rénovation du dogme légendaire », « la nymphe Daphné devient arbre » ; ainsi la Renaissance loin d'évoluer vers un retour aux dieux païens, ou à l'antiquité biblique, loin d'être une régression vers une idée est une progression vers un fait, elle représente l'abolition de dogmes et simplement « marche à la nature » (HF., IX, 385). Dans cette lutte entre deux éléments présentés comme antinomiques, la surnature oppressive et artificielle, d'une part, et la Renaissance naturelle et bonne d'autre part, tous les naturalismes se confondent pour faire triompher la Renaissance et la bonté : naturalisme de la science, avec Vésale et Servet, naturalisme politique (l'homme est enfin « le frère du monde »), naturalisme littéraire, naturalisme religieux : Copernik, Luther et Colomb. Et tout ce qui est dogme ou tradition est présenté comme principe d'artifice ou d'hostilité : les rois, l'art gothique et la scolastique. Cette lutte est résumée par la victoire de la Renaissance complétant celle de la Réforme religieuse, politique et sociale (HF., IX, 382-384).

Même thèse au volume suivant à propos de Rabelais : « Reviens à la Nature, c'était l'anti-christianisme (HF., X, 359) » cela se traduit en sociologie : « un droit nouveau surgit contre Charles-Quint, contre les conquérants : foi, loi, raison, humanité, Dieu, vous condamnent et vous périrez (360-361). » C'est « le choc de deux mondes (HF., IX, 175), le choc et l'étincelle..... et de cette étincelle, la colonne de feu qu'on appelle la Renaissance » paraît surgir comme un phénomène naturel. Le dogme de la souveraineté de la Nature apparaît ici salué dans Rabelais, comme dans un proto-Rousseau, et le moyen-âge est vilipendé comme une antiphysie, ignare et gothique (So., XI, 96-130-421 ; BH., 467. « Rabelais, dit-il, appelle le passé anti-physie, il a trouvé le vrai nom d'un tel monde..... monstruosité instructive qui sans autre recherche indiqua la voix du bon sens et le retour à la Nature. De ce jour, deux grands courants électriques commencent : renaissance et réformation. » (HF., IX, 178). Comme la Renaissance en effet, la Réforme humanise la Nature, c'est-à-dire qu'elle étend, qu'elle applique à l'homme les lois de la Nature. Dans cette œuvre éminemment naturaliste et humaine, Michelet voit comme une incarnation de la Nature : la montagne où se déroulèrent les premiers épisodes de la propagande religieuse est tout entière avec la virginité de ses lacs et la pure violence de ses effluves dans l'âpre souffle du protestantisme : « chaque fois, écrit Michelet dans cette longue et illustre page, (HF., liv. X,

chap. XVI) que, dans la suite de mes travaux, je reviens à cette grande histoire populaire du premier réveil de la liberté, j'y retrouve une fraîcheur d'aurore et de printemps, une sève vivifiante et toutes les senteurs des Alpes. (*Sento l'aura mia antica.*) Ceci n'est point un vain rapprochement : le paysage des Alpes qui nous donne toujours un sentiment vif des libertés de l'âme, avec le souvenir de leur grande révolution, en est la vraie figure. C'est elle-même sous forme visible, ces monts en sont la colossale histoire. » Et encore, p. 298 : « telle la Nature, tel l'homme ; il n'y a pas là de molle poésie. Nul mysticisme, l'austère vigueur et la sainteté de la raison. Ces vierges de lumière, qui nous donnent le jour quand le ciel même est sombre encore dans son azur d'acier, elles ne réjouissent pas seulement les yeux fatigués d'insomnie, elles avivent le cœur, lui parlent d'espérance, de foi dans la justice, le retrempe de forces viriles et de fermes résolutions. Leurs glaciers bienfaisants..... donnent à l'Europe les eaux, la fécondité... la lumière, la force morale. » On voit que la *Montagne* ne fut pas un épisode, ni une récréation, dans cette œuvre, et que, sur les hauts sommets où cet auteur croit saisir ce qu'il nomme « l'âme de la Nature », il tend à réaliser sérieusement l'« alliance touchante des religions de l'âme » (HF., X, 302), à l'exemple de Zwingle qui asseyait au Colisée des Alpes, « noble conseil, la grande, l'universelle église (*ibidem*, 311). »

Le christianisme apparaît à Michelet comme la religion naturelle, mais sans prêtre et sans dogmes, comme un culte « peu théologique, ignorant si l'on veut, innocent comme la Nature (299-300)..... Luther a transposé la religion du miracle à la Nature, le protestantisme s'est trouvé la nature qui ne passe point (HF., X, 100) et parle comme la Renaissance : revenez à la Nature. » Inversement, le catholicisme baisse, la Nature monte (HF., IX, 100) ; l'intolérance envers cette foi serait donc naturellement juste, comme envers le ver solitaire (HF., XI, 401) ; et c'est par exception si parfois Michelet paraît favorable à la sociologie des catholiques, c'est qu'il les croit eux-mêmes favorables à la République (V. HF., 313). La Réforme est comme la Renaissance l'œuvre de la Nature, réalisant dans la Nature l'unité religieuse du monde (HF., X, 14-15) ; l'invasion turque, qui la seconde, est comparée à ce qui est fatal et naturel, aux sauterelles. Ce mouvement religieux est naturaliste ; favorisé en apparence par les lois de la linguistique, par les réactions de l'histoire (X, 19-20), il favorise à son tour le sort

des sciences naturelles et médicales (*ibidem*, 21-22) et de la philosophie (23). Le résultat est une force sociale que Michelet dépeint d'ailleurs sous les traits d'une œuvre de la Nature, assimilant le progrès scientifique et le progrès moral aux deux poumons de la poitrine, aux deux « lobes » d'un même cœur (p. 15, note).

Ainsi l'émancipation des hommes par l'art, et par la religion, est une œuvre naturelle : renaissance du beau et réforme du vrai, dualité que complète et que résume la République qui est l'évolution naturelle des sociétés vers le juste. Sans ce couronnement, la Renaissance « se suicide » et la Réforme avorte (XII, 359) ; le caractère politique de la Réforme, comme de la Renaissance, c'est d'être démocratique, républicaine (HF., XII, 23-30). Les protestants sont les vrais républicains du *xvii*^e siècle (XIII, chap. XX), leur mouvement ne pouvait que périr s'ils étaient obéissants ; car, l'obéissance est contraire à l'essence du protestantisme, et la république infaillible n'a pas de lois à recevoir, et le dieu du panthéisme n'a pas de péchés à commettre (HF., XIII, 279). Logique avec ses principes, Michelet décerne aux écrivains protestants (HF., XIX, chap. VII) les éloges qu'il a ménagés au siècle de Louis XIV : nul n'aura de savoir, hors eux et leurs amis.

Mais son admiration ne s'étend pas seulement à leurs écrits : passant de la spéculation à la pratique, les protestants ont répandu dans le monde les idées d'affranchissement, de révélation immanente, qui sont les leurs. Ces idées sont devenues l'apanage de l'*Encyclopédie* et du *Contrat social*, et elles ont pris corps dans la « Révolution française ». Comme la Réforme et la Renaissance, la Révolution est donc une œuvre de Nature. « Du même tronc fleurirent la Réforme et la Renaissance, aïeule des libertés modernes... La religion renaît, ou naît plutôt une religion hors de toute dispute, celle du cœur et de l'humanité... Non seulement le protestantisme assassiné dura et durera... mais un bien autre protestantisme surgit qui embrasse le monde même, celui de la raison, de l'équité, de la science... » (HF., XII, histoire du *xvii*^e siècle, conclusions, p. 352, sq.).

« Il fallait bien qu'à la fin il y eût un jour pour l'égalité, la nature (HRé., II, 81) ». C'est en ces termes que Michelet oppose 1789 aux siècles artificiels qui l'ont précédé. La Révolution est une manifestation de la Nature, elle brise trois despotismes de convention, celui de l'Etat, celui de la famille, et celui du clergé (HF., XIX, 288-

289) ; car la famille représente l'Etat (HF., *ibidem*, 290-291) ; mais il y aura une Révolution dans la famille rendue comme l'Etat aux lois de la Nature, « créée et fondée dans la loi selon le cœur et la Nature (XIX, 292). » République et Nature, c'est donc tout un (HF., XIX, 388-392) : gloire à la Nature, gloire à l'esprit du temps, au grand élan du cœur qu'avaient produit surtout les livres de Rousseau, gloire à la sève exubérante dont ce moment (1760) déborda (FR., I, II, p. 10) Gloire aux femmes, incarnation de la Nature, de ses souffrances (FR., 27), de son amour (FR., 22-23 et 87), de sa perpétuité (FR., 65) ; c'est tout le thème des *Femmes de la Révolution*. « Quand l'âme humaine suit ainsi sa nature, quand elle reste bienveillante... ceci est tout autre chose que la profondeur de l'esprit et l'invention scientifique. » (HRé., II, 191) ; c'est l'œuvre, en nous, de l'âme commune. Ce qui fait l'essence de la Révolution, c'est qu'elle réalise le vœu de la Nature chez l'humanité. C'est aussi ce qui la rend juste, elle rend la terre à son possesseur naturel (HRé., X, 90-91), et inaugure un monde qui ne condamnera plus l'innocence (Pp., 217), c'est enfin ce qui la rend féconde, (HRé., III, 222) « et voilà comme elle est devenue, notre Révolution, solide, durable, éternelle... elle s'engagea dans la terre et dans l'homme de la terre. Là est la France durable... la France en soi ; nous changeons, elle ne change pas. Ses races sont les mêmes depuis bien des siècles, ses idées semblent les mêmes ; ce qui est plus vrai, c'est qu'elles avancent par un travail insensiblement latent, comme se fait tout changement dans les grandes forces de la Nature. » Ou si elle avorte et fait faillite, c'est aussi (contre-épreuve éloquente), parce qu'elle n'a pas ses « contreforts naturels » (HRé., VI, 196). Et c'est enfin ce qui rend la Révolution divine, car sa profondeur de tendresse et de volonté laisse éclore « un fruit vivant. Étrange incubation, d'autant plus divine qu'elle est plus naturelle... d'une douce chaleur éclôt le nouveau génie, la consolation nouvelle qu'attend le monde : sous quelles formes ? diverses selon les lieux, les temps : que cette âme tendre et puissante réside dans un individu, qu'elle s'étende dans un peuple, qu'elle soit un homme, une parole vivante, un livre, une parole écrite, il n'importe, elle est toujours Dieu (HRé., II, 151). » — Autre texte non moins éloquent (HRé., VII, 204-206) : « Où Dieu n'était-il donc pas (en 1793) ? Qui ne le voyait aux frontières ? Qui ne vit Dieu dans la grande âme de cette église militante qui, par ses travaux anonymes, a fondé sans bruit les trente mille lois nou-

velles ? Dieu était-il invisible sur la place de la Révolution, dans les yeux de tant de martyrs de la liberté, dans le dernier chant de Vergniaud... disons plus, en des cœurs, même nullement irréprochables, quelque chose de Dieu fut encore. » Il est assez difficile d'être plus clairement panthéiste ; seulement, ici, les modalités de Dieu sont considérées, non pas dans l'infailible instinct des espèces, mais sous la forme de la plus haute et de la plus libre espèce, l'humanité. Michelet historien, à ce point sublime de la philosophie sociale, ne renie pas les assises de son système, telles qu'il les a établies sur la Nature : cette infailible et divine unité sociale, qu'il croit impossible par l'« idolâtrie monarchique » (HRé, I, 40 et 94), est réalisable seulement par l'essor spontané d'une loi inscrite dans ses législateurs : elle n'est pas pour lui quelque chose d'idéal, mais de réel, et même de réalisable sur le type des organismes animaux. « Dans un organisme vivant, l'harmonie bien autrement forte, est surtout au fond des organes. D'abord, que ce monde nouveau ait la vie matérielle ; donnons-lui pour commencement, pour première assise la colossale histoire naturelle, mettons l'ordre dans la Nature ; pour elle, l'ordre c'est la justice... » (HRé., I, 99) et la suite : « Mais l'ordre est impossible encore, de la Nature qui bouillonne et s'anime, comme au réveil de l'Etna, flamboie un volcan immense ; toute science et tout art en éclatent, une masse reste, l'éruption faite, mêlée de scories et d'or, masse énorme, l'encyclopédie... créons l'homme, l'unité du monde. »

Quand la Révolution fait du mal, c'est que l'amour est dégradé, pathologique, sensuel (FR., 243-244), ou mélangé de quelque illuminisme qui ressemble à un dogme, qui restaure « le gouvernement des prophètes » (FR., 287), ou encore que ses grands hommes sont gâtés par l'esprit scolastique (Pp., 328), facile moyen de rejeter sur l'Eglise ce que la Révolution a eu de mauvais.

Mais, si la Révolution est une explosion de la Nature qui rend à l'homme la justice et la joie, elle les lui rend avec les principes de la Réforme. Nature, Révolution, Réforme, c'est tout un : « La Révolution trouve ses formules prêtes, écrites par la philosophie (HF., IX, 15), et ses formules étaient selon la Nature, contre la loi conventionnelle, contre la pierre qu'on heurtait à chaque pas (HRé., V, 332). » « Si la Révolution signifie quelque chose, c'est qu'en face du droit incontesté de la science et de la réflexion, l'instinct, l'inspiration naturelle, le bon sens du peuple

ont leurs droits aussi. Aux savants, aux prêtres, aux légistes, la Révolution a opposé l'homme, l'a mis de niveau avec eux » (HRé., IV, 314). Ainsi, plus de barrières, de titres ni de dogmes, tout homme se fait sa loi avec son cœur, en puisant dans la Nature les seuls principes éternels et absolus : « la Nature, la toute-puissante, l'indomptable Nature, apparaissait victorieuse. » (FR., 300).

Aussi Michelet a-t-il eu la religion de la Révolution comme celle d'une réforme plus opportune, et surtout plus vaste, appliquant aux sociétés ce que Luther et Calvin avaient appliqué aux âmes, affranchissant les groupes humains de ce dont les réformateurs avaient émancipé les individus. Les mots de temple, d'autel, de culte, de nouvelle église, fourmillent d'eux-mêmes sous la plume de Michelet parlant de la Révolution (Et., 25, SR., 7, HRé., I, 10) ; la Révolution est comme un nouveau messianisme dont il se croit non seulement l'évangéliste, mais l'Esprit-Saint : « Prends avec toi douze hommes forts, dit-il à l'étudiant de 1848 (Et., 251), et vous referez comme le Christ, vous fonderez « la nouvelle église, religieuse et politique, à son premier essai, la Révolution. » (Et., 94). Eglise où l'obéissance sera conciliable avec la liberté (Et., 157), par opposition avec le christianisme, où cette conciliation est impossible (*ibidem* 155). « La Révolution apparaît chaque jour davantage ce qu'elle est, une religion (HRé., II, 135) » (cf. NF., XII), une religion de la justice, qui n'impose pas la loi, car celui qui l'impose pourrait faire des exceptions, et ce serait le règne de la grâce, mais une religion d'où la loi émane naturellement : « pardonnez-moi, ô justice, je vous ai crue austère et dure, et je n'ai pas vu plus tôt que vous étiez la même chose que l'amour et que la grâce. » (HRé., I, 198-199). Ce *Credo* fondé sur la justice n'a peut-être pas trouvé plus de précision dans les deux livres intitulés *Femmes de la Révolution* et *Soldats de la Révolution*, qui sont les vrais testaments de la religion révolutionnaire ; dans le premier circulent les anges, qui annoncent le nouveau messianisme, dans le second apparaissent les saints qu'il suscite. Encore Michelet ne leur a-t-il pas rendu tout le culte qu'il a voulu. « Si l'histoire gênante ne m'eût dévoré jour par jour, a-t-il écrit (HRé., VIII, 130), j'avais un beau projet, d'écrire la légende d'or, celle des saints de la Révolution, les héros de la guerre, les héros de la paix. » C'est ainsi que sont copiées les formes du christianisme. Bien que ces héros et ces saints de la Révolution n'aient pas qua-

lité pour apparaître comme des personnes, mais seulement comme des modalités de l'être infini, ils sont néanmoins traités comme des personnes. La Religion de la Révolution admet des saints en effigie (SR., 9), reçoit des ex-voto (SR., 9, 10), et les nouveaux saints sont canonisés et béatifiés (SR., 73 : saint Corret, priez pour nous). L'Eucharistie défigurée (SR., 215) réparait (HRé., IV, 244) : la Révolution « avait formulé en lois cette sagesse des siècles... elle avait souffert pour ces lois, les avait gagnées de son sang, de ses larmes, ces lois, ce sang et ces larmes elle les donnait à tous, leur disant : c'est mon sang, buvez. » Mais quand les saintes espèces ne furent plus que des assignats, il fallut sans doute au « paysan de la France » une foi robuste pour s'incorporer le Dieu frauduleux : il consommait sa banqueroute ; Michelet, toutefois, n'est pas difficile à contenter, il suffit à ce paysan de « confondre » la « vieille religion de la terre, avec la foi révolutionnaire », et de se dire que l'assignat représente la terre et la révolution : « l'assignat en était l'hostie (HRé., IV, 413). » Dans la nouvelle religion, reparaissent ainsi peu à peu les dogmes détrônés dans l'autre, preuve que ces dogmes par eux-mêmes ne répugnent pas tant à Michelet que l'idée d'une « grâce » divine, donc libre et « arbitraire » dont le peuple lui-même ne dispose pas ; car dans cette religion révolutionnaire la « grâce elle-même » rentre, « moins l'arbitraire et le caprice (HRé., V, 88). » Le dieu de la Révolution est juste (HRé., IV, 72) ; même, la déesse raison fait délirer notre panthéiste (FR., 248), et il ne lui coûte pas de reconnaître une toute-puissance à quelqu'un si ce quelqu'un s'appelle Danton : « il dit... et le monde fut. » (HRé., IV, 86). Michelet se montre ici sous son vrai jour, profondément religieux et même mystique, dans un sens du mot, si le mysticisme est l'intuition du mystère dont la religion n'est que l'accès. Michelet n'aime pas l'autorité religieuse quand elle lui est étrangère, mais il la vénère quand il croit y participer ; il redoute la loi quand on la lui impose, il la révère quand il croit l'avoir faite ; il voudrait que la loi fût religieuse du moment qu'il en est le prêtre, et que les législations fussent des sacerdoces. Il en veut à la loi de s'occuper trop du temporel, de la « part de Marthe » (HRé., VI, 112). « Féconde en lois, stérile en dogmes », la Révolution « ne contentait pas l'éternelle faim de l'âme humaine, toujours affamée, altérée de Dieu ; la loi, c'est le mode d'action, c'est la roue, la meule, mais qui tourne cette roue, mais cette meule, que moud-elle ? Mettez-y le grain, le

dogme, sinon la meule tourne à vide, elle s'use, elle va frottant, elle pourra se moudre elle-même. » (HRé., VI, 397). La religion de la Révolution n'est donc pas si différente de celle qu'elle entend suppléer, elle conserve des rites, vise à sanctifier naissance et mariage, etc., (HRé., III, 473) : c'est plutôt la révolution de la religion.

Cette religion n'est pas seulement juxtaposée avec celle du Christ, elle lui est opposée. Pour Michelet il y a incompatibilité entre le christianisme et la République : « celui qui va raconter la crise où le nouveau principe, la Révolution, surgit et se fait sa place, ne peut se dispenser de lui demander ce qu'il est, par rapport à son aîné, en quoi il le dépasse, le domine ou l'abolit » (HRé., I, p. 50). Et encore, « la vie du catholicisme, c'est la mort de la République » (HRé., VI, 438) et enfin : « Dire République chrétienne c'est dire un triangle carré, cela est évident » (HF., XV, 366). Pas si évident qu'il n'en ait tenté la démonstration : tantôt en prétendant que le Dieu du christianisme « n'a que faire d'être compris » (Et., 173), ce qui serait en effet la marque d'une chose artificielle, aristocratique, inventée par une minorité d'opresseurs (HRé., IX, p. 26-27, note 1 et X, p. 244) et fort différente de la Nature accessible à tous ; tantôt en insinuant que le mariage (PF., p. IV et pp. 2 et 8) ou l'autorité paternelle sont sapés par le christianisme (NF., 112), mais surtout en insistant sur le caractère arbitraire de la grâce dans le christianisme, alors que la Nature est un code rigoureux et constant (NF., 9, — HRé., VIII, 20, à propos des ouvrages écrits à l'époque révolutionnaire). Aussi désire-t-il que son livre (PF., avant-propos) avance « l'époque où le prêtre redevenu homme, libre d'un système artificiel, absurde, impossible aujourd'hui, rentrera dans la nature. » Aussi s'est-il associé aux prédictions de Montesquieu sur la mort du catholicisme (HF., XVIII, p. 16 ; HRé., *loc. cit.* aussi n'a-t-il plus l'amertume des jours où, séduit malgré tout par la foi catholique, il se défendait (MJ., 321) d'abandonner un refuge qu'il ne savait par quoi remplacer, ni même du temps où, vingt ans plus tard, il abandonnait résolument l'Eglise, mais sans savoir pourquoi, « ... pour l'infini inconnu » où il sentait « sans le voir encore le Dieu nouveau de l'avenir » (Monod JM., 130). Ce Dieu nouveau de l'avenir, il l'a salué dans la Révolution, il l'a adoré dans la Nature, c'est avec lui qu'il ose se consoler de se passer du Christ : « on a reproché à la Révolution de n'être pas chrétienne, dit-il, elle fut davantage (HRé., IV, 257). » Et si elle

tente d'étouffer le christianisme, voici pour la justifier : « un système, un être, est-il obligé, au nom de la liberté, à laisser libre ce qui doit nécessairement le tuer ? » (HRé., VI, 458) L'opposition est donc formelle. Michelet pour l'amour de la République et de l'humanité, est foncièrement hostile au catholicisme (Monod, JM., 88), aux églises, même schismatiques, qui veulent imposer un dogme, (LN., Martyrs de la Russie, p. 270), aux nations théocratiques (Monod, JM., chap. I) parce que « le catholicisme est la réalisation logique du christianisme, la monarchie d'un sauveur pape, résultant du dogme, du salut par le Sauveur Dieu (Michelet cité par Monod, 38-39). » Le salut doit donc venir de tous, le principe du salut étant en chacun. S'il en est ainsi, nul besoin de monarchie universelle, ni de révélation, ni d'église : comme Béranger et Proudhon, le disaient l'un et l'autre à Michelet (HRé., III, lettres annexées à la préface de 1868, p. 3 et sq.), « cette sainte révolution n'est que l'émanation de l'instinct populaire dans son plus beau moment. » Et ce peuple dont l'instrument est si sûr, est un « grand être », collectif, qui a sa vie, sa raison, sa psychologie. Nul besoin donc de monarchie, mais la patrie s'écroule en même temps. La vraie République est celle qui est le plus publique, c'est-à-dire l'humanité, et du moment que tous les hommes ont en eux le principe de la paix, de la discipline et de la justice, le contrat qui les lie ne saurait excepter de l'humanité un seul membre. Il y a donc antinomie entre le concept de république et celui de patrie. Comme, d'autre part, il y a parenté entre celui de patrie et celui d'Eglise, Michelet n'hésite pas, il abandonne la notion de patrie, obtenant ainsi la liberté de prêcher la République universelle et l'assurance d'éviter le joug de toute discipline monarchique ou ecclésiastique.

III

Dynamique sociale.

Il nous reste à voir l'influence de la philosophie panthéistique de Michelet sur son histoire, l'importance de son naturalisme dans la conception qu'il s'est faite de la dynamique sociale : influence et importance croissantes comme il convient à une œuvre qui s'est lentement mûrie et développée, et dans laquelle il est visible que les aspirations ont fait place, peu à peu, à

des méthodes; les métaphores, à des principes; les images, à des idées; mais il n'en est pas moins certain que toute l'œuvre de Jules Michelet, du commencement à la fin, est animée de cet esprit, quoique de plus en plus profondément.

Ce qui est allé en progressant chez Michelet, c'est le sens des petites causes. Il a eu toute sa vie ce qui fait le naturaliste en histoire, le dessein de ramener les faits sociaux à des causes fatales et constantes; mais l'étude des sciences naturelles a seulement modifié ses exigences dans le choix de ces causes. Le principe n'a pas varié; l'application seule en a évolué au contact des objets scientifiques: pour la science naturelle, il n'y a pas de petites causes, et l'on voit à la fin de l'œuvre que Michelet, qui répugnait dans sa jeunesse, par goût de synthèse, à porter les grands effets au crédit des petites causes, s'est peu à peu familiarisé avec cette idée par l'usage de l'analyse.

§ 1. En ce qui concerne l'importance des grands facteurs naturels de la vie sociale, sa pensée ne s'est pas modifiée, mais sa conviction s'est affermie. *La Bible de l'Humanité* n'est qu'une suite de variantes sur le thème à peine modulé trente ans auparavant par l'historien à ses débuts.

Dès 1830, toutefois, Michelet professait ¹ :

A) que la Nature produit l'homme; qu'elle le constitue en le situant et que ses propres influences déterminent les variétés de l'humanité.

B) que l'homme, en conséquence, rappelle la Nature dont il est issu par ses goûts et ses tendances, par son tempérament et par son type, par ses mœurs et son caractère, par ses inventions et conventions littéraires, artistiques, sociales, etc. Le *Tableau de la France* (livre III, HF., II^e vol., pp. 2-104) développe en 1833 cette conception (contenue aussi dans *Rome*, fin du XIX^e chap., p. 319-323).

A) La nature produit l'homme (HF., II, 2).

« Le vrai point de départ de notre histoire doit être une division politique de la France formée d'après sa division physique et naturelle. L'histoire est d'abord toute géographique... mais il ne suffit pas de tracer la forme géographique de ces

1. Cf. MJ., *Journal de ses idées*, p. 326-327: la question des localités et des races; « études à faire par provinces. »

diverses contrées, c'est surtout par leurs fruits qu'elles s'expliquent, je veux dire par les hommes et les événements que doit offrir leur histoire. »

A vrai dire, cela est nouveau dans l'histoire de Michelet, car le premier volume contient une profession de foi toute contraire, suivant laquelle l'histoire est la revanche de la liberté contre la fatalité. Le naturalisme historique de Michelet ne date donc que de l'année de son deuxième volume, mais c'est déjà bien antérieur à ses études d'histoire naturelle, et à partir de ce moment son œuvre ne dément plus ce principe (cf. Pp., 50, 51, 61, 62 ; compassion de la Nature pour l'homme, leur identité, leur mariage). La Nature ne fait qu'un avec l'homme. Elle le situe, et par là même elle le constitue. « Les divisions politiques répondent aux divisions physiques. » (HF., II, 2.) Exemple : (HF., II, 8) : « Le génie de la Bretagne, c'est ce génie d'indomptable résistance, et d'opposition intrépide, opiniâtre, aveugle. »

L'habitant est fait par la terre ; les Hollandais (HF., VII, 91-92) par la langueur et l'ennui des fleuves lassés d'un trop long cours ; la royauté capétienne par la Seine (HF., II, 97), etc.

Les oppositions de la Nature créent les oppositions entre les races (HF., II, 71) ; voici les Ardennes : « Le pays n'est pas riche, et l'ennemi à deux pas. Cela donne à penser : l'habitant est sérieux, l'esprit critique domine. »

La France doit à son ennemie de s'être connue comme nation. La mer qui la sépare de l'Angleterre n'est pas la mer stérile : « Le flot qui porte là-bas César et le christianisme nous rapporte Pélage et Colomban » (HF., VII, 84, 85). Angleterre et France se disputent la mer en effet, mais non comme deux rivales également favorisées ; c'est au contraire comme deux jalouses, l'Angleterre étant privilégiée par la mer, qui est « anglaise d'inclination », la France étant flagellée par cette marâtre : « là les deux ennemies sont en présence, la terre et la mer, l'homme et la Nature » (HF., II, pp. 10, 11). Et l'opposition de l'Angleterre et de la France ne s'est pas moins fait sentir entre ceux qui partageaient la double hérédité de l'une et de l'autre, les fils d'Eléonore (HF., II, 26), ceux en qui se manifestaient à la fois la complicité et l'hostilité de la mer et qui ne surent jamais s'ils étaient « poitevins ou anglais, angevins ou normands ». Ces hommes rappellent les rivages dont ils sont issus et qui se haïssent et se ressemblent (HF., II, 85 ; cf. SChE., 184-185). Même opposition naturelle entre l'Europe et l'Asie, opposition qui fait

l'unité de l'Europe (HF., II, 178). Ce parallélisme est érigé en théorie (SChE., p. 187) : « Les peuples vont deux à deux, c'est une condition de leur vitalité, exemple Rome-Grèce, Rome-Gaule, France-Angleterre. Celle-ci, dans son orgueil solitaire, se prête moins que la France aux rapprochements, mais la Nature ne perd jamais ses droits. » Certains pays, faute d'opposition tranchée, sont des pays de transition peuplés de races de métis : « le Poitou est la bataille du midi et du nord, pays de la mélusine », moitié « femme et moitié serpent... pays de mélanges, pays de mulets et de vipères » (HF., II, 23).

B) En conséquence, l'homme rappelle la nature dont il est issu :

a) par ses goûts, ses tendances politiques et sociales (HF., II, 26 ; II, 55) ; religieuses (HF., II, 22, etc.) : telle contrée prend conscience de l'hérésie en même temps que de son indépendance géographique, l'Auvergne est responsable de Pélage (HF., I, 99), telle langue et telle pensée sont les résultantes d'une conformation ethnique (HF., I, 120 note).

b) Par son tempérament et par son type : comme l'animal (HF., II, 13), dont les éléments eux-mêmes reproduisent le type à leur tour (HF., II, 54 ; le Rhône comparé à un taureau) l'homme reproduit le milieu natal. Mirabeau cumule « le col du taureau, la force du Rhône » (HF., II, 56) ; comme ici les chevaux et les lapins reproduisent la petitesse des îles (HF., II, 13), là, le bœuf et le cheval rappellent la plantureuse richesse des campagnes, se gonflent à jouer l'éléphant (HF., II, 87) : telle race a dans le crâne le granit et le caillou de sa terre (HF., II, 16), telle autre, dans son sang, la « sève amère, acerbe, mais vivace » de ses herbes (HF., II, 32) ; telle autre multiplie « comme les insectes ou les reptiles dont après les pluies d'orage grouillent » ses rivages brûlants (HRO., I, 244). Les maladies changent avec le terroir (HF., II, 43) : la Navarre est rongée par les monts ; son roi, par le cancer.

c) Par ses inventions et conventions artistiques, littéraires, scientifiques (HF., II, 47), par ses symboles et ses costumes (HF., II, 89 et 40 ; et p. 6). Les troubadours (HF., II, 23), Pétrarque (59), les écrivains bourguignons (78, 79), normands (87) se ressentent du décor où ils sont nés : Vico est moins vaste qu'un autre, mais il est tracé au burin comme les Apennins, « exquis, raffiné, sec comme les aromates du midi » (HRO., 8-9). Glareanus est sceptique parce qu'il est né au vent des glaciers (HRO., I, 2).

Empédocle a fondu dans sa poésie « tous les systèmes comme en une lave ardente, c'est qu'il est né près de l'Etna (HRO., I, 229). Il existe une classification géographique de la sorcellerie (So., p. 417-420; HF., XIII, chap. XVIII), le sacerdoce même se ressent du climat du temple : dans tel lieu, il est tyrannique « comme ces verdoyants îlots des mers du Sud » (BH., p. 45).

§ 2. Ces idées, faiblement écloses, au premier souffle d'un naturalisme naissant, prirent corps progressivement le long de l'œuvre ¹.

L'identité de l'homme à son lieu d'origine nous est rappelée à propos de Henri IV (HF., XIII, 133) : « Il semblait que le Béarnais eût, de race, apporté et gardé la verdure de la montagne, ce mystère de chaude vie que les Pyrénées versent dans leurs eaux; » — à propos d'une Ursuline de Loudun (HF., XIII, 250) : « Cette fille, vraie race des cailloux de la Crau... »; — à propos de Trinchard (HRé., VII, 174) lequel a « une de ces têtes de cailloux dures et de travers qui, dans ces gorges étroites du midi, semblent avoir été faussées en naissant d'un dard du soleil ».

Voici Théroigne de Méricourt (FR., III) : « Pour comprendre cette femme, il faudrait bien comprendre son pays, le pays wallon. Voici Babeuf (HRé., VIII, 9,) originaire d'un pays que Michelet appelle le midi du nord. Voici le peuple roumain (LN., 281) : la Nature l'a doué de deux choses, la patience, l'élasticité; voici les peuples hébraïques et babyloniens (BH., 310, note 1, l'homme de l'Euphrate est un poisson... ceux-ci cailloux du Sinaï) ; voici le peuple lyonnais (HRé., VI, p. xxxv) foyer profond de mysticisme social qui s'explique par la situation de ses usines entre la Croix-Rousse et Fourvière ; (cf. UHI., p. 157-159, même thème plus longuement développé) ; voici enfin le peuple allemand (IHU., 64) du Tyrol (SchE., 496 et 513), pays dont l'hôte est « rude comme la nature et, comme le ciel, fantasque ».

L'identité d'une population avec la faune de son pays se retrouve dans LN., p. 20 à propos de Kosciuszko « fier coursier de l'Ukraine » ; dans HF., VIII, 6 : « Grétry, Méhul chant d'oiseau le long de la Meuse » ; dans HF., IX, 246-247 (Maximilien d'Autriche a « les jambes du cerf et la cervelle aussi, toute sa vie fut un hallali perpétuel ») ; dans HF., IX, 240, les gardes

1. Dans le cadre restreint de son étude de 1898, M. Jean BRUNHES a signalé avec compétence et avec force ce que l'histoire de Michelet doit à la géographie (p. 12-13).

d'Anne de Bretagne sont comme un nuage noir ou comme un sauvage bataillon d'oiseaux de mer.

La même comparaison se poursuit quelquefois entre la population et la flore (SChE., p. 496, à propos du Tyrol) ou avec la faune et la flore ensemble (SChE., p. 74-76, à propos de la Bretagne et du pays de Galles) ou avec le terreau (LN., 39, les russes semblent « tenir de l'eau »), ou avec le terroir, c'est ainsi que Wallenstein (HF., XIV, 10), tient d'un pays volcanique où les « roches rouges semblent trempées de sang » ; ou même avec les parasites du lieu (c'est ainsi que les hommes sont comparés à des reptiles, à des vers rongeurs de leur pays, LN., 242, ou à la vermine, *ibidem* 173-174). Quelquefois un peuple est schématisé sous les traits enfin des bacilles qui le dominent : la Russie, c'est le choléra, (LN., 51.)

Enfin l'identité des mœurs, du caractère, de la politique des peuples, inspirés par la nature de leur séjour est de plus en plus frappante dans l'œuvre de Michelet. Le pays prédestine l'habitant, la géographie explique l'histoire : le souverain de Hollande (HF., VIII, p. 183-185) est « naturellement envieux... triste portier du Rhin, obligé chaque année d'en subir les inondations... il semble naturel que ce laborieux serviteur du fleuve en partage aussi les profits ». Le climat de Nantes explique les mœurs de la ville et en particulier la traite des blanches (HRé., VII, 89, 90). Le climat d'Angleterre (HF., IV, pp. 156-160) explique le labeur de ses habitants ; et leur régime carné, leur industrialisme p. 157, leur littérature et leur pathologie (160) : « dans leurs plus fiers chevaliers, il y a du Falstaff, leurs princes meurent d'indigestion, leurs armées de dysenterie. » Le peuple russe, incertain comme l'eau, mobile comme elle, n'a pu être retenu que comme elle « par la construction, le resserrement dur, brusque, violent (LN., p. 39-46). Qu'est-ce que ce peuple ? Humanité, nature, éléments qui commencent et non organisés ? Est-ce du sable et de la poussière ? Est-ce de l'eau ? » C'est l'un et l'autre. Mobile par nature, la Russie est artificiellement fixe comme la glace.

Le climat du lieu où l'on naît a aussi son influence, il contient des principes qu'on respire, mais qui ne sont pas moins pénétrants ; comme Empédocle, comme Wallenstein, la Duchesse de Berry se ressent du voisinage natal des volcans dont la lave semble couler dans ses veines (R., p. 46 note) ; et l'on comprend la *Nouvelle Héloïse* si l'on connaît quel vent, quel

fœhn a soufflé sur Rousseau (HF., XIX, 59) ; par ce vent même Genève est prédestinée à héberger les protestants, non parce qu'elle est aux marches de plusieurs nations, comme nous en aurions l'idée, mais parce qu'elle est « changeante comme son lac, subite comme son Rhône, vraie girouette et le nez au vent... conjuration de la Nature contre l'austérité de l'esprit » (HF., XI, 91). « Quel prétexte de meurtre manqua jamais au Rhône, au pays albigeois (HF., XI, 251), » quelle excuse de « faiblesse et de désharmonie » incurables, quelle « double fatalité d'histoire et de climat a manqué à la pauvre Sicile qui se tourne, se retourne comme Encelade ? son climat explique ses massacres (*Vêpres siciliennes*, HF., III, p. 197) ».

Ainsi la notion des grandes causes naturelles de faits sociaux et historiques s'est, sinon étendue, du moins approfondie le long de l'œuvre de Michelet. Il en a pris conscience à la fin de son œuvre, comme on le voit par une des premières pages du XV^e volume de l'*Histoire de France* : « L'histoire ne doit pas dire seulement des choses vraies, mais les dire dans la vraie mesure, ne pas les mettre toutes à la fois sur le premier plan, ne pas subordonner les grandes en exagérant les petites » (HF., XV, 1).

En même temps il se déclarait impartial, tout en s'imposant un choix cependant partiel de sujets. (*Ibid*, pp. 2, 3). L'étude des causes commençait à le préoccuper, il voyait au-delà des effets. Mais était-il assez changé par la pratique des laboratoires pour rechercher les causes en vrai naturaliste, alors que le désir de telle ou telle conclusion lui dictait le choix des sujets ? « C'est une œuvre virile d'historien, disait-il, de résister à ses propres préjugés d'enfance, à ceux de ses lecteurs, et enfin aux illusions que les contemporains eux-mêmes ont consacrées. Il lui faut une certaine force, pour marcher ferme à travers tout cela, en écartant les vaines ombres, en fondant, en rejetant même nombre de vérités minimes qui encombraient la voie. Mais s'il se garde ainsi, il a pour récompense de voir surgir de l'océan confus la chaîne des grandes causes vivantes. » Mais cette chaîne, allait-il la retirer vraiment de l'océan confus des faits, comme un savant entièrement désintéressé des conséquences de ses découvertes, ou bien, au contraire, la forger inconsciemment, comme un artiste qui tient à prouver ce qu'il veut ? M. d'Haussonville a remarqué que son coup d'œil sur l'histoire était extrêmement subjectif, allait-il devenir véritablement objectif ?

Il ne manquait pour cela à Michelet que de se détacher de l'objet de l'histoire au point de considérer les peuples comme des réalités quelconques. Or, jamais il ne put s'abstenir, heureusement, de considérer la France sans l'aimer, d'assister au déroulement de son histoire sans palpiter avec elle à toutes les étapes de sa vocation ; jamais, enfin, les lois intrinsèques du développement de la France ne furent séparées dans sa pensée des causes finales qu'il leur assignait. Mais, à ce désintéressement près, Michelet a véritablement fait un grand progrès dans le sens du naturalisme historique. La page citée par M. d'Haussonville (*Etudes biographiques et littéraires*, p. 61) montre assez que l'évolution de Michelet se faisait dans le même sens que celle de son siècle, au souffle du positivisme : « Qu'est-ce autre chose que les Pays-Bas, disait Michelet, sinon les dernières alluvions, boue et tourbière, par lesquelles les grands fleuves, fatigués de leur trop long cours, meurent de langueur dans l'indifférent océan ? » Si cette page tend à prouver l'identité de la race et de l'homme, l'action du séjour sur l'habitant, est-elle si différente de celles par lesquelles Taine inaugurerait sa philosophie de l'art, en expliquant l'école hollandaise par le paysage et par le climat ?

§ 3. Or, ces facteurs géographiques et naturels du développement des libres sociétés humaines prennent une part de plus en plus considérable dans l'œuvre de Michelet à son déclin. Ce thème à peine esquissé dans la jeunesse de l'historien (Cf. néanmoins SCHÉ., p. 299 : « La position de Dinant raconte à elle seule son histoire... ») devient un leitmotiv dans les travaux du vieillard ; il constitue toute l'armature de la *Bible de l'Humanité* : dans ce livre, en effet, nous voyons la Syrie expliquée par le caractère visqueux et poissonneux de ses eaux, la belliqueuse Albanie résulter des orages de son ciel (BH., 2^e partie, chap. II, p. 342), la Perse atteindre à la plus haute noblesse morale par l'effort que suscite naturellement sa soif. L'indigence de son sol perpétuellement altéré oblige ses habitants à canaliser les eaux lointaines, ainsi s'installe le culte de l'eau dont l'indigène communie (BH., p. 80-81) ; quand l'arbre enfin résulte de ce long effort, l'agriculteur religieux n'y voit qu'un symbole de l'arbre de vie. La conception de la Nature a engendré le culte ; et le culte a fait le pays (BH., p. 85 ; cf. p. 314). L'eau a inspiré, de même, la poésie persane (BH., II, V). La Perse apparaît, grâce à sa

culture, comme une oasis entre deux déserts, elle est une halte, une étape dans la série des injustices de la Nature, elle est « une résolution d'être juste » ; de là son optimisme (BH., p. 95) : point de diable dans ces régions (p. 96).

Un autre besoin fait un autre culte, or l'Inde n'a pas besoin d'eau, mais de feu ; de là un autre culte et un autre peuple ; du culte du feu, naît la religion du foyer et du soleil, aussi le dieu de l'Inde est à la fois universel et humain (BH., p. 29) ; « les dieux se mêlent aux actes de la vie humaine, les élèvent et les divinisent (*ibidem*, p. 36) ». Prévoyant l'objection de « pur naturalisme » (BH., p. 37) Michelet pense l'éluder en observant que ce naturalisme a engendré le culte de Zoroastre ; il n'est donc pas moins naturaliste que les positivistes les plus purs, mais, comme il pense que son naturalisme a pour conséquences des idées religieuses, il ne s'en alarme pas et se croit exempté de tout déterminisme.

Pour l'Égypte, c'est aussi l'eau qui est désirable ; mais l'Égypte est moins indigente que la Perse ; seulement l'eau n'y abonde qu'en des régions fort limitées, qu'au Delta notamment (BH., IV, I, p. 282, etc.). L'Égypte est tout entière incarnée dans le Nil, « nourrice colossale, en deuil, qui montre sa belle face, noble et lugubre, au monde blanc, tandis que devant sa mamelle... le noir est à genoux. » Cette contrée, « de nature harmonique » est « tout naïvement un système ».

La religion populaire y est aussi « nature » ; vénérable autant que touchante, la femme de ces régions est parfaite. « Les rois d'Asie, qui avaient un sens profond de la Nature, préféraient l'Égyptienne à toutes les femmes (BH., p. 287) ». Non moins parfaite est la famille ; « ici c'est la vie et rien de plus. Du jet brûlant de la Nature, sort la triple unité humaine ».

Comme le culte dans l'Inde, la morale dans l'Égypte est née de la Nature, et la sublimité de cette conséquence empêche l'auteur de remarquer le fatalisme de la cause. La morale et la religion se confondent d'ailleurs, au faite de cet édifice dont les assises reposent sur la bonne Nature, et dans cette religion « tout effort est vrai, hors du faux, de l'équivoque » (p. 290).

La Grèce enfin, avec sa morale, ses arts et son culte, est née d'une nature « centrale » (Delphes est le centre du monde, le point milieu, BH., p. 203), et cette nature est également harmonique, mesurée, lumineuse ; patrie de la musique, et triomphe de l'aube sur l'ombre. Pour démêler le sens des destinées de la

Grèce, Michelet écarte toute considération ethnique ou psychologique. Le culte des dieux chthoniens qui devait fatalement faire place au monothéisme, sous l'influence du progrès philosophique, et au scepticisme après la désagrégation de la nation et l'invasion macédonienne, suffit, selon Michelet, à expliquer la Grèce, alors qu'en somme il n'a fondé qu'une Grèce, la Grèce d'une seule époque. Déméter est la source de la Grèce (BH., 138 et sq.). La légende de Proserpine est féconde parce que tout y est Nature et vérité, et c'est ce qui fit la religion : « Quelles sont donc ces lois si puissantes qui ont fait la société ! Fort simples si nous en jugeons par celles qu'on a conservées. L'amour de la famille, l'horreur du sang, voilà ce qu'elles recommandent et rien de plus, mais cela fut immense. Dans l'esprit de Cérès, la famille s'étend, devient la patrie... » (BH., p. 153) et voilà l'origine naturelle de la patrie grecque. Et l'héroïsme même de cette patrie est naturel ; « C'est sa propre nature, une sève âprement virginale d'action, d'art ou de combat... qui la maintient à l'état héroïque (BH., 169) ».

La Nature explique chez les Grecs l'amour de la liberté, celui du sacrifice, sa belle langue et ses arts (BH., III, IV et III, v).

La liberté de la Grèce est venue de l'horreur naturelle des Grecs pour la servitude, et de leur foi dans l'émancipation de la Nature. « La Grèce, par sa mythologie, émancipait les éléments, elle affranchissait jusqu'aux pierres. Était-ce pour changer l'homme en pierre ? (p. 180). »

D'ailleurs, l'esclavage, en pratique, eût répugné à la conception de la famille, répugnance naturelle et féconde pour l'intégrité du foyer (BH., p. 179 ; développement d'un chapitre de *L'Amour* : « Ils se serviront eux-mêmes »). — En outre la Grèce aime la jeunesse au point de trouver la vie inutile dans l'âge mûr (177). L'épanouissement, l'essor naturel de ses forces sont en outre le fondement de l'éducation et de la gloire des Grecs (197). C'est aussi la cause de sa langue, car la jeunesse est naturellement joyeuse (199), et cette langue est une explosion de grâce. Et comme « un idiome très parfait rend l'esprit serein, harmonique, le pacifie », etc., la grandeur de la Grèce résulte de son idiome. — Enfin, c'est le pays de la lumière (203, sq.) c'est-à-dire la joie et la confiance dans la Nature. « La mère est pure, la Nature est bonne. Donc, l'éducation est possible, une éducation naturelle... Va dans la lumière... Education qui était la vie même » (193-194) (cf. p. 186). — Or, tout cela, c'est la

Nature, et la vie selon la Nature. La liberté garantit la Nature (p. 266). La lumière est une des formes de l'énergie et une des conditions de la vie. La jeunesse est la vie dans sa première floraison.

A partir de l'époque où il écrit *La Bible de l'Humanité*, Michelet témoigne d'une plus grande confiance dans la nature non seulement pour former l'homme qu'elle prédestine par son berceau, mais pour le modeler suivant ses âges, suivant ses besoins. C'est ainsi qu'il trouve que la montagne assainit, rassérène, élève enfin, non seulement ceux qu'elle voit naître, mais ceux qui la traversent : laissez prêcher les arbres, écrit-il dans *La Montagne*, (page 363-364), et il ne signale même pas la part de l'homme dans les leçons de la montagne ; si les champs de bataille de Morat et de Sempach sont éloquents, ce n'est pas seulement parce que des hommes y ont défendu la liberté, c'est que le lieu lui-même les y engageait : « je montrerai » au voyageur, pour l'édifier « le point où les eaux se partagent..., ces eaux... ont fait le lien des vallées, forcé les hommes d'en bas de s'entendre..., ainsi la fraternité suisse, ainsi la ligue lombarde, ces grandes âmes de nations sortirent pour ainsi dire des Alpes, furent éveillées par leurs fleuves et le mystère de leurs eaux. »

Ainsi la résistance des Aryas eut son origine dans la Nature, une « base physiologique et d'histoire naturelle. » (BH, 40).

Ainsi la France enfin, n'a besoin que de la Nature pour se régénérer : comme au bord de la mer, son historien visionnaire se contente de la voix des flots pour se convaincre qu'à toute destruction « échappe élastique et vivante l'éternelle ironie de la nature. » Ainsi la France « garde un trésor d'ironie éternelle contre les plus mortelles épreuves où périssent les nations... telle la nature, telle ma France (HRé., VII, 35). » Cette foi dans le naturalisme est d'autant plus étonnante qu'elle est basée sur une confusion : ce qui dans la Nature est permanent, c'est une énergie, ce ne sont pas les aspects de cette énergie, bien que les lois de la Nature soient éternelles ; du reste, la vie d'un champ de blé n'échappe pas à la lave d'un volcan, la durée d'une nation n'est donc pas garantie par la Nature. Peu importe, en définitive, que la Nature soit éternelle ou non, si ce qui est naturel peut être, en fait, caduc. Cette caducité est tout ce qui intéresse l'historien, même philosophe. Or c'est ce que Michelet feint d'ignorer, pour attacher ses yeux sur l'impérissable splendeur de la Nature *in se* (HF., XVI, 262) : « Nature, grand nom ! qu'importe qu'on en ait

abusé ! ce n'est pas une vaine parole, c'est la réalité solide qui porte tout le reste, c'est la vie elle-même ; d'autre part l'amour, la pitié. Dans les situations désespérées, ayant creusé la mort, on trouve (au fond, dessous), la toute-puissante, et l'adorable qui renouvelle le monde. »

Cette profession de foi complétée par la préface de 1869, (HF., I) où Michelet considère la France comme un organisme dans les ressorts duquel il a pénétré en biologiste (p. v), en anatomiste, (p. iv) en naturaliste (p. vi), cette profession de foi, disons-nous, représente un grand changement quand on la compare aux débuts de Michelet dans l'histoire de France. Combien peu de pages dans le premier volume sont animées de cet esprit naturaliste ! A peine de loin en loin quelques allusions aux principes de l'ethnologie (HF., I, p. 107 : « toutes les races du monde ont contribué pour doter cette Pandore » et, pp. 375, 376 : « A cette époque la Nature se charge de régler les affaires des hommes. Ils combattent mais elle fait les partages... dessine les royaumes à grands traits. »)

Entre un tel début et une telle fin, l'évolution de l'historien n'est pas sans intérêt. Peu à peu, il faut qu'il se soit accoutumé à faire une part de plus en plus grande aux causes naturelles ; au début, il a eu foi seulement dans les grandes causes, dans les causes libres, mais le naturaliste est, par méthode, un homme qui ne fait attention qu'à des causes déterminées. La fréquentation des sciences naturelles fait progressivement dominer celles-ci sur celles-là dans l'œuvre de l'historien ; c'est en cela que consiste son évolution.

§ 4. L'idée de cause que Michelet s'était imposée comme un fil conducteur dans son histoire, qui lui avait fourni, pour ainsi dire, des synthèses préconçues, l'intéressa ensuite pour les découvertes analytiques que le choix des exemples lui fit faire, et il donne une place de plus en plus grande à la recherche de causes de plus en plus humbles : « cherchez moins les petites causes, quand vous en voyez d'énormes, écrivait-il au VIII^e volume de *L'Histoire de la Révolution*, p. 45 ; mais au X^e, p. xiv, il avoue résolument qu'il a « suivi selon ses forces, le principe » qu'il avait « posé dès 1830, que l'histoire doit montrer toujours la Nature à côté de l'homme, marquer à chaque siècle quels furent ses aliments, ses excitants, sa médecine. » Il n'avait pas, du reste, attendu le déclin de son œuvre pour se rallier à la foi dans la

validité des petites causes (PF., p. 171) et pour y insister comme historien : « il faut dater les moindres faits jour par jour, autant qu'on peut. Le seul rapport de dates peut aider à retrouver le rapport de causalité (HF., XV, 16-17). Ce qui précède un fait dans le temps n'est pas toujours sa cause, mais à coup sûr ce n'est pas un effet (*ibidem*). » Même souci de dater fixement (ces mots sont soulignés dans le texte de Michelet) les actes de 93 et 94 « si obscurs dans leur brièveté » : il faut « saisir le caractère précis du moment et de la limite » (HRé., VI, p. xxix note). Mais cette méthode est acquise, elle n'est pas un besoin ni un goût naturel de l'historien ni même de son temps¹ ; il avoue qu'il n'est « pas de ceux qui aiment attribuer les grands effets aux petites causes (HF., X, p. 134, note) », mais il s'y est rallié par devoir, non par conviction, et il joint l'exemple au précepte : (HF., X, p. 138) « Petit, fatal évènement qui eut d'incalculables conséquences » (HF., X, p. 210) : L'inaction de François I^{er} vient de ce qu'il a vu les tableaux du Corrège (HF., X, p. 165) : Pour une cause futile la France ne devint pas protestante.

Plus tard, (HF., XIV, 100) il est encore résigné : « il nous faut bien ici laisser les grandes choses pour conter les petites... » mais il explique pourquoi (c'est qu'à cette époque il a écrit *L'Oiseau* et *L'Insecte*) : « L'histoire est identique ici à l'histoire naturelle : l'astucieux corbeau suit l'aigle et va devant... » de même, « les succès sont les contre-coups naturels des grands succès de là-bas. » Enfin, plus tard encore (HF., XVIII, 4), la méthode est complètement proclamée : « Encadré de la multitude de ses précédents, de ses conséquents, prévu avant, suivi après, un fait... repose dans la certitude, une certitude telle que nulle science d'observation ou de calcul ne donne une preuve plus forte. »

Parmi ces petites causes, auxquelles il attache une importance nouvelle, il y en a que les historiens de tous les temps, et en particulier ceux du XIX^e siècle, ont tous observées : l'hérédité est du nombre. Michelet la traite en vrai naturaliste.

Cette idée semble apparaître pour la première fois² (HF., VII,

1. VACHEROT a noté, dans *Métaphysique et Science*, page 135, comme un défaut habituel au XIX^e siècle le goût de chercher « à tout fait une grosse raison », et comme un défaut du XVIII^e siècle la tendance contraire. — M. SALEM-BIER (*loc. cit.* p. 8-9) a montré plus d'un exemple, chez Michelet, de ce défaut du XVIII^e siècle.

2. C'est du reste à cette époque qu'il lut l'ouvrage de LUCAS sur l'Hérédité, qui parut en 1847. Le livre, peu connu, frappe vivement Michelet (A., p. 399).

251) comme facteur historique, mais elle est fréquente plus tard : Michelet « découvre » que Watt (HRé., X, p, 103, note 2), de Maistre (HRé., IX, 286,) Henri IV (XII, 264), Bernardin (HRé., X, 8), Michel Ange (IX, 309), Napoléon I^{er} (HRé., VIII, 304), Charles-Quint (IX, 334 avec remarques d'embryogénie) sont expliqués par leur hérédité. Charlotte Corday (FR., 194) par son hérédité collatérale (parenté avec Pierre Corneille).

Certains individus composites et bizarres sont présentés comme des métis de types psychologiques mêlés. Diane de Poitiers (XI, 40) roule en elle « le sang du Rhône intrigant, violent, considérable, tempéré et assagi par sa transplantation dans le pays de sapience, en Normandie. »

Certains individus sont héritiers de races. Catherine de Médicis (XI, 43) est un « ver né du tombeau de l'Italie » ; les Anglais retombent « dans leur péché éternel de nature. » (XI, 334) ; et il y a des croisements de races dont tout le monde profite : Hollande et France, l'« ardent ferment français » et l'« héroïque persévérance du Nord. » (XI, 333).

Mais Michelet attache une importance croissante surtout à partir de 1850, à trois ordres de facteurs que la biologie manipule, mais qu'il ne manipule pas uniquement en biologiste.

a) c'est d'abord le régime alimentaire : influence de la viande sur les Anglais (HRé., IX, XII) ; du vin sur les Français (Pp., 188) de tel ou tel cru sur tel ou tel homme : Hutten ressemble au vin du Rhin (HF., X, 44). Il étudie (XIII, 158-159) les menus du roi, et il dit : « Dans un gouvernement idolâtrique, fondé sur la divinité de l'individu, ce point est grave. » « L'influence du cuisinier du premier ministre sur la France n'est pas moins grave, quoi qu'elle soit indirecte » (XIX, 31). C'est le tempérament des individus qui est incriminé comme cause historique, c'est la santé de Louis XIV (HF., XVI, 122-123 et XV, 12-13) : dans ce passage caractéristique Michelet assure qu'il faut apporter à ces documents une « fine interprétation » et il use néanmoins de mots à peine précis : Louis XIV était ossifié, etc.). Michelet traduit *l'Etat c'est moi* par « l'Etat c'est mon poulx et mon ventre. »

Il lui suffit d'une chanson pour affirmer que le jeune roi d'Espagne (XVI, 161) avait dès l'enfance des instincts sexuels précoces. Le tempérament d'un autre prince explique (XIII, 5) l'ascendant de la reine (quelque femme qu'épousât le roi). Celui de Marat, qui est pire, excuse simplement ses fautes (HRé., II, 281) : sa cruauté n'est qu'une pléthore.

Tous ces détails sont importants pour Michelet, il note l'utilité de consigner « ces choses précises, ces misères de Nature » (HF., XVI, 160). Les hommes sont mieux connus quand on se réfugie avec eux « au foyer, à l'amour, à la Nature » (HRé., VI, 139).

b) C'est ensuite le régime pharmaceutique, les traitements médicaux. Et à ce sujet, Michelet enveloppe en général, dans une réprobation commune, tous les excitants et les stupéfiants, l'alcool et les narcotiques, les spiritueux, le tabac et les alcaloïdes des rubiacées et malvacées : caféine, théobromine, etc., sans doute il ne les nomme pas, ni même il n'en analyse très méticuleusement les effets : l'analyse scientifique n'est pas son but, mais il considère de loin les conséquences nuisibles de cette modification artificielle de l'organisme par des médicaments dont on use comme d'aliments, et il les réprouve en maintes occasions, comme il les proscrivit par l'exemple de l'abstention. C'est ainsi que l'on pourra trouver dans son œuvre des anathèmes nombreux contre l'alcool et le tabac (XIII, 226-227), contre le tabac, le café et le chocolat (XIV, p. 203), contre le tabac (UHI, 94 et sqq.), contre le café (Mo., 177), (XVII, 163-168), contre l'alcool, le café et le tabac (HF., XVI, 152-153), contre l'alcool (HRé., VIII, p. xiii).

Le plus souvent, ces anathèmes se passent de considérants ; la description des effets du mal est un peu fantaisiste ; dire que le café fait voir « les îles, les trésors cachés dans la Nature, la toison d'or, la polygamie orientale, les libertés du monde antichrétien », c'est pousser un peu loin l'hyperbole, et, pour un contempteur de Law, tirer un peu témérairement de l'or du papier (XVII, 163-168).

Ce qui est essentiel au sujet n'est même pas dit : Michelet ne traite pas ces denrées comme des poisons mais comme des aliments qui nourrissent trop le cerveau (HRé X. 214-215 et p. xv-xvi).

Les diverses maladies des grands personnages ne sont pas moins soigneusement notées par Michelet que leur état physiologique ou leur tempérament.

On connaît ces divisions de règnes « avant l'abcès, après l'abcès ; » « avant la fistule, après la fistule » (HF., X, 400). Il ajoute sentencieusement après ces divisions toutes fantaisistes : « telles sont les phases bizarres du gouvernement personnel. » Et l'on comprend qu'il note scrupuleusement l'état pathologique d'une personne, de Louis XV par exemple, (HF., XV, p. 193 :

« Bile noire, tumeur, carie, goutte » ; cf. HF., X, 155) ou l'état d'une époque : la peste de 1348 est responsable des mauvaises mœurs qui suivent (HF., IV, 224 et sq.) « Boccace en est issu » : ce qui est contredit d'ailleurs en tant qu'exemple, mais non démenti, plus bas (p. 228-229) : ici la conséquence de la peste est la pitié : surhumaine et pure est la passion qu'inspire à Pétrarque l'illustre Laure de Noves atteinte du fléau.

c) Ce sont enfin les grandes fonctions physiologiques que Michelet avait rêvé d'étudier dans son livre du *Ventre* et qui, parfois, sont l'objet voilé d'une préoccupation pudiquement exprimée (FR., 82 : la Révolution ne peut être comprise que de « ceux qui savent la nature et l'âge et la passion » ; cf. HRé., X, 346 une allusion à Chateaubriand dont il faudrait raconter l'histoire « plus médicale que passionnée ») mais dont l'objet grossièrement équivoque lui fait souvent juxtaposer, sans hésitation, au premier plan du théâtre historique, l'alcôve et la garde-robe (HF., IX, 304). Ce n'est plus la fatalité du ventre dont il s'est plaint dans *L'Oiseau*, c'est la fatalité de l'obsession du ventre. Michelet n'omet pas une description de ce genre ; ici c'est la description d'une statue de Puget où « ce que notre nature a de faible et qui craint le plus la douleur est en saillie pour souffrir davantage (HF., XVI, 95) ; » ailleurs il présente la du Barry comme une « cure naturelle » pour Louis XV (HF., XIX, 155). Il est lascif ingénûment. Il a ce goût des choses sexuelles, cette espèce d'impudeur à laquelle atteignent inconsciemment et dans laquelle se complaisent toute la vie certains hommes qui, jeunes, ont été initiés par la raison au vice des autres sans expérimenter le mal par eux-mêmes ; il en profite pour apporter à l'histoire, avec sa recherche progressive des causes, un souci subtil des dates de conception, et des détails psychologiques sur l'état d'âme précis au moment de la conception. C'est chercher une cause à laquelle la durée des conséquences donne une grande valeur, et se parer à bon compte d'un mérite scientifique imposant.

Ainsi (HF., XVII, 325) Louis XV est expliqué par l'époque de sa conception et celle de sa puberté ; ailleurs (HF., XIX, 77) le roi présenté comme infâme est rénové par la lecture de la *Nouvelle Héloïse*. Et toutes les femmes de son temps l'imitent ; toutes ont conçu d'*Emile* (XIX, 200). Et leurs fruits de conception deviennent, vingt ans après, la génération des grands révolutionnaires (HRé., II, 184-185). C'est dans l'alcôve que le roi

(XVI, 150) change l'orientation de ses desseins au cours de la guerre de succession d'Espagne ; et l'auteur de *L'Amour* se complaît dans la description de ce « moment de l'épouse ». Quelquefois Michelet pense retrouver dans les annales de ses héros non seulement la date vague d'une conception, ou la date précise d'un rapprochement sexuel, mais la date exacte d'un rapprochement suivi de conception. Henriette d'Angleterre naît... « d'une larme et d'un baiser d'adieu (XV, 22) » et elle-même conçoit le 16 octobre 1663. Henriette de France (XIII, 325-330) n'a pas plus de secrets pour nous. Anne d'Autriche conçoit Louis XIV le 9 décembre 1637 (HF., XIV, 177, note 1), et cette date est assise sur un calcul ridicule (180-181). L'époque de ces conceptions historiques, si arbitraire au regard de quiconque sait combien il est malaisé de fixer à huit jours près l'origine d'une grossesse en cours, est cependant ce qui suffit à Michelet pour soupçonner l'abus de telle faveur, l'illégitimité de telle filiation : c'est ainsi que Mazarin est présenté comme le père du duc d'Orléans (XIV, 202), histoire invraisemblable en elle-même, et surtout pour quiconque a constaté la ressemblance des princes d'Orléans contemporains (duc de Nemours, duc d'Aumale) avec Louis XIII ou Henri IV. Les erreurs voisinent à côté des exactitudes dans ce catalogue de faits de conception, et les hypothèses ne mêlent que du probable aux erreurs certaines. Ainsi Catherine de Médicis vieillit grasse, gaie et rieuse, tandis que ses trois fils meurent énervés ou pourris : c'est qu'elle est « purgée » par l'évacuation d'avortons ou de fœtus morts (HF., XI, 44). Le roi Louis XV est très froid vis-à-vis de la reine ; tant mieux, elle en sera plus ardente, et c'est ce qui fait le caractère de la véhémence Adélaïde (XVIII, 119). Les exemples de cette causalité sont très hypothétiques : le caractère d'Henriette de France est-il expliqué par « l'étrange moment » d'un fallacieux rapprochement entre ses parents (HF., XIII, 325-330) pour qui sait que Paul de Kock, l'illustre humoriste, naquit d'une condamnée à mort ? Charles IX est-il seulement le divorce vivant, l'image du moment où son père l'engendra (HF., XI, 88 et XI, 304) ?

Michelet asseoit aussi sur des caprices ou des déceptions d'alcôve l'inimitié selon lui constante des reines pour leur nation d'alliance (HF., XIII, 352) : que de reines contemporaines démentiraient cette loi ! Quelquefois il pénètre profondément dans l'alcôve et cite les détails les plus répugnants (XIX, 170-171 ; XVIII, 204 ; XI, 199 : « il mourut de Marie Stuart ») ;

mais toujours pour chercher des petites causes aux plus grands faits. La Nature est, du reste, toujours représentée par une énergie, jamais elle n'est exprimée par une réalité tangible. Les énergies contraires à la Nature sont également condamnées : débauche et continence ne sont pas vice et vertu : *in medio stat virtus* : car toutes deux sont éloignées de la Nature. Et selon Michelet la continence, comme la luxure, rend malade ; celle-ci par la syphilis, celle-là par la lèpre (HF., IX, 180). L'idée de contagion est absente de cette pathogénie, qui ne conçoit dans les manquements à la Nature qu'un péché contre l'énergie, non une avarie matérielle.

Outre le régime alimentaire, la thérapeutique, l'alcôve et le reste, il est encore des causes banales et cachées où l'historien Jules Michelet, devenu naturaliste, cherche l'explication des effets. La saison qu'on traverse marque d'un signe spécial la formule des faits historiques (HRé., VII, 210 : « ces idées tombaient dans les cœurs au moment charmant de l'année où.... etc., cf. HF., III, 199). » A plus forte raison la saison de la vie ! et à ce sujet, la psychologie et la physiologie du mariage reparaissent, octroyant en particulier une importance énorme aux premiers épanchements des époux royaux (HF., XI, 157 : Marie Stuart ; 359, Marguerite de Navarre). Une rencontre, même platonique, modifie dans des circonstances analogues le caractère et la destinée d'un roi (XIV, 63-64). Certaines mœurs familiales orientent la destinée d'un peuple, l'habitude d'avoir une nurse en Angleterre détache les enfants de la mère et favorise la colonisation (NF., 54).

Les exceptions historiques confirment les règles de la Nature, les « variations de la nature humaine s'expliquent très bien physiquement..... elles sont fortes mais nullement capricieuses » (HRé., X, 346). Napoléon a été contre la nature des hommes et des choses (HRé., X, p. 300-303) mais la psychologie pathologique l'explique : « c'est aux aliénistes à dire etc... (HRé., X, p. 278). »

§ 5. Comme la physiologie (exacte ou hypothétique, ce n'est pas la question), vient quelquefois au secours de la psychologie, ainsi la psychologie vient à son tour au secours de l'histoire (exemples du premier procédé HF., V, 586, A., 394, I.N., 58, la pitié semblait avoir brisé en lui quelques nerfs du cœur), (exemple du second procédé HF., V, 202).

Il est rare que la psychologie de Michelet soit dogmatique, issue de sa réflexion ou de son expérience, exemptée d'arguments basés sur des faits physiologiques : cela ne se voit guère que dans ses confidences intimes (MaJ., p. 331 : psychologie de la pudeur basée sur la crainte et la vanité) ou dans les conférences magistrales où Michelet pontifie (Et., 35, 63) ou dans des parenthèses de l'histoire, dans des à-côté : ces parenthèses sont d'ailleurs quelquefois d'une profondeur remarquable (exemple FR., 163 : « tous deux avaient ce qui crée entre (les hommes) les plus vives antipathies, avoir un même défaut. »)

Basée en général sur les assises de l'expérimentation physiologique ou établie par comparaison avec les sciences de la nature, cette psychologie se pique d'ordinaire d'exactitude : Michelet tend à légiférer en psychologie comme si l'âme avait des lois naturelles et déterminées qui pour lui n'ont plus de secrets, comme il légifère en histoire naturelle, en physiologie, quand il a besoin d'énoncer un dogme (par exemple : « le sang des règles est très pur. ») Quelquefois sa psychologie n'est que la généralisation pure et simple d'un fait qu'il désire et qu'il constate réalisé chez un individu, (par exemple HF., XII, 291 : « telle est la générosité instinctive de l'homme, sa partialité pour le faible héroïque contre le fort », ou HRé., III, p. 339 : même pensée que plus haut FR., 163, ou encore HF., XI, 243, « les femmes ont dans les guerres civiles de grandes initiatives. Elles croient volontiers l'impossible et elles le font parfois. ») Quelquefois il tente d'expliquer ses aphorismes, ainsi le dernier est expliqué (HR., VIII, p. 387 : « la femme l'être relatif qui ne peut être qu'à deux. »)

Quelquefois il tente d'expliquer par une loi psychologique qu'il prend pour une loi naturelle une chose qu'il condamne et qu'il excuse : (HRé., VI, p. III). « L'adoration de la force est chose si naturelle à l'historien que le dictateur, l'empereur ont pu garder des fanatiques. » (HF., XI, 314). — « Il arrive qu'en Révolution où l'on s'éprouve et se connaît plus vite, il y a un moment où l'on se connaît trop dans l'intérieur de son parti et où l'on est plus las des amis que des ennemis », ou : (HRé., VI, p. XI, écrite en 1869). « J'ai parfois admiré la férocité des lettrés. Ils arrivent à des accès de nerveuse fureur que les hommes moins cultivés n'atteignent pas » ; ou (HRé., IV, p. 160) « phénomène physiologique, affreux, humiliant, la peur », ou encore (HRé., IV, p. 181) quand il s'agit d'expliquer les sentiments qu'éprouve Paris après les massacres de septembre : Michelet montre ce qu'éprouvent

dans les émotions les gens qui ont de « grandes crises au cœur » ; ou encore (HF., VIII, 233) il explique le succès des Suisses par la physiologie de leur âge, par une pétulance naturelle aussi impossible à contrecarrer « que le courant de la Reuss au pont du Diable ».

Comme on le voit, la psychologie de Michelet ne procède ni par introspection ni par l'étude attentive et comparative d'un grand nombre d'échantillons physiologiques et pathologiques, ni par expérimentation, mais par induction et par généralisation. Son système métaphysique lui impose certaines conceptions de l'humanité. Il n'a pas besoin d'exemples pour en être convaincu ; quand il en trouve un, fortifié qu'il est d'avance par des analogies et des inductions, il en fait une vérification bien suffisante. La moindre apparence de contrôle scientifique, la moindre métaphore tient ici lieu d'argument : sa méthode historique s'est fortifiée d'exemples choisis de même au hasard des rencontres, et dont la rareté vaut une abondance parce qu'il a d'autres instruments que l'expérience pour se convaincre. Il explique par une loi psychologique qui est en somme un commentaire de l'adage « *On ne prête qu'aux riches* », la gloire des grands hommes : deux exemples y suffisent : Louis XIV et Charlemagne (HF., I, p. 266).

Dans une note (V, p. 233 HRé.), il pense que l'exemple de Ledru Rollin suffit à nous faire voir comment naissent et se forment les légendes ; il en tire toute espèce de conclusions sur la psychologie des martyrs dont il rétablit le nombre dans les proportions désirées.

Son optimisme ne craint même pas que la psychologie quelquefois donne tort à sa métaphysique : « les hommes même contre l'intérêt suivent leur nature, leurs habitudes ; et, les suivant, ils s'imaginent consulter l'utilité (HRé., III, 236) » ce qui est la condamnation explicite de tout système démocratique.

La recherche d'une loi a quelquefois pour objet les conditions d'apparition, de durée, ou de déclin des empires. Là encore, tout est ramené à la mesure de principes de psychologie très simples, étayé sur des conclusions naturalistiques, fausses ou justes, n'importe (HF., II, p. 188) : les conquêtes des pays ont pour mobile un rapt, la langue n'en est pas modifiée parce que les enfants parlent la langue de leur mère (I, HF., p. 341). Même dans l'état de civilisation, la Nature ne perd pas ses droits ; une loi naturelle pousse les Anglais à coloniser (A., XL-XLII). La loi

contraire est d'ailleurs indiquée comme fatale à propos de cette même Angleterre (SChE., p. 317) qui constitue « un monde complet ». Mais c'est toujours au nom d'une loi naturelle, c'est parce que l'Angleterre présente une harmonie naturelle; elle dure ainsi, comme les petits états, même artificiels, éclos sur le déclin des grands empires, pourvu qu'ils maintiennent intacte cette harmonie (SChE., *ibidem*, Michelet cite comme exemples Athènes, Rome, Venise, La Hanse, la Hollande).

Le déclin des sociétés comporte certaines constatations psychologiques dont Michelet fait volontiers l'objet d'une loi de la Nature (HF., XVI, 3) : ce déclin s'accompagne régulièrement d'une expiation et d'un règne méritoire : « c'est une loi de l'histoire, un monde qui finit se ferme et s'expie par un saint (HF., I, p. 303 et il cite des exemples : Louis le Débonnaire, Charles I^{er}, Louis XVI), mais d'autres empires succèdent aux royaumes et leur installation procède par lois naturelles aussi : naturelle l'influence étrangère qui préside aux progrès de toute société (I, HF., p. 123) ; naturel l'appui « de la terre et de Dieu », de la propriété rurale et de la foi pour le relèvement de la France sous les Capétiens (HF., I, 373). Comme cette race reproduit dans ses étapes successives l'évolution de ses prédécesseurs, ainsi Rome à sa troisième période procède comme à la première et Michelet cite longuement Auguste Comte pour expliquer ces recommencements par des lois de nature (HRO., II, p. 133 et note p. 134) ; naturel enfin le « poids infini » que la foi nommée du nom d'enthousiasme mystique put mettre « dans la balance des choses humaines (HF., IX, p. 187) ». Les exceptions à la Nature sont rarissimes, Michelet les explique par un miracle dont la conception d'ailleurs rare cadre fort mal avec la philosophie habituelle de l'historien : « quand Dieu enjambe ainsi les siècles et procède par secousse, c'est un cas rare, dit-il, nous ne l'avons revu qu'en 1789 (HF., IX, 176) ». Pour un peu, il dresserait la statistique des cas où Dieu agit « par secousse » et des cas où il agit par étapes, et, comme saint Thomas écrivant son traité des *Mœurs de Dieu*, Michelet rédigerait un écrit sur les goûts naturels de son dieu malheureusement beaucoup moins précis, moins personnel, et moins libre. Estimant que la divinité se soumet à des lois naturelles, il l'admet enfin *a fortiori* pour l'homme.

Cet appel au miracle pour expliquer un phénomène historique, humain, témoigne que, d'habitude, Michelet impute les

actes sociaux à la « Nature » : quelle meilleure preuve en veut-on que ce désarroi de l'historien devant la marche exceptionnelle des choses même émanées de causes libres ? L'aveu est d'autant plus significatif qu'il s'agit pour Michelet du Dieu qui conduit la Révolution : or, ce n'est pas un Dieu personnel, c'est le dieu des panthéistes : « l'infirmité du scolastique était de croire qu'il fallait chercher Dieu dans un livre, de ne pas le reconnaître dans les forces infinies de la vie et de l'action nationale. Blasphème énorme de dire que la France était sans Dieu :... elle bruissait au dedans de cent fleuves inconnus. » (HRé., VII, 206).

§ 6. Si Michelet compare les individus ou les collectivités humaines à des volcans ou à des flots, ce n'est pas chez lui un symbole, mais une identité. Pour lui, nous le voyons, la géologie et l'océanographie ne sont que des sciences de vie, ainsi l'histoire et la géographie politique ne sont que des sciences de la Nature. Un peuple qui s'organise spontanément, où « nul en particulier n'agit » se comporte comme l'océan : la révolution anonyme est une de ces grandes marées de l'océan populaire qui le fait sortir de son lit par un mouvement invincible (HRé., III, 496) » ; la Révolution qui secoue le joug du péché originel pour proclamer l'innocence native de l'homme, l'immaculée conception égalitaire, est semblable à la « délivrance douloureuse qui fit jaillir à la surface de la terre les monts entassés jusqu'au ciel et jadis ensevelis sous la lave » (Introd. HRé., I, p. 63). Ailleurs, un mouvement démocratique est identifié à un tremblement de terre (HRé., III, p. 228). L'histoire est aussi spontanée que la Nature ; la géographie politique est fatale : c'est « la Nature » qui a « placé Paris à égale distance du pôle et de l'Equateur » pour être le berceau, le chef-lieu de la confédération générale des hommes » (HRé., II, 290). L'astronomie elle-même exprime éloquentement la vie : « ne sommes-nous pas de petites planètes et notre destinée n'est-elle pas d'aller deux par deux » (MJ., 144) ? les âmes des morts, puisqu'on en rêve, ont la même destinée que les astres (MJ., 186) ; et celles des vivants, pour les rejoindre, s'en vont graduellement, ainsi que nous le voyons pour les comètes qui passent devant nos yeux. Elles nous livrent peut-être le secret de nos destinées futures » (MJ., 186). Rêverie de jeune homme, dira-t-on. Mais, devenu historien et presque vieux, le rêveur juge les résultats scientifiques de l'œuvre de Galilée à leur portée morale et religieuse (HF., préf. du XIV^e vol., p. 2) :

« l'homme et la terre n'étaient plus le monde » (c'est-à-dire : n'étaient plus tout le monde ; c'est la pensée de François Ponsard ¹⁾ ; et Michelet ajoute : « Théologie visible ! Bible de la lumière ! ravissement de la certitude ! » Et ce n'est que le début des « sciences d'observation » (Mo., *Eclaircissements*, p. 372), complétées par les « sciences de création » qui ont commencé par Lavoisier.

Il n'est donc pas exagéré de dire que malgré les applications parfois topiques que Michelet a faites de son expérience ou de son induction à l'objet particulier des sciences morales, il a traité cet objet, tour à tour individuel ou collectif, en naturaliste. Nous ne croyons donc pas avoir fait fausse route en montrant à la suite de ses études d'histoire naturelle proprement dites le parti qu'il a toujours tiré de la méthode scientifique pour expliquer l'évolution ou les révolutions des groupes ethniques et sociaux. Pour en résumer l'analyse, nous récapitulerons ici les principaux emprunts qu'il a faits aux sciences selon l'ordre de leurs objets respectifs. On en tirera peut-être profit pour orienter de plus amples recherches sur la part que l'histoire en général se flatte de retirer de ces diverses sciences :

a) Des sciences naturelles en général (A., pp. v et vii, et HRé., X, préf., p. viii) : « La Russie... subit les conditions fâcheuses d'un état provisoire qui, en histoire naturelle, accompagne les grandes métamorphoses, même les plus bienfaisantes. » Précision significative, déjà devinée sous les métaphores de 1830 (*Précis d'Histoire du Moyen Age*, pp. 117 et 153).

b) De la mécanique, et de la mécanique céleste en particulier : Richelieu est un Galilée de la situation politique ; il comprit le néant de Rome, il en fit une « étoile qui filait » (HF., XIII, 305). Plus loin Richelieu est comparé à un mécanicien, mais qui a peu « le sentiment des forces vives, des passions dont vit l'humanité ». Ailleurs le monde social est comparé aux étoiles, lesquelles ont leurs forces réparatrices qui en assurent la durée (Et., 168).

c) Du monde physico-chimique, du magnétisme, etc., (MJ., 135) de l'électricité (HRé., VI, 190, Robespierre et Danton sont deux pôles) ; de la théorie des vibrations (HRé., IV, 462) : « l'effet irait, s'étendant rapidement, à l'infini, comme font les vibrations

1. FR. PONSARD, *Galilée* : « L'homme... centre ignoré d'un tout qu'il croyait fait pour lui ».

du jour et de la lumière. » Les hommes sont des jeux de la nature :

(MJ., 3) : « Nous étions comme deux éléments dont les affinités différentes se recherchent pour se compléter » ; (cf. HRé., VIII, p. 16 : « une chimie supérieure... allait de la terre morte nous faire de la terre vivante ; — HRé., IX, 115 : « cette action occulte et pénétrante » (des livres de femmes...) « ce fut comme un liquide qui, s'infiltrant par endosmose, va percer des couches épaisses, elles en reçoivent l'influence, mais ne le connaissent même pas ».)

d) De la zoologie. La scolastique est comparée au mulet (HF., IX, 41) ; un modèle d'économie sociale est proposé dans l'éléphant et dans l'insecte (HRé., IX, 125, note) ; les mille sociétés qui adhèrent au jacobinisme sont comme les anneaux d'un boa constrictor qui exécutent « l'idée générale » du monstre (HRé., VI, p. VII) ; le riche est comparé aux mollusques ; (HRé., VII, 7) : la terre passant des mains du noble à celles du paysan-propriétaire subit une mue : « c'est une opération terrible en l'histoire naturelle de se métamorphoser, de changer de peau. Il y a de quoi en mourir. Cet entr'acte dans la culture a lieu quand la terre, etc. » — Voir encore Pp., 161 et HF., I, 373, etc.

e) De la botanique. — Celui qui avait écrit dans sa jeunesse (MaJ., p. 330) : « nos pensées naissantes sont comme les plantes en germination ; elles aiment à s'envelopper d'ombre et de silence », pouvait comparer plus tard aux effets de la taille des arbres les réactions philosophiques contre le bûcher de Torquemada. D'autres exemples sont joints à cette loi qui veut montrer que le fer vivifie en coupant (HRé., II, p. XXIII). De même le siècle de Louis XIV est comparé à un fruit mûr qui rejette ses enveloppes (HF., XV, 18). Plus exacte est la comparaison suivante qu'on trouve dans un cours de 1831 sur les Césars, cours publié à la suite de *Rome*, d'après des notes des élèves (*Rome*, p. 341) : « le christianisme avait percé son noyau et ce noyau qui n'était plus bon qu'à être détruit, Rome le détruisit. » Une métaphore curieuse est celle de la Russie-peuplier, « improvisation de la nature, » opposée à la France-chêne (LN., 174). Ailleurs, le pédagogue parle en agronome (Pp., 331) : « faire un enfant raisonneur, dit-il, remuer sans cesse à plaisir tous les germes qu'on dépose, quelle agriculture ! »

f) De la géologie. — Le peuple est souvent comparé à un fleuve qu'à une succession d'alluvions (HF., I, 373) ou à un océan qui a

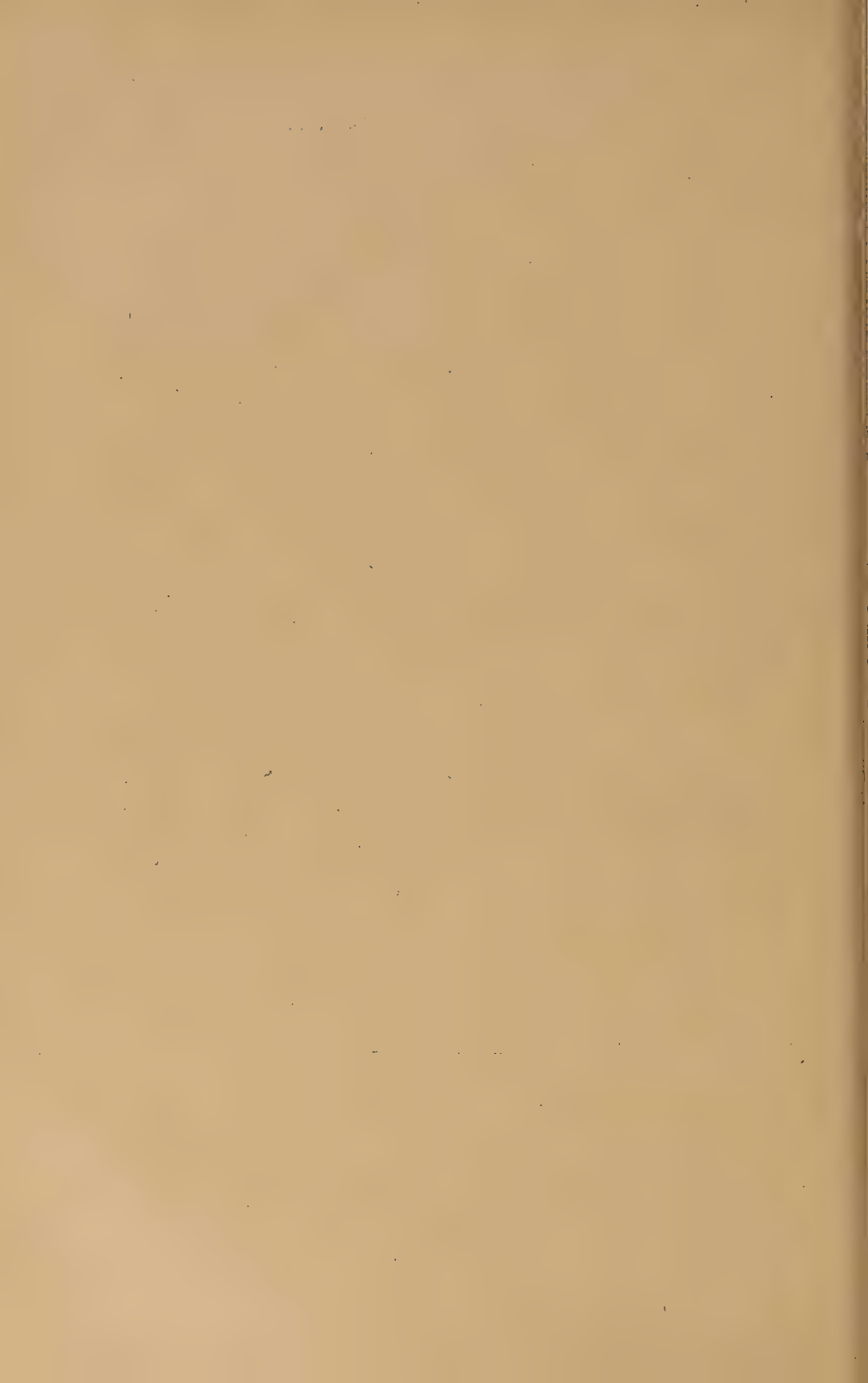
ses marées et ses courants, ses bas-fonds ; tantôt « des masses infinies, profondes, en soulèvent la masse grondante... » (HRé., I, 145) ; tantôt, c'est comme le lit d'un fleuve « où tant d'alluvions sont déposées » (HRé., VI, 415), ou « comme une île du sud qui fut jadis fertile et que le corail, peu à peu, a couverte de sa riche et stérile fructification » (*ibidem*). Il s'agit de comparer à ce corail les dogmes et l'appareil politique imposé, déposé par les siècles, et de montrer sous ce dépôt l'humanité nue, ingénue, qui « gravite au culte de la raison pure ». Et ce soleil qu'on lui rend, après l'arrachement du corail, c'est la métaphysique de Kant ou les tentatives de Romme et de Clootz.

Quelquefois les prétentions à l'exactitude scientifique sont profondes, et Michelet ne voudrait pas que la métaphore fût regardée comme telle. La Nature lui rappelle « trop » l'histoire (HRé., I, 63). La « géographie, un peu géologique » amorce l'étude de l'histoire « humaine » entre les mains d'un vrai éducateur (NF., 233). Cette étude l'a fait « voyager à la fois dans l'espace et dans le temps. » (HF., II, 7.) « En nationalité, c'est tout comme en géologie, la chaleur est en bas » (Pp., 158) et la comparaison se soutient : dans les hautes couches de la Société, ce sont des glaciers qui n'ont pas « l'impartiale indifférence de ceux des Alpes ». Le but du chercheur est sérieux : « ce que je veux, dit-il, (Pp., 178-179) c'est de trouver, en descendant sous cette terre stérile et froide, les profondeurs où recommence la chaleur sociale, où se garde le trésor de la vie universelle, où se rouvriraient pour tous les sources taries de l'amour », et où peuvent même se ranimer les fureurs du peuple, comme un volcan se ranime à ses gouffres (HRé., II, 99).

g) Des sciences biologiques et médicales, des principes de la physiologie et de la pathologie. — Ici, la double circulation du sang, artérielle et veineuse, est « l'image fidèle d'une cité véritable (Et., 197) » ; ailleurs (HF., II, 103) la France ondule « en deux longs systèmes organiques, comme le corps humain est double d'appareil, gastrique et cérébro-spinal » ; là, les vices d'une société trouvent leur expression dans la production pullulante de « dégoûtants insectes de latrines et d'alcôves » (HF., XII, 301). Les peuples ont des sexes, les religions aussi (Cf. Journal inédit dans Monod, JM., p. 282). Il y a des sexes aussi dans la science (PF., 277). Les métaphores tirées de la physiologie abondent à la fin de l'histoire : le précédent livre, est-il écrit à la fin du XVI^e volume de *L'Histoire de France*, a été une mutilation,

celui-ci est une dissolution » (Note 1 à la fin du volume). Et le volume suivant commence par la description d'un « monde en fusion » (HF., XVII, p. 5), avec tous les essais « éphémères et difformes par lesquels la Nature prélude à ses créations ». La pathologie entre en scène à partir de 1845 ; sans doute, on a parlé plus tôt (*Rome*, 176) des maladies des nations : Rome est morte d'un cancer hideux et d'avoir insuffisamment subi la vaccination des vices, mais cette pathologie n'est pas mise à profit pour la société où vit Michelet. Dans *Le Peuple*, au contraire (p. 181), Michelet s'oppose aux « médecins législatifs » qui « traitent chaque symptôme comme une maladie isolée et distincte », qui « sentent peu la solidarité profonde de toutes les parties ». Michelet les blâme, il professe « un autre idéal de la médecine. » Pour lui, la France est un vaste organisme qui souffre d'une « pléthore nerveuse », qui veut s'extravaser (HF., XI, 6 et 167). Dans cet organisme, il y a des tissus normaux et des humeurs malignes et corrompues qui sont les prêtres et les nobles (HF., XIX, 383). La casuistique des premiers est signalée comme une pestilence dont le mode de propagation est pareil à celui du paludisme (PF., 68-69). Les indulgences de Léon X neutralisent l'indépendance, vaccinent contre la liberté (HF., X, 106-107).

On pourrait multiplier ces exemples ; ceux-ci, qui nous paraissent les principaux, suffisent à montrer que les méthodes de l'histoire naturelle sont appliquées par Michelet à l'étude des phénomènes historiques. « Le naturaliste et l'historien (ce qui est même chose, a-t-il dit, HRé., VIII, xvi) est celui qui supprime les miracles en les expliquant et montre que les plus étonnants ne sont que des cas naturels. »



TROISIÈME PARTIE

CRITIQUE

Nous avons vu quel est le fond de la pensée de Michelet, et comment les ouvrages consacrés par lui à l'étude de la Nature nous ont aidé à le découvrir. Désormais décelées dans tout le reste de son œuvre, un certain nombre d'idées maîtresses, dominées et liées elles-mêmes par un souci constant, illuminent la charpente, le plan de cet édifice, en définissent les rapports, en expliquent la construction. En Michelet, le naturaliste et l'historien ne sont qu'un seul et même philosophe trop peu métaphysicien pour faire de ses pensées un système, mais assez poète pour le laisser deviner. Nous nous sommes donc cru fondé à établir et nous nous croyons donc admis à discuter la philosophie de Michelet. Il y a dans son œuvre un souci d'apôtre, une volonté de faire agir selon certains principes. Cet esprit didactique s'est servi, tantôt de l'école de la Nature, tantôt de celle de l'humanité pour éduquer le lecteur, pour l'aiguiller vers telle ou telle méthode, pour l'imprégner de la religion d'un dieu vague et impersonnel, caché en nous comme dans l'univers. Son histoire nous est apparue comme une école de progrès, où les sociétés elles-mêmes sont étudiées comme échantillons d'expériences, prétendant révéler par leurs succès l'excellence de certains instincts naturels, par leur déchéance le péril mortel des conventions contraires à la Nature ; son histoire naturelle nous est apparue comme une école d'harmonie, où les sociétés animales font les frais d'une même expérience. Histoire naturelle et naturalisme historique, tout à tour substance et modalité, les deux objets se correspondent et se renforcent. Si donc c'est un paradoxe que de déclarer Michelet historien moins que naturaliste, c'est un paradoxe moins apparent, mais c'en est un autre que de le déclarer plus historien que naturaliste. Il n'a été ni l'un ni l'autre, s'il a été tour à tour historien, puis naturaliste pour formuler les aspirations diverses d'une même doctrine dont les intentions outrepassent le champ de l'histoire, comme celui de la Nature. Nous avons vu l'unité de son œuvre, pour ainsi dire, du sommet philosophique de l'angle dont elle est capable ; nous avons vu plus : cet ensemble

ainsi reconstruit, nous l'avons vu servir de modèle à des sociologues et à des politiciens ; nous l'avons entendu vénérer comme un temple auguste et religieux de vérité, tout sonore d'un accent surhumain de patriotisme et d'amour ; il appartient à la critique, par tout ce qu'on a modelé sur lui, ravivé en lui, béni sous son ombre ; il appartient à l'histoire par toutes les aspirations antérieures qui se sont reconnues en lui, par toutes les tentatives simultanées ou postérieures qui lui doivent un peu de leur cause ou de leurs succès.

Pour ces raisons, nous avons à cœur de savoir par cette œuvre elle-même ce que vaut cette œuvre, de la juger à sa stabilité, à sa structure. Si tout le but de notre thèse a été de montrer la convergence de tous les rayons de cette œuvre dans un même foyer, tout le travail de l'antithèse consiste à savoir si ce point unique existe véritablement, ou si l'illusion de l'auteur, aggravée ou non par la crédulité du lecteur, n'a pas pris pour une concentration de toutes ces clartés la simple rencontre d'un petit nombre d'entre elles, systématiquement considérées, à l'exclusion de mille autres. Peut-être cette concentration n'est-elle que rêvée ; elle existe assurément dans l'intention de l'auteur, mais elle est peut-être une œuvre d'art.

Or, cette œuvre d'art était intéressante à connaître, mais elle ne constitue qu'un fait : tout ce qu'on demande à un fait, c'est d'être, ou d'avoir été ; mais ce fait que nous avons pris à tâche de rendre notoire, a été fécond ou condamnable, son énergie morale ne saurait en être disjointe, pas plus qu'un fragment de matière ne peut être conçu sans les énergies dont il est le support, sans poids, sans couleur, sans température, etc... ; — de même, les faits littéraires ne sont pas simplement des faits, mais des bienfaits ou des méfaits ; la littérature ne sépare pas de la substance de son objet la notion de sa modalité morale, cumulant dans le monde des esprits ce que la physico-chimie cumule dans le monde des corps. Du reste, le jugement de toute une époque est impliqué dans cette critique d'une œuvre ; et, enfin, cette œuvre fût-elle sans attaches, sans liens aucuns avec son milieu, que nous aurions le devoir, après l'avoir analysée, de la juger, complétant, s'il se peut, la science de ce qui est par celle de ce qui doit être, la science positive par la science morale. Il ne faut pas, en d'autres termes, que notre attitude en face d'une telle œuvre soit un fait comme un autre, il faut qu'elle se soumette à la loi du juste et du vrai.

I

Or, nous trouvons dans la méthode de Michelet deux principes d'erreur : sa méthode est subjective dans des sciences qui doivent être objectives ; et quand, par aventure, la méthode est objective, l'objet en est contingent, partialement isolé, choisi, préféré. C'est la science d'un échantillon qui peut être exceptionnel. ce n'est pas la science d'une loi. Donc, tantôt subjectifs et tantôt contingents, les exemples choisis par Michelet sont doublement suspects ; et ce double caractère leur vaut un nom qui, d'ailleurs, est parfois leur excuse, ce sont des éléments d'art. Reste à savoir jusqu'à quel point l'art peut suppléer, ou surpasser la science en ces matières, mais établissons d'abord que Michelet est subjectiviste par principe.

§ 1. Ce n'était pas un savant froid et impartial ¹, ce n'était pas un écrivain désintéressé que l'auteur de tels aveux (HF., XII, conclusion) : « Que d'omissions j'ai dû m'imposer ! » (HF., XIX., p. 14) : « J'ai dû m'écarter un peu, effleurer, éluder... de là, plusieurs lacunes, maintes choses ne sont montrées que de profil, plusieurs même sont passées tout à fait. » Cet aveu n'est pas suivi de contrition (cf. I HF., p. VIII, IX) : « si c'est là un défaut, il faut avouer qu'il me rend bien service ». Or, ce défaut consiste à ne voir que ce que l'on veut voir, à préférer même l'incertain au précis, quand l'incertain cadre avec la thèse (Mo., p. 84) : « je n'étais que plus avide de cette vue, plus insatiable, en raison même du douteux, du fuyant, du décevant de la vague apparition ». Même lorsque, relisant son œuvre, Michelet constate des erreurs, il ne tient pas à les corriger : « la plume m'a glissé, dit-il, mais je ne m'en dédis pas » (HF., XVII, p. 79), ou encore : « plus haut, j'ai mis ce fait deux ans trop tôt, sur la foi du bourgeois de Paris, qui visiblement se trompe » (HF., X p. 308). Mais il a laissé l'erreur. Et enfin : « ces pages sur Rousseau, ont été écrites en 1847, elles exagèrent peut-être ; en 1867, dans

1. Un historien fort distingué, PEYRAT, débutant brillamment dans la critique en octobre 1837 a signalé au point de vue de sa compétence les préjugés de Michelet, le « compelle intrare » grâce auquel il fait entrer les faits dans l'histoire mais travestis et déformés. Cf. MONOD, *Les Débuts d'Alph. Peyrat, etc., in Revue historique*, 1907, t. XCVI.

mon *Louis XVI*, j'ai présenté une autre face du génie de Rousseau, en contrôlant ces deux points de vue l'un par l'autre, on approche davantage de la vérité » (I HRé., 101, note 1). Pour le lecteur qui se demande comment on peut compléter l'un par l'autre deux documents différemment inexacts, il n'y a plus qu'une conclusion à tirer des « observations » de Michelet ; c'est qu'il les fait en lui. Cela est relativement insignifiant quand il nous donne son opinion sur les faits, mais non lorsqu'il arbore les faits eux-mêmes, lorsqu'il pose « l'histoire de fer pour écrire la légende d'or » (SR., 16). Et cela est d'autant plus surprenant que Michelet ne reconnaît pas le même droit aux autres, à Platon, à Tacite, à Aristote (BH., 190), à ses contemporains même (Et., 33), mais, pour lui, il est absous d'avance, car l'idée dont il est pénétré n'est ni une prévention, ni une convention, ni une invention, n'étant pas un reflet de la vérité extérieure, mais l'émanation de la divinité intime. C'est l'essence de cette divinité partout présente qui éclate en hymne d'amour dans la Nature, en révolution dans l'histoire, en sagesse dans l'historien. De même que, dans la Révolution, se garde le profond mystère divin, l'inextinguible étincelle (Michelet cité par Bréal, LN., préf., p. III ; cf. HRé., VI, 416), de même, dans l'historien de la Révolution, se garde le dépôt de l'idée révolutionnaire, dont il parle « comme l'apôtre parle de l'Esprit saint » (Bréal). Pénétré de la présence de ce dieu intérieur, Michelet a pour son idole la vénération des mystiques, avec l'humilité en moins, car les mystiques se croient distincts du Dieu qu'ils contemplent, tandis que Michelet s'assimile à son dieu. Ce qu'il tire de son cerveau et de son cœur, c'est la Nature et l'histoire ; mais c'est lui-même : « j'étais obligé de tirer de moi, de puiser toujours en moi (A., XXVI) et, n'ayant nulle autre chose, de leur donner ma vie ». Tout comme la France, dans le célèbre fragment du *Peuple* : « je n'ai ni or, ni argent, mais ce que j'ai je vous le donne, alors elle a donné son âme et c'est de quoi vous vivez ». En 1842, il ne faisait, comme il le dit que « voyager en Jules Michelet (note du 21 juillet 1842, citée par Monod, JM., p. 125) ». En 1869, il est pour lui-même plus que la route, il est le but. « Mon œuvre était pour moi la voix de l'âme, elle m'a fait et a fait ma vie ». Pour juger l'univers entier, dans l'espace et dans le temps, il a imaginé un sommet d'où il pût embrasser le monde, et, quoique imaginé, ce sommet lui suffit : « du fond de ma longue épopée qui me tient depuis si longtemps, j'avais lancé ce jet hardi, *La Bible de l'Humanité*. J'avais, tout

comme le globe, moi aussi, dressé ma montagne, un sommet, un pic assez haut pour embrasser toute la terre » (Mo., p. 4). Sa conviction était alors que la science fait son objet et il en cherchait des raisons, des exemples, des excuses. Pour se justifier sans doute d'avoir désiré *in petto*, vingt ans auparavant, « tenir tout un peuple dans sa main », pour se consoler « de n'être plus roi ailleurs, et de trouver des obstacles » (note publiée par Monod, J.M., p. 245), il s'avisait de penser, sur son déclin, que la chimie fait son objet, et que l'histoire pourrait bien l'imiter : « La science était née qui, seule, fait son objet, qui crée les faits eux-mêmes, bref un art de créer. Chose énorme, que le siècle cherchait à tâtons et qui, un matin, a jailli du front de Lavoisier (HF., XIX, 236-237) ». Ainsi, parce que le chimiste reconstruit par synthèse les corps préalablement analysés, il crée son objet ! conclusion inouïe, car enfin, quiconque crée, crée ce qu'il veut ; or, le chimiste ne fait pas son objet comme il le veut. Mais aussi, conclusion vraiment encourageante pour un savant qui cherche un prétexte à se figurer le monde sur un plan préconçu.

Ce subjectivisme, nous en avons recueilli les aveux dépouillés d'artifice ; une page du *Peuple*, p. 245-246, résume la méthode ¹. D'autres exemples ne sont pas difficiles à rencontrer.

La conception de Michelet tient lieu d'observatoire : « posez-vous, j'entends en esprit... » (Mer, p. 37). « Du même observatoire où je vous place... » (Mer, p. 37). « Prenons pour juges les héros de l'antiquité (Pp., p. 190) »... et soyons sûrs que leur verdict sera favorable à Michelet...

Sa présomption tient lieu d'explication : « (O., 143) je crois que le cœur doit lui battre... je me figure qu'alors... (Ins., p. 106-107). » Le cœur de l'insecte doit prouver qu'il a une âme « (Mer, p. 154) dans toute autre hypothèse, on ne peut expliquer... » « (HF., XII, 191) je crois que c'était l'une des principales raisons pour lesquelles Philippe II... »

Son impression tient lieu de preuve et d'expérience ; pour mesurer la hauteur d'une montagne, il invite à la gravir (Mo., 288), il fonde une thérapeutique sur l'hypothèse du mucus (Mer, 354), l'efficacité des eaux de Saint Gervais lui est garantie par l'austérité d'un paysage que jadis « les esprits ont certainement hanté (Mo., 6, 7). » Son impression d'enfant est un argu-

1. « La fécondité du génie... tient en grande partie, sans nul doute, à la bonté, douceur et simplicité de cœur.... Une chose aimée surgit.... D'où vient-elle ? on ne peut le dire ; elle est aimée, il suffit. »

ment scientifique (Mer, 112) il invite à rêver ¹ et dit : « faisons une expérience (O., 26) » ; ce qui perfectionne les sens, le microscope, par exemple, vaut moins que ce qui les supplée, la tendresse féminine, notamment, pour travailler à l'étude de la Nature (Ins., XI, XIII) ; quand on a deviné qu'une sorte de pelage est « certainement impénétrable » à l'eau cela remplace une expérimentation.

L'imagination tient lieu de fait (Mo., 141) ; d'après des tableaux Michelet calcule la température de telle ou telle journée historique (HRé., X, 78). Un postulat entre dans une démonstration comme point acquis (A., 143) ; une légende explique le caractère d'une race (Mer, p. 77).

La rêverie, enfin, tient lieu de texte. Michelet devine « très bien » que les hirondelles ne sont pas d'accord (O., 139), il entend un rossignol dire « ceci mot à mot (O., 270) » la terre « parle distinctement » quoique « un peu bas » (Mo., 110), une guêpe parle non moins distinctement (Ins., 325), et non seulement l'insecte et l'oiseau sont compris, mais ils comprennent : « je lui dis ces paroles que sa très fine ouïe perçut exactement » (O., 58), et même la science dépend de ce colloque ! Faute de pouvoir correspondre ainsi, elle croulerait : « quel langage vais-je inventer, quel signe d'intelligence, et comment m'ingénier pour trouver moyen d'arriver à lui... ? point de regard dans ses yeux, nul mouvement dans son masque muet... son cœur, car il en a un, bat-il à la manière du mien ? etc... (Ins., p. vi). » A force de prendre ainsi les rêveries au sérieux, Michelet traite les mythes sur le même pied que les réalités (BH., 313, 348). Un calembour même sert de lien entre deux idées : on passe du fil de l'araignée au fil du destin (Ins., 210).

Cette méthode, dont nous venons de citer les plus singuliers exemples, aboutit naturellement au délire, à l'hallucination ; c'est un exemple à noter pour ceux qui admettent la parenté du génie avec la folie : « j'étais d'une sensibilité exagérée, malade, écrit lui-même Michelet » (MaJ., p. 17), mais, comme tous les romantiques, il cultivait avec jalousie sa souffrance et il arrivait rapidement à « voir ce dont il souffrait ² » ce n'était pas tout à

1. « J'eus l'idée confuse qu'il (le poisson) n'était rien autre chose que l'eau animale, organisée... Combien plus a-t-on cette impression, etc. »

2. Cf. VACHEROT, in *Figaro* du 22 juill. 1882, cité par MONOD, *Portraits et Souvenirs*, p. 18 « ce n'était pas (à l'école normale) l'improvisation puissante et méditée d'un Cousin... c'était la vision improvisée d'une réalité qu'il nous

fait l'hallucination des clients d'asile, la « perception sans objet » d'Esquirol, c'était une hallucination consciente, consentie, désirée, le désir ou le rêve d'une perception sans objet. Par exemple, (HF., XVI, 198) « ce qu'il y eut de bûchers pour brûler ces martyrs, nous ne le dirons pas, mais ceux qui, vers le soir, aux derniers rayons du soleil, suivront la lumineuse allée... verront encore leurs âmes sur la *via sacra* ». Et, plus significativement encore, (HF., I, préface de 1869, p. XXXIX) : « dans le tome IV, d'érudition surtout, je n'étais pas en garde, je ne m'attendais à rien quand la figure de Jacques dressée sur le sillon, me barra le chemin, figure monstrueuse et terrible... une contraction convulsive du cœur eut lieu en moi... grand Dieu ! c'est là mon père, l'homme du moyen-âge. Oui, voilà comme on m'a fait, voilà mille ans de douleurs. Ces douleurs, à l'instant, je les sentis, qui remontaient en moi du fond des temps. » Rien ne manque ici au tableau classique du délire systématisé, ni la soudaineté, ni la terreur, ni la précision, ni l'illusion de la surprise, ni le mélange de sérieux et de bouffon, de tragique et de fantasque. Rien n'y manque, disons-nous, excepté l'inconscience. Et le phénomène est sans doute intermédiaire entre l'imagination complaisante, mais consciente, qui sait qu'elle invente, et l'hallucination vraie qui ne sait pas qu'elle délire. Le démon de Socrate, l'abîme de Pascal, et autres problèmes obscurs de la psychologie du génie, sont des exemples qui diffèrent peut-être en intensité, mais non en qualité, de cette épreuve de Michelet. Michelet se rend compte, du reste, du pouvoir qu'il a de créer son objet ; il se signale aussi comme un visionnaire, par cette sévérité intraitable des délirants qui n'admettent pas qu'on discute la réalité de leurs imaginations (O., 289) : « il est sûr que le vol est vraiment un sixième sens, il serait vraiment stupide, etc... » Les termes d'idiot, d'imbécile, et autres du même genre, menacent d'ailleurs souvent ceux qui ne partagent pas les visions de Michelet : ils reçoivent cette injure en guise de démonstration.

Mais il y a dans son histoire un procédé dont il est devenu

remettait sous les yeux ». V. aussi Michelet cité par DRAPEYRON (conférence citée, 1898, p. 9) : « Le soir, lorsque je composais.... (au musée des monuments français) et que je voyais de longues ombres se glisser ou s'agiter le long des murs humides, muets fantômes, alors se réveillait l'émotion. Je n'étais pas bien sûr qu'ils ne vécussent pas, tous ces dormeurs de marbre étendus sur leurs tombes : et quand... je passais à la salle des Mérovingiens, où se trouvait la croix de Dagobert, je ne savais trop si je ne verrais point se mettre sur le séant Chilpéric et Frédégonde. »

coutumier aux environs de 1855 et qui confine à la recherche de l'hallucination : c'est celui qui consiste à introduire en guise de document dans l'histoire, les portraits dont on interprète la physionomie à son gré ; on ressuscite ainsi à peu de frais l'original ; on le fait pleurer, sourire et parler comme Diderot converse avec les personnages des salons de Greuze.

Michelet indique lui-même (SR., 94-95) qu'il a vu et entendu parler les portraits comme il a entendu le rossignol. C'est avec la même complaisance, avec le même subjectivisme, qu'il interprète d'après des portraits ou des moulages la physionomie de Desaix (SR., 118-119), de Jean Sans Peur (HF., V, 165), d'Albert Durer (X, 18), de Gabrielle d'Estrées (XII, 323), et même quelquefois de personnages beaucoup plus connus : Charles-Quint (IX, 332), Richelieu (HF., XIII, 286), Henri VIII (X, 134), Coligny et le duc de Guise XI, 319 et 313), Henri IV, (XII, 265 et XIII, 130), Louis XIV (XV, 35), Charles I^{er} (XV, 33), (HRé., II, 400), Fénelon (XV, 296), Charlotte Corday (HRé., VI, 213). Quelquefois, la comparaison de plusieurs portraits autorise des inductions sur l'histoire d'un caractère : ainsi Marie-Antoinette, déjà étudiée (XIX, 312), est analysée d'après trois portraits (HRé., I, 150 note 1). Pareillement Henri VIII (X, 134).

Quelquefois un portrait autorise un diagnostic médical, ainsi celui de Molière (XV, 72-73) ; quelquefois l'histoire n'a rien à ajouter aux données d'un portrait, ainsi Albert Durer a buriné au complet Maximilien (HF., IX, 246). Quelquefois, un portrait donne la clef d'un caractère : (LN., 57 : « nez, menton, sourcils, tout semblait pointer en avant ») ou le sens d'une entreprise (HRé., IX, 290 : « sa figure magnifique en donne une grande idée », il s'agit de La Réveillère-Lepeaux). La physionomie est d'autant plus intéressante qu'elle est plus fidèle, un moulage (XIX, 297) est un document très sûr, irrécusable.

C'est mieux encore, lorsqu'avec un portrait, on explique toute une race (HF., VIII, 232), ou toute une classe sociale (HF., IX, 96) ou une caste : ainsi Gargantua c'est l'étudiant scolastique (HF., IX, 110) ; ou l'esprit d'une époque : ainsi une gravure de Durer (X, 85) explique la science du xvi^e siècle ; un tableau des vierges sages, vu à Strasbourg, en 1842, (Monod., JM., 143), nous initie à la conscience du moyen-âge ; un tableau du Guide (PF., 16) suffit à définir la direction de conscience telle que la concevaient les Jésuites.

A ce genre d'interprétation, l'on peut comparer la valeur

accordée aux poésies mêmes (III, HF., p. 104) ou à l'écriture des manuscrits (HF., IX, 134) ; dans ce passage, Michelet s'improvise graphologiste.

§ 2. Mais quelquefois, Michelet considère son objet face à face : il le projette, l'isole, on dirait qu'il est impartial ; en pareil cas, le subjectivisme paraît absent, mais le choix de l'objet est contingent ; et, par là, l'objectivisme n'est pas absolu ; car, enfin il n'y a science que du nécessaire, non du contingent, de la loi, non de l'individu ; quand on n'atteint qu'un échantillon, ce qu'on allègue de lui n'est pas sûrement vrai pour ceux qui lui ressemblent le plus. Et cela est encore plus sensible quand les exemples sont puisés dans un ordre de science où les objets sont plus fréquemment différenciés, dans les sciences morales, par exemple, où les échantillons de l'observation sont plus nuancés, plus riches des mille variations de leur nature ou de leur volonté. Ainsi la méthode de Michelet pour la conquête de la Nature n'est pas seulement subjective, elle est individuelle (O., 321) artistique, capricieuse, contingente. Ce n'est pas tout à fait ce que Barbey d'Aurevilly écrivait : « Michelet (*Les Œuvres et les Hommes*, t. II, p. 94,) veut toujours aller du fait à l'idée, ce qui est un glorieux chemin, mais dans lequel il retombe toujours. » Il serait plus exact de dire qu'il dévie, car il ne s'agit pas de tomber ou de ne pas tomber, mais de vider ou non un fait de son contenu ; quand on en tire ce qu'il contient, et ce qu'il contient seulement, c'est le cas de dire *ipsa deducit via* : mais quand on impose aux faits un contenu que l'on tire de soi-même, on se leurre sur son objet, et l'on en dévie.

Ce défaut de Michelet, Barbey d'Aurevilly ne l'a pas noté seul ; des critiques moins âpres, ou même des admirateurs, en ont dit tout autant ; Jules Simon (p. 266) laisse entendre que Michelet est sinon partial, du moins partiel ; d'Haussonville, (*op. cit.* chap. VII,) n'est pas moins sévère.

Tout ce qui n'est pas idée préconçue, subjective, est, chez Michelet, choix préconçu d'un objet contingent. Avec cette méthode Michelet tire ce qu'il veut de ce qu'on veut. Le rossignol chante en cage par nostalgie des forêts ; et il chante en forêt pour s'imaginer qu'il est triste (O., 252-253). Les montagnes sont ce qui réunit les hommes parce qu'elles ont des passages (Mo., p. 70), mais s'il fallait prouver qu'elles les divisent, on dirait avec plus de succès que les passages sont entourés de montagnes

(HRO., I, 209). En psychologie, on arrive aussi aux conclusions désirées, en imputant à l'intelligence le sens de l'orientation sous le prétexte que ce sens fait reconnaître aux animaux les accidents du terrain ; quand l'animal s'oriente sur la mer, il est plus difficile de conclure à l'intelligence, et Michelet prononce : science étrange ; or, pourquoi cette science étrange, qu'on ne veut pas appeler l'instinct, ne suffirait-elle pas aussi à l'orientation sur terre, et pourquoi déduire l'intelligence d'un mécanisme mental qui se passe d'arguments, d'une orientation qui se passe de repère (O., 127 et 138) ? Il est non moins facile et non moins artificiel d'attribuer à la Nature l'invention spontanée de nos organes (Mer, 191) si les animaux des mers, dans l'hypothèse évolutionniste, ont dû mettre plus de temps à se forger des organes respiratoires qu'il n'en faut pour mourir d'asphyxie.

En morale, mêmes préjugés ; ce qui à l'homme, est crime, au phoque est vertu, (p. 266) c'est qu'il faut qu'il en soit ainsi. La conclusion est imposée, on y aboutit comme on peut, à force d'erreurs de méthode et de logique, à force de préférer le sentiment à la raison, de détrôner la dialectique par l'hypothèse ; et le dogmatisme ainsi produit ne se rend pas compte de son audace.

II

On dira peut-être, à la décharge de Michelet, que sa méthode n'est autre que la méthode artistique, qu'il y aurait mauvaise grâce à lui reprocher les excès et les défauts de cette méthode, méthode qu'il faut bien adopter telle quelle. On peut dire encore que l'art n'est pas incompatible avec la science, et qu'à eux deux, ils étirent, pour ainsi dire, le champ de notre essor en nous conduisant, l'un vers le vrai, l'autre vers le beau, l'un par induction, l'autre par déduction, en s'opposant et en se complétant, comme la révélation et l'inspiration. Michelet lui-même a noté cette opposition de l'histoire et de l'art (HF., I, p. xxxii), et l'on peut dire aussi que c'est un principe de vie : l'art ressuscite ce que la science dissèque, et le sacrifice de l'une est la condition du triomphe de l'autre. Nous ne nous attarderons pas à démontrer que Michelet avait le don de la vie, la soif de l'art, il suffit presque de l'avoir feuilleté pour en être convaincu. Il ressuscite tout ce qu'il voit, les herbiers et les collections zoologiques sont pour lui

chose vivante (O., 37-38) (cf. Jules Simon, *op. cit.*, p. 194 et 286 ; Corréard, Michelet, chap. III, *Science et Imagination*).

§ 1. Mais autre chose est de constater cette disposition d'esprit, autre chose est de l'approuver. Autre chose même est d'approuver cette addition, cette synthèse de la science et du rêve, plausible aux yeux des savants, comme à ceux des historiens ou des poètes ¹, autre chose est d'approuver le sacrifice de la science au rêve, la suppléance de l'un au détriment de l'autre. L'originalité de Michelet, ce n'a pas été seulement le sens de l'induction, le choix du contingent, la foi au subjectif, le goût de la résurrection, poussé jusqu'au romanesque, et quelquefois jusqu'au ridicule, (Faguet, XIX^e siècle, *Michelet*) ²; ç'a été l'application systématique de la méthode de l'art à l'objet des sciences et de toutes les sciences. Si nous étions avertis que les exemples choisis, en psychologie ou en morale, sont imaginaires, nous les accepterions comme des types de roman. Mais il n'en va pas ainsi ; par exemple, la description de deux amies pourtant évidemment imaginaires (A., chap. de *La Mouche et l'Araignée*) prétend nous renseigner sur toutes les amitiés de femmes, il est pourtant évident que l'exemple est composé à dessein ; pareillement artificielle et romanesque est l'imagination qui consiste à représenter tous les confessionnaux comme des repaires de trahison, toutes les pénitentes comme des criminelles, tous les maris de ces pénitentes comme des dupes et des victimes du clergé (PF., 206-207 et 192-194). Outre que ces circonstances sont visiblement imaginaires, ou du moins rares et faciles à éviter dans la réalité, il est clair que le mari, s'il y avait lieu, pourrait être jaloux de la matière du secret plutôt que de sa forme, du contenu de l'aveu plutôt que de l'aveu, mais le but qui est de rendre le confessionnal odieux est préconçu, et le moyen est romanesque nécessairement.

1. Parmi les plus illustres avocats de Michelet, voici TAINÉ (*Essais de Critique et d'Histoire*, p. 121, avec restrictions ; cf. *infra*) ; Jules SIMON (*in Mignet, Michelet, Henri Martin*, p. 194, 296, etc.) ; BOISSONNADE (*op. cit.*, p. 105 : « La marche lente de l'histoire érudite ne pouvait convenir à ce génie ailé. ») Une curieuse parenté de l'idée et du sentiment se trouve exprimée par Claude BERNARD, p. 360 de l'introduction à la science expérimentale : « Des sentiments nouveaux prennent naissance dans le cerveau et apportent au cœur des impressions nouvelles. — Et SULLY-PRUDHOMME, *stances et poèmes* :

« La grâce au cœur naissant nouvelle
L'émeut et c'est déjà l'amour. »

2. Cf. SCHÉRER, *loc. cit.* p. 29 : « Il a perdu le sentiment du ridicule ». Cf. HF., X, 355 : Mo., 123, 257, etc.

De même Michelet soutient certaines thèses hardies sur l'amour : celle des dangers du monde (A., IV, IV), celle de la rivalité de l'enfant (*ibidem*, III, III), celle de l'épreuve de l'âge et du déclin (IV, IX), rien de tout cela n'est examiné en fonction de facteurs exposés et calculés ¹, mais en vertu d'exemples particuliers, enchaînés comme des chapitres de roman. Il s'agit de mettre le mari en garde contre lui-même : on en fait un Wolmar (A., p. 262) ; s'il n'en est pas un, le livre n'est pas pour lui, mais il n'importe, l'auteur ne s'est soucié que de créer un type.

Dès le jour de ses noces, Michelet avertit le mari qu'il est « l'ennemi » de sa jeune épouse (A., 70) par sa brutalité, par sa méfiance, par sa corruption antérieure. S'il est timide, s'il est délicat, s'il est vierge, qu'a-t-il besoin de l'étrange avertissement du naturaliste ? Est-ce une réalité ou une chimère, cet homme corrompu ? Peu importe : il est nécessité par le contexte : on l'exhibe. La confiance aveugle de l'épouse dans son mari, non moins nécessaire à la thèse, est posée comme un dogme, qu'aucune exception ne dément : l'épouse aurait tout dit à l'époux dès la nuit de ses noces, même qu'elle n'était pas vierge, s'il y avait eu lieu (p. 73) ! La confiance n'est donc pas seulement en fonction de la candeur, mais en fonction du sexe, c'est-à-dire d'une idée préconçue. Une expérience personnelle en a convaincu Michelet par la fréquentation de quelques exemplaires de choix. Mais il ne s'aperçoit pas des reflets de sa vie qui baignent son œuvre. Cependant, la façon paternelle dont il traite toutes les vierges et toutes les femmes se ressent de sa propre destinée d'époux quinquagénaire et tendre.

Dans l'histoire, il prend comme exemples de la vie idéale ceux qui ressemblent à sa vie, l'histoire du pasteur Léger est typique à cet égard (HF., XV, p. 312) ; qu'on remplace la richesse de l'épouse par la jeunesse de M^{lle} Mialaret, plus estimée de notre moderne pasteur, et le chapitre XIII, au lieu de se terminer par ces mots « telle est la brûlante histoire des martyrs » pourrait s'achever sur ceux-ci : « et la brûlante histoire de M. Michelet. » Pareillement, dans l'antiquité (BH., 45, note 1) Michelet observe que « la femme est pour le mari (hindou) une élève autant qu'une

1. Cependant Michelet se paye de mots, on veut dire de chiffres, dans des matières où toute mesure exacte est impossible. Rien n'est curieux, à ce propos, comme le pseudo-calcul des facteurs de l'adultère (Am., 244) : la volonté y entre pour un degré sur trente « mettez-en vingt pour la surprise, huit ou neuf » pour etc.

femme. » On serait tenté d'ajouter : « Vous êtes orfèvre, Monsieur Jules. » Dans le livre de *La Mer*, ce n'est pas la femme, ce n'est même pas une femme, c'est sa femme qu'il imagine à la plage et pour laquelle il décrit l'idéal séjour. Dans le livre de *L'Amour* (p. 323), c'est sa femme aussi qu'il a en vue quand il parle de cette femme qui ne doit pas être jetée « dans le moule scolastique ». Il avoue, d'ailleurs, qu'il formule ses préceptes sur « une personne exceptionnelle » (p. 218), qu'on sent toute proche de l'auteur ; il la conçoit mariée, car il parle ailleurs du « ménage », qu'il suit dans ce livre (p. 231) ; et si ce ménage n'est pas le sien, que signifient ces paroles (p. 214) : « ce livre coulait à pleins bords et je ne pouvais l'arrêter... il usait trop commodément de la bienheureuse hypothèse d'une vie solitaire. » Ainsi l'aveu est fait par l'auteur lui-même. Quand il imagine d'autres personnages que ceux de son entourage, Michelet les spécifie tellement que ce qui leur est appliqué ne saurait s'adapter à n'importe quel lecteur. Ici, le destinataire des préceptes moraux considéré comme un héros de roman, est « de Pau ou de Bayonne » (p. 253) ; là la jeune femme en proie au mal du siècle, reçoit un avis personnel conçu d'après les origines de sa famille imaginaire (p. 266-269) ; là un exemple de casuistique s'applique à des personnalités bien définies (A., p. 341) ; telle vérité d'ordre zoologique n'est juste que pour un seul échantillon d'une espèce (O., 67, Ins., début du chap. XXI). Encore si cet exemple était choisi en vertu d'une idée contrôlée, mais c'est parce qu'il est « attendrissant » (Mer, p. 146), ou bien c'est parce qu'il avait été connu d'aventure (p. 125). Si de tels objets de rencontre ne sont pas considérés en eux-mêmes, si l'on en déduit quelque chose, c'est que Michelet conclut du particulier au général ; et s'il ne s'aperçoit pas qu'il est en plein roman dans le domaine du contingent et du particulier, c'est qu'il a une idée fausse du général. Ainsi, dans (NF., 89) : « ceci est-ce un roman ? point du tout, à Paris, j'ai cela sous les yeux », ou bien il se croit absous du reproche d'avoir fait un roman parce qu'il ne nomme pas ses personnages (« des personnages nommés font tort aux idées » A., p. xxxv, et encore : « les deux amants sont anonymes » ; en sont-ils moins contingents ?) Le lecteur n'en est pas dupe, il croit feuilleter *Micromégas* quand il lit telle page de *La Mer* (p. 236) ; « l'habitant d'une autre planète qui descendrait sur la nôtre en ballon » est un personnage de Voltaire : le ballon seul est de Michelet.

Ce goût du contingent, du romanesque, cette suppléance du réel par l'imaginaire, c'est chez Michelet une méthode voulue ou tout au moins fatale ; il est porté par son caractère à conclure du particulier au général, ou à se représenter comme certain ce qui n'est que dans sa pensée. C'est ainsi que toute femme au moyen âge est Griselidis (So., 132), c'est ainsi encore que le rire d'un passant est interprété comme l'insulte d'une caste à une idée : « j'ai rencontré un prêtre qui riait (MJ., 40), j'ai cru qu'il riait de la ruine de la liberté et du triomphe des ultra, cette idée m'a saisi ».

Ce goût du contingent ne s'exerce pas uniquement en psychologie et dans les sciences morales, il y a des héros de roman chez les oiseaux et les quadrupèdes ; non seulement Michelet paraît vivre dans leur familiarité au point d'avoir goûté le lait des baleines et de le comparer au lait de femme (Mer., 240), mais il paraît prendre pour des créatures humaines les hôtes de l'air et des eaux ; c'est un oiseau qu'il compare à un professeur d'auscultation (Op. 186), ou à un marié dont il fait la bénédiction nuptiale (O., 190), c'est l'hyménée des baleines (Mer, chap. XII, liv. II), ou des araignées (Ins., 223). Est-ce par oubli qu'il leur fait tant d'honneur ? Il se peut ; car il a fait mieux, plaignant le poisson d'être pénétré par la froide pluie (Mer, 226). Toujours-est-il qu'après avoir cité avec tant de respect tous les mâles de la création, modèles de délicatesse auprès de leur « majestueuse dame » (Ins., 223), Michelet n'a de sévérité que pour l'homme. Il ne saurait concevoir l'époux que maladroit et brutal ; au seuil de la chambre nuptiale, spécialiste en défloraison, il s'écrie : « Je t'arrête ici, moi, ton maître ! » (A., 79). Nul n'a parlé des choses sexuelles avec plus de complaisance ; et chez nul écrivain cette complaisance n'est plus choquante, car elle ne profite même pas à la science. Les exemples cités sont trop spéciaux pour être utilisés en vue d'une loi générale. Ils sont, en outre, trop vulgaires, pour paraître avantageux du point de vue de l'art. L'inopportunité, sinon le ridicule, est trop souvent leur lot. On se demande comment un grand historien peut écrire sérieusement, et par deux fois (HRé., V, 164 et FR., 107) le récit de la tentative de grossesse d'Olympe de Gouges : « on lui dit que des femmes enceintes avaient obtenu un ajournement du supplice ; elle voulut, dit-on, l'être aussi. Un ami lui aurait rendu, en pleurant, le triste office dont on prévoyait l'inutilité. » Pareille ingénuité dans le ridicule est introuvable chez un homme médiocre. A

moins de considérer comme un « alibi » le « châtiment corporel de l'enfance... ordonné comme stimulant dans les bains russes » (A., 280) à moins, encore, d'attribuer la « colique » au mal d'amour (A. 284), il est difficile d'insister plus malencontreusement sur les faiblesses de la chair et de les rendre plus humiliantes en voulant les poétiser. Michelet se méprend sur l'effet : le subjectivisme de son goût le conduit à une erreur de forme et correspond à une illusion sur le fond.

§ 2. L'objet de la science n'est autre que la possession désintéressée du vrai ; s'il se mêle à cette conquête un intérêt oratoire, esthétique ou éthique, une arrière-pensée métaphysique, une apologie, la science peut s'ennoblir ou s'exalter, mais il faut avouer qu'elle cesse d'être pure. Or, en mêlant, et surtout en superposant les procédés de l'art aux méthodes de la science, Michelet compromet celle-ci, car on voit trop bien qu'il cumule les intentions apologétiques de l'art et les intentions didactiques de la science. « L'histoire est un art, admet Taine (*Essais de critique et d'histoire*, p. III et 123), il est vrai ; mais elle est aussi une science... si elle a pour ouvrière l'imagination créatrice, elle a pour instrument la critique prudente et la généralisation circonspecte. La sensibilité d'imagination est un instrument aussi dangereux qu'utile. Elle guide et elle égare ¹. » On peut dire, comme Corcelle (*Michelet géographe*, in *Revue de géographie*, 1898), que Michelet « remplace ce qu'il ne sait pas par un instinct de divination surprenant » : Augustin Thierry avait reconnu lui-même (*loc. cit.*) que la méthode vicieuse de Michelet ne lui avait pas nui en proportion de ses périls ; mais fût-il heureux par hasard, et absous par bonheur, cela ne lui donne pas le droit de manier « en artiste, le langage scientifique » (Drapeyron, *loc. cit.*, 16-17), ni de faire comme l'a dit un savant géographe dont l'Académie a couronné l'étude sur Michelet (Brunhes,

1. C'est à peu près aussi ce que dit SCHÉRER : « M. Michelet a porté la poésie dans l'histoire et dans l'histoire naturelle... ce qui est légitime, ce qui est, dans une certaine mesure indispensable... mais, si l'imagination a sa place dans la science, c'est à la condition de la servir et de rester subordonnée. » (*Études critiques*, p. 33). — M. DE BROGLIE (*Correspondant* 1858) et BARBEY D'AUREVILLE (*op. cit.*) ont sévèrement jugé cette méthode en histoire ; ce dernier a blâmé Michelet d'être un « esprit haletant et à deux pistes », un « tempérament de giboulées » (p. 49) ; DE BROGLIE a reproché à la fin de son histoire de n'être pas la suite du commencement. Nous n'insistons pas sur ces critiques : elles ne sont pas de notre compétence, mais elles accusent Michelet de s'être partagé, ce qui n'est pas le propre de la science.

1898) « de la vision un système, puis du système une doctrine, puis de la doctrine un programme » (p. 51). On se demande toujours si Michelet veut enseigner ou convaincre, s'il étudie pour savoir ou pour prouver ; il se détache d'ailleurs de son objet scientifique dans la mesure même où il le dépasse. Or, l'objet habituel de toutes les sciences n'est pas ce qui occupe la pensée de Michelet ; il est si peu différent de la femme, qu'en lui comme en elle, « l'idée se fait sentiment ». Le cerveau se fait cœur (Ch. Maurras, *Trois idées politiques*). Et ceux qui s'en étonneraient, l'étonneraient lui-même, « comme si la lumière divine, réfléchie dans la science n'avait pas une vertu de stérilité et une puissance pour calmer les cœurs, leur communiquant le pain des vérités éternelles ? » (PF., p. 46). Ce n'est pas la vraie science, l'insensibilité tout accidentelle d'un savant vrai ou faux qui lui avait procuré dans sa jeunesse le scandale de l'indifférence entre « la chair vivante et la chair morte » (MJ., p. 93). Pour lui, la vraie science c'était la méditation, et peu lui importait une erreur de détail dans son contenu matériel, pourvu qu'une idée féconde, esthétique, ou éthique s'en dégageât. Aussi, aborde-t-il toutes les sciences, également insouciant de son incompetence, également curieux des inspirations qu'il en extrait.

a) Astronome, il assimile l'anneau de Saturne et la couronne de nuages qui entoure la terre (Mer, 36), ou encore la Voie lactée et le Gulf Stream (Mer, p. 42), ou encore les étoiles et l'étoile filante (Ins., p. 10-11 et Mo., 157). Physicien, il n'a pas l'idée de densité (Mer, 40), ni celle de poids (Mer, 63). L'hygrométrie est une affaire de cœur (Mo., p. 256) ; la résistance des végétaux au froid (Mo., p. 336) ou le spectacle des aurores boréales (Mo., p. 157), n'exigent aucune conception ni explication de la chaleur ni de la lumière, et la notion d'électricité est si peu familière à l'auteur, qu'il compare les antennes des fourmis au télégraphe électrique (Ins p. 247).

b) Zoologiste, il insinue dans son histoire (XII, 309) toute sa répugnance pour l'analyse impartiale : « la science moderne, que rien ne rebute dans ses curiosités, a analysé, dit-il, a disséqué les cancre, les plus horribles insectes, je le conçois. » Pourquoi le conçoit-il, parce que l'horreur, ici, ne va pas trop loin « mais dans ces monstres, rien de comparable... etc. ». Il observe les animaux très superficiellement, en vue de synthèses hâtives et préconçues, et il parle sans vergogne de la salive et des dents des guêpes (Ins., 296), de la trachée des végétaux (Mo., 336), de

l'estomac des atômes (Mer, 130), de l'os de la seiche, premier degré de la vertèbre (Mer, 204) ; aussi quel dédain pour les classifications ! l'autruche est analogue au chameau (O., 40), les oiseaux sont une « tribu », les « quadrupèdes » en sont une autre (Ins., p. IV) ; ici pinnipèdes et siréniens voient (Mer, livre II, chap. XIII), là cétacés et ruminants (Mer, p. 237) ; comment consentir, comment adhérer aux « nomenclatures idiotes », qui classent parmi les reptiles les lézards qui marchent avec tant de grâce (UHI., 54) ?

Anatomiste, Michelet décrit l'accouchement sans nommer ni le bassin, ni l'utérus, ni la vulve (A., 174) et trouve, non sans dédain, que les médecins sont fort peu savants dans ces sortes de choses car « leur rude éducation » aboutit « à l'extinction de la fine sensibilité ».

Mais lui qui croit à cette fine sensibilité, lui qui la couve, et qui la choye, que n'en tirera-t-il pas ? c'est à elle qu'il doit de confondre un mythe avec la réalité, et, paléontologiste, de restaurer à l'origine de l'évolution zoologique l'existence des sirènes (Mer, p. 255 ; cf. Mer, 238, 118 ; O., 296 et Ins., p. 32, paléontologie végétale) ; de même en météorologie¹ (Mo., p. 48-49).

c) Anthropologiste, il « sent (HRé., p. VI, 155) » que tel adversaire de la Révolution appartient à une « race à part », fort heureusement « éteinte » ; et quand il parle de l'homme selon son rêve, son « livre s'illumine » (Mer, p. 258).

d) Physiologiste, il trouve que le cerveau aide le ventre à préparer le sucre de digestion (So., p. 130), confondant ainsi d'une part le sucre digéré avec les ferments qui font digérer, en second lieu le glycogène avec la bile, en troisième lieu les fonctions frénatrices du bulbe avec des fonctions trophiques ; physiologiste encore, il croit que l'air est une nourriture éthérée qui se prend par les yeux (BH., commencement ; cf. UHI., VI, p. 75 sq., la physiologie du jeûne) ; mêmes préjugés sur la physiologie de la reproduction : fécondation (BH., p. 43) et parthénogénèse (So., 13). En médecine, Michelet trouve qu'on est grand quand on soigne l'âme (HF., V, 131). Les grands médecins ne sont pas les plus grands hommes de laboratoire, mais les plus grands empiriques : c'est à ce point de vue qu'il admire l'école italienne (Mo., p. 105).

Rien ne peut d'ailleurs mieux prouver le détachement de

1. « L'ennemi juré du foehn, le vent du nord, voudrait prendre le dessus ; en vain il lutte.... L'Amour est maître du monde. »

Michelet à l'égard de l'objet propre des sciences, que la conception qu'il fait lui-même en mêlant leurs objets respectifs : ainsi dans *La Montagne* (p. 247-248) on ne sait s'il parle botanique, zoologie ou anthropologie ; même mélange dans *Les Légendes du Nord* (p. 173-174) : « chez les Russes comme chez les enfants, la vie moins organisée, faiblement centralisée, produit sans cesse des vies excentriques, je veux dire des insectes, la vermine les dévore... Le Russe est à nous ce qu'est au chêne formé par les siècles le svelte peuplier. » Il est enfin surprenant qu'un auteur qui a ainsi cherché derrière la Nature la métaphysique de l'objet habituel des sciences —, au point de ne pas même savoir quel objet il avait sous les yeux, — ait fait de la métaphysique une science à part, plus élevée que toutes les autres, et discernable et spécifique (OD., p. LVII).

e) Le même apriorisme le fait parler des sciences morales en homme insoucieux des prémisses ; la conclusion acquise d'avance et considérée comme évidente le laisse indifférent à ses assises. Juriste, il ne sait pas ce que c'est qu'un contrat (A., p. 176), ou plutôt il feint de ne pas le savoir, car il le sait (So., I, V, note 1). D'ailleurs, qu'importe ? « celui qui va parler de droit n'est pas un légiste, c'est un homme (OD., p. VIII). ¹ »

Economiste, il résout le problème de la valeur de l'or, non pas en vertu de raisonnements mathématiques ou d'expériences financières, mais dans le sens favorable au peuple : il est contre le papier monnaie (HF., XVII, pp. 96-97 et 146-147), quand il songe que c'est le gouvernement qui s'en sert pour exploiter le peuple, mais il devient plein d'admiration pour cette même invention quand il considère les choses au point de vue du peuple : celui-ci a tout en lui (à défaut d'or ayant la foi, XVII, 181). De même l'or (Mer, 278), était la grande richesse que la démocratie conquérante allait arracher au nouveau continent, à la barbe aristocratique et fallacieuse des alchimistes impuissants. Michelet n'observe même pas que l'or ne vaudrait rien s'il était abondant, et que sa valeur ne dépend ni des alchimistes, ni du peuple, mais de sa rareté, de sa pureté et de son incorruptibilité.

§ 3. Or, si l'on peut admettre que par moments cette méthode apporte à la science de féconds éclairs divinatoires, qu'elle lui

1. Et c'est un homme qui commande à son objet. Ozanam a noté dès l'apparition des *Origines du Droit* les synthèses préconçues de Michelet, ses louanges à l'adresse du Stoïcisme, et ses critiques *a priori* du christianisme instaurateur de la justice (BAUNARD, *Vie d'Ozanam*).

ouvre sur un monde synthétisé, schématisé par l'art, des échappées immenses qui stimulent l'analyse patiente et naine, il faut avouer que cette fécondité a ses conditions ; et cette concession, ses limites. L'art peut être en opposition avec la science, mais non pas en contradiction. Il n'y a contradiction qu'entre une vraie science et une fausse science ; ce qui contredit la science est une fausse science, mais ne saurait être l'art.

Or, les contradictions de forme et de fond, qui les comptera dans l'œuvre de Michelet ? Il s'en est aperçu lui-même et défendu (HF., XIII, note p. 366), il s'en est même justifié (Pp., 244) parce que précisément il n'y voit que des oppositions. Par exemple, la Nature est immorale, et cela se trouve en conflit avec l'éthique naturelle qu'il a construite. Qu'à cela ne tienne, il pense à la Nature telle qu'elle est sous tel ou tel climat, non telle qu'elle tend à être, non telle qu'elle devient. Il parle d'une Nature réelle, il a dans l'esprit la Nature idéale. C'est le triomphe de l'instinct qui devine, sur la réflexion qui constate. « Le génie... n'a garde d'étouffer sa flamme intérieure, en lui la réflexion n'a rien d'amer ni d'ironique, elle traite avec ménagement les enfances de l'instinct, cette moitié instinctive a besoin que l'autre l'épargne... la réflexion sait bien que si elle est supérieure en ce qu'elle a déjà la lumière, elle est inférieure à l'instinct, comme chaleur féconde, comme concentration vivante... ; dans cette âme (de l'homme de génie), pleine et comblée des dons vivants de la Nature, comment ne viendrait pas l'amour ? une chose aimée surgit, elle va croître et vivre en lui comme lui-même vit dans la Nature, accueillant tout ce qui viendra, se nourrissant de toutes choses... type sublime de l'adoption. Ce point vivant qui tout à l'heure apparut obscur encore,... il va s'organisant, se vivifiant, il s'illumine de splendeur, c'est une grande invention, une œuvre d'art, un poème... » (Pp., 245-246). Ainsi l'art déborde, devance la science, mais l'excuse que Michelet se donne pour le juger supérieur n'empêche pas les contradictions de la science et de l'art de correspondre à des imprécisions ou à des incertitudes ; la réflexion qui viendra plus tard peut juger que l'instinct a compromis la vérité ; il n'importe qu'on change d'avis sur une affaire de goût, comme par exemple de dénigrer George Sand (A., p. 227) quand on vient de l'admirer (Préf., XVIII), mais il s'agit ici de contradictions plus graves. Or, le lecteur désorienté par des thèses contradictoires, n'en retient qu'une chose : c'est que l'auteur n'est pas durablement convaincu, qu'il s'inspire d'un

sentiment fortuit, contingent, transitoire; nous voyons quel'apôtre de la vie universelle, de l'amour et de la liberté naturelle, justifie le meurtre et l'esclavage (Ins., p. 361 : cf. p. 272, avec un argument renouvelé d'Horace « Græcia capta », paraphrasé : mais « Græcia capta » n'en est pas moins une injustice). A peine informé des conditions heureuses de la vie de l'oiseau, ce même lecteur apprend le contraire : le roi de la création (O., 26) lui apparaît dans l'attitude tourmentée d'une vigie malheureuse (p. 50) ; il a la « royauté de ne rien craindre en ce monde » (O., 49) ; et « cet être si bien armé n'a qu'une vie tremblante et précaire » (p. 51). L'homme est victime de cet instinct perfectionné (O., 60, ligne 1), mais il en triomphe par son intelligence (même page, vers le bas).

Enfin, cette perfection généreuse de l'instinct que Michelet nous a fait admirer, est en défaut quand le meurtre a lieu ; nous avons vu déjà que Michelet tente de justifier le meurtre par la théorie du moindre mal ; l'oiseau, pour sauver le monde, a droit de manger des insectes, comme l'homme qui crée des vies a le droit d'en user (Mer 105 et 339). Mais cette théorie n'explique plus rien si l'oiseau mange l'oiseau (O., 176). On nous a fait trouver dans le lait, dans le sang des mammifères un principe de chaleur et d'amour aussi naturel que la thermogénèse, ce principe est en défaut si l'on admet que ce sang rouge offusque la lumière mentale et que « le monde insecte, libre du lourd appareil des chairs et de l'ivresse sanguine », est « plus finement aiguïté » (Ins., p. 373). L'innocence de l'insecte se déduit alors, non seulement d'une erreur, car l'insecte a du sang, mais d'une contradiction (puisqu'on impute à cette fausse absence de sang des effets qu'on attribue ailleurs au sang lui-même) ; et cette innocence est contredite, non seulement par une théorie antérieure, mais encore par les faits, car les insectes sont meurtriers à leur tour (Ins., 354). *La Montagne* nous accoutume à voir dans les glaciers des autels, des abris de fraternité, que dire si *La Mer* contredit cette thèse (Mer, 34) ? Que dire enfin si l'auteur de tous ces livres, qui cherchait dans la Nature et se flattait d'y trouver la condition, la cause intarissable du bonheur absolu, confesse l' inanité de la recherche elle-même : « nulle existence n'est vraiment libre ici-bas, nulle carrière n'est assez vaste, nul vol assez grand, nulle aile ne suffit. La plus puissante est un asservissement. Il en faut d'autres que l'âme attend, demande et espère, des ailes par-dessus la vie, des ailes par delà la mort » (O., 53).

C'est donc que hors du monde, et seulement hors du monde, l'espérance humaine trouve sa délivrance, la condition humaine son explication, la félicité humaine sa loi ; c'est la faillite du naturalisme.

III

§ 1. C'en est la faillite, d'autant plus accablante et cruelle, que ce naturalisme a voulu résoudre l'objet des sciences morales et sociales. Michelet s'est fait naturaliste, nous l'avons vu, pour enseigner que la Nature suffit à fonder le bonheur, le droit, la grande fraternité des êtres, et qu'en s'inspirant de ses suggestions seules toutes les sociétés peuvent trouver leur équilibre, la loi de leur développement et le moteur de leurs énergies. Or, c'est sur tout ce programme que porte la faillite. Le naturalisme moral et social échoue dans des contradictions insurmontables. De grands esprits l'ont affirmé sans le démontrer : dès 1840, Guizot (cité par Levallois, *Mémoires d'un Critique*, p. 73 en note) écrivait à sa mère que les livres de Michelet ne conviennent pas à des enfants, « même très avancés, et pas plus comme instruction que comme impression morale ». Ce sont, ajoutait-il, des « livres d'une science douteuse et d'un jugement mal réglé, quoique honnête. » Aujourd'hui, que l'œuvre achevée subit le recul du temps, nous pouvons dire pourquoi : c'est que le bien n'y dépasse pas les limites du sensible. Qu'on immole le bonheur au bien, c'est impossible sans doute, car le bien rend toujours heureux. Mais que l'on préfère au bien un bonheur caduc, relatif, naturel, c'est là ce qui est possible, et condamnable. Or, Michelet tolère que l'intérêt de la Nature passe avant le bien de l'homme. Il lui importe peu que *La Sorcière* ait favorisé des « crimes » (So., 170), il l'en félicite même si le naturalisme l'exige. C'est par l'hédonisme que ce naturalisme se condamne. Et pourtant, tel même qu'il se pose, il lui arrive de se contredire, à cet insoutenable système. La condamnation est en lui.

S'il est vrai que « l'idée chez la femme s'enfonce par la souffrance » (A., 138), il est douteux que la joie de l'homme soit la fin dont sa douleur est le moyen (A., 148 et 213) : il est douteux qu'elle doive risquer la mort et braver la souffrance pour un si court et si égoïste butin ; si l'amour maternel même doit être une gêne et une épreuve pour l'époux, « rival » malheureux de son

enfant, s'il faut que le cœur se brise pour que l'intelligence progresse (A., 219) ; si, même dans les cités animales, où Michelet nous cherche un modèle, les abeilles n'atteignent à la vertu qu'en rebroussant la Nature, ne fondent la cité qu'en atrophiant l'individu, n'entretiennent la virginité que par le jeûne (Ins., 345) et si ce beau spectacle permet à l'auteur d'opposer amour et sagesse (Ins., 347), c'est alors qu'aux yeux de l'auteur lui-même, ni le bonheur, ni la grandeur d'aimer ne sont des fruits de la Nature, mais seulement le plaisir brutal, aveugle, égoïste et caduc.

Un Dieu distinct du monde et de ses créatures les plus ressemblantes, exige de ses créatures libres et du monde ce que bon lui semble ; mais ce qu'il exige de ceci s'accomplit nécessairement et ce sont les lois naturelles, ce qu'il impose à cela s'accomplit librement et s'appelle la loi morale. Il y a quelquefois conflit entre ceci et cela, conflit apparent, surmontable, contingent, mais suffisant pour poser la nécessité d'un sacrifice de la Nature à la morale, d'une exception, d'une suspension dans l'accomplissement de la loi naturelle. C'est ainsi que l'union de l'homme avec la femme est toujours naturelle, mais n'est pas toujours morale, et Michelet l'a bien su quand il a accusé le roi de France (sans preuves, il est vrai mais ce n'est pas ici la question) d'incestes aussi condamnables, aussi révoltants que naturels. Quand on emprunte à la Nature seule les éléments qui fondent la fidélité dans l'amour, on doit être assez gêné pour assigner à l'amour des limites religieuses ou morales, des lois civiques, et l'on se heurte par là même à des contradictions intolérables.

C'est ainsi qu'à force d'observer l'amour toujours du point de vue de l'ivresse de l'homme, à force de considérer la femme comme la « mer de lait » et le « fons viventium » où l'égoïsme viril s'attendrit et se délecte intarissablement, Michelet aboutit à l'odieuse et inévitable conclusion de l'enfant rival (A., 206-207). Si la femme n'était créée que pour l'homme, si la fin naturelle de ses organes d'amour était toute sa fin, nul doute que l'enfant ne disputât à l'homme, en détournant sa mère de cette fin, un droit réellement menacé. Car la femme est bien forcée d'interrompre, en faveur de l'enfant, le ministère de l'épouse. Mais l'homme n'en est pas si jaloux que Michelet veut bien le croire ; il n'a nul besoin de son conseil pour « tolérer » ce rival, pour attendre patiemment qu'il grandisse et qu'il « échappe à sa mère », lui permettant de revenir à son tour pleurer dans les

bras de la femme. Même naturellement, l'homme n'est pas tout entier dans l'instinct sexuel ; la virilité n'est pas sa substance, mais seulement son attribut. En lui, naturellement aussi, le père coexiste avec l'homme : le prétendu « rival » de l'homme trouve donc dans l'homme même son premier partisan. Mais, s'il ne le trouvait pas, si l'homme n'était vraiment que le générateur aveugle dont la mission naturelle s'achève après l'acte sexuel, sa rivalité avec l'enfant qui lui dispute la femme ne serait pas justifiée pour cela. Il suffirait aux deux antagonistes d'abdiquer respectivement leurs droits aux mains de Dieu pour s'entendre. Seule la Cause et la Fin suprême de la Nature a des droits sur leur amour, sur le père comme sur l'enfant. Si l'on ne voit dans l'enfant que la créature émanée de cette cause et destinée à cette fin, on ne voit aussi dans l'amour qu'un moyen de réaliser cette fin et de satisfaire cette cause, et les droits de chacun se limitent à leur part dans l'exécution du moyen. Mais cette méthode n'est pas panthéistique.

Notre panthéiste a été fort embarrassé pour codifier l'amour : il a beau dire que le mariage est « la pierre angulaire de la cité », (PF., p. 307) ses principes le forcent de consentir que l'union libre est un état aussi honorable, « aussi sérieux, même aussi saint » (MJ., 83). Ce n'est qu'une boutade juvénile, dira-t-on, et démentie dès les années du *Journal* (MJ., 206, 207). Mais ce démenti de la conscience n'empêche pas la théorie contraire de dominer l'œuvre, c'est en vertu de la théorie panthéistique de l'amour que Michelet succombe si facilement à la sensualité (Monod, JM., 69) « tyrannique », et « peut-être même » (*ibid.*) à l'adultère. C'est en vertu de cette même théorie panthéistique, qu'il est si ingénûment pétri d'indécence, si continuellement obsédé d'images charnelles et sexuelles, incapable, comme dit George Sand, de « parler des femmes sans leur relever les cottes par-dessus la tête », et particulièrement complaisant pour les arrière-pensées que la virginité déconcerte ou suggère, suivant qu'on est honnête ou polisson. Où s'arrête le regard, il observe ; où la plume hésite, il décrit, si même il n'invente ; il piétine le seuil des alcôves (cf. non seulement les chapitres de *la noce*, etc., dans A., F., mais SChE., p. 340, un commentaire à la Diderot sur un tableau représentant le coucher d'une mariée). C'est probablement en vertu de ses théories panthéistiques que Michelet est si complaisant pour l'adultère de la femme, crime qu'il juge impunissable (en termes identiquement répétés HRé., VII, 355 ;

FRé., 280 ; BH., p. 46, note), et indéfiniment pardonnable, la loi de l'innombrable pardon ayant son fondement dans l'indélébile imprégnation par le premier mâle (A., liv. V), crime en tout cas uniquement justiciable du verdict des médecins et des physiologistes, en vertu de ses mobiles (A., 244-245 ; — cf. So., p. xxxiii, l'opinion d'Yvelin sur l'irresponsabilité des sorcières), et même (ce qui est le comble) fécond pour la société (FR., p. 155).

Michelet s'aperçoit lui-même de l'incompatibilité qui existe entre la théorie d'un amour basé sur la Nature et le spiritualisme religieux qu'il appelle la vieille casuistique (A., 374 ; cf. p. 383, n. 2). Il essaye bien de prendre le spiritualisme en faute, de lui trouver des dangers, de mettre au compte de l'autorité catholique, qu'il abhorre, les conséquences les plus honteuses de luxe engendré par la civilisation, les défaillances du mariage ou du célibat, malthusianisme ou prostitution (HF., XV, 120), tous prétendus fruits de la « casuistique ». Il essaye bien d'imputer au dogme du péché originel ¹ toutes les craintes maternelles qui font la faiblesse de son fruit (NF., p. 35), se défendant lui-même de transmettre le péché originel à sa postérité (Monod, JM., p. 266 ; cf. pp 268, 269) ; il tente de montrer enfin dans la confession la cause de l'abaissement, de la servitude de la femme (XV, 387, et note III de l'appendice ; Jés. et PF., *passim*) et oppose à ce sombre tableau la fraîche image de l'âme protestante (HF., XV, 266 ; A., chap. *Une Rose pour directeur* ; F., I, XII) ou le suave héroïsme des femmes révolutionnaires (FR., et HRé., III, 79). Mais tant d'efforts ne réussissent pas à rendre religieuse ou conciliable avec la notion d'un Dieu personnel sa thèse de la femme-émanation de la cause aimante, qui implique le panthéisme (A., I, III, p. 13 et I, IV, p. 15 : « Toute à toi ! et toute en toi ! une révélation tout entière est dans ce mot, la formule complète de la Nature, l'évangile du mariage »), et la femme, dans ce panthéisme, est affranchie de toute loi. Force est d'opter entre le spiritualisme autoritaire, d'une part, et le naturalisme littéralement sans frein, entre la vieille morale traditionnelle, sévère, et le néo-paganisme panthéistique, optimiste, indulgent.

1. Dogme qu'il ne comprend d'ailleurs aucunement. Le célèbre contresens de Hugo (donner des gâteaux à ces crimes, *Art d'être Grand-père*. XV, VII) n'est pas plus erroné que les interprétations de Michelet dans ces passages. La croyance en l'innocence de l'enfant n'est pourtant pas, même présentée par Michelet, conciliable avec certains de ses avis : p. ex., pourquoi signaler à la jeune mère les « vagues sensualités », les tentations incestueuses de son petit garçon (NF., pp. 66, 68) ?

L'amour comme le bonheur, ne peut donc être imputé au fonctionnement automatique et spontané de la Nature sans quelques contradictions. Mais il y a pis : l'antagonisme, la haine, le mal, sont dans la Nature.

Si la proie qui entretient la vie « n'est pas toujours achetée et obtenue par une industrie patiente, qui mérite d'être respectée » (Ins., 209), si l'oiseau n'a que la ressource « hélas ! ignoble, d'attaquer un oiseau lourd et peureux (O., 52), » si l'optimiste témoin de ces faits croit au mal, si la tête de la vipère « fait défaillir en lui la notion de providence » (O., 104), Michelet a beau, comme nous l'avons observé, se consoler par une philosophie toute naturelle, il a vu cependant se dresser le problème du mal (O., 102-104), il a confessé que « notre globe est un monde barbare, monde d'ébauche et d'essai », et, comme Bernardin de Saint Pierre, augurant dans un autre monde de plus heureux destins, il élude la solution du problème en chargeant l'avenir de la réaliser (O., *loc. cit.*, et BH., 62).

Le fondement de la morale, comme celui du bonheur, doit être cherché en dehors de la Nature, comme Michelet le reconnaît lui-même quand il met aux prises l'amour avec la maladie et la mort (liv. IV, chap. IX et liv. V) et cependant survivant triomphalement à ces deux grandes ennemies de la Nature. La Nature n'est immorale que provisoirement : soit. Elle l'est néanmoins. Michelet ne se résout à l'avouer qu'après bien des hésitations, bien des essais d'excuse. Une des plus curieuses est celle-ci : (Ins., p. 259-260) : « quoi, je quitte l'histoire des hommes pour chercher l'innocence, j'espère trouver tout au moins chez les bêtes la justice égale à la Nature... une tache noire s'est révélée. Un insecte immoral, machiavélique et pervers... ces événements atroces (se manger entre soi) n'arrivent pas, j'en suis sûr, dans les climats où l'aisance et une vie abondante ne dépravaient pas leur naturel. » C'est laisser un refuge ouvert à l'espoir de trouver dans une Nature saine une justice parfaite. Cependant la conviction de Michelet, sa foi dans l'éthique naturelle, n'est pas si rationnelle qu'il le croit ; à sa spontanéité, à son bon sens, sont échappés des cris qui ne le trompent pas : jeune, il a entendu sa conscience plus forte que la nature, quand il a vu Thérèse, son premier amour, au bras d'un époux (MJ., 236) ; historien, il lui est arrivé de dire : « immoral comme la Nature » (HF., I, p. 157), de parler « des libertés morales qui diversifient la nature (HF., XIII, 336) », de signaler

que « Goethe tournait déjà vers la Nature, et loin des préoccupations morales » (HRé., X, 151).

Il y a donc opposition même dans sa pensée entre la morale et la Nature, du moins la Nature telle qu'elle est ; et cela ne laisse pas que de dérouter, car cela est contradictoire avec la moralité de la nature. Mais Michelet résout la contradiction par un *distingo* subtil ; il substitue dans sa pensée la Nature idéale à la nature réelle, admettant que celle-ci est une marâtre, mais revendiquant pour l'autre une candide maternité ; en ce sens, mais en ce sens seulement, de telles contradictions peuvent se résoudre, la solution est donc artificielle.

Ce qu'il a dit des ressources naturelles de la femme, n'est vrai de même que pour la femme idéale qu'il a dans la pensée. Il s'est douté lui-même que, dans la réalité, Dalila peut perdre Samson, et que la solitude peut être une dignité (admirables pages de *L'Amour*, pp. 224 et sq.) ; cela est contradictoire avec d'autres pages où il paraissait commenter la célèbre apostrophe de Vigny (tu règnes sur sa vie en vivant sous sa loi), mais c'est qu'il ne s'agit pas de la même femme : la femme inférieure à ce que son génie désire est, par définition, dénaturée. Si pourtant la femme n'était que ce que l'a faite la Nature, quel sens aurait donc la pudeur ? au nom de quoi saluerait-il cette vertu, d'ailleurs comme Vigny lui-même (d'où venez-vous, pudeur, noble crainte, ô mystère ?) Et si la pudeur contrarie une brutalité où Michelet découvre le fondement efficace, naturel, de la confiance et de l'amour (A., 79), au nom de quoi Michelet prétend-il que la brutalité est « contre sa propre nature ? (A., 78) » Au nom de quoi prêcher la monogamie même ? Si la femme ne se donne que « pour s'harmoniser à l'ordre infini » (A., 170), si l'homme et elle ne s'aiment que l'un pour l'autre (A., 159-160), pourquoi flétrir cette polygamie que cependant Michelet condamne comme dégradante ? (MJ., 59-60 et 276). N'est-ce pas au nom d'un principe supérieur à la Nature qu'il se défendait d'aimer « la » femme et non telle femme, dans la noble sagacité de sa pudique jeunesse, reconnaissant que « toute l'illusion de l'amour consiste à attribuer à un être fini des qualités infinies » (MJ., 50-51). Et n'est-ce pas au nom d'un principe supérieur à la Nature qu'il constituait le jeune homme protecteur de sa vierge épouse, le mettant en garde contre la brutalité de son propre instinct ? (A., livre II.)

§ 2. Fonder l'amour et le foyer sur la Nature seule est donc

une tentative hasardeuse. — L'éducation n'est pas naturelle, Michelet l'a vu lui-même, car elle crée des inégalités (HRé., V, 167) à moins d'abaisser tout le monde à un vil niveau d'ignorance ou d'appeler tout le monde à des discussions byzantines (*ibidem*).

Exiger le sacrifice au nom de la nature n'est pas moins téméraire ; Michelet l'a tenté néanmoins. Tantôt individualiste, (HRé., IX, p. 2-3) tantôt anti-individualiste¹ (HRé., VIII 288-290) il ne s'aperçoit pas non plus que sa philosophie du sacrifice s'inspire par moments d'autres autorités que de la Nature. Au lieu de constater en naturaliste l'égoïsme stérile, il le condamne en sociologue, et suppose qu'une nature meilleure ratifierait son verdict ; mais, est-ce par la Nature qu'il est informé qu'« aujourd'hui comme autrefois, toute grandeur vient du sacrifice » (SChE., p. 197, année 1837) ? Est-ce en naturaliste qu'il prêche (Pp., pp. 7 et 17) la vertu du sacrifice ? lui qui dans l'*Introduction à L'Histoire Universelle* prêchait au nom de la Nature l'orgueil du moi ? Non : les expressions qui se pressent sous sa plume prennent la singulière valeur d'un précepte religieux, analogue à celui du Christ : en la patrie de 1789 il salue « la deuxième époque de l'Incarnation de Dieu, moins féconde la première fois » (Pp., 292-293). Mais si la patrie n'a pas une raison absolue, extérieure à elle-même, d'exiger le sacrifice, le sacrifice n'est toujours pas obligatoire ; donc en fin de compte, la patrie ne suffit pas à l'exiger.

D'ailleurs, le culte même de la patrie ne saurait être fondé sur la Nature. La restriction d'une forme d'amour à un groupe social quelconque ne saurait procéder d'un sentiment naturel, car la Nature se reconnaît à son universalité, à sa constance. Aussi Michelet trouve-t-il plus naturel le sens humanitaire que le sens patriotique, l'amour de la patrie lui paraît donc d'autant plus naturel que le courant révolutionnaire le fait déborder hors des frontières sur toute l'humanité. Grâce à ce subterfuge, inconscient du reste, l'amour de la patrie paraît à Michelet naturel ; ce qu'il aime dans la Révolution, c'est pourtant l'humanité : ces « femmes de la Révolution » qu'il exalte (FR., 71 et 231) sont : l'une, liégeoise ; l'autre, juive ; une autre, hollandaise.

En ce qui concerne la patrie, Michelet n'aboutit qu'à des con-

1. « L'idée primait tout ; et, si l'individu arrivait, c'était en raison de l'idée. »

traditions ; pour maintenir sur la Nature seule ce beau concept il méconnaît les divergences et nationalités entre les hommes, et se forge une patrie de leur universel berceau. C'est la faillite pratique du patriotisme, comme nous verrons plus loin que la théorie avorte. Voyons d'abord le premier point.

La facilité avec laquelle il accepte la conséquence pratique est d'autant plus significative que Michelet s'était donné pour un apôtre passionné du patriotisme. Certaines pages du *Peuple* et du II^e volume de l'*Histoire de France* seraient dignes d'être écrites sur la soie d'un drapeau. Telle page de *La France devant l'Europe* (p. 401) rappelle la belle antithèse qui termine un poème de l'*Année terrible*, antithèse constituée d'une part, par tous les charmes et toutes les œuvres de l'Allemagne, d'autre part, par ces trois mots adressés à la France : ô ma mère ! Et pourtant, comme l'illustre poète, on sait assez qu'entraîné par les prémisses de sa logique humanitaire, l'auteur repentant de *La France devant l'Europe* avait renié maintes fois l'exclusivisme national. On a dit même (Bréal, préf., L.N., p. 1-v) que son zèle humanitaire survécut à la date funeste de 1871, ce qui fut encore plus étonnant que d'écrire en 1848 au roi de Prusse un appel en vue de la fraternité des nations (Et., 314).

Non seulement Michelet se désintéressait alors de toute annexion matérielle de territoire (IV, HF., 150 ; « l'Europe perd la Terre sainte, mais elle voit la terre » ; cf. III, HF., 2, et Pp., 344), mais il se félicite quand l'annexion du territoire est faite au profit d'autres pays (XIX, 220). L'Amérique seule retire le fruit de la guerre à laquelle ont collaboré le génie et le sang de la France : mais qu'importe, puisqu'elle doit faire l'orgueil, l'espoir et le salut du monde, et surtout donner l'exemple de la démocratie ? qu'importe de gagner une colonie, d'annexer une province, à qui veut posséder la terre et n'atteindre que l'âme des peuples ? Qu'importe la nationalité quand on n'attribue à chaque nation qu'une mission universelle, religieuse et philosophique ? Or, qu'était la Révolution ? « une guerre sacrée pour la paix, pour la délivrance du monde... », « la délivrance du monde, l'humanité devenue majeure (préf. de 1868 de HRé., I, p. 10 ; préf., de 1847, p. 31-32, HRé., IX, p. VI-VII) ». Aussi Michelet abjure-t-il toute opposition avec l'Angleterre, se félicitant de la fusion possible de la France avec sa rivale séculaire, du « pont sublime de la libre pensée... qui fut jeté sur le détroit » (HF., XVI, 282), et même de la communication réelle du tunnel sous la Manche qui

réjouirait non seulement ses « rapports d'amitié et un peu de famille... avec ce grand peuple », mais ses « principes » ! car il se déclare « avec » l'Angleterre « contre Philippe II, Louis XVI et Napoléon » (HRé., IX, ix) ! Et il répète (HRé., IX, x) : « je suis avec l'Angleterre contre Napoléon » pourquoi ? parce que Napoléon trahit la cause de la France et celle de l'humanité ; en revanche il traite « de héros, de martyr », l'Anglais qui cherche par toute l'Europe des ennemis à Louis XVI (HRé., IX, p. iv). Il sait pourtant que l'Angleterre n'aime pas la France, qu'elle asservit les autres pays (HF., XVIII, 135) que ses Sociétés secrètes conspiraient la ruine de la France (HRé., III, 105), que l'Angleterre souhaiterait non pas notre malheur, mais notre destruction complète (HRé., I, 302). Mais dès que la Révolution est en jeu, il ne conçoit plus que des ennemis de la France puissent collaborer à cette sainte cause, ni inversement, que ceux qui y collaborent, puissent être ennemis de la France. Pour peu que les ouvrages écrits en apparence contre elle le soient, en réalité, contre ses traditions chrétiennes et pour la Révolution, ils sont tous louables (HRé., VIII, 26) ; Payne est notre meilleur ami (HRé., V, 128) et Michelet, racontant avec émotion (HRé., II, 204) la fête franco-anglaise de 1791, omet de songer que cette « arche d'alliance », précédant de quinze ans Trafalgar, nous prépare un déluge au lieu de nous l'éviter.

Avec l'Allemagne, même union intime : en 1828, « je me sentis allemand et je gémis pour ma patrie », écrit-il (XV, 188). « Étais-je français ou allemand ce jour-là, je n'eus (sic) pas su le dire » (HF., X, 45-46). « Oh ! que je l'ai aimée cette Allemagne-là, la grande et la naïve, celle des Nibelungen et de Luther, celle de Beethoven et celle du bon Froebel » (HRé., VIII, p. vi) ; il ajoute qu'il aimait moins une autre Allemagne, non pas celle qui préparait dans l'ombre le relèvement de la Prusse et la guerre à la France, car il ne se doutait pas qu'elle existât, mais celle qui préparait le fatalisme et s'opposait au libre élan des cœurs dans la foi commune. Son aversion pour l'âme allemande ne se mesure pas à l'antagonisme de celle-ci avec la France, mais à sa tiédeur dans le concert universel de la Révolution. Il convient que le titre de barbare est digne des Allemands (SChE., 430), mais il en défend l'excellence : « il ne faut pas croire, dit-il, qu'il n'y ait pas d'âme dans ces poitrines de barbares (*ibidem*, p. 481). » Toute la question est de savoir si cette âme est favorable à l'épanouissement de la Réforme et de la Révolution. Elle n'est nullement mena-

çante, en tout cas, pour la France avec laquelle l'Allemagne est « plutôt parallèle » (HF., II, 3) ; les parallèles sont confondues en 1869, quand Michelet se déclare « attendri et ravi » (NF., dernière page) parce qu'il a « vu le grand drapeau de l'Empire, de sa chère Allemagne », et déjà quelques années plus tôt, quand il a désiré voir (LN., p. II) « le saint drapeau de Luther, de Fichte ».

Quant à l'Italie, la joie de la voir reformée en nation, rendue au concert européen, et surtout maîtresse de Rome, lui fait oublier les désastres de l'année terrible, à lui qui pourtant partageait, dit M^{me} Michelet, les rigueurs de l'hiver pour adoucir les souffrances des soldats (HRé., VIII, p. v ; cf. p. IV), à lui qui sentait si douloureusement le déchirement de la France ! Mais son amour de l'humanité dissipe le cauchemar de la patrie : en octobre 1870, tandis que les boulets prussiens pleuvent sur Paris, le patriote en voyage se déclare « ravi » de se voir enfin à Rome (Monod, JM., 55) ; et Amari le rappelle doucement à la bienséance : « je la lis (votre lettre) les larmes aux yeux, en vous voyant aussi calme au moment du désastre le plus terrible que vous pouviez vous imaginer. » Mais c'est que l'Italie est, comme l'Angleterre, son alliée contre ce qu'il appelle les tyrans de la pensée.

Tous les pays ont participé à cet amour, il les appelle mon Italie, mon Allemagne, ma Hongrie, ma Roumanie, ma Russie, etc. Il y a plus, l'idée d'une patrie universelle a été formulée dans *Le Banquet* : « une table immense dressée de l'Islande au Kamchatka et tous les convives unis dans une même communion. » Dans ce livre, toutes les patries ont été confondues en une seule, Michelet vers 1860 a dit d'elles : « je les aime toutes, les ayant toutes en moi » (d'après Monod, JM., p. 36).

Ajoutons que M. Bréal (LN., préf.) et Monod (JM., 33) ont essayé de disculper Michelet de cet apparent détachement qui ne fait, selon eux, aucun tort à son patriotisme. Il nous est impossible de les suivre dans leur démonstration ; car l'amour de la patrie, chez Michelet, se subordonne à la mission de la Révolution, selon la formule illustrée depuis, par un homme politique contemporain ; cet amour vise « la France, mais la France de la Révolution ». Apôtre de la France tout court, nous doutons que Michelet l'ait été. C'est une « France mais » qu'il sert, c'est une France humanitaire, universelle, idéale, c'est une France émancipée, hors des bornes de l'histoire, dans l'irréalité d'une nature de rêve.

Le patriotisme de Michelet a donc fait faillite sous l'implacable poids des contradictions recélées par sa notion de patrie. Théoriquement, d'ailleurs, la Nature ne peut pas fonder la patrie, même étendue aux bornes de l'humanité.

Quand la patrie surgit telle que nous la concevons, elle n'est pas l'humanité sans doute, mais elle n'est pas non plus la nature. C'est d'un concept fort peu naturel, c'est de l'idée de réaction volontaire au milieu, que Michelet la fait surgir. La patrie est un organisme (HF., II, 103-107) dont la vie se définit et s'affirme par réaction contre le milieu, comme en physiologie (HF., II, 55, 62, 74, 95) par réaction contre la nature ; c'est le triomphe de la liberté de l'âme sur le déterminisme du monde : « la société et la liberté ont dompté la Nature ; l'histoire a effacé la géographie ; dans cette transformation merveilleuse, l'esprit a triomphé de la matière, le général du particulier, l'idée du réel » (HF., II, p. 102 et 108-109). La Russie en est un exemple précis et tardif : « Autant la Russie, comme race, est mobile, fluide, incertaine, autant comme politique et diplomatie, elle est fixe, persévérante » (LN., Kosciuszko, § 8).

Or, dans cet essai de fonder la patrie sur la Nature, il y a une contradiction évidente. Si l'amour de l'humanité peut être conçu comme naturel, l'amour d'un fragment élu dans l'humanité est un exclusivisme de choix. Si l'évolution de l'humanité peut être conçue comme naturelle et fatale, l'évolution des patries doit être considérée comme une exception de l'art et de la volonté des races ou des groupes. Il y a là une antinomie dont Michelet n'a pas voulu s'apercevoir.

Dans la mesure où Michelet reconnaît, ou accorde, aux sociétés humaines la même évolution déterminée qu'aux facteurs naturels de leur séjour, de leur constitution physique, de leurs mœurs et de leur régime, il est admis à conclure en fataliste : mais alors, que devient la valeur de l'esprit humain ? Comment peut-il plaider contre le « matérialisme grossier de son temps » pour ce spiritualisme, vers lequel nous l'avons vu tendre ? Un dilemme impitoyable le force à poser en philosophe le monisme panthéistique comme conclusion des prémisses fournies par le naturalisme historique, ou bien à conclure en spiritualiste dualiste, partisan du libre arbitre, mais avec des prémisses opposées au panthéisme comme au naturalisme. Concilier les deux paraît impossible. Là non plus, cependant, Michelet n'a pas désespéré de masquer la contradiction réelle sous une simple opposition apparente ;

ni de marier la liberté humaine, si nécessaire à la prédication spiritualiste, avec le fatalisme de la Nature ; ni de voir enfin, dans les peuples, à la fois les produits déterminés d'une évolution inévitable et constante, et les artisans libres d'une tâche exceptionnelle et auguste.

La logique le poussait vers le spiritualisme. On le voit, écrivant son précis d'histoire moderne, (p. 88) opposer l'état de droit à l'état de nature ; on l'entend (p. 415), convenir que la Prusse a grandi malgré la Nature et grâce à l'énergie de ses rois ; il admet déjà, à cette époque, que la Nature façonne l'habitant, il montre, par exemple, les Allobroges (HRO., II, 6) rabougris comme leurs animaux et leurs arbres, resserrés et engourdis par un hiver perpétuel ; mais c'est pour rendre plus sensible, trois pages plus bas, la victoire d'annibal sur ces gigantesques barrières que « la Nature s'était plu à rendre formidables ». Un peu plus tard (HF., II, p. 219 sq.), il décrit bien les croisades comme un triomphe de l'effort d'où est sorti, à défaut de la libération du tombeau divin, l'émancipation des communes (p. 221-226). En écrivant enfin *l'Introduction de l'Histoire Universelle*, dans un temps où le christianisme, et l'Église catholique elle-même, obtient encore sa sympathie et son respect, il n'est pas gêné pour avouer que la Nature équivaut à la fatalité, et que l'histoire, racontant la victoire de l'homme contre la fatalité, est aussi le récit de son triomphe sur la Nature (IHU., 28). Au déclin de l'âge, il n'applique cette doctrine qu'à l'histoire de quelques pays, mais enfin il admet encore (HRé., IX, 47) que « la belle philosophie de l'histoire, que nous ont faite les fatalistes allemands », laquelle « tend à faire croire qu'il y a des destinées inévitables qui sont l'arrêt des peuples inférieurs », cette philosophie ne s'applique pas à la France. Dans sa vieillesse enfin, Michelet corrige une lettre de Franchi qui impute à une loi « fatale » les transformations de la société. Michelet se récrie : « on ne fera jamais au nom du fatalisme les œuvres de la liberté (Monod, JM., p. 39). » L'homme n'est donc un être fécond, un être social et civilisé que dans la mesure où il est libre, où il réagit contre la fatalité. Est-ce que Michelet n'a pas secoué avec dégoût, bien qu'avec impuissance, le sentiment des inévitables reflux, des marées de douleur contre lesquelles on ne peut rien (MJ., 141) ? Est-ce que le mot de servitude, revenant en tête de tous les premiers chapitres du *Peuple*, n'est pas la preuve de son désir sincère d'émanciper l'être qu'il veut rendre sociable ? Est-ce que son *Journal*

à la même époque (JM., 227), ne nomme pas les fatalités de la nature comme l'élément antagoniste à mettre en balance avec les efforts de l'humanité libre ? Est-ce que son antithèse entre la prose et la poésie (OD., IV et CII ; DOFL., 241, HF., XIV, 80-81) n'est pas une forme donnée par lui à cette opposition du fatal et du libre, le libre, l'effort, la prose, la loi, étant toujours considérés comme un progrès ? Est-ce que la « fatalité volontaire » préconisée par *L'Amour* (A., XXXII) est un compromis absurde entre deux contraires, ou plutôt n'est-ce pas la subordination du « côté fatal et profond d'histoire naturelle » au « côté libre et volontaire » trop « négligé » (A., XII) ? Donc la liberté s'oppose à la fatalité comme l'âme à la machine, comme l'homme à la nature (Brunhes, *Michelet*, p. 29 ; Ferey, *Michelet*, p. 25-26).

Si l'évolution des peuples était une chose naturelle, la science politique n'exigerait aucun génie. La compétence de l'instinct y tiendrait lieu, pour les assemblées, de l'expérience longuement mûrie des Richelieu et des Talleyrand, des Hannibal et des Capet. C'est faire injure aux constructeurs et aux conducteurs des peuples que d'expliquer par l'infailibilité de leurs sujets les succès de leur politique. C'est reporter au crédit d'une fatalité irréaliste les réels triomphes de la volonté, de la patience et de la sagacité. C'est faire de l'imprévu le mécanique. Michelet a éludé ces conclusions absurdes en les évitant sous l'apparente ressource du panthéisme, à la fois univers des esprits et loi immanente des corps, synthèse artificielle de la nature et de l'humanité divinisée. Mais cette entreprise désespérée procure à son auteur de lucides découragements. C'est quelquefois le roi qu'il reconnaît utile et nécessaire, représentant des libres initiatives et incarnation de la France (HF., VI, 325 ; VII, HF., 253-259 ; PHMA., 278 ; XIII, HF., 108 ; XVI, HF., 103), seul champion des intérêts de la patrie, ce dont Michelet est ingénûment confondu (XII, HF., 155). C'est quelquefois aussi le peuple qui est marqué du signe de l'incompétence.

C'est ainsi que Michelet a stigmatisé la folie des assemblées, les dangers d'un parlementarisme acéphale (HRé., VI, 69), à propos de la Convention qui a pourtant, dit-il, « rendu en bien, en mal ce que contenait la Nature » (HRé., VI, 78-79) ; c'est ainsi qu'il a reconnu « la grossière image du peuple » dans un tempérament brutal et colérique » (HF., XIX, 396) ; qu'il a signalé l'incompétence des politiciens, désavantageusement

comparés avec les hommes de génie (HRé., IV, 362) ; qu'il a vu un signe de la défaillance du temps dans le terrible ascendant de l'instinct féminin (HRé., VIII, 86) ; qu'il a plaidé l'inégalité des députés de Paris, mandataires du « principal organe de notre physiologie nationale », avec les députés de province, qui n'ont pas, comme les premiers, la prérogative d'« aimanter et d'électrifier » (HRé., IV, 320) ; c'est ainsi encore, que Michelet a trouvé des dangers au régime électif ou plébiscitaire (HF., XIX, 404), à la centralisation (Rome, XIX, fin, par comparaison avec la Suisse), à la liberté de la presse, aux moyens populaires de propagande qui peuvent, séduits et corrompus, « éteindre la lumière et enténébrer le jour » (LN., 12) ; au partage forcé des fortunes (HF., I, 127), généreux dogmes révolutionnaires, mais hostiles à l'intérêt national. Et c'est ainsi, par contre, qu'on a vu Michelet défendre le droit d'aînesse (HF., II, 139) et comprendre que le serf non attaché à la terre, est déraciné par le partage des biens immobiliers (LN., 114). Il y a dans tous ces aveux un germe de doctrine assez hostile aux principes démocratiques ; la redoutable contagion des enthousiasmes populaires n'est pas toujours considérée par Michelet comme un brevet d'infailibilité : il en veut même à Charlotte Corday d'avoir fait aimer la mort avec furie (HRé., VI, 234).

§ 3. Tous ces aveux donnent tort aux thèses de Michelet démocrate : l'antithèse est ingénue et complète. L'auteur échappe néanmoins à leurs prises, et trouve dans le peuple « élargi » au-delà des dimensions réelles des assemblées et des faits, un principe favorable à sa politique. Il n'y a plus là de contradiction avec les arguments de la thèse, mais cette politique insouciante des faits, volontairement et naïvement idéaliste n'en est pas moins la condamnation du naturalisme.

Michelet raisonne malgré les faits, en dépit de l'exemple qui lui montre à lui-même le roi national, sauveur du « public » égaré par l'étranger ; c'est également *a priori* qu'il proclame la stérilité, l'incompétence des rois et l'excellence, l'infailibilité des peuples.

Quand le roi fait quelque chose de bon, ou bien c'est un roi démocrate, protestant, un « roi des esprits » (HF., XVIII, 337) et « ayant seul réuni à la force, l'idée » (*ibid.* 356), songeant aux hôtes des forêts et des cours d'eau, s'inspirant de la Nature et « parfaitement indifférent à l'idée religieuse », (HF., XIII,

pp. 110, 115, 118), ou bien ce bon roi est un accident, un hasard, ou encore une illusion et une exception, ou à défaut de tout cela un mystère. Les victoires de la monarchie sont des miracles (XVI, pp. 73, 175), ou des erreurs, ainsi Steinkerque est une fausse victoire (XVI, 81). Louis XV réunit la Lorraine à la France, mais la Lorraine en fut maîtresse : « ce fut comme une invasion » (HF., XIX, 26). Le roi est clairvoyant, c'est qu'il a peur (XII, 221), ou qu'il est mourant (HF., XII, 220). En revanche, une défaite exceptionnelle est « le grand fait du temps » (HF., XVI, 79).

Si l'on ne peut rien imputer d'excellent aux rois, tout ce qui est mauvais doit être porté à leur compte : ainsi la peste (XVII, 282, 283). Quand ils sont bossus, leur scoliose est affreuse, et celle des autres gens est d'autant plus sympathique qu'ils sont de moindre rang : « Le bossu Luxembourg donnait une idée d'énergie, de concentration redoutable : mais le duc de Bourgogne était de ces bossus longuets qui sont la faiblesse même » (HF., XVI, 234).

Même les reines ne trouvent pas grâce devant l'auteur de *La Femme* : il « ne se défendrait pas » du charme de Marie Stuart (HF., XII, 137), si elle n'était catholique, mais elle l'est, et le charme avorte. Quand la femme est reine, l'auteur de *L'Amour* ne pardonne plus aux « envies » de la grossesse (HF., XIX, 254).

Les rois sont tellement contre nature que le régicide est pardonnable (HRé., V, 188 et 204), car on peut supprimer la religion sans supprimer Dieu, mais comment supprimer la royauté sans le roi ? Les assassins des rois sont d'ailleurs de braves gens (HF., XIII, chap. XII), ils incarnent la justice du peuple : Damiens est un apôtre (HF., XVIII, p. 312), un martyr (*ibid.*, pp. 333, 334) ; Louvel « a quelque chose de grand... quelles que soient les conséquences » de son principe plein d'enthousiasme (MJ., p. 40). Un autre assassin de roi « fut exemplaire » (HF., XIII, 143)... il s'était dit qu'il était mal de tuer le roi sans l'avertir (XIII, 152) ; c'est que ces assassins représentent le peuple qui est infallible et bon, qui veut que son instinct s'épanouisse, que son droit se manifeste, que sa vie s'exhale.

Voilà pour l'incompétence des rois ; voici maintenant pour l'infailibilité des peuples.

Quand le peuple est par hasard complice de l'étranger, ce n'est pas le peuple, c'est « le public » (HF., XII, 209, 217) ; un habile distingué montre, à l'époque des Guise, le peuple français

trompé par le public espagnol. Les grandes manifestations révolutionnaires sont populaires quand elles sont dictées par l'instinct national à l'intérêt de l'État, étrangères et issues du public, quand elles vont contre les destins de la France. L'opinion de Michelet sur la Ligue et la Convention est typique à cet égard. La Ligue (HF., XII, 155), n'est pas populaire comme la Convention, elle en diffère en ce qu'elle procède de l'étranger. Sous la Terreur, au contraire, le roi est contre la France, le terrorisme est national. Sous la Ligue, le terrorisme est clérical (XII, 255), en 1793, la Terreur est « bonne et maternelle » (XII, p. 255), représentée par « la noble, l'impassible, la redoutée figure de Saint-Just » (SR, 149). En somme, pour comparer entre eux les deux mouvements, on a considéré d'une part un « mouvement forcé, pulmonique, poussif, qui ne peut faire un pas sans le bras de l'espagnol » et le « vrai mouvement national, si robuste de 1793 » (XII, 247). De même, pour traiter cette question : « le peuple peut-il, en bonne justice, remettre l'épée, l'armée et le salut à cet étranger ? », Michelet cite comme référence, assez naïvement, un livre « parti de Zurich » (XIX, p. 3, note 1). Sa méthode intuitive, inductive, aprioriste, lui fait voir le peuple partout où il y a compétence, ne le lui fait pas voir partout où il y a maladresse ; lui fait voir le roi partout où il y a trahison, lui fait voir autre chose que le roi partout où il y a bienfait. Il n'y a que subjectivisme dans la méthode, mais il y a contradiction dans les faits et dans les conclusions. Tous ces détours, du reste, toutes ces illusions pour rendre démocratique une doctrine que les faits rendaient virtuellement monarchiste n'empêchent pas la contradiction d'être aussi dans la méthode. Rendre fatal le roi nécessaire, même provisoire (HF., XIV, 191-192), quel que soit le rôle idéal des peuples, c'est fermer les yeux au mérite des sacrifices et des efforts sociaux, même populaires. Les patries et leurs œuvres sont toujours le résultat d'une activité voulue ; il n'y a là rien de spontané ni de naturel.

Le sacrifice de l'individu ne peut être considéré comme commandé par la Nature que par métaphore ; la cité a en effet, des conditions de durée, des lois d'évolution, et il est de sa nature de s'y conformer (HF., II, 143) ; mais ce n'est pas dans ce sens extensif que Michelet prend ici le mot nature : c'est dans un sens strictement physiologique : il paraît croire sérieusement que tout se passe dans la cité comme dans un organisme, que « toute la vie s'est concentrée au cœur. »

Est-ce donc naturellement que la France a tendu à l'unité, en centralisant par l'attrait de sa langue, de son droit, de ses chaires, les peuples qui « errent au gré de leurs rêveries par les mille sentiers du mysticisme » (HF., VII, 170) ? En étirant ainsi le sens du mot nature, on devine ce qu'on en peut extraire. Bien souvent, ce que Michelet appelle la Nature, c'est la bonté ; Kosciusko qui pourtant, lui, « croit au miracle », est appelé « héros du cœur et de la nature » (LN., p. 4). Michelet a d'autres moyens que de substituer la Nature à la bonté pour faire apparaître fatal ce qui est libre ; il y substitue parfois la justice. Il remarque que la civilisation naturelle, avant l'établissement des codes et des chartes, donne partout au père certains droits : le père est donc encore la Nature, et déjà la loi (Voir la page sur Pestel, LN., 208 et aussi LN., 116 : « ô désert, ô vide, ô néant, plus de père, pas encore la loi. »)

L'antithèse entre fatalisme et liberté, entre Nature et loi, s'est du reste aggravée au cours de l'œuvre. Michelet n'y prenait pas garde au début de son enseignement, ne songeant alors nullement à prêcher l'identité de la Nature et de Dieu. Au temps où il n'était ni panthéiste, ni amoureux de l'Allemagne, ni ennemi du catholicisme, et où il proclamait ce triple état de sa pensée dans une seule page (IHU., 106), il laissait quelquefois échapper une profession de foi dans un Dieu personnel (MJ., 13 ; OD., XCIV) : aveux de plus en plus rares, de plus en plus furtifs après 1839, (Pp., 312, HRé., II, p. XII, HF., XIII, p. 43) presque introuvables après 1855. Ce déisme du début de l'œuvre comportait une certaine sympathie à l'égard du clergé et de l'Église (OD., XLIV : « bons prêtres, saints évêques, qui ne baiseraient vos chères reliques », cf. Introd. au Procès des Templiers, p. III, en 1842, — SChE., p. 424 et HF., II, 148) et même une certaine piété (SChE., p. 476 : « j'aime à entrer dans les églises le soir au moment de la prière »). Mais à la longue, Michelet s'aperçoit que la Nature qu'il oppose à Dieu est d'autant plus fatale que Dieu est plus libre : redoutable antithèse à laquelle il trouve une échappatoire. Cette ressource (chimérique!) consiste à confondre le libre et le spontané, à rabaisser jusqu'à la Nature, jusqu'à la zone des choses fatales, les élans de l'intelligence et du cœur humain, et à exhausser jusqu'à la conscience, jusqu'à la liberté, les phénomènes spontanés de la vie. Cela ne se peut faire qu'en gratifiant tout l'univers de la même intelligence immanente et parfaite. Au gré de ce monisme, où le panthéisme est inclus,

semble-t-il, tout est considéré tour à tour comme libre et fatal ; la meilleure manière d'éluder l'antinomie entre les deux éléments, c'est de les affecter non pas à des substances différentes mais à des aspects successifs ou contingents de la substance universelle. C'est à quoi Michelet recourt instinctivement comme l'a indiqué M. J. Brunhes (*Michelet*, p. 50) : liberté et fatalité se sont incarnées à la fin de l'œuvre, dans des parties diverses du corps social. Ne lisons-nous pas aussi dans la préface du VIII^e volume de *L'Histoire de la Révolution* (p. XI et XIII) que le XVIII^e siècle est le siècle de la liberté et de la nature, et le XIX^e celui du fatalisme ? Or, c'est une illusion : ce n'est pas le fatalisme qui est contre le naturalisme, ce sont les fatalistes, parce qu'ils sont libres. Ce prétendu fatalisme de la science et de la philosophie, représenté, au dire de Michelet lui-même, par Virchow et Hegel, aboutit au machinisme, au fatalisme économique. Par là il opprime la Nature, il l'écrase, soit, mais parce qu'il est librement manié. Pareillement si le XVIII^e siècle exalte la nature et prône le libéralisme, c'est avec effort, ce n'est pas avec la spontanéité d'un réflexe ; et la liberté que les philosophes nous octroient ne vient nullement de la nature ; la nature, en elle-même, est toujours fatale. Et l'homme, dans un certain sens, est toujours libre, précisément parce qu'il peut modifier la nature, garder tout au moins la liberté de bien penser qui est, suivant Pascal, le principe de la morale.

Michelet n'a pas approfondi l'antithèse, ou plutôt il l'a supprimée en escamotant la Nature et en échangeant successivement ce terme contre celui de Dieu même, en employant l'un pour l'autre, en suppléant l'un par l'autre dans un habile et nuageux panthéisme :

« L'Europe est œuvre du temps, de Dieu, de la nécessité » (LN., p. 9), cependant qu' « en la nature le plus haut c'est la liberté » (HRé., X, p. XI ; cf. feuillet 3-II du troisième cahier du manuscrit de la BH., page restée inédite : « tout est nature, vie liberté »). Michelet ne creuse plus, disons-nous, les termes de Nature et de loi, de fatalité et de liberté ; il les laisse informes et confus, il conseille au peuple de « revenir à la Nature », seul et suffisant moyen de revenir à la justice et à la bonté, comme par les voies qui se restreignaient jadis à la loi (LN., 147 ; cf. p. 149 : « La Russie est conquérante elle doit l'être selon la Nature. »)

Ainsi la Nature qui s'appelait fatalité au début de l'œuvre, par rapport à l'homme qui représentait la prose et la loi, la Nature

s'appelle maintenant liberté, au regard du christianisme, considéré comme le seul fatalisme (HRé., IX, 27, note). Bien qu'il essaye de ranimer les hommes aux sources pures du naturalisme, Michelet ne s'efforce pas moins de les écarter de l'Église catholique ; et cette double tâche n'en fait qu'une pour lui, car l'Église n'est pas un royaume de ce monde, elle est hostile à la Nature ; avec elle, Michelet abandonne tous les cultes et même le culte d'un Dieu personnel quelconque ; et la Nature, divinisée, apparaît libre.

C'est au gré de ce subterfuge, à la faveur du panthéisme, que le fatalisme et la liberté sont conciliés dans la doctrine de Michelet. Il n'en coûte pas moins à ce naturalisme que l'abandon de la patrie à l'humanité, de l'humanité à la Nature, de la Nature à Dieu.

§ 4. Car les conséquences du système sont religieuses ; et Michelet aboutit, en religion, à une conclusion autrement redoutable et grave, à la suppression absolue du dualisme qui distingue la Nature créée et le Dieu créateur, au monisme qui rend la Nature infaillible et divine, et qui supprime le surnaturel en « élargissant » Dieu.

Cela ne va pas sans une apothéose du mal. Nous avons vu que pour éliminer le surnaturel dans la Révélation, dans l'Église, pour ne pas observer dans l'homme deux éléments dont l'un peut rester naturel, essentiellement, et l'autre apte au surnaturel, Michelet a protesté contre l'existence même, non seulement de l'Église, mais d'un Dieu personnel. Admettre que quelque chose dépasse la Nature, c'est impliquer, en effet, que la Nature n'est pas tout, n'est pas l'infini, n'est pas Dieu. Mais c'est faire outrage à la divinité qu'on vient de lui concéder gratuitement. Pour Michelet donc, le surnaturel est l'anti-nature, est l'anti-divin ; il se prononce contre le Dieu des chrétiens, contre l'Église, et pour la Nature. Mais ce qui est contre Dieu et contre l'Église, c'est le mal pour les chrétiens, et l'esprit du mal, c'est Satan. Michelet n'hésite pas : avec la même témérité qui lui a fait confondre surnature et erreur, il identifie Satan et la Nature, c'est-à-dire ce qu'il y a de plus redoutable pour l'Église et de plus aimable selon lui. Satan, le Satan de *La Sorcière* c'est « le dieu de la Nature et de la libre raison... », « la science, qui donne la puissance et réconcilie l'homme avec la Nature », « l'esprit de la nature et des sciences de la Nature... on avait follement dit le

grand Pan est mort, mais le voici qui vit (Séailles, XIII intr. So., et Michelet lui-même, intr., de IX, HF.). »

Un panthéiste seul pouvait concevoir cette thèse : en effet, dès qu'on maintient l'existence d'un Dieu personnel distinct du monde, on proclame en même temps que ce Dieu est la cause des autres êtres et la fin de quelques-uns. Ceux qui tendent vers lui y tendent également par lui, et ainsi se constitue la notion d'un ordre supérieur à l'ordre de la Nature, supérieur tant par sa fin divine que par ses moyens divins, mais enfin un ordre. Pour voir dans cet ordre une dérogation ou une menace à l'ordre naturel, il faut croire fermement qu'un seul ordre est possible, une seule fin, un seul moyen, une seule substance, et par conséquent, être panthéiste (So., I, chap. III et OD., LXX) : le système est panthéistique. Michelet ne s'en est pas aperçu, parce qu'il n'a pas médité sur le problème en philosophe ; c'est en doctrine qu'il fait, selon l'expression de Séailles, de *La Sorcière* un Prométhée moderne, qu'il lui met en main la baguette du miracle naturel (So., introd., p. 5) ; c'est parce qu'il croit *a priori* que La Nature est un péché aux yeux du Christ (*Journal Inédit* cité par Monod, pp. 285-287) ; mais cette doctrine est inventée par lui. Il est clair que si ce qui est naturel est défendu en tant que naturel, peu de gens voudront adhérer à la défense, car nous vivons de la Nature. Mais c'est un sophisme gratuit : et Michelet le renforce d'une théorie qui, dès sa jeunesse, menace de fausser dans sa pensée le christianisme, la confusion du miracle avec le déraisonnable, impliquée par des raisonnements comme ceux-ci : « Si le miraculeux empêchait le naturel de se produire, le raisonnable d'agir, alors nous dirions avec certitude : ce miracle est faux (Monod, JM., 230-231) ». Mais cette théorie aussi est une confusion ; Michelet ne distingue pas de son concept métaphysique l'objet concret de la Nature ; assurément la production des faits est expérimentale et elle suit un ordre constant qu'il est raisonnable de prévoir : en cela la science est raisonnable, mais dès qu'on admet que cet ordre est contingent, la notion *a priori* de l'existence des lois de la Nature n'est pas raisonnable. Or la contingence des lois de la Nature est une chose difficilement discutable (Boutroux). Et la présomption d'une exception contingente dans l'ordre contingent des phénomènes, ou, en d'autres termes, la présomption du miracle n'est pas déraisonnable. Il est donc impossible d'affirmer la fausseté d'un miracle *a priori*. Mais Michelet confond ici science et philoso-

phie : il réserve le caractère rationnel à la science qui, descendant le courant des phénomènes, n'a droit qu'au titre d'expérimentale, et il le refuse à la métaphysique qui remonte ce même courant, et qui conclut des faits à leur cause, du phénomène à Dieu, ce qui seul est rationnel. C'est donc avec une description *a priori* du christianisme, et avec une définition *a priori* du miracle, que Michelet put accuser la philosophie scolastique d'être anti-scientifique (HF., IX, 14) et le moyen âge d'être anti-naturel (HF., IX, 9) dans sa théologie (IX, p. III), dans sa philosophie (IX, 87), dans sa littérature (IX, 51, n. 1). Il se condamne lui-même en invoquant la raison ; car il est irrationnel, *a priori* cette fois, de supposer fécond ce qui fut contre nature. Or, le moyen âge fut fécond ; ce n'est pas expliquer le phénomène que de dire : le néant créa (HF., IX, 120-121), mais c'est se donner une illusion d'explication en alléguant que « de la proscription de la Nature et des sciences », ne « sortirent » que des « fripons et des dupes qui lurent aux astres et firent de l'or, immense armée des fils d'Eole, nés du vent et gonflés de mots ». Mais (autre objection), ce néant existe encore : or « n'est-elle pas naturelle une chose qui, ébranlée, arrachée, revient toujours ? » A cela Michelet trouve une réponse imprévue. C'est précisément parce qu'il est mort, qu'on ne peut pas tuer le christianisme (HF., IX, 9, 10). D'ailleurs, l'histoire date la mort d'un vieillard du jour où sa vieillesse est improductive. Or, le moyen âge ne produit rien, ou la doctrine qu'il produit révolte l'homme en lui montrant la Nature disputée par des forces qui la dominent. Michelet semble croire que les scolastiques qui attribuent à Dieu le droit au miracle, lui déniaient, par cela même, le pouvoir de régler la Nature ; voilà la part de Dieu petite : « en propre il n'a que le miracle, l'action rare et singulière, mais le miracle quotidien, la vie, elle n'est à lui seul ; le démon, son imitateur, partage avec lui la Nature » (HF., IX, 118). Cette dernière phrase est équivoque ; car on sait que pour les scolastiques, le démon n'est pas le maître de la Nature, et c'est à Michelet que s'applique ce que Michelet lui-même ajoute (*ibidem*) : « pour l'homme dont les faibles yeux ne font pas la différence de la Nature créée de Dieu, à la Nature créée du diable, voilà le monde partagé. Une terrible incertitude planera sur toutes choses. L'innocence de la Nature est perdue, la source pure, la blanche fleur, le petit oiseau sont-ils bien de Dieu ou de perfides imitations ? »

A l'idée qu'il peut y avoir antinomie entre Dieu et la Nature,

qu'un Dieu distinct de la Nature peut lui imposer une exception, Michelet se révolte et, se croyant forcé d'opter entre l'ordre naturel et l'ordre surnaturel qu'il suppose rivaux, il prend parti pour l'ordre naturel, quelques conséquences que cette option comporte. En prenant parti pour la Nature contre Dieu, il pose en principe que ce qui est contre Dieu peut être bon, que ce qui est contre Dieu peut être divin, que la divinité n'est pas où l'on pense, mais dans ce qui paraît ennemi de Dieu ; il oppose les dieux de la forêt, de la lande et de la fontaine, les mille souffles et les mille voix de la Nature (HF., XIII, p. 216) au Dieu de l'Eglise et il préfère ceux-là à Celui-ci ; il donne raison à la Sorcière d'incarner dans la personnalité de Satan ces révoltes de la Nature et de fournir ainsi une substance aux plaintes du pauvre, du petit, de l'humilié, contre le « droit du seigneur » (HF., XIII, 218-219), contre le servage, contre l'impôt, contre la guerre, champions d'Antiphysie ligués avec le dogme contre la Nature. La Sorcière est la « tendresse de la Nature », et c'est ce que le prêtre « entrevoit » (So., pp. 5-6 et 25-27) ; elle est même l'œuvre de la Nature (HF., XIII, 232-234). Reste à expliquer qu'elle invoque les mauvais esprits et que la « rédemption d'Eve » aboutisse à l'apothéose de la messe noire (So., 151-152 ; et HF., XIII, 221 et IX, 101-102), mais c'est que la croyance au diable était le noyau, et comme on dit aujourd'hui, le schéma populaire (HRé., VII, 206) autour duquel pouvaient s'agréger, dans la pensée du peuple évoqué par Michelet, les abstractions philosophiques, théologiques, morales et sociales. « Qui eût retenu cette femme ? Dieu ne lui parlait qu'en latin, en symboles incompréhensibles ; le diable parlait par la Nature, par le monde dont il est roi ; les biens et les maux d'ici-bas proclamaient assez sa puissance » (HF., IX, 112-114). Aussi, d'après Michelet, le diable des sorcières n'est-il ni triste, ni haineux, il est simplement naturel et joyeux (So., 15) ; il réagit contre l'Eglise en se drapant dans la Nature, déclarée par elle impure et suspecte ; il réagit doublement en se montrant gai : le rire est une fonction essentielle de notre nature... « Satan est le grand proscrit et il donne aux siens la joie des libertés de la Nature, la joie sauvage d'être un monde qui se suffit à lui-même » (So., 108). Michelet pense que la sorcière dut rire des théologiens qui se figuraient Satan grotesque et grossier (*ibidem*, 110-111). Armé de cette hypothèse, Michelet peut feindre une nouvelle philosophie des sorcières, il départage ceux qui les prennent pour des malades et ceux qui

les prennent pour des pécheresses consciemment révoltées contre le premier Commandement ; mais il ne prend parti ni pour les uns ni pour les autres ; conquis par une troisième doctrine qui est son hypothèse, il considère les sorcières comme des prêtresses de la Nature, des maîtresses d'hygiène, de paisibles libératrices.

De ce point de vue, si l'on admettait qu'il n'existe d'autre démon que celui qui a été conçu par ces sorcières, ou plutôt par leur historien, on en arriverait à se figurer le culte du diable comme bienfaisant. La médecine serait née de cette communion de la sorcière avec les esprits inférieurs, c'est-à-dire avec la Nature, ce qui ne veut rien dire, si les démons sont les esprits du mal, et ce qui signifie le panthéisme si la Nature est le principe impersonnel et divinisé du bien. « Les médecins, dit Michelet (So., 305), qui sont ses fils légitimes, naquirent de l'empirisme populaire qui les a préparés ». Le médecin, homme de la Nature, est pour Michelet un ennemi-né de l'Église, on a fait un contre-sens en le dirigeant contre Satan. « Contre sa fille, son épouse (à Satan), on amena son fils le médecin (So., 18) ; » et Michelet regrette que le médecin ne se hausse pas à cette conception très vaste et très impersonnelle d'un satan conforme à la Nature, car le médecin ne rirait plus des exorcismes et ne verrait de Satan que « sa haute révolte dans la science » (So., 306).

Mais comment donc, si cette haute révolte n'est qu'amour, comment donc l'esprit d'en bas consulté par la sorcière a-t-il répondu aux incantations magiques par des réponses sagaces et précises ? La Nature impersonnelle n'a pas de tels procédés de révélation qu'il suffise de l'adorer pour découvrir, parmi tous ses fruits, les propriétés de la belladone et de l'opium. Si donc la voix qui répond à la sorcière est une bonne nature impersonnelle, rien de précis ne peut émaner de son oracle ; et si c'est un être personnel, il redevient le Satan de la tradition et rien de bon n'en peut sortir. Ainsi la conception de Michelet poserait dans notre esprit, avec un premier doute sur le caractère impersonnel de Satan, un commencement de foi dans les vérités qu'on voulait nous faire éluder. Nous sommes des premiers à croire qu'une révélation seule a pu nous conférer l'usage thérapeutique des poisons, et d'autres l'ont cru avant nous, comme le prouvent les travaux de certains médecins philosophes (Imbert Goubeyre ¹)

1. Le Dr IMBERT-GOURBEYRE a soutenu, dans un Discours prononcé à la rentrée de l'Ecole de Médecine de Clermont-Ferrand, et édité à la fin de son ouvrage sur *Les Stigmatisations*, que l'homme n'aurait jamais connu les pro-

et les innombrables pèlerinages de toutes les religions, très inégalement efficaces, mais également témoins d'un instinct universel qui transporte partout Irène en Epidaure.

Que cette révélation vienne des esprits infernaux, ce n'est pas encore inconcevable ; car, bien que la médication soit un bien en soi, l'avantage d'ailleurs imparfait qu'on en reçoit s'adapte raisonnablement avec la foi dans un ange déchu, celui-ci manifestant sa puissance par l'attribution d'un bien désirable pour solliciter en retour un plus grand abandon à ses directions. Mais que cette révélation des propriétés des alcaloïdes (So., 126-127), inconnue des savants, octroyée à la sorcière, puisse venir d'une nature quelconque, d'un impersonnel Pan, c'est ce que nous ne pouvons plus concevoir. Michelet s'est efforcé de nous prouver que la magie n'est rien de mystérieux pour l'Église, et que l'Église la condamne « parce que l'esprit humain peut tout en se servant de la Nature », parce que cette puissance la détrône (HF., IX, 52-56), ou encore parce que ce culte de la Nature rajeunit le culte du Père hérité à Salerne et à Montpellier de l'Arabie et de la Perse (HF., IX, 49 note et 52-55), et fait tort au culte du Fils, comme si le Fils et le Père pouvaient rivaliser ! Mais alors si la magie n'est rien, comment la sorcière obtient-elle quelque chose ? Il nous semble que Michelet a fort mal posé le problème : ni l'Église ne déclare que la magie n'est rien, car c'est elle au contraire qui professe que quelqu'un peut répondre à l'incantation des sorcières, quelqu'un de redoutable et d'affreux ; ni la sorcière ne peut rien obtenir si les choses se passent comme Michelet le croit ; Michelet se trompe donc sur le principe et sur le fait, foncièrement et subsidiairement. Et si la personnalité des anges déchus apparaît logique, telle qu'elle se déduit du tableau des phénomènes présentés par Michelet, cette personnalité se dessine d'autant plus terrible, qu'il est résulté plus de mal de ce commerce qui nous est présenté d'abord comme excellent. Ce n'est pas tout de dire :

priétés des remèdes végétaux, dans un temps surtout où nulle induction ne pouvait les faire entrevoir, sans une Révélation. Il entendait parler d'une Révélation divine. C'est une hypothèse qui nous paraît soutenable, mais qui n'exclurait pas, même si on l'admettait, la possibilité d'obtenir des renseignements du même ordre par une révélation diabolique. Seulement, bien entendu, le procédé de connaissance étant pareil par hypothèse, le bienfait serait aléatoire, et la possibilité d'y recourir serait purement logique, et non licite. Imbert-Gourbeyre n'a pas envisagé le cas. Michelet non plus du reste. Mais la théorie d'Imbert-Gourbeyre nous fait voir à quel prix celle de Michelet aurait été logique.

« esprit d'en bas, soyez béni » (So., 106), ou encore (So., 443) : « si Satan fait cela il faut lui rendre hommage, dire qu'il pourrait bien être un des aspects de Dieu ». Quoi ! l'auteur de *La Femme* absout la sorcière d'avoir quitté son mari pour épouser Satan (So., I, VII) ! quoi ! l'auteur de *L'Amour* croit à la fécondité de l'isolement des sorcières, à une parthénogénèse spirituelle (So., 13) ! quoi ! il ne trouve rien de mieux pour prouver la puissance naturelle de la femme, que de lui découvrir une affinité avec le prince de l'enfer (So., 112-116) ! il absout la stérilité (HF., XIII, 224-225) ; il admet l'existence de familles de sorciers (*ibidem*, 223) qui se transmettent je ne sais quels secrets sacrilèges ! Et il lui suffit, pour approuver tout cela, d'y voir une bénigne et ingénue prédilection pour la nature ! Comment imputer à l'esprit du bien les sabbats et les messes noires (So., *passim* et HF., XIII, 221) ? comment imputer à ce satan médecin (car c'est le titre du chap. IX de la 1^{re} p.) tant de maux étranges, grotesques et hideux ? ces maux où l'Église a vu des possessions (XIII, 261 ; XIV, chap. IX ; XV, 388) comparées par Michelet au *tænia* (So., 80) et où les moins croyants ont vu des faits de contagion mentale, des convulsions (HF. IX, 98), des phénomènes d'épilepsie (XIII, 245), ou d'autres épidémies plus ou moins étranges relatées ici sous le nom de danses macabres (HF., VI, 117-124) ? Comment porter au crédit d'un être bienfaisant ces faits pêle-mêle assimilés à ceux de l'hypnotisme et du magnétisme (XIX, 237 et XIII, p. 244), au somnambulisme, à un « renversement de la vie nerveuse (XV, chap. XXVI) », à d'autres névroses plus ou moins scandaleuses dignes du pinceau de Diderot ou d'Eugène Sue ? Comment reconnaître la Nature dans ces sinistres histoires où l'on voit un directeur dramatique ensorceler des religieuses de roman (XIII, 242-248), des malheureux tomber en convulsion sur la tombe du diacre Pâris (XVIII, 72), ou d'autres simuler des faveurs mystiques, non moins miraculeuses, en apparence au moins, que des guérisons subites, comme les stigmates de saint François par exemple (XVIII, 101) ? Est-ce que ce dernier fait, s'il est naturel, peut être mis au crédit de Satan ? et s'il est malfaisant, au crédit d'un médecin ? et dès lors, comment justifier le titre de Satan médecin ? Michelet nous dira que la sorcière est une légende, que ce qu'il en extrait d'historique c'est une ensorcelée (So., 438), que c'est là un désordre ou un délire, fruit d'une idolâtrie qu'il ose assimiler au messianisme (HF.,

XVIII, 33), il nous dira qu'on peut aussi faire une part dans la genèse de ces troubles morbides à la stérilité volontaire, au vide des consciences et des cœurs (XIII, 212-213) : toujours est-il que cette explication, si elle supprime l'élément surnaturel ou préternaturel de la sorcellerie, ne rend pas les incantations et les sabbats naturels, bienfaisants, ni salutaires. Il est donc difficile de porter la médecine au compte de la sorcellerie, comme Michelet l'a pourtant insinué (XIX, 152 et So., 275 et 291-292).

Satan, sous les traits de la Nature, est une arme à deux tranchants : s'il existe c'est à titre de symbole, et vive la Nature qu'il incarne, et sus à l'Eglise qui est contre lui ! « L'esprit calomnié, par une charitable révolte » (So., 103), glorifie la Nature. Et s'il n'existe pas, ce qu'on lui impute est imagination et maladie, et sus toujours à l'Eglise qui en a soutenu la réalité : « la sorcière est son crime » (So., 11). Michelet le dit « sans hésiter ». De toute façon il pense que le symbolisme de la sorcière doit tourner à la confusion de la foi ; la fin de la première partie de *La Sorcière* développe la première partie du dilemme, la résurrection de « la Nature gisante », l'apothéose de celle qui « ramassa la Nature et la mit dans son sein » (So., 169-171) ; — et le commencement du deuxième livre développe la seconde partie du dilemme : maintenant que le naturalisme est la conquête de tous, on ne peut plus croire la Nature ensorcelée, l'ancien esprit de révolte éclate au grand jour dans la méthode scientifique, dans la Renaissance et dans la Réforme : le naturalisme étant public, Satan devient inutile ; la révolte, en gagnant du terrain, perd son caractère diabolique et infernal (p. 202) : l'esprit de Satan « a vaincu, » mais c'en est fait de la sorcellerie, dont l'hérésie n'était qu'un masque provisoire, et dont les jeux sinistres, désormais superflus, ne sont plus, si on les imite encore, que des maladies, consenties ou non (Cf. BH., note de la p. 233). La révolte s'appelle aujourd'hui la science, mais elle est toujours la nature ; et l'on doit sans doute renoncer à la réconcilier avec « l'esprit du Moyen-Age », nonobstant le chimérique espoir de George Sand (So., Epilogue, 409-414) ; mais il n'importe, puisqu'aujourd'hui la science cumule le pouvoir de la nature et le bienfait de la foi.

Elle les cumule, dit le triomphal épilogue de l'œuvre, et le monisme exulte ! Mais c'est une illusion ! En fait, la sorcière, prêtresse de la nature, fait appel à quelqu'un : elle choisit mal l'objet des vœux de sa détresse, puisqu'elle propose à l'infailibilité scientifique le patronage insuffisant d'un ange, l'indigne

patronage d'un ange révolté. Mais ce qu'elle déclare accessible est distinct, quoique mystérieux ; on ne tend ni vers le néant, ni vers soi. Dès lors, le dualisme renaît. Vainement Michelet raccorde la *Bible de l'Humanité* à la *Sorcière*, faisant pressentir, dans le premier de ces livres, le « démon » de l'autre (BH., 73,) et saluant dans le second (So. 442, note ix) l'épanouissement des vœux païens d'un Prométhée. Vainement ces deux livres, où l'histoire et le naturalisme se confondent, présentent-ils le panthéisme païen comme l'éternelle lumière, et le Moyen-Age comme une nuit, comme un tunnel écrasant, comme une sombre voûte où les flambeaux de la nature, brandis par le poing des sorcières, entretiennent seuls la vérité. Ce qui sort de cette voûte, après le Moyen-Age, avec cette « Renaissance » où s'achève la *Bible de l'Humanité* et l'exil des sorcières (So., I^e partie), ce qui reparaît, ce n'est pas le grand Pan : car, d'une part, le grand Pan ne consulte que lui-même, et pour cause ! d'autre part il ne se révolte contre rien. L'historien panthéiste (HRé VI, 416) a beau se faire moniste en histoire naturelle, et prétendre ainsi que toute son œuvre manifeste le grand Pan, toujours vivant, toujours « harmonique dans la sublime fixité de ses lois » (So., ch. IX). Nous ne reconnaissons pas un dieu, même païen, sous ce spectre essoufflé ; quelque chose échappe à son étreinte, puisqu'il se cabre ; et c'est la perfection, son seul rêve ! Il tend alors vers l'être, et c'est, non plus le grand Tout, mais un devenir indéfini. Ou bien il se résigne à l'être ; et la banqueroute de sa divinité le laisse sans caution contre le blasphème, son bilan.

QUATRIÈME PARTIE

CONCLUSION

Mais, si Michelet n'a pas réussi dans sa tâche, si le naturalisme, entre ses mains, a fait faillite à ses promesses, pouvait-il ne pas échouer ? Et à quel prix pouvait-il réussir ?

Il y aurait plus d'une manière de répondre à une question ainsi posée. Si Michelet pouvait être pris au sérieux comme philosophe, si son panthéisme était aussi cohérent, aussi grave, aussi discutable que celui d'un Spinoza ou d'un Hégel, on pourrait considérer du point de vue de son objet les conditions de son succès ou les causes de son insuccès. Mais il ne saurait être ici question d'un pareil travail. Nos ambitions n'y correspondent pas et nous ne croyons pas que le sujet s'y prête : le hasard, sinon l'ignorance, ou encore l'éclectisme de Michelet le rattacherait du reste aussi bien à Xénophane¹ ou à Thalés, sans l'inféoder à aucune école. On ne peut juger l'entreprise qu'au point de vue de ses intentions.

En premier lieu, Michelet ne saurait être blâmé d'avoir voulu trouver un sens à la Nature. Au nom de la stricte logique, on ne saurait davantage lui faire un grief d'avoir pensé que cette philosophie de la Nature pût être bienfaisante et didactique. Interdire des conclusions morales ou métaphysiques à ceux qui manipulent l'objet des sciences est une prétention insoutenable. L'habitude de scinder cet objet et celui de la métaphysique a bien pu faire paraître ordinaire cette désagrégation d'un tout jadis inséparable, mais il n'en est pas moins raisonnable d'octroyer aux savants, même trois siècles après Descartes, le droit d'aborder la métaphysique de leur science. En fait, l'interdiction contraire

1. Le jugement de GOMPERTZ (*les Penseurs de la Grèce*, trad. Reymond, p. 167) sur Xénophane s'appliquerait merveilleusement à Michelet : « Membre sincèrement croyant de la communauté orphique, et champion zélé des recherches scientifiques, retardataire des mystiques et des hiérophantes et précurseur immédiat des physiciens atomistes ;... cette dualité peut compromettre... son système ; mais elle fournit un témoignage éclatant de la multiplicité de ses dons, de l'universalité de son génie. »

a reçu autant de démentis qu'il y a eu de savants, car tous ont plus ou moins philosophé sans le savoir. Certains même n'ont herborisé, pêché, disséqué, que pour méditer aux fins et aux causes ; il est vrai que ceux-ci, le plus souvent, s'attribuent les méditations sans les prémisses, consultant seulement sur les faits ceux qui s'acquittent des fonctions proprement scientifiques : ainsi ratiocinèrent la plupart des « naturalistes » du XVIII^e siècle, les Fontenelle et les Bernardin.

Mais l'objet des sciences naturelles n'en est pas moins distinct de l'objet des sciences morales et métaphysiques. Et la méthode des unes et des autres n'en est pas moins disparate ou diverse. Cela se déduit de l'analyse de leur contenu respectif et de l'expérience séculaire de ceux qui les ont approfondies.

L'analyse nous oblige de reconnaître que la physique aborde uniquement le problème du *quid*. Le *quid* d'une opération naturelle quelconque est l'objet proprement dit de l'observation des physiciens et des naturalistes : ce problème a reçu un surcroît de précision toutes les fois qu'il s'est traduit par la recherche d'un nombre, toutes les fois que le *quid* s'est rattaché à une loi, toutes les fois qu'il s'est exprimé par un *quantum*. Mais quant au problème du *pourquoi* ou du *comment* des opérations naturelles, cela se résout en vertu de principes généraux quelquefois très éloignés des réalités que la physique explore, cela est proprement métaphysique. En tant que la Nature est objet de science, en tant qu'on en étudie seulement les réalités, le naturel correspond au formel ; le physicien n'étudie que du mouvement, il laisse au chimiste la conquête du fixe, l'exploration de la matière. En tant que la Nature est objet de philosophie, en tant qu'on en étudie les ressorts intimes et les principes cachés, le naturel coïncide avec le possible, il s'oppose à l'art comme la puissance à l'acte. La Nature des naturalistes savants et la Nature des naturalistes philosophes sont donc deux objets différents puisqu'ils sont, dans un certain sens, opposés.

Du reste, en fait, il y a plus d'une conception du naturalisme. Ce qui autorise la diversité des acceptions, c'est l'attitude que l'on observe vis-à-vis de la Nature. Il y a des naturalistes qui n'ont jamais que pesé, mesuré et compté ; d'autres qui n'ont jamais que rêvé ; d'autres qui n'ont jamais qu'imité ; d'autres qui n'ont ni mesuré, ni rêvé, ni reproduit, mais pensé.

Mais, quoi qu'il en soit, on ne voit pas au nom de quoi il serait interdit aux penseurs de cumuler l'observation des réalités, ou,

comme l'on dit aujourd'hui, l'étude des sciences physiques et naturelles, avec la méditation philosophique des causes ou des fins dont ces réalités témoignent. Et il est plus critiquable encore de donner à croire que ces deux emplois peuvent n'en faire qu'un seul. Les savants ont le droit d'être métaphysiciens, mais leur compétence scientifique ne les dispense pas d'une longue initiation au seuil de la métaphysique. Les métaphysiciens ont le devoir d'étudier les sciences, mais leur retour au pays des faits ne leur donne pas le droit d'oublier la frontière qu'ils ont franchie entre le réel et le vrai.

Or, c'est précisément ce qu'a fait Michelet. Son naturalisme a voulu être à la fois scientifique et métaphysique sans changer de méthode ni même d'objet.

Sans changer de méthode d'abord : moraliste et métaphysicien, il avait à cœur de démontrer que la loi morale existe, et c'était son droit, sinon son devoir. Mais, s'il voulait le démontrer par l'examen de la Nature, il fallait ou y renoncer ou explorer la Nature telle qu'elle est, en savant désintéressé qui n'impose pas de conclusions aux prémisses.

Sans changer d'objet non plus : historien, professeur, sociologue, éducateur, il avait pris à tâche de démontrer que la civilisation la meilleure est celle qui s'inspire le mieux de la Nature. Or, s'il ne démontrait pas préalablement que les actions des hommes et les progrès des sociétés sont quelque chose de fatal et de constant comme la Nature, l'hypothèse d'une civilisation naturelle n'était qu'une métaphore ; elle ne devenait une réalité que par la confusion conventionnelle du triple objet des sciences naturelles, sociales, et religieuses, ou, en d'autres termes, par l'identification de l'homme, de la Nature et de Dieu.

Voilà par où l'œuvre de Michelet fut démesurée et désespérée ; qu'on la considère au regard de la psychologie, de l'histoire, ou de la métaphysique, cette œuvre devait nuire à ses intentions même.

Les psychologues peuvent, croyons-nous, admettre avec nous que Michelet fut avant tout un apôtre. Sa complexion était celle d'un prêcheur. « Il fut un de ces rares laïcs auxquels il ait été donné de catéchiser sans ridicule », a écrit le professeur Lanson dans le magistral traité que nous citons au début de ce travail. Cette conclusion ne saurait être exactement la nôtre après ce que nous avons écrit. Mais que Michelet ait voulu « catéchiser », voilà ce que nous sommes certain de retenir, et ce que nous croyons avoir montré. Cependant un apôtre, a un premier élé-

ment de trouble dans ses doctrines quand il ne sait ce qu'il prêche, ni pourquoi il prêche. Or, Michelet, il est vrai, semble prêcher pour son temps, pour sa patrie ; mais nous avons vu que sa patrie déborde les dernières limites de l'humanité. Quant à son dieu, il est tellement sensible et naturel, qu'il l'appelle aussi bien Satan. Cette prédication ne brûle pas ce qu'elle adore, mais ce qu'elle adore, et l'on ne sait quel est son *credo*.

En second lieu, Michelet est artiste. L'histoire des influences qu'il a subies ou élaborées nous l'a montré surabondamment. La science des savants, filtrée dans ses doctrines, n'est devenue qu'amour ; et cet amour fut chanté comme une foi plutôt que prouvé comme une conclusion. Mais l'art a des limites, qui ne lui permettent pas d'annuler, de défigurer, ni de contredire la science. Et nous avons vu que ces limites ont été franchies.

Enfin, si l'on observe l'œuvre au point de vue de son contenu, l'on y découvre l'ébauche ou tout au moins les éléments d'un système du monde. Et le grand mot de métaphysique convient à cette tâche considérée comme tendance, sinon comme réussite. Or, la métaphysique a des principes, et le principe de contradiction est le premier de ceux qu'elle s'interdit de violer, mais les contradictions pullulent dans l'œuvre de notre apôtre. Comment n'y aurait-il pas disproportion entre les intentions et les résultats de son œuvre ? Comment n'y aurait-il pas échec ?

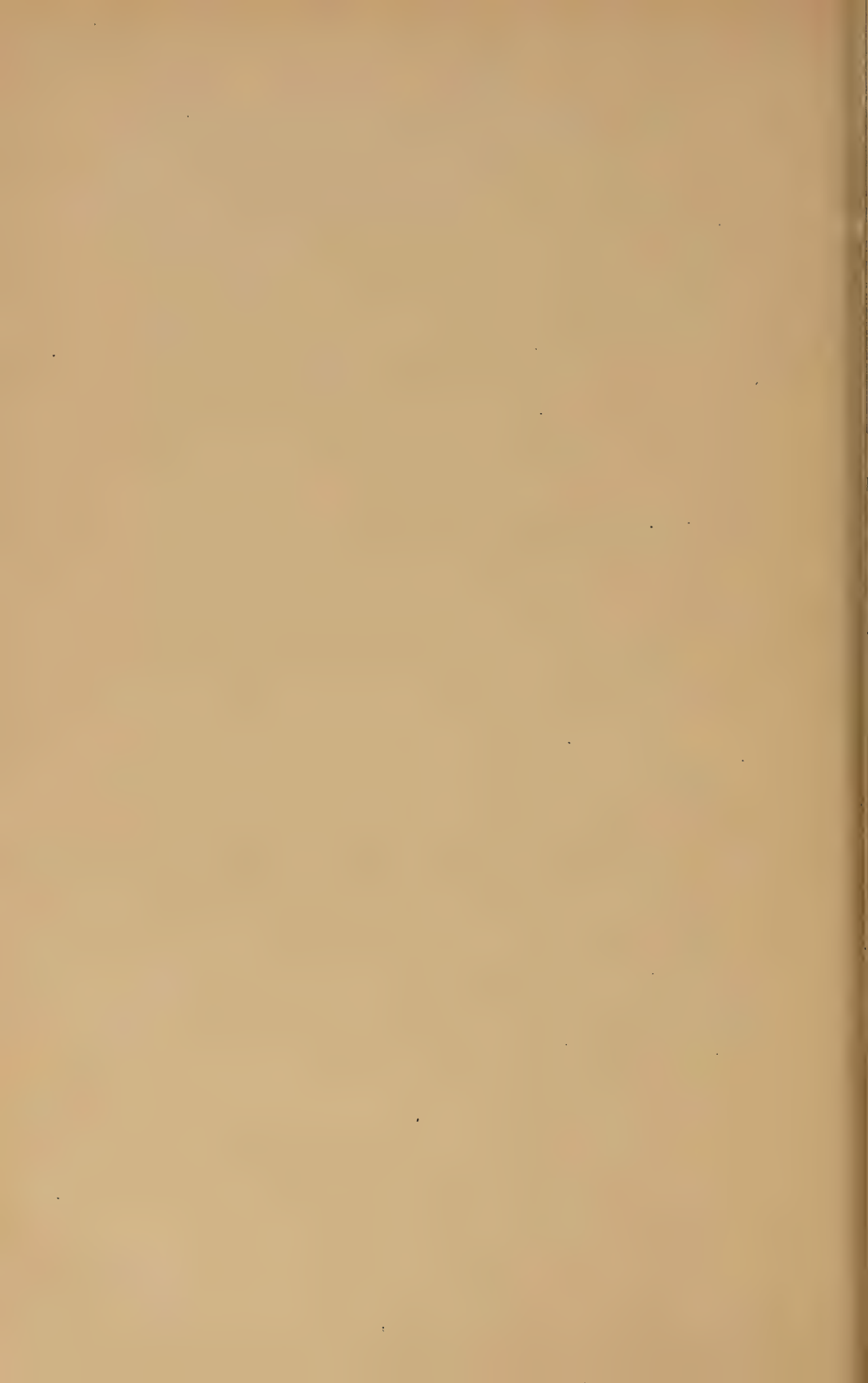
Cependant les intentions restent manifestes et c'est elles que nous avons voulu mettre au jour. Cet apôtre pour qui la surnature est anti-nature, est un artiste pour qui la Nature est la seule religion. C'est ainsi que l'œuvre de Michelet se couronne d'un essai de mysticisme naturaliste. Au premier étage de la Nature, dans l'« animalisable » et dans l'animal, un panthéisme évident rend compte de la perfection de l'universel amour et prêche l'art et la vertu d'après les seules inspirations de son souffle. Plus haut que l'animal, dans les sociétés humaines, le même panthéisme prétend suffire à diriger spontanément vers la perfection l'essor des êtres libres. Mais ce double naturalisme, non content d'être scientifique et social, se flatte encore d'être mystique, et d'aboutir à l'instauration d'un culte religieux. Après l'intelligence, le cœur et la volonté s'abîment dans la communion du grand Tout. La religion de Michelet est encore un naturalisme, comme sa cosmologie, sa sociologie et son histoire.

Jugeant que ses contemporains s'éloignaient de l'Église, il voulut leur prêcher une foi naturelle, éloquente pour leurs sens.

Jugeant aussi que les textes de la Nature y suffisaient, il s'efforça de diminuer autant que possible l'épaisseur qui superpose le plan de l'esprit à celui de la chair : il matérialisa l'âme pour spiritualiser l'enveloppe, il fit penser la pierre, il fit palpiter Dieu. L'esprit pur s'incarna dans la Nature entière ; la Nature entière en fut divinisée. L'homme fut Nature aussi bien par son esprit que par son corps, il fut dieu par son corps comme par son esprit.

Telle est la doctrine hybride qui résulte de ce compromis éclectique. Michelet s'aperçut-il qu'elle était insoutenable ? Il se peut, et nous inclinons à le croire, pensant même que le prestige de son style s'est évertué précisément à nous éblouir, pour nous cacher l'erreur, qu'il prenait sans doute pour une simple difficulté. Ses prémisses et ses conclusions n'appartiennent pas au même système optique : suivant ce qu'il observe, il modifie les courbures de ses lentilles, le plan des foyers se déplace.

On n'aperçoit ni l'homme, ni la Nature, ni Dieu, mais un vague ensemble où l'on embrasse tout sans rien fixer. On croit saisir les rapports de l'homme avec la Nature : mais la formule échappe, Dieu surgit. On entrevoit les rapports de l'homme avec Dieu ; mais la Nature insiste : Dieu s'écroule ; l'indéfini et l'infini se voilent tour à tour et disparaissent tous les deux. Œuvre d'art, si l'on veut, puisqu'on réussit à laisser croire que les éléments d'un pareil chaos sont compatibles et cohérents. Mais œuvre de science quant à l'intention, puisqu'on entendait éprouver cette cohérence, et la voir démontrée. L'art ici ne cache que l'insuccès de la science : car, si la beauté rayonne, la vérité avorte ; le double objet de nos curiosités, la Nature et Dieu se confondent dans un irréel où nos tendances ne se dédoublent pas. On espérait une méthode et l'on reçoit seulement l'écho d'ardents soupirs. On poursuivait des réalités et l'on trébuche dans un chantier d'ébauches. On se déclare partiellement satisfait, l'on consent que Michelet fut un « naturaliste », mais à la double condition qu'on oublie sa poursuite d'une synthèse, et que, fasciné par le flambeau de l'artiste, on se complaise dans la vision successive de fragments dont il laisse (et pour cause !) ignorer les raccords.



APPENDICE

ET

TABLES

APPENDICE

CHRONOLOGIE DES ŒUVRES DE JULES MICHELET

ABRÉVIATIONS	TITRE DE L'OUVRAGE	DATE DE L'OUVRAGE	SOURCE D'OU L'ON A TIRÉ CES DATES
MJ. Ma Je. PHM.	<i>Mon Journal.</i> <i>Ma Jeunesse.</i> <i>Précis d'Histoire moderne.</i>	Daté page par page. Posthume. 28 mai, 15 nov. 1827.	MJ., 323. Préface du Précis, p. I, p. IV, note. Note de M. G. M.
PHMA.	<i>Précis d'Histoire du Moyen-Age.</i>	Printemps 1833.	
I HF.	1 ^{er} vol. de <i>l'Histoire de France.</i>	1830-1832.	I HF, p. XLII.
Pr. I HF.	Préface du 1 ^{er} vol. de <i>l'Histoire de France.</i>	1869 (datée).	
II HF.	2 ^e vol. de <i>l'Histoire de France.</i>	1832-1833.	I HF, p. XLII; cf. 50aA, p. 213 en note.
III HF.	3 ^e vol. de <i>l'Histoire de France.</i>	Juin 1837.	Note de M. G. M. Cf. I HF, p. XLIII.
IV HF.	4 ^e vol. de <i>l'Histoire de France.</i>	De 1837 à 1839 (édit. fév. 1840).	I HF, p. XLIII.
V HF.	5 ^e vol. de <i>l'Histoire de France.</i>	Edit. 23 août 1841.	G. M. G. M.
VI HF.	6 ^e vol. de <i>l'Histoire de France.</i>	1841-1845.	VII HF, p. 92, note 2.
VII HF.	7 ^e vol. de <i>l'Histoire de France.</i>	Commencé octobre 1841, fini 4 déc. 1843.	G. M.
VIII HF.	8 ^e vol. de <i>l'Histoire de France.</i>	Avant 1845.	PF, p. II (avant-propos).
IX HF.	9 ^e vol. de <i>l'Histoire de France.</i>	Comm. en 1843, fini de 1848 à 1853.	G. M., <i>Jules Michelet</i> , p. 24. X HF, pp. 2 et 3.
X HF.	10 ^e vol. de <i>l'Histoire de France.</i>		UHI, p. XIV.
Pr. XHF.	Préface du 10 ^e vol. de <i>l'Histoire de France.</i>	1856. Edités (9 ^e , 10 ^e vol.) en 1855.	Mo., p. 115. G. M. Cf. E. Q., I, pp. 183 et 226, et 50aA, pp. 225 et 236.
XI HF.	11 ^e vol. de <i>l'Histoire de France.</i>	Avant 1856 (édit. le 7 mars)	G. M., <i>op. cit.</i> , p. 376. Cf. E. Q., I, p. 271.
XII HF.	12 ^e vol. de <i>l'Histoire de France.</i>	Composé entre 1853 et 1856. Achevé et édité avant le 15 nov. 1856.	XII HF, p. 151. G. M.; <i>op. cit.</i> , p. 379; cf. Ins. p. XII.
XIII HF.	13 ^e vol. de <i>l'Histoire de France.</i>	Fin en déc. 1856. Paru avant le 24 mai 1860.	E. Q., I, p. 294, lettre CXXX. XII HF, p. 369.
XIV HF.	14 ^e vol. de <i>l'Histoire de France.</i>	Paru entre le 6 et le 28 fév. 1862.	E. Q., II, pp. 173 et 182.
XV HF.	15 ^e vol. de <i>l'Histoire de France.</i>	De 1855 à 1868. Richelieu et la Fronde, en 1858.	Pr. I HF, p. XXXVII. G. M.

ABRÉVIATIONS	TITRE DE L'OUVRAGE	DATE DE L'OUVRAGE	SOURCE D'OU L'ON A TIRÉ CES DATES
XVI HF.	16 ^e vol. de l' <i>Histoire de France</i> .	Louis XIV, en 1860. Louis XIV et le duc de Bourgogne, en 1862.	Note de M. G. M. Id.
XVII HF.	17 ^e vol. de l' <i>Histoire de France</i> .	Fin le 4 juill. 1863 (édit. avant le 11 nov. 1863). Entre 1855 et 1868, Après 1864.	Note de M. G. M. E. Q., II, p. 381.
XVIII HF.	18 ^e vol. de l' <i>Histoire de France</i> .	4 janv. 1865 au 31 mars 1866,	Pr. I HF, p. xxxvii. XVIII HF, 374. Note de M. G. M. Cf. <i>Mes Chats</i> , p. 150, note 1 et 50aA, pp. 303-304 (avec une faute d'impression : lire (Louis) XV pour XVI.
XIX HF.	19 ^e vol. de l' <i>Histoire de France</i> .	Fin de 1867. Achevé le 28 mai (édité en oct.).	HRé, Préface de 1868, p. 17; HF, XIX, 1, note de M. G. M.
I HRo.	1 ^{er} vol. de l' <i>Histoire romaine</i> .	Comm. en 1828.	HRo, Préface de 1868, p. x.
II HRo.	2 ^e vol. de l' <i>Histoire romaine</i> .	Fin en juin 1831.	Note de M. G. M.
I HRé.	1 ^{er} vol. de l' <i>Histoire de la Révolution française</i> .	Comm. en 1843. Comm. le 26 sept. 1846.	VII HRé, p. 468 (début de la préparation). Note de M. G. M. : cette date s'applique au début de la rédaction.
II HRé.	2 ^e vol. de l' <i>Histoire de la Révolution française</i> .	Fév. 1848.	I HRé, préf. 1868, p. 1.
III HRé.	3 ^e vol. de l' <i>Histoire de la Révolution française</i> .	Presque achevé en 1848, achevé en janv. 1849.	Et., p. 297. Cf. III HRé, lettre de Proudhon, note de M. G. M. Cf. E. N., pp. 247-248.
IV HRé.	4 ^e vol. de l' <i>Histoire de la Révolution française</i> .	Janvier 1850 (édit. avant le 14 avril 1850).	Note de M. G. M. Journal de M ^{me} Michelet, cf. G. M., J. M., p. 257 et E. N., loc. cit.
V HRé.	5 ^e vol. de l' <i>Histoire de la Révolution française</i> .	Avril-juillet 1850, fini en 1851.	Journal cité par G. M., J. M. pp. 272, 274, 275, 281, note de M. G. M.
VI HRé.	6 ^e vol. de l' <i>Histoire de la Révolution française</i> . Préface du 6 ^e vol.	Comm. en 1851, écrit à Nantes 1852-1853. En 1868 (avant le 9 sept.)	Note de M. G. M. 50aA, p. 325.
VII HRé.	7 ^e vol. de l' <i>Histoire de la Révolution française</i> .	Jany.-fév. 1863.	VII HRé, pp. 34 et 183. Cf. XII HF, p. 151 et préf. I HF, p. xxxviii.
VIII HRé.	8 ^e vol. de l' <i>Histoire de la Révolution française</i> .	1872-1873, sous le titre <i>Histoire du XIX^e siècle</i> , vol.	Note de M. G. M.
IX HRé.	9 ^e vol. de l' <i>H. R. f.</i>	1-2-3.	"
X RHé.	10 ^e vol. de l' <i>H. R. f.</i>		"

ABRÉVIATIONS	TITRE DE L'OUVRAGE	DATE DE L'OUVRAGE	SOURCE D'OU L'ON A TIRÉ CES DATES
IHU.	Introduction à l' <i>Histoire universelle</i> .	Après juillet 1830, écrit oct.-nov.	Note de M ^{me} Michelet, dans MJ., p. 322, G. M.
DOFL.	Discours prononcé à l'Ouverture de la Fac. des Lettres.	Daté avec le titre. (1830).	
VV.	Discours sur la <i>Vie et les Œuvres de Vico</i> .	Écrit en déc. 1826. De juin 1824 à oct. 1826. Paru avant le 7 mai 1827.	Trad. de Vico, G. M. Cf. Quinet, in <i>50aA</i> , p. 12. G. M.
ML.	Préface de l'Édi- tion des <i>Mémoires de Luther</i> .	Octobre 1835.	
PF.	<i>Le Prêtre, la Fem- me, la Famille</i> .	Comm. 9 ^e août 1844, paraît le 15 janv. 1845.	G. M.
Jés.	<i>Les Jésuites</i> .	27 avril au 1 ^{er} juin 1843.	G. M. ; cf. E. N., pp. 247-248 et Vert (P.-S.) Réponse d'un catho- lique à MM. Michelet et Quinet, Paris, 1843.
Pp.	<i>Le Peuple</i> .	Avant 1847, vers 1845. Comm. 30 août 1845 (édit. en janvier 1846).	Préf. I HRé, p. 39. Préf. X HRé, p. XVII, note I. Note de M. G. M. Cf. E. N., pp. 247, 248. Note de M. G. M.
Et.	<i>L'Étudiant</i> .	16 déc. 1847, 17 fév. 1848.	
LN.	<i>Légendes démocra- tiques du Nord</i> .	1850 à juill. 1853, le chap. sur <i>Ko- ciusko</i> est de nov. 1849. Il a paru avant le 28 août 1852. <i>Les martyrs de la Russie</i> ont paru avant le 26 oct. 1852. <i>Les principautés da- nubiennes</i> paru- rent en 1853.	LN, p. 320 et UHI, p. XI. G. M. E. Q., I, p. 13. E. Q. I, 19. G. M. ; cf. E. Q., I, pp. 55 et 118.
UHI.	<i>Un Hiver en Italie</i> .	Fin 1853 et début 1854 (Michelet était encore à Acqui le 13 juin 1854).	Préface de UHI. E. Q., pp. 92 et 99. E. Q., I, p. 140.
R.	<i>Rome</i> .	Posthume, d'après les notes de 1830.	Boyer d'Agen, in <i>Grande Revue</i> , 1893 (d'après M ^{me} Michelet).
Bq.	<i>Le Banquet</i> .	1854, remanié par M ^{me} Michelet et publié par elle en 1879.	G. M.
F dE.	<i>La France devant l'Europe</i> .	1871 (écrit en déc. 1870).	G. M.

ABREVIATIONS	TITRE DE L'OUVRAGE	DATE DE L'OUVRAGE	SOURCE D'OU L'ON A TIRÉ CES DATES
FR.	<i>Les Femmes de la Révolution.</i>	Paraît avant le 5 mai 1854. Comm. en 1849, pour faire partie de la légende d'or de la démocratie.	E. Q., I, pp. 130 et 140. G. M.
SR.	<i>Les soldats de la Révolution.</i>	Id.	G. M.
NF.	<i>Nos Fils.</i>	Com. au milieu de 1858 (éd. 1869).	G. M.
BH.	<i>La Bible de l'Humanité.</i>	Préparée en 1863, finie le 31 oct. (édit. avant le 15 nov. 1864).	Mo., p. 140, BH, p. 1. G. M. E. Q., II, pp. 434, 441, 445. Cf. Lettre d'Amari à Michelet. G.M., J. M., p. 51.
So.	<i>La Sorcière.</i>	Commencé 22 déc. 1861 (édit. le 7 nov. 1862).	Note de M. G. M. G.M., J.M., p. 383, note 1. Cf. E. Q., II, p. 273, 4 déc. et E. N., 248.
F.	<i>La Femme.</i>	Conçu le 26 juin 1849, écrit en 1859, publié entre le 20 nov. 1859 et le 11 déc. 1859.	J. M., p. 257, note. G. M. Cf. F., p. XLIX. 50aA, p. 261. E. Q., II, pp. 1 et 2.
A.	<i>L'Amour.</i>	Conçu bien avant d'être écrit, en 1836, écrit de mai à oct. 1858 (édit. le 18 nov. 1858).	Mo. 115. 50aA, p. 256. G. M. (La date fournie par M ^{me} Michelet, note 1, p. 216 de MJ., est inexacte.) J. M., p. 380; cf. E. N., p. 248 et 50aA, p. 256.
Ins.	<i>L'Insecte.</i>	Ecrit dans l'été de 1857 (édité le 14 oct. 1857).	E. N., p. 290. G. M., J. M., p. 379. Cf. Mo., p. 115. E. Q., I, p. 324. Ins. Préf.
Ois.	<i>L'Oiseau.</i>	A. Commencé en oct. 1854, par M ^{me} Michelet, assurément préparé plus tôt, car : 1 ^o allusions au séjour de Nantes; or Michelet et sa femme n'habitent la maison de M. Perroneau, à Nantes, que de juin 1852 à juin 1853. 2 ^o Michelet méditait <i>L'Oiseau</i> quand il écrivait encore 93; or, 93 était fini avant le 18 sept. 1853.	G. M. O. Préface, LIII. Mes Chats, pp. 35 et 36. O., Préface, VII. E. Q., I, p. 62, lettre xxx.

ABRÉVIATIONS	TITRE DE L'OUVRAGE	DATE DE L'OUVRAGE	SOURCE D'OU L'ON A TIRÉ CES DATES
Ois. (suite).	L'Oiseau (suite).	B. Inachevé le 24 févr. 1856 (édit. le 7 mars 1856).	50aA, p. 234. J. M., p. 376. Cf. <i>In- secte</i> , préf. p. XII et E. Q., I, lettre cvi, p. 255, 19 fév. 1856 : « Que sont ces oiseaux dont on nous parle ? quand viendront-ils ? » et <i>ibidem</i> , I; p. 271 (22 avril) : <i>L'Oiseau</i> a paru en Belgique.
Mer.	La Mer.	Conçue en 1857, écrite de sept. à déc. 1860 (édit. dès le début de 1861).	G. M. Cf. Mo., p. 115. <i>Mer</i> , p. 420. Cf. date des ouvrages cités en cet endroit. Lettre de Michelet à Qui- net, in 50aA, p. 268. Cf. J. M., p. 381. Des- chanel, critique <i>Jour- nal des Débats</i> , 10 janv. 1861 et E. Q., II, p. 67 : il attend le vol. le 7 janvier.
Mo.	La Montagne.	Commencé en août 1865, achevé en déc. 1867, pu- blié avant le 13 fév. 1868.	Mo., p. 353. Préface de <i>La Montagne</i> . Note de M. G. M. G. M., lettre à Michelet, éditée pour les noces d'argent de M. et M ^{me} Roy (brochure in-18).
SCHE.	Sur les Chemins de l'Europe.	Posthume d'après des notes de 1834- 1837.	
OD.	Les Origines du Droit.	1837.	E. N., pp. 247 et 248.

Vu, le 13 Janvier 1914 :

Le Doyen de la Faculté des Lettres
de l'Université de Paris.

(Signé) : A. CROISSET.

VU ET PERMIS D'IMPRIMER :

Le Vice-Recteur
de l'Académie de Paris.

(Signé) : L. LIARD.

TABLES

INDEX ALPHABÉTIQUE

A

Abbaye de Thélème, 202
 Abeilles, 149, 166, 216.
 Académie des inscriptions (membres de l') consultés par Michelet, 31.
 Académie des Sciences ; (C. R. de l'), 84, 85, 87, 93, note 5 ; 104, note 3 ; 106 ; 107, 113 ; (membres de l') consultés, 31, 45.
 Acclimatation, 148.
 ADÉLAÏDE, 258.
 Adultère, 291.
 ÆLIUS TUBERO, 39.
 AGASSIZ, 110.
 Agronomie et pédagogie, 264.
 Agronomes consultés, 92.
 Aïnesse (droit d'), 211, 302.
 Albanie, 249.
 Albigeois, 184, 298.
 Alcool, 256.
 Alcôve (importance de l'), 257.
 Aliénistes (rôle des), 259.
 Allégories, 153.
 Allemagne (Amour de l'), 297.
 Allobroges, 300.
 Alpes, 46, 63, 235, 252.
 AMARI, 31, 298.
 Ame, 154 ; immortalité, 155 ; cf. *spiritualisme*.
 Amérique, 296.
 Amour dans la nature, 129 sq.
 L'Amour, 11, 12 ; conception de ce livre, 35, 38 ; 40 ; 47 ; exécution, 327 ; intentions éthiques, 64, sources, 104 sq. ; analyse, 198.
 Ambroise (saint), 201.
 AMPÈRE, 94, 113, 133.
 Anatomie (faiblesse des exemples en), 285.
 ANCILLON, 71.
 Angleterre, 244, 247, 262, 296.
 « Animalisable » (l'), 123, 131.
Annales des sciences naturelles, 94.
 ANNE d'Autriche, 258.
 ANNE de Bretagne, 247.
 Anthropologie (inexactitude en), 285.
 Anthropomorphisme, 156.
 Anticléricalisme, 86, 184.
 Antiphysie, 310.
 Antivoltairiens, 217.
 Agriculteurs consultés, 92.
 Apostolat (Michelet est apôtre), 62.
 Arabie et médecine, 312.
 ARAGO, 109.
 Architecture, 138, 232.
 Ardennes, 244.

Aristote, 77, 78, 83, 84, 194, 206, 272.
 Art (place de l') dans l'œuvre de M^l, 74 ; — (nature, école d'), 137, 148 ; — (méthode de l'), 279 ; — Art grec, 251.
 « Art pour l'art », (Michelet honnit l'), 231.
 Aryas, 252.
 Ascensionnistes, 110 ; leur rôle, 140.
 Assignats, 240.
 Astronomie, 263.
 Astronomie (erreurs en), 284.
 ATHÈNES et la nature, 262.
 Attis (mythe d'), 189.
 AUBERTIN, 215, note.
 AUDEBERT, 95.
 AUDOUIN, 87, 100.
 AUDUBON, 96.
 Augures, 170.
 AUMALE (duc d'), 258.
 Autorité, 185, 192.
 Auvergne, 245.
 AUZOUX, 90.
 AZARA, 91, note 3.

B

Babeuf, 246.
 BABINSKI, 163.
 Babylone, 246.
 BALZAC, 80.
 BAËR, 105.
 Banquet (le), 11, 12, 24.
 BARANTE, 72, 88.
 BARBEY D'AUREVILLE, 173, note, 176, 177, 277, 283.
 BARBIÉ DU BOCAGE, 72.
 BARTHOLIN, 92, note 5
 BASVILLE, 219.
 BAUNARD, 191, 286.
 BEAUFORT, 71, 74.
 BEAUMARCHAIS, 194.
 BEAUMONT (de) voir ELIE DE BEAUMONT.
 BEETHOVEN, 297.
 BÉRANGER, 242.
 BERGSON, 160, 230.
 BERNARD (Claude), 76, note, 81, 82, 83, 123, 128, 133, 156, 230, 279.
 BERRI (duchesse de), 247.
 BERSOT, 130.
 BERTEAUD (Mgr), 186.
 BERTHELOT, 45, 125.
 BERTRAND (J.), 112 note.
 BERZÉLIUS, 125.
 Bible (hostilité contre la), 86, 87 ; la Bible et la science, 107, 109.

- Bible de l'humanité* (la), II, 12, 47, 272, 315, 327.
BICHAT, 117.
BINET, 90, note 2.
 Biologie et sociologie, 149, 151, 218 sq., 266.
 BIOT, 20, note 2.
 BIRAN (M. de), 77, note.
 BLAINVILLE, 98, 107, 108.
 BLANC (L.), 88, 184, 192.
 BLANCHARD, 92.
 BLUME, 91, 92.
 BOCCACE, 257.
 BOERHAAVE, 101, note.
 BOILEAU, 233.
 BOISSONNADE, 20, 71, 279.
 BONAPARTE (Ch. L.), 95, 97.
 BORGIA, 187.
 BORY DE SAINT-VINCENT, 91, 123.
 BOSSUET, 70, 84, 92, note 5, 233.
 Botanique (parenté de la) avec la zoologie, 133.
 — avec l'histoire, 265.
 BOUCHARDAT, 45, 106, 233.
 BOUCHÉ-LECLERCQ, 127.
 BOULAINVILLIERS, 70.
 BOURGERY, 105.
 BOURGOGNE (duc de), 303.
 BOURIGNON (Antoinette), 101, note.
 BOYER d'AGEN, 31, note ; 33, note ;
 BRAVAIS, 91, note 3 ; 92.
 BRÉAL, 272, 296, 298.
 Bretagne, 244.
 BROFFERIO, 230.
 BROGLIE, 283, note.
 BROGLIE (de), 52, 74, 215.
 BRONGNIART, 91, 94.
 BROUSSAIS, 91.
 BRUNETIÈRE, 19, note 3 ; 48, 120.
 BRUNHES, 246, 283, 301, 306.
 BRUNO, 74.
 BUCH, 87, 112, 113, 115, 116.
 BUCHEZ, 88.
 BUFFON, 77, 78, 113, 115, 124, note, 128, 167, 196.
 BUNSEN, 92.
 BURDACH, 105.
- C**
- CABANIS, 81, 82, 194.
 Café, 256.
 CAILLAUD, 94.
 Calcul (des facteurs d'un fait moral ou psychologique), 280.
 Calendrier républicain, 46.
 CALVIN, 193.
 CANDOLLE (de), 114.
 Canonisation des saints, 190 ; contrefaçon laïque de la —, 240
 CANOVA, 138.
 Capétiens ; la Seine a fait leur œuvre, 244 ; vues sur les —, 262.
 CARO, 80.
 CARRIÈRE, 90, note 3 ; 92 ; 92, note 4.
 CARUS, 93, note ; 98, note.
 Castors, 166.
 Casuistique, 267, 292.
CATHERINE DE MÉDICIS, 258.
Catholicisme (attitude de Michelet à l'égard du) 178 et note, 184 ; et République, 241 ; voir aussi dogme, Eglise, protestantisme, saints, etc.
 Causes (étude des — en histoire) 248 sq.
 Célibat, 185.
 Centenaire de Michelet, 19, note 1.
 Centralisation, 302.
 Certain (antithèse entre le — et le vrai), 52.
 CHARCOT, 163.
 CHARLEMAGNE, 200, 261.
 CHARLES I^{er} d'Angleterre, 262, 276.
 CHARLES IX, 258.
 CHARLES QUINT, 234, 255, 276.
 Chasteté, 185.
 CHATEAUBRIAND, 257.
 CHAUFFARD, 81, note.
 CHAZALLON, 92.
 CHENU, 95, note 3.
 CHILPÉRIC, 275.
 Chimie (idée de Michelet sur la) ; application de la — à l'histoire, 197, 264, 273 ; — organique, 125, 155 ; opinion sur des savants spécialisés en —, 92.
 Chocolat (anathème contre le), 256.
 CHOISEUL, 217.
 Christianisme, 179 ; voir catholicisme, protestantisme, et JÉSUS-CHRIST.
 Chthoniens (dieux) de la Grèce, 251.
 Clergé (attitude de Michelet à l'égard du), 183, 305.
 Cléricalisme, 305. Voir anticléricalisme.
 CLOOTZ, 172, 266.
 COLANI, 90, note 2.
 COLBERT, 38.
 Colique, 283.
 Collaboration (problème de la) de M^{me} Michelet, 26 sq., 41.
 COLOMB (Christophe), 196, 234.
 COLOMBAN, 244.
 Colonisation, 183, 211 ; lois de la —, 261 ; nurses et —, 259.
 COMMELIN, 101, note.
 Communes (émancipation des), 300.
 Communion des saints (interprétation « laïque » du dogme de la), 190.
 Communisme, 210.
 COMTE (Auguste), 73, note ; 78, 80, 82, 262.
 Conception (souci des dates de — des héros de l'histoire), 258 ; l'Immaculée —, 187 ; la Conception virginale du Christ, 187.
 CONDORCET, 77, 194, 196, 197.

Confession, 186-87.
 Congrégations, 183.
 CONSTANT (B.), 73, note.
 Contingence (reproche de — adressé aux exemples choisis par MICHELET), 277.
 Contradictions dans les assertions et dans les théories de Michelet, 287 sq.
 CONVENTION (la), 304.
 Convulsionnaires de saint Médard, 126, 313.
 COPERNIC, 196, 234.
 COPPÉE (Fr.), 31, 191.
 Corbeaux (instinct des), 168.
 CORCELLE, 283.
 CORDAY (Charlotte), 255, 276, 302.
 CORNEILLE, 120.
 CORRÉARD, 19, note 4; 279.
 CORRÈGE (le), 254.
 COSTE, 46, 104.
 COUSIN, 73, note; 77, note; 274.
 Création, 160, 176.
 Crimée (question de), 39.
 Croisades, 300.
 CRONIER, 191.
 CROZALS (de), 69, note.
 CUVIER, 42, 85-87, 98, 107, 113, 116, 140.

D

DAGOBERT, 275.
 DANTE, 233.
 DANTON, 172, 218, 194, 240, 264.
 DAREMBERG, 167, note.
 DARWIN, 31, 87, 117, 160, 161.
 Date des faits, 254.
 DEBEAUVOYS, 92, note 2.
 DEFAUCONPRET, 106.
 DEGLAND, 95.
 DELAVIGNE (C.), 118.
 Délire, 274.
 Delphes, 250.
 Démeter, 250.
 Démocratie et monarchie, 304. Cf. République.
 DENIS, 106.
 DESAIX, 185, 276.
 DESCARTES, 77, 317.
 DESCHAMPS (G.), 69, note.
 DESCHANEL (E.), 123, 131.
 DESOR, 110.
 Déterminisme, 81.
 Diable, 309, sq.
 Diabolique (action), 158.
 DIANE DE POITIERS, 154, 200, 255.
 Dictionnaires (emprunts aux), 90-91.
 DIDEROT, 175, 182, 192, 194, 291, 313.
 DIEU (personnalité de), 171, 305, sq. Cf. panthéisme.

Dinant, 249.
Discours prononcé en 1830 à l'ouv. de la Fac. des Lettres, 11, 12, 326.
 Divination (goût pour la), 219.
 Divorce interdit au nom de quoi, 211.
 Documents originaux (Michelet et les), 52.
 Dogmes, 187, 188. (Michelet n'a pas l'idée de), 233.
 DOMINIQUE (saint), 181.
 DORCHAIN, 173, note.
 Dot, 199.
 DOUHAIRE, 171.
 DRAPEYRON, 72, 275, 283.
 Droit (antipathie de Michelet contre le), 51; — (inexactitude en), 286; — (le) et la nature, 208, sq.; — (le) et la médecine, 209; — civil, 210; — pénal, 210.
 Droit du seigneur, 310.
Dublin University Magazine, 17.
 DUBOS, 70.
 DUCHARTRE, 90.
 DUFOUR, 94.
 DUGALD-STEWART, 73.
 DUJARDIN, 94.
 DUMAS (J.-B.), 124, note.
 DUMAS fils, 121, 228, note.
 DUMÉRIL, 100, 103, note, 107.
 DUMESNIL, 155.
 DUNAND, 191.
 DUPONCHEL, 103.
 DURER, 276.
 DUVERNOY, 91, note 2; 105, note 5.

E

Eaux thermales, 125.
 Economie politique, 211; — (erreurs en), 286.
 Ecossais, 73.
 Education (nature et), 128, note; 144, 203, 265; (critique), 295. Education de la fillette, 199. Education par le prêtre, 183.
 EDWARDS (Milne), 45, 79; sa philosophie, 84; 91, 94, 107, 117, 228.
 Eglise catholique (attitude de Michelet vis-à-vis de l'), 178, 183, 300. Eglise catholique (sympathie pour l'), 305. Eglise et nature, 307.
 Egypte, 250.
 Egyptiens (prêtres), 184.
 EHRENBURG, 94, 104, 106.
 Electif (Régime), 302.
 Electricité (l') et la vie, 122.
 Electricité (notion de l'), 284.
 ELÉONORE, 244.
 ELEUTHÈRE, 58.
 ELIE DE BEAUMONT, 42, 86, 110, note 4; 112 et note 1, 113, 115, 116, 125.

Embryogénie (Michelet s'intéresse à l'),
45, 46, 79; même en histoire, 218.
Emigration, 215.
EMPÉDOCLE, 246, 247.
ENCELADE, 248.
Encyclopédie, 194, 217, 236.
Enfer, 171, 183.
ENGELMANN, 93, note 3; 98.
Enseignement libre, 183.
EPICURE, 130, 173, 194.
Espace (Michelet s'affranchit de l'), 59.
ESQUIROL, 275.
ESTRÉES (Gabr. d'), 276.
Etat (« despotisme » de l'), 236.
Etudiant, 11, 64, note, 326.
Eucharistie, 187, — « laïque », 240.
Evêques, 183.
Evolution, 115, 161.
Expérimentale (science), 82.
Explorateurs cités, 92.
Extase, 183.
Ex-voto, 240.

F

FABRE, 93.
Faculté des Lettres (Michelet soutient
sa thèse à la —, voir Michelet); il
prononce le Discours de rentrée en
1830, 11, 326.
FAGE, 31, note; 47, 120, note, 186.
FAGUET, 20, note 2, 86, note, 279.
Famille et nature, 230, 294 sq., voir
fidélité, mariage, union libre.
Fatalité et nature, 300.
Faune et humanité, 245.
FAYE, 114.
Femme (psychologie de la), 259; la
— est la nature, 139, 199, 237; la
— est la beauté, 139, 140; culte de
la —, 190.
Femme (la), ouvrage de Michelet sur —,
11, 12, 35, 36, 47; sources, 104;
analyse, 198, 199; date, 327.
Femmes de la Révolution, 11, 12, 237,
327.
FÉNELON, 194, 276.
FEREY, 19, note 2; 301.
Feu, 124.
FICHTE, 298.
Fidélité, 145, 211.
Finalité, 158.
Finlande (la), 228.
Fleuves traités comme des personnes,
157.
Flore, 247.
FLOURENS, 86, 91, 107, 113, 167.
Föhn, 248, 285, note.
FONTENELLE, 318.
FORBES, 94.
FORSTER, 93 et note.

Fortunes (partage forcé des), 302.
FOURIER, 88, 98.
Fourmis, 149, 216.
France, 225; — étudiée scientifique-
ment, 253.
France devant l'Europe, 11, 12, 326.
FRANCHI, 300.
FRANCK, 80.
Franc-maçonnerie, 184.
FRANÇOIS I^{er}, 192, 254.
FRANÇOIS D'ASSISE (saint), 134, 147.
FRANÇOIS DE SALES (saint), 233.
FRÉDÉGONDE, 275.
FREYCINET (de), 93, note 3.
FRÉBEL, 297.
Fronde (la), 87.

G

GAIMARD, 93 et note.
GALLÉE, 134, 263, 264.
Gargantua, 276.
GASPARIN (M^{me} de), 105.
GAUTIER (Armand), 126, note.
Gazette des Tribunaux, 25, note.
Génération spontanée, 123.
Genève, 248.
Génie (problème du), 164, 274, 275,
287.
GEOFFROY SAINT-HILAIRE, 32, 44, 45,
79, 80, 86, 87, 91, 96, note, 98, 100,
117, 123, 131, note, 174, 197.
« Géognosie », 113.
Géographie (objet de Michelet en), 123,
263; (rapports de la — avec l'his-
toire), 242, 299.
Géologie; attrait de Michelet vers la —,
42; état de la — vers 1855, 113;
— objet de Michelet dans cette étude,
123; géologie et histoire, 265.
GEORGE SAND, 39, 40, 64, note, 180,
287, 314.
GÉRANDO (de), 73.
GÉRARDIN, 95.
GERBES, 46, 104.
Gerfaut (formule du), 98.
GILBERT, 17.
GINESTON, 109, note 2.
Gladiateurs, 182 sq.
GLARÉANUS, 245.
GËTHE, 87, 294.
GOMPERZ, 317.
Gothique (architecture), 138.
GOUGES (Olympe de), 282.
GOULD, 93 et note.
GRAAF, 105.
Grâce (— la), 188; gr. d'oraison,
181.
Graphologie, 277.
GRASSET, 162 sq.
GRAY, 95.

Grèce, 250; son influence, 120; (la Nature et la —, 132, 225; art grec, voir art; drame grec 233.

GRÉTRY, 246.

GRIMM, 68, note.

Griselidis, 282.

Guérrés d'amitié, 214, pacifiques, 296.

GUIDE (le), 276.

GUISE, 276, 303.

GUIZOT, 52, 72, 88, 289.

GUSTAVE-ADOLPHE, 40, 134, 193, 218.

GUTENBERG, 205.

GUYON (M^{me}), 180.

GUYOT, 110.

H

Habitude, 147.

Haïti, 124.

Hallucination, 274.

HANNIBAL, 57, 300, 301,

HANSE (la), 262.

Harmonie, 138.

HARTIG, 90, note 3, 93, note 3.

HARTWIG, 107, 108.

HARVEY, 92, note 5.

Hasard, 174.

HAUSSONVILLE (d'), 20, 56, 64, note; 86, note, 120, 249, 277.

HAVET, 189.

Hébreux, 246.

Hédonisme, 289.

HEGEL, 306.

HEINE (H.), 55.

HÉMON, 69, note.

HENRI II, 200.

HENRI IV, 246, 255, 258, 276.

Henri VIII, 276.

HENRIETTE d'Angleterre, 258.

HENRIETTE de France, 258.

Hercule, 118, 225.

HERDER, 71.

Hérédité, 254.

Héroïsme naturel, 149, républicain, 214. Héroïsme de la Grèce, 251.

HIMLY, 72.

Histoire (Michelet s'adonne par nécessité à l'), 51; sa conception de l'—, 58 sq.; (enseignement de l'— en 1825-1830), p. 72; (sens du mot — dans l'expression h. naturelle), 78; (méthode de l'—) apportée aux sc. naturelles, 118.

Histoire de France, II, 12, 324.

Histoire de la Révolution, II, 12, 57, 61, 325.

Histoire Romaine, II, 58, 325.

Histoire Universelle (introd. à l'), II, 12, 326.

Hiver en Italie (un), II, 12, 326.

HOGENDORP, 93 et note.

Hollande, 244, 247, 262.

Homœopathie sociale, 229.

Hongrie, 218, 298.

Honnêteté, 145.

HOOKE, 110, note 2.

HORACE, 120.

Hospitalité, 141.

HUBER, 92, note 6; 103, note.

HUBNER, 103, note.

HUGO (Victor), 36, 63, 118, 120, 165, 172, 213, 292, note.

HUMBOLDT, 87, 91, 111, 113, 114.

HURTER, 106, note.

HUS, 193.

HUTTEN, 255.

HYMANS, 90, note 4.

Hypnotisme 313.

I

Idéalisme, 76.

IGNACE (S^t), 181.

Imagination, 274.

IMBERT GOURBEYRE, 127, note; 211, 312.

Immaculée Conception, 187.

Immanence, 173, 188.

Immortalité de l'âme, 156, 171; par quoi remplacée, 201.

Imprimerie, 205.

Incarnation (dogme de l'), 188.

Inde, 132, 250.

Individualisme, 295.

Indulgences, 267.

Inexactitude du document, 93.

Ingegno, 166.

INGELBURGE, 106, note.

INNOCENT III, 106 et note.

Insecte, II, 12; collab. de M^{me} Michelet, 28, 33, 35; conception de ce livre par Michelet, 39-40, 47; sources de l'—, 99 sq; analyse, 148; date, 327.

Instinct (la femme et l'), 199.

Instinct et intelligence, 162 sq.

Intelligence et instinct, 162 sq.

Internes des hôpitaux, 186.

IRVING, 91, 92.

ISELIN, 71.

Isis (la Nature) 46, 118.

Islam, 184, 192.

Italie, 50, 218, 228, 298, influence de l'—, 96, note; la nature et l'—, 132, 199; la Femme, l'— et la nature, 199; sa force vient de la nature, 225; — et France, 227.

J

Jacobins, 265.

JANET, 80, note.

Jansénisme, 184.

Java, 124.

JEAN sans Peur, 276.

JEAN-BAPTISTE de la Salle (saint), 181.

JEANNÉ D'ARC, 180, 190, 191, 207, 213.
 JÉRÔME (saint), 181.
 Jésuites, 59, 183, 211, 276; ouvrage de
 Michelet sur les —, 11, 12, 326.
 JÉSUS-CHRIST, 178, 182; divinité
 de —, 189.
 JOACHIM (le portier), 183.
 Joie (la) et la nature, 134.
 JOUFFROY, 72.
Journal (Mon), 11, 12.
 Juifs, 184, 192.
 JULIEN, 93, note 3.
 JURINE, 92 et note.
 JUSSIEU, 197.
 Justicier (Michelet — de l'histoire), 62.

K

KANT, 73, note, 194, 266.
 KIRBY, 100.
 KOCK (Paul de), 258.
 KOSCIUSZKO, 246, 305.

L

LACASE, 94.
 LACÉPÈDE, 77, 78, 79, 80, 128.
 Laïque (l'œuvre de Mⁱ est), 86.
 LALESQUE, 126, note.
 LAMARCK, 87, 96, note, 115, 160, 161,
 197.
 LAMARTINE, 65, note, 88, 118, note, 172.
 LAMENNAIS, 203.
 LAMETTRIE, 81.
 LANDOUZY, 126, note.
 LANGLOIS, 20, 52, 69, note, 71, 121.
 LANSON, 20, 319.
 LA RÉVEILLÈRE LEPEAUX, 276.
 LASSERRE, 118.
 Latinisme, 120.
 LA TOUR d'AUVERGNE, 154.
 LATREILLE, 92.
 LAURE DE NOVES, 257.
 LAVISSE, 67.
 LAVOISIER, 117, 264, 273.
 LAW, 187.
 LECLERC, 51.
 LECONTE DE LISLE, 118, 121.
 LECOQ, 114.
 Légendes, 274.
Légendes du Nord, 11, 12, 326.
 LÉGER (le pasteur), 280.
 LEGRAIN, 163.
 LEIBNIZ, 77.
 LÉON X, 267.
 LESSON, 91, note 3, 96.
 LETRONNE, 64, note.
 LEVAILLANT, 95.
 LEVALLOIS, 38, 52, 280.
 Liberté et fatalité, 305.
 Liberté de la Presse, 302.
 LIEBIG, 155.
 Ligne (la), 304.

LILLY, 90, note 2.
 Linguistique (et nature), 232, 261.
 Lithuanie, 228.
 Littérature (origine de la — selon
 Michelet), 231. Littérature (but de la),
 15. Littérature au moyen-âge, 309.
 LOCKE, 77.
 Loi (idée de), 301. Loi (recherche
 d'une — dans l'histoire), 261.
 Lorraine, 303.
 LORTET, 124, note.
 LOUIS I^{er} LE DÉBONNAIRE, 262.
 LOUIS IX, 173.
 LOUIS XI, 57.
 LOUIS XII, 216.
 LOUIS XIII, 38, 258.
 LOUIS XIV, 213, 233, 236, 255, 257,
 261, 262, 265, 276; siècle de —,
 233.
 LOUIS XV, 213, 256, 258, 303.
 LOUIS XVI, 262, 272, 297.
 LOUIS D'ORLÉANS, 47.
 LOUVEL, 303.
 LUCAS, 104, 254.
 LUCHAIRE, 106.
 LUCRÈCE, 130.
 LUND, 92 et note 8.
 LUTHER, 68, note, 173, 184, 186,
 192, 193, 196, 234, 235, 297. Cf.
Mémoires.
 Lutte pour la vie, 161.
 LUXEMBOURG (Maréchal de) 303.
 LYELL, 109, 110, 116, 161, 197.
 Lyon, 246.
 LYONNET, 92, note 5; 99.

M

MABLY, 70.
 Macabres (dances), 313.
 MACAULAY, 70.
 MACHIAVEL, 218.
 Magie, 312.
 Magnétisme, 122, 264, 313.
 Mahométans, 184, 192.
 MAHY (de), 71.
 MAILLET, 176.
 Main-morte, 183.
 MAISTRE (de), 255.
Ma Jeunesse, 11, 12, 24, 324.
 Mal (problème du), 136.
 MALEBRANCHE, 167.
 MALPIGHI, 175.
 MARAT, 60.
 MARCEL (Etienne), 212.
 MARGOLLÉ, 92.
 MARGUERITE-MARIE ALACOQUE, 180.
 MARGUERITE de Navarre, 259.
 Mariage (le) est naturel, 145, 202,
 203, 211; critique, 295.
 MARIE-ANTOINETTE, 276.
 MARIUS, 39.
 Marseillaise (la), 138, 216.

- MARTIN (H.), 155.
 Martyrs, 182 sq.
 Matérialisme, 66, 81.
 Mathématiques, 206.
 MAURRAS (Ch.), 284.
 MAURY (Alf.), 101, note.
 MAURY (M. F.), 87, 108 sq.
 MAXIMILIEN D'AUTRICHE, 246, 276.
 MAZARIN, 258.
 Mécanique céleste, 264.
 Mécanisme, 81.
 Médecine, 125 sq.; — et nature, 311;
 — et sociologie, 229, 266; — et
 droit, 209; origines de la —, 236;
 emprunts de l'histoire à la — et
 application de la — à l'histoire,
 253, 256, 257.
 Médecins (influence de quelques grands
 — sur Michelet), 45.
 MÉHUL, 246.
 MEINERS, 71.
Mémoires de Luther, 11, 12, 326.
 Menstruation (pureté de la), 106; rôle
 moral de la —, 156.
 MENVILLE, 93 et note.
 Mer (bains de), 125, 140; tout est
 mer, 143.
Mer (la), 11, 12; — conception du
 livre par Michelet, 40, 45; exécution,
 328; sources, 107 sq.; analyse, 142
 sq.; — collaboration de M^{me} Miche-
 let, 28.
 MÉRIAN (Sibylle de), 91, note 3; 92.
 Messes noires, 313, 314.
 Messie (idée de — et « laïcisation » du
 dogme du —), 189.
 Métaphores (goût des — et créance
 accordée aux —) 153, 154.
 Métaphysique (méfiance contre la),
 309.
 Météorologie, 285; météorologistes,
 92.
 Méthodistes, 184.
 MEULIEN (M^{me}), 109, note 2.
 MEUNIER, 104.
 MICHEL-ANGE, 138, 218, 233, 255.
 MICHELET (J.), ses origines. 20, 36;
 ses parents, 20, 36, 205; sa nais-
 sance, 36; son baptême, 178; son
 premier mariage et son veuvage,
 20, 171; enfants et petits-enfants de
 son premier mariage, 25, note; 47;
 186-187, note; son second mariage,
 20, 178; enfant de son second ma-
 riage, 20, 172; sa carrière : thèse
 de doctorat, 77, note; débuts dans
 l'enseignement, 51; enseignement
 à Sainte-Barbe, 56; à la Sorbonne,
 64; révocation, 20; ses voyages, 20;
 résumé de son œuvre, 11, 17, 18;
 ouvrages posthumes, 11, 24; juge-
 ment de — sur son œuvre, 36; son
 caractère, 36; influences diverses,
 21, 31, 45, 68, note, 69 sq.; sa
 mort, 17; ses funérailles, 131,
 note; son centenaire, *voir* ce mot.
 Conclusion sur l'œuvre de Michelet,
 317 sq. Chronologie, 324 sq.
 MICHELET (M^{me}), sa collaboration à
 l'œuvre de son mari et ses œuvres
 personnelles, 23 sq.; 28 sq.
 MIGNET, 88.
 MILNE EDWARDS, *voir* EDWARDS.
 Minéral (le) vit, 124.
 MIRABEAU, 60, 217, 245.
 Miracle, 176, 262; confusion du —
 avec le déraisonnable, 309.
 MITCHELL, 96.
 MOLIERE, 60, 276.
 MOMMSEN, 71.
 Monarchie, 212; — et démocratie,
 304; *voir* Rois.
 Monisme, 115, 151 sq.
Mon Journal, 11, 12, 324.
 MONOD (Gabriel), 11, 24, 27, 30, note,
 32, note, 33, 34, 35, 39, 42, 43,
 53, 56, 60, 64, 66, note, 67, 73, 77,
 note, 79, 86, 112, 117, 118, 119, 120,
 152, 174, 176, 178, 184, 187, 189,
 203, 230, 271, 273, 274, 298, 300,
 308.
Montagne (la), 11, date 328; l'œuvre
 est de Michelet, 36, 40, 43, 44, 46;
 place de la *Montagne* dans l'œuvre,
 63; sources de l'œuvre, 110; analyse
 de l'œuvre, 140, 142; collaboration
 de M^{me} Michelet, 28, 35.
 MONTAIGNE, 232.
 MONTÉGUT, 19, note 2, 31, 119.
 MONTESQUIEU, 44, 70, 232.
 Montpellier (Ecole de), 312.
 Morale (Michelet et la), 64, 293.
 Moyen-Age, 309, et II^e partie, chap. II,
 fin.
 MÜLLER (C. ou K.), 93.
 MÜLLER (loi de Fritz), 218.
 MÜLLER (de Gottingue), 117.
 MURS (des), 95, note 3; 98, note.
 Musée Carnavalet, 11, 27;
 Musique, 138, 231.
 MUSSET (Alf. de), 118, 130.
 Mystiques (opinion de Michelet sur
 les), 179 sq.
 Mythes (usage ou abus des — en his-
 toire), 125, 153, 273, 274.

N

- Nantes, 247.
 NAPOLÉON I^{er}, 255, 259, 297.
 Narcotiques, 256.
 Naturalisme (critique du), 289 sq.
 Nature (la); comment Michelet la dé-
 finit, l'assimilant à la bonté, à la
 fatalité, à la justice, 305; pourquoi

- il l'étudie, 65 ; culte pour la —, 68 ; la Nature naturante, 195 ; la Nature est l'universelle Patrie, 204 ; identité de la Femme et de la —, 199 ; la Nature et l'humanité, 245 sq. ; la Nature et les sciences sociales, 208 ; la Nature et l'histoire, 223 ; la — et la République, 175 ; la — et la Révolution, 197 ; même méthode dans les deux études, 264, 267.
- Naturaliste (doctrine) en thérapeutique, 126.
- NAUDIN, 90, note 3.
- NÉGRIER, 105.
- NEMOURS (duc de), 258.
- Névroses et possessions, 313.
- NEWTON, être un — en histoire, 58.
- Nid et instinct, 167.
- Niebelungen, 297.
- NIEBUHR, 71, 117.
- NISARD, 67.
- NOEL (Eug.), II, 25, note, 38, 90.
- Normandie, 255.
- Nos Fils*, II, 12, 36, 327.
- NOVES. (LAURE de), 257.
- Nurse et colonisation, 259.
- O**
- O (centre O de Grasset), 162.
- Observations personnelles de Michelet, 89 ; sciences d'observation, 264.
- Océanographie, 108.
- Oiseau* (l'), II, 12 ; ce livre trahit la personnalité de Michelet, 38, 39 ; 40, 47. Collab. de M^{me} Michelet, 28, 33 ; sources de l' —, 95 sq. ; analyse de l' —, 146, 147 ; date de l'exécution, 327-328.
- OLYMPE DE GOUGES, 282.
- Optimisme, 136.
- ORBIGNY (dictionnaire d'), 91, 112.
- Organe (le besoin « crée » l'), 161.
- Originel (péché), 263, 292.
- Origines du Droit*, II, 286, 328.
- ORLÉANS (duc d'), 258.
- ODART, 95.
- Ovologie, 105.
- OWEN, 92 et note.
- OZANAM, 191, 286.
- P**
- PALE, 73, note.
- Paléontologie (Michelet s'intéresse à la), 42. Paléontologie (inexactitude en), 285.
- PALISSY, 196.
- PALLAS, 113.
- Pallas (la), 204, 205.
- PALLIOPPI, 90, note 2.
- Panthéisme, 171, 172, 193 sq., 200, 220 ; en sociologie, 224, 226 ; en histoire, 242 sq, 308 sq.
- PANZER, 103, note.
- Papes, 183.
- PAPILLON, 81.
- PARACELSE, 117, 196, 197.
- Paris (la ville de), 228, 229, 263.
- PÂRIS (diacre), 313.
- Parthénogénèse, 285.
- PASCAL, 275, 306.
- PASCASE RADBERT, 187.
- PASTEUR, 84.
- Pathologie (notions de Michelet en), 127 ; — sociale, 228, 229 ; — applications à l'histoire, 266, 267.
- Patrie et nature, 207 ; critique, 295.
- PAUL (saint), 174.
- PAULY, 91.
- PAYNE, 297.
- PEARY, 106.
- Pédagogie, voir Education.
- PÉLAGE, 188, 244.
- PELTIER, 109.
- Périodiques consultés par Michelet, 193 sq.
- Perse et eau, 249.
- Perse et médecine, 312.
- PETIT DE JULLEVILLE, 69, note, 121.
- PÉTRARQUE, 245, 257.
- Peuple* (le), II, 12, 326 ; place de l'ouvrage dans l'ensemble, 63.
- Peuple* (le), spontanément artiste, 138 ; — juriste, 214 ; — infaillible en histoire, 219.
- Peuple et public, 303, 304.
- PEYRAT, 271.
- PEYSSONNEL, 175.
- PHILIPPE-AUGUSTE, 106 et note.
- PHILIPPE II, 213, 273, 297.
- « Philologues » (Vico), 75.
- Physiologie et sociologie, 266.
- Physique, 197, 264 ; erreurs ou inexactitude en —, 284 ; physiciens consultés, 92.
- PINEL, 191.
- Pisciculteurs et pisciculture, 90 et note 4.
- PLATON, 272.
- Plébiscitaire (régime), 302.
- PLINE, 77, 78, 113.
- Poésie (et nature), 231, 301.
- POINSOT, 42, 54, 155, 186.
- Poitou, 245.
- Politique (naturalisme et science —), 301, 302.
- Pologne, 228.
- PONSARD, 264.
- PONTMARTIN, 18, 173, note.
- Portraits (usage et abus des), 276.
- Positivisme, 66, 80 sq.
- Possession démoniaque, 313.

POUCHET, 45, 46, 84, 104.
 POUILLAIN-DUMESNIL, 25, note.
Précis d'Histoire : moderne, 11, 12, 324 ;
 — du Moyen-Age, *ibidem*.
 Prescience et instinct, 170.
 Presse, 205, 206 ; liberté de la —, 302.
le Prêtre, 11, 12, 326.
 PRÉVOST (abbé), 87, 232.
 Progrès (le — est naturel), 224.
 Prométhée (mythe de), 118, 204, 225, 308.
 Propriété littéraire (discussion de la — en général et à propos de Michelet en particulier), 25.
 Prose (et loi) *par opposition* à poésie, nature, fatalité, 301.
 Proserpine, 251.
 Prostitution, 292.
 Protectionnisme, 211.
 Protestantisme, 183 sq., 193, 221, 235.
 PROUDHON, 152, 226, 242.
 Providence, 171, 224, 225.
 Prusse, 228.
 Psychismes (théorie des deux), 162.
 Psychologie (méthode en), 261, 278 ;
 — historique, 221 ; — pathologique, 259.
 Public (distinction du — et du peuple), 303, 304.
 PUGET, 185.
 Purgatoire, 187.
 PURKINJE, 105.

Q

QUATREFAGES, 94.
 Quatre-vingt-treize (les — de la Terre), 116 ; (les — des races animales), 175.
 Quétisme, 180, 184.
 QUINET, 11, 34, 35, 38, 58, note ; 62, 71, 72, 80, 117, 188, note.
 QUINET (M^{me} E.), 11, 34.
 QUOY, 93 et note.

R

RABELAIS, 60, 232.
 RACIBORSKI, 93 et note, 105.
 RACINE, 233.
 Ramayana, 173, 190.
 RAMBAUD, 19, note 1.
 RAMOND, 91, note 3, 92, 110, 116.
 RÉAUMUR, 92, note 5 ; 99, 115, 175.
 RÉBELLIAU, 11.
 Récifs, 142.
 REDFIELD, 109.
 Réforme, Renaissance et Révolution, 194, 231 sq.
 Régence, 212.
 Régicide (excuse du), 216, 303.
 Régimes, 255 sq.
 DE RÉGNIER (H.), 121.

REID, 109.
 REIMER, 112, note 1.
 Religieux (problème), 178.
 Rembrandt, 233.
 Renaissance, Réforme, Révolution, 194, 231 sq.
 RENAN, 80.
 République et nature, 175 ; — et catholicisme, 241. République naturelle, 212, bonne et infaillible, 213 sq.
 RÉSURRECTION du Christ, 190, — des morts, 190.
 Révélation (antipathie contre l'idée de), 182 sq, 307.
 Révocation de l'Edit de Nantes, 216.
 Révolution, Réforme, Renaissance, 194, 231 sq.
 Revues consultées par Michelet, 94.
 REYNAUD, 155.
 Rhône, 245, 248.
 RICHARD, 91.
 RICHELIEU, 38, 218, 276, 301.
 RICHER, 191.
 Ridicule (Inconscience du), 279.
 RITTER, 87.
 Rival (théorie de l'enfant), 292.
 ROBESPIERRE, 182, 184, 194, 215, 264.
 ROBIN, 45, 105.
 ROCQUAIN, 52.
 ROHRBACHER, 106, note.
 Roi (utilité du), 301, (danger du), 302, 303. Roi contre nature, 212 sq.
 ROMAINS, cf. *Italie*, 262.
 Roman (méthode de), 279.
 Romane (architecture), 138.
 Romantisme, 118 sq. ; Michelet contre le —, 231.
 Rome, 11, 12, 24.
 ROMME, 108, 266.
 RONSARD, 120.
 ROSS, 106.
 Roumanie, 298.
 ROUSSEAU, 134, 147, 178, 184, 192, 194, 202, 234, 248, 272.
 ROYER-COLLARD, 72.
 RUDE, 233.
 Russie, 228, 247, 298, 299, 306.
 RUYSCH, 101, note.

S

Sabbat, 313, 314.
 Sacerdoce, 184.
 Sacrements, 158, 190.
 Sacrifice (le — est naturel), 207. Sacrifice et nature (Critique), 295, 304, 305.
 SAINT-ANGE (Martin), 106.
 SAINTE-BEUVE, 19, note 2.
 Saint-Gervais, 273.
 SAINT-JUST, 212, 217.
 SAINT-PIERRE (Bernardin de), 255, 293, 318.

Saints, 181, 190, 240.
 SAINT-SIMON, 88, 98.
 Saisons (influence des — sur les hommes), 259.
 SALEMBIER, 20, note 2; 23, note, 186, 254.
 Salerne (Ecole de), 74, 312.
 SAPHARY, 72.
 SARATZ, 90, note 2.
 Satan, 127, 307 et sq.
 SAUSSURE, 110 et note, 113, 140.
 SCHACHT, 111 et note.
 SCHELLING, 73, 173.
 SCHÉRER, 123, 173, note, 279, 283.
 SCHILLER, 54.
 SCHLAGINTWEIT, 111 et note.
 Science, 196.
 Scolastique, 183, 276, 309.
 Sculpture, 138.
 SÉAILLES, 119, 191, 221, 368.
 SEIGNOBOS, 56.
 Sélection naturelle, 161.
 Sensualisme, 83.
 SERRES, 32, 45, 46, 79, 87, 100.
 SERVET, 193, 196, 234.
 Sexes de la science, 197, 266; de l'amour, 207; dans les peuples, 266; dans les religions, 266.
 SHAKESPEARE, 233.
 Sibérie, 228.
 Sicile, 248.
 SIMON (J.), 71, 86, 277, 279, note.
 SISMONDI, 69, 70.
 SMITH, 73, note.
 Sociétés (origine des), 144, 208.
 SOCRATE, 275.
Soldats de la Révolution, 11, 12, 24, 239, 327.
 Solidarité, 143.
 SOLIMAN, 192.
 Somnambulisme, 313.
 Sorcellerie (géographie de la), 246.
Sorcière, 11, 12, 47, 127, 309 sq., 315, 327.
 SOREL (Agnès), 191.
 SOREL (Albert), 56.
 SPINOZA, cité par Michelet, 77, 220; cité par Schacht, 112.
 Spiritualisme, (attitude de Michelet vis-à-vis du), 85 sq, 151 sq.
 Spiritueux, 256.
 STEDMAN, 92 et note 3, 91.
 Steinkerque, 303.
 STÉNON, 101, note.
 STEVENS, 93 et note.
 Stoïcisme, 286.
 STRAUSS, 100.
 STRENO, 90, note 4.
 STROWSKI, 165.
 STUART (Marie), 258, 259, 303.
 Subjectivisme, 271 sq.
 Successions, 211.

Suisses (les), 261.
 SULLY, 38.
 SULLY-PRUDHOMME, 116, 121, 152, 221, 279.
Sur les chemins de l'Europe, 11, 24.
 Surnaturel (confusion avec l'anti-nature), 307.
 SWAINSON, 100.
 SWAMMERDAM, 100, 101 et note, etc.
 SYLVIVUS, 101, note.
 Symbole, 58, 154.
 Syrie, 249.

T

Tabac, 256.
 TACITE, 272.
 TAINE, 19, notes 2 et 4; 52, 56, 80, 249, 279, note, 283.
 Talent et génie, 164.
 TALLEYRAND, 301.
 TASSE (le), 70.
 TEMMINCK, 96.
 Temps (Michelet s'affranchit du — pour raconter l'histoire), 59, 60, 67.
 Termites, 149, 216.
 Terre (la), 124.
 Terreur (la), 216, 304.
 THALÈS, 317.
 Théologie, 187, 188, 309.
 Thérapeutique, 126; influence de la — sur la vie des héros de l'histoire, 259; méthode en —, 273.
 Thérèse (épisode de), 293.
 THÉRÈSE (sainte), 181.
 Thermes (Eaux), 125, 126.
 THÉROIGNE DE MÉRICOURT, 246.
 THÉVENOT, 101, note.
 THIERRY (Augustin), 72, 88, 283.
 THIERS, 88.
 THOMAS D'AQUIN (saint), 74, 173, 206, 262.
 THURET, 93, note 5.
 TORQUEMADA, 265.
 TOUSSENEL, 88, 95, 96.
 Trafalgar, 297.
 Traite des blanches, 247.
 TRINCHARD, 246.
 Trinité (dogme de la), 188.
 Troubadours, 245.
 TSCHUDI, 110, 111, note 1.
 TULLI (M^{me}), 109, note 2.
 TURGOT, 185 et 211.
 TYNDALL, 110 et note 3.
 Tyrol, 246.

U

Ukraine, 246.
 Ultramontains, 185.
 Union libre, 291.
 « Uranologie », 114.
 URFÉ (d'), 232-233.
 Ursulines de Loudun, 246.

V

Vaccination sociale, 267.
 VACHEROT, 82, 254, 274.
 VAILLANT, 95, 175.
 VALENCIENNES, 92.
 VALENTINE DE MILAN, 47.
 VAN BENNINGEN, 101, note.
 VAN HORNE, 101, note.
 Védas (influence des), 68, note.
 Venise, 217, 262.
Ventre (le), 48.
 Vergniaud, 238.
 VERT, 188.
 Vertu (la Nature, Ecole de), 137, 140 sq. ; 147.
 VÉSALE, 196, 232, 234.
 Veuve, 201.
 Viande (influence de la), 255.
 VICO, 44, 52, 71, note, 74, 75, 88, 96, note, 118, 209, 228, 230, 245.
Vico (*Discours sur la vie de*) 11, 12, 326.
 Vie (Michelet historien et philosophe de la), 112, 123 sq.
 VIEILLOT, 95.
 Vierge (sainte) ; sa conception, 187 ; sa maternité, 188, 189.
 Vierges sages, 276.
 VIGNY, 63, 119, note, 171, 294.
 VILLEMAIN, 72.
 Vin (influence du), 255.
 VINCENT (A.) 193.
 VINCENT DE LÉRINS (saint), 88.
 VINCI, 233.
 VIRCHOW, 306.
 VIRGILE, 61, 70, canonisé par Michelet, 190.
 Visions, 191.
 Vitalisme, 81.
 Voix de Jeanne d'Arc, 191.
 Volcans (les), 124, 141.
 VOLTAIRE, 38, 44, 60, 70, 87, 192, 194, 196, 281.

Voyageurs consultés, 91.
 Vrai (le) et le certain, 52 ; le vrai et le réel, 75.
 Vulgarisations (goût de Michelet pour les), 90.

W

WALCKENAER, 100.
 WALLENSTEIN, 247.
 WALLON, 81.
 WASMANN, 168.
 Waterloo, 39.
 WATT, 255.
 WERNER, 87, 113.
 WILSON, 95, 97, 155, 185.
 WOOD, 103, note.

X

XÉNOPHANE (comparé à MICHELET), 317.

Y

Yoghisme, 179.
 YOUNG, 211.
 YVELIN, 292.

Z

ZALESKI, 110, note 1.
 ZÉNON, 194 ; voir Stoïciens.
 ZIMMERMANN, 90.
 Zoologie ; attrait de Michelet vers la —, 43 ; application de la — à l'histoire, 265 ; idées sur la — ; parenté avec la botanique, 133 ; erreurs en —, 284 ; voir faune. — Sur les études de M^{me} Michelet en zoologie, voir MICHELET (M^{me}).
 ZOROASTRE, 250 : influence de — sur Michelet, 68, note.
 ZÜRCHER, 92.
 Zürich, 42.
 ZWINGLE, 235.

INDEX ANALYTIQUE

AVERTISSEMENT. — 1 ^o Abréviations.	11
— 2 ^o Pagination des Références	12-13
Concordance	14

PREMIÈRE PARTIE. — INTRODUCTION

Au nom de quoi se pose le problème qui fait l'objet de cette thèse ? Règles qui fondent l'intérêt des questions littéraires en général. Application de ces règles au problème que l'on envisage ici, et qui sollicite de lui-même la curiosité des chercheurs. Le problème de la conversion de Michelet, de son adaptation tardive à des sciences pour lui nouvelles, est intéressant à un triple titre : dans le but d'expliquer Michelet lui-même (problème psychologique) ; dans le but d'analyser les causes extrinsèques de son œuvre (problème d'histoire littéraire) ; dans le but de préciser la doctrine indépendamment de l'auteur (question doctrinale).	15
---	----

DEUXIÈME PARTIE. — EXPOSITION

EXAMEN DES TROIS PROBLÈMES AINSI POSÉS

CHAPITRE PREMIER. — Le problème psychologique : unité de l'œuvre	23
I. Lemme : Michelet est bien l'auteur de tous les livres parus de son vivant sous son nom ; M ^{me} Michelet y a collaboré sans doute, mais :	
§ 1. Le <i>quantum</i> de cette participation est déterminable, et se réduit à peu de chose : cela se prouve	26
A) Par des arguments a priori	26
B) Par le témoignage des époux eux-mêmes	27
C) Par des arguments d'ordre inductif	29
§ 2. La part attribuable à M ^{me} Michelet n'a même pas un caractère de collaboration proprement dite : c'est la part d'une bonne ouvrière, non celle d'une vraie associée. Le <i>quale</i> de la collaboration comme le <i>quantum</i> , et surtout étant donné la pauvreté du <i>quantum</i> , achève de rendre à Michelet la paternité de son œuvre	31

II. Michelet s'est chargé lui-même de marquer le lien de ses ouvrages, leurs rapports réciproques	35
Sa personnalité s'affirme d'abord :	
§ 1. Dans ses ouvrages d'histoire.	35
§ 2. Dans <i>L'Amour</i>	37
§ 3. Dans <i>L'Oiseau</i>	38
§ 4. Dans <i>L'Insecte</i>	39
§ 5. Dans <i>La Mer</i>	40
§ 6. Dans <i>La Montagne</i>	40
§ 7. Ainsi donc, il est prouvé, non seulement, que M ^{me} Michelet n'est pas l'auteur de quelques ouvrages imputés à son mari ; mais que Michelet est positivement l'auteur de tous	40
III. Résumé des points acquis en I et II	41
§ 1. Puis, preuves de l'unité de cette œuvre tirées des intentions de Michelet, dès longtemps manifestées.	42
§ 2. Les prétendus ouvrages d'« histoire naturelle » de Michelet sont eux-mêmes expressément en germe dans l'œuvre antérieure de l'historien	44
IV. Michelet, du reste, n'a pas foncièrement un tempérament, ni une vocation d'historien. Les idées qu'il brûle d'inculquer sont d'un ordre étranger à l'histoire	49
V. Ces idées, ou tout au moins ces aspirations, ne forment pas une philosophie, faute d'une formation complète et d'une destination réfléchie. Mais l'intention de les communiquer, de leur donner une forme et une expression, fait de Michelet un apôtre, et de son œuvre un apostolat	58
CHAPITRE II. — Le problème historique : mobiles et modèles de l'œuvre.	69
I. Cause extrinsèque de l'œuvre de Michelet. L'histoire était encore, chez ses principaux devanciers, considérée comme un art (§ 1)	69
Avec l'encouragement des philosophes, qui n'y voyaient pas une science indépendante, mais un moyen de répandre des idées et des exemples (§ 2)	73
Vico (§ 3) incarna ce double exemple : son œuvre est artistique, historique, et philosophique. C'est à son école que J. Michelet cherche des lois naturelles au développement de l'histoire.	74
II. En ce sens, il est naturaliste mais ce mot mérite analyse, car il a plusieurs sens.	76
§ 1. Attitude du naturalisme de Michelet vis-à-vis de l'idéalisme : dégoût.	76
§ 2. Attitude du naturalisme de Michelet vis-à-vis du positivisme : inclination par position, méfiance par nature.	77
§ 3. Attitude du naturalisme de Michelet vis-à-vis du matérialisme : éloignement à tout prix, comme d'une autre forme du positivisme	84
§ 4. Attitude du naturalisme de Michelet vis-à-vis du spiritualisme : attrait, mais crainte des conséquences.	85
§ 5. Attitude du naturalisme de Michelet vis-à-vis du panthéisme : indulgence inconsciente. Le panthéisme lui offre un dangereux refuge : il y concilie son horreur d'une « église » et son culte de l'esprit	87

III. Les modèles et les méfiances de Michelet, dans l'ordre concret, correspondent à cette analyse. Il n'emprunte à ses émules ou à ses devanciers, tant historiens que naturalistes, que les éléments d'une vague sentimentalité panthéistique . . . 88

IV. Cette façon de procéder, cette prééminence octroyée aux prémisses du sentiment sur les conclusions de la raison, en fait un romantique. Confirmation de ce détail par quelques indications . . . 118

CHAPITRE III. — Examen doctrinal de l'œuvre : les conclusions métaphysiques de cette « histoire naturelle ». 122

I. La métaphysique de Michelet apparaît au-delà de son histoire naturelle. La nature, analysée sous ses diverses manifestations, est une école :

§ 1. De vie universelle	122
§ 2. D'amour infini	129
§ 3. De joie parfaite	133
§ 4. D'art spontané	137
§ 5. De vertu infuse	140

II. La synthèse de ces éléments les résume en un seul : la conception de la nature est panthéistique. 151

§ 1. Non que Michelet n'ait pas été spiritualiste d'intention, mais il parle de l'esprit en pur symboliste	151
§ 2. Il ne maintient pas la notion d'individualité de l'esprit, comme on en peut juger par son opinion sur l'immortalité impersonnelle de l'âme ; sur l'universalité de la pensée ; sur la solidarité de l'homme et de la nature	154
§ 3. Comme on en peut juger aussi par sa philosophie de la création.	160
§ 4. Et par son assimilation de l'intelligence à l'instinct	162
§ 5. Le Dieu de Michelet est impersonnel comme le grand Pan	171
§ 6. Conclusions panthéistiques. Horreur de Michelet pour la Révélation et l'Inspiration. Naturalisme religieux	177

CHAPITRE IV. — Le problème métaphysique (*suite*). — Les conclusions panthéistiques de Michelet dans l'histoire : la nature divinisée est le seul principe des mouvements historiques et sociaux. 195

I. Il y a, de l'équilibre même du corps social, des lois naturelles ; une statique sociale en résulte : 195

§ 1. La famille n'a qu'à s'en inspirer : fondement naturel de la fidélité conjugale (examen de <i>L'Amour</i>) et de l'union du couple humain (<i>La Femme</i>)	198
§ 2. Fondement naturel de l'Education familiale ou publique	202
§ 3. Fondement, ou du moins inspiration, du droit dans la nature	208
§ 4. Fondement naturel de la science politique : la République est naturelle	212

II. La cinématique sociale (Etude des mouvements sociaux indépendamment de leurs causes), n'est pas moins déterministe, pas moins panthéistique.	217
§ 1. La vie et l'amour sont des données spontanées, même en sociologie	218
§ 2. Le progrès n'est pas moins naturel et parfait	224
§ 3. Le panthéisme n'exclut pas l'existence des patries assimilées à des organismes	226
§ 4. Le principe qui se dégage des groupements sociaux, familles ou patries, est divin. Identité de la Renaissance, de la Réforme et de la Révolution	229
III. Enfin l'étude des causes des mouvements historiques (dynamique sociale), nous ramène encore à la nature	242
§ 1. Naturalisme historique des débuts de l'œuvre. Michelet, dès 1833, professe :	
A) Que la nature produit l'homme.	243
B) Que l'homme rappelle la nature dont il est issu :	
a) Par ses goûts et tendances.	243
b) Par son tempérament et son type.	245
c) Par ses inventions et conventions.	245
§ 2. Progrès de cette notion dans l'œuvre de Michelet. Le décor naturel y explique les protagonistes	246
§ 3. Et les nations elles-mêmes se développent en fonction de leur milieu.	249
§ 4. La notion de cause, devenue de plus en plus familière à Michelet, le pousse à la conquête d'exemples de plus en plus humbles.	253
§ 5. La psychologie, assimilée aux sciences déterministes, tend à la conquête de lois naturelles	259
§ 6. Toutes les sciences, manipulées par Michelet, lui paraissent partager leur méthode avec l'histoire. Il oriente ses recherches historiques d'après mainte indication tirée :	263
a) Des sciences naturelles en général.	264
b) De la mécanique céleste.	264
c) De la physique et de la chimie.	264
d) De la zoologie	265
e) De la botanique	265
f) De la géologie	265
g) De la biologie et de la médecine	266

TROISIÈME PARTIE. — CRITIQUE

I. Il y a d'abord dans la méthode scientifique de Michelet deux principes d'erreur	271
§ 1. Elle est subjectiviste et aboutit à l'hallucination, au délire. Exemple des portraits convertis en documents par une interprétation fantaisiste	271
§ 2. Quand Michelet est objectiviste, il choisit un exemple contingent et en tire une loi nécessaire par une induction inexacte.	277

II. Cela peut s'appeler l'art	278
§ 1. Mais les droits de l'art ont des limites. En outrepassant ces limites, Michelet n'atteint que le romanesque et le ridicule	279
§ 2. L'art est d'ailleurs partial. Michelet n'est donc pas désintéressé. Or, l'objet de son étude demeurant scientifique, il le déforme ou le trahit, s'il ne l'ignore.	283
a) En astronomie	284
b) En zoologie	284
c) En anthropologie	285
d) En physiologie, etc.	285
§ 3. Enfin, il n'y a pas art, mais fausse science, là où il y a contradiction. Or, Michelet se contredit constamment	286
III. Faillite du système	289
§ 1. Résultat de ces contradictions dans les sciences morales : elles n'ont pu être annexées au naturalisme	289
§ 2. Même faillite dans les sciences sociales : Le patriotisme naturel avorte pratiquement et théoriquement.	294
A) Dégénérant en humanitarisme	295
B) Voulant tirer le libre du fatal.	297
§ 3. Faillite dans les sciences politiques : confusion du naturel et du libre. Aveux arrachés à Michelet concernant l'incompétence des assemblées et la compétence des rois. Echappatoire désespérée : la nature est du côté de la liberté, non de la fatalité	302
§ 4. Faillite dans les sciences religieuses : confusion de la surnature et de l'antinature. Eroulement de l'idée de Dieu. Suppression de Satan : confusion du mal et du bien	307

QUATRIÈME PARTIE. — CONCLUSION

Remarques générales sur l'Œuvre. — Éléments d'une philosophie.	
— Conditions de cohérence. — Causes de l'avortement.	317
APPENDICE : Chronologie des Œuvres de Jules Michelet.	324
INDEX ALPHABÉTIQUE	329
INDEX ANALYTIQUE	340



